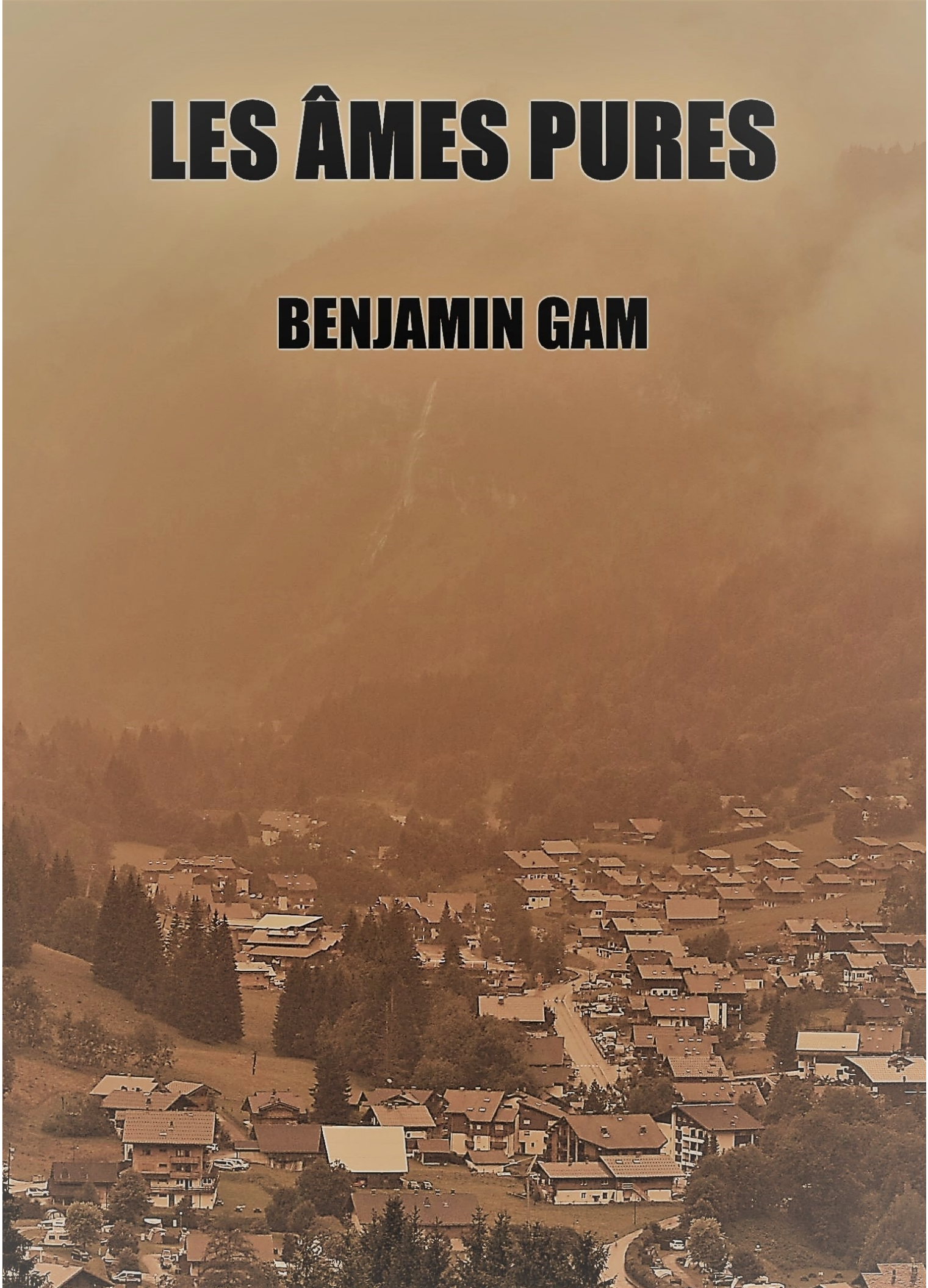
LES ÂMES PURES

BENJAMIN GAM



Benjamin Gam

Les Âmes pures

© Benjamin Gam, 2018

ISBN numérique : 979-10-262-2576-8

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Photo : Gérard Baslé

À Esteban, Angelo et Thelma,
À Lola et Romy,
À Ismaël, Louna, Adèle, Noé, Morgan,
Qu'ils nous continuent

PROLOGUE

Le silence baignait les lieux.

La nuit en avait pris possession.

Ses mains se décrispèrent, personne ne venait. Seuls régnaient la chaleur étouffante de juin, et les effluves d'encaustique irradiant des parquets.

Il souffla lentement, et considéra, sous les néons de la petite pièce, le corps inerte. Le visage boursouflé. Les chairs saillantes.

Il avait tout ressenti, le sang pulsant la carotide et le froissement des tissus, il avait éprouvé la froidure et la résistance des maillons de métal, il avait entendu le souffle hoqueter, chuinter, puis s'éteindre. Pas un cri, non : la surprise avait fait son office.

Malgré l'affection qu'il lui avait portée, il n'éprouvait pas l'ombre d'un remords. Il n'avait pas eu le choix. Et il n'avait pas de compte à rendre aux hommes.

Il avait profané le Séminaire mais cette religion n'était de toute façon plus la sienne depuis très longtemps.

Il avait agi vite, puisque l'acte ne comptait pas, à l'aune des siècles. Le corps ne comptait pas davantage. Ce n'était qu'une enveloppe charnelle flottant dans ce monde vicié.

L'âme était intacte.

L'âme était pure.

Elle irait où elle devait aller.

Ce qu'il accomplissait était tellement plus grand que lui, qu'eux tous. Il en appelait aux ancêtres. Aux brasiers. Aux martyrs.

Toujours pas de bruit. Il venait d'effacer l'ultime obstacle.

Car quelques jours plus tôt, s'était enclenchée l'œuvre de sa vie. Tout ce

qu’il avait désiré, avec l’ardeur de la vengeance, tout ce qu’il avait conçu, tout ce qu’il avait bâti, tout ceci allait enfin s’accomplir.

Tout se consumerait dans la chair. Tout renaîtrait sur les cendres.

Son grand œuvre.

* *
*

I – Dimanche 15 juin

Le goudron fondait par endroits.

C’était pour l’instant la journée la plus chaude du début de l’été. Sur le parvis de l’église, les graviers avaient subi l’ensoleillement de la fin de matinée, et à présent ils semblaient dégager eux-mêmes un rayonnement brûlant.

Côme restait dans l’ombre du porche, fraîche encore. Le vieux Déodat se tenait là, debout, figé, comme tous les dimanches : l’on ne savait jamais très bien s’il quêtait pour l’église ou pour son propre compte. Il sourit faiblement en apercevant auprès de lui l’enfant du pays, qu’il avait vu servir la messe auprès de l’ancien curé, et qui allait bientôt la dire, à son tour, ici-même peut-être, en la paroisse Saint-Bertrand de Saint-Lary Soulan.

Le vieillard saisit sans mollir la main que Côme lui tendait. Il portait une veste en laine grise, striée de vert, et un pantalon de serge noir, sa stricte tenue de sortie de messe depuis plusieurs décennies, parfaitement inadaptée à la saison.

Bougie au sauna, Côme attendait que le Père Antoine Laplace, recteur de la paroisse, achevât de saluer ses ouailles. Le curé replet y mettait de l’ardeur et s’attardait sur toutes les doléances qu’on lui présentait, quand bien même elles n’étaient pas de son ressort. Il passerait donner la communion à la grand-tante restée à la ferme, sur les hauteurs. Il parlerait au Maire, promis. Il irait voir les voisins querelleurs.

La mine de l’abbé était toujours joviale, et il s’efforçait de ne pas laisser transparaître une once d’agacement. C’était un homme massif, charpenté, à la moustache noire, drue et taillée au cordeau, dont les éclats de rire, tonitruants, majuscules, emportaient tout son auditoire.

Il se tourna vers Côme et Déodat, et leur adressa un bref clin d’œil, chargé de lassitude feinte. Laplace, quoi qu’il en dise, adorait les effusions de sortie d’office.

— Alors, mon petit, comment ça se passe, dans la vallée ?

Déodat donnait généralement l'impression de demander des nouvelles d'une contrée lointaine, quand il parlait de la vallée. Sa voix était fluette, un souffle entre ses joues creusées, qui ne bougeaient presque pas. À l'époque où il était thuriféraire dans le chœur, Côme trouvait Déodat immense, probablement sa silhouette efflanquée ajoutait-elle à cette impression d'élancement. À présent, le gamin avait grandi, le bonhomme s'était tassé, et ils se parlaient d'égal à égal.

— Bien, Déodat, très bien. Du moment que j'ai encore le droit de revenir passer mes fins de semaine dans la montagne, je n'ai pas à me plaindre.

— Mais… tu es toujours au Séminaire, n'est-ce pas ?

— Toujours.

— Ce n'est pas une prison, tout de même ?

— Pas de tout, il y a quelques nuances.

— C'est bien. Ta mère doit être fière. C'est l'un de tes camarades ?

De son bras rachitique, que sa veste trop courte coupait à demi, le vieillard désignait l'autre jeune homme, maigrichon et mal fagoté, l'œil rivé sur les vitraux avant qu'on ne refermât l'église.

— Oui, c'est mon voisin de chambre à Tarbes. Nous en sommes au même stade du parcours. Et il est autrement plus doué que moi. Un cador dans son genre.

— Il est d'ici ?

La notion d'ici, pour Déodat, ne descendait guère plus bas que Sarrancolin. Tout visiteur qui avait l'heur de venir de plus loin n'était pas vraiment du pays, à ses yeux.

— Presque. Il est de Mirepoix.

— Ah, l'Ariège. Bon. Puisque c'est ton ami.

Déodat, à regret, regarda le garçon aux manches longues soigneusement boutonnées, au col fermé, absorbé par la contemplation des scènes christiques naïvement reproduites, façon Douanier Rousseau catho. Il sembla convaincu par l'amitié que Côme lui vouait, et daigna lui épargner ses remontrances – le vieil homme était chargé de déloger les retardataires et de refermer à clé le lourd portail de Saint-Bertrand.

Côme s'était avancé sur le parvis écrasé de chaleur, et attendait que sa mère ait pris congé de ses groupes de prière – qui étaient aussi ses électeurs. Un dimanche classique, en somme, au milieu des Saint-Laryens. Il s'était rangé derrière les massifs de fleurs, sûr que l'attroupement, cuisant au soleil, ne tarderait pas à se disperser. C'était aussi son dimanche le plus paisible depuis plusieurs semaines, depuis qu'il avait accepté de sacrifier ses ressourcements hebdomadaires à la préparation du Congrès qui allait s'ouvrir dans quelques jours.

Luc, ruisselant de sueur sous sa chemise à carreaux de laine étouffante, se prosternait devant chaque étape du chemin de croix représentée sur les vitraux modernes. S'il s'était agi de vestiges médiévaux, Côme eût compris cette dévotion ostentatoire. Mais devant des croquis dignes de dessins d'enfant, il s'agaçait que son meilleur ami s'agenouillât si longuement. Même la piété pouvait s'accommoder d'un œil critique.

Catherine s'extirpa de ses dames de charité, et rejoignit son fils à l'ombre.

— Elles veulent toutes savoir où tu en es, c'est très aimable à elles, tu devrais aller leur parler.

— Je suis certain que tu leur as dressé un résumé fidèle.

— Tout de même, ce sont les animatrices de la paroisse, tu pourrais leur consacrer un peu de temps.

— Je ne suis pas encore prêtre, je te signale.

— Quand tu le deviendras, tu seras bien content de les connaître.

— La moitié sera morte d'ici là, je gagnerai du temps.

— Côme, ne parle pas comme ça juste après l’office, je t’en supplie. On pourrait nous entendre.

— Ici, on entend tout.

— Tu ne crois pas si bien dire.

Catherine ajusta sa mèche, redressa son chignon, et se tourna vers l’intérieur de l’église.

— Il en a pour longtemps, ton ami ?

— Oh, tu sais, quand on le met devant un portrait biblique, on ne sait jamais trop quand il se relève. En plus, celui-ci symbolise l’Esprit Saint, il est là jusqu’à ce soir.

— Tu devrais prendre exemple.

— On en a déjà parlé.

— Mais tout de même.

L’instant d’après, Luc quitta le porche, saluant Déodat d’un large signe qui combla l’ancêtre. Le cliquetis d’une clé, la volée de cloches qui battait midi, l’éparpillement des bigotes rappelées à leurs tablées, marquèrent la dispersion des ouailles sur le parvis. Luc, puis Laplace, se joignirent à Côme et sa mère. Demeuré trop longtemps sous le cagnard, le recteur avait le front pivoine et des auréoles maculaient sa chemisette grise.

— Une belle cérémonie, Catherine, et grâce à vous une fois de plus, flagorna Laplace en se lissant la moustache pour chasser la sueur qui y perlait.

— Mon père, je vous remercie, mais je n’ai fait que suivre nos livrets.

— Il n’empêche, le Christ n’est jamais aussi bien flagellé que lorsque c’est vous qui en faites lecture.

— Vous me gênez, mon père.

Côme regarda Luc du coin de l’œil, pour lui signifier que Laplace

plaisantait mais que sa mère demeurait hermétique à son humour. C’est qu’on ne badinait pas avec la religion, chez les Marsault, surtout pour elle, une fille de Bourdière. Laplace, en revanche, déconnait volontiers avec les principes de sa foi, et cela lui avait valu l’estime sans borne de Côme. Qu’en ces terres, empreintes de traditions et de valeurs, un curé eût assez d’esprit pour manier l’humour sans se mettre les fidèles à dos forçait le respect.

— Voulez-vous vous joindre à nous pour le déjeuner dominical, mon père ?

— Non, ma chère Catherine, je vais vous laisser en famille, je me suis déjà engagé auprès du bedeau, il a sa cousine.

— Alors, au moins pour le digestif ?

— Si vous me prenez par les sentiments, je vais voir ce que je peux faire.

Devant l’œil brillant de l’abbé, Côme se retint de s’esclaffer. Il savait que le bonhomme ne pouvait résister à un bon génépi des Pères chartreux, et ceux qu’ils avaient partagés demeuraient mémorables. Sa réserve de spiritueux, au presbytère, faisait des envieux jusque dans les Comminges.

Catherine tourna les talons, attrapa Luc et Côme, chacun par un bras, et leur imprima la cadence du retour. Le dimanche midi était sacré, il s’agissait de ne pas le gaspiller en baguenaudant.

* *
*

« *Docteur Alain Duplant.*

Médecine générale DE.

Consultation sur rendez-vous ».

Suivait un numéro de téléphone. Le laiton s’était patiné, le vert-de-gris sourdait aux angles. Mais il avait toujours à cœur de lustrer sa plaque,

chaque dimanche. La mention « consultation sur rendez-vous » était parfaitement inutile, sa clientèle locale s'étant accoutumée à débarquer à l'improviste, et sans que jamais Duplant ne les éconduise. Cela lui permettait simplement d'opérer une sélection parmi les touristes, qui affluaient aux beaux jours à Mirepoix.

Il lui suffisait ainsi, lorsque se présentait un patient encombrant ou encombré – le plus souvent les deux – de pointer du doigt son cahier de rendez-vous en rappelant la consigne. Comme les touristes étaient de passage, il était assuré de ne plus jamais les revoir. Il faut dire qu'on ne restait jamais plus de quarante-huit heures à Mirepoix. Passé le tour de la bastide, et la fête médiévale en nocturne, l'on reprenait sa route vers les Pyrénées, la Méditerranée ou d'autres cités plus réputées telles que Carcassonne.

Tel était le lot d'un village étape. Duplant y était farouchement attaché, et ne s'éloignait qu'à contrecoeur de son morceau de terre. Il s'en allait pourtant plus souvent qu'à l'habitude, depuis quelques semaines. Sillonnait les routes alentours, gâchant des matinées entières à rencontrer des confrères pour les intégrer à son plan de bataille.

De bataille, voilà ce dont il s'agissait. D'une foutue bataille, en vérité. « Coordinateur », lui avait-on dit. C'est affublé de ce titre qu'il parcourait la région tout entière, désormais, et cela allait finir par lui peser sévèrement. Coordonner quoi, en fait ? Des listings de praticiens prêts à se rendre disponibles en quelques heures, au mois de juillet, pour soigner les bobos d'un aréopage de religieux de tout poil, qui allaient rappliquer du monde entier pour invoquer ensemble on-ne-sait-quel Esprit Saint. Âgés, pour beaucoup d'entre eux, parfois vermoulus, souvent exténués par le voyage, voilà une clientèle de choix pour ses gériatres, ses ORL, ses cardiologues.

« Coordinateur ». La belle affaire. Duplant grommelait en achevant de frotter les clous noirs aux coins de sa plaque. Il savait très bien à quoi il devait tout cela. Le Conseil de l'Ordre ne lui avait pas laissé le choix. « *Ou tu acceptes, ou c'est six mois de déconventionnement* ». La sanction ne lui faisait pas peur, non, ses patients se fichaient pas mal qu'il soit accessible

aux remboursements de la sécurité sociale. Mais il avait accepté, finalement, de prendre en charge cette fonction.

Il faut dire qu'ils n'attendaient que ça, à l'Ordre. Depuis le temps que Duplant raillait leur couardise ou leurs compromissions, ils guettaient le faux pas. Et puis il y avait eu cette histoire négligeable, navrante. Ils s'en étaient hardiment emparés, « pour l'exemple », et ils avaient convoqué Duplant. Oh, ils n'auraient pas osé le sanctionner, il en était convaincu. Ils lui avaient plutôt collé cette sorte de travail d'intérêt général, ou plutôt d'intérêt particulier : celui de l'Eglise.

Or, s'il y avait une maîtresse que Duplant n'eût pas voulu servir, c'était bien celle-là.

Le temps avait apaisé ses ferveurs, mais il lui demeurait ce fond bravache, viscéralement contestataire. L'époque de mai, du Larzac, des papiers militaires déchirés, de l'engagement, sa jeunesse, quoi. Il avait été contre. Là-bas, surtout – même s'il en avait payé le plus lourd des tributs. À présent, si l'envie lui avait passé de tout renverser, il n'aimait toujours pas les ordres établis, les hiérarchies, leurs disciplines. Ni le Conseil de l'Ordre, ni les catholiques, et voici que le premier lui enjoignait de servir les seconds.

Coordinateur, donc. Il faisait même appel aux récents retraités de la médecine locale, dont certains étaient plus jeunes que lui. Il n'avait pour sa part jamais songé à prendre sa retraite, mais envisageait au contraire tous les subterfuges possibles pour ne pas s'arrêter d'exercer. Il n'avait plus que ça. Plus qu'eux.

* *
*

— Mais tu n'as rien mangé !

Contrariée, Catherine tendait à Luc le plat de Noir de Bigorre, ce porc

d’exception à la viande onctueuse, qu’elle cuisinait comme personne, accompagnée de cocos tarbais. Eudes, son taiseux de mari, remballait la saucière comme si le repas était fini, tandis qu’elle persistait à brandir le plat de viande à son hôte du week-end.

— Tu n’as pas bonne mine, Luc, je dois te le dire, cela te ferait du bien ! Tu es certain que tu ne veux pas une petite tranche ?

— Merci, Madame Marsault, je ne suis pas très fort là-dessus.

Main poliment dressée en signe de refus, Luc mâtinait de courtoisie son autorité naturelle. Dans le salon de jardin de leur imposante maison, au cœur du quartier cossu de Saint-Lary, les Marsault accueillaient régulièrement les élus locaux, les sommités cantonales, les relations professionnelles d’Eudes – l’unique Huissier de Justice du coin – mais leur invité le plus régulier, ces derniers mois, était le jeune Kasperek.

Au début, ils n’avaient pas compris pourquoi, au juste, ce môme réservé et martial était devenu le plus proche congénère de leur fils, Côme, dont il était l’exact contraire. Côme, le beau gosse cynique, ne cessait de fanfaronner, chambrait à tout-va, exécrait les convenances et avait cramé la chandelle par tous les bouts lorsqu’il étudiait à Paris. Luc, profond, policé, paraissait tout droit sorti des Actes des Apôtres. L’ironie lui semblait tout aussi étrangère que les nuits de fiesta.

Et puis, au fil du temps et des conversations de pousse-café, ils s’étaient aperçus que le jeune homme d’origine polonaise avait une culture encyclopédique en matière de religion, et un esprit aiguisé et un sens des manières tout à fait comme il faut. Catherine lui reconnaissait en outre une piété peu commune, encore qu’Eudes s’en foutît.

Ils l’avaient accueilli dans la famille comme leur propre fils, finalement, lorsque Côme leur avait expliqué qu’il était son meilleur pote en premier cycle de Séminaire, à Tarbes – et le plus brillant sujet de leur promotion en théologie.

En ce mitan du mois de juin, Catherine ne voulait pas trop commander Luc – ce qui d’ordinaire ne l’embarrassait pas. C’est qu’il avait bien des

raisons d’être préoccupé, pressentaient les Marsault, dans la perspective du Congrès. C’est pourquoi, sous les lacis paraboliques des rosiers, Catherine débarrassa les plats sans insister. Côme et son père en étaient encore à comparer les mérites du Sainte-Foy qu’ils avaient ensemble débouché, décanté et dégusté. Luc les écoutait patiemment, inculte en la matière, mais heureux de se trouver là, auprès d’un foyer qui le recevait comme l’un des siens. Il avait le menton en galoche et un nez busqué, qu’un caricaturiste aurait fait se rejoindre.

Le garçon de Mirepoix savait trop bien le prix d’un cercle de famille. Comme Côme l’avait glissé à ses parents la première fois qu’il avait convié Luc à venir passer le week-end avec eux, il n’avait plus que son père, auquel il ne rendait guère visite. Sa mère s’était tuée sur la route alors qu’il était encore enfant, et Luc en gardait une blessure béante dont il ne parlait jamais. Son père était demeuré à Mirepoix, et désapprouvait la décision de son fils d’entrer dans les ordres. Le temps qu’ils passaient ensemble était donc réduit au strict minimum, et leurs échanges aux banalités d’usage.

Dès qu’ils avaient pu en venir aux confidences, Côme et Luc s’étaient trouvé un point commun, qui se trouvait être le socle de leur amitié : tous deux étaient fils uniques. Ils avaient grandi sous le joug de la solitude et de l’ennui. Ils s’étaient construit, sur leurs piliers esseulés, des caractères diamétralement opposés, mais qu’unissait la quête d’un alter ego. Ils s’étaient ainsi trouvés, yin et yang mutuels.

Laplace débarqua, sans surprise, pile après le café, au moment où Eudes ouvrait son armoire à eaux-de-vie. Le curé avait un flair hors du commun pour ces moments-là. Il avait planté bedeau et cousine pour venir s’enfoncer dans ce transat de toile dont il débordait, et faisait à présent mine de rechigner à une resucée de vieille prune. Repu, il écoutait patiemment Catherine refaire la cérémonie du matin, glosant à n’en plus finir sur l’éblouissement du psaume, la qualité de l’homélie ou les larsens du micro sans fil. La même scène se répétait quasiment chaque dimanche.

Bientôt, elle allait lui raconter le dîner de la veille. Le traditionnel dîner des élus locaux saint-laryens se tenait chaque samedi soir, à tour de rôle,

chez l’un d’eux, qui recevait tous les autres. Catherine et Eudes n’en manquaient pas un, piliers de la majorité municipale, et en organisaient d’ailleurs une bonne partie. Mais le jour précédent, c’est le Maire lui-même, Paul Pollet, qui régalait ses conseillers. Il y avait là tout ce que le patelin comptait d’apparatchiks, Vautier, un éleveur fortuné, Romantin, discret secrétaire de mairie, Bernard Delibes, l’avocat, que Côme n’avait jamais pu saquer. Ce grand type baraqué comme un troisième-ligne était atrocement imbu de lui-même, et tous les autres – plutôt débonnaires – semblaient le craindre au point de ne jamais oser le contredire. Ces dîners étaient des calvaires, et, les rares fois où Côme avait accepté d’y assister, pour faire plaisir à sa mère, il s’était retenu toute la soirée de balancer son verre au visage de Delibes. Cette fois-ci, en tout cas, il avait échappé à la sauterie, prétextant la présence de Luc pour le week-end. Même si un samedi soir à Saint-Lary-Soulan, les tentations ne pullulaient pas.

— Sans regret ?

— Aucun, je t’assure. Je vais aller m’étendre un peu avant de redescendre. Vas-y, toi.

Côme comprit que Luc ressentait encore les courbatures des efforts que son pote lui avait infligés la veille, une session de canyoning dans le Monte Perdido, de l’autre côté de la frontière espagnole. Il irait seul prendre ses deux dernières heures de liberté et d’adrénaline avant le retour à la ville. Il salua Laplace avant qu’il ne roupille, et attrapa les clés de contact de son Alfa 147 sur une console de l’entrée. Une partie du coffre était uniquement dédiée à l’entreposage du nécessaire de randonnée, chaussures hautes et robustes, gourde isotherme, carte IGN et opinel d’époque. Il ne s’en séparait jamais, même une fois revenu sur Tarbes, des fois qu’une fringale d’escalade le saisirait en bas.

Il roula vingt minutes, et se rangea au pied de la balade pour laquelle il venait d’opter : l’ascension en direction du Port de Bielsa, au-dessus du tunnel du même nom qui marquait le passage en Espagne. C’était une montée rêche et caillouteuse, où la verdure s’asphyxiait vite pour laisser place à la pierraille. La partie supérieure n’était qu’une succession

d’équilibres instables sur des plateaux de pierre aiguisée. La chaleur incessante avait dû chauffer le roc à blanc, et s’aider de ses mains signifiait la brûlure. C’était exactement ce qu’il lui fallait, en cet instant Deux heures de pure épreuve, de combat contre la pente. De quoi se vider la tronche et les cannes. Ensuite, il serait bien temps d’un dernier tour dans Saint-Lary, histoire de passer faire des provisions de victuailles chez Ramoun, rue Vincent Mir, avant de réintégrer le Séminaire et ses inhabituelles trépidations. À quinze jours du Congrès, et de la grande cérémonie, l’atmosphère allait devenir irrespirable.

Le premier pas qu’il fit sur la roche brûlante du Port de Bielsa balaya aussi sec tout le reste. Il n’y avait plus que lui et la montagne, et cette euphorie brute, animale, qu’elle lui procurait dans ces moments-là. Comme à chaque fois qu’il montait.

Seul.

* *
*

II – Lundi 16 juin

— Je vous remercie bien, mes fils.

Le crissement des barreaux métalliques des chaises sur le carrelage arracha brusquement Côme à sa torpeur de fin de matinée. Fin du cours. Il compulsa son bloc-notes. La page qu'il tenait entre les mains était aux trois-quarts recouverte de citations incomplètes, de numéros de verset, de schémas abscons censés symboliser la Sainte Trinité.

Il se frotta les yeux et se rendit à l'évidence : une fois de plus, il avait perdu le fil de l'enseignement du vieux Dintrans, qu'il allait de nouveau devoir reconstituer à partir des notes de Luc. La théologie n'était décidément pas son fort – la religion non plus, au demeurant, mais il remit cette réflexion à plus tard.

Il rejoignit le couloir aux murs tapissés de crin orange, baignés dans la clarté jaunâtre de spots ronds. Il déposa ses notes dans sa chambre, puis gagna la chapelle pour la prière de Milieu du Jour, avec l'ensemble de ses camarades. Chaque journée était scandée, comme un pieux métronome, par la liturgie des Heures. Son estomac se tordait, émettant de curieux borborygmes.

Côme remarqua alors, à l'extrémité gauche de la rangée où il se tenait, que Luc ne s'était pas levé. Ce n'était pas la première fois ces temps-ci qu'il demeurait assis durant les offices, à l'Evangile ou au Sacrement. Tout juste se déplaçait-il, lors des eucharisties, pour communier au corps du Christ, tendant son cou maigre vers l'hostie trempée dans le ciboire. Il tardait décidément à reprendre du poil de la bête après son récent coup de fatigue. Le week-end à Saint-Lary n'avait pas suffi à le revigorer. Ou bien le Monte Perdido l'avait flingué pour de bon.

Après l'envoi, les sept séminaristes se rendirent ensemble au réfectoire. Orientées au sud, les vastes fenêtres sans stores chauffaient violemment la salle ainsi qu'une serre maraîchère. Le repas fut servi et englouti très vite.

Le Père Vax s’approcha de la table rectangulaire où ils étaient assis tandis que le café infusait dans la vieille cafetière en verre. S’appuyant sur le rebord, doigts recroquevillés vers l’intérieur, il entreprit de rappeler à chacun ses tâches pour l’après-midi, et pour le reste de la semaine. Ce qu’il avait coutume de faire depuis qu’il avait appris que le Séminaire de Tarbes et Lourdes avait été désigné par l’Evêché pour mettre sur pied l’immense célébration d’ouverture du Congrès. Tout de barbe et de sueur, Vax ne cessait depuis lors de se tourmenter et de ressasser, comme une litanie, les rôles de chacun de ses sept séminaristes. À mesure que l’événement approchait, le Supérieur du Séminaire donnait l’impression de regretter à chaque minute d’avoir accepté cette mission.

D’ordinaire, l’heure qui suivait le déjeuner était libre pour les séminaristes, qui pouvaient vaquer à leurs occupations. Côme l’utilisait pour lire les cours des autres, la plupart du temps, ou pour écouter les musiques qu’il affectionnait, surtout du jazz, parfois du chant religieux : rien d’obligatoire, mais il fallait bien s’y faire.

En ce lundi de juin, il n’était plus question d’heure libre au Séminaire de Tarbes. Dans douze jours débutait le Congrès Œcuménique International de Lourdes, et tout ce que le pays comptait de bonnes âmes chrétiennes était sur le qui-vive pour en assurer la bonne marche. Des délégations religieuses du monde entier allaient affluer dès la semaine suivante, marquant le renouement du dialogue entre certaines confessions en bisbille. L’événement était d’autant plus spectaculaire que Rome elle-même revenait à la table des discussions, après avoir un temps boudé la démarche œcuménique. L’église catholique romaine avait non seulement accepté ce Congrès, mais elle l’avait même organisé, conviant les autres branches de la chrétienté. Vax leur avait bourré le mou : ce rassemblement promettait de s’inscrire dans la droite ligne de ceux qui avaient, au fil des siècles, indélébilement marqué les croyants et, à maints égards, changé le cours de l’Histoire. Des conférences épiscopales étaient annoncées sur des thèmes susceptibles de modifier en profondeur certains dogmes chrétiens. Ce Congrès avait presque valeur de concile, et c’est sans doute la raison pour laquelle il avait été décidé qu’il ne se déroulerait pas en Italie, comme les véritables conciles majeurs, mais en France. Ce ne serait ni Latran, ni Trente, ni Rome, mais Lourdes, la ville

Mariale.

Se mettant à triturer sa barbe teintée de bistre, le Père Vax s’adressa à Thierry :

— Avez-vous l’accord définitif des responsables de la Croix-Rouge ?

— Oui mon Père, répondit Thierry d’une voix tranquille. Tout sera en place.

— Et les pompiers ?

— Je rencontre jeudi le responsable de la caserne. Tout ira bien.

Thierry, l’ancien étudiant en médecine, avait été chargé par le Père Vax de coordonner la présence des groupes de secours et la gestion des interventions médicales sur le site, lors de cette cérémonie œcuménique qui allait se tenir dans la gigantesque Basilique souterraine de Lourdes. Bloc de sérénité, l’infirmier autoproclamé s’en acquittait avec rigueur et minutie, censément en lien avec un vieux médecin généraliste proche de la retraite, qui l’avait envoyé promener au premier coup de téléphone. À croire qu’il n’appréciait pas ce rôle.

Celui de Côme avait été aisément défini : puisqu’il avait eu le malheur d’avouer, à son entrée au Séminaire, qu’il possédait des notions de comptabilité depuis le lycée de Saint-Gaudens, Vax lui avait collé l’intendance de la célébration. Plusieurs milliers de personnes y assisteraient, ce qui impliquait de gérer de façon serrée le budget alloué par l’Evêché pour la commande des hosties, la confection des oriflammes, la quantité de cierges. Le boulot qu’aurait assumé, en temps normal, tout un staff d’économes, il était prié de l’abattre tout seul. Dieu lui était témoin qu’il se démenait comme un beau diable, mais l’épluchage de comptes et l’édition de prévisionnels le barbaient intensément.

Côme rassura le Père Vax à son tour, lui assurant que, s’il le fallait, il compterait lui-même les pétales de chaque composition florale. Même, et surtout, dans ces instants de tension, il ne pouvait s’empêcher d’employer ce ton cynique, vaguement goguenard, qui passait parfois pour de la morgue et

qui lui avait causé quelques empoignades – outre quelques mises à la porte – au fil des années. Rire de tout, à la rigueur pas avec n'importe qui, et encore. Il n'ignorait pas les inimitiés que pouvait lui valoir ce réflexe. Olivier ne pouvait pas l'encadrer, par exemple, mais la franche camaraderie censée régner en ces murs donnait le change.

De toute façon, Vax ne l'écoutait déjà plus. Epongeant ses tempes, il était passé au suivant, Luc, et il y en avait pour un moment avant que le Mirapicien n'achevât son topo.

— Très bien. Je vous rappelle, mes enfants, que tout doit être parfait. Pensez bien qu'Il sera là.

Le Père Vax, qui avait incliné la tête en signe de révérence, se releva et s'éloigna en trottinant.

Effectivement, Il serait là, personne ne risquait de l'oublier. D'abord parce que son portrait trônait dans le bureau du Supérieur, un cliché tiré par Vax lui-même lors d'une visite au Vatican. Ensuite, parce que toute la presse catholique se rengorgeait depuis des mois en titrant sur le voyage exceptionnel du Saint-Père, qui n'avait encore jamais honoré de sa sainte présence la ville de Marie depuis le début de son pontificat. Concélébrer avec Lui la messe œcuménique filait à Vax un trac de premier communiant.

Serrés autour d'une seule table, dans le réfectoire surdimensionné et étouffant, les sept séminaristes terminèrent leur café puis s'égaillèrent. Côme se dirigea vers sa chambre et s'assit sur le bord de son lit.

La pièce était modeste, de forme carrée, et les murs couverts d'un crépi blanc dont les reliefs lui rappelaient, en miniature et à la verticale, ses Pyrénées. Les meubles fournis par le Séminaire étaient peu nombreux et plus fonctionnels qu'esthétiques. Un lit au sommier de ferraille et au matelas trop dur, un chevet muni d'une lampe en plastique noire, une table de bureau en contre-plaqué dont les vis saillaient, aux tiroirs bancals, une chaise d'écolier en bois, et quelques étagères pour disposer les vêtements et les livres. Dans un renfoncement, près de la fenêtre mansardée, se trouvait un petit lavabo de faïence blanc, surélevé d'un miroir suspendu à une punaise

et éclairé d’une ampoule nue aux fils apparents.

Côme avait ajouté à ce mobilier fade plusieurs objets personnels, que ses parents lui avaient apportés de Saint-Lary quand il avait décidé, en septembre dernier, de s’installer au Séminaire de Tarbes pour commencer le premier cycle de formation menant à la prêtrise.

Posée sur un support pareil à une serre d’aigle, sa vieille guitare de facture classique n’en finissait pas de prendre la poussière. Côme ne jouait plus, préférant user du temps imparti à la musique pour se perfectionner au solfège et à l’orgue auprès de Sœur Marthe. Il exécrait le solfège, mais il adorait Sœur Marthe, la professeure de chant qui chantait le plus mal de tout le diocèse.

En équilibre sur un coin du bureau, Côme avait installé son lecteur de cédés, relié au mur par une multiprise surchargée. Ses disques s’empilaient à même le lecteur. S’y côtoyaient les classiques de Blue Note, les standards de Coltrane à Bechet, qui jouxtaient les coffrets enregistrés par Django Reinhardt et Grappelli, quelques incontournables de chanson française, et des pensums grégoriens offerts par sa mère, qui lui servaient de sous-bocks.

Côme posa machinalement son regard sur le pêle-mêle de liège encadré, et sur les photographies punaisées : les sommets des montagnes pyrénéennes, de pierre, de neige ou de glace, les torrents de la vallée du Rieu-Majou dont il aimait à surprendre les variations de teintes selon les heures du jour. Sa famille, ses parents posant à l’ancienne, son père debout, la main sur l’épaule de son épouse assise. Et un cliché mal cadré de ses copains de l’époque parisienne. Celle de la vie en roue libre. Celle d’avant. Celle dont il ne savait pas encore à partir de quand il commencerait vraiment à la regretter.

Il saisit sur son bureau le récapitulatif des commandes en cours et repassa méthodiquement chaque poste de dépense, s’appliquant à rapprocher le total de la dotation de l’Evêché. Il prépara une lettre de relance à l’entreprise qui devait fabriquer, spécialement pour l’événement, les bougies remises à chaque fidèle à l’entrée de la basilique, cerclées d’une pièce de papier cartonné sur lequel étaient imprimés le slogan du Congrès et une prière du

Saint-Père. Les délais de livraison expiraient le lendemain et il était sans nouvelle. Il se retenait de décrocher son téléphone et de pousser une gueulante : il était au Séminaire, tout de même, ces choses-là ne se faisaient pas.

Lorsqu'il se fut assuré que tout était en ordre, Côme alla frapper à la porte de la chambre voisine, celle de Luc. Une voix sourde lui répondit d'entrer. Luc se reposait sur son lit, volets fermés, pour se protéger de la chaleur de juin.

— Tu peux me passer tes notes de ce matin ?

— Sers-toi, sur le bureau.

Côme déplaça l'énorme cahier à la couverture de cuir brun, débordant de feuilles volantes, qui servait à Luc d'agenda, de carnet de notes et de fourre-tout.

— Voilà, juste en dessous.

Luc tendit doucement le bras droit vers son bureau, sans se redresser. Côme repéra les notes en vrac et reconnut les schémas du Père Dintrans. Se tournant vers Luc, il le remercia et lui demanda s'il se sentait bien.

— Oui, toujours cette fatigue, ne t'inquiète pas. Avec ce temps, et l'énervement ambiant, j'ai du mal à récupérer.

Côme acquiesça et éprouva un léger remords en revoyant Luc, le samedi précédent, ahanant vers le Monte Perdido. La rando avait achevé son pote. Dans la pénombre il ne distinguait pas bien ses traits, mais devina qu'il grimaçait en repliant son bras sur sa poitrine. Il le laissa en paix et se rendit en salle de lecture.

Il photocopia les notes de Luc au rez-de-chaussée, et les annexa aux siennes. Puis il entreprit de les comprendre. Les notions d'Esprit Saint et de Trinité n'étaient pas des plus limpides mais, exposées par Dintrans, saupoudrées de développements sur le Paraclet, consolateur des malades, elles devenaient absolument hermétiques. Côme ne voyait pas bien la différence entre eux : des concurrents, peut-être

C’est pourquoi il fouilla les rayonnages de livres, classés par thèmes. Le Séminaire disposait d’une bibliothèque restreinte mais suffisamment éclectique pour un premier cycle de formation. Les aînés, Olivier et Yoland, en cinquième année, devaient souvent se rendre au Grand Séminaire de Toulouse pour approfondir leurs analyses. Il saisit un exemplaire d’un ouvrage de doctrine sur le sujet, auquel il n’entrava rien, mais au moins les illustrations étaient jolies.

— Tu nous suis ? Il est quinze heures trente !

Côme n’avait pas entendu arriver Thaddée et Olivier. Il leur emboîta le pas : le cours de l’après-midi débutait. Spartiate mais lumineuse, la salle de classe nuisait à sa somnolence.

Chaque lundi après-midi, le Père Simonet enseignait la philosophie, l’une des matières les plus importantes de la formation du Séminaire. Il l’abordait d’une manière peu conformiste, se refusant à transmettre telle quelle ses connaissances, privilégiant au contraire la démonstration, la contradiction, le débat. Son approche empirique contrastait avec les dogmes du vieux Dintrans, et faisait apprécier Simonet de tous les séminaristes – à l’exception de Maxence, qui voyait d’un mauvais œil ce cartésianisme prôné par un religieux.

Côme eut un instant d’inattention et observa Luc. Pas brillant. Il se tenait appuyé sur le coude, le poing serré, soutenant sa tête qui paraissait de plomb. Il était très pâle et ne prenait aucune note. L’épais cahier marron était resté fermé. Il avait décidément du mal à entamer la semaine.

Malgré la chaleur étouffante et les perles de sueur qui se formaient à son front, Luc portait encore une chemise à manches longues, fermée jusqu’au dernier bouton de l’encolure. *C’était absurde*. Il paraissait fixer un point mouvant, vague, d’un regard extrêmement lointain, comme hébété.

Côme se promit d’essayer de lui parler, le soir, après le dîner. De s’enquérir vraiment de sa santé, et de lui demander pour de bon de se reposer.

* *
*

— Vivement le dîner, mes amis, j’ai l’estomac dans les talents.

Il faudrait bien quand même que l’un d’entre eux se décide, un jour, à en toucher un mot à Maxence. Le Vendéen était incapable de retrouver les bonnes tournures des dictons.

La clochette sonna et les trois abbés entrèrent dans la chapelle du Séminaire. Vax le premier, suivi de Dintrans et Simonet. Sœur Marthe, au pupitre, entonna le chant d’entrée. Tous les séminaristes en reprirent le refrain. Luc s’arrêta de chanter au bout de quelques secondes. Il se rassit en se tortillant très doucement, crispant ses traits, comme si les mouvements le faisaient souffrir. Il laissait de temps à autre retomber ses bras, paumes vers le sol, et les agitait pour les décontracter.

— Ensemble, prions.

La voix lourde de Vax fit baisser les visages, comme si le seul timbre du Supérieur avait possédé un pouvoir occulte pour contraindre à l’adoration. C’était la messe du troisième dimanche de juin, celle consacrée à la Trinité. Simonet fit un sermon bref, frontal, mettant les séminaristes face à leur mission d’évangélisation. Il leur rappela en bref que le Congrès allait être une formidable cristallisation de ce message très saint d’envoi. Le Congrès était mis à toutes les sauces, au Séminaire, et Côme se prit à regretter qu’ils n’aient pas été tenus à l’écart de son organisation.

* *
*

Il était passé où, encore, celui-là ?

Tous les soirs, c’était la même limonade. Duplant faisait l’inventaire de

ses chats, des chats des voisins, des chats de personne, et de tous les pique-gamelles qui les accompagnaient jusqu'au rez-de-chaussée de sa baraque de Mirepoix. Le toubib disposait en permanence un stock de bouffe à leur faire péter la panse, et des seaux d'eau fraîche. Un peu pour qu'ils lui foutent la paix, un peu pour être sûr qu'ils reviennent.

Cette meute indistincte de félins jaloux était, à bien y réfléchir, les véritables seigneurs des lieux. Ils entraient et sortaient à toute heure, trouvaient en permanence le gîte et le couvert, et avaient à ce point soumis le vieux médecin que celui-ci n'osait plus quitter la région plus d'une journée, de peur que ses chats ne se déshydratent. Et puis, pour aller où, de toute façon ? Tous ses coins de pêche tenaient à cinquante bornes à la ronde, les champignons itou. Ses copains étaient là, sa clientèle aussi, sa cave ne souffrait aucun délaissement, qu'est-ce qu'il serait allé faire à l'autre bout du monde, à bronzer en slip sur une plage bondée ? Ses étés, comme ses hivers, c'était Mirepoix, et les matous appréciaient de toute évidence sa fidélité à l'endroit et à leur endroit.

Avant de boucler à double-tour son cabinet, installé dans une aile de son pavillon surélevé, il s'assura qu'aucun patient n'y avait oublié un objet ou un enfant. Il aurait pu ouvrir une boutique de bibelots sur la grand-place rien qu'avec ce qu'il avait récupéré au sortir des consultations. Ce soir, la pioche était maigre, vu le temps, les gens venaient sans parapluie et sans châle, le tout-venant de l'objet trouvé.

Il referma ses bureaux, plus par rituel que par crainte d'une intrusion, et passa à ses appartements. En croisant son miroir, il observa avec consternation sa tronche de fin de journée. La brosse qu'il s'efforçait de discipliner chaque matin avait laissé place à un maelström de cheveux blancs, tourbillonnant ici, là s'aplatissant. Il ne ressemblait à rien, et même ses lunettes d'écaille semblaient bringuebaler sur son visage taillé par les ans.

L'heure était venue de son gueuleton journalier. Il arriva à sa cuisine, un capharnaüm d'épices et de gras de toutes sortes, huiles, baratte, saindoux, de ceux qu'il proscrivait à ses patients à longueur de consultations. Grattant les

restes des jours précédents, il se concocta un frichti de derrière les fagots, une sorte d'œufs brouillés aux truffes et lardons, arrosés de pistou et de graines de lavande. De toute façon, l'important était que tout cela se mariât bien avec le vin qu'il allait se choisir.

Il emprunta l'escalier de béton qui menait à la cave, et reconnut, aux culs, la rangée des Saint-Julien. Il grogna, satisfait, la soirée était gagnée. Peut-être même qu'il laisserait un des chats, le plus téméraire, finir son plat en guise de récompense.

* *
*

Il était d'usage que la soirée du lundi fût libre au Séminaire. Après le dîner collectif, et avant complies, le plus ancien séminariste, Yoland, avait institué un rituel lorsqu'il avait intégré la formation, cinq ans auparavant : une virée nocturne, tous ensemble, dans le centre-ville de Tarbes.

Aussi, chaque lundi, l'Espagnol battait-il le rappel en tambourinant aux portes des chambres, annonçant le rassemblement dans le hall. Sœur Marthe, qui déplorait ouvertement cette pernicieuse habitude, fermait les yeux tous les lundis, en précisant que ça allait pour cette fois, « ça oui ».

Tous les séminaristes sacrifiaient de bon gré à cette coutume, et s'accommodaient les uns des autres le temps d'une soirée. Yoland, qui connaissait Tarbes comme sa poche, choisissait un point de chute et lançait les conversations.

Ce soir, il avait proposé le Rex, le lounge bar du cours Gambetta. Côme avait bondi sur l'occasion, puisqu'il s'agissait de l'unique club de jazz de la ville. Un traquenard, pour lui. Réunie sous les vitres de l'aquarium de Sœur Marthe – c'est ainsi qu'ils appelaient son bureau vitré – , la troupe valida la suggestion du Navarrais.

La chaleur n'avait pas quitté le ras des rues, et les trottoirs demeuraient

chargés d’une torpeur poisseuse, résidu des températures extravagantes de la journée. Nul n’adoptait le même rythme de marche, si bien que le groupe s’effilocha au bout de quelques mètres. Côme et Olivier, sportifs aguerris, ouvraient le rang, en prenant bien soin de se tenir de part et d’autre de l’Espagnol. Derrière eux, Thierry et Maxence devisaient d’un bon pas, tandis que Thaddée l’asthmatique et Luc, vidé de ses forces, fermaient le ban.

Le Rex baignait dans une lumière bleu-mauve, et l’on remarquait dès l’entrée son comptoir phosphorescent, recouvert de galets clairs. Les murs blancs étaient percés de structures métalliques, et cet univers moderniste était si éloigné du décorum du Séminaire qu’ils eurent l’impression de changer de continent. Ils réunirent sept fauteuils coques, trapézoïdaux et revêtus de cuir brun, et passèrent commande auprès d’une bombe à chemisier une taille en dessous, ce que personne n’osa relever trop ostensiblement. Côme, encouragé par l’intégrale de Thelonious Monk qui nimbait les lieux, démarra sur un mojito.

Plus encore que sous le feutre du Séminaire, c’était dans ces soirées impromptues, et dans leurs discussions à bâtons rompus, que se se nouaient les complicités et les rancoeurs des aspirants. C’est au cours de l’une d’entre elles – la première – qu’était née son amitié avec Luc. Chacun complétait ce qui manquait à l’autre. Luc était d’une intelligence fulgurante et d’une gentillesse doucereuse, les deux se mêlant dans ses yeux perçants. Il se tenait le plus souvent en retrait, observait les comportements, et se montrait capable d’analyses redoutables sur les états d’esprit de chacun. Il lisait à travers les âmes comme dans des livres ouverts, et Côme s’était rapidement amusé à la compagnie de ce garçon subtil et brillant, tout de retenue et d’analyse. Lui, l’instinctif, le l’effronté, avait vu dans son voisin le binôme idéal.

— *Hombres*, à notre santé. Et au Biarritz Olympique, bien sûr. Le Brennus dans un an.

Bien qu’il fût le seul à s’intéresser au rugby, Yoland ne manquait jamais l’occasion de porter un toast à ses protégés. Le hasard des rencontres avait

fait, se plaisait-il à raconter, qu'il connaissait plusieurs titulaires du Quinze, et qu'il était surtout très lié avec les masseurs du club. Il avait, nul ne savait par quel miracle, table ouverte chaque semaine dans les loges du stade. Peut-être le confondaient-ils avec un récent flanker argentin de l'équipe. Il en avait la carrure et l'accent.

Chacun tendit le bras, et la diversité des boissons, dans l'éclairage violet, dessina un arc-en-ciel translucide. Côme dévisagea ses camarades un à un. En bout de table, Yoland imprimait sa marque et son autorité. Plus âgé, plus ancien, plus averti aussi des choses du monde tant il avait voyagé, le Navarrais occupait tout l'espace, distribuant les temps de parole. Il avait interdit à tous de parler du Congrès, qui obnubilait leurs journées. Carburant au whisky, il s'était enfoncé dans son siège.

Face à lui, Olivier, l'autre aîné de la promotion, tentait de prendre le relais du Navarrais en orientant la discussion vers les enseignements du jour. Natif du Lot, de Saint-Céré, il avait fait ses armes dans le scoutisme, dont il avait gravi les échelons jusqu'à devenir l'un des responsables nationaux, avant de se diriger vers la prêtrise. Impossible de savoir si c'était l'une ou l'autre de ces expériences qui lui avait tanné le cuir, mais tous s'accordaient à dire qu'il avait un caractère de cochon, ce qu'il était convenu d'appeler une tête de con. Râblé et musculeux, Olivier arborait une barbe de trois jours faussement sauvage, qu'il s'appliquait à tailler chaque matin au millimètre près. Au sein du Séminaire, fort de son ancienneté, il cherchait à imposer ses vues aux gamins influençables, comme Maxence ou Thaddée, Côme n'était jamais entré dans son jeu : le Lotois n'avait pas le quart du charisme de l'Espagnol, et le second degré, mètre-étalon de Côme, lui passait au-dessus du cigare. Ses futurs paroissiens n'avaient qu'à bien se tenir, ils ne se marreraient pas tous les dimanches.

Monk s'enfiévrait, et Côme, tout en commandant à l'étriquée serveuse un second mojito et en lui demandant que l'on soit moins chiche sur la proportion de rhum, continua son tour de table. Ses yeux se posèrent, presque par hasard, sur Thaddée. Il lui fallait toujours un moment de réflexion pour se souvenir qu'il était bien l'un des sept séminaristes, et non pas un lycéen qui s'était gouré de table. Chétif sans être rachitique,

moyennement châtain, vêtu de couleurs proches d'un camouflage, Thaddée était l'archétype de l'insignifiance. On ne le retenait pas, et si d'aventure, il était demandé à l'un des séminaristes d'énumérer ses congénères, c'est toujours lui qui manquait à l'appel. Son visage était désespérément régulier, oubliable à l'extrême, et l'on n'eût pas pu le décrire physiquement en fermant les yeux. Il était intensément normal, commun – bref, comme les autres mais en moins net. Seul signe distinctif, que le garçon portait en sautoir : son prénom, rare et intriguant. C'était comme si ses parents, pressentant la fadeur du fiston, avaient décidé de lui accoler un prénom qui, au moins, le singulariserait du reste des mortels. On ne le questionnerait peut-être pas sur ses opinions, mais on lui ferait épeler. C'était toujours ça de pris dans les rapports sociaux.

De fait, nul ne se souvenait exactement le chemin qui avait conduit Thaddée à intégrer le Séminaire. Il avait un parcours des plus classiques, un baccalauréat technique, un IUT dont personne n'avait compris l'intitulé, abandonné en fin de première année pour se consacrer à la prière. Il suivait docilement les enseignements, apprenait les textes, mais ne prenait jamais parti dans les controverses doctrinales. Il attendait que cela se passe, ne loupait jamais son tour de vaisselle. Et il venait de commander un panaché.

Tous les lundis, la discussion glissait vers les week-ends des uns et des autres, le récit des séjours familiaux, des révisions de cours, des loisirs ou des temps pastoraux. L'exercice avait ses passages obligés. Yoland – toujours le premier à parler – évoquait les matchs de rugby auxquels il assistait, à Biarritz quand son club jouait à domicile, à Bayonne dans le cas contraire, en souhaitant alors ardemment la défaite des joueurs de l'Aviron, rivaux historiques de ses Biarrots. Le partage du pain, oui, mais pas des points, avait relevé Côme un lundi.

Maxence embrayait alors, en général pour évoquer, enthousiaste, les retraites religieuses qui occupaient ses fins de semaine. Dans ces moments, ses yeux bleus éclairaient sa figure poupine, et ses bouclettes blondes dansaient autour des oreilles. Il sortait à peine de l'adolescence, mais tout sur son visage indiquait qu'il s'apprêtait à y entrer. Il avait écumé à peu près tous les monastères, maisons de jésuites, centres des communautés

charismatiques, foyers de charité, de Midi-Pyrénées, à la recherche de temps d'adoration silencieuse, de prédications mystiques, ou de sessions de repentance. Sa famille résidait trop loin – à Tiffauges, au cœur de la Vendée, bordée par la Sèvre nantaise – pour qu'il s'y rendît plus d'une fois par trimestre. Au surplus, sixième d'une fratrie de huit, il avait semblé aux autres séminaristes que son éloignement n'attristait pas outre-mesure ses parents. Il faut dire que ceux-ci, appartenant à la prestigieuse lignée des De Segonzac, n'avaient pas forcément de temps à lui consacrer, son père occupant de hautes fonctions au Conseil Départemental après avoir échoué à la députation. Savoir leur fils sur la voie sainte de la prêtrise, même à l'autre bout de la France, devait suffire à leur bonheur.

Côme en était à son troisième mojito, et suçotait à présent les feuilles de menthe, gorgées d'alcool. C'était au tour d'Olivier de relater ses deux derniers jours, qui s'étaient résumés à un aller-retour sur ses terres de Saint-Céré, autour des scouts qui préparaient un jamboree régional. Cinquième année de séminaire oblige, il avait aussi concélébré la messe dominicale dans sa paroisse d'origine. Côme jugea que cela n'avait aucun intérêt.

À travers les ruelles torses de Tarbes, le retour au Séminaire se fit à pas plus lents et plus hésitants, deux autres mojitos ayant couronné les trois premiers. Côme aurait pu continuer un bon moment à ce rythme si Luc ne lui avait pas, dans un sourire entendu, et d'un geste impérieux de ses longues mains de pianiste, enjoint d'en rester là. Luc n'ignorait rien des penchants de son ami, et veillait à ce qu'il ne replongeât pas trop brusquement.

Autre coutume des lundis soir, les sept séminaristes, une fois rentrés dans le silence complet, se rendaient à l'oratoire pour dire ensemble la prière de complies. Chacun, alors, se retirait dans sa chambre, puis convergeait un peu plus tard aux sanitaires communs de l'étage. Tous prenaient garde à ne pas réveiller les quatre religieux qui vivaient à demeure au Séminaire : Vax, le Supérieur, les enseignants Dintrans et Simonet, et bien sûr l'indispensable Sœur Marthe. Il semblait parfois que toute la petite communauté gravitait autour d'elle.

Le crépi ondoyait sur les murs lorsque Côme s’allongea. Ils auraient mieux fait de lui confier l’intendance des buvettes, plutôt que les lys et les lumignons. Il sourit à cette ultime pensée, à la lisière du sommeil, puis sombra.

Le lendemain, il s’extirperait tôt de son lit, œil vitreux et langue pâteuse. Les souvenirs de la soirée lui reviendraient sans trop de peine, il avait une habitude malsaine des lendemains poussifs.

* *
*

III – Vendredi 20 juin

Bien avant que le soleil ne fût levé, Côme était déjà à pied d'œuvre. Il s'était éveillé aux petites heures – plus frais que prévu, ce qu'il attribua à la mémoire du corps, dont il salua la longévité. Aussitôt douché, il avait pris son petit-déjeuner en tête-à-tête avec Sœur Marthe, dans le réfectoire encore frais.

Après l'office eucharistique de huit heures, il avait rejoint le cours de chant de Marthe. Cette matière pouvait paraître dérisoire, mais Vax tenait par-dessus tout à ce que ses protégés connaissent les rudiments du solfège, du port de voix et de la respiration ventrale. Rien ne lui était plus insupportable que les curés qui déraillaient dans les aigus de la doxologie, ces phrases que chaque prêtre prononçait seul, a cappella, au moment de la consécration du pain et du vin. Aussi avait-il demandé à Marthe de leur enseigner le chant religieux, afin qu'ils sachent au moins se caler sur l'organiste, le moment venu.

Mais le choix de la bonne sœur comme professeure de chant était proprement inexplicable. Sans doute était-elle compétente, et même incontournable, dans l'organisation logistique du Séminaire, le secrétariat du Supérieur ou la tutelle morale des résidents. Sans doute aussi pouvait-elle faire valoir d'imposants états de service de religieuse missionnaire à travers le monde, infirmière en orphelinat en Afrique équatoriale. Pourtant, s'il était un domaine dans lequel la chère Marthe n'avait pas la moindre prédisposition, il s'agissait bien du chant.

Elle avait une voix de fumeuse de goldos, écorchée et râpeuse, respirait à l'emporte-pièce et faussait immanquablement passé le sol dièse. Elle connaissait, certes, assez bien la gamme et, par cœur, nombre de cantiques, mais cela ne suffisait pas à en faire un professeur de chant. Elle savait ce que c'était, mais ne l'avait jamais vraiment pratiqué elle-même. Comme si Vax lui avait confié un cours d'éducation sexuelle.

Il ne fallait donc être ni regardant ni mélomane pour supporter l'heure

entière de cours dispensé par Sœur Marthe aux séminaristes. Se prenant au jeu, elle s'était aménagé un pupitre, derrière lequel elle simulait le maniement d'une baguette de chef. Son mètre soixante potelé s'agitait en cadence, faisant tressauter la chaîne d'argent qui lui pendait au torse, tandis que remuaient, glissant le long du nez, ses lunettes retenues par un chaînon de plastique. Elle était exagérément ridée, piquée par-ci par-là de tâches ocre, et coiffée d'une étrange coupe au bol argentée, telle Jeanne d'Arc qui aurait vieilli.

Prenant son rôle très au sérieux, elle faisait défiler un à un les séminaristes au pupitre, et leur demandait à tour de rôle d'entonner un pieux refrain de leur choix. Le moment était en général assez pathétique.

Sauf pour Luc. Quand venait son tour, l'atmosphère changeait du tout au tout. Tous les autres la bouclaient. Il inclinait d'abord légèrement la tête, puis, dans un sourire, étirait son menton jusqu'à ouvrir complètement la bouche. D'abord le silence. Alors seulement, s'élevait une note grave, résonante, qui s'épaississait progressivement. Luc remontait la portée comme s'il la caressait, en polyphonie. On eût dit qu'il chantait plusieurs notes à la fois, hissant le sommet de son crâne longiligne vers un point indistinct. Il pouvait alors donner à sa voix toutes les courbures, toutes les modulations, qu'il chantât en français, en polonais – la langue de son père – ou en anglais. Mais c'est en latin qu'il lui arrivait d'embuer les yeux de ses collègues. Un pur don, l'inné par excellence. Lorsque Luc allait se rasseoir, le silence demeurait quelques instants, avant que Marthe ne brise le charme en ouvrant un grimoire de solfège qui aurait rebuté Beethoven. Quel qu'allait être le destin de Luc dans l'Eglise, l'offertoire demeurerait un moment de grâce brute pour ses paroissiens.

Sitôt sorti du cours de chant, le groupe se rendait dans l'autre salle, où les attendait le Supérieur pour l'enseignement de la liturgie. André Vax se tenait assis sur une chaise trop étroite, accoudé sur le bureau. Il passait son temps à lisser anxieusement sa barbe jaunâtre, et ce tic ne le quittait pas en cet instant où il comptait mentalement les arrivants, demandant au septième de refermer la porte.

Son enseignement commençait toujours par une interrogation orale. Vax prenait un séminariste au hasard, et le cuisinait sur le cours précédent. Celui qui se plantait faisait office de mauvais exemple jusqu'au vendredi suivant. La tâche des séminaristes était compliquée par le fait qu'il arborait une petite coquetterie dans l'œil, un léger strabisme divergent, si ténu qu'on aurait tout juste pu dire qu'il avait un œil qui disait flûte à l'autre. Ainsi, lorsqu'il désignait, d'un mouvement de tête, l'heureux élu du jour, ils étaient deux ou trois à se demander si cela tombait sur eux ou sur leur voisin. Le moment de flottement qui s'ensuivait était interprété par le Père Vax comme une intolérable hésitation, ce qui le mettait de mauvais poil pour le reste du cours.

— C'est… c'est à moi que vous parlez, mon Père ?

— À qui d'autre, Thaddée, voyons ? Dites-nous ce que vous avez retenu sur la liturgie pascale. Rappelez-vous qu'elle est le point culminant de notre année liturgique.

Thaddée se mit à bredouiller des considérations éparses sur l'agneau, le carême, la Cène. Côme ne l'écoutait que d'une oreille distraite, se demandant ce qui pouvait bien avoir amené le jeune homme à choisir le Séminaire. Il semblait n'éprouver aucune attirance pour la chose religieuse.

André Vax fulminait. Il tança l'ensemble des auditeurs, incapables d'intégrer les temps de liturgie. Le Congrès biaisait tout, ces temps-ci. Eût-il manqué du pain à la huche le matin, que Vax y aurait aussitôt vu le signe d'une impréparation blâmable de ses troupes. Tout devenait prétexte à querelle, et le Supérieur ne se ressemblait plus, dépassé par les évènements qu'il avait tant désirés. Ce n'est que dans les temps personnels, avec les séminaristes dont il était l'accompagnateur spirituel – Côme était de ceux-là – que le Père Vax parvenait à conserver l'écoute attentive, la sagesse madrée et la malice bonhomme qui en avaient fait l'un des dirigeants de Séminaire les plus respectés de France.

Lorsque l'arrivée de midi sonna la fin du cours, ils n'avaient guère plus parlé de liturgie que de danse classique, et chacun se dirigea vers l'oratoire pour la brève prière de Milieu du Jour. Il s'agissait d'un temps de

recueillement collectif mais silencieux, où le célébrant ne récitait qu'un psaume avant que les séminaristes ne demeurent quelques instants en oraison intime.

Au cours du repas qui suivit, les conversations versèrent sur les projets de chacun pour le week-end. Thaddée n'annonça rien, il n'annonçait jamais rien, il boulottait. Vu la chaleur, les femmes de service n'avaient disposé que des crudités, et ajouté des glaçons dans les brocs. Il faudrait tout de même penser un jour à installer un système d'aération du réfectoire, véritable séchoir aux effluves de betterave. Côme n'écouta pas les plans de ses camarades, tentant de repenser aux scories qu'il était censé avoir retenu du cours de liturgie. Que dalle, en fait.

* *
*

Combien il lui en restait ?

Trois, encore, deux habitués et un passant.

Les passants, il n'aimait pas bien. Par définition, il ne savait rien d'eux, et il exécrait les dix minutes qu'il devait consacrer aux renseignements d'usage, ceux qui permettent de pressentir si un abattement passager préfigure une carence vitaminique ou un cancer rédhibitoire. Dix minutes de puce à l'oreille.

La plupart des patients se complaisaient à dresser un bilan de leur santé personnelle à travers les âges, et il devait souvent les arrêter avant qu'ils ne remontent à leur plus tendre enfance. Malgré tout, l'expérience lui avait appris qu'il en découvrait autant, sinon plus, dans la manière qu'avait le patient de se raconter qu'à l'auscultation physique. La plupart du temps, ils venaient pour une mycose, une morsure de bestiole, un membre foulé. Mais il avait souvent décelé, rien qu'à l'interrogatoire, des pathologies bien plus sérieuses, que le patient de passage ne soupçonnait pas. Il s'était vu, à plusieurs reprises, griffonner sur un post-it le nom d'une vacherie incurable,

à des types qui s’étaient pointés pour de prétendus nerfs coincés ou points de côté. Neuf fois sur dix, les examens qu’il les avait envoyés passer avaient confirmé son diagnostic.

Ce n’était pas encore ce midi qu’il aurait le temps de faire un saut chez Christophe. Ça commençait à lui manquer, à la longue, les apéros dans sa soupente, sur la place centrale de Mirepoix. Les deux solitaires, les deux ours, que les brisures de la vie avaient réunis là, dans ce chef-lieu de canton ankylosé de l’Ariège. Et dont ils n’étaient jamais repartis. À dire vrai, Christophe était son seul véritable ami, parmi une kyrielle de relations du milieu médical, de riverains courtois et de patients attachants. Les liens qui unissaient Duplant et Kasperek étaient d’une tout autre nature. Ils étaient nés sur des braises, et épanouis sur leurs cendres. Chacun avait aidé l’autre comme son frère, lorsqu’ils avaient tour à tour, à plusieurs années d’intervalle, enduré la même souffrance, survécu à la même peine.

Christophe avait eu quelque chose en plus, bien sûr, qui changeait toute l’histoire.

Son garçon. Ce môme que Duplant avait toujours un peu considéré comme le sien.

La sonnette le tira de ses divagations, et il referma le cahier de rendez-vous. Il alla ouvrir la porte lui-même, rituel auquel il tenait beaucoup, et qui l’amenait régulièrement à planter des patients désapés le temps d’accueillir les suivants. Il découvrit un homme habillé en complet veston, tiré à quatre épingles, dont la pochette parme répondait à une cravate du même ton. Son visage empesé était curieusement délimité par deux bajoues convexes, comme pendouillant sous des pommettes saillantes. Sexagénaire comme lui, il maintenait close une bouche ostensiblement pincée. Il ne cherchait pas à dissimuler son courroux. Si ce type était un patient, il voulait bien échanger ses Pommard contre du Riesling. Derrière lui, en contrebas, une voiture rutilante, conduite par un loufiat en chemise blanche, manœuvrait afin de se remettre dans le bon sens pour repartir. La visite s’annonçait brève. L’inconnu s’inclina sans tendre la main, dévisagea le toubib, et déclina enfin :

— Docteur Alain Duplant ? Je suis Marion.

— On dirait pas.

— Jacques Marion.

— Ah, au temps pour moi. Vous aviez rendez-vous ?

— Jacques Marion, cela vous dit tout de même quelque chose ?

— Pas vraiment, mais vous savez, j'en soigne, du monde, alors si vous me disiez pourquoi vous êtes venu, nous pourrions avancer.

— Je suis le Directeur Délégué du Comité d'organisation du Congrès Œcuménique de Lourdes. Vous êtes censé, je dis bien censé, travailler sous mes ordres, et voilà des semaines que vous ne m'avez rendu aucun compte.

Voilà autre chose. C'était donc lui, le type infatué qui lui filait le train depuis mars pour qu'il s'occupe du Congrès. Ce qu'il faisait, d'ailleurs, mais dans son coin, tout seul, sans rien transmettre aux organismes désignés pour le chapeauter. Il avait fui toute sa vie la moindre forme de hiérarchie, ce n'était pas pour se faire coller un tuteur à son âge.

Immobile, d'une voix ronde qui terminait sur les aigus, Jacques Marion reprit de plus belle son laïus.

— Je suis venu vous aviser que j'étais désormais dans l'obligation d'en référer à votre Conseil de l'Ordre, qui avait décidé, par mansuétude à votre égard me semble-t-il, de ne vous infliger comme sanction que cette modeste contribution à l'intérêt général. Force m'est de constater que vous ne vous en acquittez pas. Combien de fois vous ai-je déjà relancé pour obtenir communication de vos listings de praticiens de permanence durant les jours du Congrès ?

L'importun était embarqué dans un soliloque froidement outré. Duplant laissait pisser, sans lâcher la porte.

— Monseigneur notre Evêque est très préoccupé par votre inaction. Dois-je aussi vous rappeler que vous ne vous êtes pas présenté à une seule des réunions auxquelles nous vous avons convié ? Vous ne répondez même pas

à mes courriers, ce qui est un manquement à la plus élémentaire des corrections. Sachez que j'ai été sous-préfet de la Meuse, et que je n'admets pas que l'on néglige ses devoirs. Puis-je entrer pour en parler ?

— Non, je suis navré, répondit Duplant d'une voix mielleuse. J'ai des patients qui attendent, car voyez-vous, c'est encore mon métier, et si vous n'avez aucun bobo à guérir, je ne suis pas votre homme.

— Dois-je comprendre que vous refusez de servir la sainte mission pour laquelle vous avez été désigné ?

Duplant fit un pas vers l'avant, se collant presque au torse du visiteur de couleur parme. Celui-ci ne recula pas d'un iota, mais un voile de trouille traversa son regard.

— Bon, écoutez-moi bien, Marion. Me coller votre saloperie sur le dos est la pire vacherie que mon Ordre, comme vous dites, pouvait me faire. Je ne suis pas croyant, encore moins catholique, les grands raouts m'emmerdent, vos réunions aussi, j'ai jamais mis les pieds à Lourdes et je m'en porte très bien. Alors, si vous dites encore une fois que votre Congrès à la mords-moi l'nœud a quelque chose à voir avec l'intérêt général, si vous répétez que ma mission relève de la sainteté, je vous fais regretter d'avoir quitté la Meuse à coups d'abaisse-langue. J'espère avoir été clair.

Jacques Marion se liquéfia sur place, des filets de sueur se mirent à perler à la racine de ses cheveux haut perchés et à dégouliner le long de ses joues molles. Le message était passé.

Duplant continua, juste pour le plaisir de se farcir un sous-préfet.

— Vos listings, ils sont prêts, ils sont sous enveloppe, mais j'attends d'avoir un beau timbre : à un monsieur comme vous on n'envoie pas la Marianne. À quoi ça tient, hein, la quiétude d'un Evêque. Ah oui, sinon, dites bien à mon Ordre que je m'en tape. Et maintenant décarrez d'ici. Faites pas attendre votre chauffeur, j'ai des chats méchants.

Duplant recula d'un pas, et, avec une jubilation toute intérieure, claqua la porte de son cabinet au nez proéminent du responsable, aussi violet que sa

pochette.

Il était temps que les trois derniers patients se pointent, ça lui avait ouvert l’appétit.

* *
*

Vax n’avait tout de même pas osé leur sucrer l’unique plage horaire consacrée à la pratique d’un sport, calée après le déjeuner du vendredi. Il l’avait d’ailleurs lui-même instaurée, lorsqu’il avait été nommé à la tête du Séminaire, vingt années plus tôt. Dans ce laps de temps, le Supérieur avait vu évoluer non seulement le type de disciplines pratiquées – elles étaient choisies collectivement par les pensionnaires –, mais également les tenues portées et les comportements des garçons. Il avait toujours été convaincu que la pratique d’un sport révélait la véritable personnalité de chacun, en bien comme en mal. Des taiseux braillaient, des lymphatiques bouillonnaient, des fortes têtes s’écrasaient. Le hic, les années passant, c’est qu’après avoir longtemps disposé d’assez de séminaristes pour composer deux équipes de football, il en demeurait à présent tout juste assez pour faire une tournante de ping-pong. Les vocations se faisaient rare, et le sport collectif au Séminaire était réduit à peau de chagrin.

Une nouvelle fois, Yoland avait proposé de jouer au rugby. Une nouvelle fois, les six autres avaient refusé, arguant qui de lombaires instables, qui de genoux sifflants, qui des trente-huit degrés à l’ombre. En réalité, pas question de se coltiner l’Espagnol dans le buffet, ses quatre-vingt-dix kilos denses comme du platine, lancés plein fer depuis le mur d’enceinte du jardin Massey, où ils avaient pris l’habitude de venir. Comme nombre d’étudiants ou de gamins, ils occupaient un carré de pelouse de ce parc somptueux, jusqu’à ce qu’on les en déloge.

Le consensus se fit sur un petit tournoi de badminton à deux contre deux, permettant des repos alternés. Les équipes se formèrent selon les affinités :

Yoland et Olivier, Côme et Luc, et Maxence et Thaddée, la paire de l'emphysème triomphant. Thierry, sous couvert de neutralité, s'autoproclama arbitre – comme si une partie de badminton entre séminaristes exigeait qu'on l'arbitrât.

Après avoir parcouru les allées bordées d'essences exotiques, où des palmiers dressés vers le ciel jouxtaient les massifs de magnolias, ils s'étaient installés sur les carrés herbeux situés devant l'Orangerie. C'était une gigantesque serre de verre et de métal, surmontée d'une sorte de clocheton à bulbe. Frappé de soleil, l'édifice du XIXème scintillait, renvoyant une multitude d'éclats aveuglants. Un jour de semaine, hors vacances scolaires, les pelouses étaient désertes, et Thierry déplia sans peine un filet à mi-hauteur, tenu par deux piquets, s'appropriant un arpent d'herbe impeccablement taillée.

Vêtu d'un simple débardeur et d'un short de foot, coiffé d'une casquette à volant protégeant la nuque, Côme attrapa l'une des deux raquettes filiformes, et tendit l'autre à Luc. Celui-ci avait tenu à conserver sa chemise à manches longues, fermée aux poignets et à l'encolure, et avait tout juste consenti à passer un pantalon de lin blanc. Il ressemblait vaguement aux joueurs de tennis des années 1920, hormis la grâce. Yoland engagea le premier échange, le volant plongea sèchement au-delà du filet. Côme se précipita, et, d'un sec moulinet du poignet, le renvoya en direction d'Olivier. L'échange se résuma alors, comme souvent, à une série de frappes croisées entre Côme, le montagnard blond, et Olivier, le Lotois brun.

Entre eux, dans ce volant qui oscillait, se jouait une autre compétition, quelque chose d'une inimitié profonde, viscérale et inexplicable. Bien qu'évoluant sur le terrain, Yoland et Luc étaient aussi spectateurs que les fluets Max et Thaddée, assis au bord de lignes imaginaires, sifflant leur asthme en cherchant l'ombre, et Thierry, hiératique juge-arbitre ondulant de la nuque au gré des allers-retours du volant.

Soudain, alors que Côme venait de le rabattre brusquement d'un smash rageur, un râle figea l'air.

C'était une plainte gutturale, effroyable, aussitôt suivie du bruit souple

d’un corps qui s’effondre sur l’herbe sèche, dans un froissement de papier alu. Côme dévisagea ses adversaires, puis les copains qui assistaient au match. Ce n’est que lorsque Thierry passa devant lui à toute allure qu’il comprit : Luc gisait à terre, recroquevillé, secoué de tremblements, tenant de toutes ses forces sa tête entre ses mains, hurlant de douleur. Puis il se mit à se contorsionner, et, relâchant son crâne, empoigna ses jambes l’une après l’autre, comme en proie à de violentes crampes.

Avant même que les autres ne réalisent la situation, l’infirmier du Séminaire s’était jeté à genoux devant Luc, l’avait placé en position latérale, et lui enfonçait un mouchoir de tissu dans la bouche, de crainte qu’il n’avale ou ne tranche sa langue. Thierry enchaînait les gestes avec assurance, parfaitement placide, soulevant les paupières de Luc, tâtant son pouls à la gorge, s’ânonnant à lui-même des instructions pour décongestionner les muscles en tétanie de son pote.

Un cercle de curieux s’était formé autour d’eux. On rappliquait de tous les coins du jardin, dans cette rumeur mi-outrée, mi-voyeuse, qui escorte les scènes sensationnelles du quotidien. Des étudiants dégainaient leur portable et composaient frénétiquement le 15. Yoland s’avança vers eux – deux pas suffirent – et leur fit signe de se barrer. À découvert, le soleil cramait les séminaristes et Côme n’avait plus de salive. Il fixait Luc, se débattant toujours comme un possédé entre les bras de Thierry.

Enfin, au bout de quelques dizaines de secondes, qui parurent interminables, Luc cessa de brailler, de convulser et de se tordre de douleur. Ils le virent rouvrir les yeux, mais ses pupilles continuaient de palpiter violemment, comme enfoncées trop profondément dans les orbites. Thierry lui versa de l’eau sur la nuque, puis, très doucement, porta la gourde fraîche à la bouche de Luc.

Hagard, blanc comme un cierge, immobile sur le gazon, au centre d’un cercle d’ombre formé par les séminaristes, il cherchait sa respiration, émettant des ahanements de moribond. Côme eut l’impression que son sang avait déserté ses vaisseaux, laissant la peau craqueler sous la pression des os. Luc redressa alors la tête, parcouru de légers tremblements, derniers

ressacs de son attaque. La sueur ruisselait à son front, paraissant trahir la remise en route de son métabolisme. Il promena alors sur ses congénères un regard desséché, comme pour éprouver la réalité de leur présence physique.

Lorsqu'il croisa les yeux de son ami, d'habitude si sereins, Côme fut saisi : une lueur spectrale y dansait. Un éclair de désespoir, qui le défigurait. Luc semblait hésiter entre deux mondes. Mais il y avait *autre chose*. Cette œillade glaçante tenait lieu de message. D'appel. Une onde d'angoisse l'envahit. Que lui disait-il ? Que signifiait ce…

— Portez-le, intima Thierry.

L'infirmer venait de relever Luc, et fit signe aux autres de le transporter jusqu'au Séminaire. Olivier tendit ses avant-bras saillants, croisés, pour former une chaise à porteur avec celui de ses congénères qui se joindrait à lui.

Chassant de son mieux la trouille qui l'étreignant, Côme se planta devant Olivier, brandit ses poignets, les unit à ceux de son adversaire de volant. Leurs doigts se nouèrent. Ils ne s'appréciaient pas, mais l'instant commandait la concorde.

Thierry et Yoland hissèrent Luc, haletant, hâve comme un Christ, sur la croix que formaient leurs bras, et l'attelage remonta les allées du jardin Massey en suivant l'ombre des séquoias. Maxence émit une réprobation à voix basse, blâmant les sportifs d'être allés taper la balle en plein soleil, à l'heure chaude, sur une pelouse cramée, sans aucun souffle d'air.

Yoland se retourna, le fusilla du regard, et l'on n'entendit plus que les pas traînants des deux porteurs jusqu'à la porte cochère du Séminaire. Tous s'y engouffrèrent, retrouvant la fraîcheur comme un noyé remonte en surface.

* *
*

Le repas avait été bref, et morose. L'imminence des départs en famille

s’était estompée devant la brutalité de la scène à laquelle ils avaient assisté, la violence du malaise de Luc.

Au retour du parc, ils l’avaient étendu sur son lit, et Thierry avait proposé de demeurer avec lui pour l’examiner. Mais Luc l’avait congédié, réclamant de rester seul, dans l’obscurité, afin de dormir quelques heures. Il lui avait aussi défendu d’appeler un médecin ou une ambulance.

Dès leur entrée au réfectoire, les séminaristes avaient demandé à Thierry son diagnostic. L’infirmier ne présentait aucune garantie de compétence pour diagnostiquer quoi que ce fût, mais il fallait bien admettre qu’il s’était comporté à Massey comme un secouriste chevronné, et qu’il était le moins mal placé des sept pour émettre un avis clinique.

Mais Thierry était d’abord allé en référer à Vax, et lui avait présenté l’incident comme une simple insolation – ce qui lui valut les remontrances du Supérieur pour avoir permis que les garçons s’installassent au cagnard. À table, Thierry était demeuré stoïque, haussant les épaules et contournant les questions. Il ne dirait rien, si tant est qu’il ait eu une religion sur l’origine du malaise : Thierry se prescrivait un secret médical sans être toubib, ou un secret de la confession sans être curé.

Côme s’était lui-même contenté d’écouter, à travers la paroi du mur mitoyen de leurs chambres, si son ami ne subissait pas une nouvelle crise de tétanie. Le choc de la vision lui parcourait encore l’échine, le son de ses hurlements lui déchirait les tympans. Jamais il n’avait assisté à une telle explosion de souffrance.

Les coups de chaleur, il connaissait, il en avait chopé quelques-uns sur les sentiers où il crapahutait par toutes les températures, saturé d’air, gourde à sec, front brûlant. De ces insolations il savait par cœur les signes avant-coureurs, l’engourdissement, les cristaux dansant devant les yeux, les tempes qui se resserrent, puis les frissons, les sueurs glacées et les ressacs de nausée. Ni tétanie, ni perte du contrôle des membres, ni hyperalgie. Ce n’était pas l’exposition à la chaleur qui avait provoqué cette réaction. Il en était certain. La fatigue, non plus.

Dans le réfectoire bouillant, le silence empesait encore davantage l'atmosphère. Le cliquetis des couverts, le gargouillement de l'eau dans les pichets, les raclements des chaises, tout cela semblait se diluer dans un air suffocant. Côme s'épongea le front avec sa serviette. Pas le soir pour palabrer.

Soudain, Vax parut et annonça qu'ils étaient attendus pour la traditionnelle soirée communautaire du vendredi. Les séminaristes et leurs enseignants se réunissaient autour de la grande table ovale et faisaient le bilan de leur semaine. Côme s'y emmerdait copieusement.

Emboitant le pas au Supérieur, les garçons s'y rendirent en cortège, mine basse et idées noires. Ça allait être coton, ce soir.

Pour ne rien arranger, la salle de réunion ne se prêtait pas aux confidences. Récemment rénovée, elle était trop artificielle, plaquée de carrés de linoléum gris chiné au sol, et de tapisserie blanche à chevrons aux murs. Le mobilier y était également trop neuf, des chaises aux étagères, en matériau composite dont on se demandait ce qu'il cherchait à restituer. Un trépied métallique couvert de plastique orange supportait d'énormes feuilles, comme un parchemin géant.

Ils s'assirent – Luc n'était pas là.

Le mot d'introduction du Supérieur rappela l'Evangile lu par Simonet, celui de l'envoi des Apôtres à travers le monde, et leur passa la parole. Tous, d'instinct, se tournèrent vers Yoland. Celui-ci se racla la gorge pour s'éclaircir la voix. Ses yeux noirs s'allumèrent, comme à chaque fois qu'il s'apprêtait à évoquer ses vies d'avant.

— *Pues*, ce texte évoque en moi bien des souvenirs, mon Père. J'ai souvent vu à l'œuvre des missionnaires, en brousse…

Yoland, l'ainé des séminaristes, était aussi, peu ou prou, le seul à avoir un passé digne de ce nom. Il avait trente-huit ans, et était en cinquième année de formation. Il serait ordonné diacre dans quelques semaines.

Il était volumineux, à la fois immense et compact, comme taillé à vif dans

le roc. Son visage était strié aux joues de fines rainures brunâtres, ses mains massives marquées de petites entailles, autant de sceaux de ses aventures passées. Il racontait avec ferveur ses périples, sans que Côme puisse démêler avec certitude le vrai du faux.

Côme éprouvait pour Yoland un curieux sentiment de fascination et de défiance. D'attirance pour le baroudeur qu'il avait été et de répulsion pour le bonimenteur qu'il devenait. Yoland s'attribuait des cascades de petits métiers : jongleur, docker, marin, dépeceur de varans, pianiste de bar, tout cela dans des endroits que Côme n'aurait pas bien su situer sur un atlas, Douala, Aghios Nikolaos, Dniepropetrovsk, Bâton Rouge. À croire qu'il faisait prêtre à Tarbes parce que c'est tout ce qui lui manquait dans sa liste de jobs insolites.

Yoland disait avoir trouvé la foi de cette façon. Pas au cours d'une beuverie d'escale, mais au contact des religieux qu'il avait rencontrés en sillonnant le monde. Le hasard avait voulu qu'il fasse la connaissance, à Lomé, d'une religieuse aventurière, rentre-dedans et infiniment aimante, du nom de Marthe Landry. Lorsqu'il était entré au Séminaire, l'histoire racontait qu'ils s'étaient étreints longuement, émus de se retrouver dans les Pyrénées dix ans après avoir foré des puits ensemble. Pas une larme n'avait coulé. Ni Yoland ni Sœur Marthe n'étaient de ce bois-là. Depuis lors, Marthe constituait la preuve vivante que Yoland ne s'inventait pas – en tout cas, pas toujours.

L'Espagnol s'était ensuite décidé à revenir en France, à Tarbes où son grand-père, républicain, avait fui le franquisme dans les années trente pour y installer sa famille. Le père de Yoland, Antonio, y était né, puis était venu chercher après-guerre du travail à Paris. Ce n'est qu'à trente-trois ans que Yoland avait mis pour la première fois les pieds à Tarbes, la ville refuge. Yoland se trouvait encore au Togo quand il avait appris la mort d'Antonio.

Il y avait vu le signe qu'il attendait : il était temps pour lui de rentrer dans les Pyrénées. Et dans les ordres.

Côme, à côté, avait l'impression de ne pas exister du tout. Il se força à détourner le regard de la grande carcasse de Yoland qui agitait ses mains

comme des battoirs à linge pour marteler un souvenir. Thaddée, Thierry, Olivier, Maxence, ne lâchaient pas le colosse des yeux. Pour ce qui était de l'œuvre d'évangélisation, aucun d'entre eux n'avait une once de la légitimité de Yoland.

Assis à la droite de Côme, le vieux Père Dintrans battait des paupières par saccades. Son regard papillonnait. Les journées étaient longues et les chaises étaient dures.

Au bout d'une heure, Thierry alla éteindre les néons crus, encastrés en blocs dans le plafond de liège. Maxence alluma quelques lumignons qu'il disposa sur la table ovale et Dintrans récita un texte de Saint-François d'Assise.

* *
*

Comment deux pièces aussi proches pouvaient-elles être aussi dissemblables ?

L'immense miroir rectangulaire, au verre moucheté de pointes de rouille, faisait à Côme un reflet constellé de taches de rousseur. Elles n'allaient d'ailleurs pas mal avec son teint pâle mais éclatant, ses cheveux blonds, haut coiffés, son visage harmonieux d'où émergeaient des yeux bleu outremer, durs et pétillants. Il était demeuré insolemment beau depuis ses années parisiennes, au cours desquelles, bibliquement, il avait connu plus souvent qu'à son tour. Les fossettes que dessinait son sourire large et franc faisaient encore leur petit effet. Simplement, il ne s'en servait plus.

Le miroir encadré d'or surplombait une majestueuse cheminée de marbre au pare-feu de fer forgé. Le tisonnier, inutile en cette saison, ballait sur son socle. Côme observa les quelques bibelots que seul le Saint-Esprit, sans doute, maintenait en équilibre sur le rebord de la cheminée. Il venait souvent dans ce bureau mais n'avait jamais pris le temps de les regarder.

Deux clichés en noir et blanc étouffaient dans des porte-photos surannés. L'un représentait un jeune abbé en soutane, pris de trois-quarts, simulant la lecture d'un missel relié de cuir. Côme reconnut sans peine le Père André Vax, le jour de son ordination, quarante années auparavant. L'autre photographie était celle d'un groupe de garçons, disposés en équipe de football. Il fut plus difficile d'identifier Vax, mais la lueur de ses pupilles, et le strabisme qui brouillait son regard, étaient restés les mêmes.

— J'étais gardien de but, mon fils.

— Je vous avais reconnu, mon Père.

— Une belle épopée, dit Vax en refermant délicatement la porte de son bureau. L'équipe du Séminaire, savez-vous ? Nous avions organisé une sorte de championnat de France, à l'époque. Seuls les Ardennais nous ont battus en finale. En ce temps-là, Sedan, en foot, c'était quelque chose. J'ai retrouvé cette vieillerie très récemment, dans nos archives. Je n'ai pas résisté au plaisir de la mettre sous verre, que voulez-vous, Dieu me pardonnera cette nostalgie. Asseyez-vous.

Côme s'empara du fauteuil que lui désignait Vax, et fut encore étonné par son poids. Les pieds étaient en bois massif, acajou, encaustiqués au chiffon, torsadés en forme de vis sans fin. Le siège et le dossier étaient en cuir noir très foncé et brillant, et leur bordure était lardée de clous dorés. Le fauteuil semblait scellé à même les lattes du plancher, larges, noueuses, séparées entre elles par des interstices trop larges qui retenaient les miettes. Il régnait dans toute la pièce une vraie odeur de presbytère, faite de bois vieilli, de relents d'encens et de vêtements sacerdotaux longtemps enfermés.

Côme, qui adorait ce parfum et s'en était empli les narines, s'assit en face de son accompagnateur spirituel, le Père Supérieur du Séminaire, le respectable André Vax. Chaque séminariste se choisissait, lors de son entrée, un prêtre qui deviendrait son confident. Une fois par semaine, un entretien individuel était tenu entre eux, pour faire le point sur le cheminement, les motivations, les doutes, des novices. Côme, tuyauté par Antoine Laplace, avait aussitôt demandé à Vax de jouer ce rôle pour lui. Ce dernier s'acquittait de sa tâche avec une bienveillance paternaliste, faisant preuve de

mansuétude face aux découragements et d'enthousiasme devant l'affermissement des vocations.

Sa barbe cire d'abeille, touffue et mal taillée, étirait vers le bas la face toute ronde du Supérieur et lui mangeait les joues, remontant presque jusqu'aux yeux. Ceux-ci étaient perçants et doux, comme deux calots bruns à reflets bordeaux, qui auraient juste tourné un peu trop pour demeurer symétriques.

— Comment se passe la période, dites-moi, pour vous, Côme, dans cette agitation du Congrès ? Vous n'êtes pas trop perturbé ?, demanda Vax très calmement, en se penchant pour s'appuyer sur ses mains croisées.

On était partis pour un bon moment d'introspection. Côme n'était pas d'humeur, et opta pour l'esquive. Marthe avait dû forcer sur l'encaustique en lustrant le parquet, son remugle vous bouffait les narines.

— C'est amusant, si j'étais votre accompagnateur spirituel, je vous aurais demandé exactement la même chose.

— Sérieusement, Côme. S'il vous plaît. Où en êtes-vous ?

— Sérieusement, je suis ravi que ça relativise l'importance de nos cours de théologie.

— Pas votre fort, hein ?

— Jolie litote.

Par la fenêtre située derrière Vax, Côme voyait le jour tomber. Il avait lui-même l'impression de se liquéfier doucement dans son fauteuil, sous l'effet de la chaleur du soir. Il savait que son Supérieur ne le lâcherait pas sur une pirouette.

— Mais plus largement ? Dois-je m'interroger sur votre vocation ? Sur votre foi ?

— Sur ce plan-là, disons déjà que je crois.

— C'est la base.

— Mais j’ai toujours du mal avec cette idée de révélation divine qui nous choperait au détour d’un footing. Si j’attends que ça vienne, on va ordonner des générations avant moi.

— Surtout si vous la guettez en faisant le mur.

Petit coup de pied de l’âne. Vax n’avait pas oublié ses nocturnes maison. *Restons beau joueur*.

— Disons que je chemine, peinard, à ma façon. Je ne suis pas très branché théorie. Ni discipline, comme vous le soulignez régulièrement à juste titre. J’aime bien les fidèles, par contre. J’espère leur être utile autrement qu’en leur expliquant la transsubstantiation.

— Vous n’êtes pas un séminariste banal, mon fils.

— Vous n’êtes pas mal non plus dans votre genre, mon Père.

— Oh, reprit le vieux prêtre sans le contredire, il nous en faut, vous savez, des théologiens, des philosophes, des continuateurs de la pensée vaticane. Juste quelques-uns. À Rome. Pour le reste ? La pastorale, voilà la clé. Je me tue à le leur dire. Mais pour faire bouger l’Eglise, hein…

Vax leva les deux mains devant lui en souriant, et en haussant les sourcils. L’espace d’un instant, Côme surprit un curieux reflet dans l’œil du Supérieur, un éclat qu’il ne lui connaissait pas et qu’il interpréta comme une ombre de lassitude. Il mit cela sur le compte de l’ambiance particulière de ce bureau privé, chaleureuse et boisée, aussi propice à la confidence qu’à la mélancolie. Ou de ce foutu Congrès qui détraquait le patron du Séminaire.

Le Supérieur aplatit ses lourdes paluches sur le sous-main, et ajouta, un ton plus bas :

— Convenons que vous êtes un piètre séminariste. Mais vous serez un formidable prêtre. Alors oubliez l’assiduité, je vous dispense des derniers cours. Oui, je sais ce que vous pensez, cela n’est pas conforme au cursus. Mais, comme vous n’êtes pas spécialement à cheval sur les règlements, j’imagine que pareille transgression ne vous empêchera pas de dormir.

Côme afficha un large sourire, nimbé de méfiance : le Supérieur en gardait sous la semelle. De toute évidence, la quille attendrait. Vax marqua un temps d'arrêt et son regard se teinta d'une douce malice, comme un facétieux satisfait de son astuce.

— Je compte toujours sur vous pour le Congrès, mon fils, cela va de soi. Sinon, allez en paroisse quand ça vous chante. Mais pas n'importe où, et surtout pas dans une paroisse trop proche de Tarbes : si l'Evêché apprend que je prends de telles libertés, enfin bref, vous comprenez, quoi. Vous irez chez vous, assister l'abbé Antoine Laplace à Saint-Lary-Soulan. Je crois savoir que vous le connaissez bien. Eh bien, vous le suivrez dans ses activités quotidiennes. Prenez cela comme un stage. Et vous le saluerez de ma part, on ne le voit plus, par ici.

Paroisse Saint-Bertrand, à Saint-Lary-Soulan. L'église de son enfance. Le presbytère où il enfilait son aube trop courte pour servir la messe. Son cher Antoine, toujours une blague au chaud et une bière au frais. Le cadeau était somptueux. Il aurait volontiers serré le vieux Vax dans ses bras, mais il se contenta de dire avec lui un demi-chapelet, car il se faisait tard.

* *
*

L'annonce de Vax l'avait égayé après l'incident du Jardin Massey.

Il regagnait sa chambre lorsqu'il entendit Thaddée et Maxence jurer au salon – « le salon » était un mot pompeux pour désigner le lieu de détente du Séminaire : un canapé en tissu, deux fauteuils mous sur un tapis usé qui s'était voulu perse, un éclairage halogène poussif. Quelques magazines s'affaissaient dans un porte-revues en raphia : plusieurs La Vie, la Dépêche, des fanzines catholiques, des bulletins du CCFD. Intrus, un France Football de 98 que personne n'osait reprendre, d'autant plus que tout le monde convenait qu'il appartenait sans doute au Père Vax. Chacun pouvait y apporter son échiquier, moins officiellement son tarot. Le principal intérêt

de cette pièce résidait dans la présence de l’unique poste de télévision du Séminaire.

Les deux bleubites étaient à la bourre sur la préparation des livrets à distribuer aux quelques milliers de fidèles, et aux légions de cardinaux, qui assisteraient à la cérémonie œcuménique : ils lui demandèrent une rallonge du budget. Côme émit un sifflement d’admiration : comment étaient-ils parvenus à échapper aux fourches caudines du Père Vax ? D’ici à ce que le catholicisme s’effondre à cause de livrets imprimés trop tard, il n’y avait qu’un pas.

— Vous êtes vraiment deux branquignols. Je vais m’arranger. Allez dormir.

Côme monta au premier étage – celui des chambres – et frappa trois coups secs de son majeur replié. Pas de réponse.

Il tourna délicatement la poignée et entra. Seuls quelques faisceaux de reflets lunaires, passant à travers les volets, lui permirent de distinguer une grande silhouette étendue sur le lit, parfaitement immobile. Il tressaillit et s’apprêtait à avancer quand un filet de voix, traînant, presque un souffle, s’éleva dans la pièce.

— Laisse-moi… dormir… s’il te plaît…

— Luc, nom d’un chien, qu’est-ce qui t’arrive ?

Le débit était saccadé, les mots s’écoulaient comme à contrecœur, s’éteignant à demi avant d’atteindre Côme. Il avait fait une belle bourde, en lui faisant grimper le Monte Perdido.

Les stries de lune dessinaient en trompe-l’œil des stores vénitiens sur le mur opposé, donnant au ciel de lit de Luc une dimension inquiétante. Côme aperçut furtivement, par terre, le gros cahier en croûte de cuir brun de Luc. Il manqua buter sur son sac rond en toile bleu marine, posé au pied du lit, plein à craquer. Luc n’avait même pas dépaqueté ses affaires de toute la semaine. Levant les yeux, il admira l’alignement impeccable des livres de Luc sur la tablette basse du chevet.

Il s’était crevé la paillasse à organiser le placement des légats du monde entier, catholiques, protestants, orthodoxes, anglicans. Tous les dignitaires de toutes les églises chrétiennes allaient se pointer là, assis selon leur rang, dans le pur respect de la hiérarchie mais aussi dans la plus stricte égalité de traitement entre les différentes composantes de la chrétienté. Popes, Cardinaux, Pasteurs, Pape copte d’Alexandrie, Patriarche orthodoxe, le Saint-Père et ses camerlingues. De quoi s’épuiser jusqu’à la corde, et Luc n’avait voulu laisser aucun détail au hasard ou à la grâce de Dieu, on ne sait jamais.

— Arrête les conneries, je prends ta suite, pour la cérémonie. Je vais m’occuper de tout ton protocole. Ça ne doit pas être bien sorcier, je vais les ranger par couleur d’étole, par taille de mitre, ou bien premier arrivé premier assis, autour du Pape. Je vais me démerder, lâche la rampe quelques jours, je t’en supplie.

— Non… tout est prêt… j’ai terminé… ils savent où… ils savent… ne touche à rien… surtout… à rien.

Il sembla à Côme que chaque mot était le fruit d’une épreuve, provenait plus du tréfonds de son ventre que de ses cordes vocales. Son inquiétude vira à l’anxiété, dans la confirmation de ce qu’il avait ressenti l’après-midi : Luc n’était pas seulement harassé. Il était *réellement* malade. Côme repensa alors à ce regard que Luc lui avait lancé en reprenant pied, sur les pelouses roussies du Jardin Massey. Un regard où flottait un secret, comme une vérité en réminiscence. Côme fut parcouru d’un frisson au souvenir de cette sensation de peur latente.

Une rafale de vent soudaine fit trembler l’un des battants du volet et les ombres et lumières se mirent à virevolter sur le mur, abolissant tous repères. Il fixa la danse des éclairs de lune sur le crépi, feux follets improbables projetés au-dessus du corps de Luc. Il voulut s’approcher mais un bras se tendit et une main lui barra le passage, fébrilement.

Il n’insista pas et regagna sa chambre. En quelques minutes, il rangea méthodiquement dans son sac à dos de toile rêche aux lanières de cuir pelé quelques effets indispensables : son Nikon d’un autre âge, sa Bible reliée,

les notes des enseignements de la semaine. Le chargeur de son téléphone portable, l'opinel offert par le grand-père, son linge. Une chemise propre pour le repas du samedi soir.

Il fit sa prière en songeant à Luc – *pourvu qu'il roupille et qu'il se soigne, ce con*.

Il ne savait même plus à quand remontait cette habitude de réciter, dans cet ordre, un Je vous Salue Marie, un Notre Père et le Symbole des Apôtres.

Cela tenait plus du rituel que de la dévotion, il se signait – comme d'autres se coiffent – avant de s'étendre. Il pensait ne pas pouvoir dormir sans cette étape. Gamin, il s'imaginait que les prières, récitées comme des poésies, éloigneraient les monstres de sous son sommier et les voleurs de derrière les rideaux. Il avait été saisi d'effroi un soir, en comprenant qu'il ne devait pas croire à la révision des péchés mais à leur *rémission*. Mais cette confusion n'avait pas entraîné d'afflux rétrospectif de dragons mécontents d'avoir été floués.

Comme quoi les prières étaient vraiment efficaces.

Côme sourit de ce souvenir naïf. Un séminariste superstitieux, effronté et nul en théologie. Un fameux prêtre en perspective. À supposer bien sûr qu'il devienne prêtre un jour.

* *
*

IV – Samedi 21 juin

Sous la douche, Côme imaginait le dialogue que devaient avoir ses parents, à cette heure.

Comme chaque samedi, ils guetteraient son arrivée beaucoup trop tôt. Eudes commencerait à regarder sa montre, ferait le trajet mentalement. Catherine, agacée de le voir tourner en rond, lui demanderait de l'aider à beurrer les canapés, quatre par personnes, pour le repas du soir. Au dîner tournant des élus saint-laryens, c'étaient les Marsault qui recevaient.

Entre deux tranches de pain de mie, Eudes demanderait quel serait le plat de résistance. Il renâclerait pour la forme, sans insister, sur un choix qui ne s'accommoderait pas à ses meilleurs bourgognes.

Ensuite, l'huissier s'assoirait sur sa chaise longue, en terrasse, pour profiter de la fraîcheur du matin. Comme chaque jour depuis début juin, l'édition locale de la « Dépêche » relaterait les préparatifs du Congrès de Lourdes. Dès la veille, elle avait annoncé en grandes pompes la publication d'une entrevue avec l'évêque du diocèse, Monseigneur Michel Moyon, dont le journaliste avait souligné avec déférence qu'il était l'initiateur et le grand ordonnateur de ce Congrès.

Passé les nouvelles, Eudes ferait un tour de son jardin, regretterait la sécheresse du gazon, que le soleil martelait sans relâche depuis plusieurs semaines et qu'un arrosage minutieux ne suffisait pas à reverdir. Il s'accroupirait vers ses massifs de fleurs odorantes, rhododendrons, hortensias, arracherait quelques herbes folles qui s'aventuraient en lisière de la haie mitoyenne. Puis il reviendrait sur la terrasse, finirait son café froid, emboîterait le parasol dans son socle en plastique gonflé de sable.

Comme tous les samedis, il s'emmerderait en attendant son fils.

Côme savait aussi que cet instant était celui où son père revivait, pour la énième fois, la scène où il lui avait annoncé son entrée au Séminaire. Lui-même aimait à se remémorer le bref dialogue qu'ils avaient eu ce jour-là –

ils en avaient peu, en vérité. Il ne savait plus au juste quand il avait pris lui-même cette décision, elle lui trottait dans la tête depuis un certain temps. Depuis qu'il avait compris que son séjour à Paris se solderait par un échec.

Il avait d'abord intégré le Celsa, l'une des écoles de référence en matière d'information et de communication, dès l'obtention du baccalauréat à Saint-Gaudens, avec mention contre toute attente. Son ambition était alors de devenir journaliste. Il s'était installé dans une petite piaule à l'Ecole Militaire, grâce aux accointances de Catherine et de toute la famille De Bourdière, qui voyaient là un gage de discipline, un garde-fou contre les tentations de Paris.

Cela n'avait pas fonctionné. Au contraire.

Très tôt, ce qu'il avait découvert, c'était la liberté, et cette incroyable luxuriance de Paris, ville animale et animée, en mouvement perpétuel, grouillante et insatiable. La capitale avait d'emblée eu pour lui un effet de catharsis : il y exorcisait ses solitudes, son éloignement d'ado au fond des Pyrénées, sa dynastie d'officiers, sa distorsion de hâbleur dans un monde prosterné.

Il s'était plongé à corps perdu dans les entrailles de la capitale, consumant ses nuits dans les clubs de jazz de la rue des Lombards, les achevant au Pousse-au-crime, l'établissement bien nommé de Saint-Germain-des-Prés. Sa belle gueule lui servait de laisser-passer. Filles, champagne, dope, bagarres : il y abusait de tout ce dont on pouvait abuser à l'abri des caves voûtées. Lorsqu'il rentrait au matin, déglingué, fanfaronnant, ivre de joie et de tant d'autres choses, il croisait les gradés en uniforme et les autres étudiants qui se rendaient en cours.

La mascarade avait duré deux ans. Deux putains de belles années. Mais il n'était pas dupe, et lorsque l'école lui montra la sortie pour défaut d'assiduité, il sut aussitôt qu'il allait quitter Paris, et qu'il ne serait jamais journaliste.

Pour lui qui avait continué à fréquenter les aumôneries étudiantes, souvent de préférence aux amphis, le Séminaire s'était imposé comme une

voie de dégagement envisageable. Celui de Tarbes signifiait aussi un retour au bercail, l'annihilation des tentations parisiennes. L'envie d'être prêtre, la vocation proprement dite, la certitude du célibat, viendraient peut-être avec le temps.

Il l'avait d'abord dit à ses camarades de promotion, au cours d'une soirée. L'effet avait été dévastateur. Sans doute auraient-ils mieux pris la chose s'il leur avait annoncé qu'il comptait changer de sexe ou énucléer un chat.

Pour eux, quitter Paris était en soi une faute de goût, renoncer au journalisme une trahison, et rentrer dans les ordres une sorte de maladie honteuse. Ils s'étaient d'abord foutus de sa gueule, ne l'avaient pas cru, puis avaient un à un coupé les ponts, au bout de quelques semaines. Un bannissement par omission. Pour eux, il serait désormais le copain qui avait mal tourné, celui qu'ils citeraient tous en contre-exemple dans les dîners en ville.

Tous sauf un, qui avait la double particularité d'être pyrénéen et farouchement athée. C'était le seul avec qui Côme, par-delà les mois et les kilomètres, avait conservé des contacts étroits. Pour les autres, il n'existait plus.

Alors il était rentré chez lui, et l'avait annoncé de but en blanc à ses parents. Catherine s'était réjouie sans mesure, peut-être trop ostensiblement pour ne pas laisser penser qu'elle avait eu cette hypothèse à l'esprit bien avant Côme lui-même. Des années de dévotion, de bonnes œuvres de la paroisse, de denier du culte, et voilà son fils unique en chemin pour la prêtrise. Pour elle, c'était tout comme s'il filait vers la sainteté.

Enseigner la catéchèse aux enfants du primaire local, lire au pupitre les lettres de Paul aux Corinthiens, donner l'Eucharistie, elle avait joué à peu près tous les rôles que, depuis Vatican II, l'Eglise catholique tolérait que les laïcs assumassent. C'est pourquoi elle voyait dans la vocation de Côme une sorte de récompense du ciel pour services rendus. Un renvoi d'Ascension. Il sembla même à son fils qu'elle n'avait qu'un seul regret, celui de n'avoir pas un autre garçon qui prît les armes, à l'instar des destinées des fratries nobles médiévales : un pour Dieu, un pour l'ost.

Eudes voyait les choses différemment. Pour lui, l'éloignement de son fils était une excellente chose, bien qu'il en souffrît jour après jour. Il voulait le tenir à l'écart de ces montagnes, de leur exiguïté, de leurs us. C'est qu'Eudes lui-même, originaire du Nivernais, ne s'était jamais senti réellement accepté en ces terres. À leurs yeux, il était demeuré celui qui avait épousé, un peu par hasard, la fille De Bourdière, l'un des plus beaux partis de la région, et qui s'était implanté là – par opportunisme, disait-on.

Son métier, celui d'Huissier de justice, lui avait aussi valu des rancunes tenaces parmi les gens du coin à qui, pauvres ou riches, il était allé remettre des actes extrajudiciaires. Par la force des choses, le seul huissier d'une bourgade connaît quasiment tout sur tout le monde, et l'on craint celui qui détient ce genre de secrets.

Aussi, lorsque Côme avait parlé de revenir vivre dans la région, et d'abandonner ses ambitions professionnelles pour entrer au Séminaire, Eudes avait accusé le coup. Car pour couronner le tout, il était loin d'avoir des convictions aussi chevillées au corps que son épouse. Il croyait en Dieu parce qu'il le fallait bien, mais n'accompagnait qu'exceptionnellement Catherine aux offices.

La volte-face de son garçon, qu'il savait noceur et iconoclaste, l'avait plongé dans des abîmes de perplexité. Il lui avait servi un vieux Meursault rouge, son meilleur, et, sitôt Catherine sortie de la pièce, lui avait demandé entre quatre yeux :

— Tu renonces à devenir journaliste ?

— Les choses se posent un peu différemment. Je ne renonce pas à quoi que ce soit, je décide de devenir prêtre.

— Mais… seulement prêtre ?

— C'est un métier à temps complet.

— Bien sûr. Et pourtant, je me disais, tu as encore le temps de réfléchir, non ? Si l'école te rebute, tu peux tenter l'université. La faculté de droit, par exemple, cela ne coûterait rien d'y passer une année, juste pour voir.

— Mon choix est arrêté, avait répondu Côme, sentencieux parce qu’emmerdé : son père avait raison.

— Je comprends, avait conclu Eudes après un temps de silence. C’est toi qui décides, après tout. Fais ce qui est le mieux. Tu peux compter sur mon soutien. Au fond, c’est peut-être ce qui devait arriver. Depuis très longtemps.

Côme avait posé sa main sur celle de son père, scellant un pacte muet : celui de ne jamais reparler de cette question. Eudes avait, depuis ce jour, respecté scrupuleusement sa parole, et n’avait jamais plus mis en doute le choix de son fils. Ce dernier savait pourtant tout ce que signifiait son geste, aux yeux du paternel.

Que l’unique charge d’huissier sise à Saint-Lary-Soulan ne serait pas reprise par un Marsault. Qu’il n’aurait pas de petits-enfants, lui qui avait eu tant de mal à avoir son seul enfant, celui que Dieu leur avait donné mais qu’il se récupérait, et c’était de bonne guerre. Qu’il n’y aurait d’ailleurs plus de Marsault après lui et son fils : Eudes n’avait pas de frère, son cousin était mort en Afrique, sans héritier direct, des années auparavant. Ses sœurs n’avaient pas conservé leur nom de jeune fille.

Son fils unique devenant prêtre, c’est son nom qui s’éteignait, ce nom qu’il avait implanté dans ce village pyrénéen.

Marsault.

Il n’en avait rien dit, il n’en dirait jamais rien.

Restait cette dernière phrase prononcée par Eudes : « *c’est peut-être ce qui devait arriver* », que Côme ne comprenait toujours pas, même avec le recul.

Il savait en revanche que ses parents avaient annoncé la nouvelle à leurs proches, et que cela avait suscité des réactions contrastées. Cette outre de Delibes avait gueulé dans un gros rire que ce n’était pas donné à tout le monde d’avoir un fils dans les ordres, et qu’au moins, il ne finirait pas huissier. Connard.

Alors, en chargeant ses sacs dans le coffre de l'Alfa, Côme savait qu'Eudes était en train d'essayer de contenir l'émotion qui bouillonnait, et qu'il se tournerait vers les haies du fond du jardin pour que Catherine ne puisse pas l'apercevoir. Son nom à elle, de toute façon, songea Côme, n'était pas près de disparaître : De Bourdière. Catherine était la fille d'un militaire, devenu conseiller général et héraut de l'ordre moral et pourfendeur du laxisme et du relâchement des mœurs, dont il voyait les symptômes un peu partout, jusque dans l'empressement d'Eudes à courtiser sa fille.

C'est pourquoi, comme tous les samedis à cette heure-là, Catherine suintait l'action de grâce et Eudes, en attendant Côme, pleurait doucement dans ses mains couvertes de terre.

* *
*

Les routes commençaient à serpenter dès les premiers contreforts, et chaque virage rapprochait Côme de sa montagne. Il avait quitté Tarbes à sept heures trente du matin, pour ne pas rouler sous la chaleur, et surtout pour profiter du spectacle du soleil qui colore progressivement les versants d'ocre, de rose, puis de feu. C'était un de ses moments d'absolue plénitude. Il avait allumé sa radio et calé la fréquence sur la station de jazz, la seule qui, à ses yeux, seyait à la majesté du spectacle.

À mesure qu'il roulait, les ombres des arbres commençaient à se former sur le bas-côté dans la plaine, et les premiers rayons esquissaient à travers les branches de curieux puits de lumière où s'ébrouaient des particules de poussière cristalline. Aux premières pentes les champs étaient drainés de sillons, stries parfaitement rectilignes, et parsemés de rouleaux de paille sanglés de fer, dont les côtés formaient des cercles convergents en un tourbillon chaque fois répété. Le rouleau de foin est une science exacte, pensa Côme.

Puis les routes s'élevaient, les talus devenaient peu à peu broussailles

rocailleuses puis parois rocheuses, grillagées par endroits. De vallonné le relief se faisait plus abrupt, et les monts se dressaient à présent, proches et inaccessibles, remparts colossaux au cœur desquels la route paraissait n'être qu'une infime lézarde.

Les lacets s'enchaînaient, Côme suivait du regard la ligne de crête. Bientôt il pénétra complètement cette montagne qui était son amie la plus intime depuis toujours. Il se sentit immédiatement enveloppé par cet environnement balisé, circonscrit, rassurant. Des chalets de montagnes, il ne pouvait que deviner la présence, points bruns nichés vers les sommets. Lorsqu'il les aperçut vraiment, depuis la route de la falaise, il sut qu'il était chez lui. Saint-Lary était proche.

Le portail était grand ouvert, comme tous les samedis. Il se rangea dans l'allée de gravillons, ceinte par deux parterres aux couleurs vives, soigneusement entretenus. Son père l'attendait sur la terrasse ou dans le jardin. Lorsque Côme coupa le moteur et descendit de sa voiture, il s'approcha en tendant largement les bras. Il portait l'un de ses polos de marque, et avait enfilé à la hâte par-dessus un tablier bleu maculé de terre sèche.

— Bonjour, Côme.

— Salut papa, répondit-il en rendant à son père l'étreinte qu'il lui offrait.

— Ta mère est à la cuisine. Elle est très impatiente de te voir, elle arrange le dîner de ce soir.

— Ah merde, le dîner.

Il gravit le perron des quatre marches aux dalles de grès. La porte de bois percée d'un à-jour en verre orangé était ouverte, afin de susciter quelque courant d'air. Il se laissa guider par les délicieuses effluves de fruits caramélisés et d'aromates du jardin, qui exhalaient dans le fait-tout et le jus de viande. Il entra doucement dans la cuisine, où sa mère était penchée sur le four, maniant le thermostat avec un gant à four aussi élégant qu'une râpe à fromage.

— Salut, maman.

Le sourire de sa mère irradiait, même de dos, lorsqu’elle entendait sa voix.

— Oh, bonjour mon fils.

Il avait toujours l’impression que sa mère devait se contrôler pour l’appeler encore « mon fils » et pas déjà « mon père ». Il guettait presque le moment où ça lui échapperait. Sale coup pour Œdipe. Elle le fit reculer sans lâcher ses épaules, et plongea son regard dans chaque recoin de son visage, avec une célérité experte.

— Tu as une petite mine, tu es tout pâle.

Elle se donnait ainsi à la fois une bonne raison pour gaver Côme pendant deux jours, et une bonne attaque pour son compte-rendu hebdomadaire à l’assemblée paroissiale du mardi avec Laplace. Côme laissa dire.

— Enlève tes chaussures, pose tes affaires et assieds-toi.

La voix était fluette, le débit tranquille. Catherine avait ce ton extrêmement doux et policé des bonnes familles où les ordres n’ont pas besoin d’être criés. Elle avait pris l’habitude de diriger non seulement son mari mais aussi, de l’avis de beaucoup, la paroisse, sinon le patelin. Côme se rappelait, en entendant sa mère, les intonations de ce grand-père, décédé quand il était mioche. Bien que Côme fût son unique petit-fils, le Général ne lui avait pas témoigné beaucoup d’affection, si l’on exceptait l’opinel qu’il lui avait offert, et dont il ne se séparait jamais. De son enfance, il ne gardait pas en mémoire de moments privilégiés avec son aïeul, de secrets à mi-voix, comment attraper les truites, où est la cachette de chocolats. Seulement quelques préceptes, la foi, la famille, l’honneur. Il n’avait compris que plus tard que les effusions n’étaient pas compatibles avec la nature de son grand-père.

Eudes avait servi les apéritifs dans les verres événementiels qui brillaient dans la commode acajou. Ils déjeunèrent tous trois dans le salon cossu, n’occupant qu’une petite partie de la longue table rectangulaire. Sur la

seconde moitié, Catherine avait déjà disposé les piles d’assiettes de cérémonie et l’argenterie de leur trousseau, en vue du dîner des adjoints. Côme devina que les plateaux de canapés attendaient dans le réfrigérateur.

— Comment va Luc ?, s’enquit Eudes.

— Cramé. Il est devenu imbattable sur le protocole inter-religieux, il n’a pas son pareil pour placer un pope, mais la chaleur est écrasante en bas – Côme avait précisé « en bas » comme s’il se fût agi d’une fange.

— C’est un gentil garçon, dévoué au Seigneur. Il le protègera.

Selon Catherine, ce n’était pas bien compliqué, Il protégeait quiconque daignait le prier avec ostentation. Et les autres n’avaient qu’à se débrouiller.

— Nous allons nous voir plus souvent, enchaîna Côme après une lampée de vin rouge, et en sauçant son assiette. Vax m’a demandé d’assister Antoine à ma guise, ici à Saint-Lary.

— Oh mon Dieu, c’est merveilleux !, s’exclama Catherine avec toute la mesure d’une louange. Tu sais qu’Antoine sera des nôtres ce soir, c’est un signe, tu ne trouves pas !, ajouta Catherine, qui ne pouvait pas se résoudre à voir une coïncidence là où un signe du Seigneur faisait l’affaire.

Eudes acquiesça et versa d’office quelques gouttes d’eau-de-vie dans le café du fiston. Il se fichait pas mal que Côme assistât le curé plutôt que le pizzaïolo, pourvu qu’il soit là.

Côme se brûla la langue, décida de se réjouir du dîner d’adjoints, puisque Laplace en serait, et annonça en se levant qu’il partait crapahuter un peu.

Avec l’habitude, il ne mettait que quelques secondes à nouer les interminables lacets de ses godillots. Il empoigna le lourd sac à dos de toile, souleva le rabat de cuir et vérifia en un clin d’œil que tout y était. Gourde métallique cabossée, crème solaire, kit anti-venin, barre de céréales, opinel, pansement pour ampoules, chaque poche était garnie.

Il saisit le morceau de bois tordu qui lui servait de canne de randonnée, pas un piquet poli avec boussole en kevlar incrustée dans la poignée de

liège, non, un bâton ramassé au détour d'un chemin, noueux, brisé en éclats, difficile à prendre en main : un véritable extrait d'arbre. À chacun ses intransigeances.

Il démarra le moteur et gagna les routes sinueuses qui surplombent Saint-Lary, qu'il aurait pu parcourir les yeux fermés. L'heure était chaude et l'habitacle de sa voiture, exposé au soleil depuis le matin, semblait une étuve aux vapeurs de diesel. Les pneus dérapèrent sur les cailloux secs du parking.

Il sortit, se vissa sur la tête une inélégante casquette à longue visière, prolongée sur la nuque d'une toile protectrice, et se dirigea vers le chemin, précédant chaque pas d'un coup sec de bâton pour chasser les orvets lovés sous les pierres.

Il avait dépassé les sentiers d'Aragnouet pour monter à ceux qui partaient du lac d'Orédon et s'étiraient progressivement jusqu'aux lacs des étages supérieurs, parsemés le long du massif du Néouvielle. Le silence était déjà plus profond que dans la vallée, l'air plus palpable qu'au village.

Lorsque le chemin s'éleva, Côme prit des inspirations plus lentes et plus profondes. Doser ses efforts. Les rayons du soleil lui brûlaient le cou et la joue gauche. Tout en marchant, il attrapa la gourde rouge suspendue à son sac, la décapsula et but d'un trait une gorgée d'eau fraîche.

Il avait dépassé les lacs jumeaux d'Aubert et d'Aumar, et le chemin se faisait moins tracé, pierres irrégulières et tranchantes aux arêtes. Les taillis secs, aux branches piquantes, se mêlaient aux rocs, acérés. Il devait maintenant s'appuyer pour de bon sur le bâton difforme, afin de passer au monticule supérieur. La chaleur devenait suffocante, ses poumons le brûlaient lorsqu'il respirait trop brutalement. Il sortit de sa poche un carré de sucre et le fit fondre sous sa langue. Il chérissait plus que tout ces instants où il se sentait atteindre la lisière de sa résistance physique, ces sensations où l'instinct prenait le pas sur l'effort.

C'était là qu'il continuait, chaque samedi, de chercher son Dieu.

Car tel était son mystère à lui. Il n'avait jamais ressenti de révélation, ni

l’éclair d’un appel. L’illumination soudaine, Maxence l’avait eue dès l’enfance, Luc au sortir de l’adolescence, Yoland au mitan de la trentaine – comme Saint Paul vers Damas, tombant face contre terre.

Mais lui ne parvenait même pas à tenir Dieu pour une évidence. Il ne trouvait pas cette résonance intime dont les autres parlaient, et ignorait au juste comment l’idée d’être prêtre s’était insinuée en lui, au crépuscule de sa vocation journalistique. « Faites semblant de croire, et bientôt vous croirez », chantait Brassens en évoquant Blaise Pascal.

Il s’arrêta pour reprendre son souffle. La peau de son visage s’était desséchée malgré la protection. Il but une nouvelle rasade de flotte, qui, en râpant sa gorge, lui procura une sensation de déchirement. Il sentait les pulsations cardiaques gonfler les veines de son cou. Relevant la tête, il apercevait les crêtes des pics, le sec Madamète, le Néouvielle aux dentelures d’argent et aux cascades de rocailles calcaires, et, de l’autre côté du col, le Pic du Midi, coiffé de la station météorologique pointée sur les nuages. Ses ultimes repères, immuables.

Il s’était appuyé sur une paroi rocheuse, sur un versant ombragé. Il but de nouveau. Il lui semblait que sa poitrine était en flammes. Il fit des mouvements de respiration ventrale, profonds, longs, pour reprendre le contrôle de ses poumons et faire desendre son pouls.

Dans l’enchevêtrement de ses pensées, comme chaque fois qu’il se débattait avec ses angoisses, il en vint à se demander ce qui lui manquait vraiment, fondamentalement. D’aussi loin qu’il se souvienne, au plus profond de son âme, il savait qu’il cherchait un maillon de sa vie.

Comme si une partie de son existence ne lui avait pas encore été révélée.

Il resta adossé au roc, sur les sentes incertaines du Madamète, protégé des rayons, pendant de longues minutes. Sur le versant opposé, il aperçut le vol de planeur d’un rapace en quête d’une proie. Demi-tour.

Que cherches-tu, au fond, au Séminaire ? *Dieu ou toi-même* ?

En regagnant sa voiture, Côme fut obligé d’ouvrir toutes les portières

pour y faire passer un peu d’air. Les sièges et le volant étaient brûlants. Il ralluma son téléphone portable, laissé dans la boîte à gants. Hors de question, bien entendu, de l’emporter avec lui là-haut.

Nouveau message. Un « 06 » s’afficha, et il reconnut le numéro de Luc.

Il pressa rapidement la touche centrale et lut : « SALUT ! LUC ». Il fit défiler l’écran : il n’y avait rien d’autre. Le numéro de l’émetteur, l’heure d’envoi, 16h33, et le texte : « SALUT ! LUC ».

Côme fut soulagé de savoir que Luc allait mieux. Peut-être tenait-il simplement à le rassurer après l’incident de la veille.

Il remit le téléphone dans la boîte à gants, se vida la gourde sur le crâne et reprit la route de Saint-Lary.

* *
*

S’il y avait un truc qui horripilait Duplant, c’était bien ce déploiement d’oriflammes, de costumes d’époques, de chevaux caparaçonnés, ces airs de flûtiaux, de fifres, de tambours, cette ribambelle de jongleurs, de cracheurs de feux, le tout défilant bruyamment à la tombée de la nuit sous les yeux pantois de centaines de spectateurs massés, lapant des glaces.

C’était soir de fête médiévale à Mirepoix, et on aurait dit que tout le village avait décidé de s’agglutiner sur la surface la plus réduite possible pour se tenir bien chaud en cette nuit caniculaire. Sous les poutres soutenant les maisons à colombages, un marché censément médiéval étalait des sauciflards qui, à l’odeur, pouvaient effectivement remonter à plusieurs siècles, et des matrones grimées vendaient comme de l’hypocras les excédents du vin de Pays de l’Ariège chargés au clou de girofle.

Duplant essayait de se frayer un passage à travers la foule de badauds riants et d’enfants subjugués par les ersatz de chevaliers, heaumes en mauvais alliage, épées à pointe en cire, juchés sur des alezans fatigués. La

place centrale était noire de monde, et tous ceux-là, moyenâgeux et contemporains, s'ébrouaient ensemble pour former un gigantesque anachronisme.

Bien sûr, il aurait pu rester chez lui, s'épargner ce tumulte autour de la halle. Mais, dès le lundi matin, tous ses patients commenceraient leurs phrases par « alors ? », lui demanderaient son avis, si les fêtes étaient plus ou moins réussies que l'année précédente. Il n'avait pas d'opinion là-dessus, il n'avait déjà pas aimé celles de l'année précédente, mais un Mirapicien digne de ce nom ne pouvait pas louper ça.

Un tonnerre de busines, ces trompettes médiévales tout en longueur, annoncèrent le début de l'un des grands spectacles de la soirée, déclenchant une salve d'applaudissements. Duplant arrêta de fendre la foule et se résigna à regarder. Les organisateurs avaient eu la brillante idée de reconstituer un tournoi d'époque, avec des figurants en armure qui se défieraient à coups de lances factices. Pour colorer le tout, prenant des libertés avec l'Histoire, ils avaient imaginé séparer les combattants en deux camps, l'un étant celui des croisés, les soldats du Roi, l'autre celui des hérétiques qui avaient peuplé la région de Mirepoix au XIIIème siècle.

De part et d'autre d'un corridor de ballots de paille, des chevaux s'élançaient au galop et les simili-chevaliers se faisaient tomber en feignant l'agonie. Le public avait choisi son camp – celui des hérétiques, bien entendu – et battait des mains à tout rompre chaque fois qu'un combattant de la croisade était à terre. Un casque se souleva, et Duplant reconnut le fils Vallette. À coup sûr, celui-ci rappliquerait chez lui lundi à la première heure, en affirmant qu'il s'était coincé un nerf – comme si ça se coinçait – histoire de quémander son arrêt de travail. Il faut dire que la saison était propice à la pêche. Duplant grognerait, le fils Vallette insisterait et demanderait « alors ? » au toubib, qui finirait par lui donner son arrêt, parce qu'il avait vraiment une hernie discale depuis des années, mais que ce con s'obstinait à monter à cheval.

Et puis, tout à coup, Duplant ne fit plus un mouvement.

Le faux tournoi avait pris fin, et laissé la place aux seuls saltimbanques de

ces fêtes qu'il admirait profondément : les fauconniers. Il était fasciné par ces vols majestueux et d'une absolue précision, par ces rapaces capables de mesurer et d'adapter leur vitesse pour venir plonger en une fraction de seconde sur une proie minuscule dans le silence le plus total. Leurs dresseurs, munis d'épais gants de cuir, les faisaient aller et venir sur des points précis, docilement, sereinement. Un battement d'ailes, et l'oiseau s'échappait. Un coup de bec et il leur bouffait un œil. Mais ils obéissaient et revenaient toujours, se perchant puis dessinant des courbes splendides dans le ciel assombri, avant de fondre, impitoyables, sur un bout de charogne placé à terre, loin des gosses. Seul le déplacement d'air de leurs ailes déployées rafraîchissait alors la nuit.

Lorsque le dernier faucon se posa sur la main de son dresseur, Duplant applaudit comme les autres. Ces bestioles-là étaient des assassins apprivoisés. Ils étaient, de loin, les meilleurs témoins des temps médiévaux que l'on ait pu trouver, ce soir, sur la grand-place de Mirepoix.

* *
*

Ce soir, donc, la garde rapprochée du Maire se retrouvait chez les Marsault. Comme chaque samedi depuis leur victoire électorale, ils se réunissaient autour du premier édile, Paul Pollet, un subalterne en retraite, qui marchait dans les traces trop grandes du Général de Bourdière. Il n'en avait ni la carrure ni le charisme. Il y avait là, traditionnellement, son premier adjoint, Bernard Delibes et Marcel Vautier, l'éleveur le plus prospère du canton, deuxième adjoint, ossu et franco de port, qui habitait dans une immense bergerie retapée sur les hauteurs de Saint-Lary. Les élus conviaient systématiquement le secrétaire de mairie, Romantin, un homme triste et sec comme un plume, au visage effilé et squelettique, où l'on devait chercher les lèvres qui n'étaient que deux traits mitoyens au centre de joues indécises. Ils le faisaient moins par amitié que par souci de se ménager ses bonnes grâces : le secrétaire avait un pouvoir de nuisance redoutable. Il

gérait seul les pires emmerdements de la commune. Romantin se tenait constamment raide comme un cierge, le menton reposé au creux de la paume, le coude à droite de son assiette, comme un bilboquet en diagonale.

Et puis, bien sûr, il y avait les Marsault, rouages essentiels de la municipalité, à laquelle Catherine, troisième adjoint, apportait en caution la renommée de sa famille. En parfaite hôtesse, cintrée dans une longue robe prune à col rond, elle furetait entre les invités qui étaient déjà là et veillait à ce que tous soient garnis en amuse-gueules. Leurs discussions sur l'innocuité de l'opposition ou les bienfaits de la décentralisation confinaient au radotage.

Côme ne pouvait pas saquer leurs réunions de notables, mais Eudes y servait ses plus grands crus. Il voulait bien endurer deux plombes d'enjeux électoraux pour deux verres de Romanée Conti. Surtout, la présence annoncée d'Antoine l'égayait. Il avait hâte de voir le recteur évoluer dans cet univers, panda dans un troupeau de loups. Pour l'heure, Laplace terminait d'aller porter la communion à quelques impotents du coin.

Pollet, Delibes, Vautier, Romantin, étaient arrivés à dix minutes d'intervalle, et avaient envahi le salon comme un essaim bruissant, avec des airs de colonisateurs. Ils étaient ici chez eux, et ne se donnaient pas la peine de le dissimuler. Ils voulaient soudain tout savoir sur le Congrès. Côme savait qu'ils s'en foutaient, mais qu'ils seraient ravis de pouvoir colporter un scoop pour se faire mousser au prochain pince-fesse. Il était à deux doigts de leur annoncer la venue à Lourdes du Président cubain pour présider l'office œcuménique.

— Prends encore un canapé.

Calé sur un fauteuil droit tendu de velours, Romantin remercia d'un hochement de tête et glissa le plateau à Bernard Delibes, l'avocat, qui était venu avec sa femme comme on vient avec un bibelot. Claire Delibes ne parlait pas, ou alors par onomatopée. Delibes tutoyait les deux mètres, et ses éclats de voix fichaient plus la trouille qu'ils ne forçaient le respect. Des volutes de cigares s'épaississaient au-dessus de la table basse, imprégnaient chaque fibre de sa chemise, les verres trinquaient à la santé de leurs

souvenirs. Les rires de Delibes couvraient les discussions.

L’apéritif s’étirait péniblement, lorsqu’un coup de sonnette résonna, enjoué. Côme reconnut la patte d’Antoine, et se précipita vers la porte d’entrée, emportant avec lui le verre de Martini qu’il avait préparé une demi-heure auparavant, en se disant que cela le ferait venir, et qu’il alimentait consciencieusement en glaçons depuis. La moustache de Laplace apparut, le curé attrapa Côme par les épaules pour lui claquer deux bonnes bises, puis descendit la moitié du verre avant même d’avoir tombé la veste.

Catherine l’invita à rejoindre les convives au salon enfumé. Les salutations furent polies, une place se fit sur un sofa, juste assez pour que Laplace, intrus dans leur gotha, puisse y caler toute sa largeur. Côme se glissa à côté de lui, et entreprit de lui brosser les portraits à mi-voix. À tout seigneur tout honneur, il commença par Delibes, occupé à donner son avis sur tout au petit cercle qui se tenait autour de lui. Sa femme faisait très bien l’écho. Laplace pouffa aussi discrètement qu’il le pouvait, c’est-à-dire tout fort, à l’évocation de quelques morceaux de bravoure du premier adjoint.

Catherine papillonnait entre la cuisine et le salon, rechargeant les plateaux. Dans le jour déclinant, sa robe ressemblait de plus en plus à un pruneau. À vingt-deux heures tapantes, elle lança à l’assemblée :

— Nous sommes au complet, passons à table. Eudes, voulez-vous bien placer les invités ?

Côme s’installa dans un coin, évitant le voisinage des élus, et attira auprès de lui Laplace, qui lorgnait déjà sur les plateaux de hors d’œuvre et les rouges carafés. Il lui disposa une chaise sans accoudoir, car il arrivait que le curé reste coincé en fin de repas.

— Alors comme ça, Antoine, on a besoin de moi ? On recrute avant l’heure ?

— Eh ouais. J’espère que t’as accepté, hein. Note bien, l’idée n’est pas de moi, c’est Vax qui m’a téléphoné. À ton sujet, c’est bien simple, il m’a dit qu’il n’avait pas vu un séminariste aussi bouché depuis moi. Alors il a dû penser que ça te ferait du bien de te coltiner le terrain, les baptêmes,

mariages, obsèques, huitaines, tout le tintouin.

— Très bien. Je signe.

— Ça va te changer du séminaire, je te préviens. Les gens ne s'intéressent pas à l'Ancien Testament. Ils veulent savoir s'ils peuvent passer un disque de Laurent Pagny pendant la signature des registres.

Côme sourit à l'approximation. Sa mère se pencha entre eux, sous prétexte de passer la saucière de vinaigrette. Laplace ne mangeait pas de crudités, mais versa une gerbe de sauce sur sa charcuterie. Ses pupilles étaient noires de jais, plus encore que sa chevelure qui s'érigeait en brosse et grisonnait aux tempes. Côme crut percevoir sur ses lèvres, sous l'inaltérable moustache, une fugace expression de nostalgie, de celles qui marquent le réveil des souvenirs.

— Rappelle-moi, déjà, vous avez qui en théologie ?

— Dintrans.

— C'est inouï, qu'il sévisse encore : il était déjà vieux de mon temps, y'a quinze ans. Il vous parle de quoi en ce moment ?

— J'en sais rien. Faudrait que je vérifie dans les notes de Luc.

— Et l'Esprit Saint ? reprit Laplace en se laissant servir par Eudes un plein verre de Condrieu.

— Ça va, merci.

— Non, je veux dire, est-ce que Dintrans vous a bassinés avec l'Esprit Saint ?

— Ah oui, lui on l'a justement évoqué cette semaine.

— Il vous a parlé de Saint-François d'Assise ? Il cite tout le temps François d'Assise. Tu verras. Cela dit, c'est un puits de science, il peut te réciter les Evangiles de mémoire, surtout celui de Jean.

Un peu plus loin sur la table, dans les volutes de fumée et les vapeurs de

canard à l’orange, Delibes avait atteint son seuil de tolérance éthylique. Il meuglait ses souvenirs du dernier scrutin, ponctué des gloussements de sa moitié. D’un moulinet du bras, voulant singer le vieux Déodat en train de quêter, il fit valser la saucière de porcelaine. Un mélange de zeste d’orange et de sang de canard imbiba les dentelles, dessinant une curieuse rosace aux herbes au centre de la table. Pour donner le change, Delibes vida d’une lampée son verre de vin rouge – il s’était resservi tout seul à la carafe. Personne n’osait moufter.

C’est alors que Laplace saisit sa serviette, la porta à bouche, et partit d’un fou rire incontrôlable. D’étouffé, il devint de plus en plus sonore à mesure que le curé hoquetait sur sa chaise molletonnée. Les tressautements de Laplace, virant au grenat et dégoulinant de larmes, déclenchèrent une traînée d’hilarité dans toute la tablée, Côme d’abord, puis Vautier, Pollet, Eudes et même Romantin, du haut de son bilboquet. Catherine épongeait son linge de maison en songeant à la prochaine quinzaine du blanc.

Delibes se leva d’un bond. Il se tourna vers Laplace. S’avança. Pointa un doigt sur lui. Les rires s’étaient tus. Les deux hommes se toisèrent.

— Je t’interdis, l’abbé, tu m’entends, je t’interdis…, lâcha Delibes, bouillonnant de haine, entre ses mâchoires compactes.

Delibes s’approcha du prêtre en titubant. Laplace ne moufta pas. Vu sa stature, il aurait pu se lever et n’aurait rien eu à craindre s’ils en étaient venus aux mains. Mais l’homme d’église prenait le pas sur l’homme d’action. Côme tenta de se lever, mais Laplace le rassit d’une main ferme. Il sut que tout allait partir en sucette.

— Je vais t’en coller une…, marmonna Delibes en crispant ses poings comme deux têtes de maillet.

C’est alors que Côme vit son père reculer son fauteuil, se placer derrière l’avocat, et rompre le silence d’une voix lente qui glissait sur un souffle :

— Bernard, si vous continuez, je vais vous demander de bien vouloir sortir de cette maison. Vous êtes ivre. Et vous nous gênez.

Les regards convergèrent vers Eudes. Catherine, effarée, fixait son mari. Elle tenta de désamorcer la situation en desservant le canard mais, avant même qu'elle ne puisse annoncer les fromages, Delibes s'était retourné comme une tornade.

— Je ne tolérerai pas qu'un huissier de mes deux me parle sur ce ton ! Vous m'entendez, Marsault ? Vous allez retirer ça tout de suite ! Retirez sur-le-champ !

— Sortez, Bernard, répondit Eudes, calmement. Sortez maintenant. Et ne remettez plus jamais les pieds ici.

Côme jaillit de son siège et fit un pas vers eux. Vautier et Laplace s'étaient relevés eux aussi et se tenaient prêts, au cas où Delibes empoignerait Eudes. Mais l'avocat agrippa le bras de sa femme avec une force colossale, et se mit à traverser le salon comme une furie. Arrivé à la porte, il passa son blazer puis fit soudain volte-face et revint sur ses pas. Eudes l'avait suivi, la bienséance voulant qu'il raccompagnât même un hôte qui était prêt à lui en coller une. Ils se faisaient face dans le vestibule étroit. L'avocat planta alors son regard dans celui d'Eudes et lui bredouilla froidement :

— Tu me revaudras ça, Marsault... Jamais on ne m'avait parlé comme ça. T'es qu'une merde. T'as rien à foutre à Saint-Lary, ni avec Catherine. Et je vais te dire ce que tu es, Marsault, devant tout le monde, devant le cureton, je m'en fous.

Il s'approcha du visage d'Eudes, qui ne bronchait pas. Côme remarqua que son père était très pâle et que ses mains tremblaient. En une fraction de seconde, il saisit *autre chose*. Delibes reprit, plus bas encore, en retroussant sa lèvre supérieure pour articuler chaque mot avec une suave sauvagerie.

— T'es qu'un pisse-petit, Marsault, sec comme une jachère, un besogneux, t'es même pas foutu de…

Eudes se propulsa d'un bond, comme mû par un ressort, et fondit sur Delibes. Avant que quiconque ait pu réagir, ses poings se refermèrent sur les rabats de sa veste, le maintenant fermement pendant que son front

d’huissier, large et bien peigné, perlé de gouttelettes, s’écrasait en un bruit sourd sur le nez de l’avocat.

L’os se brisa net.

Une volée de sang zébra le visage des deux hommes.

Des cris fusèrent. Eudes, qui rendait vingt bons centimètres à Delibes, reposa les pieds par terre. C’était la première fois que Côme, et tous les convives, et Catherine surtout, le voyaient pris d’un tel accès de fureur.

Delibes, sous l’effet conjugué de la surprise, du vin rouge et de la douleur, vacilla et s’effondra en arrière, emportant avec lui une petite desserte, sur laquelle étaient posés les flûtes d’Arques et les ramequins. Il se retrouva allongé sur le dos, geignant, au milieu de morceaux de verre et des biscuits apéritifs. Son nez formait un drôle d’angle avec sa joue. Il pissait le sang.

Vautier et Pollet écartèrent Eudes, puis aidèrent Claire Delibes, à relever tant bien que mal son mari ruisselant. Ils quittèrent ensemble la maison, sans un mot.

* *
*

Côme referma la porte derrière Laplace. Tous les invités étaient partis. Catherine, penchée à angle droit, ramassait avec minutie les morceaux de verre, comme s’il s’était agi d’un banal incident ménager. Elle ne laissait déjà plus rien transparaître de ses émotions. La fibre De Bourdière a repris le dessus, pensa Côme. Elle se retourna vers son fils :

— Je suis désolée qu’Antoine et toi ayez assisté à cela. Ton père est devenu fou. Qu’est-ce qu’on va dire en ville, mon Dieu.

Côme admirait au contraire le geste de son père, un bon coup de boule des familles, comme il lui était arrivé d’en donner en fin de soirée, rue Guisarde, quand un mot de travers suffisait à allumer l’étincelle. Jamais son père ne

l’aurait cru capable de cela. Ce soir, c’était réciproque.

— Où est papa ?

— Il est parti se coucher. Je pense que tu ferais mieux de l’imiter.

— Je voudrais lui parler.

— Mieux vaut que nous reparlions de tout cela demain.

Le ton commandait l’extinction des feux. Côme laissa tomber, souhaita bonne nuit, par réflexe, et monta dans sa chambre mansardée, située à l’étage.

Il ne trouva pas immédiatement le sommeil. Sa piaule donnait au Sud. L’atmosphère était suffocante. Il ne chercha pas à fermer les paupières ni à passer un disque. Il garda les yeux grands ouverts. Et, dans le silence et la tiédeur sèche, il se résolut à tenter de comprendre pourquoi son père, le stoïque, le dolent, avait sauté les plombs.

Il ne l’avait jamais vu s’énerver, ni même avoir un geste d’agacement. En y repensant, il ne se souvenait pas même d’une réaction vive de son père. Ni colère, ni chagrin, ni bonheur. Eudes fonctionnait comme un ordinateur lent, emmagasinant des informations, les triant, les analysant et déterminant alors la réponse adéquate. Ni emporte-pièces ni brûle-pourpoint.

Et pourtant il avait fracassé le nez de Delibes, qui faisait deux têtes de plus que lui.

Delibes, dont le comportement n’avait rien pourtant d’exceptionnel : les veinules qui striaient son pif corroboraient les rumeurs qui bruissaient le concernant. L’alcool mauvais irriguant les artères d’une armoire à glace.

Allongé par-dessus son drap chauffé à blanc, Côme se força à se rappeler les secondes qui avaient précédé l’explosion. Il y avait bien ces allusions à Saint-Lary, à Catherine. Le ragot d’un mariage arrangé entre ses parents courait parfois, colporté par quelques narvalos, des jaloux, pour discréditer son père. Que Delibes reprenne cette calomnie à son compte était certes dégueulasse mais pas vraiment nouveau, et Eudes – il fallait bien l’admettre

– était une proie docile. Lorsque Côme se remémora cela, il regretta un instant de ne pas avoir flanqué un bon coup de pompe à Delibes une fois à terre.

On racontait aussi que Delibes ne lui avait jamais pardonné d'avoir épousé Catherine, que le jeune avocat comptait demander en mariage au Général. Ce blanc-bec, sorti de la Nièvre – autrement dit de nulle part – , avait tapé dans l'œil de la fille sage, et la lui avait soufflée. Une de Bourdière ne divorçait pas. On disait que Delibes avait ruminé cette amertume, d'autant qu'il était resté longtemps vieux garçon, avant d'épouser sur le tard Claire, dont il n'avait pas d'enfant. Cette rancune recuite, tel un violent ressac, le submergeait les soirs d'ébriété.

Un oiseau de nuit se mit à hululer. Les insinuations de Delibes étaient évidemment fausses – la famille Marsault, à Nevers, était au moins aussi riche que celle du Général dans les Pyrénées – et l'huissier ne s'en formalisait plus. Côme en conclut que ces railleries n'avaient pas pu déclencher le coup de boule. Il fallait une circonstance particulière. Une parole spéciale. Une phrase. Le mot de trop.

Qu'avait dit Delibes, au juste ? Côme fit un effort de concentration pour revoir les instants qui avaient précédé l'éclatement du nez. Delibes s'en était pris au curé. C'était la première fois qu'Antoine siégeait parmi les convives. Il se pouvait tout simplement qu'Eudes n'ait pas toléré qu'un homme de Dieu soit ainsi traité sous son toit.

Et pourtant non. En s'accrochant aux détails, Côme reconstitua mentalement avec plus de précision la chronologie de la scène. Lorsque Delibes avait commencé à invectiver le curé, Eudes lui avait simplement intimé de se calmer, puis de s'en aller. Delibes était parti, puis il avait fait demi-tour et avait repris son flot de fiel, s'adressant bien, à ce moment précis, à Eudes. C'est dans ces toutes dernières phrases, crachées à la figure de son père, que se trouvait l'étincelle.

Côme avait remarqué la pâleur de son père, sa fébrilité. Autre chose aussi, subrepticement. Une impression qu'il avait perçue mais à laquelle il n'avait pas prêté attention dans l'instant. Il fit un dernier effort pour revoir, presque

image par image, le film qui se déroulait en lui. Les mouvements de Delibes, se penchant vers Eudes.

Soudain il revit le détail : Eudes l'avait regardé.

C'était cela.

En un centième de seconde, Eudes avait tourné la tête et avait regardé son fils, presque imperceptiblement. Côme se cramponna à cet instant, transpirant, assis dans son lit, les poings crispés sur les bords du drap. Il rassembla son énergie, et plongea dans les pupilles de son père, qui s'étaient désormais comme figées dans son souvenir.

C'est ce coup d'œil, et seulement lui, qui avait provoqué la réaction d'Eudes. Il comprit que si lui, Côme, n'avait pas été présent au dîner, son père n'aurait pas frappé Delibes. Il frissonna de tout son corps à cette seule pensée, rejetant sa tête en arrière comme dans un hoquet. Dans sa chambre de gosse, il tremblait comme ce gosse. Eudes avait-il voulu lui prouver quelque chose ? Tout simplement, peut-être, lui montrer qu'il n'était pas un pleutre, qu'il ne se dégonflerait pas, dans sa maison. Son geste n'aurait alors été une démonstration de bravoure.

Côme se demanda alors si, par le passé, son père avait déjà eu l'occasion de lui montrer du courage. Presque instantanément lui revint en mémoire une histoire, déroulée quand il était encore enfant. Les parents d'un de ses camarades de classe avaient contracté des dettes envers le propriétaire de leur maison. Bien évidemment, étant le seul huissier installé à Saint-Lary, Eudes était chargé d'en assurer le recouvrement. Côme avait appris à l'école, en surprenant une discussion entre l'instituteur et les parents de son camarade, qu'ils n'avaient plus de quoi payer les frais de scolarité car le père de famille, en longue maladie, ne pouvait plus travailler. Côme avait supplié son père d'arrêter la procédure. Eudes avait le pouvoir, sur un simple coup de fil, de suspendre les opérations de saisie-vente. Il avait hésité, longuement regardé son fils, et finalement il avait laissé poursuivre la vente des meubles. Le créancier était un homme réputé et un soutien indéfectible de son équipe municipale. Côme avait beaucoup pleuré, en avait voulu à son père, et puis le temps avait estompé ce souvenir.

Jusqu’à ce soir.

Se pouvait-il qu’Eudes ait voulu, en quelque sorte, se racheter ? Ça ne lui ressemblait pas du tout. Au reste, sa réaction première – inviter Delibes à quitter *in petto* le salon – suffisait amplement. Là aurait été sa preuve de bravoure. Le coup de tronche ne s’imposait pas.

Il fallait en chercher ailleurs encore la cause. Côme s’épuisait à gamberger, mâchoires serrées, pressentant qu’il vivait autre chose qu’une altercation de fin de soirée. Quelque chose qui le touchait, lui, directement. Quelles étaient les toutes dernières paroles de Delibes, juste avant ? La voix revint, tranchante, dans l’esprit de Côme : « *je vais te dire ce que tu es, Marsault, devant tout le monde, devant le cureton* ». C’est à cet instant exact qu’Eudes avait tourné les yeux vers son fils. Et Delibes, mettant sa menace à exécution, avait commencé sa litanie d’injures bizarres : pisse-petit, besogneux, infoutu…

Côme tressaillit, comme parcouru d’une décharge électrique : c’était cela que Côme ne devait pas entendre. *Ce qu’allait dire Delibes*.

Eudes, voyant qu’il était ivre et qu’il ne s’arrêterait pas, devait le faire taire. Côme parvenait à l’orée d’une conviction : ces étranges insultes semblaient se rapporter à un seul et même fait. Un fait qu’Eudes ne voulait surtout pas voir révélé à ses invités. Ni à son fils. Surtout à son fils.

Seulement à son fils.

Le coup d’œil. Ce coup d’œil à Côme, instantané, décisif. Une seule explication était possible : tous les autres savaient ce que Delibes allait dire. Seul Côme ne devait pas l’entendre. Les mots cognaient contre les tempes de Côme. Delibes cherchait à rabaisser Eudes, à l’humilier, mais la vérité était au-delà. Dans la connotation des insultes. Il pensa à un handicap, une tare dont Eudes souffrait et qu’il ignorait. Une perte des facultés intellectuelles. Une dégénérescence mentale. Un mal mystérieux qui frappait son père.

Soudain, se redressant, il frappa un coup sec sur son matelas. Il était en train de dérailler à plein tube, il se montait le bourrichon tout seul. La

fatigue le rendait parano. Il était temps qu’il chasse ces idées en feu dans son crâne.

Il devait être trois heures du matin. Même le hibou pionçait.

* *
*

V – Dimanche 22 juin

Merde, c’était déjà l’heure de la messe.

Il sauta dans un jean, fonça au cabinet de toilette s’arroser le visage, et descendit en passant un t-shirt informe.

Il croisa sa mère au pied de l’escalier, tandis qu’elle rangeait son missel dans son sac. Comme chaque dimanche, elle assurait la première lecture. Dès qu’elle leva les yeux vers lui, pointant son index vers sa montre en signe de remontrance, il comprit qu’elle espérait avant tout que l’histoire ne se soit pas encore répandue dans Saint Lary.

Il négocia d’avaler un café tiède, et ils se mirent en chemin, sans qu’Eudes ne se soit manifesté.

Le soleil était apparu, orangé, sur les sommets, et promettait une nouvelle journée de canicule, que de vagues nuages ne suffiraient pas à atténuer. Ils descendirent la volée de marches de la maison et remontèrent l’allée jusqu’au portail. Le trottoir était mal carrossé, des cailloux blancs y saillaient, obligeant à marcher avec précaution.

Sitôt qu’ils se tinrent à bonne distance des fenêtres de leur chambre, Côme demanda à sa mère :

— Pourquoi a-t-il voulu faire taire Delibes ?

Catherine ne répondit pas tout de suite. Elle sembla désarçonnée par cette question. Côme en posait peu, d’ordinaire, sur ses parents. Ce qu’il savait lui suffisait. Elle continua à marcher en regardant droit devant elle, comme si elle n’avait rien entendu. Côme insista :

— Qu’est-ce qu’il allait dire, ce fumier ?

Catherine resta de nouveau silencieuse mais ralentit le pas. Elle n’y couperait pas, de toute façon. *Autant en parler*. Connaissant sa mère, Côme savait qu’elle s’y était préparée une partie de la nuit. Eudes aussi, sans doute.

— Papa souffre d’une maladie, c’est bien ça ? Il perd la tête ?

— Ce n’est pas cela, répondit Catherine en tentant de paraître tout à fait sereine. Ton père ne perd pas la tête.

— Je veux savoir de quoi parlait Delibes, ici, tout de suite, réitéra Côme en saisissant sa mère par le bras.

Catherine le dévisagea sans ciller. Au fond de son regard, Côme surprit un mélange de surprise vraie et d’émotion. Elle n’en montra rien et reprit d’une voix douce, presque mélancolique.

— Quand tu es comme cela, tu me rappelles mon père. Le Général… Ton grand-père. C’est la première fois que tu as sa voix.

— Tu as entendu ma question ou je répète ? Il a failli se faire refaire le portrait, et ce n’est pas son genre, mais alors pas du tout. Qu’est-ce qu’il a, putain ?

Côme avait hurlé. Catherine s’arrêta. Autour d’eux, un air très léger les protégeait des premières chaleurs du jour. Elle inspira profondément et commença de refaire l’histoire, sans bien savoir où allait s’arrêter le flot de cette vérité.

— Tu étais enfant, tout petit. Tu avais peut-être deux… trois ans… en 1988, ou 1989. Tu ne te souviendras de rien… C’était un matin. Je te gardais à la maison. On m’a appelé. Ton père avait eu un accident.

— Un accident de bagnole ?

— Non, un accident vasculaire cérébral… Une hémorragie. Assez restreinte et qui n’a pas touché les zones vitales du cerveau. Il n’a perdu aucun de ses sens. Il a eu beaucoup de chance. Il a été protégé là-haut.

— Epargne-moi ça, tu veux. Les faits.

— Lorsque le neurologue l’a examiné, il a diagnostiqué une micro-lésion, extrêmement limitée, mais qui avait nécrosé une partie des vaisseaux. Il nous a convoqués. Tous les deux. Je me rappelle encore de la pièce, des clichés radiologiques accrochés à son écran lumineux, des graphiques

devant lui, de ses yeux qui nous fixaient, mon Dieu, ses yeux…

Le dernier mot se brisa dans la gorge de Catherine. Elle contractait tous les muscles de son visage pour ne pas se laisser submerger. Elle devait poursuivre. Sinon Côme aurait interrogé tous ceux qui étaient là la veille au soir, puis tout le village, et même Delibes s'il le fallait. Le garçon était têtu comme une mule. L'un d'eux aurait fini par raconter, et Catherine ne voulait pas que son fils l'apprît de la bouche d'un tiers. Ç 'aurait été bien pire encore.

— Il nous a montré une petite fiche avec des tableaux, des chiffres, des lignes, nous n'y comprenions rien. Il nous a expliqué que l'accident avait… une séquelle, une seule…

Côme n'y entendait rien en termes de médecine, et il était incapable de connaître les conséquences physiologiques d'une telle nécrose. Mais la conclusion lui apparaissait clairement. Son père avait bien, comme il le pensait, un mal qui le privait d'une capacité essentielle. Il savait déjà laquelle.

— Ton père était devenu…

— … Stérile, susurra Côme, les yeux plantés vers la ligne d'horizon, incapable de se détacher des crêtes.

— Oui, Côme, irrémédiablement. Il n'y avait rien à faire. Je me suis mise à pleurer, si tu savais… Nous n'aurions jamais d'autre enfant que toi… jamais…

Catherine enfouit la tête dans ses mains. Côme ne dit rien mais l'attira à elle, la pressant contre sa poitrine. Il sentait les sanglots et les palpitations de sa mère. Cela faisait très longtemps qu'ils n'avaient pas partagé pareille étreinte. D'aussi loin qu'il se souvienne, il ne l'avait jamais vue pleurer non plus.

Ils demeurèrent quelques instants ainsi, immobiles, elle encaissant le reflux des douleurs passées, lui tentant de comprendre en un éclair tout ce qui lui échappait depuis l'enfance.

Lorsque Catherine se reprit, elle tira de son sac à main un mouchoir brodé, s'en essuya les yeux et releva la tête vers Côme. Ses yeux étaient encore embués d'une fine pellicule sur laquelle réfléchissaient les rayons du soleil. Elle voulut préciser :

— Les gens au village sont au courant. Ça se sait.

— Je m'en tape, des gens du village, maman, si tu savais à quel point.

— Tu ne devrais pas.

— C'est comme ça.

— Ils seront tes paroissiens, bientôt.

— Chaque chose en son temps. Le jour où je les recevrai en confession, j'aime autant te dire, il y en a deux-trois pour qui le péché par omission va faire cher en Ave.

La volée des cloches l'interrompit. Elle sonnait le début de l'office. Catherine, qui avait parfaitement repris le contrôle d'elle-même, se dessina un visage strict. La discussion était close. Ils n'échangèrent plus un mot jusqu'à Saint Bertrand. Ils remontèrent les quelques rues qui les séparaient de l'église, contournant l'imposante fontaine sculptée, longeant le parvis, et pénétrèrent sans bruit dans la nef. Laplace, en pleine forme, entonnait le chant d'entrée en couvrant la voix aiguë de son animatrice.

Durant toute la cérémonie, Côme resta obnubilé par ce qu'il venait d'apprendre, et sauta l'homélie d'Antoine. Après tout, il assistait à une ou deux messes par jour, alors c'était bien le diable si Dieu ne lui pardonnait pas de passer au travers de celle-ci.

Son père était devenu stérile. Voilà pourquoi ils n'avaient jamais eu d'autre enfant, alors que les de Bourdière entretenaient la tradition d'abondantes progénitures.

Tandis que l'assistance se levait pour l'alléluia, il fut frappé par un souvenir soudain : il se revit, enfant solitaire, à l'école communale de Saint-Lary, peuplée de patronymes identiques dans les classes multi-niveaux où se

regroupaient les fratries, et rentrant des cours en implorant ses parents d'avoir un petit frère, une petite sœur, n'importe quoi qui fasse l'affaire. Il se rappela les réponses de ses parents, évasives. Il avait assez vite compris qu'ils n'accèderaient pas à sa supplique. Il en concevait parfois une certaine fierté, lorsqu'il s'imaginait qu'ils préféraient demeurer juste avec lui, tous les trois.

Il comprit, à rebours, combien ils avaient dû souffrir en l'entendant.

Le manque de frangin l'avait d'autant plus marqué que, du fait de l'aura de son grand-père – et de la crainte qu'il inspirait – mais aussi de la profession de son père, les autres gamins le gardaient souvent à l'écart. Cet isolement l'avait conduit à développer un humour acerbe, un goût pour la bravade et la provocation. Lorsque les meneurs des bandes lui menaient la vie dure, il les chambrait, goguenard, jusqu'à se prendre un poing dans la gueule. Il saignait, mais c'est lui qui avait gagné.

Il avait aussi appris à aimer sa solitude, et la montagne, dont il avait fait sa confidente. Lorsqu'il voulait parler de ses peines, il montait à vélo vers Fabian et Aragnouet, se racontait à voix basse en contemplant les neiges, puis il redescendait, rasséréné.

Laplace venait de terminer l'homélie et appelait à la prière universelle, celle des chrétiens pour le monde entier. Il embrassa l'assistance d'un regard circulaire. *Les voici, tiens, ses frères, ses sœurs*. N'avait-il dû vivre seul son enfance que pour appartenir à l'immense confrérie des croyants ?

Il se sentit tout à coup submergé par une émotion fracassante. Des larmes lui vinrent aux yeux, inexplicables, irrépressibles. Pour la première fois, il lui semblait que sa démarche vers la prêtrise croisait son itinéraire intime. Que le choix de vie qu'il opérait faisait écho à ce manque viscéral d'un frère, d'une sœur de sang. Il n'avait jamais fait le rapprochement. La sensation de toucher enfin du doigt une part de sa vérité le bouleversait au-delà de toute raison.

Il sortit de l'église, plantant sa mère, Antoine et les autres, inhala violemment l'air déjà chaud, essayant de se calmer.

Il n’eut alors qu’une envie, celle d’échapper à ce dimanche pour reprendre ses esprits en bas, dans la vallée.

* *
*

Il avait fait une chaleur torride, tout le dimanche sur la ville, et Côme, dès les abords de Tarbes, perçut comme une agression les bouffées d’air tiède et vicié qui s’engouffrèrent par la fenêtre de l’Alfa.

Il n’avait pas reparlé du dîner avec son père. Ils n’avaient échangé ensemble que les banalités dominicales. Mais Eudes avait compris, dès qu’il l’avait vu revenir de l’office, que quelque chose avait changé. Qu’il savait. Ils s’étaient regardés et il avait semblé à Côme voir briller des excuses au fond des yeux de son père. Il l’avait, pour le saluer, serré dans ses bras plus fort et plus longtemps qu’à l’accoutumée. Côme avait regardé longuement, dans le rétroviseur, la silhouette du petit homme seul, vaguement ridicule, la main ouverte au vent, planté dans son allée de jardin, qui avait dû porter sa stérilité comme la Croix du Fils.

Quitter sa montagne pour la ville lui était chaque fois pénible. Plus les paysages s’élargissaient, plus son cœur se serrait, ses repères l’abandonnaient à mesure qu’il franchissait un cordon de sécurité. Tarbes n’était pas plus polluée que d’autres agglomérations, mais il éprouvait la sensation d’une atmosphère suffocante, de vapeurs charriant des miasmes citadins.

Côme dissipa cette pensée, s’efforçant de respirer lentement. Il avait garé sa voiture en plein centre-ville, à quelques dizaines de mètres du Séminaire seulement.

Il enclencha sa clé dans la lourde porte cochère, qui ne s’ouvrait qu’au prix d’une forte pression. La cour intérieure était déjà plus fraîche que la rue. La voûte de pierre semblait l’avoir protégée des chaleurs du jour. Côme entra dans l’enceinte du Séminaire par le vestibule où s’alignaient les

manteaux des pensionnaires. Il remonta le couloir. Tout le bâtiment était plongé dans le silence.

Il atteignit rapidement les chambres. La sienne lui parut tempérée, il avait pris soin d'en fermer les volets avant de partir. Il posa son sac de voyage et le défit avec autant de précaution qu'il l'avait rempli.

Il devait parler à Luc, lui raconter la nuit précédente. Il frappa à sa porte. On ne répondit pas. Dormait-il déjà ? Il toqua de nouveau, plus fort, articulant le prénom de son ami. Pas un souffle. Il s'apprêtait à regagner sa chambre lorsqu'il fut saisi d'une appréhension : et s'il avait perdu connaissance ? Côme sentit le sang lui brûler les joues, soudain, et il ne chercha pas à se raisonner. Il tambourina, et, n'entendant toujours rien, ouvrit sèchement la porte en faisant tourner la poignée dans un craquement métallique.

La chambre était vide, toujours plongée dans la pénombre. Les volets n'avaient pas été ouverts. Côme respira de nouveau, prit quelques instants pour recouvrer ses esprits. Il s'en voulut de cet instant de panique. Lorsque ses yeux, après avoir été gorgés de lumière tout le jour, se furent acclimatés à l'obscurité de la chambre, il observa les affaires de Luc. Le gros cahier marron, gonflé de feuilles aux coins cornés, prenait la plus grande place de la tablette de chevet. Les autres livres étaient proprement alignés sur le bureau. Côme les connaissait bien, il venait se servir après avoir ronqué en cours. Théologie, histoire, droit canon, vie des saints : Luc était insatiable.

Le lit était fait au carré. Un petit missel était posé sur l'oreiller, ouvert. Le sac de voyage rond n'était pas là. Il était parti s'aérer pour le week-end, ou peut-être juste pour le dimanche. Côme se trouva lui-même un peu con, au milieu de la pièce, dans le noir, à détailler le mobilier comme s'il avait changé depuis l'avant-veille. Comme si quelque chose avait changé. Comme si…

Quelque chose avait changé. Il ne savait pas dire quoi, il ne voyait pas, mais son instinct, sa mémoire, peut-être, au-delà de sa conscience, lui faisait se répéter cette phrase. Quelque chose de plus, ou de moins, quelque chose d'étrange, de vaguement inquiétant, sourdait de cette pièce ordonnée,

silencieuse, en sommeil.

Il sursauta lorsque la porte claqua dans son dos.

Privé de la lumière du couloir, il se retourna d'une secousse. Personne n'était entré. Pas un bruit. Mais il avait été vu. Il tâtonna pour retrouver la poignée, bondit dans le couloir : une silhouette tournait au coin, du côté droit vers l'escalier. La lourdeur du pas ne laissait aucun doute : on s'enfuyait. Sans bien savoir pourquoi, Côme courut à travers le couloir, écrasant les lattes fatiguées des lourdes semelles de ses chaussures de montagne.

Il tourna en dérapant, repartit de plus belle, il se guidait au son pour suivre l'inconnu. Il dévala l'escalier, apercevant, un étage en-dessous, une main sur la rampe, qui s'agrippait pour tenter de descendre plus vite. Ignorant ses jambes contractées par la randonnée, il franchit d'un bond la rambarde, plia les genoux pour amortir sa chute, et fut à une portée de tacle de celui qui le devançait.

La silhouette se retourna, vêtue d'une chemise verte à rayures. Les verres difformes des grosses lunettes brillèrent dans le contre-jour.

— Salut Côme... Je suis… désolé… On… On n'a pas fini.

Thaddée voulut ajouter un mot, mais son asthme l'avait rattrapé, et il ne put que hausser les épaules en signe d'impuissance.

Côme le contempla. Une gaminerie. Il avait taillé la route après avoir claqué la porte de la chambre de Luc, juste pour ne pas avoir à rendre des comptes sur ces conneries de livrets de messe. Côme s'en voulut de nouveau. Pourquoi s'était-il lancé à sa poursuite de Thaddée comme on course un monte-en-l'air surpris à l'œuvre ?

L'atmosphère étouffante de la nuit tarbaise qui tombait ne suffisait pas à justifier ce malaise. Ce qu'il avait appris sur son père, sur sa famille, les événements de la veille l'avaient certes chamboulé, mais la cause de son angoisse était ailleurs.

Soudain, il avait peur. Inexplicablement peur.

Il fixa Thaddée, qui s’était collé le dos au mur et semblait en proie à un début de crise. Des sifflements aigus accompagnaient son souffle.

— Peigne-cul. Demande à Thierry, il doit avoir de la cortisone à l’infirmerie. Ça t’empêchera de siffler. Et de dormir, t’as du boulot.

* *
*

VI – Lundi 23 juin

Les gonds des volets craquèrent et émirent leur couinement habituel. « Faudra que je les huile », se dit Duplant, pour la centième fois peut-être. Les battants de bois se déployèrent comme deux ailes géantes, et allèrent se plaquer au mur. Des particules de peinture séchée et écaillée s'envolèrent. « Faudra que je les repeigne », se dit-il, « je ferai ça après avoir huilé les gonds ». Le soleil inonda la salle d'attente, et sembla plonger droit sur la table jonchée de magazines cornés, comme pour signifier au médecin que la poussière s'était accumulée pendant le week-end.

Le Docteur Duplant pesta. Deux jours de fermeture, deux heures pour remettre le cabinet en état de marche. Il passa l'aspirateur dans chaque recoin, encaustiqua sommairement les lattes de plancher – plus pour le parfum de la cire que pour la brillance –, chassa les strates de poussière sur les chaises, sur la table d'auscultation, sur ses livres alignés. Il rebrancha les enceintes de la salle d'attente et s'assura que France Musique fonctionnait. Le classique adoucissait ses patients, il en était convaincu, il lui semblait qu'ils se présentaient à lui plus détendus, presque plus disposés à l'idée de guérir.

Quand tout fut présentable, il sortit son attirail. Ses instruments brillaient, stéthoscope, tensiomètre, marteau à réflexe, et presque aussi les abaisse-langues de bois. Il les aligna sur le plateau argenté comme autant de sceptres.

Il aimait son cabinet de médecine, passionnément, malgré ses couleurs surannées et ses plafonds vétustes aux moulures défraîchies. Il consulta son agenda. Lundi, 10 heures, Monsieur Viandier. Angine de poitrine, renouvellement du traitement, bilan général, prise de sang à prescrire, cholestérol-triglycérides. Prévoir test à l'effort sous six mois. Puis la vieille Emeline, bon pied bon œil, qui venait pour causer. De toute façon Duplant savait qu'elle bazardait à la poubelle tous les médicaments qu'il lui donnait, « que des cochoncetés, Docteur, mettez-moi les gouttes comme le mois dernier, elles donnent bon goût au grog ». Après soixante ans de grog, il

fallait bien constater que la vieille Emeline tenait une sacrée santé, mais qu’elle devenait difficile sur les saveurs.

Il déroula deux feuilles du large rouleau de papier molletonné, et les disposa sur la table qui chauffait déjà. Il était neuf heures quarante, Viandier était souvent en avance.

Duplant s’assit confortablement sur son fauteuil, attrapa la télécommande et cliqua vers la mini-chaîne encastrée entre le Vidal et la collection complète reliée du Médecin en Midi-Pyrénées. Quand Brahms fut en sourdine, il pressa le bouton rouge qui clignotait. La bande du répondeur téléphonique se mit à tourner. Il avait eu beau changer son message d’accueil pour expliquer qu’il ne consultait pas le week-end, nombre de ses clients lui demandaient un rendez-vous dans l’heure qui suivait. Il espéra qu’ils n’aient pas tous choisi la même plage horaire pour se pointer avec leurs lumbagos suraigus, leurs laryngites d’une semaine et leurs chevilles en choux-fleurs.

Quatre ou cinq fois, il entendit des fins de phrases, ou juste des « au revoir ». Attendre le bip était une gageure dans ce pays.

Message du samedi matin : Madame Lemarchand, dont le nourrisson pleurait beaucoup, et qui voulait savoir si c’était normal. Il devina qu’il l’aurait sur le râble toute la semaine, et qu’il répondrait invariablement que oui, un nourrisson ça pleure à n’importe quelle heure, et tout le temps si le cœur lui en dit et s’il a des coliques.

En général, il n’y avait aucun message le samedi après-midi car il partait rouler ou pêcher à partir de midi trente, et tous les patients – les habitués, du moins – le savaient.

C’est pourquoi il fut intrigué de constater que la bande n’était pas terminée après les deux messages consécutifs de la nouvelle maman angoissée – toute la semaine, qu’il l’aurait, bon Dieu.

Il appuya sur "pause" et se pencha vers le répondeur, comme s’il allait l’interroger de vive voix, d’homme à homme. Brahms s’emballait mine de rien.

Dès qu’il relâcha la touche pause, il reconnut la voix. Il ne l’attendait plus mais l’espérait encore. Voici des semaines qu’il ne l’avait pas entendue.

* *
*

Côme ajusta son petit miroir et passa délicatement la lame sous l’eau chaude. Il se tordit la nuque en posant sa main gauche à la base du cou, tirant la peau vers le bas. Il effleura à peine la mousse, évitant toute coupure. Il rinça son rasoir, tout en dévissant de l’autre main, selon une gymnastique bien rodée, le bouchon de son after-shave au vétiver. Il en versa dans sa main et ressentit sur ses joues une fraîcheur piquante et délicieuse. Il vérifia la netteté du rasage, passa une chemise blanche à manches courtes, dont il ne ferma pas le dernier bouton –ne jamais fermer le bouton du haut des chemises.

Sept heures avaient sonné. Il rejoignit la chapelle du Séminaire pour les laudes. Il y retrouva Maxence, qui était arrivé depuis vingt minutes pour son oraison matutinale. Son zèle à la prière forçait le respect. De quelques mots polis, ils se résumèrent si leurs week-ends respectifs. Côme avait à peine évoqué les pentes d’Aragnouet que Maxence s’était lancé dans le panégyrique des pèlerins de Compostelle se recueillant à la chapelle des Templiers.

En réalité, seuls passaient par Aragnouet les marcheurs désorientés qui s’étaient plantés à un embranchement, du côté de Lannemezan, mais Côme laissa couler et retourna la question à Maxence.

— Moi ? J’étais en retraite silencieuse à Saint-Martin-du-Canigou.

— L’abbaye des sommets ?, s’étonna Côme, à la fois parce que Saint-Martin était loin de Tarbes, en direction de Perpignan, et parce que Max était censé se fader les livrets.

— Un panorama majestueux, tu devrais venir avec moi, l’un de ces

dimanches, l’endroit est si propice à la contemplation et à la louange intérieure, je t’assure, tu serais surpris, répondit Maxence en posant sa main sur le bras de Côme, comme pour appuyer sa proposition.

Côme replia son bras pour échapper à ce contact. Contemplation ou pas, le Vendéen n’échapperait pas à une avoinée des familles pour être allé faire le mariole au Canigou au lieu de finir le boulot.

La clochette tinta et le Père Vax fit son entrée dans la chapelle. La silhouette de Dintrans apparut en retrait dans l’embrasure de la petite sacristie. Yoland et Thierry les avaient rejoints. Olivier se glissa au dernier rang, visage bas, moins par ferveur que par souci de ne pas montrer qu’il n’était pas bien rasé, et peut-être pas complètement réveillé. Quant à Thaddée, il débarqua en hâte, la chemise verte rayée repassée à la va-vite. Ses joues rougies par les traitements antiasthmatiques et ses yeux parcheminés de cernes le faisaient ressembler à un poivron blet.

Le compte était vite fait : il en manquait un.

Le Père Vax chanta un court psaume, prononça quelques intercessions, paraissant particulièrement pressé de terminer ces laudes. Chaque nouvelle semaine qui commençait lui rappelait le compte à rebours vers l’ouverture du Congrès, qu’il redoutait. Un dernier signe de croix, ite missa est et ils convergèrent vers le réfectoire.

Le café fumait déjà dans les brocs. Côme saisit une anse en se brûlant la main, et remplit son bol presque à ras bords. Il servit les autres, puis inhala son café en fermant les yeux, selon son cérémonial quotidien, avant de le boire en le savourant, lentement, gorgée après gorgée, laissant l’âcreté du marc l’envahir tout entier.

Yoland lui tendit le pain, à la croûte dorée et à la mie translucide, sur laquelle on ne pouvait étaler beurre et confiture qu’au prix d’infimes précautions sous peine de transpercer sa tartine. Côme s’en découpa une tranche et s’obligea à la mâchonner, en se disant qu’il allait tenter de rester éveillé pendant tout l’enseignement d’histoire religieuse.

* *
*

— Côme ?

La voix perçante du petit professeur d’histoire religieuse l’atteignit comme une flèche.

— Monsieur ?

— Eh bien je vous écoute.

Il sentit les regards converger sur lui. Sa mémoire vive se mit à tourner à toute vitesse. La dernière chose dont il se souvenait, c’est une douce torpeur qui l’étreignait tandis que l’on dissertait sur les conquêtes papales. D’une question, point de souvenir.

— Je ne sais pas exactement.

— Essayez quand même.

— Grégoire IX ?

— Bien !

Le Professeur avait fait volte-face vers Maxence, qui venait de répondre juste à la question posée à Côme. Celui-ci, comme frappé par un coup de fouet, se dressa sur sa chaise et s’attacha à hocher la tête dubitativement.

Monsieur Mer, un lundi matin sur deux, leur déroulait avec une énergie hors du commun le fil de l’histoire des religions. N’étant pas lui-même homme d’église, il privilégiait l’historicité au dogme, et invitait les séminaristes de se forger leur propre regard sur le passé de la chrétienté et de toutes les religions. Côme l’appréciait énormément, du moins pendant les heures qu’il parvenait à suivre.

— Ce n’est qu’en 1239 que Grégoire lance sa croisade contre les hérétiques de l’époque, en Terre Sainte. La papauté, comme je vous l’ai déjà expliqué à plusieurs reprises, n’est pas tant intéressée par l’hégémonie

spirituelle que par, hélas, les richesses qu'elle projette d'accumuler. Bon, il faut dire que ce coup-ci, les sultans menaçaient de prendre Jérusalem, alors il y avait de quoi.

Court sur pattes, frêle et affublé de binocles d'un autre âge, Monsieur Mer était monté sur ressort. Lorsqu'il enseignait, il sautillait, traçait des frises, pointait des dates, martelait l'évolution des préceptes, puis baissait d'un ton pour évoquer la véracité d'événements bibliques, tels que les fléaux sur l'Egypte, qu'une conjonction de phénomènes climatiques permettait d'établir scientifiquement. Il avait l'œil de l'archéologue sur les fondations des églises.

Ce parti pris, bien entendu, n'était pas bien perçu par nombre de religieux, mais le Père Vax l'imposait au nom de l'ouverture d'esprit de ses séminaristes. Il était pourtant exceptionnel que des séminaristes entendissent à ce point un de leurs enseignants expliquer que les papes s'étaient largement fourvoyés dans l'histoire, qualifiant la doctrine de l'infaillibilité des pontifes de supercherie destinée à faire taire les oppositions intestines, taxant Pie IX de grand-guignol.

Mais c'était autre chose qui intriguait Côme : Luc n'était pas là. La place voisine de la sienne était déserte, tout comme au réfectoire pour le petit-déjeuner.

Côme n'avait pas entendu le moindre bruit en provenance de sa chambre, de toute la nuit, et voilà qu'il manquait carrément un office et un cours. Pour un peu, c'est Côme qui allait devoir filer ses notes à Luc, le monde à l'envers – à ceci près que Côme ne prenait jamais de notes.

Monsieur Mer continuait à exposer, en sautillant, l'évolution des formes de lutte contre les hérésies, adoptées au cours des siècles par l'Eglise Romaine.

— C'est que l'hérésie aussi a pris bien des tournures, et s'est parfois drapée des oripeaux de l'Eglise elle-même ! En certains temps, il était très difficile de distinguer, parmi deux prêcheurs, celui qui incarnait la foi officielle, la vaticane, et celui qui la reniait, au contraire ! Pour le vulgum

pecus, il y avait de quoi s’y perdre, croyez-moi. Sans compter la singulière tolérance dont faisaient preuve certains seigneurs envers des doctrines jugées impies, surtout ici, dans cette terre languedocienne, où l’attachement à certaines traditions, dirons-nous, a toujours été profond, et le demeure, plus encore que vous ne pourriez le croire !

Ostensiblement, dans ces moments-là, Maxence adoptait un air offensé. Pour le Vendéen, il n’était pas tolérable que l’on critiquât le rôle de l’Eglise à travers les âges. C’est pourquoi il n’hésitait pas à chicaner Mer, qui adorait cela, puis à tailler en pièces le contenu de ses cours auprès de ses coreligionnaires. Mais, la volonté de Vax étant faite – tout du moins sur la terre – , Mer était intouchable.

Dès la fin du cours, Côme se précipita vers l’étage de Luc.

C’est alors qu’une voix l’interpella par son prénom. Côme se retourna. La silhouette qui se découpait au fond du couloir était celle du Père Vax. Côme ne pouvait distinguer correctement son visage, en raison de la faiblesse des spots d’éclairage.

Mais il comprit, à la seule intonation du Supérieur, que quelque chose n’allait pas.

* *
*

Côme suivit le Père Vax dans l’odeur de sacristie et les murs tapissés de papier peint vert sombre de son bureau. Vax avait un teint cireux, et triturait nerveusement sa barbe. C’était mauvais signe. D’un geste, le Supérieur lui désigna le fauteuil, et lui dit tout de go :

— J’ai besoin de vous, mon garçon.

Ses yeux ne virevoltaient plus comme lors de leur dernier entretien, le vendredi précédent. Leur éclat paraissait être une alarme. Le Père Vax était en proie à une grande inquiétude. Côme pensa immédiatement à Max et

Thaddée, à la bourre sur les livrets, ou à un autre grain de sable du Congrès.

— Vous avez remarqué l'absence de Luc ce matin, attaqua Vax.

— Oui mon Père, répondit Côme en songeant qu'il était assez difficile, quand on est cinq ou six en salle d'enseignement, de ne pas s'apercevoir d'un manquant.

— Savez-vous où il se trouve actuellement ?

Où se trouvait Luc ? Il n'était donc pas au Séminaire, Vax avait dû faire son inspection. Côme fit doucement non de la tête.

— Et savez-vous où il était ce week-end ?

Nouvelle dénégation. Côme l'ignorait.

— Vous non plus…

Le soupir qui avait précédé cette phrase frappa Côme. Il devina qu'en cet instant, le Congrès était le cadet des soucis du Père Vax : seule l'absence de Luc le préoccupait.

— C'est la première fois depuis qu'il est parmi nous, qu'il n'est pas rentré le dimanche soir.

— Je le sais, j'ai frappé à sa porte hier en rentrant, vers 21 heures. J'ai pensé qu'il rentrerait plus tard, ou dans la nuit, qu'il avait profité du soleil.

— Il n'était pas là ce matin non plus. Personne dans sa chambre. Aucun message aux enseignants ni à moi-même. Personne ne l'a vu au Séminaire. Nous n'avons aucune nouvelle.

— Il aura été retenu dans sa famille.

— J'ai appelé son père à Mirepoix, il y a quelques minutes, sans l'alarmer, en faisant mine de lui parler de l'excellence de Luc en théologie. Mais il n'a pas vu son fils depuis plus d'un mois.

Côme fronça les sourcils et se rappela que Luc passait parfois ses jours de repos, comme Maxence, en retraite spirituelle dans l'une de ces

Communautés charismatiques qui pullulaient dans la région. Ceci posé, Luc en revenait toujours le dimanche après-midi. Vax reprit :

— Son téléphone portable n'est pas joignable.

Le soleil transperçait les vitres en prismes aveuglants. Côme parvint tout juste à contenir son agacement devant la tournure de la discussion. Vax semblait dramatiser le retard de Luc. S'il avait l'intention de lui en faire grief, c'était tout à fait déplacé : Luc s'était cassé le tronc dans la préparation du Congrès et il avait bien le droit de prolonger d'une journée une retraite ou une escapade.

— Vous savez, mon Père, le réseau de téléphonie mobile est très inégal, et il existe de nombreuses zones de non-réception. Il vous suffit de laisser un message sur sa boîte vocale, et il vous…

— Il n'y a plus de boîte vocale.

— Que voulez-vous dire ?

— Ni boîte vocale ni message d'accueil.

— Qu'est-ce que cela signifie ?, demanda Côme brusquement.

— Qu'il n'y a plus de correspondant au numéro appelé. Que la ligne a été supprimée. Luc a résilié son abonnement samedi.

Côme passa sa main sur les rangées de clous brillants qui entouraient le revêtement de son fauteuil, comme s'il égrenait un chapelet d'or. Drôle d'info, mais Vax n'était pas du genre fiable sur les diagnostics techniques. Le Supérieur lâcha enfin, théâtral, le fond de sa pensée :

— Bref, mon fils, Luc a disparu.

Ce mot résonna dans l'esprit de Côme. C'était absurde. Luc n'était certes pas là, mais il n'avait pas *disparu*.

— Et c'est pour cette raison que j'ai besoin de vous. J'ai besoin de vous parce que vous allez essayer de le retrouver. Vous et personne d'autre.

Le retrouver ?… Vax exagérait, mais Côme comprit que c'est cela qu'il avait ressenti, confusément, la veille, cette oppression en pénétrant dans la chambre de Luc. Comme s'il avait eu la certitude, au fond de lui, que Luc n'était pas seulement retardé. L'incident de vendredi lui revint abruptement à l'esprit. Luc avait-il eu un nouveau malaise ? S'était-il décidé à se rendre aux urgences de Tarbes, ou d'ailleurs ?

À cette seule pensée, il frémit en une secousse, comme parcouru par un courant électrique. Toute la pièce vacillait autour de son fauteuil. Mais il ne voulut pas le laisser paraître devant le Père Vax. Il bluffa, dans le but vaguement ridicule de couvrir Luc.

— Il est à l'hosto, hasarda-t-il.

— Je me suis renseigné toute la matinée, sourit tristement Vax. Il n'a été admis à aucun hôpital ni clinique. Pas d'appel à SOS Médecins. Aucun appel du tout, d'ailleurs, je viens de vous le dire, il a résilié sa ligne. On fait ça, quand on est hospitalisé ? Alors vous allez me le retrouver, Côme. Je vous en prie.

Côme décida finalement d'entrer dans le jeu du Supérieur – pour le moment. Il devait le laisser aller au bout de sa logique.

— Mais, si vous pensez qu'il a *disparu*, ne croyez-vous pas qu'il serait préférable d'en faire part aux autorités ?

— Côme, fit le Père Vax d'un ton soudain sévère, le Congrès Œcuménique commence dans quelques jours, il est hors de question que j'affole les services de police ou de gendarmerie pour signaler la disparition d'un de mes sept séminaristes.

Côme se plaqua au dossier et se vit opiner de la tête. Les yeux de Vax lui semblaient vissés aux siens, hypnotiques. Il tenta de balayer toutes pensées : Luc n'avait pas disparu, c'était grotesque, bon Dieu, c'est normal de ne pas être là, une fois de temps en temps, le lundi matin. Il annonça néanmoins qu'il acceptait la proposition de Vax : cela calmerait le vieux prêtre, le temps pour Luc de revenir, le jour même ou le lendemain. C'était la meilleure solution.

— C’est bien, mon fils. Vous avez la semaine devant vous. Cinq jours. Si Luc n’est pas réapparu et que vous n’avez pas retrouvé sa trace dans ce délai, je serai contraint, bien malgré moi, d’en avertir les « autorités », comme vous dites. Et pas Saint-Antoine de Padoue, la brigade de gendarmerie.

— Et qu’est-ce que je suis censé faire, au juste, durant ces cinq jours ?

— Vous avez carte blanche. Je vais faire passer le message. Vous pourrez interroger tout le monde, j’en réponds, et visiter tous les lieux qui vous sembleront nécessaires. Quoi que vous découvriez, référez-m’en sans délai, je vous prie.

— C’est d’accord, mon Père. C’est bien simple : vous pouvez dorénavant considérer ce fauteuil comme le mien.

— Et vous tâcherez d’être le plus discret possible. Dites-vous bien que la presse grouille ici. Certains médias peu acquis à la cause religieuse ne manqueraient pas d’en faire leurs choux gras. Cela serait terrible, vous me comprenez. Vous le savez mieux que moi, d’ailleurs, vous venez de ce milieu.

Il répondit que oui, qu’il comprenait parfaitement. Vax lui fit signe que l’entretien était terminé. Côme regagna sa chambre sans un mot, et s’assit sur le bord de son lit. Où était Luc ? Sans doute dans l’un de ces monastères, au cœur d’un vallon désolé, en train de goûter du repos. Il n’y avait rien là qui justifie que la presse s’en mêlât. Il faisait le pont, grand bien lui fasse.

Et pourtant, ça clochait fâcheusement. Le vendredi soir, après la crise du jardin Massey, Luc parlait à grand-peine et n’aurait sans doute pas pu se tenir debout seul. Lorsque Côme s’était levé, le samedi matin, il lui aurait paru saugrenu que Luc partît où que ce soit.

Luc n’avait pas de voiture, les séminaristes véhiculés lui servaient de taxi. Pour partir en week-end, il aurait fallu qu’il se lève, qu’il porte son gros sac bleu marine, qu’il prenne un billet, qu’il…

Le sac. Côme n’y avait pas prêté attention sur le moment, mais le sac bleu

de Luc était prêt le vendredi soir. Bouclé, tendu à craquer. Ce qui signifiait qu'il avait l'intention de partir quelque part. Mais son état ne lui aurait pas permis de soulever le sac. Une certitude, alors : quelqu'un du Séminaire l'avait aidé à quitter les lieux le samedi.

Cette pensée rasséréna Côme : l'un des collègues avait vu Luc partir et connaissait probablement sa destination.

Il existait d'ailleurs un autre moyen de régler la question, encore plus facilement : l'agenda de Luc. Il consignait ses rendez-vous et ses réflexions dans un épais cahier à la couverture de cuir brun. Sa destination de week-end s'y trouvait sans doute.

* *
*

Quelques instants plus tard, Côme entrait de nouveau chez Luc, non sans avoir frappé à la porte et attendu quelques secondes. Seuls quelques rais de lumière perçaient à travers les volets clos. Ils étaient suffisants pour que Côme comprenne instantanément que quelque chose n'allait pas, *pas du tout, cette fois*. Il fit un pas en avant, plissa les yeux, confirmant sa première impression.

Il n'était pas le premier à venir.

La pièce avait été vidée depuis la veille. Les livres de Luc n'étaient plus sur le plan de travail ou les étagères. Sur sa table de chevet, il n'y avait plus de cahier de cuir brun. Le missel avait disparu, ainsi que les feuilles dispersées sur le bureau. Le lit n'était pas défait mais les draps légèrement froissés, sur les bords.

Luc était-il repassé ? Venait-il de le faire, le matin même, pour prendre ses affaires – et pour repartir ? Ou se trouvait-il encore dans le Séminaire ? Pourquoi avoir ainsi débarrassé sa piaule ? Cela n'avait aucun sens.

Côme demeura un moment ainsi, immobile sur le seuil de la chambre,

respirant très doucement, humant les poussières dansant dans les stries de lumière. Quoi qu'il puisse en penser, cette scène corroborait les craintes de Vax : quelque chose d'inhabituel s'était produit. Luc n'avait peut-être pas disparu, mais force était de constater que son trousseau n'était plus dans sa chambre.

Au rapport, comme promis. Côme dévala l'escalier, et ouvrit violemment la porte du bureau. Vax ouvrait son courrier, et faillit se planter le coupe-papier dans la main.

— Mon Père, êtes-vous bien sûr que personne n'a vu Luc ce matin ?

— J'ai interrogé Sœur Marthe, répondit le Père Vax en levant un sourcil étonné : elle n'a pas quitté son bureau à l'entrée depuis sept heures, excepté pour l'office : elle ne l'a pas vu.

— À quelle heure vous êtes-vous rendu dans la chambre de Luc ?

— Juste après l'office, j'ai fait remarquer au Père Simonet que Luc n'était pas là, et je suis monté vérifier s'il ne dormait pas. Il devait être huit heures. C'est en constatant son absence que j'ai appelé son téléphone portable, puis son père. J'ai aussi demandé à Monsieur Mer, qui est arrivé tôt pour prendre un café sans assister à l'office. Mais pourquoi…

— Dans sa chambre, y avait-il ses livres ?, le coupa sèchement Côme, sans lâcher des mains le chambranle de la porte.

— Je n'ai pas fait attention, il faisait sombre, les volets étaient fermés… Attendez un instant… Non, je crois me souvenir, je n'ai pas vu de livres, j'ai eu une impression de vacuité, tiens, c'est amusant.

— Non, pas tellement. Ça signifie que quelqu'un est entré cette nuit, ou à l'aube ce matin, dans la chambre de Luc, et a enlevé tous ses bouquins et surtout son agenda, le cahier brun.

Le Père Vax fit un mouvement très lent vers l'avant, et posa ses coudes sur son bureau, ses mains jointes sous le menton. Ses yeux semblèrent diverger plus encore qu'à l'accoutumée, l'un fixant Côme et l'autre un point indistinct contre le mur.

— Comment cela, « cette nuit » ?

— Je connais très bien sa chambre. J’y suis passé hier soir, tout y était, livres, missel, et le cahier brun. Ce matin à huit heures, peau de balle.

Vax se tassa dans les rayons du soleil, comme s’il se recroquevillait sur lui-même. Il tirait sur sa barbe à se l’arracher.

— Croyez-vous que Luc ait pu revenir dans la nuit ?

— Possible, puisque nous avons tous la clé. Mais j’en doute. Maxence et Thaddée veillent tard pour finir les feuillets de chant de la Célébration Œcuménique – je vous en parlerai à l’occasion, d’ailleurs, pour vous distraire. Yoland et Sœur Marthe se lèvent à l’aurore. Quant à moi, j’ai un sommeil agité ces temps-ci. Chaque marche de l’escalier couine comme des gens que j’ai bien connus. Je ne vois pas Luc, en pleine nuit, entrer au Séminaire, monter à l’étage, prendre ses livres et sortir les bras chargés sans que personne ne s’en aperçoive.

— Je suis de votre avis, opina le Père Vax, joignant le geste à la parole en hochant la tête.

— C’est quelqu’un d’autre. Qui était là, qui est peut-être toujours là, mon Père. Personne n’a pu venir de l’extérieur et faire ce manège.

Le Père regarda sa montre et décréta que c’était bientôt l’heure du déjeuner.

— Nous allons réunir tout le monde au réfectoire et poser la question aux séminaristes et aux enseignants. Nous serons vite fixés.

* *
*

Gaspacho, il fallait le dire vite. Une soupe froide à la tomate, plus exactement. C’était sans doute idéal pour la saison, mais passablement trompeur. À la table commune des séminaristes, dans le bruit des bols qui se

remplissaient et se vidaient, les conversations ne tournaient pas uniquement autour du Congrès : s'invitait aujourd'hui la curieuse absence de Luc. Ils n'étaient que six autour du formica. Luc avait déjà, comme le rappela placidement Thierry, manqué un déjeuner depuis son arrivée au Séminaire – mais un enseignement, presque jamais, et un office, moins encore

À la table voisine, Sœur Marthe, les Pères Simonet et Dintrans, ainsi que Monsieur Mer, attendaient Vax. Dès que celui-ci entra dans la pièce, les regards convergèrent vers lui. Le Supérieur se plaça aussitôt au bout de la table des séminaristes, en invitant les enseignants à se tourner dans sa direction.

Côme sentit sa poitrine se resserrer, quand Vax lui fit signe de venir s'asseoir à côté de lui. Les autres le suivirent des yeux, et Côme releva une sourde animosité, provenant de l'un des regards qui se posaient sur lui – un regard de chef-scout. Vax se racla la gorge, plaça ses mains jointes devant son visage.

— Mes enfants, vous l'avez tous relevé, Luc n'est pas là ce matin. Il ne m'a pas prévenu. Il n'a pas non plus informé le Père Dintrans, son accompagnant, ni Sœur Marthe. Nous ne savons pas exactement à quel moment il a quitté notre maison. Marthe était à sa guérite très tôt samedi, elle ne se rappelle pas l'avoir vu. J'en ai parlé avec Côme ce matin.

Vax avait posé son bras sur celui de Côme en disant cela. L'odeur du gaspacho frelaté s'estompait devant une fragrance plus lourde, plus brute.

— Il n'y a rien d'inquiétant, naturellement, à ce stade : le plus probable est qu'il se soit absenté durant le week-end comme il en avait coutume, et nous revienne avec un peu de retard. Néanmoins, Luc était très fatigué et vous avez tous été témoins du saisissant malaise dont il a été victime vendredi. Donc cela me rassurerait de savoir que l'un de vous était informé de ses projets et de son lieu de séjour.

Vax promenait son regard sur les cinq séminaristes, qui faisaient également face à Côme.

— Qui est le dernier à l'avoir vu au Séminaire ?, entama Vax.

Silence poisseux. Le cénacle se murait. Côme estima qu'il lui appartenait d'ouvrir le bal des témoins, histoire de briser la glace.

— Je l'ai vu vendredi soir, vers 22 heures, dit-il. Il était étendu sur son lit. Mais son sac était prêt, il allait partir.

— Quelqu'un d'autre l'a-t-il vu plus tard ? Ou le samedi matin ?

C'est Thierry qui répondit, d'une voix assurée :

— Il n'est pas venu au petit-déjeuner samedi, j'en suis sûr. J'ai mangé seul, et j'ai pris mon temps. Ni le samedi midi.

Prenant sur lui, Thaddée compléta :

— J'ai passé le week-end au Séminaire, à la salle informatique, pour les liv… Bref, je n'ai pas croisé Luc.

— L'avez-vous entendu quitter la maison ?

— Non plus, répondit Thaddée, plus bas.

— Et vous autres ? Vous savez, mes enfants, que je n'ai pas pour habitude de m'immiscer dans vos activités privées de fin de semaine. Vous avez parfaitement le droit de ne rien m'en dire. Mais vous comprendrez qu'aujourd'hui, la plus grande transparence serait bienvenue.

Vax avait ouvert grand les yeux, et une pellicule de sueur lui humectait tout le visage. Ce n'était plus le moment de finasser, et les séminaristes se mirent à table, un à un, dans le réfectoire.

Maxence confirma ce qu'il avait dit à Côme avant l'office : il était allé en retraite silencieuse à Saint-Martin-du-Canigou. Il était parti tard le vendredi, et en était rentré dimanche soir, par la route également.

Yoland était allé à Biarritz, rejoindre l'un de ses cousins, le samedi matin. Il avait assisté à une rencontre amicale du Biarritz Olympique, le samedi soir. Et à la messe le dimanche matin, ajouta-t-il, comme pour compenser. Le cousin l'avait raccompagné à la gare après le déjeuner dominical, pris à l'heure espagnole, et la sieste de rigueur, et il était revenu en soirée. Il était

resté dans sa chambre.

Thierry n’avait pas quitté le Séminaire, partageant son temps entre un nouvel inventaire de la pharmacie, sur laquelle il veillait jalousement, et un coup de main à Thaddée. Pas de trace de Luc.

Enfin, Olivier était demeuré à Tarbes, mais avait uniquement passé la nuit au Séminaire, flânant à vélo le reste du temps, en compagnie de plusieurs de ses amis.

Aucun d’entre eux n’avait vu Luc après la visite de Côme, le vendredi. Aucun d’entre eux ne l’avait entendu partir – ni a fortiori revenir.

Vax s’était imperceptiblement tassé à l’annonce successive des emplois du temps de ses novices. La chaleur devenait de plus en plus oppressante dans la salle, et les longs silences qui encadraient les questions du Supérieur paraissaient alourdir encore la touffeur de midi. Vax regardait ses mains, posées à plat sur la table, lorsqu’il demanda :

— Personne ne l’a vu, donc. Bien, en revanche, pourriez-vous me préciser lequel d’entre vous a pénétré dans sa chambre cette nuit ?

Le ton avait brutalement changé, toute bienveillance avait disparu de sa voix. Il ne se renseignait plus : il interrogeait. Les séminaristes le ressentirent tous, et plusieurs chaises grincèrent de crispation. Ils se regardèrent à tour de rôle, dans un curieux ballet d’œillades silencieuses. Personne ne souffla mot.

— Fort bien, reprit Vax. Je suppose que personne n’a emporté ses livres, non plus. De piles de livres, son cahier, ses effets, tout ce qui avait disparu ce matin. Je répète, je suppose que personne n’a la moindre idée de la façon dont ils se sont évaporés.

Yoland fronça les sourcils, tandis que Thaddée se mit à émettre un léger sifflement en expirant, et en triturant le col de sa chemise. Olivier souffla un juron. Thierry demeura droit comme un i, mais une paupière battait toute seule. À la table voisine, on entendit Marthe étouffer une interjection. Chacun prenait conscience de la situation : Luc s’était fait la malle. Ou on la

lui avait faite.

Au bout de quelques secondes, durant lesquelles Vax et Côme scrutaient les réactions des uns et des autres, les réponses fusèrent, unanimes.

Nul n’était entré chez Luc.

Nul ne savait ce qui avait pu se produire, pour ses affaires.

Les bouquins avaient dû se barrer tout seul, par l’opération du Saint-Esprit. À force de l’invoquer, aussi.

Vax les remercia, se leva et quitta la pièce sans manger.

En avalant son gaspacho, encore moins mangeable tiède, Côme se rendit à l’évidence. Il était rigoureusement impossible que Luc fût sorti seul et avec ses affaires sans attirer l’attention. Par conséquent, autour de ces tables, l’un d’eux mentait. Il restait à savoir lequel. Et, surtout, à savoir pourquoi.

* *
*

Il devait y avoir quelque chose. Il se trouvait forcément, dans la chambre de Luc, encore un papier, une trace, le plus petit élément qui pouvait expliquer la situation.

Dès que la pause fut permise pendant l’enseignement de philosophie du Père Simonet, Côme remonta à l’étage des chambres et poussa de nouveau la porte de celle de Luc. Il y régnait toujours cette ombre fiévreuse. Il considéra les étagères, le lit, les quelques meubles. Il pressa l’interrupteur et dut se résoudre à entreprendre une véritable fouille de la pièce, ce qui le répugnait.

Si l’absence de Luc avait une explication rationnelle, et que celui-ci faisait son retour dans quelques heures, il serait difficile d’expliquer que l’on ait mis sa chambre à sac.

Mais Côme combattit cette idée. Il avait promis au Père Vax. Il allait recommencer l'état des lieux. Et surtout, il sentait nettement s'installer en lui, plus qu'un pressentiment, une conviction : il était arrivé un événement hors du commun. Tout semblait parfaitement banal, mais rien ne collait tout à fait. Les affaires ôtées de la chambre par un inconnu, l'état de santé de Luc qui ne lui permettait pas de se déplacer. Il y avait aussi – détail qui venait de lui revenir – le message reçu par téléphone portable au moment même où Luc mettait fin à son abonnement, dixit Vax. Des phénomènes singuliers qui ne trouvaient pas encore leur place mais qui formaient les pièces d'un même puzzle.

C'est armé de cette pensée qu'il se dirigea vers le fond de la pièce, le minuscule lavabo et la tablette attenante, péniblement maintenue au mur par deux rivets hors d'âge. Côme se pencha dans l'ombre vers les lattes du plancher. Il n'y avait rien d'autre que les ustensiles élémentaires de la toilette. Une savonnette, un gant de crin, quelque gel. Une bombe de mousse à raser et un rasoir dont les lames brillaient étrangement d'une lueur mate. Il tâtonna la serviette suspendue à une patère.

Il se tourna vers le lit. Le couvre-lit de laine à motifs écossais était roulé au niveau des pieds. Sa présence, vu la chaleur de juin, intrigua Côme. Luc avait probablement eu de tels accès de fièvre qu'il avait dû se draper. Il le déplia, n'y trouva rien. Il défit un drap, puis deux, et découvrit finalement tout le matelas. Il passa sa main sur toute la surface de celui-ci, à la recherche d'une vague aspérité, sans bien savoir ce qu'il escomptait y trouver. Il laissa les draps roulés en boule, sur l'oreiller. Il eut envie de dépecer le traversin après l'avoir retourné dans tous les sens, en vain.

L'avantage de cette chambre sans mobilier ou presque était la rapidité avec laquelle on pouvait la fouiller. Côme considéra tous les tiroirs du bureau. Le premier contenait des notes de cours de Luc, abondantes, souvent commentées. Côme venait parfois lui-même se servir dans ce tiroir pour recopier les feuillets de son ami. Il les éparpilla sur la table du bureau : pas la moindre piste. Il ouvrit le deuxième tiroir, et y découvrit, soigneusement alignés, des crayons et un matériel presque enfantin de gommes, de règles et de trombones. Il n'y avait aucun papier.

Côme empoigna le troisième tiroir mais ne put l’ouvrir. Il tira plus fort sur la poignée : quelque chose le bloquait. Côme se pencha et constata la présence d’une petite serrure. Elle devait se trouver sur les bureaux de toutes les chambres, y compris sur le sien, mais il n’y avait jamais prêté attention. Ce tiroir était fermé à clé.

Le cœur de Côme s’emballa. S’il y avait une chose à chercher, elle se trouvait à cet endroit. Pas le temps de retrouver l’éventuelle clé, il se mit à secouer frénétiquement la poignée, par saccades, tirant de plus en plus fort. Le meuble est vétuste, la serrure complètement piquée, se dit-il. Il serra les dents, concentra ses forces et mit tout son poids en arrière. La serrure ne céda pas : c’est toute la partie frontale du tiroir qui fut arrachée, dans un fracas. Côme resta silencieux, tenant par la poignée, dans son poing fermé, l’avant du tiroir. Il faudrait expliquer à Luc. Plus tard.

Foutu pour foutu, il sortit doucement le reste du tiroir de son emplacement. Les roulements couinèrent plaintivement. C’était vide. Parfaitement vide. Il n’y avait pas le plus petit objet, le moindre morceau de papier. Le fond de contre-plaqué ne portait aucune inscription. *On avait fermé à clé un tiroir vide*.

Ce n’est pas possible, pensa Côme. Il passa le doigt sur le fond du tiroir. Pas de poussière. Il comprit que celui qui était passé la veille avait aussi pris ce que contenait ce tiroir et l’avait refermé à clé, mécaniquement peut-être. Plus troublant encore, il n’avait pas pris tout le contenu du bureau. Il avait pris seulement les papiers qui se trouvaient dans ce tiroir. *Et il en avait la clé*.

Ce ne pouvait être Luc. S’il était revenu, ne serait-ce que quelques minutes, il aurait été aperçu. Une autre personne détenait donc une clé des bureaux personnels des séminaristes. À moins que Luc n’ait tout bonnement confié la sienne à quelqu’un, afin qu’il y récupère certains documents. À quelqu’un de confiance, se dit Côme. Mais pas à lui. Il y avait forcément une raison.

Côme comprit aussi qu’il ne trouverait rien d’autre, que l’on s’était occupé avant lui de la fouille et que l’on avait emporté ce qui ne devait pas

être trouvé. De dépit, il balança un coup de pied dans le bureau disloqué.

Il replaça alors ce qui restait du tiroir arraché sur les coulisses métalliques mais il avait dû les fausser en arrachant le pan de bois. Il tenta de les redresser en glissant sa main au fond du mécanisme. C'est alors qu'il sentit le frôlement d'une feuille sur le dos de sa main. Il cessa de respirer et lentement, très lentement, il tâtonna.

Il détacha bientôt complètement la feuille qui avait été scotchée sous le deuxième tiroir, tout au fond. Parfaitement invisible. Quiconque aurait ouvert le tiroir du bas n'aurait pu soupçonner sa présence. Côme se redressa, le cœur battant, et examina le document. C'était une feuille de petit format et de couleur vert clair. Un vague logo servait d'en-tête, et faisait face à un nom : « COMMUNAUTÉ DU TRÈS-HAUT ». Suivait une adresse, à Carcassonne. Des dates étaient énumérées, comme s'il s'agissait d'un pense-bête. Au centre, en caractères gras maladroits, était écrit : « *Venez nous retrouver et prier le Seigneur dans la joie* ». Et, tout en bas, un numéro de téléphone. Aucune inscription manuscrite.

Côme plia ce qui semblait être un tract et le glissa dans la poche de sa chemise. Pourquoi Luc avait-il scotché, à l'abri des regards – planqué, donc – un prospectus d'une Communauté de Carcassonne ? Côme se dit que certains éléments avaient pu échapper à la vigilance de celui qui l'avait précédé dans cette chambre. Il allait tout retourner.

Aucun pan de mur ne sonnait creux, les voilages étaient vierges, les lattes du plancher n'étaient pas amovibles. Il envoya valser la table de chevet, déboîta les carrés de bois qui la formaient. Même dépecée, elle ne contenait rien

C'est en ramassant la lampe de chevet que Côme reçut sa deuxième surprise : un photomaton était caché sous le socle. C'était la photo d'une jeune fille, souriante, plutôt jolie, habillée sobrement. Le rideau orange plissé donnait à son visage une lumière artificielle déroutante. Côme bloqua sa respiration, et retourna le cliché.

Au verso, écrit au stylo, figurait un simple numéro de téléphone portable.

Qui était-elle ? Forcément un membre de sa famille, pensa Côme… forcément… ce ne pouvait être rien d'autre. Aucune ressemblance, pourtant, entre la demoiselle et les traits de Luc.

Il focalisa sur cette jeune fille. Pourquoi sa photo était-elle dissimulée dans la chambre d'un séminariste ? Il l'empocha, sans scrupule. Il fallait conclure.

Côme avait fait le tour de la pièce et allait décamper, quand son regard fut accroché par un dernier élément de mobilier : la corbeille en osier qui servait de poubelle aux résidents. Côme décida d'y jeter un œil, en essayant de ne pas penser qu'il était en train de faire les poubelles de Luc. Quitte à avoir démoli la moitié du matériel et débusqué la photo d'une nana, il n'en était plus à une indiscrétion près.

La corbeille ne contenait pas grand-chose. Des notes détaillées remplies de chiffres, des schémas barrés de noms, sans doute les préparations du Congrès. Sous la couche de papiers chiffonnés, des détritus se trouvaient dans le fond. Côme y plongea la main et grimaça aussitôt, portant un doigt à sa bouche : il s'était coupé. Il prit la précaution de soulever les papiers : Luc avait jeté des lames de rasoir usées.

En-dessous, Côme trouva le dernier élément qu'il cherchait inconsciemment : des notices de médicaments, encore pliées. Les noms, barbarismes construits à partir des noms des molécules, ne lui évoquaient rien. Mais il les mémorisa et tenta de rendre à la corbeille son désordre naturel.

* *
*

La porte de l'infirmerie ne tenait pas bien, et Côme la poussa avec prudence. Thierry achevait l'inventaire de la pharmacie. Une fois par mois, il pointait les médocs périmés, et préparait la commande de l'équivalent, des génériques s'il en existait. Uniquement des louzoù de famille, en vente sans

ordonnance, auxquels s’adjoignaient les reliquats de traitements des séminaristes, qui étaient priés de remettre le reste de leurs gélules à Thierry.

— Je ne te dérange pas ?

Thierry sursauta et il sembla à Côme que sa main s’était tétanisée autour de son porte-mine. C’était une petite pièce sans fenêtre et sans âme, un débarras à néon, mais Thierry avait réussi à y glisser une chaise pour lui et une sorte de méridienne râpée, glanée en brocante, qu’il nommait pompeusement sa « table ». Il y passait une bonne partie de son temps libre, potassant un Vidal, comme s’il devait passer encore un examen de médecine.

— Pas du tout. Tu as besoin de quelque chose ?

— D’un renseignement. C’est à propos de Luc.

— Je m’en doutais.

— On a tous eu les foies, vendredi. Tu as une idée de ce qui a provoqué sa crise, à Massey ?

— Disons que son état s’était dégradé depuis plusieurs jours déjà. J’ai l’œil.

Thierry ne manquait jamais une occasion de rappeler qu’il avait l’œil, ce qui était peut-être exact mais parfaitement invérifiable.

— Je l’ai observé durant les cours, ou à table. Il avait de la fièvre. Beaucoup. Par poussées. Par moments il se liquéfiait littéralement. Je suis convaincu que l’épisode de vendredi n’était rien d’autre qu’un pic de fièvre aigu, qui s’est traduit physiologiquement par une céphalée fulgurante et des myalgies intenses.

— Des quoi ?

— Un mal de crâne soudain et des douleurs musculaires, des sortes de contractions involontaires et hyperalgiques. Très douloureuses.

— J’avais saisi. Il t’en avait parlé, n’est-ce pas ?

— Pas du tout, et c’est bien ce qui m’a vex… surpris. Il ne m’a pas dit un mot. J’ai voulu lui demander, la semaine dernière, ce que je pouvais faire pour lui, tout juste s’il ne m’a pas rabroué.

— Mais tu lui as donné des médicaments ?

— Non, je te dis. Je lui ai fait remarquer qu’il avait besoin d’antibiotiques, et que j’en avais qui allaient presque périmer, c’était trop bête de les laisser perdre. Rembarré, tout net.

Les médicaments dont Côme venait de trouver la notice ne provenaient donc pas de Thierry. Côme lui récita les noms, sans mentionner leur provenance, juste en demandant ce qu’ils lui évoquaient.

— Des vitamines. Et de l’acide acétylsalicylique.

— Autrement dit ?

— De l’aspirine.

— Ah. Et si Luc avait pris cela ?

— Pourquoi aurait-il pris cela ?

— Je te demande si ces produits pouvaient correspondre à son état.

— Pas le moins du monde. Du moins, pas pour le soigner. L’aspirine pouvait faire baisser sa température. Mais ce n’était pas curatif. Tiens, je vais te montrer ce qu’il aurait fallu lui donner.

Thierry fouilla au fond de sa poche, se tortillant. Il en sortit une clé minuscule et pivota pour atteindre une armoire métallique, ceinte d’un cadenas.

— Tu fermes l’armoire à médicaments ?

— Bien sûr ! Tu ne voudrais tout de même pas que n’importe qui se serve et risque de se tromper.

Côme faillit rappeler à Thierry qu’il était autant pharmacien que trapéziste, mais il enquilla.

— Qui a la clé ?

— Moi. Et Sœur Marthe possède un double. De toute façon, elle connaît les cachetons presque aussi bien que moi.

— Et tu n’as rien remarqué, récemment ? Je veux dire, le cadenas est resté intact ?

Thierry dévisagea Côme comme s’il venait de lui faire part d’un affreux soupçon.

— Mais bien sûr voyons, pourquoi ne le serait-il pas ?

— Parce que c’est un peu grotesque de laisser une seule personne... Bon, passons. Donc Luc ne t’avait rien demandé, ni à Marthe ?

— Ah, maintenant que tu me le dis, je me rappelle que Marthe est venue chercher une pommade, la semaine dernière. Contre les démangeaisons. Elle m’a dit que ce n’était pas pour elle, mais je ne lui en ai pas demandé plus, puisqu’elle maîtrise les...

— Ça pouvait être pour Luc ?

— Oui. J’ai remarqué qu’il avait aussi des plaques rouges. Des érythèmes très irrités, sur les bras, presque violets. Ainsi que sur le cou. Des boutons également, comme s’il avait fait une poussée d’acné juvénile. Il les dissimulait en portant des chemises à manches longues, col fermé. Mais j’ai l’œil, je te dis.

L’explication tenait la route : Luc portait des vêtements couvrants, en ces jours caniculaires, pour camoufler ses plaques.

Des poussées de fièvre, d’intenses fatigues, des eczémas ou des psoriasis, des migraines et des myalgies : autant de symptômes qui avaient frappé Luc au point de l’abattre sur place en pleine séance de sport, puis de le clouer sur son lit le soir. Mais il ne se soignait pas au sein du Séminaire, ce que les pensionnaires avaient pourtant coutume de faire. Car si Thierry avait tendance à se prendre pour Hippocrate, son jugement n’en était pas moins avisé, et ses traitements efficaces. Il tenait plus de l’herboriste que du

scientifique, mais nul n’avait à le blâmer de sa charge d’infirmier.

— Et auparavant, est-il arrivé que Luc se soigne auprès de toi ?

— Oui, régulièrement. Il n’a jamais vraiment aimé prendre des médicaments pourtant j’ai guéri tous ses rhumes, cet hiver. Son organisme se défend bien.

— Donc il t’a déjà demandé de l’aide pour des traitements ?

— Oui, dès qu’il avait un souci.

— Sauf cet été ?

— Sauf cet été.

Luc avait donc fait le choix, alors que son affection semblait sérieuse, de ne pas en parler à Thierry, et de se soigner ailleurs, au moyen, semblait-il, de remèdes tout à fait inadaptés. À moins, bien sûr, que Luc n’ait emporté avec lui les boîtes et les notices de ses véritables médicaments. Quelle était sa maladie ? Quel médecin, quel pharmacien, le suivaient ?

Côme prit congé de Thierry, en lui extorquant quelques Compeed pour ses talons meurtris. Et s’en alla rappeler à Thaddée que les délais périmaient plus rapidement que le Doliprane.

* *
*

Vax semblait encore plus tendu qu’à l’heure du déjeuner. Les jointures de ses mâchoires se chevauchaient dans un va-et-vient simiesque. Le jour ne déclinait pas encore, passé l’heure du dîner, et le bureau du Supérieur était brûlant.

— Asseyez-vous, Côme. Avant tout, je suis assez dépité par l’entretien collectif de ce midi. Qu’aucun, parmi vous six, n’ait entraperçu Luc, ou ne soit en mesure de donner la moindre information utile sur son départ, me

déplaît franchement.

Côme ne releva pas que le Père Vax l'incluait dans les témoins aveugles du week-end.

— Je sais que la période est difficile pour tout le monde, mais vous n'êtes pas assez attentifs les uns aux autres. J'en suis chagriné. Il me paraît difficilement imaginable que Luc se soit ainsi évaporé sans rien confier à quiconque.

— Mon Père, Luc est simplement retardé quelque part, sur le lieu où il passait son dimanche.

Côme n'en était plus du tout certain, mais l'assentiment du Père Vax l'aiderait à calmer la sourde inquiétude qui commençait à le tenailler.

— Puissiez-vous dire vrai. Néanmoins, après notre entretien, je suis moi-même entré dans sa chambre. Je ne vais pas vous mentir, j'ai eu une impression étrange. N'avoir emporté ni ses livres, ni son cahier brun, et voici qu'ils disparaissent avant que lui-même ne donne signe de vie. Eh bien, puis-je savoir si vous avez trouvé au moins sa destination ?

— Cela se peut bien. Mais en forçant un brin sur les charnières.

— On n'a rien sans rien, balaya Vax d'un revers de la main.

Côme décrivit le tiroir fermé à clé, le feuillet scotché sous le tiroir supérieur. Puis il sortit de sa poche arrière le prospectus de la Communauté du Très-Haut. Il le tendit à Vax, qui se pencha d'un bond pour s'en saisir. Il l'observa silencieusement durant des secondes que Côme trouva interminables.

— Je les connais, lâcha finalement Vax. C'est une communauté charismatique, comme il en existe beaucoup en ce temps, s'inspirant du Chemin Neuf. L'un de mes vieux l'amis l'a fréquentée, il y a longtemps. Elle est sérieuse. Mais vous savez ce que je pense de ce type de regroupements.

Côme acquiesça. Les communautés issues du mouvement du Renouveau

charismatique avaient vu le jour en Europe, et notamment en France, dès la fin des années soixante-dix. Sous l'influence des pentecôtistes américains, elles avaient prospéré au sein de l'Eglise Catholique, qui avait fini par considérer d'un bon œil ces groupes de chrétiens souvent fervents, devenus un véritable gisement à vocations à l'heure où elles s'essoufflaient. Axés sur la louange de l'Esprit Saint, et sur ses charismes qui avaient donné leur nom au courant spirituel, les groupes de prière initiaux s'étaient progressivement développés pour former de véritables communautés de vie, réunissant sous le même toit des laïcs vivant comme des clercs. Ils pratiquaient le baptême de l'esprit, menaient une vie de prière joyeuse, insufflant un nouvel élan au catholicisme.

Mais Vax, comme d'autres ecclésiastiques de la vieille école, se méfiait de ces communautés nouvelles, de leurs manifestations ostentatoires et des dérives qu'elles pouvaient engendrer. Le Supérieur n'oubliait pas qu'on lui avait aussi rapporté que se déroulaient, au sein de certaines d'entre elles, des tentatives de guérison de maladies par la prière, ou des séances de transes collectives. Le bon grain et l'ivraie, toujours.

C'est pourquoi le fait de tenir entre les mains un prospectus de l'un de ces communautés, planqué dans la chambre de son séminariste porté disparu, n'était pas exactement de nature à le rassurer. La moue qu'il fit ne laissait aucun doute. Tant qu'il y était, Côme reprit :

— Il y a quelque chose d'autre. Ou plutôt quelqu'un d'autre.

— Que voulez-vous dire ?

Côme s'en voulut aussitôt et se crispa dans le cuir bouillant. Il n'aurait pas dû en parler à Vax. Et si Luc s'était véritablement enjuponné ? Trop tard.

— J'ai trouvé une photographie, cachée dans sa chambre. C'est celle d'une jeune fille. Elle est accompagnée d'un numéro de téléphone portable.

Il expliqua la lampe de chevet, décrivit le photomaton, ne le montra pas. Une nouvelle dissimulation de Luc. Vax fronça les sourcils, comme s'il hésitait sur le sens à donner à cette information.

— Vous avez appelé le numéro ?

— Pas encore. Il se fait tard : demain matin.

— Avez-vous idée de qui il peut s’agir ? Une amie, sans doute ?

— C’est aussi ce que je pense.

— Connaissiez-vous son existence ?

— Non. Il ne m’avait jamais parlé d’une femme. Excepté sa mère, qui est morte quand il était jeune. Je ne lui connaissais ni cousine, ni confidente. Ni conquête passée, pour parler franchement.

Ni l’un ni l’autre ne pensait grand-chose en réalité. Ils en sauraient plus le lendemain matin – à supposer bien sûr que Luc n’ait pas, dans l’intervalle, réintégré le Séminaire.

— Par ailleurs, mon Père. Luc était sévèrement malade, la semaine dernière. J’ai questionné Thierry : Luc ne lui avait demandé aucun traitement. J’ai retrouvé des notices de médicament dans sa chambre, mais rien qui corresponde à ses symptômes. Il se faisait soigner ailleurs.

Les yeux de Vax parcouraient tour à tour les objets posés sur son bureau, mécaniquement. Des feuilles éparses sous un presse-papier, un sous-main de cuir bordeaux défraîchi, des trombones qu’il se mit à triturer entre ses doigts épais.

— En résumé, mon fils, à l’heure où nous parlons, que pensez-vous qu’il soit arrivé à Luc ?

Rassurer Vax, ce n’était pas vraiment mentir, si l’on prenait le confiteor au pied de la lettre. Côme tapota sa montre, comme si tout cela était une question de minutes.

— Il va revenir en pétant le feu.

— Si tel est le cas, nous nous trouverons bien sots. Quelles alternatives voyez-vous ?

Côme n’y couperait pas. Il décolla du siège son dos trempé et joignit ses mains à la manière d’une entrée en prière. Il commença à égrener le chapelet des possibles.

— Un accident. Il part à un endroit connu de lui seul, mais il lui arrive quelque chose, pendant le trajet ou sur place, une mauvaise chute, une syncope, une aorte qui claque. Plausible, vu son état. Et il n’est même pas en mesure de nous prévenir : le sale scénario, quoi. Dans ce cas, mon Père, puisque nous ne savons ni où ni avec qui, impossible d’avoir plus de renseignements. Je peux appeler les hôpitaux de la région, mais seule la police ou la gendarmerie sera à même de…

— Je le sais, coupa Vax. Nous en avons déjà parlé.

Vax n’avait aucune envie de mêler les autorités à la disparition de Luc. Pourtant, s’il gisait au bord d’une route, avant que Côme ne le découvre, il avait cent fois le temps de défuncter. Il s’était souvent demandé ce qu’il se passerait si un jour, dans un recoin pyrénéen, il chutait de plusieurs mètres. Simple : personne ne viendrait le chercher. Mêmes Eudes ignorait ses parcours. Mais Vax secoua la tête et enchaîna.

— Je ne vois pas pourquoi, dans ce cas, quelqu’un aurait pris soin de vider sa chambre sans m’en référer. Quelqu’un du Séminaire, au surplus, puisque personne ne peut entrer en ces murs sans que nous ne le sachions. Voyons, Côme, ne soyons pas naïfs : tout cela fait penser à un acte planifié, pas à un accident. Si Luc s’était blessé durant sa sortie, pourquoi aurait-on retiré ses ouvrages et « nettoyé » sa chambre ? Et pourquoi aurait-il résilié ou fait résilier son abonnement téléphonique ? Cela ne cadre pas avec un cas de force majeure.

Côme dut opiner. Si Vax avait raison, Luc n’avait plus de numéro. Curieusement, la thèse de l’accident avait semblé la plus rassurante, pour Côme. Fâcheux mais cartésien.

— Quoi d’autre ?, poursuivit Vax

— L’alternative, mon Père, c’est qu’il soit *vraiment* parti. Qu’il ait quitté le Séminaire pour de bon. Qu’il ait… voulu changer d’air. Ou de vie.

Cette fois, Vax ne tressaillit pas. Probablement cette idée l'avait-elle également gagné, ces dernières heures. D'un moulinet sec de la main, il encouragea Côme à explorer cette voie.

— Il avait prévu de partir, puisque j'ai vu son sac de voyage, au pied de son lit vendredi. Il n'a prévenu personne. Et il y a cette photo qu'il avait cachée, en tout cas à moi. Et à vous, bien que cela…

— … soit moins surprenant. Je vous rejoins. Qu'il ait voulu la rejoindre, c'est effectivement plausible.

Voilà au moins une certitude dans l'esprit de Côme : Luc n'était pas parti sur une panne de piété. Si l'un des deux avait dû quitter le séminaire par questionnement, ç'aurait été lui, pas Luc. En revanche, partir pour suivre quelqu'un était une autre histoire. Partir par amour et non par désamour, en quelque sorte. Après tout, si Luc avait mis secrètement autant d'ardeur à aimer une femme qu'à louer Dieu, cela devenait même une conjecture tout à fait vraisemblable.

— Il est crucial que vous lui parliez au plus tôt, Côme. Appelez-la demain matin, à la première heure. Ce soir, passez voir Maxence, demandez si Luc et lui avaient parlé de la Communauté du Très-Haut. Au besoin, allez les voir à Carcassonne. Quant au médecin qui le suivait, son père doit le connaître et Mirepoix n'est pas loin. Il n'est pas impossible qu'il vous renseigne également sur cette jeune fille.

La température n'avait pas baissé d'un degré mais la nuit était désormais tombée. Mais Vax gardait le silence. Soudain, la pointe de l'un des trombones qu'il désossait se ficha sous l'un de ses ongles, faisant perler aussitôt une goutte de sang. Le Père réprima un juron, porta l'index à sa bouche. Son front était barré de lignes profondes, de sillons creusés qui ondulaient vers ses tempes. Il hésita encore un moment.

— Ce qui me trouble tout autant que l'absence de Luc, mon garçon, *c'est que quelqu'un sait*. Quelqu'un qui est parmi nous. Qui a visité sa chambre pour la débarrasser, la nuit dernière. Luc n'a pas pu s'en aller tout seul : l'un de nous, Côme, sait s'il est parti, où, s'il a eu un accident, ou s'il a quitté le

Séminaire pour de bon. Mais il se tait.

Il se leva pesamment de son siège, trahissant une fatigue aiguë. Il contourna son bureau, se plaça devant Côme et lui glissa, presque dans un murmure rauque, où seules subsistaient les notes les plus graves de sa voix :

— Soyez prudent, je vous en conjure.

* *
*

D'ordinaire, Maxence se couchait tôt, mais il était toujours envisageable qu'il restât éveillé un peu tard, lisant l'Ancien Testament ou parfois La Croix – pour se changer les idées. Apercevant un rai de lumière glissant sous sa porte, Côme frappa et attendit que son camarade l'invitât à entrer.

Sitôt qu'il vit Maxence, souriant, assis en tailleur sur son lit, plongé dans quelque livre saint à reliure, Côme fut saisi d'une pensée à laquelle il n'était pas préparé : « et si c'était lui ? ». Les mots du Père Vax lui revinrent en mémoire. *L'un d'eux sait. L'un d'eux ment*.

Outre Côme et Luc, il restait cinq séminaristes. Et Maxence était du lot. Pourquoi serait-ce lui plus qu'un autre ? Pourquoi moins ? Côme comprit qu'aussi longtemps qu'il ne résoudrait pas la disparition de Luc, son regard sur ses congénères serait irrémédiablement celui-ci.

— Tout va bien ?

Maxence n'était éclairé que par une lumière indirecte très faible, le halo d'une lampe dont le faisceau était tourné face au mur pour en atténuer la clarté. Cela donnait à son visage une étrange pâleur, en gommait les rondeurs pour laisser saillir nez, arcades, pommettes, sous les frondaisons de boucles batailleuses. Le soupçonner était inenvisageable. Que Maxence fût exalté et insupportablement dogmatique était un fait acquis. Mais il n'était pas un menteur ni un cachottier. Au contraire : le benjamin du Séminaire parlait souvent sans réfléchir, livrant le fond de sa pensée avant de l'avoir

atteint.

— Tu m’entends, Côme ? Tout va bien ?

— Oui, ça va.

D’un autre côté, Côme savait que Maxence et Luc cultivaient une forme de proximité. Des sept séminaristes, ils étaient les deux plus imprégnés de leur foi, et pour tout dire les plus mystiques, même si Côme n’aimait pas ni le mot ni la chose. Max et Luc conversaient longuement de présence divine, de mission sacrée, de vocation, de retraite spirituelle. Côme se rappela soudain que Luc avait accompagné Maxence lors d’une session, quelques mois auparavant dans une abbaye – Fontfroide ou Saint-Martin-du-Canigou.

— Bois ça, tu n’as pas l’air bien.

Maxence lui avait rempli un verre d’eau du robinet. Côme le dévisagea. Etait-il possible que Maxence sache quelque chose à propos de Luc ? D’un coup, projeté à contre-jour, le visage de Maxence parut complètement étranger à Côme. Il réprima un frisson et s’obligea à concentrer ses pensées sur ce qu’il venait demander.

— J’ai besoin de toi. Pour Luc.

— C’est invraisemblable, n’est-ce pas ? Que crois-tu qu’il lui arrive ?

Bien que la formulation lui plût – Maxence parlait au présent – il renvoya l’interrogation.

— Toi, qu’en penses-tu ?

Maxence haussa les épaules, et fit une moue de vague dédain.

— Il est parti en retraite quelque part, pour se ressourcer. Il y est resté, voilà tout. Il n’y a pas de quoi nous faire des reproches.

— Pourquoi s’est-il attardé, selon toi ?

— À cause des retraites.

Maxence se rassit sur son lit, semblant marquer une distance avec son

interlocuteur.

— Tu ne sais pas, toi, ce que procure une retraite silencieuse. La mise à distance du monde et de ses affections. Le seul bruit de pas des moines dans les couloirs, de l'eau aux fontaines du cloître. Le rythme des offices, la méditation, l'adoration. La transcendance, parfois…

Maxence parlait très lentement et très bas, ses yeux aiguisés rivés sur un point indéterminé du mur de sa chambre.

— Cette quiétude, cet absolu, Côme, rien ne l'égale. S'en défaire, lorsque sonne la fin de la retraite, est un déchirement. Tu ne peux pas comprendre ça. Luc, oui, il connaît ces moments. Il les pratique, il les aime par-dessus tout. C'est pourquoi je suis persuadé que, cette fois-ci, il aura ressenti en lui le besoin, comme un appel, de prolonger cette béatitude de quelques heures.

Côme fut saisi par quelques bribes. Il éprouvait, certes, pour ces retraites silencieuses une certaine méfiance, sinon une franche aversion. Mais ces mots résonnaient en lui, car il convoquait les mêmes images pour décrire ses haltes pyrénéennes. Le retrait du monde, la redécouverte de soi, la contemplation. Et cette douleur dominicale, chaque fois réitérée, de quitter ses sommets pour retrouver la ville, le monde. Oui, il savait ce que voulait dire Maxence. Et l'hypothèse prenait corps, soudain, même si elle n'expliquait pas tout. Il devenait d'autant plus impérieux de connaître son lieu de séjour.

— Où était-il ?

— Je l'ignore.

Le Vendéen semblait parfaitement sincère. La réponse avait fusé, la voix était nette, sans la moindre inflexion. Côme pensa instantanément qu'il était inutile d'insister : Maxence n'était sans doute pas dans la confidence. Pas dans celle-là, en tout cas. Il décida d'enchaîner sur le motif de sa visite.

— La Communauté du Très-Haut, ça te dit quelque chose ?

— Bien sûr. C'est précisément l'une de celles qui organisent les temps de silence dont je te parlais à l'instant. Elle a son siège à Carcassonne.

— C’est exact. Tu y es déjà allé ?

— Au siège ? Non. Mais à leurs retraites, oui, jusqu’à l’an dernier.

— Avec Luc ?

Maxence réfléchit un instant avant de répondre.

— Non. Je n’ai amené Luc qu’une seule fois, et ce n’était pas au Très-Haut. C’était une retraite proposée directement par les Frères de Fontfroide. En revanche, je crois bien que nous avions parlé du Très-Haut, Luc et moi. Oui, maintenant que tu le dis, je me rappelle clairement avoir évoqué cette Communauté avec lui. C’est assez récent, d’ailleurs, il y a quelques mois tout au plus. Il revenait d’un week-end chez eux.

Côme sentit sa poitrine se comprimer tout à coup. Cela confirmait que Luc fréquentait la Communauté du Très-Haut. Il n’était même plus nécessaire de parler à Maxence du tract vert planqué sous le tiroir.

— Est-il possible qu’il soit parti là-bas, samedi ?

— Bien sûr, s’ils organisaient une retraite. Mais comme je te l’ai dit, je n’en sais rien.

— Comment puis-je vérifier le programme de leurs coteries ?

— En les appelant. En tout cas, c’est toujours comme ça que j’ai procédé. Ils n’ont pas de site Internet. On téléphone, on s’inscrit, voilà.

— Les retraites se déroulent à Carcassonne ?

— Non, jamais : ils n’y ont qu’un local au centre de la ville fortifiée, assez exigu je crois, en tout cas sans dortoir ni cellule. Elles ont lieu dans des sites religieux, des centres, des genres de foyers, qui appartiennent à la Communauté. La plupart des foyers ont une maison d’accueil ; il y en a plusieurs, répartis dans toute la région. Ils ont quelques résidents à l’année, et ils organisent à tour de rôle des week-ends thématiques ouverts à tous, à condition de s’inscrire à l’avance.

— Des week-ends thématiques ?

— Oui. Des préparations au mariage, ou au baptême, pour les catéchumènes. Des méditations – c'est ainsi que l'on appelle les retraites silencieuses. Ou les « Paroles du Très-Haut », où l'on écoute le Berger.

Côme visualisa aussitôt un troupeau de fidèles, un cheptel de croyants. Qui pouvait bien se décerner pareil sobriquet dans une communauté catholique ? Une bouffée de mépris le submergea. *Avance*.

— Le Berger ? Quel Berger ?

— Un prêtre. Chaque foyer en a un. Il dispense les sermons, pratique l'exégèse, mais prodigue également un accompagnement spirituel individuel pour les participants qui en font la demande. Ainsi que le sacrement de réconciliation, bien entendu. Son titre officiel est celui de Prédicateur du foyer – qu'il dirige de fait – mais nous le nommons Berger.

— Tu connais les Bergers de la Communauté du Très-Haut ?

— Eh bien il y en a plusieurs. Le plus importante est Bernard Le Ster. C'est lui qui assurait les enseignements, lorsque j'ai participé aux sessions du Très-Haut. C'était dans un foyer situé près de Pau, où il vit toute l'année, en permanence. Un homme formidable, dont les prêches sont si incarnés, je l'ai entendu parler de la mort, un jour, c'était éblouissant…

— Je vois. Quelle est la doctrine de la Communauté ?

— La doctrine… Je ne crois pas que l'on puisse parler en ces termes. Plus exactement, la doctrine, c'est l'Evangile, ni plus ni moins. Nous ne nous basons que sur les Ecritures, et les psaumes, mais nous tâchons de les vivre plus intensément, de les ressentir, de les intégrer en homéostasie.

— Vaste programme. Et dans quel foyer Luc se rendait ?

— Navré, je l'ignore. Mais il ne doit pas y en avoir trente-six dans la région, tu auras vite fait le tour, en démarrant tôt. « *Au début était le commencement* », est-il écrit dans la Genèse.

— T'es sûr ?

— Il me semble bien.

Côme referma la porte en se marrant, et, aussitôt, une autre interrogation lui traversa l'esprit. Juste pour vérifier. Il frappa et rouvrit sans attendre. Maxence n'avait pas bougé, mais avait fermé les yeux.

— Désolé, Max, une dernière question : lors de vos retraites, l'usage du téléphone portable est-il autorisé ?

Maxence se contenta de lever les paupières et de regarder vers lui, l'air presque triste, en esquissant un sourire, très lentement. Bien sûr que non, ils ne l'étaient pas. Côme remercia et sortit pour de bon.

Avant de regagner sa chambre, il cogna mécaniquement à celle de Luc, et tourna sa poignée. L'obscurité, toujours, et personne. Le néon du couloir projetait juste assez de clarté pour lui permettre de distinguer les étagères sans livres, le tiroir de guingois, le lit fait. Rien n'avait bougé depuis le matin. Luc n'était pas là.

* *
*

Aller voir la Communauté du Très-Haut. Vax l'avait suggéré, mais c'est surtout l'entretien avec Maxence qui l'avait convaincu. Côme était passé par plusieurs états d'esprit dans la journée, mais celui de ce soir n'était pas le plus désolé. Il avait plusieurs raisons de penser que Luc était parti assister à une retraite. Son paquetage, bouclé au pied du lit, attestait d'un départ prochain, que le coup de fatigue n'avait fait que décaler de quelques heures, peut-être. Il avait pu s'inscrire à un séjour, et le cacher pour s'épargner les foudres – toutes relatives – de Vax, à l'approche du Congrès.

S'il s'y était effectivement rendu, la Communauté du Très-Haut paraissait une destination probable. Même curieusement dissimulé, le prospectus vert montrait l'intérêt de Luc pour leurs rassemblements. Maxence avait validé ce point. Encore fallait-il savoir dans quel foyer.

L'essence même d'une retraite au Très-Haut conduisait à bannir tout

contact avec l'extérieur, le temps du séjour. Le téléphone de Luc était coupé depuis samedi. Côme attrapa soudain le sien, et reprit l'historique des SMS reçus : celui de Luc, un simple salut, avait été envoyé à 16h33 ce même samedi. Luc venait peut-être d'arriver sur place. Qu'avait dit le Père Vax à ce propos ? Que la ligne était résiliée, qu'il n'y avait plus d'abonnés. Le Supérieur n'avait-il pas pu simplement se tromper ?

Côme appuya sur la touche de rappel automatique, le raccourci vers le numéro de Luc. Il n'y eut pas de sonnerie. Une voix de femme débitait le message : « *Le numéro que vous avez demandé n'est pas attribué* ». Côme balança un juron et son mobile sur son oreiller. Ce n'était pas cohérent. Eteindre son téléphone, même en ôter une puce ou la carte SIM, ne suffisait pas à supprimer toute tonalité, toute référence au numéro appelé. Même si le téléphone était détruit par accident, cela n'arrivait pas.

À moins que Luc ne se le soit fait dérober, et qu'il ait fait suspendre sa ligne par précaution. Côme pensa à contacter l'opérateur de téléphonie. Mais quelle légitimité avait-il ? Que pouvait-il leur dire, pour les convaincre de le renseigner, alors qu'il n'était même pas le titulaire du contrat ? Pourtant cette idée d'une résiliation volontaire pour remédier à un vol lui plaisait. Il fallait un concours de circonstances : une maladie, une retraite, une fauche, un retard. Mais ce n'était pas impossible.

Et encore, il restait des scories. La photo. Les livres. Pour la première, il serait rapidement fixé. L'envie lui prit d'appeler le numéro, là, tout de suite.

Pour les seconds, les bouquins évaporés, il ne pigeait pas. Aucun des scenarii ne réconciliait ce fait avec les autres. Et surtout, plus encore que l'étrangeté de la chose, elle lui renvoyait l'idée que l'un des résidents du Séminaire était mouillé. Car si l'on admettait que Luc n'avait pas pu entrer dans les lieux, puis ressortir de sa chambre avec ses livres, dans la nuit de dimanche, sans être repéré, il n'y avait que deux solutions : soit il avait été vu, et on se taisait. Soit il n'était pas revenu, et on avait fait le ménage à sa place. Dans les deux cas, Côme ne voyait pas pourquoi.

Il n'en saurait pas plus ce soir. Il s'étendit sur son drap et sombra aussitôt.

La dernière pensée qui le traversa fut une angoisse fulgurante, celle qu’il avait passé la journée à combattre et la soirée à chasser.

* *
*

VII – Mardi 24 juin

La nuit n’avait ramené ni Luc ni la fraîcheur, et le réfectoire demeurait tiède lorsque Côme s’y installa.

La salle était vide, mais il entendait le sifflement d’une bouilloire, et le tintement des couverts en provenance de la cuisine. Il y trouva Sœur Marthe, qui, première levée, préparait les tournées de café et de thé. De ce fait, la température dans la petite pièce avait déjà monté, et Côme sentit perler à ses sourcils les premières sueurs du jour.

— Bonjour, ma Sœur.

Marthe pivota et lui sourit. Elle semblait aussi minuscule que replète, d’une rassurante compacité.

— Ah Côme, je ne t’avais pas entendu venir. Tiens, puisque le Bon Dieu t’a mis là, tu vas m’aider à mettre la table, veux-tu ? Mais ce n’est pas dans tes habitudes d’être si tôt sur pied, que t’arrive-t-il ?

Côme saisit des corbeilles de pain frais que le boulanger déposait à l’aurore – privilège qu’il consentait uniquement au Séminaire, puisqu’il y avait belle lurette qu’il ne livrait plus. Mais par sympathie, il venait lui-même poser cinq baguettes de la première fournée, à l’heure où seule Marthe était levée. La croûte était encore chaude quand Côme y posa la main, saupoudrant ses doigts d’une pellicule de farine. Il disposa les corbeilles sur les tables communes.

Marthe arriva juste après, avec une pile branlante de bols dépareillés, penchant dangereusement. De l’autre main, elle tenait fermement la cafetière et la bouilloire, toutes deux remplies et brûlantes. Pas une goutte ne versa lorsqu’elle déposa le tout. Estimant sa mission faite, elle s’assit et Côme s’attabla près d’elle. Ils rompirent tour à tour la première baguette, dégageant l’arôme d’une mie onctueuse. Tandis que Marthe se servait copieusement de confiture de rhubarbe – issue du jardin du Séminaire et confectionnée par elle-même avec beaucoup trop de sucre, Côme guetta la

porte du réfectoire. Personne ne venait, il était encore tôt. Les plus matinaux – Yoland, Vax, Dintrans, Maxence – ne tarderaient pas, et c'était le moment.

— Ma sœur, je peux vous embêter un instant ?

La bouche pleine, elle n'eut d'autre choix que d'approuver.

— Vous qui savez tout de la vie du Séminaire, vous pouvez peut-être m'aider à y voir plus clair dans l'absence de Luc.

Tout aussi mécaniquement que la veille, Côme avait ouvert sa porte sur le trajet, et il n'y avait rien vu : ni Luc, ni sac, ni livres. Le silence de la Sœur, toujours mâtiné de rhubarbe, valait acquiescement.

— Je suppose que vous ne l'avez pas vu depuis…

— Vendredi midi, annonça-t-elle sans relâcher le rythme masticatoire. À la vaisselle. Ah ça, il n'était pas bien fringant, le pauvre garçon. À peine s'il tenait sur ses jambes !

— Il vous a parlé de sa santé ?

— Ça non. Mais il faisait peine à voir. Je lui ai dit, mais il a secoué la tête, l'air de dire non, non. J'ai laissé courir, tu penses, je lui avais déjà dit.

— Dit quoi, ma Sœur ?

— Qu'il devait se soigner. C'est la fois où il m'a demandé des pommades pour ses plaques. Je lui ai dit que ce n'était pas normal. Mais là aussi, il avait pris le tube en souriant, et puis plus rien. Ah ça, il est sacrément têtu, quand il veut.

La Sœur avait vécu dans toutes sortes de pays et de continents, et s'était improvisée infirmière dans des dispensaires miséreux. Côme tenta sa chance.

— Vous savez ce qu'il avait ?

— Ah ça non, mais un truc bizarre. Ça oui. Ça m'avait rappelé quelque chose, un moment, en le voyant, et puis ça m'a échappé. Mais ses boutons,

là, ses fièvres, bizarre, je te dis.

Marthe fixait à présent le mur, droit devant elle, comme si elle creusait ses souvenirs pour se rappeler un microbe, un symptôme, une bactérie, qu'elle aurait croisé par le passé. Elle ne mangeait plus, et la fumée du thé dessinait un voile de buée sur ses demi-lunes, faisant paraître humides ses yeux bleu gris.

— Le coup où il m'a demandé la crème, Thierry n'était pas là. Ça peut pas attendre ?, je lui ai demandé. Ah ça non, il m'a répondu. Je n'aime pas bien utiliser la clé de la pharmacie, ça contrarie Thierry.

Contrarier un séminariste se situait juste après contrarier Vax, sur l'échelle des tabous de Sœur Marthe.

— Il avait l'air tellement enquiquiné avec ses rougeurs que je lui ai pris sa crème, mais en demandant à Thierry, sans lui dire pour qui c'était.

— Quand était-ce ?

— Il y a huit dix jours, deux semaines tout au plus. Oui, c'est ça, c'était la semaine d'avant. Ça a peut-être fait effet, parce qu'il ne m'en a plus reparlé.

Cela corroborait ce qu'avait dit Thierry. Côme marqua une pause et but une gorgée de café. Marthe en profita pour finir sa demi-baguette, tandis que s'agitaient la chaîne d'épais maillons argentés qu'elle portait au cou, et la colombe qui lui servait de pendentif. Côme n'entendait toujours aucun bruit de pas dans le couloir.

— Vous ne l'avez pas vu du week-end, donc.

— Non, pas depuis la vaisselle, je t'ai dit.

— Vous êtes restée au Séminaire ?

— Oui, la plupart du temps, dans mon bureau. J'ai fait des courses samedi matin, des fournitures, et puis je suis allée à La Procure, pour la musique. J'ai déjeuné ici, travaillé tout l'après-midi, et encore le soir. Dimanche, je suis allée à l'office chez les Carmélites du centre-ville, j'ai mangé avec elles, et je suis rentrée travailler. Jusqu'au soir, encore, avec tout ce qu'il y a

à faire.

— Et qui avez-vous croisé, durant ces deux jours ?

— Pas Luc, je viens de te le dire.

— J’ai bien compris, mais qui d’autre ?

Sœur Marthe pivota très lentement, et fixa Côme dans les yeux, d’un regard attristé. Elle comprenait ce que Côme ne s’avouait encore qu’à peine : il était en train de reconstituer l’emploi du temps de chaque résident, pour découvrir *qui* avait pu voir Luc, nettoyer sa chambre, et ne voulait pas le dire. Il enquêtait, mais mollement, à la manière de ces flics chargés d’interroger le voisinage par acquit de conscience, certains de l’inutilité de leur mission : car Luc allait revenir. Il s’en voulait.

— Un peu tout le monde, se résolut-elle à répondre. Tu sais, le week-end, ça va ça vient. Toi, tiens, je t’ai vu passer samedi matin, avant de partir en ville. Tu as pris ta voiture, il était tôt.

Côme ne se rappelait même pas avoir croisé Marthe. Mais son aquarium donnait sur le seul couloir d’accès au Séminaire, et sa fenêtre s’ouvrait sur la cour intérieure où stationnaient les véhicules des résidents. Bien qu’elle s’en offusquât lorsque Côme la charriait à ce sujet, la Sœur surveillait toutes allées et venues dans les locaux. L’œil de Moscou, avec l’onction de Vax.

— Et puis j’ai vu partir Yoland, aussi, samedi matin. Il m’a fait un signe.

— Il était seul ?

— Bien sûr. Yoland, il est toujours seul.

— Et qui d’autre ?

— Ensuite, c’est moi qui suis sortie. Quand je suis revenu au déjeuner, il n’y avait plus que Thierry et Thaddée. Le Père Vax nous a rejoints, pour le café. Je crois qu’il n’avait pas quitté son bureau de la matinée. Je n’en suis pas sûr, note bien, je n’étais pas là. L’après-midi, je n’ai pas vu grand monde, ça non. C’était calme, nous avons dîné tous les quatre.

— Le Père Vax, vous-même, Thierry et Thaddée, donc. Et le dimanche ?

— Comme je suis sortie tôt, je n'ai pas vu les passages du matin. Mais après mon retour, j'ai vu tout le monde défiler. Toi, d'ailleurs, le dimanche soir. Ça ne s'est pas bien passé, ton week-end ?

Décidément, rien n'échappait à la Sœur, mais Côme n'avait aucune envie de lui en parler. Il attendit un instant, le temps de se resservir un café, que Marthe reprît le fil des arrivants.

— Et puis les Pères Dintrans et Simonet, Maxence peu après. Yoland est arrivé le dernier, très tard. Olivier devait être déjà rentré avant moi, je ne l'ai pas vu revenir mais il était là au dîner.

Le bulletin de la vigie n'apportait pas d'élément nouveau à Côme. Des pas étouffés : on venait dans le couloir.

— Donc si je résume, vous n'avez pas vu sortir Luc. Donc il est parti pendant votre absence.

— Ça oui, sans doute.

La porte du réfectoire s'ouvrit sur la silhouette longue et massive de Yoland. Il s'avança d'un pas de western, sourit à Marthe puis tordit légèrement la bouche, en signe d'ironie : voir Côme le devancer au premier repas n'était pas fréquent. Il s'assit avec eux.

— Toujours pas là, hein ?

Au moins, avec Yoland, il n'y avait pas à se perdre en préambule. Côme secoua la tête, tandis que Yoland saisissait la cafetière et s'en servait un plein bol.

— *Extraña*…, souffla-t-il, comme pour lui-même.

— C'est son départ qui t'étonne ?

Yoland leva très lentement un œil vers Côme, et le fixa longuement.

— Quoi d'autre ?

Marthe s’était levée et ramenait les corbeilles vides à la cuisine. Elle semblait vouloir échapper au spectacle de Côme interrogeant un séminariste. Côme n’était pas plus enjoué, mais il avait promis à Vax. Autant faire court.

— Et toi, Yoland, samedi ?

— À Biarritz. Au rugby.

Côme n’avait jamais bien compris la passion du séminariste espagnol pour le rugby. Un jour, il avait même franchement douté en entendant Yoland raconter qu’il avait connu et aimé ce sport en Namibie. Mais au hasard d’une lecture, il avait appris que ce pays figurait régulièrement en bonne place dans les compétitions internationales. Bénéfice du doute.

— Mais, la saison sportive n’est pas terminée ?

— Match amical. Le derby, contre Bayonne. Ces *cabrones* de l’Aviron.

— Encore ? Avec toi, j’ai l’impression que le derby a lieu tous les dimanches. Tu étais seul ?

— Non, avec mon cousin, et puis on était six mille.

Yoland se foutait de sa gueule, mais cela ne signifiait pas forcément qu’il mentait. La frontière de la vérité était mouvante, chez lui.

— Je veux dire, seul du Séminaire ?

— J’ai compris. Oui, je suis parti seul samedi matin, par le train. Mon cousin m’attendait. On s’est garés sur le parking du stade. J’ai acheté la place au guichet, je suis allé, j’ai applaudi.

— Qui a gagné ?

— Match nul, 6-6. Amical, mais nul. Les derbies n’ont plus de sens. Et puis je suis sorti du stade, le cousin est reparti et j’ai passé la soirée avec les kinés du club. Comme d’habitude.

Car Yoland avait, selon ses dires, sympathisé avec le staff médical biarrot, et il avait coutume de fêter les victoires avec eux. Et visiblement les matchs

nuls en amical aussi, donc. Pas encore le moment de vérifier les affirmations.

— Tu n’as pas vu Luc avant de partir ?

Yoland secoua la tête.

— Et en rentrant ?

— On prend le temps, à Biarritz. Suis arrivé trop tard, le dimanche, tout le monde dormait déjà, je crois. Je n’ai vu personne.

L’Espagnol n’en dirait pas plus. Même si quelque chose sonnait faux dans ses réponses lapidaires, Côme décida qu’il fallait le croire. À cette heure, il n’avait pas d’autre solution, de toute façon.

* *
*

Côme s’était calfeutré dans sa chambre, et lorgnait son téléphone, comme s’il espérait qu’il sonnerait de lui-même. L’heure était à présent décente pour appeler. Il avait posé devant lui la photographie miniature retrouvée sous la lampe de chevet de Luc. Il fixa longuement ce visage, jusqu’à ressentir une trouble impression de familiarité, l’imprécise intuition qu’il la connaissait – mais avec la certitude de ne l’avoir jamais vue.

Il hésitait. Que pouvait-il découvrir ? Qu’allait-il lui dire, d’abord ? La seule présence du photomaton chez Luc était troublante, sa dissimulation plus encore. Pour avoir lui-même, adolescent, soustrait à la vigilance de Catherine Marsault les photos et les lettres d’un flirt de vacances, il reconnaissait assez ce type de planque naïve. Mais Luc ne lui avait jamais rien dit. Et d’ailleurs, il n’avait pas besoin d’une telle précaution : personne ne fouillait les chambres, au Séminaire. Jusqu’à aujourd’hui, tout au moins.

Il se concentra sur le visage de la photo. Bien dessiné, aux traits fins, d’une peau pâle ponctuée de quelques grains de beauté, yeux bleu ardoise.

Jolie fille, incontestablement. Qui était-elle, bon Dieu ?

Il saisit le téléphone, composa. Une sonnerie. Deux. Côme était en apnée.

— Allô ?

La voix était douce, presque enfantine. Rassurante, en tout cas.

— Bonjour Mademoiselle. Je suis un ami de Luc, nous ne nous connaissons pas.

— Décidément !

L'intonation était cette fois riante, de celles de l'annonce d'une heureuse surprise. Elle n'appréhendait pas son appel.

— Comment va-t-il ? Je veux dire, que devient-il ?

— C'est à ce propos que je vous appelle. Je suis navré de vous importuner, mais Luc a, comment dire… quitté le Séminaire.

— Il y était encore ?

Une inflexion, quasi-imperceptible, avait affecté la voix du photomaton. La question désarçonna Côme un instant. Comment cela, « encore » ? Mais il y avait *toujours* été !

— Mais oui, bien sûr. Que voulez-vous dire ?

— À mon tour d'être navrée, mais qui êtes-vous, au juste ?

Il n'osa pas lui retourner la question.

— Son voisin de chambre au Séminaire. Son ami, aussi, je crois.

— Eh bien donc, vous savez ce qu'il devient.

— Pas vous ?

— Pas depuis deux ans. Jusqu'à samedi dernier.

Samedi, encore. Côme s'entendit demander :

— Vous l’avez vu samedi ?

— Pas vu, non. Lu. J’ai reçu un mail. Et maintenant votre appel.

Deux ans. Le ton était ferme, la voix nette. Côme devina qu’elle disait vrai, elle était sans nouvelles de Luc, et il venait tout juste de refaire surface. Tout en disparaissant. Pour elle ? Le raccourci était tentant.

— Vous me pardonnerez d’être indiscret, mais j’aurais besoin de savoir ce qu’il vous a exactement écrit samedi.

— Vous êtes gonflé, vous. Cela dit, ce sera vite fait : rien. Ou quasiment. Je le sais encore de tête : « *Salut Carole. Je pense à toi. Luc* ». J’ai été surprise, bien entendu. Je ne savais même pas s’il était encore séminariste.

— Il l’est. Vous pouvez me dire vers quelle heure il vous l’a expédié ?, reprit Côme, qui se doutait de la réponse.

— Attendez un instant.

Côme entendit un bruit de fond : elle vérifiait l’horaire directement sur son téléphone.

— 16 heures 45.

Exactement douze minutes après le SMS de salut que Luc lui avait adressé, le même jour. Cela avait forcément un sens. Lequel ?

— Mais, si vous ignoriez ce mail, comment m’avez-vous trouvée ?

Le couac : Côme n’avait même pas pensé à cette question. Aucun bluff plausible ne lui vint, et il ne pouvait pas tergiverser.

— Vous m’entendez bien ? Je vous demandais comment vous aviez eu mon numéro.

— Dans les papiers de Luc. J’ai trouvé votre numéro dans un… carnet, dans sa chambre.

— Un vieux carnet, alors. Deux ans, je vous dis, qu’il ne m’a pas appelée. Ou plus exactement, qu’il ne m’a pas rappelée. Il vous l’avait dit, que

j’attendais de ses nouvelles, régulièrement ?

— Non.

Plutôt que de s’aventurer sur ce terrain – Côme ignorait réellement qu’une jeune femme téléphonait à Luc –, mieux valait encore parler de la découverte du numéro.

— Pour être exact, Mademoiselle, votre numéro figurait au verso d’une photo que Luc gardait dans sa chambre. Une photo de vous.

Elle éclata d’un rire sonore, spontané, jovial. Tout juste pouvait-on percevoir une pointe d’amertume.

— Il gardait une photo de moi ? Je suis flattée. Elle est ancienne, de l’époque du lycée, probablement ?

— Vous étiez ensemble au lycée ?, relança Côme, en saisissant l’occasion de noyer le poisson.

— Je crois qu’il ne vous a jamais parlé de moi !, répondit, toujours joyeusement, son interlocutrice. Au collège et au lycée. Je suis de Mirepoix, comme lui. Nous nous sommes suivis pendant plusieurs années. Via l’aumônerie.

— Vous étiez… amis ?

Nouveau rire.

— Amis, oui, et c’est tout, je vous rassure !

— Je n’étais pas inquiet.

— Mais vous n’osiez pas me demander clairement si nous avions été plus que camarades. Alors, cette photographie, une fête de fin d’année ? Je suis présentable ?

— Oh beaucoup plus simplement, vous êtes dans une cabine de photomaton, pas toute jeune. La cabine, j’entends. Vous êtes, euh, très bien, avec des cheveux blonds au carré, une chemise orangée, et…

— *Vous plaisantez* ?

Un silence, sec, intense, puis un nouvel éclat de rire, plus troublant que les précédents. Comme une brisée.

— Qu’est-ce qui vous fait rire ?

— Votre description. Je suis antillaise.

Côme s’affaissa d’un bloc. Il regarda de nouveau la photographie. Une jeune fille blonde, pâle. Il retourna le bout de papier. Il entendit la voix continuer, mais il n’écoutait plus. Il conclut par quelques banalités courtoises et désolées, mécaniques. Il raccrocha sans savoir si elle parlait encore.

Ses pensées s’entrechoquaient, il inspira et s’efforça de se concentrer. Une vérité affleurait, plus que tout ce qu’il avait appris : il ne cherchait pas une femme. *Il en cherchait deux*.

* *
*

À peine avait-il enclenché le moteur – en saluant Marthe qui faisait signe au carreau – que Côme plongea dans le fatras des événements en cours. Le Congrès, l’excitation. L’accident vasculaire d’Eudes, gardé secret. Luc, malade, sans force, qui disparaissait et emportait la moitié de sa chambre. Qui résiliait son abonnement de mobile, mais écrivait un message à son ami du Séminaire, un autre à une camarade de lycée. Les séminaristes qui n’avaient rien vu, ni ceux qui étaient restés, ni ceux qui étaient partis, comme les trois singes de l’histoire. Et puis Carole. Luc ne l’avait pas rejointe, ce qui faisait déjà une hypothèse à éliminer. Qui n’aurait pas été la plus ennuyante, d’ailleurs.

Il sortit du centre-ville de Tarbes, sans encombre, comme il se devait un mardi à 10 heures.

Il restait le visage du photomaton. Sur lui, il ne disposait d'aucune information. Ni nom, ni adresse, ni la moindre écriture, sinon celle d'un numéro qui n'était pas le sien. Le rideau de la cabine du photomaton était râpé, d'un bleu nuit délavé, plissé, absolument quelconque, de ceux qu'on trouve dans la moindre gare ou aux entrées des centres commerciaux. Elle ne portait pas de signe distinctif, pendentif, boucle d'oreilles, ni même maquillage. Simplement un chemisier suranné, qui jurait avec le rideau. Celle-là, qui était-elle ?

Côme repensa alors à Luc, sans comprendre ce qu'il ressentait au juste à son égard. Il lui avait caché l'existence de deux femmes, qui, peut-être, comptaient ou avaient compté pour lui. Voilà encore trois jours, Côme aurait juré ne rien ignorer de Luc. Il connaissait son histoire, son enfance, ses loisirs. Ses travers aussi, son rapport à la religion. Ses habitudes, ses opinions, ses peurs. Mais pas de relations féminines, pas de souvenir amoureux. Le connaissait-il seulement ?

Un panneau discret l'informa que Carcassonne n'était plus qu'à cent vingt kilomètres. Il n'était pas plus avancé. Il comptait sur sa visite à la Communauté du Très-Haut pour y voir plus clair.

C'est à l'heure la plus chaude qu'il rangea la voiture sur l'un des parcs géants construits au pied de la cité. Aussitôt il s'engagea dans un sentier sinueux, très à pic, qui transperçait les remparts et s'enfonçait au cœur de la vieille ville. Une nouvelle fois, il sortit de sa poche le prospectus vert trouvé dans la chambre de Luc, qui commençait à partir en lambeaux. Il relut l'adresse, 12 rue Saint-François, dans l'une des voies les plus hautes de Carcassonne. Sur un plan de ville d'imitation médiévale, il suivit l'entrelacs des ruelles jusqu'à celle qu'il cherchait, minuscule, tout juste une sente.

Il continua à marcher le long des maisons à colombages, sans même rechercher l'ombre. Il croisait des grappes de touristes fuyant le cagnard, courbés en deux sous les points d'eau citadins, les enfants s'en aspergeant. Ni l'atmosphère suffocante, ni les pierres lisses quadrillant le sol ne le ralentissaient, il n'y prêtait même pas attention. Il déboucha rapidement à l'angle de la rue Saint-François. Quelques pas plus tard, il faisait face au

numéro 12.

Une simple vitrine, sur laquelle une affiche vantait les pèlerinages de Lourdes pour les adolescents du diocèse. Il ne distinguait pas l'intérieur, faiblement éclairé. Il se posta face à la porte d'entrée, en bois noir, massive, où brillait un heurtoir d'argent. Une sonnette portait la mention « *Cté Très-Haut* », écrite à la main. Elle ne fonctionnait pas. Il tenta de nouveau de regarder à l'intérieur, sans succès. Il ne parvenait pas à voir si quelqu'un se trouvait à l'intérieur. Il saisit la poignée de laiton, la porte n'était pas fermée. Il entra.

Ses yeux s'habituèrent rapidement à la semi pénombre du lieu. Une pièce exiguë s'ouvrait devant lui, semblable à une minuscule boutique. Des étagères portaient des livres bon marché, des présentoirs mêlaient des cartes postales sans souci d'harmonie. Une musique douce, légère, planait dans la pièce, diffusée par deux enceintes surélevées. Les voix étaient somptueusement réparties, d'une justesse absolue, et l'ensemble formait une nappe envoûtante. Côme resta un instant recueilli devant cette musique, reprenant pied dans la chaleur du local non climatisé. Une chaleur à pierre fondre, aurait dit Maxence, qui pour une fois n'aurait pas été loin de la vérité.

Il se rappela tout à coup qu'il ne venait pas pour écouter un quatuor à cordes. Scrutant les lieux, il repéra un comptoir tout simple, situé vers le fond, et, juste derrière, un rideau de velours beige pendant à une tringle d'or – le seul signe d'apparat dans cet espace.

Il se rapprocha de l'une des petites tables où s'étalaient, dans un demi-cercle raté, divers documents bigarrés. Instinctivement, Côme les balaya d'un geste, et trouva ce qu'il cherchait : le tract vert promotionnel de la Communauté. Celui de Luc. Confirmation d'une évidence : c'était bien de ce groupe qu'il s'agissait.

— Je peux vous aider, Monsieur ?

Côme sursauta. Il fit volte-face si violemment qu'il cogna l'un des guéridons, qui s'effondra au sol dans un envol de dépliants verts. Il n'avait

pas entendu venir l’homme qui lui faisait face, et qui à présent avait contourné le petit comptoir pour se diriger doucement vers lui en souriant, nullement gêné par son intrusion dans le local.

— Je vous ai fait peur, désolé.

— Je venais d’entrer, je regardais vos documents, je croyais qu’il n’y avait personne.

Tandis qu’ils se penchaient ensemble pour ramasser les papiers tombés sur le carrelage, Côme observa l’homme, qui portait la quarantaine et une chemisette bleue. Hormis des sandales en cuir tressé, semblables à celles des moines – courantes en cette saison car elles étaient à la mode – rien n’indiquait qu’il fût un ecclésiastique.

Lorsqu’ils eurent terminé le rangement, l’homme d’accueil relança le dialogue.

— Vous connaissez déjà notre Communauté, ou est-ce la première fois que vous venez ?

— Les deux, à vrai dire. Je vous connais par tout le bien que l’on m’a dit de vous, mais je n’ai jamais eu l’occasion de venir à l’une de vos… activités. Pourriez-vous me les présenter ?

— Eh bien, pour commencer, nous sommes ouverts à tous, croyants ou non croyants.

— Je suis croyant, précisa Côme brusquement comme s’il exhibait un laissez-passer.

— Fort bien. Notre Communauté regroupe de nombreuses personnes, clercs ou laïcs, venus de tous horizons, et organise des rencontres entre eux, sur des thèmes tournant autour de la foi, ou des chemins de vie en général. Cela peut aller de simples réunions de discussion, d’écoute ou de partage, le soir, à des séjours se déroulant sur plusieurs journées, souvent le week-end, dans l’un des foyers que nous gérons. Et enfin, il y a un grand rassemblement chaque été.

— Où se tient ce rassemblement, cette année ?

— Ah non, cette année, il n’a pas lieu : la Communauté est très investie dans le Congrès Œcuménique de Lourdes. Peut-être en avez-vous entendu parler ?

— Comme tout le monde, balaya Côme.

Il ne souhaitait pas dévoiler son identité, ni sa qualité de séminariste, et encore moins évoquer la disparition de Luc. Des fois qu’elle serait liée, de près ou de loin, à la Communauté.

— Ecoutez, des camarades m’ont surtout vanté vos retraites thématiques, dédiées au recueillement ou à la préparation au baptême.

— C’est l’une de nos principales activités, oui. Si l’un des sujets vous intéresse, …

— Oui, tous.

Il était difficile d’imaginer une réponse plus conne. À moins d’être à la fois fiancé, catéchumène, contemplatif, musicien et moribond. L’homme en bleu continua à sourire, mais fronça très légèrement les sourcils, faisant plisser une glabelle qui ne les scindait pas vraiment.

— Je veux dire, plusieurs de ces thèmes, de ces retraites. Vous avez plusieurs foyers, n’est-ce pas ?

— Une vingtaine dans toute la France, dont cinq dans la région. Et un tout près d’ici. Vous êtes du coin ?

L’homme se retourna, saisit une feuille, la tendit à Côme. Y figurait une liste des foyers du Sud-Ouest, leur nom, leur adresse, et une photographie de chaque maison d’hébergement. Malgré la piètre qualité des photos, Côme comprit qu’il s’agissait pour l’essentiel de bâtisses cossues, ceintes de vastes parcs. Propices à un retrait du monde, et révélatrices d’une certaine aisance de la Communauté. En bas du document, un tableau récapitulait les dates, les lieux et les thèmes des retraites qui s’y déroulaient.

Côme chercha aussitôt l’information attendue, mais se perdit dans le

tableau à multiples entrées, aux cases trop petites, à l’impression grossière.

— Je peux le garder ?

— Bien sûr.

— L’un de mes amis m’a parlé avec enthousiasme d’une retraite qu’il a faite le week-end dernier chez vous, mais je n’ai pas retenu où cela se passait. Voyez-vous à laquelle je fais allusion ?

Son interlocuteur continuait de sourire invariablement, cela en devenait presque embarrassant.

— Notre grande rencontre, samedi, avait lieu au foyer de Pau, autour d’une réflexion sur la Passion. Elle a connu un grand succès, plus de cinquante personnes extérieures sont venues écouter le Père Le Ster. Outre les résidents permanents du foyer, bien sûr. Nous avons vécu un moment intense. C’est notre plus grand foyer, et il se prête parfaitement à un rassemblement de grande ampleur. C’est souvent là que nous organisons nos rencontres nationales annuelles, vous voyez.

Le Ster. Le nom du prédicateur qu’avait prononcé Maxence, en le qualifiant de Guide, ou de Berger.

— J’en ai entendu parler, oui. De votre Berger aussi.

— Pour la partie Sud de la France, il dirige notre Communauté, dont il est l’un des fondateurs.

— C’est probablement là qu’était mon ami, j’ai l’impression que ça l’a bien requinqué.

— Je suppose. De toute façon, le week-end dernier, il n’y avait que cette rencontre, qui fédérait nos différents foyers. À l’exception d’une petite session de méditation dans le foyer des Âmes Pures, à Lourdes, animée par le Père Robert, son Berger. Mais c’est une toute petite maison, qui ne peut accueillir que quelques personnes en plus de ses résidents à l’année.

Côme consulta la feuille, et nota mentalement les deux foyers concernés. Foyer du Très-Haut de Pau, foyer des Âmes Pures de Lourdes. Si Luc s’était

rendu à une retraite de cette Communauté comme Maxence le pensait, c'était dans l'un de ces deux endroits. Il fallait encore creuser, même si le sourire figé du type commençait franchement à l'angoisser, maintenant. La musique s'était arrêtée, le silence devenait aussi pesant que l'air. *Connaître les membres, vite*.

— Pour en être sûr, le plus simple serait que je jette un coup d'œil à la liste des inscrits.

— Nous n'en avons pas ici, non. Chaque foyer organise de façon autonome ses retraites et tient à jour la liste des participants et de ses membres. Donc le plus simple serait que vous le demandiez à votre ami.

Ben tiens. Côme marmonna qu'il n'y manquerait pas. Il essayait de réfléchir à toute vitesse. Ils détenaient forcément une liste. Pour les relances, car les rencontres appelaient le versement d'un droit d'inscription, assez modique, et c'était bien le diable s'il n'y avait pas de mauvais payeurs à pister. Pour la promotion, aussi, une sorte de fichier des habitués, dressé artisanalement, à la main dans des cases tracées à la règle, peut-être, mais dressé tout de même. Pour les assurances, enfin, probablement. Mais il n'avait aucune raison, avec le prétexte foireux qu'il avait trouvé, d'exiger cette liste. Il repensa furtivement aux propos de Maxence sur les sermons du Berger, et embraya.

— Je dois vous dire, monsieur, que mon ami est rentré chamboulé. Il m'a laissé entendre qu'il y avait revu quelqu'un qu'il connaissait, et que cette rencontre, à laquelle il ne s'attendait pas, l'avait bouleversé. Il n'a pas voulu me dire de qui il s'agissait. Mais j'aimerais le savoir.

— Je suppose que, si vous le lui avez demandé et qu'il n'a pas voulu vous répondre, il a de bonnes raisons pour cela et je n'ai pas à m'en mêler.

Le sourire se rapprochait très lentement de Côme, qui commençait à reculer vers la sortie. Il fallait trouver un angle d'attaque, un autre, un dernier truc, bon sang, n'importe quoi… Non, il ne pouvait pas faire ça : de deux choses l'une, soit le type le foutait dehors en continuant à sourire, soit il cessait de sourire pour de bon. Alors, il se servit de son angoisse pour

laisser sa voix se fissurer. Il pensa à Luc, aussi, intensément, jusqu'à visualiser son visage, sur son lit, le vendredi précédent. *Actors studio*.

— Il va mourir. Mon ami, il va mourir. C'est pour cela qu'il voulait venir à une rencontre animée par vos équipes. À cause des prêches sur la mort. Et je voudrais entrer en contact avec la personne qui l'a à ce point touché – un résident, si j'ai bien compris. C'est important.

L'homme s'arrêta, figé. Ses joues se tendirent tout à coup, il cessa de sourire. Mais au même moment, le ride qui barrait ses sourcils s'estompa. Côme comprit que c'était gagné.

— Je vois. Le Père Le Ster est réputé pour apaiser les personnes en fin de vie, les malades en quête d'un peu de sérénité. L'un de mes cousins, justement…

Il n'alla pas plus loin. La porte venait de s'ouvrir, un couple entrait. Le membre de la Communauté reprit aussitôt son sourire à l'identique, et murmura à Côme en passant à sa hauteur :

— Ecrivez-moi votre adresse, je vous envoie les listes des membres, de toute façon elles ne sont pas confidentielles. Bonne chance, et qu'il s'avance dans la paix, en confiance.

Côme attrapa un stylo, un coin de papier, et griffonna l'adresse du Séminaire. Mais il ne voulait pas inscrire son nom. Celui des prêtres ne collait pas, bien sûr, encore moins celui de Marthe. Il lui fallut, en une fraction de seconde, faire confiance à l'un des séminaristes. Ce ne pouvait pas être Maxence, sans doute connu au sein de la Communauté… Thierry. Il écrivit son nom le plus lisiblement possible, en cachant qu'il tremblait. Il espérait que son instinct ne l'avait pas trompé.

Il eut envie de se gifler du motif avancé, une agonie de Luc, et pour avoir jonglé avec sa mort. Mais le temps n'était pas normal, et cela ne le rassurait pas du tout, tandis qu'il dévalait les rues de Carcassonne en slalomant parmi les touristes cramponnés à leurs portables et leurs bouteilles de flotte.

Cinq minutes plus tard, haletant, il s'asseyait dans sa voiture, posant près

de lui la feuille des foyers, que ses mains moites avaient fait déteindre. Pau. Lourdes. Mirepoix d'abord. Un homme à voir. Le passé, pour comprendre pas mal de choses qui lui avaient échappé. Pour renouer un fil.

* *
*

Il avait de nouveau passé le trajet à récapituler, à échafauder. Aucune nouvelle ne lui était parvenue de Tarbes. Il entra dans Mirepoix et continua à pied. Il n'avait pas l'adresse exacte, mais savait simplement que l'appartement se trouvait sur la place centrale. Il entreprit de faire le tour des arcades, à la recherche des noms figurant sur les boîtes à lettres ou les interphones. Comme à Carcassonne, les estivants recherchaient l'ombre, et les arcades grouillaient à l'abord des magasins de souvenirs.

Il longea les murs, sous les arches de bois, qui lui parurent prêtes à rompre à chaque instant tant elles ployaient sous le poids des maisons à encorbellements. Le lieu semblait n'avoir pas bougé depuis le Moyen-Âge, n'eût été la peinture fraîche et colorée de quelques devantures. Il trouva la sonnette avec le nom qu'il cherchait, et l'actionna. Il n'entendit pas bien la voix qui décrocha après quelques secondes, mais quand il se présenta, la porte s'ouvrit dans un léger cliquetis.

Il monta l'escalier sans âge, effleurant la rampe branlante. Un étage, il toqua. Un homme lui ouvrit, et il reconnut sans peine la silhouette un peu voûtée, et de guingois, de Monsieur Kasperek. Il avait fait sa connaissance un an auparavant, lorsque Luc avait invité son père à passer un week-end avec lui à Tarbes. Ils avaient dîné ensemble. C'est la seule fois qu'il l'avait vu, mais il avait en commun avec son fils des traits réguliers, malgré un nez trop prononcé, un visage étiré jusqu'au menton, des cheveux blonds qui avaient été hirsutes, et surtout un sourire dont émanait une infinie bonté.

— Je ne vous attendais pas, Côme, quel bon vent vous amène ?

— Je passais dans le coin.

De mieux en mieux, comme si l’on pouvait passer dans le coin, à Mirepoix. L’homme n’y prêta pas attention, et lui fit signe d’entrer. Côme passa dans la pièce principale, qui n’était que poutres : au plafond, aux murs, en étagères. Monsieur Kasperek lui désigna un fauteuil élégant, mais aux accoudoirs râpés et revêtus d’un plaid écossais en grosse laine. Il lui proposa une boisson fraîche.

— Une bière, si vous voulez ?

— Avec plaisir.

— Luc n’est pas avec vous ?

— Pas aujourd’hui, non.

Il ne pouvait pas faire autrement que de lui mentir, il ne pouvait pas lui annoncer de but en blanc qu’il était à la recherche de son fils depuis la veille, puisqu’il s’était évaporé alors qu’il semblait au plus mal. Ah oui, et aussi qu’ils ne voulaient surtout pas prévenir les autorités, pour éviter de faire du boucan au moment du Congrès Œcuménique – ce que Côme ne pigeait toujours pas, d’ailleurs.

Le père de Luc alla chercher les bières au réfrigérateur. Côme regarda autour lui. Le salon était modestement meublé, d’objets curieusement dépareillés, sans le moindre souci d’harmonie. Un tapis persan gigantesque recouvrait presque la totalité d’un plancher bancal. Sur le buffet de bois massif – mais que le soleil avait pâli, un discret drapeau polonais, fiché dans une tige de bois rachitique, flottait dans un soliflore. Des bibelots gâchaient des napperons, et vice-versa. Soudain, le regard de Côme se fixa sur un cadre en plastique, dans lequel il vit une photo. Trois personnes. Il tendit le cou, et distingua Luc enfant, sur une plage ensoleillée, au bord de quelque mer a priori lointaine, entouré de ses parents. Ses deux parents.

Monsieur Kasperek réapparut, portant adroitement un plateau jaune en aluminium, avec deux bouteilles de bière ambrée, sans verres, et une assiette de cookies qui n’étaient pas d’hier, ni de lui. Côme détacha aussitôt son attention du cadre. Il savait par Luc que son père ne s’était jamais réellement remis de la mort de sa femme.

— Sérieusement, Luc n’est pas là ?

— Sérieusement non. Luc ne pouvait pas venir. À cause du Congrès, Monsieur Kasperek.

— Appelez-moi Christophe. En réalité, c’est *Krystof*, mais la prononciation n’est pas facile, pour un pyrénéen, glissa-t-il en souriant et en faisant tinter sa bouteille sur celle de Côme. Qu’est-ce qui me vau le plaisir de votre visite ?

— Voyez-vous, Christophe, répondit Côme, au Séminaire, nous faisons tous l’objet d’une petite enquête personnelle, de moralité si vous voulez. Le Supérieur demande à chaque séminariste de se renseigner sur l’un de ses congénères, d’aller voir ses proches. Il dit que c’est important de savoir si nos parents, nos amis, sont bien au courant de nos vocations et des étapes de notre démarche.

— Ah. Je l’ignorais. Et vous vous renseignez sur Luc ?

— C’est cela.

— C’est curieux, c’est vous qui le connaissez déjà le mieux.

— Choix du Père Vax. Je fais l’enquête de moralité de Luc, il fait la mienne.

— Vous auriez dû prévenir, je vous aurais gardé à manger.

Côme hocha la tête, il aurait dû prévenir, oui, il n’avait même pas pris le temps. Et puis il n’aurait pas su quoi dire au téléphone pour justifier sa visite. Son histoire d’enquête de moralité, il ne l’avait inventée que sur la route entre Carcassonne et Mirepoix. À croire qu’il commençait à s’habituer à la mythomanie.

— Et il va bien, sinon ? Je ne l’ai pas vu depuis un moment.

— Il va… plutôt bien. Il travaille beaucoup trop.

Une onde de remords le parcourut. En cet instant, pour la première fois, il en voulut au Père Vax.

— Il ne vient pas beaucoup, reprit Christophe, c’est loin Mirepoix, et il n’a pas de voiture. J’espère qu’il suivra votre exemple et montera bientôt me voir. Enfin, au moins il donne des nouvelles.

Côme sursauta, mais s’obligea à garder l’air détaché. Prendre le ton de celui qui relance par politesse une information inintéressante. Il le faisait naturellement, d’habitude, mais, là, cela lui demanda un effort intense.

— Ah, très bien, il vous a appelé récemment ?

— Pas plus tard que samedi dernier, dit Christophe avec une pointe de fierté, comme s’il s’était agi d’un événement – de fait, Luc ne téléphonait pas souvent à son père.

Samedi dernier.

— Il voulait vous parler de… quelque chose en particulier ?

— Je ne sais pas, il a juste laissé un message sur le répondeur, répondit le père en désignant un vieux téléphone fixe. J’étais sorti.

— Ah, pas de chance, pour une fois qu’il essayait de vous joindre, dit Côme tandis que son pouls s’accélérait.

— C’est que je n’ai pas de téléphone portable, juste celui-ci. Cela dit, il n’a pas dû beaucoup réfléchir, il sait très bien que je suis avec mon club de marcheurs tous les samedis après-midi, il n’avait qu’à attendre un peu plus tard. Mais je ne vais pas lui en vouloir, c’est déjà bien gentil à lui, il m’a juste dit un petit bonjour sur le répondeur, ça m’a fait plaisir, surtout que j’étais en train d’ôter mes chaussures de marche. C’est toujours un bon moment quand on rentre de randonnée.

— C’est le meilleur moment, vous voulez dire. Juste un petit bonjour, dites-vous ?

— Oui, un bonjour, quoi. Un message très court, comme vous devez en laisser des dizaines à vos parents.

La même chose, encore, au même moment que pour lui et pour l’amie antillaise. Qu’est-ce que cela signifiait ? Il eut envie de demander à

Christophe de lui faire écouter le message, mais cela était complètement stupide, il aurait éveillé son attention.

— Alors, cette enquête, que voulez-vous savoir sur Luc ? Il n'y aura rien de compromettant, je vous préviens !

Mince, l'enquête. Sauf à griller son motif de visite, il ne pouvait pas partir sans poser quelques questions d'usage. L'occasion, peut-être, d'éclaircir quelques points du passé de Luc, qui venait tout juste de s'assombrir.

— Je suppose que vous pouvez commencer par me dire un mot de son parcours scolaire.

Côme n'en avait pas grand-chose à faire, il en connaissait d'ailleurs la substance, mais cela lui avait semblé la moins mauvaise entrée en matière, puisqu'il ne voulait pas parler de sa mère. Christophe résuma de bon cœur les années d'enfance de Luc, élève brillant et studieux, parfois lunaire, dans l'école libre de la ville. Un intérêt poussé pour l'histoire-géographie, pour la biologie, pour le catéchisme, aussi. Il enchaîna sur le collège, le lycée, toujours d'excellents résultats. L'amour de la musique, l'aumônerie. Côme faisait mine de noter mentalement les réponses, comme s'il remplissait un questionnaire imaginaire pour un concours d'accès à une université. Au détour de quelques phrases, sans le faire exprès, Christophe avait évoqué leur attachement réciproque, père et fils, qui ne s'était distendu qu'avec l'entrée au Séminaire de Luc.

Son père mentionna aussi son année de faculté d'histoire, la seule qu'il l'avait obligé à accomplir jusqu'au bout, histoire de tester sa vocation spirituelle. À mots choisis, Christophe faisait comprendre à Côme qu'il n'avait pas souscrit au choix de son fils. Ne pas débattre sur ce terrain-là.

— Je me permets de vous interrompre, Christophe, mais une question importante à vérifier, pour nous, est l'existence de petites amies par le passé. Vous le comprendrez, j'en suis sûr.

C'était radicalement faux, jamais les séminaristes n'étaient interrogés là-dessus. Christophe sembla avoir un léger mouvement de recul, mais enchaîna sans rien laisser paraître. Il secoua la tête.

— Je ne lui ai pas connu d’histoire sérieuse. Oh, quelques copines, bien sûr, au collège, qu’il s’est bien gardé de me présenter, mais tout se sait, ici. La fille du marchand de cycles. Un peu moins au lycée, semble-t-il, mais une amie très proche.

— Une antillaise ? Carole.

— Carole, oui, elle est venue ici plusieurs fois. Vous la connaissez ?

— Luc m’en a parlé, mentit de nouveau Côme avec un aplomb qui le glaça.

— Mais vous dire si elle a été sa petite amie, ça je n’en sais rien, Luc ne parlait pas de choses-là. Enfin, pas à moi, en tout cas. Elle était mirapicienne, elle aussi.

— Je vous demande pardon ?

— Ah, mirapicienne, habitante de Mirepoix, précisa Christophe. Une voisine, quoi. Elle habitait à la périphérie, vers le garage, vous voyez ?

— Absolument pas.

— Bref, ils se sont suivis dans les premières années scolaires, mais se sont surtout rapprochés au secondaire. Ils passaient beaucoup de temps ensemble. Je l’aimais bien, elle était très joyeuse.

— Vous savez s’ils se voient toujours ?

— Honnêtement non. Je ne l’ai pas croisée depuis longtemps, je ne sais pas ce qu’elle devient. Luc ne m’a plus parlé d’elle. Je pense qu’ils se sont perdus de vue. Avec le Séminaire, de toute façon, je ne sais pas si ce serait très… cohérent.

Rien de plus à gratter de ce côté-là, sinon qu’elle s’appelait bien Carole. Côme enchaîna : quitte ou double.

— Et il m’avait parlé d’une autre fille, une jolie blonde, à cheveux courts, à la peau très pâle. J’ai oublié son prénom.

Christophe tiqua, sembla hésiter un instant. Il se reprit aussitôt, faisant une moue dubitative en plissant sa lèvre inférieure d'un air convaincu.

— Je ne vois pas. Non. Peut-être l'une de ses copines du collège.

— La fille du marchand de cycle ?

— Elle était brune, Nathalie, avec des cheveux longs. Et le teint bien mat, comme son père, qui était coureur amateur dans les années 70. Un bon rouleur, il avait fait deux au Galibier, une fois. Vous aimez le vélo, n'est-ce pas ?

D'une part, Côme n'aimait pas spécialement cela, d'autre part, le détournement de conversation lui semblait trop abrupt. Il regarda sa montre, et prit un air désagréablement surpris.

— Je vais devoir vous laisser, Christophe, j'ai ce qu'il me faut. Toutefois, je voudrais encore vous demander une chose : Luc était-il de solide constitution ? Ou plutôt du genre souvent malade ?

— C'est important, pour la moralité d'un séminariste, sa santé ?

— Ça joue, répondit Côme en se levant et avec un manque de conviction flagrant.

— Pas très costaud, mais résistant. Dur au mal, il ne se plaignait jamais. C'était même compliqué de savoir ce qu'il avait, la plupart du temps. Mais pour ça, heureusement qu'il y avait Alain.

— Qui est-ce ?

— Duplant, Alain Duplant. C'est un des généralistes de Mirepoix, il suit Luc depuis qu'il est né. C'est un vieux copain, en plus, on roulait ensemble, on pêchait ensemble parfois. Mais je ne roule plus, maintenant, et il n'aime pas la marche sportive, alors on se voit moins. Dès qu'il avait quelque chose de travers, j'emmenais Luc à Alain, et il ne s'est jamais gouré, il nous l'a toujours remis sur pied.

— Il exerce toujours, le docteur Duplant ?

— Bien sûr. D’abord, il n’y a pas de jeune pour reprendre son cabinet – ils vont tous à Toulouse – , et puis il n’a pas envie. Il n’a que son boulot. Il exerce chez lui, dans sa maison, à la sortie de la ville, sur la route de Foix.

Côme était à présent sur le seuil, mémorisant les informations sur le médecin. Il tendit la main au père de Luc, qui lui demanda de saluer son fils. Côme n’osa pas répondre, se contenta d’un clin d’œil complice qui ne voulait rien dire de précis. Une saloperie, voilà ce qu’il faisait.

— Mais quand même, si vous aviez appelé, je vous aurais gardé à manger, répéta Christophe en fermant la porte.

Dès la seconde marche de l’escalier, Côme empoigna son portable, appela les renseignements de son opérateur. Il débouchait sur la Place des Couverts lorsqu’il accepta d’être mis en relation avec le docteur Alain Duplant, médecin généraliste à Mirepoix. Celui qui veillait sur la santé de Luc depuis toujours. Le chaînon manquant, peut-être.

* *
*

— Alors, Docteur, qu’est-ce que vous en pensez ?

Attrapé. Il n’en pensait rien, absolument rien, pas la moindre idée, car il n’avait pas écouté un traître mot de ce que Madame Etcheverry venait de lui débiter. Il prit une grande inspiration et, dans un ample mouvement du bras, se saisit de la fiche cartonnée qu’il avait au préalable extraite du casier. Le Docteur Duplant acceptait l’informatique pour la transmission automatique des données aux caisses de Sécurité Sociale, mais se refusait obstinément à informatiser ses patients. Il préférait continuer à remplir au crayon ses bristols.

Celui de Madame Etcheverry comportait, en caractères majuscules, le traitement suivi depuis plusieurs années et ses pathologies récurrentes. Il glissa son regard et le posa directement sur les petits signes figurant en pied

de page, abréviations intelligibles de lui seul, dans sa belle écriture tordue de médecin : « *Tire-au-flanc – se fout de moi – mollo s/ posologie* ». Il leva les yeux vers la patiente qui tortillait ses doigts dans l'attente du verdict.

— Madame, rassurez-vous : votre état n'a rien d'alarmant. Ce petit passage à vide sera vite oublié. Vous allez quand même me faire une petite cure de magnésium, deux gélules matin au petit déjeuner pendant 15 jours. C'est plus sûr.

— Oh, Docteur, vous avez raison, je m'en fais trop, vous m'aviez déjà dit cela la dernière fois. C'est rapport à ma fille qui travaille aux Douanes. Je vous ai déjà dit qu'elle s'occupait du centre d'appel pour les interventions routières ?

Le Docteur Duplant feignit d'ignorer la question et rédigea l'ordonnance. Il s'en voulait un peu d'avoir bâclé Madame Etcheverry, comme les deux patients précédents. Il lui restait encore un rendez-vous avant de recevoir le jeune homme qui avait appelé à propos de Luc.

Depuis ce coup de téléphone, Duplant n'était pas parvenu à se concentrer, il croyait entendre la voix saccadée du type jusque dans son stéthoscope :

— Bonjour, je suis Côme Marsault, un ami de Luc Kasperek, vous êtes bien son médecin traitant ?

— Oui, depuis vingt ans, pourquoi cette question ?

— Je peux venir vous parler à votre cabinet, Docteur ? Aujourd'hui, si possible.

Duplant avait consulté son cahier, oui, c'était possible, une visite venait de se décommander. Il avait dit de passer une heure plus tard, vers 17 heures 30, il avait encore quatre patients dont deux urgences. Le jeune Marsault avait ajouté « il n'y a rien de grave », et Duplant connaissait trop bien les intonations de circonstance pour comprendre que cela signifiait exactement l'inverse.

Les deux parents étaient rentrés avec leur fille, l'encadrant comme on mène un détenu au prétoire. Le Docteur les fit asseoir, reçut les politesses

d’usage, les rendit machinalement. La fille était vêtue d’un jean et d’une veste en jean, elle portait longs des cheveux bruns et souples, sagement coiffés en arrière et réunis en queue de cheval. Son visage était tout blanc et Duplant remarqua qu’elle se mordait l’intérieur de la joue droite. Nervosité, tension. Défensive.

— Que vous arrive-t-il, mademoiselle ?

— Elle a mal au ventre, depuis deux jours elle fait que se plaindre.

Duplant se composa un sourire entendu.

— J’ai interrogé votre fille, Monsieur.

— Ben oui, elle a mal au ventre.

— J’ai compris. Je lui pose la question, à elle. Que vous arrive-t-il, mademoiselle ?

— J’ai mal au ventre.

— Ah, vous voyez bien.

Il toisa le père de la gamine, calé au fond du fauteuil de skaï mou, les mains grasses posées sur son pantalon de dimanche. Devant lui, sa fille ne ferait rien d’autre que confirmer une sensation de nature douloureuse environ là, devant, comme qui dirait au niveau du ventre, et ça tomberait bien puisque c’est ce que venait de dire son père.

— Monsieur, je vais vous demander de bien vouloir sortir et me laisser seul pour examiner votre fille.

— Mais enfin, Docteur, y a pas besoin de…

— Sortez.

Le médecin de famille avait désigné la porte à l’homme, cintré dans une veste à carreaux de couleur moche clair. Un signe de tête suffit pour éloigner la mère, une robe à carreaux aussi, surmontée d’une tête à bigoudis, qui avait l’air plus inoffensive mais on ne sait jamais. Lorsqu’ils furent seuls,

Duplant reprit doucement :

— Mademoiselle ?

— Cindy.

Pour appeler sa fille Cindy, dans le coin, il fallait avoir bouffé du feuilleton télé ou du roman à l'eau de rose. Une vacherie, s'il s'avérait à l'adolescence que la fille n'avait pas un physique de Cindy. Pourquoi ne pas donner les prénoms sous condition et permettre d'en changer une fois, avec un joker ? Comme pour le baptême : baptiser les enfants au cas où, dans une croyance qui a l'air bien, et laisser les jeunes libres d'en choisir une autre, comme ça, sans se faire damner de l'une ou excommunier de l'autre. Mais là, ça collait assez bien, Cindy.

— Bien. Cindy, parlez-moi de ce mal de ventre.

— C'est un peu bizarre, j'ai mal un peu partout, ça me lance… ça…

Elle semblait ne plus savoir la fin de la phrase. Plus exactement, il n'y avait pas de fin à sa phrase. Elle guettait la porte du coin de l'œil.

— Ils sont dehors, vous pouvez y aller, ils n'entendent rien, je passe France Musique en salle d'attente. En ce moment, ça doit être du Wagner, en plus, à cause du festival de Bayreuth. Ça dépote. Rien ne filtrera. Vous avez quel âge, Cindy ?

— Quinze ans.

Elle l'avait dit comme on se justifie. Ce n'était pas un âge, c'était un motif.

— Vous n'avez pas vraiment mal au ventre, n'est-ce pas ?

— Pas vraiment.

— Il s'appelle ?

— Rodolphe.

Le prétexte avait un prénom.

France Musique agaçait le père de Cindy, il trouvait cela répétitif. Et il était plus agacé encore par le jeune gars qui ne disait pas un mot et qui fermait à moitié les yeux pour écouter les violons violoner. Il saisit un vieux l'Express et en tourna les pages sans les lire. Quel temps perdu pour un mal de ventre.

Le médecin rappela les parents et leur tendit l'ordonnance.

— Trois cuillerées par jours. Une après chaque repas. Evitez les jus de fruit, les sodas. Vous passerez à la pharmacie Le Gloux rue Brossolette. Si cela se reproduit, qu'elle vienne immédiatement. D'ici là, il faut qu'elle prenne l'air, qu'elle sorte, surtout avec ce beau temps.

Ils se dirigèrent vers la porte, l'homme remit une casquette de couleur moche plus foncé, mais assez bien assortie à la veste. Sa moitié, frisée à carreaux, jeta un œil à la feuille de soins :

— Vous avez prescrit quoi, au juste, Docteur ?

— Maalox en dosettes.

— C'est l'estomac ?

— C'est dans les parages. Rien de méchant. N'oubliez pas : qu'elle sorte.

Cindy se retourna et prit la main du Docteur Duplant, sans la serrer. Ses yeux débordaient de reconnaissance.

Duplant regagna son bureau et appela la pharmacie Jobert, rue des Rosiers, pour les prévenir qu'une jeune fille allait passer, c'était de sa part, il la connaissait. Il ajouta qu'ils pouvaient lui donner ce qu'il avait prescrit, que c'était minidosé. Qu'ils s'arrangeraient pour le règlement.

* *
*

Le Docteur Duplant observa le jeune homme. Il avait la gueule de sa voix,

une belle gueule, d’ailleurs, souple et carrée. Le cheveu blond, le derme clairet, il dégageait une énergie brute et impatiente, se dandinant sur la chaise réservée aux patients. Le genre sportif, plutôt bien bâti mais sec, sans couenne. Un grand échalas, mais pas trop maigre. D’ailleurs, c’est vrai, pourquoi un échalas serait forcément un gringalet ? Lui, c’était un échalas costaud.

— Que puis-je pour vous, Monsieur Marsault ?

— Je voudrais vous parler de Luc Kasperek, on m’a dit que vous étiez son médecin.

— Oui, depuis toujours. Ici, je fais tout, pédiatre, psychiatre, conseiller matrimonial sage-femme, même, des fois. J’ai connu Luc tout môme. Et vous ?

— Je suis son voisin au Séminaire de Tarbes.

— Ah oui, au Séminaire.

Duplant n’avait jamais vraiment pigé la décision de Luc, prise du jour au lendemain. Il lui avait annoncé ça sous couvert d’une angine blanche, la bouche ouverte, en bouffant les consonnes. Duplant n’avait pas bien compris et avait demandé à Luc de répéter. Alors il avait pris sa tension et sa température et avait dû se rendre à l’évidence, sa succession de borborygmes voulait bien dire : « je vais devenir prêtre ».

Tous les curés que connaissait Duplant avaient largement dépassé les annuités de cotisations Sécu, et ne devaient qu’à l’exception cléricale de n’être pas collés d’office à la retraite. Alors Luc, dont il avait soigné les coliques à trois semaines, il ne se l’était jamais imaginé en cureton. D’autant que la religion, hein… Mais enfin, il avait respecté le choix du garçon, il lui avait même dit qu’il trouvait ça bien, s’il s’épanouissait là-dedans, après tout, qu’il n’y avait pas de sot métier. Bon, il n’allait pas critiquer cette décision avec le jeune gars, là. Il lui fit signe d’entrer dans son bureau, et s’asseoir sur une chaise en osier, qui manquait de craquer lorsque l’on s’y posait trop brusquement. Il faudrait la rempailler, tiens, d’ailleurs. Après les gonds des volets.

— Comment va-t-il, mon Luc ?

— C’est à ce propos que je viens vous voir.

— C’est-à-dire ?

— Il est malade, mais je ne sais pas ce qu’il a. Il ne veut pas aller à l’infirmerie du Séminaire, mais il est très faible. Alors quand son père m’a parlé de vous, j’ai pensé que vous alliez pouvoir me renseigner.

L’échalas n’était pas à l’aise. Il ne disait pas ce qu’il avait dans la tête. Cachottier. Duplant haussa les épaules, il ne voyait pas bien ce qu’il allait pouvoir raconter. Le môme capta sa perplexité.

— C’est à cause du secret médical ?

— Ah non, tiens, je n’y avais même pas pensé. Non, c’est simplement que je n’ai pas vu Luc depuis six mois. Et encore c’est parce que j’étais passé voir la cheville de son père, qui avait fait une randonnée à la con, sur du plat, avec un club de vieux, qui sont même pas foutus de revenir indemnes. Il se trouve que Luc était là. On a bavardé, de choses et d’autres, pas trop de votre filière, là.

— Et de sa santé ?

— Il était en pleine forme, je ne vois pas pourquoi on aurait parlé de sa santé.

Duplant s’arrêta. Si Marsault disait vrai, il était venu de Tarbes à Mirepoix, puis repris la route de Foix, à cause d’un pépin de santé de Luc. Cela valait la peine de s’y intéresser. Le toubib reprit :

— Qu’est-ce qu’il a, au juste ?

— Cela dure depuis plusieurs semaines. Il a eu des poussées de fièvre, des suées. Des passages d’intense fatigue, presque d’hébétude, comme s’il décrochait subitement. Des plaques rouges, ou violacées, sur les bras, le cou. Des démangeaisons. Du mal à supporter la chaleur, la lumière aussi. Et vendredi dernier, il a fait un malaise pendant une partie de badminton : des douleurs violentes à la tête, aux muscles des membres inférieurs et

supérieurs. On a un infirmier, une religieuse qui a soigné des gens, mais il ne leur a rien dit. J'ai l'impression qu'il ne se soignait pas sérieusement. Pour tout vous dire, vendredi soir, il ne tenait plus debout. Il était sur son lit, à bout de forces. Comme paralysé. Il semblait souffrir au moindre mouvement.

Allons bon, qu'est-ce que c'était que ces conneries ? Duplant attrapa un post-it et y griffonna les mots de l'échalas.

— Pourquoi dites-vous qu'il ne soignait pas ?

— Parce que j'ai retrouvé des notices de médicaments dans sa chambre : de ce que j'en sais, rien de solide, répondit juste Côme, en épelant les noms.

— Aspirine, paracétamol ? Du pipi de chat.

— Il a aussi emprunté une pommade contre les démangeaisons, du genre que l'on met sur les piqûres d'insectes.

— C'est sans doute pour ça, alors, qu'il a essayé de m'appeler.

— Quand cela ?

— Samedi. Il a laissé un message sur le répondeur du cabinet. Le premier depuis six mois, à vue de nez.

Duplant vit Marsault se crisper tout à coup. Ses yeux brillaient d'une curieuse clarté, d'impatience et de lassitude. Des braises aussi prêtes à s'embraser qu'à s'éteindre.

— Il a cherché à vous joindre ?

— Puisque je vous le dis.

— Non, je vous demande s'il a essayé de vous avoir en personne, de vous parler. Ou s'il a appelé à un moment où vous n'étiez pas là.

Ah oui, tiens. Le cabinet médical était fermé, tous les samedis après-midi, depuis trente ans, c'était sacré. Luc le savait. Duplant avait été tellement heureux d'entendre sa voix qu'il ne s'était pas demandé pourquoi son

garçon avait téléphoné pile au seul moment de la semaine où il n'avait aucune chance de le trouver.

— Il voulait me faire un salut, sans doute.

Duplant attrapa un crayon et le fit tourner nerveusement entre ses doigts. Il perçut un mouvement de recul du jeune Marsault, qui accusait le coup. Au même instant miaulait l'un de ses chats, qui voulait à boire. Plus tard.

Et pourquoi Luc, s'il était malade, n'était-il pas venu le voir ? Avant, il passait le saluer chaque fois qu'il montait à Mirepoix, le samedi matin, avant la fermeture du cabinet. Depuis plusieurs semaines, disait l'échalas. Luc ne lui avait encore jamais fait ce coup-là. Il avait pu consulter un autre toubib, mais cette idée lui déplaisait franchement.

— Bon, est-ce qu'il peut se déplacer jusqu'ici ?

— Je ne crois pas.

— Mais nom de Dieu, c'est à ce point-là, pardon pour l'expression ?

— À priori, oui.

— Et vous ne l'avez pas fait hospitaliser, vendredi ? Comment il s'est remis, d'ailleurs ? Il était mieux, le lendemain ? Et maintenant, il en est où ?

Côme ne répondit pas. Duplant jeta un coup d'œil à son cahier de rendez-vous. C'était jouable. Le crayon s'échappa de ses doigts, signe qu'il s'énervait à son tour.

— Bon, vous êtes en voiture ? Eh bien je viens avec vous, descendez-moi à Tarbes, je vais aller le voir. Laissez-moi annuler quelques rendez-vous, je vous rejoins devant la Maison des Consuls dans une heure, vous voyez où elle est ? Si vous avez de la place, sinon je prends ma voiture et je vous suis, on en a pour quoi, deux-trois heures ?

Côme triait les questions. Vu l'attitude du médecin, s'il se laissait aller à pipeauter, cela se verrait comme le nez au milieu de la figure. Il n'avait plus le choix.

— Ce n’est pas possible non plus, Docteur.

— Comment ça, je peux le voir, quand même, c’est un Séminaire, dites, pas une taule !

— Il n’est plus là.

— Il est où ?

— On ne sait pas. Il a disparu. Dans la nuit de vendredi à samedi. Ou alors samedi, on n’est pas sûrs.

— Qui ça, « on » ?

— Nous, au Séminaire. Le Supérieur, les camarades, moi, on ne sait pas quand il est parti.

— Quand il est parti où ?

— On ne sait pas non plus. Enfin, j’ai une idée, mais on ne sait pas précisément.

— C’est quoi, votre idée ?

— Une retraite dans une communauté.

— Mais vous racontez n’importe quoi, dans l’état où il était, qu’est-ce qu’il serait allé foutre dans une communauté ? Elle est où, sa retraite ?

— Docteur, il s’est barré. Il a pris toutes ses affaires. Il est revenu les prendre, plus exactement, mais personne ne l’a vu. Alors qu’il ne tenait pas sur ses cannes la veille, l’avant-veille. Je crois qu’il était très malade, mais je n’ai aucune notion médicale. Vous pouvez m’aider ?

Duplant faisait tournoyer son crayon à toute vitesse. Il essayait de se remémorer Luc, ses maladies de gosse, celles d’adulte. De la bronchite, un peu, une fragilité du dos, des tendons qui sifflent. Mais un triptyque épuisement-fièvre-démangeaisons prolongés, avec une acmé myalgique, il ne se rappelait pas l’avoir connu chez Luc. Qu’est-ce que cela pouvait être, d’abord ? Pas mal de choses, à première vue. Il fallait en savoir plus.

Trouver Luc, ou bien interroger ceux qui l'avaient vu malade, au fil des jours. L'échalas lui inspirait confiance.

— Bien sûr, que je vais vous aider. Vous n'avez pas encore prévenu les fl… les forces de l'ordre ?

— Non, c'est moi qui dois le retrouver. Le Supérieur n'a pas voulu, il dit que ce n'est pas nécessaire, à ce stade. Et puis il y a le Congrès.

— Ah non, ne venez pas m'emmerder vous aussi avec ce machin.

Duplant s'en voulut aussitôt : le gamin venait l'emmerder avec Luc, et c'était tout à fait différent.

— Il a raison, votre Supérieur. D'un, c'est pas du tout sûr qu'ils fassent quoi que ce soit, de deux, ils vont vous mettre un souk pas possible. On va s'en occuper tous les deux, on va le récupérer, le soigner, c'est quand même pas sorcier. Vous avez pensé aux hôpitaux ?

— Pourquoi ?

— Luc a pu se faire hospitaliser, aller dans un service d'urgences. Vous n'y avez pas pensé ? Eh ben, laissez, je vais le faire. Je connais tous les C.H.U., les C.H.R., les cliniques, les centres de santé, ceux de Toulouse et ceux de cambrousse, tous ceux de Midi-Pyrénées.

Le téléphone l'interrompit subitement.

— Madame Lemarchand ? Quoi de neuf depuis hier ? Il pleure toujours ? C'est normal. Ah bon, il s'est arrêté. Et ça vous inquiète ? Qu'il se soit arrêté ? Mais c'est parfaitement normal aussi, rassurez-vous ! Non, ce n'est pas la peine que je passe, je vous assure. Il a mangé ? Bon. Mais non, je… Bon écoutez, je vais venir en coup de vent, donnez-moi votre adresse, déjà…

Il attrapa un nouveau post-it, crayonna un nom de rue, raccrocha en faisant un signe de tête à Côme.

— Je suppose que vous n'avez rien dit à Christophe ?

— Je ne préfère pas. J’ai dit que je venais faire une petite enquête sur la vie de Luc, en vue de sa future ordination, une connerie, quoi.

— Vous avez bien fait. Je ferai pareil. Donnez-moi votre numéro, ajouta-t-il en tendant un troisième post-it de couleur rose fluo et en le collant auprès des autres, dessinant un patchwork sur le sous-main. Oui, je fonctionne à l’ancienne, pas d’ordinateur, sauf pour la Sécu.

— Je n’en ai pas non plus. Enfin, il y en a un au Séminaire, mais je ne m’en sers pour ainsi dire…

Jamais. Mais Luc avait envoyé un mail à Carole. Or il ne possédait pas d’ordinateur, et son téléphone obsolète ne pouvait pas envoyer de message électronique. Il l’avait donc écrit soit du Séminaire, soit d’un lieu qui disposait d’un poste informatique et d’un accès internet. Un foyer de la Communauté du Très-Haut ? Si c’était depuis le Séminaire, il suffirait à Côme de se connecter en rentrant : l’accès aux courriels de chacun n’était pas confidentiel, instruction de Vax.

— Allez, je vous rappelle, je vais passer voir la jeune maman, elle doit être dans tous ses états, parce qu’il braille, ou parce qu’il braille plus, allez savoir.

Duplant raccompagna Côme. Au moment de lâcher la main du médecin, Côme fut assailli par une question. Il ne se l’était pas du tout posée, mais il brûlait d’interroger Duplant, là, tout de suite.

— Dites-moi encore, Docteur, une toute dernière chose.

— Je vous écoute, dit Duplant sans relâcher sa poignée.

— La stérilité masculine…

Duplant scruta le visage du jeune homme. Drôle d’interrogation pour un séminariste, la stérilité masculine. À priori, s’il y a bien une chose qui est censée ne pas préoccuper un futur prêtre, c’est de savoir s’il pourra procréer. Duplant savait plus ou moins que c’était interdit, que les moines faisaient vœu de chasteté, les curés de célibat seulement, mais comme la chair était plutôt proscrite hors mariage, le résultat était le même. Ceinture pour tout le

monde. Alors, la stérilité masculine, qu’est-ce que ça pouvait bien faire à l’échalas ?

— Je vous écoute, répéta le médecin.

— Quelles en sont les causes ?, demanda-t-il enfin, presque contre sa volonté, comme si les mots étaient parvenus à sortir malgré lui.

— Ah, fit Duplant en plissant son front.

Le docteur se massa les tempes un instant, rassemblant ses souvenirs. Il n’avait pas eu beaucoup de patients atteints d’un tel trouble.

— Elles peuvent être de plusieurs ordres, notamment génétiques, ou mécaniques. La plus fréquente est une altération de la production ou de la mobilité des spermatozoïdes, innée – liée à une anomalie de caryotype, ou acquise – infection, dysfonctionnement endocrinien, ou conséquence d’un traitement de chimio, par exemple.

Côme l’écoutait sans bouger, mais Duplant remarqua que ses oreilles s’empourpraient tout d’un coup. Il faut que le môme se calme, pensa le médecin, et vite, il va me faire une tachycardie dans l’entrée.

— Si vous avez une minute, rasseyez-vous, je vous explique ça.

— Non merci, continuez, balbutia Côme en s’appuyant contre le mur.

— Mécaniquement, ce peut être une obstruction des voies spermatiques, comme à la suite d’une torsion testiculaire. Certaines malformations congénitales des canaux s’opèrent très bien. Et puis il y la vasectomie, évidemment, qui consiste à…

— Et un… accident ?, l’interrompit Côme d’une voix qui semblait ne même plus sortir de lui.

— Un accident… oui, ce n’est pas impossible, un accident qui endommagerait les vaisseaux localement, provoquant un hématome intratesticulaire qui bloquerait l’émission de…

— Et un accident cérébral ?

Duplant le dévisagea cette fois franchement. Il ne savait pas s'il devait être agacé ou apitoyé par le spectacle du gamin qui se décomposait à vue d'œil et paraissait glisser le long de son mur.

— Un AVC ? Qui aurait pour conséquence une stérilité ?

Il ne fallut qu'un instant à Duplant pour répondre, tranchant comme un couperet.

— Non. Ce ne sont pas les mêmes mécanismes. Aucune lésion localisée du cerveau ne me paraît de nature à entraîner une infertilité. D'autres conséquences physiologiques ne sont pas à exclure. Mais celle-là, oui. On ne devient pas stérile après une hémorragie cérébrale, mon ami. On en ressort amoché, ou pas du tout, mais pas stérile. Vous vous sentez bien ?

Côme tressaillit violemment, il sentit ses jambes se dérober, et, avant que le médecin n'ait pu le retenir par les épaules, il s'effondra sur les lattes du plancher.

En un flash il venait de revoir, limpides, les yeux de son père, son regard furtif, juste avant qu'il ne frappe Delibes, le samedi précédent à Saint-Lary. Il comprit, immédiatement, que ce regard était celui de la terreur. Que l'expression qu'il entrevoyait dans les yeux d'Eudes était une crainte absolue, incontrôlable, celle d'un homme acculé. *Perdu*.

* *
*

Il s'était garé au soleil, et l'habitacle était une fournaise. Le contact du volant lui brûla les phalanges. Lorsqu'il enclencha le contact, les conduits d'aération lui soufflèrent une violente bouffée d'air poisseux et suffocant. Plutôt que d'abaisser une vitre, son premier geste fut de s'équiper de son oreillette, rageusement. Les graviers de la cour du médecin crissèrent lorsqu'il démarra, mais il avait déjà composé le numéro de sa mère. Catherine décrocha presque aussitôt, et salua son fils avant qu'il n'ait parlé.

Il n’avait pas pensé, rien préparé. Aucun mot d’explication ne lui vint tandis que la départementale commençait à s’étirer devant lui. Il articula juste, mécaniquement : « Dis-moi la vérité. Sur la stérilité ». Elle ne répondit pas, mais Côme l’entendit s’affaisser avec lenteur. Lorsqu’elle fut assise, elle lui dit qu’elle attendait cette question depuis longtemps. Qu’elle savait que ce moment viendrait, immanquablement. Qu’elle l’avait souvent redouté, mais qu’il ne lui faisait plus vraiment peur, maintenant qu’il s’apprêtait à devenir prêtre, qu’il comprendrait. Elle semblait parfaitement calme.

Il la coupa aussitôt. « Depuis quand ? ». Depuis toujours, répondit-elle. Eudes ne pouvait pas avoir d’enfant. Ils l’avaient appris plusieurs années après le mariage, au cours de tests médicaux sans appel. Ils s’étaient résolus, et étaient parvenus à l’accepter, après beaucoup de temps et de chagrin. Catherine s’en était remise au Seigneur. Eudes s’était muré dans la tristesse pendant une longue période. Tout le village l’avait appris. Le Général l’avait très mal vécu. Il ne concevait pas que sa fille unique le laissât sans descendance, et s’était mis à accabler Eudes comme responsable de cette situation. Il n’était pas *d’ici*, et en plus il ne pouvait pas…

Côme roulait droit devant lui, mais il lui semblait qu’il perdait de vue, par instants, le long serpent de bitume. Il ne bougeait plus, ne respirait plus. Il ne pouvait plus émettre un son, laissait Catherine déballer l’autre version de sa vie. Il ponctuait tout juste les phrases d’un assentiment sourd.

Et puis, une nuit d’hiver, avait-elle repris, ils avaient entendu sonner. Le recteur de Saint-Bertrand faisait de grands gestes de la main devant le portail. Ils étaient allés lui ouvrir. Dans sa main droite, il tenait par les anses un minuscule moïse en osier. À l’intérieur, ils avaient aperçu un nouveau-né, endormi sous une couverture épaisse de grosse laine tartan, que Catherine avait déjà vue sur le bahut du presbytère. Le prêtre leur avait dit, il l’avait trouvé dans la nuit, devant sa porte, par terre. Ses pleurs l’avaient réveillé, avec les deux autres prêtres qui logeaient avec lui. Il n’y avait pas de mot, pas une trace, rien, juste ce bébé. Ils avaient fait quelques pas, la nuit était noire, n’avaient pas vu âme qui vive. On leur avait juste posé l’enfant.

Au-dessus de la porte d’entrée, dans une niche, se trouvait une statue de Saint-Côme.

C’est à cette évocation que la voix de Catherine se brisa, brusquement, comme un cristal au sol. Elle avait fondu en larmes. Côme n’avait pas besoin d’en entendre plus. Il savait l’essentiel. Un nourrisson trouvé, par le curé, qui l’avait confié par réflexe au couple sans enfants du village. Il devait connaître leur souffrance, il était certain que Catherine le lui avait dit en confession. « *On sait de qui je…* ? ». Le combiné n’était plus que sanglots, amplifiés par l’oreillette, comme si les pleurs de sa mère se déversaient directement en lui. Non, elle ne savait pas. Il ne saurait pas. Il n’était pas né d’eux, voilà de quoi il devrait se contenter pour ce soir.

Il portait le prénom d’une icône, et c’est un prêtre paniqué qui lui avait choisi une famille. D’où venait-il ? De Saint-Lary, il le sut d’emblée. Personne n’aurait fait un tel déplacement en pleine nuit pour le poser près de l’église, à la porte du presbytère. La communication était coupée. Il lui restait la langueur de la route, le bruit du moteur, le nœud au ventre. Ne pas penser, ne rien déduire, ne pas haïr.

Il parvint à décramponner sa main droite du volant, pour allumer la radio dans un sursaut. Il fallait entendre autre chose. Une station locale diffusait une chanson incertaine, légère, oubliable à l’extrême. Il poussa le volume à fond. Le son se diffusa dans tout le véhicule, se répercutant sur Côme, l’enrobant. Il souffla très doucement, contractant puis relâchant ses muscles, comme le lui avait appris Sœur Marthe lors d’un cours de chant. Il évacuait l’air, les pensées, la tension, le visage du Général De Bourdière l’ignorant quand il allait le visiter le dimanche, minot. Il n’était pas de la lignée, voilà. Ne pas haïr. Pas encore.

Un abominable jingle annonça le bulletin d’informations. L’animateur avait une voix chancelante, mal assurée, qui butait sur chaque patronyme. Heureusement qu’il ne devait pas prononcer le nom complet de Yoland Perez Moreno Estigabarrizia.

« *Et puis pour terminer, une nouvelle insolite, on est sans nouvelles de notre Evêque, Monseigneur Moyon. Il ne serait pas reparu au siège de*

l'Evêché depuis lundi matin, nous a appris son secrétaire particulier, qui nous a dit n'être pas inquiet mais vigilant. On peut quand même penser qu'il serait bon de remettre la main dessus avant le début du grand rassemblement qu'il doit concélébrer à partir de samedi prochain à Lourdes ».

Le chemin lui parut interminable. Dans les lueurs du soleil qui déclinait, aveuglantes, pourpres, il lui semblait distinguer les traits de Luc, de sa mère, du Général, de Monseigneur Moyon. Tout semblait sur le point de disparaître, son pote, son évêque, son passé. Si, déjà, il pouvait retrouver le premier.

* *
*

Il poussa lourdement la porte cochère du Séminaire, remonta le couloir. L'aquarium de Marthe, dans le hall, était plongé dans l'obscurité. En revanche, la lumière rasante sous la porte du bureau du Père Vax indiquait que le Supérieur était encore levé. L'attendait-il ? Il ne se sentait pas prêt à disserter des avancées du jour, il verrait demain. Il monta doucement l'escalier. Arrivé sur le palier, il stoppa. Il s'était dit qu'il avait une chose à faire en rentrant, il ne savait plus quoi, cela lui paraissait remonter à une éternité. Il se concentra, figé la main sur le haut de la rampe. Le toubib, un détail, une vérification, le cœur net.

Il redescendit dans la salle commune, où l'ordinateur ronronnait, saturant ses environs d'un souffle de chaleur. Thierry était assis sur le tabouret qui avait dû servir à un piano, devant le clavier, scrutant les pages de son relevé de compte bancaire. Il tressaillit en entendant rentrer Côme, et soupira en le reconnaissant. Inconsciemment, la tension semblait avoir gagné tous les occupants du Séminaire. Un regard suffit à Côme pour comprendre que Luc n'avait pas regagné les pénates.

— J'ai fini, tu as besoin du poste ?

— Oui, s’il te plaît. Et j’ai quelque chose à te dire. Tu vas recevoir un pli, d’ici quelques jours. D’un foyer, ou du siège d’une communauté charismatique. C’est pour moi. Je ne pouvais pas dire mon nom. Tu me le donneras.

— Qu’est-ce que c’est ?

— Une liste des membres de deux foyers. Je pense que c’est là que Luc était, le week-end dernier. Je ne sais pas par quel miracle il a pu s’y rendre, mais il était dans l’un des deux. À Pau, ou à Lourdes.

— Tu as avancé, alors ? Tu as retrouvé sa trace ?

Côme ne répondit pas. Thierry s’écarta, désigna le tabouret.

— Tu as bien fait de donner mon nom. Ça ne sortira pas d’entre nous, ajouta-t-il en poussant la porte.

La messagerie de Luc était sur Orange, il ne fallut que quelques instants à Côme pour s’y connecter. Il entra l’adresse e-mail, et le mot de passe était commun à tous les séminaristes, consigne de Vax. Ses yeux le démangeaient, il les sentait cernés de sang, l’écran lui était presque insupportable. Il trouva rapidement la réponse qu’il cherchait : aucun e-mail n’avait été adressé le samedi précédent de cet ordinateur, ou même de ce compte électronique. Luc n’était pas au Séminaire lorsqu’il avait écrit le message à Carole, samedi. Les derniers courriers envoyés par Luc remontaient à plusieurs jours. Eh merde, il ne pouvait pas se payer le luxe de la pudeur. Il les ouvrit.

Tous étaient en lien avec le Congrès. Une délégation copte discutait son placement à la cérémonie. Luc promettait de s’en occuper. Il le promettait aussi à la Communauté de Taizé, à des pasteurs anglicans, à divers émissaires, de nombreux pays, en plusieurs langues. Les messages étaient parfois envoyés à une heure avancée de la nuit. Luc n’arrêtait pas de bosser. Le maillon central, c’était lui. Côme les ouvrit tous, un par un, y compris les messages supprimés, sans rien découvrir de probant. Aucune nouvelle piste, rien qui puisse annoncer son départ.

Il frappa un coup sec sur la tablette, faisant décoller le clavier. Il sentait la situation lui échapper, il ne pouvait plus rien résumer, tout se mêlait, la voix de sa mère, les tracts de Carcassonne, les post-it du toubib, la plainte des coptes, le drapeau polonais, le tabouret qui se dérobait sous lui. Il se leva en titubant. Dans un réflexe, il reprit la souris, cliqua sur l'historique des sites Internet récemment consultés. Des sites de sport, résultats de rugby, des sites spécialisés sur la théologie ou le droit canon, sur l'évêque, sur les annonces du Congrès, sur des imprimeurs susceptibles de travailler dans l'urgence. Il l'avait presque oublié, ce coup-là. Il referma l'ordinateur.

Rien ne bougeait dans le Séminaire. Il monta l'escalier sur la pointe des pieds, mais ces saletés de lattes grincèrent à chaque appui. Comment Luc avait-il pu sortir, bardé de ses sacs, puis virer ses affaires et ses livres, sans que personne ne s'en aperçoive, avec ce foutu plancher ?

Il doubla la porte des chambres de Vax, de Simonet, de Dintrans. De Luc. Puis s'arrêta devant la sienne. Et continua. Il gratta à l'huis suivant, de peur de réveiller tout l'étage. Sans réponse, il courba l'index et tapota très légèrement. Une lumière s'alluma dans la pièce, il le devina à travers la serrure. Quelques pas, la poignée tourna.

— Entre, vieux. Tu rentres juste ?

Maxence avait enfilé un peignoir en éponge orangé, râpé. Les bouclettes demeuraient en bon ordre, cela ne faisait pas longtemps qu'il s'était couché. Côme lui demanda en chuchotant s'il pouvait lui poser quelques questions. Il était rompu, éreinté, mais il voulait juste glaner une certitude, une seule, s'endormir avec un truc fiable, au moins.

— Luc était au Très-Haut, samedi.

— J'en étais sûr.

— Mais je ne sais pas dans quel rassemblement.

— Qu'est-ce qui était programmé ?

— Une rencontre sur la Passion, au foyer de Pau, autour du Père Le Ster, avec beaucoup de monde. Et une seconde, plus modeste, à celui des Âmes

Pures, à Lourdes, sans thème particulier, je crois.

— Autour du Père Robert, je suppose : il le dirige et y vit toute l'année.

— Je ne sais pas. Ecoute, de ce que tu sais de ces endroits, as-tu une raison de penser que Luc était à l'un plutôt qu'à l'autre ? Je compte y aller, et s'il était…

— Lourdes. Il était aux Âmes Pures, asséna Max. Luc n'aimait pas les rassemblements trop importants, avec les chants de louange, les prières collectives. Il a toujours préféré les réunions plus resserrées, plus recueillies. Je le sais, car nous partageons cette sensibilité. Lorsque je l'ai emmené à Fontfroide, j'ai pris soin de m'assurer que nous serions en petit comité. Jamais il ne serait allé se colleter les grandes tablées du Foyer de Pau, surtout dans son état. Je te le dis, il était à Lourdes.

— Alors je pars à Lourdes demain. Je vais aller les voir. Où se trouve le Foyer exactement ?

— Ils occupent un petit pavillon à la Cité Saint-Pierre. C'est un lieu géré par le Secours Catholique, qui accueille des groupes de toute provenance. Il y a une permanence de la Cité au sein des sanctuaires, c'est une sorte d'accueil. Présente-toi, ils t'indiqueront comment rejoindre le Foyer.

— Le Père Robert, as-tu dis ?

— Le Berger du foyer.

— Ah oui, le Berger. Merci Max.

Côme s'éloigna et articula difficilement, sans même se retourner vers Maxence qui s'était déjà recouché :

— Tu as su, pour l'Evêque ?

— Quoi, l'Evêque ?

— Rien. Bonne nuit.

Il s'obligea à ne rien regarder, en retrouvant sa chambre, ni les photos, ni

les murs, ni même les meubles. Il empoigna une minuscule serviette et traversa le couloir. La douche était glacée, mais il lui semblait qu’elle ne parvenait pas même à faire baisser sa température, à calmer ce sang qui lui battait aux tempes, ce bourdonnement incessant, ce reflux d’angoisse brute.

* *
*

VIII – Mercredi 25 juin

Vax l’attendait.

Un mot avait été glissé sous sa porte, aux petites heures du matin, lorsqu’il avait enfin trouvé le sommeil. Il devait aller directement dans son bureau dès le lever, avant même l’office. Sans doute le Supérieur l’avait-il entendu rentrer la veille, mais pas eu le cœur de l’intercepter.

L’éveil avait été atroce. Quelques secondes de torpeur presque tranquille, et tout lui était revenu d’un coup, ce qu’il avait découvert, ce qu’il devait encore chercher dans le jour qui s’ouvrait. Enfin, il avait aperçu le feuillet de Vax. Il avait aussitôt passé un jean et dévalé les escaliers, longé l’oratoire, puis le vestibule, plongés dans le silence, et avait passé le seuil du bureau du Supérieur.

Celui-ci avait mauvaise mine. Il l’accueillit sans dire un mot, lui désigna le siège opposé au sien. Près de la lampe posée sur le secrétaire, Côme aperçut le Midi Libre du jour, édition de Tarbes, plié en deux, dépassant à peine du blister sous lequel le Père le recevait chaque matin.

— Rien de plus, je suppose, mon fils ?

Les calots de Vax brillaient d’un éclat plus perçant encore qu’à l’habitude. On y discernait une immense lassitude, mais aussi une résolution sans faille. Sous la barbe qui lui mangeait les joues et bordait les pommettes, les stries des rides s’étaient approfondies, comme irréversibles désormais. Il avait les mains jointes devant lui, mais son index, ceint d’une bague en or, tapotait frénétiquement les veines mauves du carpe.

Alors Côme raconta. Ses échanges avec Thierry et Maxence, avec Marthe, la confirmation des affinités de Luc avec la Communauté du Très-Haut, et son refus obstiné de soigner une maladie sérieuse. Son appel à Carole, leur amitié passée. L’autre femme, celle de la photo, encore inconnue. Vax ne l’interrompait pas, mais Côme sentait s’alourdir, oppressant, son regard sur lui.

Il raconta Carcassonne, l'étrécissement du champ des possibles. Puis Mirepoix, le père délaissé et aimant, le médecin, enfin, sans démarche de Luc pour guérir.

Et il termina par les deux éléments majeurs : d'une part, les quatre messages envoyés à quelques minutes d'intervalle à Côme, à Christophe, à Carole, au Docteur Duplant, probablement les quatre personnes qui comptaient le plus pour lui. Quatre personnes qu'il n'avait pas cherché à joindre, mais au contraire pris soin d'appeler en étant certain de ne pas leur parler. Juste après, il avait rompu son abonnement téléphonique. Quatre salutations.

D'autre part, la probable localisation de sa destination de samedi : le foyer des Âmes Pures, à Lourdes, pour une retraite de méditation.

— Si vous m'y autorisez, je pars à Lourdes dans l'heure pour aller voir le foyer.

— Cela va de soi. Carte blanche, vous ai-je dit, vous êtes dispensé de tout, enseignements, Congrès, vaisselles. Trouvez-le.

Alors Vax déplia les mains, prit appui sur ses accoudoirs et souleva son corps massif, jusqu'à laisser Côme dans l'ombre du faisceau de la lampe. Ses pupilles asymétriques roulèrent en un tour complet, se fixèrent sur le journal. Côme tressaillit. Et si le canard avait relaté une nouvelle qui donnait son sens à l'histoire ?

— Vous qui le connaissez bien, mon fils, Luc ne nous aurait pas… quittés ?

— Aucun risque, sa vocation est ferme.

— Ce n'est pas de cela que je parle, allons, enfin. Il n'aurait pas choisi d'en finir, de chercher ailleurs le repos de l'âme, bref, vous m'avez compris, ne m'obligez pas à le dire ?

— Bon, qu'avez-vous lu, mon Père ?

— Rien sur Luc, non. Tenez.

Vax déplia le Midi Libre, très doucement, le tendit à Côme. En première page, les titres étaient largement consacrés à l'actualité touristique et au braquage d'un bureau de poste. Côme tourna deux pages, et découvrit ce qui frappait le Supérieur. Sur deux colonnes, séparées de la photographie d'un homme jeune et souriant en aube et étole, s'étalait le titre : « *Où est Monseigneur ?* ».

Côme sentit sa gorge se resserrer d'un coup. Pourquoi cette information avait-elle tant d'impact sur Vax, alors que lui-même n'y avait qu'à peine prêté attention la veille ? Le Père se taisait, laissant Côme lire le papier.

« *Mais où peut bien se trouver Michel Moyon ? C'est la question qui est sur toutes les lèvres dans les locaux de l'Evêché tarbais, où l'ecclésiastique n'a pas remis les pieds depuis samedi, et semble injoignable. Monseigneur Moyon, le jeune Evêque de Tarbes et Lourdes, a célébré une messe avec des religieuses le matin, avant de prendre seul son véhicule, pour un rendez-vous qu'il a qualifié de « personnel ». Il n'est pas reparu depuis, alors que plusieurs réunions importantes étaient calées dans son emploi du temps dès le lundi matin avec ses collaborateurs, dans la perspective du Congrès Œcuménique qui s'ouvre samedi. C'est le secrétaire de l'Evêché qui, s'étonnant de ne pas le voir arriver, s'est rendu dans son appartement de fonction et n'y a trouvé personne. Pourtant, le Vicaire Général, le Père Stéphane Germain, ne s'alarme pas : «* Aucun accident n'a été signalé depuis ce samedi. Nous n'avons pas non plus été contactés par les centres hospitaliers de la région, donc nous ne pensons pas qu'il lui soit arrivé quelque chose en voiture. À l'heure où nous parlons, nous sommes tout à fait confiants et optimistes *». Mais alors, où est-il ? Mystère et boule de gomme, admet-on parmi les proches du prélat. Les policiers de Tarbes, interrogés par nos équipes, disent ne pas encore être saisis de l'affaire, faute d'élément matériel accréditant, à ce stade, une disparition inquiétante. Le Vicaire Général n'a pas souhaité nous révéler le lieu où était censé se rendre Monseigneur Moyon après la messe de samedi, tout juste a-t-il admis qu'il s'agissait d'un endroit «* parfaitement sûr, où notre Evêque a ses habitudes *». Il semble pourtant que ce dernier n'ait pas contacté ses subordonnés à l'Evêché pour les informer de la date de son retour. C'est, semble-t-il, la première fois que cela se produit. A.D.* ».

Côme nota ce détail, replia l’exemplaire et le reposa sur le bureau. Il leva très lentement les yeux vers le Père Vax, qui demeurait debout et le fixait ardemment. Ne voyant pas bien ce qu’il pouvait ajouter, Côme se hasarda à dire : « Ça fait beaucoup ».

— Deux de trop, oui. Ecoutez, mon garçon. Si Michel ne reparaît pas d’ici demain au maximum, la police se mettra sur les rangs, inévitablement. Elle remontera à nous. Par conséquent, il vous reste vingt-quatre heures pour ce que vous savez. Passé ce délai, ils viendront me voir, et je ne pourrai pas leur cacher le départ de Luc.

— Pourquoi viendraient-ils vous voir ?

— Parce que je connais bien l’Evêque. Il a fait son Séminaire ici, c’était au début de ma direction. Nous nous connaissons bien, et je suis certain que, s’ils fouillent un peu son passé, ils débarqueront ici. Non que j’y sois hostile, mais la période ne s’y prête pas. Nous en reparlerons. Mais débrouillez-vous, allez à Lourdes. C’est d’ailleurs sans doute ce qu’il y a de mieux à faire dans ce contexte, ajouta Vax dans un semblant de sourire d’épuisement. Demain, il me faut des nouvelles.

* *
*

Cela devait faire des années qu’il n’avait pas ouvert son vieux guide de thérapeutique. Il dut épousseter longuement la couverture en vieux vert. D’ordinaire, il diagnostiquait à l’instinct, d’autant que les pathologies, dans ce coin de l’Ariège, étaient toujours plus ou moins les mêmes. Lorsqu’il lui arrivait de recevoir un cas rare, un malade exceptionnel, une pépite, il faisait appel à ses souvenirs, car il se targuait d’avoir vu, à un moment ou à un autre de sa carrière, à peu près tout ce qui était concevable comme bacille, malformation ou dégénérescence sous nos tropiques.

Il s’était creusé les méninges une bonne partie de la nuit. Enfin, seulement après avoir joint la quasi-totalité des services d’urgence, de réanimation ou

de cardiologie du secteur. Il avait des relais partout, soit grâce à sa longue expérience – il se trouvait toujours un confrère auquel il avait adressé un patient et réciproquement –, soit du fait de son récent pensum, la coordination médicale de ce foutu Congrès.

Nulle part il n'avait trouvé trace de l'admission d'un Luc Kasperek, ni d'un jeune homme au menton proéminent, présentant les symptômes décrits par Marsault, l'échalas. Il avait aussi contacté l'un des commandants des sapeurs-pompiers locaux, qui lui devait un renvoi d'ascenseur. Le gars avait cherché dans ses registres, interrogé son central téléphonique, et l'avait rappelé : pas d'accident de la route signalé, sinon des quadras en goguette qui s'étaient encastrés dans un pylône en sortie de discothèque, mais sur le parking, en marche arrière, et la seule victime était un odieux néon.

Il s'efforçait de ne pas penser que le coin était plein de routes serpentines, de courbes traîtres, de ravins, où il était fort possible de ne repérer une carcasse de bagnole qu'au bout de plusieurs jours. Il avait donc préféré se concentrer sur l'analyse des indications fournies par le gamin. Il avait rempli quatre post-it dépareillés en ordonnant les indices. Une fatigue intense frisant la léthargie, des céphalées, des myalgies, des plaques violacées aux membres, des accès de fièvre, une photophobie. Et pour finir une quasi-paralysie.

Il savait que Luc ne souffrait d'aucune maladie chronique, ni syndrome génétique. Il lui fallait chercher du côté d'un virus, d'une bactérie, ou d'une saloperie qui se développait avant l'âge. Or chacun de ces symptômes, ou deux d'entre eux ensemble, pouvaient renvoyer à une pathologie précise. Une méningite, par exemple, expliquait les migraines et la fièvre subite, voire les douleurs musculaires. Une mononucléose générait la fatigue, et sans doute aussi la fin de sa vocation sacerdotale. Itou pour les MST. Une tumeur maligne, une maladie du sang, étaient susceptibles d'affecter le système nerveux, la vision, l'attention.

Mais il ne trouvait rien qui corresponde à tous les symptômes considérés. Il avait gratté dans les coins de sa mémoire, allergies, zonas, chocs anaphylactiques, que couic. Cela défiait son expérience, et Duplant s'en

trouvait sacrément contrarié. Alors il s'était souvenu qu'il avait utilisé, dans son jeune temps, des grimoires qu'il conservait dans un carton à la cave. Il était allé les chercher vers trois heures du matin, après avoir chiffonné rageusement une douzaine de post-it. Il avait aussi remonté une bouteille de Gigondas pour se donner du courage. Ses chats pionçaient sur le divan, il en avait écarté deux en les prenant sous le ventre, s'était installé, avait ouvert le livre et le vin, et avait orienté sa liseuse vers les pages aussi piquées que l'étiquette. Le pinard vieillissait, les maladies non.

Quelques heures et quelques jurons plus tard, tandis que le jour se levait, il avait refermé le bouquin. Plusieurs possibilités lui étaient apparues, susceptibles de réconcilier l'ensemble des symptômes et leur attribuer une cause commune. Le problème, c'est que toutes ces hypothèses étaient complètement farfelues, de celles qu'un praticien expérimenté écarterait d'emblée. Il devait en savoir plus.

Il se leva du canapé, sitôt remplacé par les deux chats éconduits, qui devaient guetter ce moment depuis plusieurs heures. Il débarrassa la bouteille vide, lui attribua une excellente note (il l'avait laissé suffisamment reposer, l'une de ses grandes satisfactions dans la vie étant de veiller à la maturité de sa pléthorique cave), et passa vers son cabinet de consultation, attenant. Il ouvrit son cahier de rendez-vous. La journée était chargée, mais en avançant ceux du matin et en retardant ceux de l'après-midi, il avait le temps de faire le déplacement.

* *
*

L'entretien avec Vax l'avait glacé. Le vieux prêtre lui avait paru ébranlé, dépassé, ce qui ne lui arrivait jamais. Aussi avait-il coupé court à leur discussion en annonçant précipitamment son départ pour Lourdes.

Le trajet, cette fois-ci, n'était pas long. Juste le temps de retrouver, via les renseignements, le numéro du standard du Midi Libre.

— Passez-moi Adrien Dubonnet, je vous prie. De la part d'un ami, c'est personnel. Marsault, Côme.

Côme n'avait jamais bien compris ce qu'Adrien était venu faire au Celsa, lui qui n'en fichait pas une et pigeait déjà au journal. Il avait appris qu'Adrien comptait en faire son métier. C'est à peu près tout ce qu'il avait été capable d'apprendre, du reste, dans leurs années communes à Paris. Quelques mois avaient suffi pour sceller de solides relations entre eux. Adrien, dragueur invétéré, ayant ses entrées dans tout ce que le département comptait de bars de nuit, avait cultivé tous les travers que Côme, en futur prêtre, avait abjurés. Adrien était à présent plus proche du Parisien que Côme avait été – *avant*.

— Côme ? C'est toi ?

— Evidemment, tu en connais beaucoup ?

— Toujours curé ?

— Toujours homo ?

— Toujours. Qu'est-ce qui me vaut le plaisir, tu veux sortir ?

— Je veux te prier d'arrêter d'utiliser l'expression « Mystère et boule de gomme », c'est insupportable.

— Le papier sur Moyon, hein ? Forcément, ça t'intéresse. Tu ne m'as pas appelé quand j'ai sorti le scoop sur le centre d'enfouissement des déchets, en mars.

— Ça se rejoint : mon Evêque a disparu, et je cherche à savoir où il s'est enfoui.

— Tu penses bien que si je le savais, je serais allé le choper moi-même, pour lui arracher ses premiers mots. Qu'est-ce qui te botte, là-dedans ?

— Disons qu'il n'est peut-être pas le seul ecclésiastique à ne pas être rentré à la maison, le week-end dernier, et que ça me travaille.

— Bon, on boit un verre, ce soir ? Je te parlerai en détail des éléments que

j’ai grattés en off. Pas bézef pour moi, mais tu peux y trouver ton bonheur.

Côme ne savait pas à quelle heure il rentrerait de Lourdes. Mais il avait l’intuition qu’il lui fallait aussi se renseigner sur l’histoire de Moyon, que les trajectoires se rejoindraient à un moment donné. Et puis il avait sacrément envie de revoir Adrien.

— Vendu. À la Terrasse, ou au Shamrock, comme la dernière fois ?

— Au Mod, à 20 heures, après mon bouclage.

— C’est pas devenu un bar gay ?

— Si, mets ton col romain.

— À ce soir.

À peine était-il arrivé aux abords de Lourdes que la circulation s’était considérablement densifiée, jusqu’à bloquer plusieurs carrefours. La cité mariale était prise d’assaut à cette époque, par les pèlerinages qui convergeaient de partout en France. Chaque diocèse calait, entre juin et août, les voyages de ses adolescents ou de ses actifs, sans parler des religieux. Seuls ceux des personnes âgées, et souvent des malades, pouvaient se tenir hors saison.

Mais cela était bien pire cet été, du fait du Congrès qui drainait une population plus vaste encore – et beaucoup plus cosmopolite. Des parkings temporaires avaient été aménagés sur des terrains vagues, balisés avec des rubans de fortune, pour parquer les cars de toute l’Europe. Ils s’étiraient de plus en plus loin du centre-ville et des sanctuaires, ce qui multipliait les groupes de marcheurs traînant leurs valises comme des fardeaux le long des routes d’accès sinueuses.

Côme dut se résoudre à laisser, lui aussi, sa voiture sur l’un de ces prés sans herbe et bosselés. Il suivit consciencieusement les panneaux qui le dirigeaient vers les lieux saints, mais devait pour cela remonter une bonne partie des rues principales. Il avait, comme beaucoup de catholiques, un rapport ambivalent avec la ville. Un attachement viscéral, une adoration sincère, pour la figure de Marie et les événements de Massabielle. Et d’un

autre côté, un dégoût pour l’exploitation commerciale intensive de ce haut lieu, prétexte à toutes les dérives mercantiles, souvent comparées à celles des marchands du Temple.

Mais comme toujours, lorsqu’il longea les artères, la scène qui le frappa le plus fut celle de ces processions de chariots bleus, pour lesquels étaient dessinés, entre routes et trottoirs, des couloirs de couleur où la circulation leur était réservée. Des engins métalliques, à deux roues à l’arrière et une seule à l’avant, prolongés d’une perche munie d’une poignée, qui servait aux bénévoles à les tracter. Une capote de toile bleue, que l’on rabattait aux menaces d’orages, fréquents ici aux beaux jours. Et, sur le banc, un malade. Un handicapé, un infirme, une personne âgée, assis ou couchés, défilant de leur hôtel, ou de leur hôpital, jusqu’aux sanctuaires. Ces voiturettes étaient infernales à manier, elles ne tournaient jamais dans le sens souhaité, heurtaient les rebords de trottoirs au moindre faux pas, ce qui retardait tout le défilé. Côme avait été l’un de ces jeunes bénévoles, deux étés de rang, autour de ses quinze ans, lorsqu’il était venu comme pèlerin avec quelques amis de l’aumônerie pour accompagner les malades à Lourdes. Il ne s’était pourtant jamais vraiment habitué à ces ribambelles de souffrance, de chairs blessées, d’esprits désolés, qui venaient chercher un apaisement, une espérance. Et sans doute un miracle, même si aucun ne l’avouait.

Et, de nouveau, ce qui l’atteignait au plus profond de son être, c’était le sourire de ces gens. Cette joie intense, communicative, qui se lisait sur les visages des passagers des chariots, et encore en cet instant. Certains, d’ordinaire mutiques, se racontaient soudain à leur conducteur, sitôt la caravane lancée, riaient à gorge déployée, raillaient les maladresses des scouts qui se coinçaient les doigts en tentant d’ôter la capote. Pour beaucoup d’entre eux, au-delà de la prière – tous n’étaient pas croyants – Lourdes était une parenthèse dans une vie douloureuse, une trêve annuelle chaque fois espérée avec une intensité qui, peut-être, l’hiver, les tenait éveillés.

Il marchait à pas lents, fixant ses yeux sur l’une de ces colonnes bleues, où deux dames assises au soleil sur le banc de leur chariot respectif, s’invectivaient gaiement au sujet de la circonférence de leur chapeau de paille. Chacune était appuyée sur une canne, et la seconde tenait en ses

mains un chapelet de bois rose, qu'elle égrènerait devant la grotte, ou qu'elle ferait bénir par le célébrant. À sa droite, il frôlait les échoppes de bas étage, les étals de bondieuseries, qui rivalisaient de mauvais goût dans l'instrumentalisation des cultes. Les vierges en plastique de Chine, dont la couronne s'ouvrait tel un bouchon, comme pour leur décalotter le crâne, afin de les remplir d'eau bénite, lui avaient toujours paru d'une indicible laideur. Ce n'est pas tant la représentation de Marie en polyéthylène qui le choquait – il guettait le jour où l'on en ferait en peluche – mais plutôt la rentabilité de cette industrie qui s'adressait directement aux économies des pèlerins.

En la matière, ce qui se faisait de pire était sans doute le Bazar du Rosaire. Sorte d'hypermarché du kitsch, situé à deux pas de l'une des entrées des sanctuaires, il rassemblait dans un grand espace des rangées de bacs saturés d'objets de culte factices, de bibelots à l'effigie de Bernadette, d'intégrales des films qui avaient été consacrés aux miracles depuis le début du vingtième siècle, le tout en cinq langues, vantait le panonceau. On pouvait tout y trouver, des médailles miraculeuses en laiton, des Christ en hologramme, éveillés si on les regardait de face, et crucifiés si l'on se décalait, des assiettes grossièrement recouvertes d'une image de la grotte.

Lorsque Côme passa à hauteur de ce magasin, il y jeta mécaniquement un coup d'œil, pour constater que la foule s'y pressait toujours, remplissant de verroterie biblique des pochons siglés. Mais, surtout, ce magasin était situé Boulevard de la Grotte, et son voisinage signifiait qu'il n'était plus très loin. Il releva alors la tête, et accéléra involontairement son pas. Il atteignit bientôt le petit pont qui surmontait le Gave, et s'arrêta devant les hautes grilles de l'entrée.

À chaque fois qu'il pénétrait au sein des sanctuaires, il ressentait un bonheur intense, quelque chose d'une plénitude soudaine. La vision l'émouvait encore, de cette longue langue de route, ceinte de pelouses, esplanade grouillant de badauds, au bout de laquelle sortait de terre cet édifice aux bras ouverts, aux escaliers jumeaux qui menaient à l'entrée de la Basilique Notre-Dame du Rosaire. C'est paisiblement, très doucement, qu'il remonta l'allée centrale du parvis. Il était encore tôt, et pourtant de nombreux groupes tentaient de réunir leurs membres retardés dans la

traversée de la ville. Tous se repéraient à une bannière et arboraient un signe distinctif, souvent un ruban ou un bandeau de couleur vive. Côme passait au milieu d'eux, entendant parler mille voix, cent langues, dont l'intonation révélait le plus souvent une fascination pour le site.

Il n'était pas spécialement pressé, et peut-être d'ailleurs le foyer n'ouvrait-il pas ses portes avant une certaine heure. Aussi doubla-t-il les entrées de la Basilique souterraine, Saint-Pie X – où allait avoir lieu l'immense célébration œcuménique que le Séminaire préparait avec tant de peine – et se laissa-t-il couler sur la droite du parvis. En réalité, le chemin n'était guère difficile, il suffisait de suivre le flot de pèlerins qui se rendaient tous au même endroit. Il passa dans l'ombre du rocher qui soutenait l'église, et franchit la ligne qui délimitait le lieu central : la grotte de Massabielle. Déjà une multitude de pèlerins s'y trouvaient, dessinant un innombrable essaim au pied de l'endroit.

Les haut-parleurs diffusaient, en boucle, des messages invitant au silence, rappelant, de façon vaguement risible, que le mot « chut » est connu à travers toutes les langues. Il s'avança, passant le long des rangées de robinets qui, au pied des rochers, dégorgeaient de l'eau bénite. Les croyants y faisaient la queue, pour y boire, s'y désaltérer l'âme et le gosier, et pour remplir leurs gourdes ou bouteilles en plastique, celles qu'ils ramèneraient à leurs proches pour leur faire partager ses vertus. Même les athées devaient reconnaître que l'eau des montagnes est saine et vivifiante, mais ils n'attribuaient pas plus de miracle à celle-là qu'aux thermes de La Bourboule.

Et il arriva en vue de la statue de Notre-Dame de Lourdes, de cette Vierge à la ceinture dorée et à la rose sur un pied, qui était apparue à une bergère devenue sainte. La vision de cette statue, dans sa haute niche, était si saisissante qu'il fut parcouru d'un frisson. Il se laissa glisser derrières les rangs serrés de chaises et chariots, ouailles recueillies, et récita à voix basse l'Ave qu'il aimait tant. Autour de lui, certains visages ruisselaient des larmes, des yeux s'étaient fermés, des têtes se penchaient, parfois au creux des mains, et seuls des cris poussés par quelques infirmes zébraient le silence ou les psalmodies.

Il ne manquait pas d'intentions de prière, et contempla fixement le visage doux, extraordinairement apaisant, de la Vierge. Lui revinrent tout à coup à l'esprit les vérités qu'il venait de découvrir. Son origine, le gamin abandonné sur un parvis, offert par un recteur au foyer notoirement stérile. Il demanda à l'Immaculée la force de leur pardonner tout cela, le silence, le mensonge, les dissimulations, les apparences. Il supplia de parvenir à les comprendre et à les absoudre. Cette identité qui lui échappait, à ce tournant de son existence, se révélait aussi à lui dans l'itinéraire de foi qui était désormais le sien. Quitte à n'être le fils de personne, autant être celui de l'Eglise – il n'osa pas songer : de Dieu.

Un Ave Maria, entonné *mezza voce* par un groupe de jeunes pèlerins d'Europe de l'Est, l'arracha à son instant d'introspection. Il prit alors son rang dans la file vers le creux de la grotte, l'endroit où tout s'était passé. Il doubla la montagne de cierges, tour de Babel de flambeaux massifs toujours renouvelés, que des employés venaient éteindre et remplacer chaque soir. Au-dessus de lui, s'étirait le câble tendu sous la statue, où s'alignaient des béquilles de paralytiques guéris, étrange vision qui tenait plus du trophée que de l'offrande.

Enfin, il se tint au sein de la grotte, une cavité extrêmement sombre, aux murs suintants et noirâtres. Comme tous ceux qui l'avaient précédé, il rechercha le contact de la main droite avec cette roche humide, tant polie par les effleurements qu'elle était devenue tout à fait lisse par endroits. La puissance évocatrice de ce simple toucher était inimaginable, et évoquait, même aux moins mystiques, une sorte de perméabilité avec l'Esprit. Côme sentit monter une onde de larmes, la réfréna. Passant à pas très lents le long de la pierre, il ressentit une gratitude inexplicable envers Marie.

Ce n'est qu'en s'extirpant du lieu clos, et en revenant sur l'esplanade centrale des sanctuaires, qu'il se remémora le motif de sa visite à Lourdes. Il longea la Basilique du Rosaire, continua vers les points d'information réunis en quelques bâtiments abrités sous des arbres, au sein des sanctuaires. C'était un endroit où de nombreux groupes se donnaient rendez-vous en fin de matinée, et il dut se frayer un chemin parmi des grappes de gamins en bermudas et chemises unies, qui agitaient des foulards de nylon jaunes au

rythme d’un refrain de louange.

Un plan sommaire lui indiqua la porte qui correspondait à la permanence de la Cité Saint-Pierre. Dès qu’il entra, il savoura la fraîcheur d’un air climatisé. L’hôtesse au nom badgé l’accueillit d’un large sourire, derrière un bureau émergeant de tentures en feutre marronnasses. Sur l’une d’entre elles étaient épinglés des posters de la Cité, portant le symbole du Secours Catholique et de Caritas, qui en assuraient la gestion. On y voyait des photographies de jeunes gens radieux, dans un paysage de montagne : la Cité servait de lieu d’accueil pour des milliers de pèlerins démunis, voyageant sous la bannière de ces institutions caritatives, ou sous celle d’une paroisse, d’une aumônerie, ou d’un mouvement comme celui de l’Arche.

— Vous êtes en pèlerinage, monsieur ?

— En quelque sorte. Je cherche à rejoindre un groupe d’amis, au Foyer des Âmes Pures, qui fait partie d’une communauté charismatique. On m’a dit qu’ils étaient hébergés au sein de la Cité Saint-Pierre.

— Absolument, ce Foyer occupe l’un de nos pavillons, de façon permanente. Le pavillon Saint-Jacques, l’un des plus hauts. Ils sont dans l’aile droite.

— Ils sont nombreux ?

— Une dizaine de résidents permanents, dont leur recteur. Et en fin de semaine, cinq ou dix autres les rejoignent.

— Tous au même endroit ?

— Je suppose qu’ils se serrent, répondit la jeune fille dans un sourire charmant qui marqua une fossette à la joue droite.

— Vous croyez que je peux leur rendre visite ?

— Bien sûr, mais en général ils ont un temps de méditation en début d’après-midi, soit dans le pavillon, soit dans la cathédrale de verdure.

— Pardon ?

— La cathédrale de verdure. C’est un genre d’amphithéâtre construit à même la colline, sous les châtaigniers. On peut y célébrer des messes, ou des veillées plus festives. L’autel est en meule. Les membres du Foyer des Âmes Pures s’y rendent souvent. Quoi qu’il en soit, je vous recommande de ne monter là-haut qu’à partir de 16 heures, si vous voulez être sûr de trouver quelqu’un. Vous savez où se trouve la Cité ?

— Pas du tout.

Elle sortit l’un des plans de la ville, le déplia devant elle. Côme se pencha vers elle, et sentit un parfum délicieux, suave mais discret. D’un trait de crayon, elle lui désigna une route sinueuse qui s’écartait des sanctuaires et partait vers la montagne, l’Avenue Monseigneur Rodhain. Au bout d’un kilomètre et demi, expliqua-t-elle, se trouvait sur la droite l’entrée de la Cité, marquée par un énorme édifice de forme triangulaire, le Cairn, lieu des rassemblements massifs.

Côme mémorisa le trajet, replia le plan et le tendit à son hôtesse, Christelle. À en croire son léger accent des Pyrénées catalanes, elle devait être perpignanaise. Côme regarda sa montre, et entendit le carillon qui marquait midi. Il avait donc quelques heures à tuer. Il se demanda s’il serait réglo de… Un déjeuner, à tout prendre, qu’était-ce ? Il regarda Christelle – il avait fixé son badge et ses alentours plus que de raison – et lui expliqua son dilemme.

— Je vais aller casser la croûte, je ne connais pas bien les tables du coin, vous m’accompagneriez ?

Elle pencha légèrement la tête, d’un air de dépit. Sa peau était mate et brillante, ce qui n’était pas forcément antinomique.

— Je n’ai pas de pause jusqu’à la fin de la journée. Mais prenez le plan, je vous assure.

D’un coup de crayon, que Côme ne l’avait même pas vue tracer, elle avait inscrit un numéro de téléphone. Au même moment, les mélomanes aux foulards jaunes pénétraient en masse dans la permanence. Côme fit un petit signe à Christelle, et s’éclipsa.

Il se retrouva seul dans les ruelles du vieux Lourdes, en quête d'une table à l'ombre. La fatigue latente, l'émotion de la grotte, l'étrange euphorie de la rencontre, l'avaient presque grisé. Dès qu'il se fut assis, il s'efforça de laver de ses pensées le maelström d'emmerdements qui l'escortaient. Il lâcha prise après le café, s'affaissant lentement sur le dossier de sa chaise, dans la cour intérieure d'un boui-boui à pèlerins.

* *
*

Des années, qu'il n'avait pas remis les pieds dans cette vieille salle de lecture. Elle n'avait pas changé depuis le temps où, s'estimant insuffisamment érudit, il s'était mis en tête de potasser tous les sujets qui lui tombaient sous la main, sans véritable ordonnancement, au *feeling*, comme disaient ses jeunes patients. Il était devenu incollable sur des sujets aussi divers que Leibniz ou le big-bang, mais il avait dû se résoudre à admettre que sa démarche était assez vaine, et pour tout dire complètement conne.

Il n'y venait plus guère, à présent. Ce n'est pas qu'il était devenu omniscient, mais le voyage le fatiguait plus facilement, et puis le travail, et désormais la tannée du Congrès, dévoraient son temps. Mais il se trouve qu'un confrère lui avait récemment signalé que la Bibliothèque municipale de Foix était particulièrement achalandée en beaux ouvrages médicaux du vingtième siècle, ce qui était tout à fait insoupçonnable puisqu'elle était davantage connue pour ses manuscrits médiévaux.

Le bibliothécaire l'avait tout de suite reconnu, ah Docteur Duplant, cela fait longtemps. Il l'avait même mené à sa place habituelle, qui comme un fait exprès était inoccupée à cette heure. Mais cette fois il ne s'était pas dirigé au hasard dans les allées, non, il avait demandé le coin consacré à son métier. Le bibliothécaire lui avait fait un signe discret de reconnaissance, montrant qu'il était fier que Duplant connût ce trésor celé en ces murs. Il l'avait conduit dans la travée qui y était dédiée, et avait même pu lui montrer les trois ou quatre livres qui concernaient le sujet précis qu'il

souhaitait approfondir.

Duplant les avait extraits des rayonnages, empilés, transportés jusqu'à sa table recouverte de cuir vert, et s'était précipité sur les index. Précautionneusement, il avait glissé des marque-pages aux endroits qui l'intéressaient, et avait lu le plus vite possible les articles consacrés à la maladie qu'il soupçonnait, mais qui *ne pouvait pas être*.

La plupart d'entre eux était signée de deux chercheurs toulousains, les Professeurs Fontana et Van Meyde. Une brève notice biographique, en fin de chronique, lui apprit qu'ils exerçaient leur profession d'immunologues à l'hôpital de Toulouse, où ils étaient tous deux chefs de service. Mais tout cela remontait aux années 1970, et Duplant ne dégota pas d'article aussi complet et plus récent sur la question. Il tenta de mémoriser un maximum d'informations. Il nota les noms des professeurs de médecine sur l'un des marque-pages, on ne sait jamais.

Une demi-heure après, il était ressorti.

Totalement sonné.

* *
*

La troisième sonnerie le ramena à la surface. Il ne savait pas quelle heure il était, les bistrotiers n'avaient sans doute pas eu le cœur d'abréger sa sieste. Il lui fallut quelques secondes pour se rappeler le contexte, et reconnaître le numéro du central du Séminaire.

— Côme, c'est bien toi ?

— Oui, ma Sœur, c'est moi. Pourquoi m'appelez-vous ? Des nouvelles de Luc ?

— Ah ça non. Mais où tu es, je voulais te voir ?

— Je suis à Lourdes, sans doute pour la journée.

— Ah bon, répondit simplement Marthe – une virée à Lourdes, pour un séminariste, ne se discutait pas. Dis-moi quand je peux te voir.

— Je rentre ce soir, mais j'ai un rendez-vous dans Tarbes aussitôt, je ne serai pas au Séminaire avant, disons, vingt-trois heures.

— Ça ne fait rien, je t'attendrai, j'ai à faire. Ce n'est pas urgent-urgent. C'est juste que je sais ce qui s'est passé avec les livres de Luc.

— *Quoi* ?, s'étouffa Côme.

— Un truc tout bête, ah ça oui, il suffisait d'y penser un peu, tu vois. Je te dirai. Et puis autrement, je crois que je sais aussi ce qu'il a, Luc. Ça m'est revenu, au bout d'un moment, je me souviens toujours des choses, mais en retard, quoi.

— Qu'est-ce qu'il a ?

— Oh, je te dirai ce soir, voilà le Père Vax qui vient. Mais c'est surprenant quoi, va savoir comment… Oui, j'arrive, mon Père. Côme, je dois te laisser, à ce soir.

Elle raccrocha, Vax étant prioritaire sur tout le reste, sauf éventuelle apparition divine. Côme se massa doucement les tempes, et son téléphone affichait plus de 15 heures. Il avait roupillé deux bonnes heures sur sa chaise, et n'avait même pas encore payé son repas. Les tenanciers étaient indulgents. Un serveur s'approcha, lui glissa jovialement qu'il n'y croyait plus, et Côme reprit un café.

Il se mit en marche vers l'avenue Monseigneur Rodhain La route s'élevait en succession de raidards, pentes sèches sans trottoir, que des hordes de jeunes estivants remontaient en chantant ou en s'aspergeant. La Cité Saint-Pierre se trouvait un peu plus haut que le campement des jeunes pèlerins de tous pays, où des milliers de gamins plantaient les tentes qu'ils allaient déserter en pleine nuit aux premières pluies d'orage. Ils venaient la plupart du temps avec leur diocèse, découvraient les lieux saints, poussaient des malades, pleuraient à la grotte, marchaient à Gavarnie et traînaient leur âge bête le soir dans les bars de la ville. Côme avait été l'un d'entre eux, il se

revoyait entonnant alternativement des chansons à boire et des cantiques, debout sur les chaises paillées du Cercle des Catholiques. Il les envia.

Un virage serré sur la droite, après une gargote de bois, marquait l'entrée du camp, et les groupes s'égaillèrent vers leur point de ralliement. Côme continua seul la route pendant quelques hectomètres, quelques lacets, tandis que les arbres se densifiaient à cette altitude. Il repensa alors à Marthe : voilà qu'elle s'était avisée d'un détail, qui lui avait ravivé la mémoire. Les livres de Luc, ses soucis de santé. Deux informations majeures dans les recherches de Côme. Cette journée, il le savait, lui permettrait d'avancer de façon décisive. Vers où, là était encore toute la question.

Bientôt il atteignit deux piliers de pierre, qui délimitaient l'entrée de la Cité. Sur l'un d'entre eux se trouvait un panneau de présentation des lieux, et un plan. Il repéra le pavillon Saint-Jacques, situé tout en haut d'un dédale de chemin en entrelacs. Il repéra aussitôt, droit devant lui, ce que Christelle avait nommé le Cairn. L'édifice le surprit. C'était un gigantesque triangle d'ardoise, à base carrée, dont les toits descendaient des quatre côtés jusqu'au sol. Seule une trouée, à deux mètres du sol, sorte de meurtrière horizontale en continu, interrompait la massive noirceur de l'ensemble.

Il poursuivit son chemin, doubla quelques pavillons, le restaurant de la Cité, l'accueil central. Il croisait de nombreux hôtes, dont il ne savait dire s'il s'agissait de pèlerins fortunés se mettant au service des autres, ou d'indigents sous la bannière de Caritas. La tong, comme la foi, était universelle, et les attributs de l'estivant lourdais – short, chemisette et sac banane – abolissaient les classes sociales.

Au détour d'un virage, il aperçut les trois pavillons, celui de Saint-Jacques était au centre. L'immeuble était simple, rectangulaire, composé de trois étages, aux murs blancs. Des deux côtés de la porte d'entrée, grillaient deux insolites massifs d'hortensias. Une simple sonnette, sans nom, ne renseignait pas le visiteur sur ses occupants. Il appuya doucement, une fois, et entendit tintinnabuler un grelot à travers les carreaux grillagés de verre dépoli. Quelques secondes plus tard, la porte s'entrouvrit sur le visage d'une femme d'une cinquantaine d'années, avenante.

— Bonjour, que puis-je pour vous ?

— Je suis bien au Foyer des Âmes Pures ?

— Oui, jeune homme, c’est ici.

— Puis-je entrer ?

Elle le scruta de deux yeux gris d’acier, et resta un moment immobile, comme en proie à une grande indécision. Puis elle ouvrit la porte et désigna le seuil à Côme. Il s’essuya les pieds sur un paillasson de vieux crin, et suivit la femme dans une sorte de salle à manger qui communiquait avec le vestibule.

Le mobilier y était très modeste, une table et une dizaine de chaises de mauvais formica, aux armatures métalliques piquées de rouille. Sur la table ne se trouvait qu’un dessous de plat en fonte, et une toile cirée transparente. Côme prit place sans un mot sur la chaise qui lui avait été désignée.

— Puis-je vous proposer un café ?

— Volontiers, madame… ma Sœur ?

L’aspect de la femme avait en effet tout de celui d’une religieuse. Elle était menue, à cheveux très courts, poivre et sel, chaussée de très fines lunettes, et vêtue d’un chemisier blanc de toile légère, surmontée d’un gilet de laine grise à liseré anthracite, tout juste réhaussé d’une croix épinglée au revers. Sa voix était douce, fluette et presque chantante. Elle ressemblait beaucoup plus que Marthe à l’idée que l’on se fait d’une sœur, mais ne portait pas la robe.

— Pas exactement, non. Je ne fais partie d’aucune congrégation. Mais je suis l’une des résidentes de ce Foyer, et au sein de la Communauté, nous nous appelons « frères » et « sœurs ». Ce qui prête à confusion, je vous l’accorde.

Elle était sortie de la pièce en finissant sa phrase, et Côme regarda autour de lui. Pas d’ostentation, seul un crucifix ornait les murs parfaitement blancs. Sur un buffet, une corbeille de fruits, ou de pain, vide. Au-dessus,

une pendule rythmait les secondes d’un tic-tac étouffé. Rien ne bougeait, dans les pièces attenantes, ni aux étages. La femme revint alors, portant à bout de bras deux tasses fumantes, qu’elle posa devant eux, en s’asseyant très près de Côme.

— Vous pouvez m’appeler simplement Agnès. Je suis l’intendante du Foyer. Alors, qu’est-ce qui vous amène parmi nous ?

— On m’a parlé de votre Foyer, et je voulais vous rendre visite.

— Vous n’êtes jamais venu à l’une de nos rencontres ?

— Jamais, non. Mais l’un de mes bons amis vient très souvent. Il s’appelle Luc. Luc Kasperek.

Il commençait à en avoir ras-le-bol des circonlocutions, et avait volontairement articulé son nom avec application, en plongeant son regard dans celui d’Agnès. Elle marqua un nouveau temps de silence, identique à celui qu’elle avait pris avant de lui ouvrir l’accès au Foyer. Elle ne cilla pas, mais il vit une étrange oscillation dans ses yeux. Il ne savait pas le décrire, mais l’image qui lui vint fut celle de ces rouleaux défilants que l’on actionne trois par trois aux bandits manchots des casinos, qui tournent à toute vitesse et s’arrêtent sèchement sur un assemblage de trois symboles. Gagnants, ou, le plus souvent, perdants. Il crut ainsi voir défiler une multitude de réponses possibles, avant qu’Agnès n’en choisisse une, subitement. Lorsque ce mouvement oculaire cessa, elle esquissa un charmant sourire, feignant de se souvenir de qui il parlait, de mettre un visage sur ce nom.

— Luc, bien sûr, nous le connaissons. Ce n’est pas un de nos membres permanents, mais il nous a déjà visités en fin de semaine.

— Je crois, en effet. Il m’a invité à venir avec lui, le week-end dernier, je n’ai malheureusement pas pu l’accompagner. Il était chez vous, n’est-ce pas ?

Elle ne répondit pas tout de suite, et il en profita pour aller au bout de sa logique.

— C’est dommage, d’ailleurs, car il n’était pas en grande forme, et je

l’aurais bien relayé pour la route, mais j’ai été retenu par une réunion de famille, vous savez ce que c’est.

— Je n’étais hélas pas présente le week-end dernier, répondit enfin Agnès après s’être visiblement brûlé la langue en avalant une gorgée de café encore bouillant.

— C’était formidable, je crois. Luc m’en a parlé hier, il était encore sous le choc.

Agnès ne broncha pas, et reposa tranquillement sa tasse.

— Oh, probablement, oui. Nos sessions de méditation laissent des traces impérissables aux jeunes personnes qui nous visitent de loin en loin, comme votre ami. Malheureusement, comme je vous l’ai dit, je n’y étais pas samedi, étant moi-même appelée près de ma famille. Vous savez ce que c’est.

À présent c’est elle qui figea son regard métallique dans les yeux de Côme, ce qui le déstabilisa un instant. Il saisit sa tasse de café, toujours trop fumant, et en avala une lampée. Du café bouillu, réchauffé du matin, lesté de marc, qui lui râpa la gorge. Il s’était ainsi dégagé de l’emprise soudaine d’Agnès, mais il se sentait toujours sur un fil. Il se trouvait toujours beaucoup trop proche d’elle, malgré la longueur de la table. Et puis il y avait quelque chose, dans cette pièce, qui *ne collait pas*. Il avait eu ce sentiment furtif en en faisant le tour mentalement, tout à l’heure, d’un détail incongru, inquiétant, mais qu’il ne pouvait pas nommer. Il chassa cela de son esprit, et enchaîna tant bien que mal.

— J’aimerais pouvoir parler à une ou deux des personnes qui étaient également présentes à votre dernière rencontre. Pour partager avec eux quelques vues de Luc sur l’homélie de votre Berger, qui m’ont, disons, beaucoup interpellé.

— Cela serait formidable, bien sûr. Mais vous jouez de malchance, décidément. Tous nos résidents sont occupés à des tâches à l’extérieur. Plusieurs font les commissions, d’autres débarrassent la cathédrale de verdure où nous venons d’achever une cérémonie. Je suis seule, ici.

Elle disait peut-être vrai sur ce dernier point, puisque Côme n’entendait strictement aucun bruit des niveaux supérieurs. Quant à savoir si elle était absente le week-end précédent, il n’avait aucun moyen de le vérifier. Après tout, même les résidents permanents du Foyer avaient le droit à une vie personnelle. Il changea de cap, tandis qu’il ne restait plus que la lie noirâtre reposant au fond de sa tasse.

— Ainsi vous connaissez Luc. Un garçon délicieux, n’est-ce pas ?

— Pour le peu que je l’ai vu, c’est aussi mon avis, oui.

— Mais, chère Agnès, ne l’avez-vous pas trouvé particulièrement affaibli, ces derniers temps ?

Ils ne se lâchaient pas des yeux, se toisant à présent ostensiblement l’un l’autre, tandis que leurs chaises se touchaient. Sous les atours de la courtoisie, l’entretien tournait au défi. Aucun n’était dupe des faux-semblants de son interlocuteur.

— Je le vois trop peu souvent pour juger, vous êtes plus à même que moi de le faire. Ainsi, vous l’avez trouvé affaibli au retour de notre Foyer ?

— Disons, troublé. Et fatigué, oui. Mais j’ignore quelle est la part de ses occupations matérielles parmi nous et spirituelles chez vous.

— Vous n’avez qu’à le délester de certaines tâches.

— Nous n’y manquerons pas. Si je repasse à un autre moment, aurai-je la possibilité de voir vos autres résidents ?

— J’imagine, vous n’aurez qu’à téléphoner avant à notre permanence, aux sanctuaires.

— Avant que je ne prenne du souci, pouvez-vous me dire où logent vos hôtes extérieurs, durant les week-ends de rencontres, si l’idée m’effleurait de venir la prochaine fois ?

Agnès désigna les étages d’un simple geste du doigt. Sur place, bien sûr. Des chambres, cellules ou dortoirs, devaient être aménagés aux niveaux supérieurs de l’aile occupée par le Foyer. Il comprit qu’il n’en apprendrait

pas plus, que l’intendante lui répondrait dorénavant par signes – ou plus du tout. Il demanda simplement, par acquit de conscience, en se levant, avec quelle autre association ou communauté le Foyer partageait ce pavillon. Elle dit juste « Caritas », en désignant de la main l’autre côté du bâtiment.

Ils marchèrent sans bruit jusqu’à la porte, dans une tension devenue palpable. Côme tourna de nouveau la tête sur sa droite, sur sa gauche, parcourut le plus vite possible la disposition de la pièce, son décor, se concentrant à l’extrême pour en mémoriser tous les détails perceptibles. Il en était certain, quelque chose n’allait pas dans ce lieu, ni dans la comédie que venait de lui jouer la maigrelette Agnès avec un aplomb déroutant.

Tandis qu’ils s’apprêtaient à franchir le seuil, la porte du pavillon s’ouvrit violemment. Un pas, et un homme apparut dans l’encadrement de celle de la salle à manger. Il négligea Agnès, et ses yeux se posèrent directement sur Côme. Il ne bougea plus. Côme sentit l’intensité de son regard sur lui, oppressant, et cela déclencha en lui un signal, comme une alarme. Il se crut transpercé par un rayon, tant l’inconnu le fixait avec ardeur.

L’homme était de petite taille, plutôt mince, et complètement chauve. Il avait un front plat, plissé, des orbites profondes sous des sourcils blonds et broussailleux qui ajoutaient à la force de son regard. La bouche n’était qu’un trait horizontal, très bref, presque un tiret, qui ne se forçait à aucun début de sourire. La présence de Côme lui était excessivement désagréable. La réciproque se vérifia dans l’instant. Il ne se présenta pas. Seule une minuscule croix d’argent au revers du veston, qui brilla en une fraction de seconde sur un rayon de soleil, renseigna Côme sur l’identité de l’homme : le Berger du Foyer des Âmes Pures, le Prédicateur, le Père Robert, avaient dit le sourieur de Carcassonne, puis Maxence. De façon absurde, en le regardant plus précisément, Côme songea à la représentation de l’espèce des Olmèques dans un dessin animé de son enfance, figurés comme une race anachronique et malfaisante, de nabots chauves à l’œil torve et à l’intelligence supérieure. Par le cuir de son crâne et le reflet de ses iris, le Berger était un Olmèque.

Le temps parut suspendu, puis c’est le Père Robert qui rompit l’instant

comme un pain en faisant un geste du bras à Agnès, et en saluant Côme avec un semblant de respect. Le séminariste s'avança lentement vers lui, arriva à sa hauteur – il le dominait d'une bonne tête, le contourna, et dit simplement : « Je m'en allais, mon Père ».

L'homme ne répondit rien, lui ouvrit la porte. Un signe de tête à Agnès, un autre au prêtre, et Côme sortit. Il marcha d'abord droit devant lui, tentant d'ordonner ses pensées après cette double rencontre qui le laissait vidé de son énergie. Qu'elle lui ait menti, ça ne faisait aucun doute, mais il avait fait de même. Lui, toutefois, avait une bonne raison. Quelle était la raison d'Agnès ?

Il n'avait pas encore rejoint le premier virage qu'il fut frappé d'une certitude : il n'avait pas fini de chercher. Il pouvait en apprendre bien davantage, mais certainement pas en interrogeant les deux résidents du Foyer, l'intendante et le Berger, qui l'éconduiraient à coup sûr s'il revenait. Il fallait s'y prendre autrement, et, force majeure pour force majeure, laisser de côté les civilités. Il y avait urgence, bluffer ne suffisait plus. C'était le moment.

Lorsqu'il fut hors de vue de la porte vitrée du pavillon Saint-Jacques – il était à peu près sûr que l'on avait surveillé son départ – il bifurqua brutalement sur la droite, suivant un panneau indiquant la cathédrale de verdure. Il s'y engagea en se penchant un peu et en recherchant l'abri des autres bâtiments, mais sans se dissimuler totalement, ce qui eût paru suspect dans un lieu où chacun déambulait librement. Il entra dans la châtaigneraie par un sentier, et déboucha bientôt sur un espace plus ajouré, captant la pleine lumière du jour. Face à lui, se dressait une croix de bois gigantesque, et, à son pied, il vit deux simples autels de meule, très beaux. Il se retourna, et vit en effet l'installation dont avait parlé Christelle : des rangées de bancs de pierre, disposés en amphithéâtre, étaient posées à même le flanc de la montagne. Cathédrale de verdure, pensa-t-il, c'était bien pompeux pour une clairière jonchée de gradins.

Il n'y avait strictement personne, il n'entendait qu'un faible sifflement dans les arbres, le vent doux de la fin d'après-midi, celui qui n'annonçait

pas les orages. Le désert du coin invalidait tout de suite l'une des affirmations d'Agnès, sur les membres du Foyer qui étaient censés s'y trouver. Cela ne l'étonna pas. Il s'assit sur l'un des bancs, au premier rang, et attendit.

Un temps raisonnable pour qu'on ne guette plus une nouvelle visite de sa part.

Il n'avait, cette fois, pas l'intention de s'annoncer.

* *
*

L'échalas était sur boîte vocale, voilà autre chose. Il ne pouvait tout de même pas passer l'après-midi à essayer de le joindre. Tous les patients qu'il avait décalés pour aller à Foix se massaient à présent en salle d'attente, plus les urgences, et Madame Etcheverry qui appelait pour remercier parce que ses gouttes faisaient effet, et Madame Lemarchand qui faisait le pied de grue devant chez lui parce que le bébé ne pleurait plus qu'une fois de temps en temps et qu'elle ne trouvait pas ça tout à fait normal.

Il devait savoir. Il ne pouvait quand même pas appeler Christophe à ce propos. D'abord il ne l'appelait jamais, ç'aurait paru bizarre qu'il lui téléphone juste pour lui demander ça. Ensuite, le gamin avait bien dit qu'il ne voulait pas qu'on en parle au père de Luc, et il avait sacrément raison, vu la situation. Encore plus maintenant que Duplant entrapercevait de quoi il retournait, une foutue saleté. Mais pas d'affolement, avant tout, il devait savoir.

Il pensa même téléphoner au Séminaire, mais personne ne le connaissait, là-bas, et au nom de quoi aurait-il pu demander cette information ? Qui l'aurait renseigné, d'abord ? Leur chef, là ? Ou le pseudo infirmier dont avait parlé Côme ? Il ne savait même pas leur nom. Il lui fallait attendre que le petit Marsault le rappelle, mais combien de temps ça prendrait, bon sang, à quoi ça sert d'avoir un portable si c'est pour l'éteindre ?

Contrarié, il retourna à ses consultations. On lui parla d'oreillons, il n'y était pas, il ne pensait qu'à une autre maladie.

* *
*

Il jugea soudain qu'il avait assez attendu. Plus exactement, il s'était de nouveau laissé aller à dormir quelque temps, et s'était réveillé en sursaut en entendant détaler un animal. Il reprit le sentier dans l'autre sens, sans croiser âme qui vive. Quand il sortit des bois, plutôt que de suivre la route qui desservait les trois pavillons supérieurs, il coupa le long du talus qui délimitait la partie haute de la Cité Saint-Pierre, et derrière lequel passait un chemin vicinal. Il arriva au point le plus haut, et sauta dans un petit fossé, où il s'accroupit. Il était a priori suffisamment bas pour avancer ainsi sans être vu ni de la route, ni des fenêtres arrière des bâtiments. Il progressa lentement, parmi les orties et quelques buissons de ronces qui lui fouettaient les jambes. Il dépassa le premier pavillon. À hauteur du second, le Saint-Jacques, il stoppa et s'aplatit complètement contre le rebord du fossé. Là, il scruta longuement les fenêtres du rez-de-chaussée et des deux premiers étages, toutes fermées. Il ne distinguait aucune silhouette, aucune lampe allumée non plus – normal vu l'heure – mais surtout pas le moindre signe de présence de ce côté-ci.

Il inspira un bon coup, se hissa d'un bond hors du fossé et parcourut à grandes foulées la quinzaine de mètres qui le séparaient du pignon situé à sa gauche, qu'Agnès avait désigné comme l'aile droite, tout dépendait de quel endroit on regardait. Là, il se cala contre une gouttière de belle taille, qui pouvait le dissimuler presque entièrement. Alors seulement, il considéra les différentes possibilités. Le choix fut vite fait : au niveau du sol, il n'y avait qu'une fenêtre haute, située de biais, qui perçait le mur de la salle où il avait bu le café bouillu. Elle était fermée, et il ne pouvait pas entrer par là sans risquer de se laisser retomber brutalement sur le plancher. S'il y avait quelqu'un dans la maison, il était aussi efficace de sonner du clairon en

entrant.

En revanche, au premier étage, une porte-fenêtre, munie d’un garde-corps de métal écaillé, était entrouverte. Probablement cherchait-on à créer un courant d’air pour rafraîchir un bâtiment plein sud, où les chambres devaient être brûlantes le soir. C’était sa seule chance. Il repéra d’abord les appuis possibles, se rappelant l’initiation à l’escalade que leur avait proposée Olivier, un spécialiste, en début d’année de Séminaire, sur un mur conçu pour cela près d’une salle de sports de Tarbes. Mais ce mur-ci n’était pas fait pour être escaladé, et il ne pouvait étudier trop longuement son cheminement. Il courait le risque d’être repéré à tout instant, car il était à présent visible du chemin d’en haut.

Il saisit l’une des soudures de la gouttière, tira sèchement, elle résista. Il l’empoigna alors des deux mains, s’y hissa à la force des bras, posa les deux pieds à plat sur le mur. Cinquante centimètres plus haut, sur sa gauche, une lézarde plus importante que les autres laissait place à quelques doigts. Il se balança doucement, et tendit son corps d’un coup sec en poussant sur ses jambes. Il visa juste, et planta sa main gauche dans la faille de la pierre. Ne respirant plus, il déplaça le poids de son corps sur sa gauche et lâcha la gouttière. Il se retrouva suspendu dans le vide, retenu par la seule force d’une paume contractée à l’extrême, effort qu’il ne pourrait soutenir très longtemps. Dans le même élan, il se contracta alors brusquement, et donna une impulsion violente. Il ne devait pas se rater. Sa main droite, balayant l’espace au-dessus de sa tête, heurta l’un des montants du garde-corps, dans un sourd bruit métallique. Il parvint de justesse à refermer les doigts, à affermir la prise. Gagné.

Accroché à cette tige, il put remonter la main gauche pour saisir un autre montant. Il était cette fois solidement cramponné, et put reprendre appui contre le mur avec les pieds. Il était suffisamment haut pour ne plus être vu de la fenêtre de la salle à manger du rez-de-chaussée. Il sentit une crampe lui venir dans un biceps. Il fallait abréger. Il banda de nouveau tous ses muscles, et se redressa jusqu’à ce que son visage ait atteint le seuil de la porte-fenêtre. Un dernier effort, et il basculerait de l’autre côté.

Il ne sut pas qui, de la surprise ou de la violence du coup, lui fit lâcher prise de la main gauche. Il retint un cri en se mordant les lèvres. Il ne tenait plus qu'à la force de la main droite, et ballait sous le garde-corps. Ses jambes étaient pile à hauteur de l'ouverture du réfectoire, il ne pouvait pas rester ainsi. Il remonta vivement le bras gauche, effleura le métal, reçut au visage quelques copeaux de peinture verte et sèche qu'il avait décollés. Il n'était pas encore parvenu à rétablir son équilibre que le même coup lui frappa la main droite, une fois, puis une seconde. Un double bruit de gong retentit. Ses doigts se dérobèrent, dans une souffrance intense, et il comprit qu'ils avaient été brisés. Il tomba en arrière comme un fagot. En une fraction de seconde, tandis qu'il basculait, il concentra son regard vers la porte-fenêtre. À travers un voilage blanc, il discerna à peine un visage fantomatique.

C'était celui d'une vieille dame, bien plus âgée qu'Agnès.

Il se fracassa sur le sol.

Il était tombé à plat dos, sur les graviers, mais une touffe d'herbe isolée lui avait évité de s'exploser le crâne. Il avait juste eu le réflexe de rouler contre le bas du mur, pour se mettre à couvert. Très rapidement, alors que tous ses membres semblaient se disloquer, il chercha à reprendre un souffle coupé par la chute, et partit, courbé en deux, en direction du pavillon voisin, puis vers la mince route qui dominait la Cité. Il continua à courir, dérapant sur les gravillons, manquant ses appuis, suffoquant, ahanant, s'effondra au sol et se releva.

Lorsqu'il s'estima suffisamment à l'abri, au bord de la route qui s'enfonçait dans une forêt, il s'accroupit au pied d'un arbre et contempla l'étendue des dégâts. Deux doigts de la main droite formaient un drôle d'angle. Pétés, sans doute, ou déboîtés. Une douleur vivace lui irradiait tout le bassin, peut-être le coccyx ou l'os iliaque. Sa main gauche saignait abondamment. Il finit d'arracher un pan de sa chemise déchirée pour se confectionner une compresse de fortune. Sa tête martelait à chaque poussée de pouls. Mais il avait eu de la chance, de tomber à la verticale, et pas de très haut. Ses doigts droits, tordus, le faisaient atrocement souffrir,

maintenant qu’il s’était arrêté et reprenait conscience.

Il avait vu faire l’ostéopathe de Saint-Lary, un jour qu’il assistait à une fête de village avec des démonstrations de sports « à l’ancienne » : l’un des tireurs à la corde s’était luxé un doigt et hurlait à la mort. Le kiné lui avait pris les métacarpes, l’avait regardé dans les yeux, avait tiré un coup sec, le type avait braillé, puis s’était tu d’un coup. Or Côme ne pouvait pas conduire dans cet état, tenir le volant, passer les vitesses. Bien plus que sa chute, c’était rentrer à Tarbes qui l’obsédait à présent.

De sa main gauche sommairement bandée, il saisit son auriculaire droit. Ce simple geste lui provoqua un arc électrique dans tout le bras. Sans réfléchir, en fermant les yeux, il tira vers lui la phalange de biais. Il se retint de hurler à son tour, et la douleur quitta presque instantanément le doigt. Pour se fixer sur l’annulaire, pareillement courbe. Il réitéra l’opération, entendit un craquement, cria. Les larmes lui montèrent aux yeux, mais il regarda sa main : les doigts étaient alignés, juste couverts du sang dont s’était gorgé le lé de sa chemise découpée.

Alors seulement, il chercha à faire le point. Il se douta qu’en continuant la route, en pente légèrement descendante, il rallierait forcément le centre-ville de Lourdes. Là il se repèrerait et pourrait reprendre sa voiture. Quelle heure était-il ? Le cadran de sa montre s’était désagrégé en tombant. Il tâta sa poche, saisit son portable, le ralluma. Il se rappela qu’il l’avait éteint avant d’entrer à la Cité Saint-Pierre. Presque 19 heures. Un appel en absence. Il reconnut la ligne fixe du Docteur Duplant. Il verrait plus tard. En haillons, hagard, saignant, il reprit sa marche vers Lourdes, et vers pas mal d’autres choses.

* *
*

Le contact du volant l’avait comme rassuré. Il avait mis la radio, du jazz. Comme il l’avait craint, il n’avait plus le temps de repasser au Séminaire se

changer. Il avait simplement acheté une chemise de lin beige dans un magasin fréquentable de la vieille ville de Lourdes, et s'était arrêté se laver les mains, les genoux et le visage dans un café, au prétexte d'un Ricqlès. Il avait aussi acheté, dans une pharmacie, une bandelette, et la préparatrice l'avait aidé à lier ensemble les trois doigts de la main droite, autour d'une attelle de métal glacé, comme il avait vu faire l'ostéo. Elle avait tenu à lui désinfecter l'autre main et à faire un pansement stérile. Il n'avait pas protesté, blaguant avec elle sur les dangers du parapente en montagne quand on ne sait pas atterrir.

Retrouvant la Nationale et son calme, il chercha à analyser les événements des dernières heures.

Les révélations de Catherine lui lacéraient l'esprit. *De qui était-il le gosse ?* Une autre fois, se dit-il. Il devait s'abstraire de la nuit de février 1986, à Saint-Lary, celle où il avait cru naître. Tout était faux. Mais il avait la vie entière pour réinventer son passé, et quelques heures seulement pour pister Luc

Une autre pensée lui revint alors, entêtante, bien plus qu'un pressentiment : le Foyer des Âmes Pures était le noyau de ce qu'il cherchait. Même si, mise à part la trace de Luc, il ne savait pas au juste ce qu'il cherchait. Les yeux d'Agnès, et plus encore ceux du Père Robert, le glaçaient rétrospectivement. Les propos ambigus de l'intendante laissaient la place à nombre d'interprétations. Elle ne voulait pas qu'il voie les autres membres, elle le laissait parler. Elle n'avait pas réagi lorsqu'il avait affirmé que Luc lui avait reparlé la veille. Ignorait-elle sa disparition ? Il n'avait pas pu, en tout cas, confirmer ni infirmer sa présence sur les lieux le week-end précédent. Il se pouvait aussi qu'elle fût réellement partie, et n'ait pas vu Luc, à supposer qu'il s'y soit trouvé. Restait cette impression diffuse de malaise, ce détail manquant, ou en trop, qu'il ne parvenait pas encore à cerner.

Enfin, il y avait cette vieille femme qui l'avait frappé avec une extrême brutalité, pour qu'il tombe, au risque de se tuer. L'avait-il éveillée, ou effrayée, avait-elle craint une rapine, l'intrusion d'un cambrioleur ? Ce

n’était pas à exclure, bien sûr. Mais cela faisait beaucoup trop de mystère pour un seul pavillon, un seul Foyer.

Il profita d’un ralentissement, causé par des travaux, pour installer son oreillette de la main gauche – la mobilité de la droite était réduite à la pince du pouce et de l’index. Il composa le rappel automatique, entendit sonner puis se déclencher le répondeur du médecin. Il commença à dicter un message, quand un grésillement sec fit place à une voix exaltée.

— Allô, c’est vous, Côme ? C’est pas trop tôt, dites-moi.

— J’ai eu des embêtements, je vous expliquerai. Qu’y a-t-il ?

— J’ai creusé un peu, pour Luc. Bouquiné, repris des vieux lexiques, je suis retourné aux sources, quoi. Je suis… perplexe. J’ai le truc, mais je suis perplexe. Je voulais vous poser une question.

— Allez-y.

— Luc avait voyagé, ces temps-ci ?

La question surprit Côme. Qu’est-ce ça pouvait bien faire, que Luc ait voyagé ? Bon, le médecin devait avoir une bonne raison. Il chercha à se rappeler.

— Vous voulez dire, à part Mirepoix ? Il est venu avec moi à Saint-Lary-Soulan, il y a quelques semaines. Fontfroide. Peut-être Lourdes. Il me semble aussi qu’il avait parlé de monter à Paris.

— On n’a pas la même conception du voyage, mon garçon. Sillonner l’Europe de l’Est en bagnole, se faire tirer dessus à la mitraillette en RDA, faire Bergen-Mourmansk en cargo, voilà, c’est ça que j’appelle du voyage. Pas un saut de puce en train corail, voyez. Alors je réitère : est-ce que vous savez si Luc a voyagé ?

— Depuis quand ?

— Disons un an.

— Non.

— S’il l’avait fait, vous le sauriez ?

— Oui.

— Merde.

Duplant semblait réellement contrarié, Côme aurait juré l’avoir entendu cogner du poing sur sa table de bureau.

— Et vous ?, reprit le médecin.

— Si j’ai voyagé ? Dans votre acception, non.

— Un autre de ses proches ?

— Comment voulez-vous que je le sache ?

— Mais je ne sais pas, moi, merde, demandez aux gens, c’est pas compliqué, est-ce qu’ils se sont baladés dans un bled lointain ces douze derniers mois, vous pouvez bien faire ça, non ?

— Ecoutez Docteur, ça fait deux jours que je passe mon temps à ça, interroger des gens que parfois je ne connais même pas, figurez-vous que ce n’est pas exactement ma vocation, et que ça commence à me causer des soucis.

— Je la connais, votre vocation, figurez-vous, mais laissez ça de côté et débrouillez-vous pour savoir, c’est très important. Si vous préférez, je viens, moi, à Tarbes, vous me désignez les gens, comme Judas, et croyez-moi que j’irai leur demander en face, et que je trouverai le type qui a voyagé, parce qu’il y a forcément un type qui a voyagé, sinon c’est pas possible, vous comprenez ?

Côme ne comprenait rien, mais Duplant semblait hors de lui. Il arrivait en vue de Tarbes, et choisit de calmer le jeu.

— C’est bon, Docteur, je vais essayer. Je dois cibler un lieu en particulier, un continent ?

— Pas la peine. Appelez-moi dès que vous savez. Merci. C’est pour Luc.

Ça, il comprenait. Il se rangea sur un parking municipal, et fit tourner le bouton de son lecteur radio, et trouva France-Bleu Pyrénées. La première information donnée, qui n'avait plus rien d'insolite, est que l'Evêque de Tarbes et Lourdes, Monseigneur Michel Moyon, était toujours introuvable, et que le Vicaire Général n'excluait plus de saisir la police si la situation perdurait jusqu'au lendemain.

Il peina à s'extirper de son siège, le bas du dos toujours endolori malgré les calmants que la pharmacienne lui avait fait avaler. Il attendit quelques instants devant le Moderne, devenu un pub voué au rugby. Le mobilier et les accessoires cherchaient à rappeler cet univers, comptoir et fauteuils bas en bois noir, drapeaux celtes ou basques faisant office de tentures, tonneaux coupés en deux en guise de tables, ardoises murales annonçant l'happy hour, téléviseurs géants diffusant les chaînes sportives sans discontinuer, maillots dédicacés placardés dans des cadres de verre, salle de billard à lumière tamisée au fond, sur une estrade. Par endroits, des étagères supportaient des trophées improbables, mausolées miniatures à la gloire d'une finale interrégionale remportée par Dieu sait qui. Le patron n'osait quand même pas passer de la musique irlandaise au cœur des Hautes-Pyrénées, mais il s'en fallait de peu.

Soudain, il vit s'agiter une main à travers la vitre centrale. Adrien était déjà là. L'interdiction de fumer avait abrogé le brouillard qui y régnait jadis. Il rejoignit la table où Adrien lui désignait la banquette. Ils s'embrassèrent.

— Ça fait un bail. Tu pries plus et tu bois moins, c'est ça ?

— Un peu, mais il n'y a pas de lien de cause à effet.

— Boire ou ciboire, il faut choisir.

Adrien s'était dégarni aux tempes mais conservait un charisme brut qu'il n'avait jamais eu à forcer. Faussement goguenard, il jouait au dandy blasé que la vie frôle à peine. Mais celui-là, au moins, était resté fidèle à Côme quand le garçon avait basculé du Celsa au sacré.

Lorsqu'il s'assit, Adrien désigna les mains de Côme, pansées, meurtries.

— Qu’est-ce qui t’est arrivé ?

— Ce serait un peu long à t’expliquer. Disons que j’étais à Lourdes, et que j’en garderai un moins bon souvenir que les fois précédentes. Avant tout, est-ce qu’on peut dîner ?

— Si tu aimes toujours les burgers qui dégoulinent, je suis ton homme.

— C’est bon pour moi. Et évite d’employer cette expression en public.

En attendant les plats, Adrien avait commandé deux pintes d’une rousse qui se buvait toute seule, tant pis pour les cachets. Pendant de longues minutes, chacun résuma à l’autre de ses tranches de vie écoulées depuis leur dernière rencontre. Adrien expliqua l’ascension du pigiste, son intégration dans l’équipe des rédacteurs permanents, et exhiba sa carte de presse, sésame après lequel il courait depuis le Celsa. Côme ne dit pas un mot de Luc, car, plus encore que les policiers, il redoutait que la presse ne s’en empare. Et Adrien, même vieux pote, était aussi désormais une carte de presse.

— Parlons de ton Evêque, alors, puisque c’est grâce à son escapade que tu as daigné me recontacter. Qu’est-ce qui t’intéresse ?

— Savoir où il est, ce qui lui est arrivé.

— Tu n’es pas le seul, tout le diocèse est sur les dents, le mot d’ordre passe de paroisse en paroisse. Depuis que j’ai sorti l’info, c’est branle-bas de combat chez tes petits camarades. Il faut dire, un Evêque qui se fait la malle, c’est pas courant non plus. Mais pourquoi toi, en particulier ?

Même pour Adrien, il devait s’arranger un peu avec les faits.

— Parce que nous travaillons avec lui, au Séminaire, pour le Congrès. Et c’est moi qui suis chargé des relations avec Monseigneur, en vue de la grande célébration.

— C’est embêtant, alors.

— Plutôt.

— Bon, c’est assez étrange. Parce qu’il ne donne vraiment aucune nouvelle, et qu’il a disparu de tous les écrans radars. En termes de maillage du territoire, on ne fait pas mieux que le clergé : pas un bled sans son aréopage de grenouilles de bénitier, toujours au courant de tout. Un Evêque qui se balade dans la nature, ça éveille l’attention. Eh ben que dalle. Rien n’est remonté. Volatilisé, ton N+1. C’est cela, surtout, qui fout les jetons à l’Evêché, le silence radio de la base. On jurerait qu’il est parti en voiture et qu’il n’est jamais arrivé nulle part.

— Mais pourquoi la police ne veut pas s’en saisir ?

— Ça m’a surpris, or j’ai deux-trois contacts au commissariat, des copains, des vieilles histoires qui…

— Je veux pas savoir.

— OK. Ce n’est pas la première fois qu’il fait ça, figure-toi. Ces derniers mois, il s’est déjà barré pendant des laps de temps très courts, quelques heures, deux jours maximum, sans que personne ne sache où. Et le Monseigneur de réapparaître comme une fleur, sans un mot d’explication. Alors autant te dire que les flics, ils attendent un peu, maintenant, avant de se mettre en quatre pour le pister. Seulement, cette fois, c’est beaucoup plus long que d’habitude. Et il n’avait jamais manqué un rendez-vous de travail. C’est une première.

Côme n’avait entendu parler des escapades de Moyon. Le secret était bien gardé, mais où pouvait-il mieux l’être qu’au sein de l’Eglise ?

— On sait pourquoi il se barre ? Et où il va d’habitude ?

— On jase. À la rédaction, l’opinion majoritaire est qu’il a « quelqu’un », comme on dit. Une nana. Ou un mignon, va savoir, c’est pas moi qui dirai du mal. Bref, qu’il planque une connaissance quelque part dans la région, qu’il va la rejoindre à intervalles réguliers. Mais personne n’a jamais dégoté de preuves. Je ne sais pas si l’état-major nous laisserait les sortir, cela dit.

— Qu’est-ce que tu sais de lui, sinon ?

— C’est un drôle d’oiseau. Un type brillant, enfin, brillant dans vos

sphères à vous, hein, il faut relativiser. Un as de l'incarnation, ou de la transcendance, tu vois mieux que moi. Il est devenu Evêque très jeune, il a longtemps été le minot de la Conférence Episcopale.

Une intuition, venue de nulle part, amena une autre question à Côme.

— À ta connaissance, il se portait bien, ces temps-ci ?

— Justement, c'est drôle que tu poses la question, parce que c'est une des premières choses qu'on m'a dites, dans ses services : il ne tient pas la grande forme, ton Evêque. Très fatigué, sujet à des abattements soudains. Son agenda est sans cesse chamboulé, il envoie partout son Vicaire Général à sa place. Faut dire qu'il n'a pas une constitution très solide, c'est un avorton. Et végétarien, avec ça. Vu qu'il doit pas picoler ni baiser non plus, il lui reste pas grand-chose pour se maintenir en forme. Mais depuis quelques semaines, son état paraissait vraiment inquiétant.

Côme saisit les deux accoudoirs de son fauteuil pour se redresser, et un élancement fulgurant lui transperça le bras. Il ne s'était pas encore accommodé à ses doigts déboîtés. Mais la description faite par Adrien résonnait curieusement en lui, dans un étrange sentiment de déjà-vu. Il l'invita à poursuivre.

— Comment ça, inquiétant ?

— C'est la deuxième chose qui tracasse vraiment ses gars : il commençait à dérailler. Et précisément, durant la cérémonie du samedi matin, il a eu une sorte d'absence. À l'anamnèse, il a penché la tête, et il ne l'a pas relevée. Il est resté courbé en deux, pendant un temps très long, dans un silence complet. C'est un concélébrant qui lui a tapé sur l'épaule. Quand l'Evêque l'a regardé, il avait l'air complètement stone, comme s'il ne se souvenait plus de ce qu'il faisait là. J'ai eu l'un des servants d'autel au téléphone, c'est lui qui m'a raconté la scène, très impressionnant. Pendant quelques minutes, il n'avait plus ses esprits, il transpirait abondamment. Et puis il s'est repris, presque réveillé, et il a terminé la messe. Le Vicaire Général a tenté de le raisonner, quand il a voulu reprendre le volant seul, juste après. En vain, donc. Mais je n'en ai pas parlé dans mon papier, je le garde pour les

prochains épisodes. C’est l’été, faut faire durer.

— Mais justement, il allait où ?

— Mystère et boule de gomme.

— Je ne te le fais pas dire.

— Aussi bien il va revenir demain.

— Aussi bien.

Ils enchaînèrent sur de plus libres propos. Adrien ne cessait de lever la main sitôt sa pinte vide, et Côme savait déjà qu’il rentrerait à pied. Il répétait à chaque nouveau verre que ce n’était pas raisonnable vu qu’il prenait des analgésiques, puis il le descendait et commandait le suivant.

Il sentait l’élixir parcourir ses veines et l’envelopper tout entier. L’alcool prenait ses quartiers dans son corps, et il y demeurait le bienvenu. L’enchaînement des verres estompait aussi les stigmates de sa chute. Tout comme il semblait nimber d’un halo lointain les aveux de Catherine, qui lui déchiraient le bide plus sûrement que les ronces de la Cité Saint-Pierre ne lui avaient éraflé les mollets. Pour la première fois de la journée, s’éloignaient l’écho lancinant de la voix de sa mère, et la vision d’un curé portant un bébé.

Adrien parlait, sans cesse, et Côme l’écoutait, dans ce brouillard de la conscience auquel il était parvenu. Les sons lui étaient intelligibles, mais le sens profond des phrases ne l’était plus.

Soudain, Côme regarda sa montre, et distingua qu’il était plus de minuit et demie. Un signal se déclencha en lui, et il décida qu’il était temps de partir. Il prit appui sur les accoudoirs du fauteuil club où il s’était lové, omettant qu’une attelle lui enserrait la moitié des doigts. Une onde électrique lui parcourut l’avant-bras, et il faillit s’effondrer de biais. Adrien, parfaitement éveillé pour sa part, bondit pour le retenir, et l’entraîna vers la sortie. Une accolade, et il partit vers d’autres aventures nocturnes, dans des coins interlopes où Côme avait toujours hésité l’accompagner, fût-ce par curiosité.

Côme n’avait que quelques dizaines de mètres à parcourir jusqu’au Séminaire, mais trouva le moyen de s’asseoir deux fois sur des plots avant de poursuivre son chemin. Il perçut vaguement, glissant sur lui, le regard affligé ou compatissant de noctambules en goguette.

Il tira de sa poche, de la main gauche, l’imposante clé de métal, et visa la serrure. Il eut une pensée reconnaissante pour le Père Vax, qui avait obstinément refusé, l’hiver précédent, de la remplacer par un digicode malgré la préconisation de la Mairie. Il aurait eu beaucoup de mal à taper un code dans le bon ordre, en cet instant, à supposer même qu’il s’en fût souvenu. Jamais la porte ne lui avait paru si lourde. Incapable de pousser du bras droit, il finit par coller son épaule au battant de bois, et, basculant le poids de son corps, la fit pivoter dans une glissade.

L’air frais du porche lui souffla au visage, bienfaisant. Il l’inspira, comme pour s’en emplir, et ouvrit le plus doucement possible la porte du couloir d’entrée. Lorsqu’il y pénétra, il discerna aussitôt une source de lumière au fond, provenant du hall attenant. Vax était debout. Sans doute avait-il dérogé à ses horaires de coq, pour une obligation nouvelle du Congrès. Ou peut-être guettait-il le retour de Côme, pour faire à cette heure indue le compte-rendu des nouvelles glanées le jour même. Il ne manquait plus que ça.

Côme s’arrêta, prit quelques grandes inspirations sonores, expira très doucement. Il rassembla ses esprits. Il devait sentir affreusement l’alcool. Mais il ne pouvait pas faire marche arrière, le boucan de la porte extérieure avait prévenu le Supérieur que quelqu’un venait. Alors il marcha à pas très lents, comme si chacun d’entre eux le sortait un peu plus des limbes où il s’était plongé.

Mais lorsqu’il déboucha dans le hall, il comprit sa méprise. Le bureau de Vax était plongé dans l’obscurité, il ne vit pas la lumière qui passait d’ordinaire sous la porte et signalait sa présence. C’est l’aquarium de Marthe, face à lui, qui était allumé. Merde, Marthe. Il avait complètement oublié qu’elle l’attendait, qu’il lui avait promis. Elle avait ainsi veillé jusqu’à minuit passé juste pour lui causer.

S’il y avait bien une chose, entre toutes, dont Côme n’avait aucune envie

de parler en cet instant, c’était la maladie de Luc, ponctuée des souvenirs de dispensaires de la nonne. Il lui en parlerait demain matin. Dormir, c’est tout ce qu’il lui fallait. Et puis, pensa-t-il, il était plus facile de duper tendrement Marthe que Vax sur son état d’ébriété. Elle allait le questionner sur ses doigts, il renverrait le sujet au lendemain. Mais d’ici là, il lui fallait trouver une explication plausible. Celle de l’accident de parapente, servi à la pharmacienne, ne tiendrait pas un instant ici.

Il s’approcha de la grande glace, n’y aperçut pas la silhouette de la Sœur. Il contourna le montant de bois, toqua faiblement à la porte de verre dépoli, entrouverte, et entra.

Alors il la vit. Étendue sur le dos, bras en croix, le visage boursouflé, la bouche béante et atrocement tordue en un rictus effrayant, la langue apparente et gonflée. Une violente décharge saisit Côme. Les yeux, les yeux, grands ouverts, exorbités, saisis de terreur, comme figés sur une indéfinissable vision.

Côme se jeta à terre d’un bloc, sans réfléchir, saisit les joues de Marthe, incapable encore de prononcer son prénom. C’est alors qu’il distingua, ressortant du goitre qu’était devenu son cou, sa chaîne argentée, profondément incrustée, écorchant les chairs, bordée de part et d’autre d’un liseré de sang presque noir. Intacte, émergeant des maillons d’argent ancrés dans la peau, la colombe aux ailes déployées brillait sous la lumière du néon.

Il se dressa comme un arc, son dos meurtri heurta le bureau, qui se renversa à terre, il s’adossa à la vitre de l’aquarium, haletant, titubant, en proie à la panique. Soudain il se retourna, courut dans l’obscurité, frôlant le mur, atteignit l’escalier, qu’il monta aussi vite que le lui permettaient ses jambes, s’aidant de sa main gauche, trébuchant, repartant, et, sur la dernière marche, il se jeta sur la porte qui lui faisait face, sans frapper, l’envoyant battre dans le mur et rompant le silence absolu dans un cri qui venait du plus profond de ses entrailles : « Mon Père, mon Père ! ».

Une faible lumière s’éclaira dans un coin. Vax était déjà assis dans son lit. Il vit Côme, visage blême, griffé et hagard, yeux humides et striés de lignes

rouges, une main en attelle, l'autre bandée, la respiration saccadée, qui tremblait en s'appuyant à un montant du lit. Vax se leva d'un bond, il saisit les deux épaules de Côme, qui lui articula à grand peine, dans une haleine épouvantable de relents d'alcool : « En bas, en bas, c'est Marthe ! ».

Le Père écarta Côme, s'élança dans les escaliers plongés dans le noir. Toutes les portes s'étaient ouvertes, au premier étage, ni un prêtre ni un séminariste n'avait pu échapper au boucan. Côme, qui était resté prostré au seuil de la chambre de Vax, reconnut Thierry au milieu du couloir, murmurant avec un autre. Il lui fit signe de venir, tandis que ses lèvres grelottaient à présent, comme s'il était transi de froid, et il l'entraîna en bas. Ils entendirent, à mi-chemin, le hurlement de Vax. Thierry s'arrêta net, Côme le tira par la manche, *avance nom de Dieu*, tandis que la lumière s'était allumée dans le bureau du Supérieur, qui composait à toute vitesse un numéro de téléphone. Derrière eux, tous les résidents, comme en procession, rejoignaient le rez-de-chaussée, en vêtements de nuit, pieds nus.

Thierry entra dans l'aquarium et étouffa un cri. Il se ressaisit aussitôt, se souvenant qu'il était ici celui qui faisait autorité en termes médicaux. Il s'agenouilla prudemment, contournant le bureau renversé, observa la chaîne plantée dans le cou, la bouche de guingois, il porta deux doigts à la base du menton de la Sœur, lui saisit une main. Puis plaça la sienne très près de ses lèvres. Rien. Ni souffle, ni pouls. Ni vie. Il attrapa d'un geste une lampe de bureau allumée, la braqua sur les yeux ouverts de Marthe. Aucun mouvement, ni des pupilles, ni des paupières. Ne pas retirer la chaîne, qu'il s'était tout de suite dit, quoi qu'il arrive, ne pas toucher *cela*. Alors, machinalement, presque, il écarta les pans du gilet gris, et, joignant ses mains, enjambant le corps, il appuya à intervalles réguliers, tout en sachant que cela ne servait à rien. La colombe bringuebalait à chaque mouvement, il sentait les paires d'yeux braqués sur lui, il entendait sangloter derrière la vitre, et Vax gueuler l'adresse, mais il comptait les temps, les intervalles, Marthe, Marthe, il parlait, il disait son nom, comme pour s'accompagner.

Et puis il ralentit. Il cessa. Il se retourna très lentement, les vit tous. Côme, qui ne tenait que grâce à l'aplomb du mur, Maxence en larmes, Thaddée le tenant par l'épaule, Yoland, maxillaires saillants, regard humide,

Olivier, livide, front collé à la paroi de verre. Dans l'embrasure de la porte, Vax, droit comme un i, entouré des Pères Simonet et Dintrans, cramponnés aux pans de leur robe de chambre. Thierry n'avait pas besoin de dire un mot, de faire un geste, ils avaient tous compris. Il balança un énorme coup de poing dans le chambranle de la porte, faisant vibrer les vitres, et tomber les bibelots qui ornaient la petite étagère du bureau de la Sœur. Vax lui attrapa le bras fermement, mais relâcha aussitôt son emprise, et dit juste, d'un ton très calme : « Ils arrivent ».

Côme se sentait glisser à terre. Jamais il n'avait ressenti un tel épuisement. Les effets de sa griserie s'étaient à présent totalement dissipés, et ne lui restait que le sentiment diffus que tout était en train de foutre le camp, ses fondements, ses repères, sa mère, Luc, Marthe, tous aussi déformés que son auriculaire. Il s'était vidé de toute énergie, ne pensait à rien d'autre qu'à ce fracas inconcevable dans lequel résonnait sa vie depuis quelques heures. À peine devinait-il qu'il lui faudrait désormais traquer non pas un disparu, mais un assassin : celui qui avait serré, serré, serré, la chaîne d'argent autour du cou de Marthe.

Lorsque les sirènes explosèrent dans la ruelle, les séminaristes et les prêtres étaient encore tous réunis dans le hall, enlarmés et muets. Nul n'adressait la parole à un autre, seuls virevoltaient des regards perdus, incrédules, infiniment désemparés. Personne depuis Thierry n'avait touché le corps étendu de Marthe. Vax avait simplement donné l'instruction à tous de rester ici, éveillés, disposés à répondre à toute question. Parmi tous les résidents, le Supérieur était celui qui avait le plus vite tenu son rang face au drame. Il ouvrit la porte au lieutenant de police qui se présenta, quelques minutes à peine après l'appel téléphonique.

Il fendit les rangs, suivi de deux agents et d'un médecin. Il prit le temps de dévisager chaque résident, pressentant ce qui allait suivre. Lorsqu'il passa à hauteur de Côme, celui-ci éprouva aussitôt une aversion spontanée, instinctive. L'officier – Côme apprendrait plus tard qu'il s'appelait Martel – portait une barbe très noire soigneusement taillée, presque rase, qui mangeait un visage grêlé dont émergeaient deux yeux de jais, perçants et aiguisés. Il resta un moment à hauteur de Côme, le fixant intensément. Le

séminariste comprit aussitôt qu'il devait déparer dans la collectivité. Tous étaient en vêtement de nuit, pyjama et nu-pieds, l'œil ensommeillé encore, n'était l'effarement de la mort de Marthe. Lui, en revanche, avait le visage balafré d'égratignures, la compresse fraîchement posée à une main, les paupières gonflées de fatigue. Il se tenait mal – ses vertèbres lombaires lui irradiaient l'abdomen – et il puait l'alcool à plein nez. Plus simplement, il se sentait dévasté, et ne doutait pas que quelque chose dans son apparence trahissait forcément cet état. L'officier poursuivit sa remontée, très lente, précédé du seul Vax qui l'introduisit dans l'aquarium encore éclairé.

Le policier et le médecin se penchèrent au-dessus du corps de la Sœur. Les séminaristes s'agglutinèrent pour les apercevoir à travers la grande vitre. Ils effectuèrent quelques gestes rapides, murmurèrent. Le médecin secoua la tête, sortit des instruments, tâta quelques endroits, muni de gants en latex. Puis le policier se redressa, égrena de nouveau les visages des résidents qui l'observaient. Il fixa de nouveau Côme, ardemment. Puis il sortit de sa poche intérieure un téléphone portable, et fit signe à Vax de le rejoindre dans son bureau en compagnie du médecin. Ils fermèrent la porte, et les deux agents de police se postèrent de part et d'autre de l'entrée de l'aquarium de Marthe.

Côme était allé s'asseoir sur l'un des petits bancs du hall, de ces bancs escamotables qui contiennent les chaussures crottées. C'est seulement alors qu'il commença à mesurer la situation. Marthe avait été étranglée, de toute évidence, et c'est lui qui avait découvert le corps, en rentrant esquinté et à demi ivre, d'une journée de recherche secrète d'un séminariste introuvable. Joli tableau. Il n'était plus que douleurs, dos, épaules, joues, mains, et surtout ce feu qui lui rongeait de nouveau les tripes. La vision de Marthe avait ravivé les braises de souffrance qui couvaient depuis le matin. Et ce flic, il savait déjà qu'il aurait des choses à lui dire. Mais lesquelles ?

La porte s'ouvrit, mais c'est Vax qui prit la parole, et il sembla qu'il avait parlementé pour obtenir ce droit : parler à ses gamins à la place de l'officier. Les calots de ses yeux étaient gorgés de chagrin, mais sa voix ne tremblait pas.

— Mes enfants, vous avez vu ce qui s’est passé ce soir. C’est affreux. Vous étiez autant que moi attachés à Sœur Marthe. Elle a rejoint la paix du Seigneur, et nous prions pour elle à présent, qu’Il l’accueille parmi les justes. Il va de soi que nous allons tout mettre en œuvre pour savoir ce qui lui est arrivé. Le Lieutenant Martel a consenti à attendre demain matin pour vous voir tous, pour recueillir vos témoignages. Ils lui seront précieux, et je vous implore d’être sincères, et précis. Aussi, maintenant il vous faut dormir autant que cela vous est possible. Des équipes de la police vont arriver, emporter notre Sœur, procéder à des constatations. Essayez de trouver le sommeil, néanmoins.

Martel, qui se tenait en retrait, les mains croisées devant lui, fit un pas et souffla quelques mots aux oreilles de Vax. Celui-ci tourna la tête vers lui, surpris, puis s’adressa de nouveau à l’assistance :

— Le Lieutenant me rappelle à juste titre qu’il vaut mieux fermer vos portes à clés pour cette nuit. Ainsi que les fenêtres. Je vais donc vous distribuer les clés de vos chambres. Ses deux assistants vont jeter un coup d’œil dans les lieux communs, ici et à l’étage, pour que vous vous sentiez en parfaite sécurité. Je vous demande deux dernières choses. D’une, ne sortez pas du Séminaire sans mon autorisation expresse. Deux, soyez tous présents demain matin pour répondre aux questions des équipes du Lieutenant. À partir de huit heures. Bonne nuit, mes fils.

Personne ne bougea, ils étaient tous pétrifiés. Vax dut joindre le geste à la parole, et, après avoir remis les clés individuelles, de plusieurs revers secs de la main, leur faire signe de remonter dans leur chambre. Alors seulement, ils partirent très lentement vers l’escalier. Côme se retourna et s’apprêtait à emboîter le pas à ses congénères, lorsqu’il sentit une pression sur son bras gauche. Vax l’avait rattrapé et lui glissa, presque sans émettre le moindre son : « Sept heures, dans mon bureau, vous seul ». Côme acquiesça, il n’était de toute façon plus capable de faire quoi que ce soit d’autre. Il aperçut alors, rencognée à mi-hauteur dans l’escalier, la haute stature de Yoland. Il le fixa, et ses yeux semblèrent rouges dans l’obscurité de la cage.

Côme s’étendit sur son lit. Il lui fallait prendre une douche, laver ses

plaies, changer ses pansements. Mais il ne pouvait plus parler à personne. Il attendit que tout le monde eût regagné sa chambre. Après que les policiers avaient visité les sanitaires, il ressortit pour jouir du ruisseau d'eau tiède, laissant longtemps le jet masser son dos. L'alcool avait déserté ses veines, l'image du visage de Marthe l'avait empli. Marthe, qu'il charriait autant qu'il l'aimait, Marthe qui l'avait attendu, Marthe qu'il avait oubliée à force de picoler. Il se rinçait les larmes, mais l'eau n'évacuait rien.

Séché, il referma sa porte à clé derrière lui. Son pas était celui d'un fantôme, il n'avançait plus que par réflexe, par le miracle d'une mécanique déréglée, mais fonctionnant encore.

Il eut la force de régler son réveil sur une heure matinale, qui lui laissait à peine quatre heures d'un sommeil hypothétique. Il avait fait de son mieux pour obtenir l'obscurité complète, sans savoir si c'était pour s'endormir ou se calfeutrer. La trouille l'étreignait. Il avait entendu des pas dans le couloir pendant sa douche, qu'il n'avait pu attribuer à tel ou tel séminariste. Vu les circonstances, tout devenait prétexte à gamberger.

Il s'enfonça dans son oreiller, pesamment, jusqu'à s'y enfouir. Vider ses pensées, toutes. Quelques heures, ne pas réfléchir à ce qu'il venait de voir, de ressentir, ne pas penser à la nonne, aux flics, à sa mère. Demain. Il replongerait demain.

Il respira en gonflant l'abdomen, se concentrant sur ce souffle très lent, régulier, répétitif, rassurant. Peu à peu il se sentit glisser, l'état de conscience l'abandonna. Il était dans ce moment qui précède l'endormissement, où l'esprit ne contrôle plus vraiment les pensées, où, dans les jours d'extrême fatigue, des réminiscences reviennent à la surface. C'est alors que des images affluèrent, pêle-mêle, de tous les bords de son inconscient, enfantées par les heures précédentes. Il les voyait apparaître dans son esprit, comme feuilletées une à une et imprimées à sa rétine malgré ses yeux obstinément clos.

Il vit Carcassonne, un type qui souriait puis riait à gorge déployée mais sans un bruit, au milieu d'une pièce jonchée de prospectus, et dont les appliques murales prenaient progressivement la forme de colombes

d’argent. Il vit une forme indistincte, chutant d’une fenêtre, mais ornée d’une cornette grise, prolongeant longtemps son vol plané, sans jamais atteindre le sol. Puis il vit un visage de femme, jeune, peau claire et cheveux courts, souriant à un appareil photographique. Aussitôt après, un autre visage, celui d’une autre femme, auprès d’un homme et d’un enfant dont le t-shirt arborait un drapeau polonais. Et un troisième, encore, une très vieille femme, sans âge, aux traits excessivement ridés, prisonnière des plis d’un rideau, aux yeux gris.

Soudain les trois visages s’isolèrent du reste du décor où il croyait les voir, s’abstrayant des lieux, des autres personnages, même des frusques qu’ils portaient. Lorsque, des trois visages, ne restèrent que l’ovale des traits, l’éclat des yeux, la forme de la bouche, alors, très doucement ils se rapprochèrent. Se juxtaposèrent. Se confondirent, se mêlèrent. Se superposèrent enfin. Parfaitement.

La même femme. À trois âges de sa vie. Jeune fille, mère, vieillarde. La fille du photomaton vêtue de couleurs passées de mode, à l’œil rieur. La mère de famille dont le portrait ornait le salon de Christophe, à Mirepoix. L’aïeule enfin qui lui avait broyé les doigts, tandis qu’il escaladait sa porte-fenêtre, à Lourdes. Il les voyait à présent très clairement, dans sa semi-conscience, comme une seule et même personne. Les yeux bleu gris des trois visages n’avaient pas changé, eux.

Il bondit alors, une saillie électrique lui contracta le corps. Il se retrouva assis au milieu de son lit, grelottant, transpirant abondamment, soudain arraché à une transe. *C’était impossible*. Ses bronches sifflaient, ses doigts tremblaient, même son attelle branlait et semblait se détacher de la base des doigts. Impossible, bon Dieu, impossible, il se le répétait, telle une incantation. Il était impossible que ce soit Madame Kasperek. Il s’effondra alors violemment sur le dos, récusant le tour que lui jouait son subconscient. Sa dernière pensée, avant de sombrer complètement, fut celle-ci : la mère de Luc était toujours en vie.

Elle résidait au Foyer des Âmes Pures, Cité Saint-Pierre, à Lourdes.

* *
*

IX – Jeudi 26 juin

Vax n’avait pas dormi C’est les traits dévastés qu’il reçut Côme dans son bureau, à sept heures sonnantes. Sa barbe cire d’abeille avait viré au tabac brun. Il flottait même dans l’air frais, une odeur persistante et âcre : le Père avait fumé, tard dans la nuit sans doute, en aérant la pièce. Cela ne lui était pas arrivé depuis plusieurs années. Il s’affaissa sur son fauteuil plus qu’il ne s’y assit. Il portait la même chemisette que la veille, peut-être ne s’était-il même pas recouché du tout après la découverte du corps de Marthe et l’irruption de la police. Pas d’entrée en matière, pas de mot de bienvenue.

— Côme, je veux que vous stoppiez tout.

— Comment cela, mon Père ?

— Vous ne cherchez plus Luc. Vous ne cherchez plus rien, vous ne vous blessez plus, vous ne rentrez plus en pleine nuit, vous arrêtez tout ça. Vous n’interrogez plus personne, vous ne vous occupez plus de le retrouver. Est-ce bien compris ?

— J’ai appris de nouvelles choses, vous savez. Et aujourd’hui encore, je compte…

— Rien du tout, coupa sèchement Vax. Vous ne faites plus rien du tout. Partez en pastorale. Dès que vous aurez vu le Lieutenant Martel, je vous demande de prendre votre voiture et de rejoindre le Père Laplace à Saint-Lary.

— Je ne peux pas laisser tomber Luc.

— Vous ne le laissez pas tomber, moi non plus, personne ne l’abandonne. Mais maintenant que la police est ici, après ce qui vient d’arriver à Marthe, je n’ai pas d’autre solution que de leur signaler la disparition de Luc. Je vais leur dire que je ne me suis pas formalisé, qu’il avait besoin de repos, qu’il m’avait demandé la permission. Mais qu’il devrait être revenu depuis hier. Voilà, c’est à eux que la main passe dorénavant. Et vous comprendrez qu’il est hors de question que je vous laisse mener une enquête parallèle.

— C’est vous-même qui me l’aviez demandée.

— Les choses ont changé, Côme, ne soyez pas stupide !, hurla Vax. Partez dans vos montagnes, revenez demain. Et je ne veux même pas savoir ce qui vous est arrivé hier. J’ai eu tort, vous avez manifestement eu des ennuis. Arrêtez tout, maintenant.

Il restait à Côme une question à poser, d’autant qu’il avait entendu les véhicules de police se garer. Il désigna la rue extérieure d’un geste agacé, et demanda :

— Et à eux, qu’est-ce que je leur dis ? Que j’étais allé jardiner ?

— Que vous vous occupiez du Congrès. Sur votre pépin, faites au mieux. Et sur votre soirée, je pense que tout commentaire est inutile.

Sur ces mots, prononcés sans méchanceté, le Supérieur contourna son secrétaire et raccompagna Côme. Celui-ci ne put s’empêcher de lui chuchoter à l’oreille, tandis que des pas résonnaient dans le couloir :

— Il était aux Âmes Pures, et je sais pourquoi.

Vax ne répondit pas, mais son regard las s’alluma d’un coup. Il regarda par-dessus l’épaule de son séminariste, le Lieutenant arrivait dans le hall. La dernière expression de Vax à Côme était indéchiffrable. Lui la prit pour un contrordre muet, un blanc-seing tacite.

Car Côme n’avait pas, pas un seul instant, l’intention de lâcher la recherche de Luc, et d’une vérité dont il s’approchait. Il n’y avait plus seulement Luc, mais aussi le fumier qui avait assassiné Marthe. Et il irait seul. Ou peut-être avec celui qui, fortuitement, était devenu son appui. Et qu’il décida d’appeler tout de suite.

* *
*

Duplant jura, il n’aimait pas que ses journées commencent de la sorte. Au

saut du lit, après qu'il avait nourri ses chats, ceux des voisins et des voisins des voisins, son téléphone avait sonné, et avant qu'il ait eu le temps de décrocher, le répondeur s'était enclenché. Il avait reconnu la voix du séminariste, qui lui demandait de le rappeler instamment. À sept heures trente, voilà qu'il prenait des libertés, et sans dire pourquoi, encore.

Mais il y avait Luc, et l'information qu'il lui avait demandé de vérifier : les voyages. Rien que pour cela, il composa la touche du rappel automatique, qu'il avait identifiée d'un post-it parmi le tableau de bord dont Orange croyait devoir doter ses appareils.

— Oui, c'est Duplant, qu'est-ce qui vous prend, de m'appeler si tôt ?

— Les événements se bousculent un peu, je ne crois pas que j'aurai beaucoup de temps libre, aujourd'hui.

— Alors, vous savez, ou non ? Il est parti où, Luc ?

— Pas encore, mon Père. Docteur, pardon. Ce n'est pas de cela que je voulais vous parler. Il y a une sorte d'urgence, je suis navré. Je veux vous parler du passé de Luc.

— Ben oui, c'est bien de cela qu'on cause depuis deux jours, non ?

— D'un fait en particulier, d'une personne. Je veux vous parler de sa mère.

Le médecin resta interdit. Comment cela, de sa mère ? Il embraya :

— Non mais vous êtes au courant, non, tout de même ? Elle est morte, sa mère, il était môme, ne me dites pas que vous l'ignoriez.

— Comment est-elle morte ?

— Qu'est-ce que ça peut vous foutre ? C'est plus important de le chercher lui, qui est en vie, jusqu'à preuve du contraire.

— Comment est-elle morte ?, répéta simplement le garçon.

— Têtu comme une bourrique, vous êtes. En bagnole, elle est morte.

Emplafonnée dans un trente-huit tonnes.

— Vous en êtes sûr ?

— Bon Dieu, Côme, je sais encore si une personne de Mirepoix est morte ou non, je connais tout le monde, ici, à commencer par les Kasperek.

— Alors ce n’est pas possible. C’est vous qui l’avez examinée ?

— Après l’accident ? Non, c’était dans un autre département. Elle a été hospitalisée à Pau, ce n’est pas de mon ressort. Moi je m’occupais de Christophe et du gosse. J’allais les voir, j’ai prescrit des calmants. Elle n’est pas ressortie du coma, et elle est passée de l’autre côté. Christophe m’a appelé un jour, quelques semaines plus tard, en larmes. Je me suis toujours demandé si ce n’est pas lui qui avait ordonné qu’on arrête tout, mais qu’est-ce que ça peut faire à présent, hein, il y a prescription. Pourquoi dites-vous que ce n’est pas possible, qu’est-ce qui n’est pas possible ?

— Docteur, j’ai besoin de vous. Je vais rechercher votre information, sur les déplacements de Luc. Je trouverai. En contrepartie, je vous demande de vous renseigner sur la mort de sa mère. Les circonstances de l’accident, l’évolution du coma. Je dois en être absolument certain. C’est très important, je vous assure.

Duplant réfléchit une fraction de seconde, il avait envie de faire confiance au jeune homme. Il se renseignerait, même si ce qu’il sous-entendait était parfaitement ridicule.

— Avant toute chose, gamin, arrête de m’appeler Docteur, ça m’horripile. Je m’appelle Alain et je ne te soigne pas. Tu n’es pas malade et visiblement tu es bien le seul.

— J’ai deux doigts pétés.

— Depuis quand ? Je n’ai rien remarqué quand tu es venu.

— Depuis hier.

— Qu’est-ce qui t’est arrivé ?

— On m’a poussé d’un balcon. Il faut dire que j’essayais de l’escalader.

Duplant fut surpris de savoir l’échalas aventureux. Mais là où il s’était fourré pour chercher Luc, ils seraient deux à barboter. Car il avait décidé de s’y mettre aussi, il ne reculerait pas. La voix du séminariste lui paraissait voilée, comme érodée par quelques heures d’efforts, d’émotions ou des deux.

— Pourquoi tu essayais d’escalader ?

— Parce que je pense que Luc était sur place le week-end dernier.

— Tu cherchais quoi ?

— Aucune idée. Luc, peut-être.

— Et où ça ?

— À Lourdes, dans un foyer. Je suis allé les voir, black-out, pas un mot de fiable. On m’a proprement baladé. Alors j’ai voulu vérifier par moi-même.

— Sur un balcon ?

— Sur un balcon. Une porte-fenêtre, avec garde-corps, plutôt. C’est stable en principe.

— Sauf que tu t’es pété deux doigts.

— Je vous l’ai dit, on m’a poussé.

— Les cons. Et dis-moi tu, aussi. Tu sais pourquoi ils t’ont balancé ?

— Non, pas exactement. Mais ç’aurait pu être pire. J’ai un exemple récent en tête, ç’aurait pu être pire. Je vous assure. Je t’assure.

— Je te promets, je vais regarder ce que je peux faire, pour Geneviève. Sa mère. Mais toi, sois prudent. Ça sent bizarre, ton histoire.

— Désormais les policiers sont saisis.

— Alors ça sent très bizarre.

— Mais on continue ? Tous les deux.

— On continue. Je te tiens au courant.

Quand Duplant raccrocha son téléphone, il éprouva une double sensation. Celle d’un réel attachement à ce jeune type qui recherchait son pote en tombant des balcons et qui lui demandait assistance.

Et celle d’une viscérale conviction qu’ils étaient en train de commettre une connerie aussi gigantesque que nécessaire.

Quant à Côme, il disposait d’une demi-heure pour trouver une explication.

* *
*

Lorsqu’il entendit frapper à sa porte, il était prêt. C’est le Père Dintrans qui vint le chercher et le conduire dans l’une des salles de cours. Celle-ci avait été réaménagée, les tables disposées en carré. D’un côté, se tenait Martel, chemise impeccable, flanqué d’un adjoint qui disposait d’un ordinateur portable ouvert devant lui, et pointait déjà deux index tendus vers le clavier avant même que quiconque ait ouvert la bouche. De l’autre, une chaise vide attendait les protagonistes.

— Lieutenant Jean-Marc Martel, Police Judiciaire. Asseyez-vous, et confirmez-moi votre identité, je vous prie.

— Côme Marsault. Né le 10 février 1986 à Lannemezan. Paraît-il.

— Je vous demande pardon ?

— Non, rien, c’est stupide. Séminariste à Tarbes. J’occupe une chambre à l’étage, je suppose que vous le savez déjà.

— Ce que vous supposez n’a aucune importance. Je suis chargé de l’enquête sur la mort de Marthe Landry. Vous êtes le premier que j’ai

souhaité voir, car votre Supérieur m’a indiqué que c’est vous qui aviez trouvé le corps.

Présentée comme ça, la situation était glaçante. Côme avait pris place sur la chaise, face au policier qui le regardait en mettant sa tête légèrement de biais. Il parlait d’un ton monocorde, sans la moindre émotion, affectant le plus parfait détachement. Sa barbe au carré semblait plus noire encore que la nuit précédente. Elle surmontait un col roulé noir de fine laine, qui soulignait la silhouette du Lieutenant.

— Je vous remercie tout d’abord de me décrire avec précision ce que vous avez vu. Indiquez les heures, les personnes croisées, les lieux.

— Je suis rentré au Séminaire, il devait être environ une heure moins le quart. J’étais sorti pour…

— Plus tard. Les faits, d’abord, je vous prie.

— Bien. Je suis rentré par la porte cochère, puis par la porte intérieure qui donne sur la courette. Je n’ai vu personne. Dans le couloir, j’ai aperçu de la lumière au niveau du hall. J’ai cru que c’était le bureau du Père Vax, mais en avançant, j’ai compris que cela provenait de l’aquarium.

— De quoi ?

— L’aquarium de Sœur Marthe. C’est ainsi que nous appelons son bureau, à cause de la grande vitre qui donne sur le hall d’entrée et qui lui permet de voir toutes nos allées et venues.

Martel fit signe à Côme de ralentir et se pencha vers son acolyte qui tapait frénétiquement mais à deux doigts seulement, prenant du retard à chaque syllabe. Il articula « aquarium », le policier nota, et Côme fut invité à poursuivre.

— Je suis allé toquer à sa porte car je ne la voyais pas à travers le carreau. C’est là que je l’ai vue, couchée au sol. J’ai remarqué sa chaîne, son collier, enfoncée dans son cou, et l’état de son visage gonflé. J’ai deviné qu’il était trop tard. Mais j’ai couru prévenir le Père Vax, et je sais aussi que l’un de nos séminaristes est infirmier. Thierry Milhères.

— Notez, je vous prie. Ok, avez-vous touché à quelque chose ?

— Oui, au visage de la Sœur. Je voulais voir si elle respirait encore, si elle réagissait. Je suppose que j'ai eu tort, mais c'était une réaction instinctive.

— Je comprends. Vous n'avez rien remarqué de particulier ? Une personne était-elle présente lorsque vous êtes rentré ? Quelqu'un aurait-il assisté à la scène, vous a vu arriver ?

— Je ne pense pas, non. Je suis rentré seul et n'ai croisé personne, répondit Côme en pensant néanmoins à la demi-douzaine de visages inconnus qui l'avaient toisé tandis qu'il titubait entre le Moderne et la porte du Séminaire.

— Aussi, personne ne peut témoigner de ce que vous avez trouvé Marthe Landry déjà morte.

Cette phrase avait saisi Côme comme un uppercut. Le sous-entendu était tout à fait clair, et d'ailleurs assumé par l'officier de police, qui à présent fixait Côme avec la tête toujours de traviole, et avait intimé à son sténo de taper sa question en attendant la réponse. Il n'était pas question de laisser cela s'installer, c'était n'importe quoi. Côme entendit grincer sa chaise, il était en train de s'agiter, ce n'était pas un bon signal, il devait se calmer.

— C'est exact, Lieutenant, mais cela s'est passé comme je vous le raconte, très exactement.

— Oh, certainement. Mais j'aurais bien aimé que quelqu'un d'autre le confirme. Pour la bonne forme. Je ne sais pas encore qui a vu Madame Landry vivante pour la dernière fois, mais je sais que vous êtes le premier à l'avoir vue morte. Vous êtes mon premier maillon, vous comprenez. Votre version est cruciale, c'est pourquoi je regrette de devoir vous croire sur parole.

— Mais vous n'avez pas d'autre solution, hasarda Côme, histoire de retrouver de l'aplomb.

— Pas encore, non. Alors selon vous, qu'est-ce qui a bien pu se passer juste avant votre arrivée ?

Côme n’avait pas encore pris le temps de faire des conjectures. La seule évidence, c’est que Marthe avait été étranglée avec son collier, à l’orée de la nuit, dans son bureau éclairé.

— Je l’ignore. Je suppose qu’un rôdeur se sera introduit au sein du Séminaire, et qu’elle l’aura surpris. Je vous l’ai dit, elle voyait tous les passages, puisque sa guérite donnait sur la seule entrée de la résidence.

— Hélas cela est impossible, Monsieur Marsault. La porte cochère était fermée à clé, n’est-ce pas, lorsque vous êtes revenu ?

Côme se remémora la scène : lui appuyé sur les pierres du mur, dans un état d’ébriété consommé, tentant de manipuler la clé et de la faire pivoter dans le bon sens, songeant connement à un interphone. Puis, devant peser de tout son poids, à cause de sa main en vrac, pour pousser le lourd pan de bois.

— C’est exact. Elle était fermée.

— Fort bien. Et il n’y a aucune trace d’effraction, vous voyez. Enfin, selon notre médecin légiste, le décès a eu lieu vers minuit, soit trois quarts d’heure avant que vous ne réveilliez votre Supérieur. Aucune fenêtre forcée non plus. Alors à ce stade les choses sont relativement simples. Soit Madame Landry a ouvert à quelqu’un qu’elle connaissait et qui a soigneusement refermé à double tour derrière lui en repartant. Ce qui suppose donc qu’il ait été en possession d’une clé, ou qu’il ait pris celle de la victime, que nous n’avons pas encore retrouvée. Soit elle a été tuée par quelqu’un du Séminaire, quelqu’un qui est parti se coucher ensuite. Ou qui a prévenu son responsable, mais je suis persuadé que vous n’aimerez pas cette façon de voir. Dans les deux cas, c’est fâcheux, mais il s’agit de l’un d’entre vous. À l’heure où nous parlons, je ne vous cache pas que j’incline vers cette solution. C’est pourquoi je vous réitère ma question, fort de ces informations : à votre avis, que s’est-il passé hier vers minuit ?

Un tourbillon s’était déclenché dans son esprit, les pensées s’entrechoquaient, et il était trop fatigué pour les ordonnancer. Mais la porte extérieure était bel et bien fermée à son retour, et l’hypothèse de Marthe

ouvrant à un inconnu lui sembla aussitôt invraisemblable : la Sœur, d'une extrême prudence, n'ouvrait jamais avant de savoir de qui il s'agissait. Les visites étaient d'ailleurs peu fréquentes au Séminaire, excepté le boulanger chaque matin et les enseignants extérieurs, parfois un ecclésiastique ami du Père Vax ou d'un autre prêtre résident, ou un représentant de l'Evêché. Il n'était enfin pas d'usage pour les séminaristes de recevoir leurs amis dans les locaux, encore que cela ne fût pas proscrit. Mais personne, jamais, à minuit, et Sœur Marthe aurait été sur ses gardes. À moins qu'elle n'ait ouvert à quelqu'un dont elle attendait la visite. *Dont elle espérait le retour*…

— Je l'ignore. Je ne sais pas quel est le salopard qui a pu faire ça. Pas quelqu'un du Séminaire.

— Eh oui. Sans doute me répondrez-vous non également si je vous demande si Madame Landry avait reçu des menaces, si quelqu'un lui en voulait pour un motif notoire.

À ces mots, Côme ne démentit pas. Non, rien ne menaçait Marthe, c'était même complètement con, comme question, mais il garda pour lui cette appréciation, se contentant d'un petit hochement de tête. Martel marmonna « silence » à l'attention du policier, qui tapa avec application. Puis il sortit de sa poche une feuille de papier fraîchement crayonnée, qu'il déplia et lissa du plat de la main.

— Dites-moi à présent si je me trompe, voici la liste des personnes présentes la nuit dernière, que j'ai dressée à la va-vite : Madame Marthe Landry, les Pères André Vax, Théodule Dintrans et Louis Simonet, les séminaristes Thierry Milhères, Yoland Perez Moreno Estigabarrizia, Maxence De Segonzac, Thaddée Dumont et Olivier Peyronnet. À votre connaissance, ai-je cité tout le monde ?

— Je crois, oui.

— Et enfin, arrivé vers 0 heures 45, le séminariste Côme Marsault, c'est bien cela ?

— Oui.

— Soit six séminaristes, sur un effectif de sept. Mais on m’a dit aussi que l’un de vos congénères n’est pas revenu depuis dimanche dernier. Monsieur Luc Kasparek.

— Kasperek. C’est vrai, oui, il n’a pas dormi ici depuis. Mais en ce moment, nous concentrons nos énergies sur l’organisation du Congrès Œcuménique de Lourdes.

— Je suis au courant. Votre Supérieur me l’a expliqué. Il m’a dit aussi que vous étiez très proche de Monsieur Kasperek. J’en déduis que vous pourrez m’indiquer où je peux l’interroger.

Cette fois-ci, Côme se contracta d’un coup. Vax déraillait pour de bon, qu’est-ce qui lui prenait d’aller raconter cela au Lieutenant, au risque que l’on associe les deux séminaristes ?

— Je ne sais pas, non, répondit Côme qui, pour la première fois de l’entretien, devant les propos à double sens de Martel, perdait patience et pied. Luc est très secret. Il ne m’a pas appelé depuis lundi.

— Et vous n’avez pas cherché à le joindre, de votre côté ?

— Non, mentit Côme.

— Bon. Ainsi cela ne vous inquiète pas le moins du monde. J’en prends bonne note, même si cela m’étonne. Je vérifierai, bien entendu. Si par bonheur Monsieur Kasperek vous donnait de ses nouvelles, voici mes coordonnées.

Martel lui tendit une petite carte à l’effigie tricolore. Un effet, sans doute, mais Côme n’était pas perméable à l’impression qu’il était censé provoquer. Un numéro de téléphone accompagnait le nom du Lieutenant Jean-Marc Martel, et Côme la prit de bonne grâce. On ne sait jamais.

— Avant de vous laisser partir, Monsieur Marsault – je crois que vous allez en paroisse aujourd’hui et je m’en voudrais de vous retenir trop longtemps au détriment de vos ouailles – j’ai deux derniers points à vérifier. Primo, pourquoi êtes-vous rentré si tard, hier soir ?

Inutile de mentir sur ce point. Inutile, et impossible.

— J’ai retrouvé un vieil ami, journaliste, Adrien Dubonnet. Nous sommes allés au Moderne, et j’y étais encore à minuit, vous pouvez vérifier.

— Je sais ce que j’ai à faire, merci. Dubonnet… le type du Midi Libre ?

— Voilà.

Martel regarda Côme avec un air différent soudain, intrigué. Il connaissait Dubonnet. Côme ignorait pourquoi. Peut-être s’étaient-ils rencardés mutuellement sur quelques affaires, il croyait savoir que presse et force publique pouvaient parfois croiser leurs sources. Mais il n’était pas tout à fait exclu que Martel le connaisse à travers ses hobbies dans la nuit tarbaise. Ce qui pouvait expliquer l’œillade presque incrédule du Lieutenant de police, qui devait procéder par association d’idées et aboutir à une conclusion déroutante. Laquelle ? Soudain Martel se détendit imperceptiblement, dénoua sa rigueur martiale, et Côme crut voir un rictus transpercer l’étoffe de sa barbe.

— Je l’ai eu récemment au téléphone, Dubonnet. À propos de votre Evêque. Il voulait savoir ce que j’en pensais. Mais je ne suis pas saisi, même si depuis quelques minutes je trouve que les prélats ont tendance à se dissoudre, dans notre coin.

— Eh bien donc j’étais avec lui, hier soir.

— D’accord. Et avant ? Vous n’étiez pas au Séminaire, hier, je crois savoir.

À croire que Vax essayait de lui savonner la planche, nom de Dieu. Était-ce par rancune à cause de son retour à une heure et avec une haleine indues ? Ou avait-il une raison de diriger vers lui l’attention de la police ? Entre sa relation avec Luc et son absence de la veille, sur lesquelles il aurait forcément à s’expliquer, c’était comme si le Supérieur avait orienté vers lui les premières interrogations du Lieutenant. Il aurait pu le dédouaner, donner lui-même une explication, mais il laissait Côme se débrouiller. Il aurait voulu aller l’engueuler, là, tout de suite, mais il lui fallait d’abord répondre à

Martel, qui venait d’ajouter calmement en montrant sa main bandée : « Et vous me parlerez de cela, aussi ». Côme n’avait pas beaucoup de latitude, une foule de gens auraient pu témoigner qu’il était à la Cité mariale une bonne partie de la journée. Aussi ne pouvait-il gloser que sur l’accessoire.

— J’étais à Lourdes. Pour le Congrès, à la base. Je souhaitais revoir les différentes entrées de la Basilique souterraine Saint-Pie X, où l’on va distribuer les livrets pour la grande cérémonie œcuménique. Il faut poster au moins deux encadrants à chaque accès. Pour n’oublier personne. L’œcuménisme, c’est d’abord une grande démarche d’égalité, et de ménagement de susceptibilités.

Cette fois, Martel sourit franchement. Il désigna de nouveau ses doigts, mais cela tenait à présent de la formalité.

— Une fois sur place, et mes pointages faits, j’ai décidé d’aller marcher dans la montagne. Je suis passionné de randonnée. Mes chaussures sont toujours dans le coffre de ma voiture. Je suis monté durant environ une heure, pas plus puisque j’avais rendez-vous avec Adrien pour dîner. Et puis là, sur le chemin du retour, un mauvais appui, mon pied gauche a chassé, je suis tombé sur le dos, en mettant une main en arrière pour amortir le choc. J’ai heurté un rocher. Deux doigts amochés. J’ai pu reprendre la descente, et regagner la ville où je me suis fait poser une attelle dans une pharmacie. J’ai aussi acheté des antalgiques, j’ai gardé le ticket de caisse. Et j’ai repris ma voiture tant bien que mal pour revenir sur Tarbes.

— Où vous avez dîné jusqu’à fort tard, au Moderne.

— Exactement.

— Et beaucoup bu ?

— Pas mal. Et les médicaments n’ont pas arrangé les choses. Pour autant, je suis certain de l’heure à laquelle je suis rentré, et des faits tels que je vous les ai décrits.

Martel ne dit rien, fit noter son collègue. Puis il écarta les mains, l’air satisfait, et se leva, signifiant que l’entretien était fini. « Une dernière

formalité », précisa-t-il : il souhaitait prélever un échantillon de salive de chaque résident, pour confronter les ADN. Côme accepta de bonne grâce – c'était bien le moins qu'il pouvait faire – et se laissa fourrer un bâtonnet d'ouate sous la langue jusqu'à ce qu'il se gorge de salive. Un assistant chaussé de gants en latex, qui venait d'apparaître dans la pièce, le plaça dans un sachet hermétique, qu'il referma en en lissant le col. Enfin, Martel raccompagna Côme jusqu'à la porte, et ajouta simplement :

— Vous ne quittez pas le département sans me prévenir, bien sûr. Retour au Séminaire ce soir, nous sommes bien d'accord ?

Côme était tout à fait d'accord. Il avait amplement le temps de faire ce qu'il souhaitait.

* *
*

Jamais sa mémoire ne lui avait fait défaut sur les numéros de téléphone. Il lui suffisait de penser à un établissement hospitalier, d'en visualiser mentalement la façade, pour voir apparaître comme par enchantement les dix chiffres du numéro. Héritage des récitations apprises à la communale, les départements, les tables.

Celui de Pau ne lui prit pas longtemps, il y avait envoyé nombre de patients, en raison des spécialités qui s'y pratiquaient, notamment la pneumologie. Mais au standard, c'est le service de réanimation qu'il demanda. « Le Professeur Jean Urase, chef du service, et rapidement s'il vous plaît c'est pour un confrère ». Une musique d'attente atroce grésillait dans l'écouteur, et il s'en détacha en pestant. Il commençait à faire déjà très chaud dans son cabinet, la journée allait être longue. Surtout s'il devait faire la visite qu'il redoutait.

— Alain, c'est toi ?

— Tu connais d'autres Duplant ?, râla le généraliste.

— Non, mais j’ai toujours peur que les standardistes déforment les noms et que je me retrouve à parler de nos parties de pêche avec un parfait inconnu. Cela fait une éternité, dis-moi.

— Oui, tu sais que je ne bouge plus beaucoup de Mirepoix, maintenant. L’âge est là.

— Tu plaisantes, j’espère, on a quatre ans d’écart. Et puis on n’est pas obligés de partir en mer pour trois jours, comme avant, on peut faire des activités moins toniques.

— Si c’est pour ton Rotary, c’est niet. Je déteste ces trucs-là.

— Je sais bien, je me souviens du soir où j’ai voulu t’y amener. Tu as ouvert la bouche trois fois, dont deux pour me dire que tu te tirais. Mais je suppose que ce n’est pas pour ça que tu m’appelles.

— Non, en effet. J’ai besoin de renseignements sur un vieux dossier. Qui a plus de dix ans.

— Je t’écoute.

— En 1994, vous avez reçu une femme d’environ quarante ans. Geneviève Kasperek, de mon coin. Tu étais déjà en réa, n’est-ce pas ?

— Oui. Je n’avais pas encore pris la direction du service à l’époque, mais je secondais le vieux. Qu’est-ce que tu veux savoir ?

— Ce qui s’est passé. De ce que j’en connais, elle a été hospitalisée d’urgence après un accident de voiture sévère. Deux, trois semaines de coma, dont elle n’est jamais sortie. Et elle est morte.

— Chez nous ?

— Oui.

— Alors on a ça. Tu veux tout le dossier ?

— Tout ce que tu as.

— Secret médical, bien sûr.

— Ça va de soi.

— Pourquoi tu veux savoir ça, tant de temps après ?

— Secret médical aussi.

— Vu. Laisse-moi deux heures. Je te dois bien ça.

— Ne reviens pas là-dessus. Tu as mon numéro ?

— Ton fixe, oui, je suppose que tu n'as toujours pas de mobile.

— Toujours pas. J'attends ton appel.

— À tout à l'heure.

En raccrochant, Duplant se rappela toute l'histoire.

Madame Urase qui l'appelle à l'aube, un jour de mars, pouvez-vous me dire Docteur si mon mari était avec vous à la pêche hier après-midi ? Et lui, pris au dépourvu, instinctivement, de répondre à la dame « Mais bien sûr, et comme d'habitude c'est lui qui a tout pris, vous connaissez ma maladresse proverbiale, néanmoins nous y retournerons bientôt, je ne suis pas rancunier ». Elle s'était excusée, avait bredouillé quelques mots de sympathie, et voilà.

Quelques semaines plus tard, seulement, Urase avait rappelé Duplant, morveux, mais témoignant d'une gratitude qui allait s'avérer sans bornes. Duplant l'avait envoyé péter, il n'était pas là pour couvrir ses copains, mais force était de constater que l'amitié d'Urase ne lui avait jamais fait défaut.

Il en était certain, le chef de service dégoterait dans l'heure la totalité du dossier médical de Madame Geneviève Kasperek, mère de Luc. Morte et enterrée en 1994.

* *
*

Dès qu’il pénétra dans le réfectoire, il sentit la chape de plomb qui enrobait ses collègues.

Il discerna dès le seuil les séminaristes épars, mutiques, brisés. Une odeur âcre s’était répandue dans la pièce. L’une des dames mandatées par l’Evêché deux fois par semaine, pour le ménage et l’entretien des lieux communs, avait cru bon de faire du café, mais en dosant n’importe comment le moulu dans son filtre, si bien que le jus était d’une densité peu commune, d’une couleur noirâtre et d’un parfum râpeux.

Lorsque Côme s’avança vers la tablée pour saisir un bol, tous les yeux convergèrent vers lui. Il comprit en un instant que les regards de ses compagnons avaient changé. Il perçut une défiance diffuse dans quelques pupilles. La mort de Marthe, séisme dans la tiédeur du Séminaire, réveillait donc des sentiments tapis, des inimitiés recuites. Les vernis allaient sauter les vernis. Et, avant tout, il fallait choisir où s’asseoir.

D’instinct, comme la veille dans l’échoppe de Carcassonne, le visage de Thierry lui sembla le plus fiable. Il prit place à ses côtés, tandis qu’un silence tout funèbre régnait sur les lieux. Thierry décala un peu le sucrier, comme pour lui faire place, et signifier qu’il était le bienvenu. Côme releva la tête pour se saisir de la cafetière, et croisa le regard d’Olivier – franchement hostile. Sous ses cernes dessinés au canif, le Lotois laissait voir les traces d’un rasage négligé par petites touffes dalmatiennes qui lui quadrillaient le visage. Il regardait Côme par en dessous. Le jovial chef scout avait fait place à une gangue de ressentiment.

Un peu plus loin, Maxence ne cessait de renifler bruyamment. Il était prostré devant sa tasse remplie, incapable de la porter à sa bouche. Ses yeux étaient écarlates, il avait beaucoup pleuré, mais quelque chose dans son attitude rendait ce chagrin trop ostensible. Visiblement, son mysticisme ne lui était d’aucun secours dans pareilles circonstances, et Côme ne put s’empêcher d’en tirer une brève satisfaction. Il lançait de petits coups d’œil de travers à ses bandages. À la table d’à côté, Yoland était seul, les épaules en dedans, les yeux rivés sur ses mains, l’air plus bourru que jamais. Enfin, à la gauche de Thierry, se trouvait Thaddée, qui semblait se tenir plus droit

que les autres mais que trahissaient les sifflements lancinants de sa respiration d'asthmatique. Le choc avait dû lui étrécir les bronchioles, et chaque bouffée d'air s'accompagnait d'un orgue de larsens.

Les bruits des cuillères sur les bols paraissaient amplifiés par le silence, jusqu'à saturer toute la pièce. Les cliquetis métalliques tenaient lieu de dialogues. Toute chaleur humaine avait déserté les corps. C'est Thierry qui susurra la première banalité, qui n'appelait aucune controverse, mais qui avait le mérite de lancer les hostilités.

— C'est affreux…

En réalité, seul Thierry pouvait parler : tous l'avaient vu tenter de ranimer Marthe. Il feignit alors de s'interroger lui-même :

— Mais qui a pu faire une chose pareille ?

Ce fut comme s'il avait tiré les couteaux. Yoland ricana sans bouger un cil, Maxence s'essuya le nez et grommela une phrase inintelligible, Olivier fixa Côme. Le petit groupe s'était subitement éveillé, il était temps de se découvrir. Côme n'avait encore pu parler à personne, de sorte qu'il ignorait totalement ce qui s'était passé plus tôt dans la journée – et ce que chacun pensait des autres. Il n'eut cependant aucun doute : il était dans l'œil du cyclone. Le fait est qu'il avait été, en quelques jours, le meilleur ami du déserteur, l'homme lige de Vax qui s'était permis de réclamer à chacun son emploi du temps, le dispensé d'enseignements, et enfin le noceur qui rentre ivre et bute sur le cadavre de Sœur Marthe. Objectivement, il y avait de quoi susciter une certaine crispation. Au-delà était le stade du soupçon, et c'est celui-là que Côme tentait de cerner dans les regards explosés de la tablée.

Côme était alors le seul à avoir été interrogé par Martel, donc le seul à savoir que la porte extérieure n'avait pas été forcée. Ce qui, vu l'âge et la corpulence de Dintrans et Simonet, et le piédestal de Vax, réduisait le champ des possibles aux six séminaristes qui attendaient que leur café refroidisse. Et, parmi eux, bien que n'étant ni le plus âgé ni le plus volubile, Thierry avait manifestement pris la main. C'est lui qui, de sa voix haut perchée mais assurée, précisa les débats en ouvrant de la sorte :

— L’un d’entre vous a-t-il croisé un étranger dans nos murs, hier soir ?

Une kyrielle de « non », presque inaudibles, le renseigna, flanqués d’un « no » de Yoland, qui avait donc décidé de répondre en espagnol. L’infirmier demanda si Marthe attendait une visite : même réaction. Pour Côme, l’étau se resserrait autour des résidents. Thierry prit une gorgée de café, tout le monde l’entendit déglutir en guettant la suite. Il reprit :

— Il faudrait savoir qui a vu Marthe en dernier. Pour ma part, je l’ai croisée alors que j’étais de vaisselle. Avec Thaddée, précisa-t-il, reconstituant l’autre binôme ménager du Séminaire.

Thaddée se pencha légèrement pour être vu des autres, et approuva timidement. Côme savait qu’il n’avait pas à répondre à cette question, il n’était pas concerné. Il se muait en observateur.

Des trois qui restaient, Olivier prononça d’un ton ferme : « Moi c’était au dîner », et Maxence lui emboîta le pas en marmonnant « moi aussi » tout en s’essuyant le nez – son épanchement devenait franchement insupportable.

Tous alors obliquèrent vers Yoland. Lui ne bougea pas. Ses sourcils de jais formaient une barrière parfaitement horizontale, que seul un front bref et tanné séparait d’une broussaille brune. Il entrouvrit la bouche et commença à désaxer ses maxillaires, comme s’il mâchait avec une extrême lenteur quelque denrée invisible. Le malaise s’amplifia progressivement, jusqu’à devenir palpable. Au bout d’un moment, Yoland parla, accentuant – volontairement ? – son accent et mâtinant ses propos de termes espagnols.

— Moi je l’ai vue tard *ayer*. J’étais à la salle commune, à la télévision. Je suis allé me coucher *a las once*, elle ne dormait pas. Nous nous sommes croisés dans le couloir, elle m’a salué. Elle est partie à l’aquarium, vous connaissez la suite. *Yo soy el ultimo*.

Je suis le dernier. Ce n’est qu’à la fin de sa phrase que Yoland leva la tête. Il dévisagea un à un les séminaristes. Ses orbites semblaient ravinées, soulignant l’éclat de ses yeux qui, devenus menaçants, jaugeaient chaque occupant de l’autre table. Jusqu’à ce que Thierry intervienne, puisque visiblement lui seul en avait et le courage et l’envie.

— Très bien, Yoland. Elle t’a parue normale, je veux dire, pas préoccupée ? Elle était seule ?

— Oui. Comme toujours.

— Mais d’ordinaire, elle ne veille pas si tard, non ? On ne la croise pas à ces heures-là ?

— Thierry, elle était là, il y avait la lumière dans l’aquarium.

— Quelqu’un sait pourquoi ?, reprit Thierry en détachant son regard de celui de Yoland, qui le toisait d’un air de défi.

Côme serra ses mains, ce qui amplifia la douleur dans son poignet droit. Le scaphoïde avait souffert aussi. Marthe l’attendait.

Voilà pourquoi elle avait dérogé à ses principes en veillant jusqu’à minuit. Elle voulait lui parler, pourquoi était-ce ? Tandis que tous tournaient la tête les uns vers les autres, se renvoyant la balle, Côme fouilla dans ses souvenirs, déjà fort lointains. Voyons, il lui avait dit qu’il la verrait le soir même, car il ne pourrait pas faire un crochet par le Séminaire avant de rejoindre Adrien. Puis il avait bu. De quoi était-il censé lui parler, déjà ? Il fit un effort de concentration, fermant les yeux, et se massant une tempe. Le geste ne dut pas passer inaperçu, car Thierry le fixait à présent, comme espérant de lui une réponse.

À cet instant, il tressaillit, rouvrit les yeux, déglutit avec peine. Marthe l’avait appelé, pendant qu’il dormait dans la courette d’un bistrot lourdais, et c’est sans doute pour cela qu’il tardait à se souvenir de leur conversation. Tout à coup les mots de la Sœur lui revinrent avec fulgurance. Elle avait parlé de deux choses, et toutes deux concernaient Luc : sa maladie. Ses livres. Elle s’était rappelée ce qu’il avait, et cela l’avait surprise. Et elle croyait avoir compris aussi ce qui s’était passé avec ses bouquins. Qu’avait-elle dit ? « Un truc tout bête ». Et elle avait ponctué du sempiternel « ça oui ». Une conversation à voix haute que n’importe qui, au Séminaire, aurait pu entendre.

Côme fut aussitôt convaincu que ces phrases avaient un lien avec la mort

de Marthe. Il n’aurait pas su dire pourquoi, mais il se sentit envahi de cette certitude. Une boule d’angoisse le cueillit à la gorge. Marthe avait été tuée à cause de ce qu’elle lui avait dit. *À cause de lui*. Il n’avait pas encore réellement pris conscience du décès de la nonne, tout à ses obsessions, Luc, ses parents, son incartade, l’interrogatoire du flic. C’est comme si le fait d’avoir découvert le corps, par la violence du choc ressenti, avait aboli l’émotion de la mort elle-même. Un mécanisme d’auto-défense, en quelque sorte.

Or, au moment même où il intégrait pour de bon le fait que Marthe était morte, il comprit qu’on l’avait étranglée parce qu’elle allait lui dire ce qu’elle avait vu, cru voir ou deviné. On l’avait assassinée avant que Côme n’arrive. Ce qui fait que, s’il était arrivé deux heures plus tôt… Martel avait dit qu’elle avait été tuée vers minuit. Et Côme avait promis à Marthe de rentrer vers vingt-trois heures Il s’était pointé à plus de minuit et demie… *À cause de lui*. Il sursauta sur sa chaise, dans un hoquet incontrôlé, et c’est du fond d’un gouffre qu’il entendit la voix de Thierry lui demander : « Que se passe-t-il, Côme ? ».

Il le regarda dans les yeux, et dut avoir l’air complètement effaré. Il ne voyait pas quoi répondre. Il bredouilla, espérant ne se faire entendre que de l’infirmier : « Elle m’attendait. Elle voulait me voir ». Thierry, alors, posa sa main sur l’attelle de Côme, et, très bas, se penchant vers lui, murmura : « Qu’est-ce qui t’est arrivé hier ? ».

Ne pas répondre, ne pas craquer, ne rien leur dire. Leurs visages s’étaient altérés. Il ne les reconnaissait plus. Il comprit soudain qu’il ne savait rien d’eux, en réalité. En profondeur. Sinon que l’un avait étranglé Marthe pour qu’elle ne parle pas de Luc. Il ne fallait pas leur lâcher le moindre élément d’information tant qu’il ne saurait pas qui, parmi eux, était digne de foi, et qui avait serré la chaîne d’une vieille bonne sœur autour de son cou jusqu’à ce qu’elle s’enfonce dans ses chairs. Il avait un allié, un seul – et il n’était pas au Séminaire.

Thierry eut l’intelligence de détourner les attentions en résumant les maigres éléments en leur possession, comme s’il se fût agi d’une enquête

collégiale – et comme s’il négligeait le fait que le meurtrier était l’un d’eux.

— Donc Yoland est le dernier à avoir vu Marthe vivante, vers onze heures du soir. Et Côme le premier à l’avoir découverte… décédée, vers minuit quarante. Notre pauvre Marthe est donc morte dans ce laps de temps, victime d’un rôdeur, sans aucun doute. L’un de nous va peut-être se rappeler un détail dans les jours à venir, un visage entraperçu fuyant notre maison, ce qui pourra renseigner le Lieutenant. Je compte sur votre sagacité, conclut-il en faisant le tour des visages qui l’entouraient : Yoland, Thaddée, Olivier, Maxence, omettant celui de Côme, décomposé.

Sur ces mots, il engloutit une dernière gorgée de café et s’en alla. Il était clair dorénavant qu’il avait pris la tête de la communauté des séminaristes. Côme, qui avait choisi de se fier à lui, espéra qu’il ne serait pas déçu. Il se leva à son tour, sentit les yeux lourdement braqués sur son dos, entendit Maxence renifler et eut envie de retourner le gifler.

* *
*

Vingt minutes montre en main. Voilà le temps que dut patienter Duplant pour entendre de nouveau sonner son téléphone. Sa première patiente du jour était arrivée, mais il n’eut aucun scrupule à interrompre sa consultation, prétextant un cas de force majeure. Une grippe d’été, diagnostic sûr, pas de quoi faire attendre Urase.

— C’est bon, Alain, j’ai ce qu’il te faut.

— Elle est morte ?, demanda tout de go le Mirapicien.

— Geneviève Kasperek, née Bonnieux, c’est bien ça ?, ignora le ponte. Accident de la circulation, 5 mars 1994, voiture contre camion. Arrivée avec un trauma cervical, une fracture du crâne en deux endroits, une hémorragie en cours, une détresse respiratoire due à un pneumothorax, les membres inférieurs brisés. Presque déjà de l’autre côté, quoi.

— Coma ?

— Illico. Maintenue artificiellement, à cause des souffrances. On avait stabilisé l'état cérébral et la température, mais pas de réponse aux stimuli.

— Tu as trace de visites ?

— Son mari, chaque jour. Son fils. Et une autre personne, aussi.

— Et ç'a empiré ?

— Pas vraiment. Stabilisée, je te dis, on l'a maintenue à flots.

— Et ensuite ?

— C'est là que ça devient tout à fait dingue. Je ne m'en souvenais plus, quand tu m'as cité le nom, mais maintenant que j'ai ressorti le dossier, je me rappelle très bien avoir entendu parler de ce cas. Je n'étais pas directement en charge de la patiente, mais ça a fait le tour de l'hosto. Le genre de trucs que tu ne vois qu'une fois ou deux dans toute une carrière en réa.

Tremblant, Duplant s'était assis sur son fauteuil, avait baissé la radio et saisi un post-it. Il pressentait ce qu'allait lui révéler son confrère. Mais il ne pouvait déjà pas y croire.

— Tiens-toi bien, au bout de trois semaines, la patiente se réveille. Comme ça, ajouta-t-il, et Duplant l'entendit claquer des doigts dans le combiné. Une infirmière vacataire qui nous appelle en pleine nuit, elle sort des brumes, elle cause normalement, elle respire sans assistance. Elle douille, mais elle vit. Dingue, je te dis.

Duplant fixait un point avec insistance un point indéfini, sur le mur d'en face. Il avait la bouche ouverte, dans une posture figée, presque statufié. *Nom de Dieu. Elle s'était réveillée*. Le môme avait raison. Urase continuait à soliloquer, en proie à une vive excitation, celle du praticien qui a vu passer un cas exceptionnel et qu'un confrère le prie de raconter.

— Alors on fait tous les tests, tu penses, IRM, pet-scanner, électroencéphalogramme, mon vieux, tout est normal. J'ai revu les documents à l'instant, même tant d'années après j'ai encore du mal à

réaliser. On n’a aucune explication cartésienne. Pour nous, médicalement, elle avait basculé, je pense que les gars du service attendaient le moment pour informer le mari qu’il fallait la débrancher. Et là paf, elle revient.

— Et vous faites quoi ?, reprit Duplant, tout en traçant nerveusement des cercles secs de la pointe de son crayon.

— On attend juste la consolidation des fractures, du crâne et des jambes. On prévient la famille, en lui recommandant la prudence. Six semaines plus tard, elle quitte le service, j’ai son bon de sortie sous les yeux.

— Qui l’a signé ?

— Elle-même.

— Mais quelqu’un était avec elle ? Son mari, leur fils ?

— Non, tu sais bien comment ça se passe, dès lors qu’elle est en pleine possession de ses facultés mentales, on n’a pas à faire signer quelqu’un d’autre. Elle paraphe, elle sort, elle part en centre de rééducation fonctionnelle.

— Où ça ?

— Je n’ai pas l’info.

— Et ensuite ?

— C’est la fin du dossier. Il est clos par son bon de sortie. Elle n’est jamais revenue passer de radio de contrôle, pas chez nous en tout cas. Et si elle est venue nous apporter des chocolats, on ne l’a pas consigné. Il n’y avait pas de quoi, d’ailleurs, vu qu’on n’avait jamais pensé la sortir de là. Je ne suis même pas sûr qu’on avait essayé. Un miracle, un truc dingue. Tu as dû en voir, aussi, là-bas ?

— Me parle pas de là-bas. Donc Geneviève Kasperek est sortie de chez toi vivante.

— C’est ça. Et elle est retournée à…. Attends, qu’est-ce que je t’ai dit tout à l’heure, déjà ?

Le Professeur feuilletait son dossier pour retrouver l’adresse de la patiente. Duplant abrégea le silence.

— À Mirepoix.

— Oui, c’est ça. Merde, mais c’est chez toi, ça, non ? Une de ta clientèle ?

— Un peu plus que ça, oui. Donc tu perds sa trace neuf semaines après l’accident ?

— Sa trace médicale, ici, oui. C’est un problème ? Tu veux que je me renseigne ?

— Non, c’est bon, tu en as déjà assez fait.

— Tu parles d’aujourd’hui, bien sûr, mon vieux ?, demande Jean Urase dans un petit rire cynique, un peu trop sec.

— Naturellement. Je te remercie, Jean. Oublie ce qu’on vient de se dire, remets le dossier aux archives, et on n’en parle plus jamais.

— Je te devais bien ça.

— De ça non plus, on ne parle plus jamais.

— On ne pourra bientôt plus causer de rien, avec toi. Au moins les poissons ne se tireront pas, la prochaine fois. Je t’embrasse.

Lorsqu’il reposa le combiné, Duplant s’aperçut qu’il avait pété la mine de son crayon, et débordé du post-it sur son cahier. Un chat s’était introduit dans son bureau, et s’enroulait langoureusement autour des pieds de la table, lançant de minuscules ronronnements. C’était le dernier arrivé, qui s’était pointé avec un coryza, décharné et dégoulinant, qui était en passe de se remettre à gambader après deux semaines chez le toubib. Duplant le regarda alors fixement et s’entendit lui dire : « Mon vieux, ce midi c’est croquettes comme les autres, je dois partir tôt, et j’en aurai pour un moment ». Il rappela sa patiente, et, le temps qu’elle reprenne place en face de lui, s’efforça de ne pas repenser à ce qu’il venait d’apprendre : Madame Kasperek n’était pas morte.

Christophe le savait et il mentait depuis tout ce temps, à lui comme à toute la ville. De ces deux nouvelles, il n’aurait pas su dire laquelle l’ébranlait le plus.

* *
*

Le sac était fourré dans le coffre, le moteur en marche, le téléphone sur le siège passager. Côme ouvrit la porte cochère en entier. En redescendant l’escalier, il avait croisé Yoland, sortant de la salle de cours, devenue pièce d’interrogatoire pour le Lieutenant Martel. Tous les séminaristes y passeraient. Yoland lui avait balancé un regard d’une noirceur d’encre, avait roulé des épaules jusqu’à l’oratoire et s’y était assis sur le premier banc, collé au mur, dans l’obscurité. Personne n’avait tiré les stores.

Dès qu’il sortit de Tarbes, cap sur Lannemezan, Côme se remit à gamberger. Les antalgiques qu’il venait de s’envoyer lui permettaient de ne pas focaliser sur la douleur permanente de sa main, doublée de violentes saccades qui lui irradiaient jusqu’à l’épaule. Il dut rabattre la visière, face au soleil entêtant du milieu de matinée, pas encore blanc, mais qui diffusait une lumière agressive, nauséeuse. Il lui fallait organiser ses pensées, mais, maintenant qu’il en avait pris conscience, le meurtre de Sœur Marthe phagocytait tout le reste. Il n’était pas chargé d’enquêter à ce propos, mais le lien avec la disparition de Luc était à présent une vérité incoercible.

Il tenta de reconstituer mentalement, avec la minutie que lui autorisait son taux d’alcoolémie d’alors, le fil exact de son retour de la veille. La porte était fermée, point acquis. Il n’avait croisé personne, mais savait très bien que, passé un certain degré, il marchait tête basse, lesté d’une sorte d’enclume sur la nuque. À l’inverse, craignant d’être surpris par le Père Vax, il avait dans le même temps redoublé d’attention, et se rappelait avoir guetté la moindre présence, le moindre geste, en pénétrant dans les locaux. Le couloir était plongé dans l’obscurité, en revanche il y avait de la lumière au bout. Il avait cru que c’était le bureau de Vax, mais il s’agissait de

l’aquarium. Pas d’ombre furtive, de mouvement dans un recoin, de bruit de pas à l’étage, il n’avait rien perçu de tel. C’était le désert. Jusqu’à ce qu’il pénètre dans l’aquarium, et il ne voulait plus repenser à la suite dans l’immédiat. Donc, si chacun avait dit vrai, Marthe était morte entre les quelques mots échangés avec Yoland et son propre retour. Dans l’intervalle, si les vérifications confirmaient les propos de Martel, quelqu’un était redescendu, avait étranglé Marthe sans être vu ni entendu, et était tranquillement remonté se coucher. Sauf si un intrus, muni d’une clé, était venu de l’extérieur et reparti dans le même sens. Or, à sa connaissance, le seul résident disposant d’une clé et qui ne se trouvait pas sur les lieux ce soir-là, c’était Luc.

L’évocation du nom de Luc lui assécha brutalement la gorge, et il se força à tousser un coup sec pour dégager un peu d’air. Plusieurs chemins s’ouvraient dans son esprit, certains contradictoires, d’autres proprement effrayants, et il ne parvenait pas encore à les réconcilier. Il y avait tout d’abord cette hallucination nocturne. Devait-il y prêter foi ? Il l’avait eue au bord du sommeil, peut-être déjà endormi, toujours saoûl, après le moment le plus bouleversant de sa vie. Ce pouvait n’être rien d’autre que la lubie d’un illuminé.

Et pourtant il en était convaincu. Il avait ressorti le photomaton de la jeune fille, et s’efforçait à présent de se remémorer les visages entraperçus sur le buffet de Krystof Kasperek et dans les voilages du chalet de Lourdes. Il revoyait ces trois visages se dessinant, puis s’incorporant parfaitement, comme les trois stades d’une vie, marqués par les vicissitudes de l’existence. Pour les deux premiers, cela était tout à fait normal. Luc conservait près de lui une photographie de sa mère jeune, et avait griffonné, au verso, le numéro de téléphone d’une amie proche. Il avait voulu le faire discrètement – était-ce en raison de l’une ou de l’autre ? Cela importait peu, car cette pudeur cadrait avec le personnage. Mais le troisième visage explosait une infinité de voies. S’il s’agissait de la mère de Luc, que faisait-elle au Foyer des Âmes Pures ? Luc était-il au courant de sa présence, et, dans ce cas, depuis quand le savait-il ? Depuis toujours, peut-être ?

La route commençait à monter et à serpenter lorsque Côme sentit sa

poitrine se resserrer.

Il en fut certain, d’un seul coup. Bien sûr. Luc avait appris, ou compris, que sa mère se trouvait en ce lieu, mais il ne lui avait rien dit. Ils passaient le plus clair de leurs journées ensemble, se confiant tout, et voilà que Luc lui avait tu un pan entier de son histoire. Il devait y avoir une raison. Côme chassa de son esprit la part d’amitié écornée, c’était tout de même le cadet de ses emmerdements. Objectivement, cette hypothèse de la mère prodigue expliquait presque tout. À supposer que Luc l’ait découvert récemment, il avait tout lieu d’être bouleversé, de remettre en cause un cheminement personnel, de faire voler en éclats la plus affermie des certitudes. Il avait pu faire le choix de tout briser net. Organiser un départ, préparer ses affaires, partir – même souffrant – la rejoindre, envoyer quelqu’un chercher ses paquets, se couper du monde, saluer ses intimes triés sur le volet, et tirer un trait. Cela devenait à présent très vraisemblable.

Il restait la maladie, toujours inexpliquée, et ce refus de se soigner, qui tourmentaient apparemment son pédiatre, le polyvalent Docteur Duplant. Un brave type, se dit Côme, s’autorisant une digression. Vieil ours en apparence, limite rustre à certains égards, mais entretenant une cohorte de chats sauvages et, de toute évidence, une affection peu commune à l’endroit de ses patients. Sur quelle piste était-il, pour avoir demandé avec tant d’insistance à connaître les récents voyages de Luc ?

Et il y avait désormais le meurtre sauvage de Sœur Marthe. Il avait beau retourner le problème, Luc ne pouvait pas être mêlé à cette atrocité. Disparaître, changer de vie, d’accord, mais certainement pas ainsi. Si, comme il le pensait, Marthe avait été étranglée à cause de ce qu’elle avait découvert sur Luc, alors l’éclaircissement des circonstances du départ de celui-ci révèlerait l’identité de l’assassin. La maladie. Les livres. Voilà ce que savait Marthe, ou ce qu’elle croyait savoir. Et qui lui avaient coûté la vie.

Il éprouva alors, soudain, un regain de force, une sève nouvelle qui le régénérait au plus profond de son être. L’altitude contribuait à accentuer ce phénomène. Il avait le sentiment de se trouver au confluent de plusieurs

révolutions. Or en cet instant, il n’aurait su dire pourquoi, il se sentait à la hauteur de ces combats, prêts à les mener avec toute l’énergie qui lui restait.

À ce moment de la route, son téléphone vibra. Il attendit de passer un virage serré, et décrocha. C’était Catherine. Elle lui annonça d’un bloc, sans la moindre once d’émotion, qu’il devrait se rendre l’après-midi même en l’église Saint-Bertrand, où le Père Laplace l’attendait pour concélébrer une messe d’enterrement : c’étaient les obsèques du père de Monsieur Romantin, le secrétaire de mairie qui ressemblait à un bilboquet. Côme jura entre ses dents, frappa son volant de sa main valide. Tout le conseil municipal serait là, rivalisant d’empathie feinte, il n’avait aucune envie de voir cela. Toutefois, Vax l’avait envoyé en paroisse et il donnerait ainsi un gage de sa bonne volonté, de nature à lui octroyer un peu de crédit pour son enquête, espérait-il.

Lorsqu’elle lui demanda, entendant le moteur de l’Alfa renâcler, à quelle heure il comptait arriver, il mentit et répondit qu’il ne pourrait pas être là avant le début de la messe. De leur conversation de la veille, ils ne dirent pas un mot. Pourtant, pour lui qui tentait de reconstituer le passé des autres, il était grand temps de réapprendre le sien.

Il dépassa Saint-Lary, en prenant bien soin de contourner le centre, et monta directement à Fabian. Là, il laissa sa voiture à l’ombre d’une bordée d’arbres qu’il connaissait bien, chaussa ses godillots, empoigna sa gourde et son bâton, avala un nouvel analgésique et s’engagea dans l’un des sentiers les moins fréquentés du secteur. Il était certain de n’y rencontrer personne, les chemins n’étaient même pas balisés. Plus grand chose ne l’était, d’ailleurs, pour lui, mais il fallait avancer, grimper, combattre le cagnard, la pierraille et les reptiles. Ça, il savait faire.

* *
*

Un carillon sonnait midi lorsque Duplant actionna la sonnette de

l’interphone. Son interlocuteur reconnut sa voix et lui ouvrit aussitôt avec entrain. Le médecin monta, d’un pas alerte, l’étage qui le conduisait à l’appartement. Christophe l’attendait, et, à sa vue, l’étreignit chaleureusement. Duplant avait une sainte horreur des effusions, et ne rendit pas l’accolade à son ami, préférant attendre que ça se passe. Il y avait un moment qu’ils ne s’étaient pas vus, mais ce n’était pas une raison pour faire comme si l’un d’entre eux revenait de guerre.

Il pénétra dans l’appartement qu’il connaissait par cœur, pour l’avoir tant fréquenté dans les années noires. Il y possédait toujours son fauteuil réservé. Il entra lentement, histoire de retrouver cette atmosphère propre aux habitations nichées derrière les colombages des villes médiévales, ce parfum de vieux bois, ce silence suspendu aux siècles, cette désuétude briquée. Il intégra le salon et entendit Christophe déboucher une bouteille de vin rouge sans même lui avoir demandé son avis, l’intérêt des amitiés de longue date. Sur le buffet, près des breloques habituelles, pas vraiment dépoussiérées – la femme de ménage ne faisait pas de zèle – Duplant reconnut la photo qu’il voyait depuis des années, la seule de Geneviève que comportait tout l’appartement, avec Luc tout môme, à l’époque de ses oreillons, pendant leurs vacances sur la Côte d’Azur. Le toubib se rappela que c’était l’un des seuls voyages qu’ils avaient pu s’offrir, et que Christophe en était très fier. Juste quelques palmiers et une étendue de mer, derrière eux, et deux questions vinrent l’assaillir : qu’était devenue Geneviève, et où Luc était-il allé se fourrer pour choper pareille saloperie, car c’en était une ?

Christophe arriva dans la pièce, portant maladroitement son éternel plateau d’aluminium jaune, glané au bord d’une route où il s’était rendu pour voir passer le Tour de France, à l’époque de Hinault et Zooetemelk. La caravane publicitaire avait manqué l’étêter avec ce disque jaune recouvert d’une réclame ignoble, et Christophe avait conservé pour cette anecdote une telle tendresse qu’il continuait, vingt-cinq ans plus tard, d’infliger à ses invités l’ustensile délavé pour servir les boissons.

Duplant prit place dans son fauteuil, que Christophe lui désignait de la main avec un sourire entendu. Le soleil de la lucarne située à l’aplomb commençait à cogner sur le siège, et son cuir était brûlant lorsque Duplant

s’y assit. Il scruta aussitôt le verre que son ami lui avait tendu, verre à pied, ballond rond, comme il se doit. La robe était de couleur rubis, aux touches de prune, les larmes épaisses s’accrochaient à la paroi. Le nez typique des rouges de Bourgogne, jeunes encore mais déjà matures. Assez léger pour l’apéritif, mais il prendrait tout son sens sur un gibier. Gevrey-Chambertin, assurément.

Quelques banalités fusèrent, les verres tintèrent à leur santé mutuelle, mais Duplant disposait de peu de temps, bien qu’il ait pu décaler son premier rendez-vous de l’après-midi. Il avait déposé son gilet de laine légère sur l’accoudoir, grignoté deux ou trois apéricubes probablement périmés, et cherchait à toute vitesse, tandis que Christophe lui vantait les mérites de la marche norvégienne, comme aborder le sujet sans mettre ni Jean Urase ni l’échalas en situation difficile.

— Dis-moi, Christophe, j’ai quelque chose à te demander, j’espère que tu ne m’en voudras pas.

— Allons, pas de cela entre nous, on se connaît suffisamment, qu’y a-t-il ?

Duplant prit une grande inspiration, bascula en avant, attrapa une lampée de Meursault – il était exquis – et s’engagea dans le sujet dont il pensait n’avoir plus jamais à parler.

— Il se trouve que j’étais récemment à un dîner du Rotary à Pau…

— Depuis quand tu vas dans ces trucs-là, toi ?, l’interrompit Christophe en rigolant, et en froissant l’emballage argenté de son dé de fromage aux olives.

— Mais… régulièrement, se défendit Duplant, j’y ai quelques amis. Bref, récemment, lors de l’une des rencontres, je me suis retrouvé à la table de trois chirurgiens, dont l’un exerce à l’hôpital de Pau. Je ne sais pas comment c’est venu, mais toujours est-il que nous nous sommes retrouvés à raconter chacun les histoires les plus extraordinaires qui nous soient arrivés dans le cadre de nos exercices professionnels respectifs.

— Du genre le mec qui coupe la jambe droite au lieu de la gauche ?

— Voilà, mais en plus positif, les cas médicaux improbables, les rémissions inattendues, tu comprends. Moi j'ai parlé d'une vieille dame du coin, qui avait flingué un cancer diagnostiqué incurable en trois mois rien qu'en bouffant des herbes. Elle m'a soutenu mordicus que c'était la salsepareille, je n'avais rien à objecter, j'étais bien con.

Christophe ne lâchait pas son verre, mais s'était légèrement tendu vers l'avant, et avait stoppé sa descente d'amuse-gueule. Il attendait de voir où Duplant voulait en venir.

— Et figure-toi que l'un des convives – un mandarin palois – nous expose le cas d'une de ses patientes, quasiment décédée après un accident. Les fonctions vitales hors service, le crâne en compote, jugée irrécupérable. Des visites quotidiennes de son mari, des tests divers, aucune réaction, rien. Et le chirurgien nous a expliqué qu'elle s'était réveillée en pleine nuit, appelant l'infirmière, ne se souvenant de rien, mais parlant, respirant, et voyant normalement.

— Et alors ?, demande simplement Christophe d'une voix qui sembla soudain plus gutturale.

— Et alors rien, sinon que le type a une mémoire d'éléphant, qu'il m'a dit que cela s'était passé en mars 1994, et que la victime était de Mirepoix. Tu penses si j'ai bondi. Alors, à cause du secret médical, personne n'a rien demandé de plus, mais je connais assez bien la région, tu le sais. Un accident de voiture d'une femme de Mirepoix, avec une mise en coma à Pau en 1994, il n'y en a pas eu trente-six, hein. Depuis, ça me travaille, tu ne peux pas savoir. Alors j'ai décidé de venir te voir.

Le silence tomba comme un couperet, et satura l'espace en un centième de seconde. Les rayons du soleil continuaient à bombarder le salon, Duplant sentait sa chemise se maculer de transpiration, et adhérer au cuir de son fauteuil. Christophe ne bougeait plus une phalange, fixait intensément son verre.

Le temps était venu de lever un voile de plus de dix ans sur une

mystification qui dépassait son entendement. Sans lever les yeux de son Meursault, Christophe demanda simplement, d'une intonation qui semblait venir d'outre-tombe :

— Tu n'as rien dit au petit ?

— Non, dit Duplant très doucement, en confirmant de la tête.

— Alors c'est bien. Je vais te raconter. Il n'y a que toi, de toute façon, qui puisses comprendre. C'est pour les autres que je l'ai fait, pas pour toi.

— J'en suis sûr. Qu'est-ce qui s'est passé, Krystof ?, demanda alors Duplant en insistant sur la prononciation polonaise du prénom, signe d'intimité réservé aux plus proches.

— Elle… devait mourir. Ils me l'avaient tous dit. Je te l'avais révélé d'emblée, d'ailleurs, après l'accident, mais tu ne voulais pas t'occuper toi-même de son cas. On m'avait expliqué, à Pau, qu'il n'y avait rien à faire, sinon éventuellement attendre un peu, guetter une évolution. Ils avaient ajouté que même si elle se réveillait, elle aurait perdu une grande partie de ses facultés mentales. Pourtant j'allais la voir tous les jours, tu te souviens, Mirepoix-Pau chaque après-midi en bagnole, pour lui parler, sans le moindre signe en retour, dans la stridence de ces machines qui la maintenaient. J'avais interdit à Luc de venir avec moi. Elle était défigurée, tu comprends, je ne souhaitais pas qu'il la voie dans cet état. Moi-même, j'avais du mal à encaisser le choc, jour après jour, tu m'avais mis sous anxiolytiques.

Christophe ne regardait toujours pas son interlocuteur, mais il parlait maintenant de façon plus audible, plus fluide. On aurait dit qu'il se soulageait, goutte à goutte, phrase après phrase, d'une infinie pesanteur.

— En pleine nuit, bien après l'accident, mon téléphone a sonné. Je ne dormais pas. J'ai décroché très vite, à cause du petit, et j'ai tout de suite deviné ce qu'ils m'annonçaient, j'étais préparé. Mais cela a été tout le contraire. Geneviève s'était réveillée, qu'ils m'ont dit, il fallait que je vienne de suite. Dès le petit matin, j'ai mis Luc à l'école et je suis parti. Elle était assise, elle me regardait, j'en ai chialé, et rien que de t'en parler, j'en ai

encore des frissons, tiens. Le chef de service m’a coincé dans le couloir, m’a dit qu’il n’y comprenait rien, que c’était totalement anormal, irrationnel et scientifiquement impossible, et que je devais donc être extrêmement prudent, et ne pas en parler à notre fils. En gros, il me disait qu’elle pouvait retourner à son coma à n’importe quel moment et ne plus jamais en sortir, cette fois. Je suis reparti, j’ai pleuré pendant toute la route, et en arrivant j’ai cueilli le gamin à l’école, j’ai fait comme si de rien n’était, c’était dur, bon Dieu, c’était dur…

— Et que s’est-il passé ensuite ? reprit le médecin, qui connaissait déjà la suite de l’histoire.

— J’y suis retourné, encore et encore, et chaque jour les aides-soignants, les infirmiers, les chirurgiens, tous venaient me trouver et me répétaient leur incrédulité, elle était en vie, les clichés étaient normaux, il fallait juste attendre que les os se ressoudent. Je n’attendais qu’une seule chose, pouvoir le dire à Luc. Cela a duré des semaines, c’était affreux, à chaque personne que je croisais en ville, je disais qu’il n’y avait aucune amélioration, je mentais à mon garçon, mais j’étais sûr qu’il n’y en aurait plus pour très longtemps. Et puis un matin…

À ces mots, la voix se brisa, Christophe reposa son verre avec une telle violence que le vin gicla, écarlate, maculant de sang un rayon de soleil qui baignait le renfoncement. L’odeurs de la vigne se mêla à celle de la poussière, âcre et asséchante. Christophe crispa ses mains, plissa son visage, comme si chaque lambeau de peau se contractait par capillarité, à une vitesse folle, jusqu’à lui constituer un masque de souffrance et de haine. Il prit sa tête dans ses mains, s’agrippa des poignées de cheveux, tira dessus avec frénésie, en commençant à émettre un son suraigu, du plus profond de la gorge, un sifflement glaçant qui lui remontait des entrailles. Les veines de son cou étaient gonflées à péter, stalagmites bleu nuit palpitant sous les chairs. Duplant était tétanisé, jamais il n’aurait soupçonné que son ami fût même capable d’un tel état de nerfs. Pourtant, sans relâcher l’emprise de ses poings sur sa propre chevelure, sans rouvrir les yeux clos par la rage, Christophe recommença à parler.

— Un matin, ils m’ont dit que c’était bon, qu’elle pouvait sortir, pour aller en rééducation. J’étais fou de joie, je suis allé la voir, je voulais l’embrasser, je m’étais déjà renseigné sur les centres susceptibles de l’accueillir. Mais lorsque je suis entrée dans sa chambre, elle n’avait plus la même expression. Elle me regardait soudain comme un étranger, alors que nous nous étions vus chaque jour depuis son réveil. Elle m’a alors dit qu’elle… qu’elle ne reviendrait pas avec nous.

Une sueur glaciale parcourut l’échine de Duplant. C’était bien Geneviève qui était partie, mais pas au sens où il l’entendait. Il ne savait plus quoi dire. Il n’y avait rien à dire.

— Je n’ai pas compris tout de suite, Alain. Je lui ai demandé de répéter, elle l’a fait. Elle m’a expliqué qu’elle était une miraculée. Qu’elle avait été appelée, ou repêchée ou je ne sais quoi, pour consacrer sa vie à Dieu. Qu’il n’était plus question de nous, de la maison, de Mirepoix, de sa vie d’avant. Qu’elle rentrait dans les ordres, un machin dans ce genre. Tu imagines, Alain, pour moi passe encore, mais pour le petit ! J’ai commencé à la raisonner, je me suis dit qu’avec tous les traumatismes qu’elle avait subis, elle devait dérailler un peu. Et puis un type est entré dans la chambre. Un jeune homme très maigre, avec de petites lunettes, une veste noire. Et dessus, une croix minuscule, en argent, qui brillait sous les néons. Il… il venait la chercher… le jour-même. Elle s’est alors levée, son sac était prêt, tout cela s’est passé devant moi, elle a signé les papiers, et elle est partie avec lui. Je suis devenu comme fou, j’ai renversé les appareils médicaux, j’ai presque molesté le médecin-chef, je hurlais dans les couloirs. Mais les soignants m’ont tous dit qu’ils n’avaient pas à contrôler sa sortie, que le volet médical était clos, qu’elle avait toute sa tête et faisait ce que bon lui semblait. Elle est sortie face à moi. Une infirmière est alors venue me trouver, en douce. Elle m’a dit que le jeune homme était venu la visiter tous les matins, depuis l’accident, y compris après son réveil. Il venait tôt, lui faisait des lectures de textes religieux, lui parlait à l’oreille. Il l’a ensorcelée… Elle s’est persuadée que c’était un miracle chrétien, Lourdes et tous leurs bobards. Je suis rentré tout seul. J’avais deux heures pour décider ce que j’allais faire, pour le reste de notre vie. En arrivant ici, j’avais choisi. J’ai pris Luc dans mes bras, j’ai dit que sa mère était morte. Il s’y attendait.

Je t’ai appelé, je t’ai dit la même chose, et puis aux copains du club cycliste, à ceux de la chasse, et à tout le monde. J’ai demandé qu’il n’y ait pas d’avis de décès dans le journal. J’ai fait croire qu’elle souhaitait être inhumée dans sa région natale, en Charente. Comme elle n’a pas de frère ni de sœur, que ses parents étaient décédés, personne n’a posé de question. Elle n’a jamais plus donné de nouvelles. Je ne sais pas ce qu’elle est devenue. La certitude de sa mort s’est installée. Et le temps a passé sur les mémoires. Seuls les médecins de Pau savaient la vérité. Ton collègue du Rotary, là, voilà, il suffit d’un…

Alors seulement Christophe relâche l’étreinte de ses poings, et regarda Duplant dans les yeux, avec une ferveur qui semblait proche de la démence.

— Tu es le premier à qui j’en parle, Alain. Ne dis rien au petit. Il ne comprendrait pas.

— Je te le jure, glissa Duplant entre ses lèvres.

— Quand il m’a annoncé qu’il voulait devenir prêtre, c’est comme si l’Eglise m’arrachait à nouveau un morceau de ma famille. Mais je n’y pouvais rien. C’était son choix, et cela n’avait aucun rapport avec l’abandon de sa mère. Oui, j’appelle cela ainsi, elle nous a abandonnés pour aller je ne sais où, prier, contempler, ânonner, elle nous a rayés de sa vie. Pour Luc, je ne le lui pardonnerai jamais.

Tout était dit. Christophe se tut et demeura prostré à sa place. Duplant sut qu’il était temps pour lui de partir, de laisser son camarade en proie aux braises, vieilles d’une décennie, qu’il venait de raviver. En passant à sa hauteur, Duplant demanda simplement :

— Qui était ce prêtre ?

— Je n’ai jamais su son nom, à ce connard, je ne l’ai jamais demandé. Je sais juste que c’était le recteur de la paroisse, ici, à Mirepoix. Son confesseur, comme elle l’appelait. Je n’oublierai jamais sa tronche en silex, ni l’éclat de sa putain de croix. Et pourtant je suis catholique.

Duplant se pencha légèrement, et serra Christophe dans ses bras. Il venait

de lui rendre, trente minutes plus tard, l’embrassade de bienvenue qu’il lui avait refusée.

* *
*

Le sentier lui avait esquinté les pieds, les anfractuosités du chemin l’ayant obligé à changer sans cesse d’appuis. Son bras gourd n’avait pu qu’à demi manier le bâton de marche dans la rocaille. Mais il était parvenu, cette fois, à s’échapper des contingences qui l’agrippaient depuis quelques jours. Il avait pu respirer à sa guise, retrouver le rythme de ses battements de cœur, se caler de nouveau sur sa fréquence vitale. La solennité du site, enveloppé de la clarté pyrénéenne, avait rasséréné son âme.

Il avait rebroussé chemin juste à temps pour revenir à sa voiture, et se changer, non sans s’être aspergé de l’eau glaciale d’un ruisseau qui courait par là. Il consulta sa montre, il était près de treize heures trente, grand temps de regagner Saint-Lary. Il ne lui fallut que quelques minutes pour se garer sur l’un des parkings qui ponctuaient le centre-ville, et, remontant la rue Vincent-Mir, se présenter sur le parvis de l’Eglise Saint-Bertrand. Il n’était même pas passé par la maison de ses parents, il ne s’en sentait pas le courage. Arrivé aux portes de l’église, il demeura discrètement debout derrière l’une des portes extérieures, pour observer le singulier ballet qui se nouait.

Devant la grande dalle de béton constellée de carreaux marron surchauffés, le break noir stationnait en double file : celui des pompes funèbres de la commune, transportant le corps de Monsieur Romantin père. Devant le véhicule se tenaient quatre hommes en bras de chemise, fines cravates sombres nouées serré, dégoulinant de sueur face aux rayons du soleil, mais impassibles, parfaitement droits, mains croisées sur les abdomens. Ils attendaient le signal pour faire entrer la bière.

Côme jeta un coup d’œil à la nef, et prit le temps d’acclimater ses pupilles

à l’ombre qui baignait l’édifice. Il distingua tout de suite, en grappe près des fonts baptismaux, l’équipe d’animation paroissiale qui écoutait les consignes d’une femme en tailleur strict, gris perle, qui gesticulait en saccades. Côme se dit qu’il s’agissait, en cet instant, plus de la fille du Général De Bourdière que de sa propre mère. *Sa mère*… Le terme même le secoua d’un spasme. Etait-il toujours approprié ?

Il détacha son regard de Catherine et scruta les premiers rangs. De dos, serrés, il vit les hommes de carrures très différentes, dont les rangées d’épaules dessinaient les créneaux disparates d’un étrange château-fort. Le plus grand d’entre eux, qui dépassait les autres d’une bonne tête, dans une veste noire, ne pouvait être que Bernard Delibes. De temps en temps, l’un se penchait vers son voisin pour chuchoter quelques mots, puis se redressait. Côme fut saisi d’une onde de rancune envers eux. Ils savaient, ils savaient tous. Pour lui. Qu’il n’était pas l’enfant des Marsault, mais un gamin abandonné. Tous lui avaient joué la comédie durant des années. Ramassis de faux-derches, se dit-il – même s’il n’y avait objectivement aucune raison que l’un d’eux brise, de sa propre initiative, le secret d’Eudes et Catherine.

Soudain les quatre croque-morts se mirent en branle, ouvrirent le coffre de leur corbillard, sortirent un cercueil de bois clair aux poignées dorées, se répartirent mécaniquement, deux de chaque côté, selon leur gymnastique bien rodée, et pénétrèrent dans l’église.

Côme sentit à ce moment une main se poser sur son bras. Il sursauta, se tourna brutalement, coude en avant, prêt à l’envoyer dans la figure du premier venu. Il reconnut alors le vieux Déodat, qui n’avait pas esquissé un geste devant la volte-face brutale du garçon.

— Excuse-moi, Déodat, je ne t’avais pas reconnu.

— Ce n’est pas grave, petit. Le Père Laplace t’attend.

— Tu connaissais le père de Romantin ?

— Oui, bien sûr. Il avait mon âge, nous étions à la communale ensemble. Un gars du pays. Et puis c’est la messe.

Côme songea que Déodat avait dû manquer moins d’offices religieux que les curés eux-mêmes, depuis soixante ans à Saint-Lary-Soulan. Enterrements, baptêmes, messes dominicales, il n’en loupait pas un, se faisant descendre spécialement de sa ferme de Tramezaïgues par une voisine dévouée. Le séminariste remercia son aîné d’un signe de tête et s’engagea dans l’une des allées latérales de l’église, rasant les piliers pour éviter de saluer la faune municipale. L’assistance était nombreuse, le vieux Romantin était connu de tous les autochtones. Les vitraux multicolores rayonnaient de lumière, et il se sentit dévisagé par les rangées qu’il doublait. Il sentit aussi le regard de Catherine glisser sur lui, mais ne ralentit pas pour autant, et réprima simplement un frisson.

Il entra directement dans la sacristie, où Laplace l’accueillit jovialement – les prêtres ne pleuraient pas, eux, aux obsèques des paroissiens. La bonhomie du curé, sa haute stature, son embonpoint soigneusement entretenu, sa moustache de fusain taillée au cordeau, lui réchauffèrent le cœur. Enfin un prêtre, se dit-il, qui ignore tout de ce qui se déroule actuellement. Il résolut de ne rien lui dire des événements de Tarbes avant la fin de la cérémonie. Il passa une aube blanche, sans étole, et aida deux enfants de chœur à tenir droits les cierges posés sur des supports de bois, qu’ils maniaient de travers, faisant couler la cire brûlante sur leurs tennis délacées. Il se plaça alors près d’Antoine, qui actionna une clochette. Aussitôt l’organiste entama un Te Deum approximatif, et les rangs se levèrent comme un seul homme.

Alors Côme les vit tous, un par un, alignés autour de Romantin dont la tête penchée, presque complètement, sur son épaule, se soulevait nerveusement au rythme de sanglots muets. À ses côtés, tout le Conseil Municipal était réuni, cohorte de mines affligées sur le mode « l’ai-je bien pleuré ? ». Certains d’entre eux n’avaient sans doute jamais vu le défunt. Côme les trouva pathétiques. Toutefois, presque au même moment, il s’en voulut d’une telle pensée alors qu’il concélébrait pour la première fois une messe en sa paroisse. Il n’y avait même pas prêté attention jusqu’à présent, mais c’est lui qui fut soudain rattrapé par le déferlement d’une ardente émotion. C’était une scène qu’il attendait entre toutes : lui, entrant dans le chœur sur les talons du curé, et s’asseyant à ses côtés, comme son égal, pour

dire la messe chez lui. Simplement, il n’avait pas imaginé que cela se déroule dans ces conditions : l’effritement de son enfance, le drame de la veille, l’aversion pour l’assemblée.

Les lectures de textes saints s’enchaînèrent, et, lors de l’homélie, le Père Laplace dressa le portrait d’Auguste Romantin, enfant de la commune, paysan à la suite de ses parents, mais aussi résistant pendant la guerre et rescapé des camps – s’étant échappé durant son transfert vers l’Allemagne, décoré de la Croix de Guerre des mains de De Gaulle lui-même. Un destin que Côme n’aurait jamais soupçonné.

Lors de la prière universelle, il vit se lever Catherine, qui se tenait à la droite du Maire Paul Pollet. Elle tenait en main une feuille de papier – les intentions de prière – et leurs regards se croisèrent tandis qu’elle s’installait au pupitre et ajustait le pied du micro à sa taille. Dans les yeux de sa mère, il ne lut qu’une inébranlable assurance, une détermination presque froide, qui le tétanisa sur son siège. Il fut ensuite appelé à donner la communion, et s’arrangea pour se mettre dans une allée latérale, afin d’éviter de croiser les officiels. Il reconnut en revanche beaucoup de paroissiens, qui l’enveloppaient de regards bienveillants, braqués vers ses mains abîmées dès qu’il brandissait l’hostie en prononçant « le corps du Christ ». Enfin, le dernier fut Déodat, et Côme crut discerner un voile d’humidité dans ses grands yeux d’amande délavés.

Ce fut ensuite le défilé des âmes volontaires pour bénir le défunt. Une file se forma rapidement, auprès d’un petit trépied de bois supportant un seau en fonte rempli d’eau bénite et un goupillon ciselé d’arabesques. Tous les représentants de la mairie se fendirent du signe de croix, geste d’aspersion du cercueil, figures cireuses ou rougeaudes, s’acquittant de cette formalité en baissant les yeux. Les derniers furent des anciens combattants, tirés à quatre épingles et arborant leurs décorations briquées. Ils marchaient difficilement, certains voûtés en deux, mais se redressaient comme par miracle lorsqu’ils se tenaient près de la dépouille de leur camarade. Lorsque le dernier fut passé, les cloches sonnèrent soudain à toute volée. Les quatre ensevelisseurs, surgis de nulle part, encadrèrent le cercueil, le soulevèrent sans effort et sortirent par l’allée centrale.

Côme et Laplace revinrent à la sacristie et se défirent de leurs aubes, avant de rejoindre, à grands pas, les paroissiens réunis sur le parvis, se protégeant de la chaleur. Laplace, qui avait remarqué l'agacement de Côme, se dirigea directement vers les édiles. Il voulait donner une leçon au jeune homme : son rôle comportait la mission d'aller au-devant de ceux pour lesquelles l'on n'éprouvait aucune sympathie – et surtout vers ceux-là, d'ailleurs. Le groupe s'écarta pour faire place au prêtre et à son concélébrant. Agissant au nom de tous, Pollet tira sans discrétion une enveloppe bleu clair de sa veste, et la tendit à Laplace, lui demandant de dire des messes de leur part à la mémoire de Monsieur Romantin. Le curé acquiesça d'un frémissement de moustache et glissa l'enveloppe dans la poche poitrine de sa chemisette de toile.

Avant qu'ils aient pu dire un mot, le responsable des pompes funèbres vint taper sur l'épaule de Romantin, et lui chuchota quelques mots. Le secrétaire de mairie fit signe aux autres qu'il était temps de se mettre en route. Le convoi s'ébranla alors, très lentement, et à pied vers le cimetière tout proche de la commune. Laplace dit à Côme que leur ministère consistait aussi à se rendre au bord de la concession où serait inhumé le défunt. Le silence du cortège n'était altéré que par quelques quintes de toux, le cliquetis des médailles militaires ou quelques conversations à mi-voix, de ceux qui ne savent pas murmurer.

Par les aléas des différentes vitesses de marche, Côme se rendit compte soudain qu'il se trouvait à côté de l'immense Bernard Delibes, flanqué de sa légitime, tous deux revêtus du noir le plus idoine. Il crut d'abord que cette rencontre était le fruit du hasard, et entreprit de ralentir son pas pour échapper à ce voisinage. Mais Delibes décéléra à son tour, se pencha vers lui, très lentement, et lui souffla : « Ça va, petit ? ». Il ne répondit rien, feignant le recueillement.

— Dis-moi, tu ne m'en veux pas, pour samedi ?

Cette fois, Côme le dévisagea. Delibes ne le regardait même pas, il fixait le cercueil, comme si la réponse attendue n'était qu'une formalité. De si près, Côme pouvait voir encore des marques bleuâtres à la base de ses

narines, et une curieuse interruption dans le profil de son cartilage. Stigmates du coup de boule d'Eudes.

— Non, tu comprends, j'étais bourré, j'ai un peu déconné, mais on va oublier tout ça, hein.

Côme se pencha à son tour vers le colosse, sa tête arrivant tout juste à hauteur de l'épaulette de la veste. Il y a encore huit jours, il se serait probablement contenté d'un « oui, ça ne fait rien, Bernard ». D'ailleurs, l'incident aurait dû être clos, cela concernait avant tout l'Huissier et l'Avocat, et il venait de faire dire à toute une assemblée le Notre Père, celui du pardon des offenses. Mais le temps avait changé. Il sentit un souffle de détestation le submerger, irrépressible, et presque bienfaisant. Il fut même envahi d'une envie soudaine de lui écraser le genou dans les burnes – ce qui n'était guère envisageable dans l'instant. Alors, plongeant à son tour son regard sur la bière en marche, décramponnant à peine les mâchoires, il souffla à son gigantesque voisin :

— Ecoute-moi, connard, si tu m'adresses encore une fois la parole, je te re-pète le nez jusqu'à te le faire remonter dans les sinus, après quoi je te fais bouffer le Code Civil page par page jusqu'à ce que tu chies de l'usucapion.

Sur ces mots, il pila net, et laissa la lente procession continuer sa marche funèbre. Les personnes qui le suivaient durent faire un pas de côté pour l'éviter. Au bout de quelques secondes, Delibes tourna la tête et le chercha du regard. Ses yeux exprimaient une incrédulité consternée, et – crut discerner Côme – une once de trouille. Le garçon se laissa alors glisser jusqu'aux tous derniers rangs du cortège, jusqu'à retrouver la seule personne – avec Laplace – dont la compagnie pouvait rafraîchir la lave qui l'avait inondé. Bientôt, toujours parfaitement immobile, il entendit venir derrière lui la marche voûtée de Déodat. Il lui fit un petit geste, et reprit la route à ses côtés. Le silence et la sécheresse de l'air les escortèrent jusqu'au petit cimetière, où l'inhumation ne prit que quelques instants.

Quand tout fut consommé, Déodat fit signe à Côme de venir le rejoindre à l'abri d'un mur assez haut pour offrir un coin d'ombre. Côme contempla le long visage émacié, aux pommettes saillantes qui semblaient maintenir une

peau fragile et striée de vaisseaux bleutés. Le vieil homme demanda : « Mon garçon, je pourrais te parler ? ». Côme demanda quand, et Déodat répondit « Dès que tu pourras ». Le ton était inhabituel, le bonhomme avait le souffle court, comme accéléré par quelque émotion. De quoi voulait-il lui parler, alors qu'ils se contentaient, depuis tant d'années, d'échanger des banalités sur le parvis ? Après tout, il n'avait toujours pas envie de retrouver l'équipe municipale. « Maintenant, si tu veux », dit-il à Déodat. Laplace n'était pas là pour le lui autoriser, mais passer du temps avec un paroissien aussi fidèle que Déodat ne pouvait qu'être vu d'un bon œil. On était jeudi, il n'était pas là en week-end ni en visite familiale, et Vax lui aurait sans doute demandé de se consacrer aux fidèles plutôt qu'à ses parents – il redoutait de se retrouver en face-à-face avec eux. Seize heures passées : il irait chez Déodat.

Le vieil homme avait interpellé sa bigote de voisine, qui le conduisait avec assiduité à chaque événement religieux. De quelques mots, il lui avait expliqué qu'il ne rentrerait pas avec elle, et elle avait accueilli cette nouvelle d'un air mauvais, avant d'apercevoir le jeune prêtre, le fils Marsault. Elle lui avait alors souri, en dépit de la bonne action qui lui glissait entre les mains. Côme avait mené Déodat jusqu'à sa voiture, et lui avait conseillé d'attendre, avant de s'y asseoir, qu'il n'ait lancé l'aération, tant l'habitacle dégorgeait des rafales de chaleur. Enfin, ils avaient ensuite pris la route ensemble vers la ferme du vieillard, à Tramezaïgues, juste après le virage en épingle à cheveu.

Lorsqu'il en descendit, Côme contourna le capot, ouvrit la porte à Déodat et le prit par le bras. Là, dans cet enclos de pierre brute, l'attendait un pan de sa vie.

* *
*

Ce devait être l'unique endroit de Mirepoix qu'il n'avait jamais fréquenté.

Il connaissait l'église, bien sûr, encore qu'il n'y fût rentré qu'en de très rares occasions, et toujours à contrecoeur. La haute bâtisse de pierre qui la jouxtait, en revanche, lui était totalement étrangère : sans doute les curés successifs, avisés de ses sentiments à l'endroit de la religion, avaient-ils cru bon de faire appel à ses confrères lorsqu'ils avaient eu besoin d'un médecin. Aussi, avant de cogner à la porte, Duplant prit-il le temps de contempler la façade du presbytère. Elle était moins sombre que l'idée qu'il s'en faisait, percée de hautes fenêtres de bois dans les montants s'effritaient. Ça et là, des lianes de lierre vert émeraude pendaient le long du mur, ornements fortuits ôtant toute obséquiosité au lieu. Quatre marches de pierre brute, tordues, menaient à un perron sans fioritures, simplement surmonté d'une marquise de verre dépoli, déployée comme un éventail aux arceaux piqués de rouille. Sur les côtés survivaient deux massifs d'hortensias brunis par les soleils, mais portant encore les gouttes d'un arrosage récent.

Duplant s'emplit de cette atmosphère. La déflagration que constituait l'aveu de Christophe s'était répandue en lui, et il vacillait encore au moment de reprendre le volant, au point qu'il avait préféré marcher jusqu'au presbytère, malgré la fournaise. Pendant son trajet, il avait aperçu deux adolescents qui se bécotaient sur un banc, de l'autre côté de la rue. Il avait trouvé leur position stupide, puisqu'ils étaient assis sur le dossier du banc, seuls leurs pieds reposant sur l'assise, au risque de se casser la figure. Pourtant, à ce moment-là, la jeune fille avait regardé vers lui, et avait fait un signe à son jules, en désignant le médecin dans un grand sourire. Duplant avait cru un bref instant qu'ils se foutaient de lui, de son pas décidé ou de ses lunettes d'écaille qui glissaient de son pif, et puis il l'avait reconnue : Cindy, les maux de ventre, le père à casquette, les deux ordonnances. Les deux jeunes lui adressèrent alors un salut, un ample geste du bras avec un sourire radieux pour la fille, deux doigts levés mollement devant une cascade de mèches filasse pour le garçon. Le Rodolphe, sans doute, ou un autre, d'ailleurs, qu'importe : cette manifestation de sympathie – peut-être même de gratitude ? – le réjouit.

À présent, la vision paisible d'une baraque simple et bien entretenue acheva de dissiper sa sourde appréhension, lui qui était à l'aise dans tous les services d'urgence de Midi-Pyrénées mais se sentait analphabète au seuil

d’une chapelle. Il monta les quatre marches, et cogna vigoureusement. Attendit quelques instants, frappa de nouveau. Alors seulement il entendit le froissement de pas qui se hâtaient de l’autre côté, tandis qu’une voix étouffée émettait des kyrielles de « voilà, voilà ». Ce n’est pas un homme d’église qui lui ouvrit, pas un homme du tout, même, mais une grosse femme rubiconde, sanglée dans un tablier poisseux au cœur duquel elle continuait d’essuyer énergiquement sa main droite.

— Excusez-moi, je pouvais pas faire plus vite, j’écaillais les poissons.

Passé l’instant de surprise – il était sûr de voir arriver un type d’au moins son âge – il comprit qu’il était en présence de la femme qui assistait le prêtre, celle que la conscience et la chanson populaires nommaient la bonne du curé. Elle portait des chaussons à semelle de feutre, qu’elle avait chaussés à la hâte. Sous le tablier, l’on distinguait une robe à fleurs particulièrement hideuse, dont les manches terminaient par de petits volants incongrus. Dans la main qui tenait la porte grande ouverte, elle avait encore un petit couteau dégoulinant d’un suc grisâtre.

— Oui, vous voulez ?

— Voir Monsieur l’Abbé, répondit Duplant sans être bien sûr de la terminologie qu’il employait.

— Ah Monsieur le Curé n’est pas là. Faut repasser ce soir. Vous voulez que je lui dise quelque chose de votre part ? Je le verrai avant la fin de mon service.

— Non, ce n’est pas la peine.

Duplant dévisagea la femme, et ne se rappela pas l’avoir jamais croisée. Mais elle lui paraissait suffisamment âgée pour pouvoir le renseigner. Ses petits yeux étaient étonnamment rapprochés, presque contigus, et sa coiffure soignée contredisait le tablier dégueulasse. Sa permanente fraîche lançait même de curieux reflets mordorés, signes d’un apprêt auquel il ne se serait pas attendu. Au même moment, une violente odeur d’ammoniac le saisit aux nasaux. Le grand ménage était en cours, elle n’y allait pas de main morte.

— Mais vous pouvez sans doute m’aider.

— Dites toujours, alors ?

— Monsieur le Curé est en poste depuis longtemps ?

— À la paroisse, vous voulez dire ? Dame, je dirais depuis quatre-cinq ans. C’est un jeune, il a à peine cinquante ans.

— Et vous travaillez ici depuis longtemps ?

— Depuis toujours. Enfin, depuis que je travaille, quoi, ça doit faire vingt ans. Avant, j’étais avec mes enfants, mais maintenant ils sont grands.

— Vous souvenez-vous des curés précédents ?

La volumineuse bonne le regarda d’un œil curieux, comme s’il lui avait demandé si elle se rappelait sa date de naissance. Le couteau gouttait toujours sur le lino, elle n’y prenait pas garde. Elle cligna de ses yeux siamois, en guise d’assentiment vaguement condescendant.

— Ben nécessairement, je m’en souviens.

— Alors j’aurais besoin de savoir qui était le recteur de la paroisse il y a quelques années.

— Il y a quand, au juste ?

— Entre mars et, disons, juin 1994.

— 1994 ? Je risque pas de l’oublier !

Duplant tressaillit, piqué par l’expression de la femme, une sorte d’évidence et de fierté presbytérale, mâtinées d’une pointe de reproche à son égard – était-il imaginable que l’on ignorât de qui il s’agissait ?

— Mais, Monsieur, en 1994, ce n’était pas n’importe qui, ça se voyait de suite. Il était tout jeune, quand il est arrivé. Et gentil garçon avec ça, qui ne mangeait que mes légumes. Mais il n’est pas resté longtemps : début 1995, il était parti, mais c’était sûr, il avait la carrure, moi je l’ai toujours dit.

— Qui était-ce ?, la pressa Duplant, pour couper court à ses élucubrations.

— Eh bien, nous avions l'honneur d'avoir le Père Michel Moyon. Vous voyez ? C'est l'Evêque, maintenant.

* *
*

Déodat avait poussé la porte blanche, qu'il ne fermait pas à clé. Il s'était retourné vers Côme, et lui avait signalé les deux marches qui descendaient, dès l'entrée, pour parvenir à la vaste pièce principale du logement. Le salon était en contrebas, et consistait en un grand espace carré entièrement fait de pierre : murs, sol, ornements, tout n'était qu'imbrication de rocs, massives dalles ocre à terre, blocs gris scellés à même le ciment sur chaque paroi, que l'on n'avait jamais pris la peine de peindre. Le mobilier était réduit à sa plus simple expression, et c'était celle de toutes les résidences rustiques qui n'avaient eu à subir aucune rénovation. Une chaise aux armatures de fer et au dossier de formica faisait figure d'intrus parmi les imposants ensembles de bancs de bois brun, tout en longueur, et de fauteuils massifs dont les parures râpées étaient recouvertes de châles bigarrés à grosses mailles. Tous étaient répartis autour d'une table de chêne, si épaisse qu'elle semblait taillée directement dans un tronc. Au centre, un napperon minuscule paraissait tout à fait perdu. Il était l'unique note de fantaisie du lieu. Une colossale armoire, postée en plein centre du mur d'en face, semblait confisquer toute l'âme de la pièce. Les deux fenêtres latérales, proches du niveau du sol extérieur, ne diffusaient qu'une lumière restreinte, encore atténuée par des rideaux en damier rouge et blanc, tenus par un lacet de cuir de fortune. L'endroit était très sombre, et ne portait aucune marque personnelle, sinon un dérisoire cadre anonyme représentant une vue d'ensemble de sommets pyrénéens enneigés, comme il s'en trouvait dans tous les chalets locaux. Pour le reste, Côme ne vit ni bibelot, ni souvenir, ni aucune de ces choses qui font une demeure de famille. Dans une niche creusée dans la pierre, il débusqua simplement un empilement d'enveloppes,

courrier à ouvrir ou à classer, unique signe extérieur d'une vie effective. Il ne put s'empêcher de frémir devant cet espace si vide, si creux, si mort.

— Qu'est-ce qu'on boit, alors, à cette heure ?, demanda soudain le vieil homme, qui avait troqué sa veste noire contre un gilet de laine grise, qu'autorisait la fraîcheur du salon. J'ai bien du café quelque part, même si je n'en bois pas, ou du thé. Ou sinon, j'ai une eau-de-vie, mais je ne sais pas si tu es très fort là-dessus.

Côme sourit et confirma que non, effectivement, il n'était plus très liqueur. « Un thé », choisit-il finalement. Tandis que Déodat s'éloignait en traînant les pieds, Côme s'avisa qu'un message avait été laissé sur son téléphone portable. Le réseau ne passait pas bien, et il dut se rencogner dans l'un des coins de la pièce, près d'une cheminée grande comme un homme, pour consulter sa messagerie. C'était Adrien, qui lui demandait simplement de le rappeler, sur un ton ironique. Entendant le vieil homme s'affairer dans la cuisine attenante, il choisit de joindre immédiatement le journaliste. Celui-ci décrocha dès la première sonnerie.

— Eh bien, l'ami, on dirait qu'il se passe de drôles de choses, dans ton Séminaire.

— Comment t'es au courant ?, rétorqua Côme tout bas, estomaqué que son ami soit déjà informé de la mort de Marthe.

— C'est mon boulot, répondit simplement Adrien en ricanant. Une sale affaire, en plus, j'ai l'impression. C'était qui, « Sœur Marthe » ?

— Elle faisait tout, l'intendance, le chant, le petit déj, elle nous balançait, elle nous engueulait, elle nous connaissait.

— Il paraît que c'est toi qui l'as trouvée ?

— Putain, comment tu sais ça ?, s'emporta Côme.

— J'ai eu mon pote Jean-Marc. Martel, le flic. Il m'a raconté. Il sait qu'on se connaît.

Côme se souvint que l'évocation d'Adrien avait sensiblement modifié le

comportement du Lieutenant, pendant l'interrogatoire.

— Comment tu le connais, Martel ?

— Comme ça.

— Un collègue de piste, il est de ta partie ?

Adrien explosa d'un rire sec et franc.

— Tu n'y es pas du tout. C'est mon partenaire de squash. On joue tous les samedis après-midi depuis deux ans. Indécrottable hétéro, avec ça, et crois-moi j'ai essayé de le remettre dans le droit chemin, il n'y a rien eu à faire. En revanche, lui, il est persuadé que tu en es, et même qu'on est plus ou moins ensemble. Je ne l'ai pas démenti, ça lui permet de parler plus facilement. Donc ne t'étonne pas de ses réflexions, s'il te titille là-dessus.

— Tu es complètement abruti, Adrien.

— Il n'empêche que j'en sais pas mal, maintenant, sur son enquête.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu sais ?, interrogea Côme à mi-voix, saisi soudain d'une bouffée d'angoisse.

— D'abord, qu'elle a été tuée pendant que nous picolions tranquillement, tous les deux. J'ai raconté à Jean-Marc, il a aussi appelé le patron du rade, tu peux être tranquille de ce côté-là.

— Je n'étais pas inquiet.

— C'est parce que tu ne connais pas Jean-Marc. Ensuite, il m'a dit que les analyses confirmaient ses premières constatations : il n'y a eu aucune effraction, ni la porte extérieure – qui est demeurée fermée – ni les fenêtres sur rue. Personne n'est entré de force, donc le meurtrier est quelqu'un qui se trouvait sur les lieux vers onze heures du soir. Un prêtre ou un séminariste, quoi. C'est fou, non ?

— Quoi d'autre ?, relança Côme entre ses dents, entendant siffler une bouilloire qui annonçait le thé.

— Aucune empreinte digitale relevée sur la scène, sinon les tiennes et celles du gars qui a essayé de la ranimer. En particulier, aucune trace sur la chaîne de la religieuse, qui est bien l'arme du crime.

— Tu parles comme un livre.

— *C'est* comme un livre. Le tueur avait des gants. Il est vraisemblable qu'il soit entré dans son bureau, ait surpris la sœur de dos et ai directement commencé à serrer sa chaîne, comme un dingue. Elle n'a même pas lutté, la surprise. Pas d'autre trace de coup, et le corps n'a pas été transporté. Il a dû agir très vite, car il pouvait être chopé à n'importe quel moment. Les maillons ont pénétré les chairs et lacéré la peau. Rien n'a été dérobé. Un barbare, qui n'est venu que pour ça, avec des gants, juste pour la tuer et puis aller se coucher. Un sacré beau huis clos, si tu veux mon avis.

— Non, je m'en fous, de ton avis.

— Le tien m'intéresse, par contre. Tu as quelqu'un dans le viseur ?

— Je te rappellerai, répliqua Côme car Déodat venait d'entrer dans la pièce. Continue à avoir des nouvelles, s'il te plaît. Et pas un mot dans ton canard, si possible.

— Tu rigoles, ou quoi ? Demain, c'est sur tous les panneaux du secteur – il raccrocha.

Deux tasses craquelées fumaient sur le bloc de chêne, encadrant une petite coupelle maculée de tâches où s'entassaient des sucres émiettés et des citrons secs. Côme enjamba le banc, s'assit en face du vieil homme, et attrapa l'étiquette du thé bon marché pour en diffuser les arômes dans l'eau bouillante. Déodat avait aussi disposé, à même le napperon, quelques spéculoos bruns et mous, déjà humides.

Côme remercia et considéra le visage du vieil homme, dans le clair-obscur du salon. Il était raboté par le temps, et par le ressac de quelque souffrance. La forme des traits était allongée, presque ovoïde, et leur douceur était brisée par un nez busqué et proéminent, et surtout deux yeux presque entièrement blancs, d'une clarté d'océan, surmontant des demi-

cercles concentriques de cernes successives, disant les étapes d’une vie d’homme. La barbe qui rongeait le menton se limitait à quelques buissons de pics blanchis, tandis que des touffes s’échappaient de ses oreilles. Il buvait le thé à toutes petites lampées, sans prononcer un mot. « Eh bien, tu voulais me parler ? », engagea Côme pour l’inciter à causer un peu.

— Je suis heureux que tu sois là, répondit Déodat.

— Moi aussi, je suis content de découvrir ta maison, depuis le temps que nous nous connaissons.

— Non, ce n’est pas ce que je veux dire, reprit le vieil homme. C’est spécial, pour moi… Ainsi, tu le sais, dorénavant, ajouta-t-il en baissant les yeux vers le filet de fumée qui s’échappait de sa tasse.

— De quoi parles-tu ?

— De toi. Tu sais que tu es un enfant trouvé.

Côme se crispa d’un coup sec, sentit une décharge lui parcourir l’échine. Il serra sa main gauche sur l’anse, laissant diffuser la chaleur dans ses phalanges. Pourquoi le vieux quêteur évoquait-il si brutalement, sans aucune précaution, cette nouvelle que Côme venait lui-même tout juste d’apprendre ?

— Ne m’en veux pas, gamin, dit Déodat, semblant lire dans ses pensées. J’ai entendu parler ta mère avec le grand, l’avocat, devant l’église. Elle lui reprochait quelque chose, et elle lui a dit qu’à cause de lui, maintenant, le petit avait compris. C’est bien cela, n’est-ce pas, tu as compris ?

— Je crois, oui. Elle vient de me révéler que je leur avais été confié, à peine né, par le curé qui m’avait trouvé devant l’église, répondit Côme d’une voix blanche, comme s’il se contentait de lire un bulletin d’information qui ne le concernait pas.

— Oui, voilà. Je le savais, bien sûr, moi, et pas que moi. Mais je comptais surtout te parler de moi, si tu veux bien, petit.

Côme fit oui de la tête, soulagé que le but de sa visite ait bien été celui

d’écouter les souvenirs d’un aïeul pieux. Un éclat de lumière s’immisça à travers une fenêtre basse et vint cogner le visage de Déodat, ses yeux laiteux se détournèrent légèrement. Il semblait hésiter à se lancer dans l’évocation de ses souvenirs. Il but une lampée de thé brûlant, sans y prêter attention. Ses pensées semblaient tâtonner, à la recherche d’un début d’histoire. De son histoire.

— Tu en as entendu, des choses, sur moi, pas vrai ? Je sais qu’on cause.

Côme ne contesta pas. Déodat passait pour un hurluberlu – notamment auprès des comparses municipaux de Catherine – , un vieil illuminé, qui radotait et tapait dans la quête. On lui prêtait des lubies, des mensonges, des tics, mais on lui reconnaissait aussi une mémoire complète de la vie du village, de ses habitants, de ses maisons.

— Tout n’est pas exact, loin de là. Je vis retiré, ici, et du coup c’est facile d’inventer. Mais il y a aussi… des moments dont je ne suis pas très fier.

La voix languissait, Déodat but une nouvelle gorgée, le soleil gifla de nouveau ses joues creuses.

— C’est le soir, pour moi. Auguste, qui a été enterré tantôt, était l’un de mes plus anciens camarades. L’un des derniers. Ils sont presque tous partis. Moi aussi, bientôt, et c’est bien comme ça. Juste, avant que ça n’arrive, je tenais à te parler du passé. Te le dire moi-même, pour que ça ne s’en aille pas avec moi, tu comprends.

Côme fut intrigué par le ton qu’adoptait le vieillard, et qu’il ne lui avait jamais connu. Un accent onctueux, de confidence et de confiance.

— Tu me connais de longtemps, comme un vieux monsieur gentil, mais je n’ai pas été un homme bien. Non, pas du tout, même. J’ai eu une famille. Une femme. Une fille. Je n’ai pas été bon avec elles.

Déodat s’était élancé à livre ouvert dans les vestiges de sa propre mémoire. Il se racontait au jeune homme comme on se confesse au seuil de la tombe. Côme se demandait, troublé, pourquoi il l’avait choisi, lui, pour ce moment d’intimité, de vérité, et d’introspection. Il se rendit compte

également que la pièce ne portait nulle trace d'une existence familiale. Il n'avait toujours vu Déodat que tout seul, et n'aurait pas soupçonné qu'il eût une épouse et une fille. Rien, dans ce lieu, ne marquait l'attachement à des proches. Ailleurs dans la maison, peut-être, se trouvaient les souvenirs de cette vie.

— La vie était dure, autrefois, ici. Il faisait très froid, et je travaillais dur, j'étais cantonnier. Tu sais ce que c'est ? Bon. Alors je buvais. Beaucoup, bien trop. Et j'étais méchant, toute ma tête partait en lambeaux avec cette vache d'eau-de-vie de noix du cru. J'en prenais tout le temps, dès que je partais dehors. Pour me réchauffer au début, et puis pour rien du tout, après. Et quand je rentrais, je m'énervais. Mauvais, tu comprends.

Côme regarda Déodat, qui avait imperceptiblement baissé la tête et détourné les yeux un tout petit peu plus bas, pour ne pas sentir le regard du gamin. Ses propos étaient explicites, il collait des danses à sa femme, et peut-être à sa gamine aussi. Le séminariste s'effraya soudain de cette révélation, n'ayant vu que douceur chez l'homme. Il s'étonna aussi que, parmi tous les racontars qui couraient sur lui, il n'en ait jamais entendu aucun qui fasse mention d'un cercle de famille, d'un penchant pour l'alcool, d'un comportement violent. Sans doute parce que ces histoires-là étaient les seules vraies.

— Ma femme – elle s'appelait Colette – est décédée un jour. Elle était malade du cœur, mais elle ne m'avait rien dit. Elle est tombée au jardin, comme ça, d'un trait. C'est le docteur qui m'a dit, pour son cœur, après coup. Je suis resté seul avec la petite. Alors j'ai arrêté de boire, du jour au lendemain, tu peux me croire. Je suis allé dans la remise, j'ai pris toutes mes bouteilles de gnôle, et j'ai tout vidé dans le lavoir de béton. Je n'ai plus touché une goutte, de ce jour-là. Mais le mal était fait.

À ces mots, Déodat se redressa, reprit l'axe du visage de Côme, qui ne disait rien. Il ne savait toujours pas s'il écoutait cette confession en homme d'église, ou en une autre qualité qui ne lui apparaissait pas encore. Il lui sembla simplement déceler un film d'humidité, comme une abrupte cataracte, dans les yeux gris-blanc de l'homme.

— Elle n’avait pas encore dix-sept ans. Mais elle m’en voulait terriblement. Elle a toujours été persuadée que j’étais responsable de la mort de sa maman. Elle n’avait peut-être pas tort, le pire. Je lui ai dit, que je me rachetais une conduite, les gens le voyaient, d’ailleurs, que je me refaisais, doucement. Pourtant, un matin, je ne l’ai pas trouvée. Elle avait pris quelques affaires. Elle était partie. Partie. Dans la nuit. Pas un mot. Même pas deux mois après Colette. Je me suis retrouvé tout seul, pour de bon. Crois-moi, garçon, ç’a été difficile. Je ne savais pas où elle était, ni même si elle vivait, vois-tu, je ne la connaissais qu’à peine, j’ignorais si elle était capable d’une sottise. L’hiver venait, et les gens continuaient à parler, on disait que je l’avais chassée, ou pire. J’ai laissé dire, je m’en fichais pas mal, de tout cela, elle était perdue. Elle s’appelait Michèle. Elle ne m’a plus donné de nouvelles. Personne ne parlait d’elle, comme si on l’avait oubliée, du jour au lendemain. Et tout était de ma faute.

Un silence complet s’installa. Pesant, métallique, douloureux pour les deux hommes. Fin de l’histoire. Un insecte bourdonnait, saturant l’air de son vol stationnaire. Côme ne parlait toujours pas, ne posait aucune question, ne respirait presque plus. La conscience du vieillard dégoulinait à ses pieds et le statufiait. Déodat avança alors une main, très doucement, vers lui, effleura la sienne. Côme ne bougea pas. Ils se regardaient fixement, un regard en suspens. Côme comprit que ce n’était pas terminé. Que ça commençait maintenant.

— Une nuit, j’ai entendu toquer. Une fois, puis plusieurs fois, rapprochées, comme ça, fit Déodat en cognant la table d’un doigt recourbé. Je me suis levé, j’ai pris mon fusil – j’ai toujours eu un fusil, c’est comme ça. Je suis venu là, sans allumer. Il faisait noir d’encre, ça tambourinait contre la porte. J’ai écarté les rideaux, du bout du canon. Je l’ai reconnue, juste au mouvement de ses cheveux, je ne voyais même pas son visage avec la lune. Elle était revenue, tu comprends, peut-être trois ans après. Je lui ai ouvert, j’ai mis la lumière, elle est tombée dans mes bras, jamais elle n’avait fait ça. Mais moi j’étais pétrifié, de la voir ainsi.

La main du vieux tremblait à présent, posée entre les bandages de Côme. Sa voix semblait prête à se briser en mille arcs dissonants, et sa glotte ne

cessait d’aller et venir, selon un mouvement vertical qui rythmait son souffle.

— Elle était en guenilles, sale, les cheveux n’importe comment. Elle était très jolie, de tout temps, mais là ses yeux étaient hâves, criblés de vaisseaux rouges, elle hoquetait, elle ne voulait pas me lâcher. Et puis elle s’est reculée. Je l’ai vue alors en entier, vivante, debout, là, juste là, sous le lustre, dit Déodat en montrant le seuil de la porte, comme pour incarner ce souvenir brûlant. *Elle attendait un enfant*.

Non. Côme se raidit, bloqua sa nuque et ses mains, tendu vers la suite du cauchemar du vieil homme. Le lien se nouait, indistinct encore.

— Elle n’a presque pas parlé. Elle m’a dit qu’elle avait peur, qu’elle ne pouvait pas rester ici, que sa visite devait rester secrète. J’étais tétanisé, je voulais lui faire un café, il faisait très froid, elle était transie, terrorisée – mais elle était déjà en train de ressortir. Elle a claqué la porte. Je suis resté là, comme deux ronds de flan, à pleurer toutes les larmes de mon corps, de joie qu’elle soit en vie, de désespoir qu’elle reparte, sans âme, sans force, sans chagrin même. Je ne l’ai… plus revue… plus jamais…, murmura le vieil homme dans un sanglot immense. Quelques semaines, après, gamin, quelques semaines après…

Côme entendit un mot sortir de ses lèvres, de son cœur, de son bide : « *Le curé*… ». Il se sentait basculer vers le vide, broyé par la spirale qu’avaient déclenchée les mots du vieillard. Qui continuait, les yeux fermés, à dérouler le secret de sa vie, de leur vie, à eux deux.

— Oui, quelques semaines plus tard, j’ai su, un enfant, trouvé près de l’église, confié aux Marsault. J’ai fait le rapprochement, de suite, tu vois… Ma fille était très pieuse, je crois qu’elle s’était un peu réfugiée là-dedans, du temps que j’étais un mauvais père. J’ai pensé qu’elle l’avait donné au bon Dieu, son petit, vu dans quel état elle était. Et puis Saint-Bertrand, c’était son église, elle y allait tout le temps.

— Ma mère…, articula Côme, dans un chuintement aigu, la bouche asséchée, cherchant un air inaccessible.

— Ta mère, oui, j’en suis sûr. Tu as… ses traits… son teint… son nez fin, son regard bleu, profond, et son sourire, mon garçon, son sourire éclatant, celui que j’avais gâché, je l’ai retrouvé chez toi, dès que tu as grandi…

— Tu es mon grand-père…, continua Côme, sans vraiment encore réaliser ce que devait exactement représenter, dans sa vie, cette source nouvelle.

— Je crois bien, oui. Tous les dimanches, je suis venu à la messe, tu y étais, dans le chœur, nous nous parlions un peu, après, je t’ai vu pousser, changer, devenir un grand gosse, et plus le temps passait, et plus tu lui ressemblais. J’avais l’impression de, comment te dire, de me rattraper un peu, en étant gentil avec toi. Je l’avais si peu été.

Dans le visage de ce vieil homme, dans les replis de sa peau tannée, dans les cals de ses mains, il y a avait son sang, ses gènes, il y avait sa famille, son ascendance. Pas celle des Marsault, celle du vieux Déodat. Il était incapable d’ordonner ses pensées, son esprit baignant dans une nuée immense, incapable même de savoir quelle émotion était celle de l’instant, les larmes, le rire, la fureur, l’embrassade, ou tout cela à la fois. Simplement, il posa cette question :

— Pourquoi tu n’as rien dit ?

Le vieil homme esquissa un geste d’impuissance, fendit l’air de sa main tordue, et répondit simplement :

— Pour Catherine. Et pour ton père, aussi. Eudes. Ce sont des gens bien. Tu es toute leur vie, et je serais bien parti avec tout ça si tu ne l’avais pas appris par toi-même. Non, je ne pouvais pas leur faire ça, ajouta-t-il tout bas en secouant la tête.

— Tu as une photo d’elle ?

Déodat lâcha la main de Côme, qu’il serrait depuis plusieurs minutes. Il recula sa chaise, passa sans un mot dans la pièce d’à côté, à travers une petite porte. Il revint quelques instants plus tard, tenant à la main une photographie aux bords dentelés et piqués. En noir et blanc, s’éclairait le visage d’une enfant riante, cheveux de paille tenus en arrière, sur le fond

gris et neutre du rideau d’un photographe. Debout, elle était en aube blanche et fine, ceinte d’un cordon rouge tressé, et gardait entre ses mains, tel un trésor, un minuscule missel aux pages bordées d’or. Une communiante, radieuse. *Sa mère*.

— C’est la seule que j’aie. Elle est pour toi.

— Non, je ne peux pas…

— Elle a toujours été pour toi. Je l’ai écrit, là, dit-il en désignant un tiroir clos derrière lui. Elle te serait revenue, un jour. Ce jour est venu, plus tôt que je ne l’imaginais, c’est tout. Moi je me souviens d’elle. Pas toi. C’est fait pour ça, une photo.

Le silence revint, comme un voile de réconfort, de répit dans le tourment des destins. Côme tenait le cliché entre ses doigts amochés, et sentait la main du vieux sur son épaule, sa présence derrière lui. Il comprit alors, pour la première fois, que les fragments de sa naissance, de son passé, allaient se reconstituer, et qu’aujourd’hui, Déodat en était la première étape.

Côme se leva, prit simplement le vieillard dans ses bras. Sans effusion, sans déclaration. Le gamin croyait entendre les palpitations du cœur du grand-père, alanguies, comme apaisées.

Ce fut une accolade d’hommes, brève et ardente. Un passage de témoin.

* *
*

Et voilà, des piqûres de moustiques, maintenant.

Mais évidemment que ça démangeait, nom d’un chien, est-ce que ça valait le coup de consulter son médecin pour quelques malheureuses pustules qui disparaîtraient dans deux jours en laissant une croûte et une anecdote ?

Le cœur n’y était pas. Depuis sa visite au presbytère, qui avait suivi

l’échange avec Christophe, lequel l’avait déjà passablement secoué, Duplant avait la tête ailleurs. Il ne savait que penser de cet enchevêtrement sournois de religieux qui ranimaient des mortes, disparaissaient du séminaire, attrapaient des maladies éteintes. Il pensait à Luc, à son père, à l’échalas, à ce prélat énigmatique qui avait veillé Geneviève, puis l’avait arrachée à sa famille, et qui à présent était Evêque – et introuvable, selon la presse. Il y avait forcément une anomalie, un truc qui ne tournait pas rond au royaume des vivants, mais il ne voyait pas exactement où tout cela allait le mener. Non seulement il était en train de bâcler ses consultations, mais en plus il se rappela qu’il était en passe de délaisser complètement sa besogne pour leur Congrès, l’organisation des traitants et des secours. Il avait fallu que le clergé lui tombe dessus d’un coup, comme ça, alors que le Seigneur et lui s’étaient jusque-là superbement ignorés et ne s’en portaient pas plus mal.

La femme bouffée par les bestioles était rondouillarde, la vingtaine épanouie, le cheveu mou mais le visage gracieux. Il l’avait déjà reçue à plusieurs reprises, pour des broutilles et une fracture, mais il ne lui donnerait sûrement pas d’arrêt de travail pour huit boutons au mollet. Une pommade ferait l’affaire.

— Mais je vous dis que ça gratte, gloussa la femme en se reboutonnant.

— Mais je vous dis que ce n’est rien du tout. Ne grattez pas, pour ne pas que ça s’infecte, c’est tout.

Il tentait de songer au rendez-vous suivant – une asthénie persistante à clarifier – mais, à chaque instant, un détail l’en détournait et renvoyait ses pensées vers les énigmes qui gravitaient autour de Luc, de son Luc, et qui impliquaient tout le foyer des Kasperek. Il aurait juré les connaître parfaitement, mais le plus tragique secret de leur famille ne l’avait jamais effleuré. Il n’en concevait aucune acrimonie, aucun ressentiment, simplement un trouble étrange de n’avoir pas partagé ce fardeau avec Krystof – à l’inverse de ce qui s’était passé, tant d’années auparavant.

Quant à la maladie de Luc, plus il faisait la somme des symptômes, plus il les analysait à la lueur de ses vieilles connaissances et de ses récentes lectures, plus cela lui paraissait absolument dément, rigoureusement

impossible. Il ne voyait pourtant rien d'autre, juste ce diagnostic fait d'après un seul témoignage, sur le ressenti d'un béotien, fondé sur du sable en somme, mais qui l'obsédait. Sa conscience lui disait qu'il était dans le vrai, sa raison lui bottait les fesses en concluant que cela ne pouvait pas être. N'importe quel scientifique lui aurait ri au nez. Il n'avait aucune preuve à avancer, ni analyse à brandir, mais il en aurait, de plus en plus fort, mis sa main à couper.

Surtout, ce qui le faisait frémir, c'était l'apparent refus de soins de Luc. Celui-ci – si l'hypothèse était exacte – ne pouvait se méprendre sur son état de santé, c'était un garçon sensé. Ce déni n'avait pourtant aucun sens. Du peu qu'il savait de la formation des jeunes prêtres, il était persuadé qu'aucune démarche de contrition n'imposait que l'on renonçât à la médecine. L'église contemporaine ne refusait plus les traitements depuis belle lurette, il avait lui-même soigné suffisamment de religieuses. Du moment que ce n'était pas une thérapie génique, ou l'une de ces expérimentations à base de cordons ombilicaux. Il n'était pas question de tout cela, ici, simplement d'un protocole de soins parfaitement rodé, à la portée du premier chrétien venu.

Finalement, il s'était donné quarante minutes, pas plus, le temps qu'il avait prévu de consacrer à un ouvrier agricole qui s'était démis l'épaule mais avait, selon lui, réussi à se la remettre tout seul et qui n'avait donc plus besoin de son rendez-vous. Il s'était installé sur son fauteuil, avait déballé un bloc de post-it neuf, et composé à toute vitesse les numéros successifs des pôles de soins de la région. Par ordre décroissant, les hôpitaux, les cliniques, les centres de soins, des confrères enfin, ceux installés autour de Mirepoix et de Tarbes : les mêmes qu'il avait appelés peu avant, pour savoir si on ne leur avait pas amené un accidenté dans les quarante-huit heures précédentes. À chacun, il avait posé la même question, « avez-vous eu un patient du nom de Luc Kasperek, ces trois derniers mois ? ». À chaque fois il s'était heurté à des réponses négatives, entendant des clics de souris et des claviers bruyants qui butaient sur l'un des deux K.

Ne pouvant pas appeler un à un tous les généralistes et spécialistes – neurologues, dermatos – des départements limitrophes, il avait décidé de

joindre directement le centre régional de Sécurité Sociale, qui traitait de façon centralisée les demandes de remboursement des consultations relevant du régime général et de la plupart des régimes spéciaux. Sa qualité de praticien lui avait permis de forcer un premier barrage, puis un second, jusqu'à être mis en ligne avec un responsable de service agressif et buté, qui lui opposait le secret médical. « Et moi, justement, je suis quoi, bedeau ? », avait hurlé Duplant, exigeant qu'on lui donnât l'information souhaitée, arguant qu'il en allait de la vie de son patient. Par chance, c'est bien lui que Luc avait déclaré comme son médecin référent auprès des organismes, de sorte que sa demande paraissait en fin de compte assez légitime. De mauvaise grâce – et après que Duplant avait menacé d'appeler un membre du Conseil de surveillance avec lequel il avait de très bonnes relations – le chefaillon avait questionné ses machines, qui avaient craché la réponse au bout de quelques minutes, nette et sans bavure : Luc Kasperek n'avait envoyé ni feuille de soins, ni demande de prise en charge, ni ordonnance de médicament, depuis plusieurs années. Très exactement depuis un traitement contre une bronchite aiguë, prescrit par un certain Docteur Duplomb, avait déchiffré le responsable administratif – « Duplant, mais c'est moi, Duplant, bon sang c'est pas possible d'être aussi con ». Et il avait raccroché.

Il était fixé : ni consultation, ni soins, ni pharmacopée. Luc se savait malade, et sévèrement, mais n'avait pas voulu se soigner, ni guérir. Tout autant que l'origine du mal, il lui fallait essayer de comprendre ce qui, dans la tête d'un patient comme lui, pouvait conduire à un tel comportement.

Si ce qu'il pressentait de la pathologie était exact, autant s'être flingué sur le champ, cela revenait au même.

* *
*

Il avait rejoint le Père Laplace au presbytère, en expliquant que Déodat lui avait demandé de faire une visite chez lui. Il avait ajouté que l'ancien voulait lui raconter quelques souvenirs personnels. De Marthe, il n'avait

encore rien voulu dire pour le moment, Antoine étant passé à côté des rumeurs.

Laplace ne lui avait fait aucune remarque. Il faut dire que Côme l'avait trouvé attablé, s'enfilant une gigantesque baguette fraîche dégoulinant de miel des montagnes, au-dessus d'un bol de café au lait, le cou de bœuf ceint d'une serviette à carreau qui peinait à en faire le tour. C'était l'heure du goûter, pour le curé, qui justifiait invariablement cette habitude par la longueur de ses journées, et l'importance de ne jamais relâcher son attention en présence de ses paroissiens. Personne n'était dupe, mais on n'allait tout de même pas lui faire le coup du péché de gourmandise, que le curé bonnasse prêchait comme le moins grave des sept. Il ne risquait ainsi ni le purgatoire ni l'hypoglycémie.

La serviette dénouée, Laplace avait passé soigneusement sa main sur son épaisse moustache noire, taillée en biseau, faisant comme un paravent à sa lèvre supérieure, pour en ôter les miettes éparpillées. Il avait posé le bol dans l'évier, et annoncé à son jeune acolyte l'étape suivante : « Et maintenant, caté ».

Sur ces mots, il avait rempli une pochette de vieux skaï avec des feuillets recto verso grossièrement imprimés et découpés, comportant les paroles d'un chant religieux sans panache, sobrement baptisé « Ohé les amis ». Un classique, avait souri le prêtre dans un clin d'œil. Ensemble, ils s'étaient rendus dans les locaux de l'école primaire du village, située en plein centre, où les attendaient, poliment alignés, une vingtaine de gamins. Ils préparaient ce qu'il était convenu d'appeler la première communion, un premier pas conscient dans l'Eglise catholique. Une fois par semaine, Laplace rejoignait l'institutrice pour préparer avec eux la célébration qui marquait cette étape.

Sur les tables de la salle de cours étaient disposées des formes géométriques de papier crépon, censées devenir des lampions une fois assemblées. Laplace avait distribué les feuilles, ils avaient chanté de bon cœur et faux, puis répété la procession qui allait remonter l'allée centrale, les heureux élus portant avec application une brassée d'épis de blé, deux burettes de vin et d'huile, et une lampe d'appoint figurant le calice.

À la vue de ces minots, Côme se sentit ragaillardi, comme il l'avait été la veille en croisant les jeunes pèlerins de Lourdes. Il se revoyait autour de ces mêmes tables – le renouvellement du mobilier scolaire n'avait pas dû être la priorité du rectorat – entonnant avec ses camarades le même chant – le renouvellement des chansons religieuses non plus. C'est sans doute là, confusément, qu'avait commencé à germer en lui la conscience d'une attraction pour le divin, le sacré. Il se rappelait aussi avoir ressenti l'émotion d'un partage, d'une communion, avec ses copains de catéchisme, lors de leurs veillées, de leurs journées de réflexion dans l'un des centres tenus par les jésuites. Ce sentiment d'unisson qu'il recherchait avec frénésie, dans ses premières années, la camaraderie, la connivence, l'émulation dans les conneries. Quelque chose qu'il trouvait dans l'harmonie des cercles de prière, des marches aux flambeaux et des messes de minuit.

Il était resté auprès d'eux jusqu'à la fin de leur rencontre, admirant l'enthousiasme que mettait Antoine à répondre aux questions naïves des mômes. Aux théories absconses de la résurrection il préférait les paraboles, qu'il déclamait à pleine voix, le sycomore de Zachée, le vin de Cana, les pains multipliés. Il était plus conteur que prêtre, en ces instants, et passait entre lui et les enfants un invisible lien de confiance et de sympathie. C'est là, probablement, que se situait le cœur de leur vocation commune, dans la transmission de la parole, dans l'annonce mine de rien de la Bonne Nouvelle. Côme se laissa envahir par la sensation qu'il trouvait ici une partie des réponses qu'il cherchait, du sens à donner. Un jalon, enfin.

Laplace l'avait ensuite pris par l'épaule dès la sortie, le sommant d'un bref « Tu restes dîner ? » qui ne prêtait pas le flanc à la contradiction. Ensemble, ils étaient revenus tranquillement, à travers les petites rues du vieux centre, tandis que le jour s'accrochait encore à grand peine, malgré juin, aux versants des sommets. Laplace avait franchi la grande porte du presbytère, et failli glisser sur une enveloppe minuscule en papier rose pâle, de celles que l'on utilise aux élections. Elle avait été glissée sous la porte en leur absence. Il l'avait ouverte avec précaution, maniant délicatement de ses gros doigts le rabat collé à l'ancienne, d'un coup de langue. Il avait inspecté le contenu et dit à Côme, l'air satisfait : « Denier ». Il avait fourré le tout dans le tiroir du secrétaire de l'entrée et s'était dirigé vers la cuisine, en

allumant toutes les lumières du rez-de-chaussée. Là, réjoui, il avait extirpé du réfrigérateur une boîte d'œufs interminable puis attrapé un saladier taille Coupe Davis et avait sobrement annoncé, frémissant de la moustache, « omelette pour tout le monde ! » – c'est-à-dire pour tous les deux.

Il s'était mis à siffloter « ohé les amis », affreusement entêtante, en battant jovialement ses œufs, en y incorporant des herbes sorties d'un pot en verre à l'étiquette illisible, des lardons frais et des champignons déjà coupés qui reposaient dans un torchon. Il avait indiqué à Côme l'emplacement de la réserve de bière, et celle du limonadier, dans un bac en plastique à même la table d'angle, et ils avaient trinqué bruyamment à la première journée de pastorale du garçon, brillamment réussie, selon Laplace – Côme ne parvenait pas à déterminer si c'était du second degré, vu les heures qu'il venait de passer.

Ils s'étaient très vite attablés face-à-face – le curé aimait les omelettes baveuses et ne faisait qu'en saisir le fond – et avaient commencé à parler. Comme chaque semaine, Antoine avait redemandé à Côme des nouvelles du Séminaire. Il le faisait autant par gentillesse que pour avoir l'occasion de raconter ses propres anecdotes, puisqu'à l'en croire il avait mis l'établissement sens dessus dessous durant son passage. Côme le soupçonnait d'enjoliver à chaque fois un peu plus ses souvenirs, mais Antoine évoquait ces années avec tant de faconde qu'il était impossible de ne pas l'écouter des heures durant. Immanquablement, par ordre de prééminence sans doute, ses questions concerneraient le Père Vax, les autres enseignants, puis Marthe, et enfin les autres séminaristes. Ça n'allait pas louper.

— Alors il tient bon, le vieux Vax, avec son Congrès ? Est-ce qu'enfin il sort un peu de ses gonds ? Il est tout en-dedans, tu sais, il semble bien tranquille, mais ne t'y fie pas, c'est un sanguin qui se maîtrise. Tiens, je l'ai vu jouer au foot, je peux te dire que c'était une teigne, dans ses buts. Sur les corners, il mettait de petits coups de coude, comme ça, pour se dégager de la mêlée. Je suis sûr qu'il se met la rate au court-bouillon, ces temps-ci, en se disant qu'il y aura le pape et tout. Je me trompe, ou pas ?

— Pas du tout, répondit Côme en souriant, se forçant à imaginer le Supérieur chaussé de gants de goal et bousculant les adversaires.

— Bingo ! Déjà à mon époque, dès qu'il y avait une ordination dans l'air, on le voyait se transformer à l'approche de la cérémonie, on se marrait entre nous. Même, des fois, on le taquinait, la veille on faisait mine d'avoir oublié les aubes, ou on lui faisait croire que l'organiste avait une fluxion de poitrine et ne pourrait pas venir. Alors il se mettait dans tous ses états, il courait partout, la crise, je te dis pas. Alors un Congrès exceptionnel, avec tous les dignitaires ecclésiastiques, et ce bon vieux Père qui se retrouve à chapeauter le plus grand raout de la semaine, ça doit nous le tournebouler !

Laplace était hilare à l'évocation de ses facéties, et se resservit copieusement d'une épaisse tranche d'omelette – qu'il cala entre deux morceaux de pain, à l'espagnole. Il mordit sans broncher dans le bloc compact qu'il venait de confectionner, et poursuivit son tour d'horizon.

— Et Simonet, le petit rat, toujours bon pied bon œil ? Je parie qu'il est toujours aussi chiant que de mon temps.

— On ne peut rien te cacher, admit Côme.

— Il avait sans cesse un air mesquin, là, avec sa bouche en biais, toute fine, et ses gros carreaux. Toujours à nous faire une réflexion, à nous remettre en place, sous des dehors cool. Un faux jeton. Pour tout te dire, je pouvais pas le saquer, Simonet, c'était physique. Je préférais cent fois Monsieur Mer, qui venait une fois par semaine, pour l'histoire religieuse.

— Il enseigne encore, lui aussi.

— Ça ne m'étonne pas. Une vraie pile électrique, lui, quelle pêche !, brailla Laplace, en mimant avec les mains un petit bonhomme bondissant sur la table, entre la salière et le décapsuleur, dont il se saisit aussitôt pour s'ouvrir une autre bière.

— Non merci, devança Côme, pas pour moi. Je conduis.

— Ah tu as raison, alors, conclut le prêtre en s'enfilant une rasade qui priva la bouteille d'un tiers de son contenu. Vous avez toujours Dintrans,

aussi, naturellement. Il vous bassine toujours avec son Esprit Saint, sa Trinité, tout le toutim ?

— Il n'a que ça à la bouche.

— C'est son truc, ç'a l'a toujours été. Il expédiait la plupart des autres trucs, mais dès qu'on touchait à ces sujets-là, il devenait intarissable. Mais brillant, érudit, et il faut reconnaître que le vieux Dintrans est quand même un esprit supérieur, bien qu'il ne soit pas très causant en dehors. Du coup, les gars simples comme toi et moi, on reste un peu sur le bas-côté. Cela dit, ici, ils s'en fichent pas mal, de sa théologie, de l'Agneau et du mystère de l'incarnation, dit Laplace en agitant le poing, pouce dehors, par-dessus son épaule, comme pour désigner l'ensemble des habitants de Saint-Lary situés derrière son dos. Que tu les écoutes, que tu leur parles de la Bible, oui, que tu leur donnes le pardon en réconciliation, oui, que tu leur fasses un sermon bien senti, dont ils causeront au repas d'après, oui. Voilà l'important. Le reste, c'est bon pour ton for intérieur, et puis parfois pour discuter avec les équipes paroissiales qui veulent approfondir l'Evangile. Sans ça, nos histoires sacrées, pfff…, souffla Laplace en balayant l'espace d'un large revers de la main, avant de marquer un temps d'arrêt. Sinon, et ma bonne Marthe, alors ?

Côme resta figé, bouche entrouverte. Il tenait ses couverts dressés et vit la lame du couteau refléter par saccades la source lumineuse du néon : il tremblait. Il ne devait pas en parler, il se l'était promis, la nouvelle serait dans les journaux demain, ce n'était pas à lui d'annoncer. Mais il ne pouvait tout de même pas répondre que tout allait bien, qu'elle prenait ses tâches très à cœur, qu'elle râlait parce qu'il chantait faux, qu'elle s'occupait toujours aussi bien des affaires courantes et du café chaud. À la pensée de ces minuscules moments, il crut revoir en filigrane le visage ridé de la Sœur, ce visage faussement mécontent qu'elle se composait lorsqu'il blaguait.

— Qu'est-ce qui t'arrive, mon gars ? Tu prends quelque chose de travers ?

— C'est à propos d'elle, mon Antoine.

— Oh, pour que tu m’appelles « mon Antoine », c’est qu’il y a un pépin. T’as fait une connerie et ça lui a déplu, c’est ça ? Tu sais, il ne faut pas en avoir après elle, c’est sa manière de faire, demain ce sera oublié, tiens, dis-lui que c’est de ma part, et tu vas voir si…

— Elle est morte. La nuit dernière.

Laplace se tut, bloqua son sandwich en plein vol, écarquilla les yeux.

— Etranglée. Au Séminaire.

Le pain tomba et s’ouvrit, l’omelette bava sur les rainures de la table, coula sur le lino. Toute bonne humeur venait de déserter le visage du curé. « Oh putain… », murmura-t-il, inaudible. Ses pommettes rouges parurent se vider de leur sang, blanchir à vue d’œil, ses cernes se marquèrent en une seconde. Il se métamorphosait sous les yeux de Côme. « Oh putain… », répéta-t-il, sans même regarder son jeune hôte, hébété, assommé.

— C’est moi qui l’ai trouvée. La police est venue ce matin. Elle pense que c’est l’un d’entre nous. Un du Séminaire.

Chaque bout de phrase qu’il articulait faisait l’effet d’un coup d’enclume sur la nuque de Laplace. Il finit par reposer les mains sur la table, saisit sa bière, la termina d’un coup. Le cul de la bouteille tinta violemment. Le curé ne desserrait pas son emprise sur le verre, de sa main énorme, puissante. Son regard était bloqué dans le vide, et Côme y vit soudain sourdre un sanglot, aussitôt ravalé. Laplace était cloué, muet, dévasté par un souffle, subite antithèse du bon rigolard qu’il incarnait d’habitude. Les instants paraissaient suspendus, Côme n’osait plus dire un mot, il entendait distinctement, entêtant, l’égrènement des secondes à l’horloge du presbytère. C’était un goutte-à-goutte morbide, qui semblait mesurer l’atrocité de l’annonce à l’aune de la profondeur du silence qu’elle avait généré.

Au bout d’un moment, Laplace inclina la tête, reprenant le dessus sur l’émotion qui l’avait envahi. Il sembla réciter une prière intérieurement, seules ses lèvres bougeaient tandis qu’il esquissait un simple geste en joignant l’index et le majeur de sa main droite. Lorsqu’il eut terminé, Côme

savait que leur repas était fini, qu’ils ne parleraient plus d’autre chose. Il se leva, prit son assiette et commença à faire couler de l’eau brûlante dans l’évier fendillé. « Laisse, Côme », dit juste le curé, en se levant à son tour. « Embrasse-les tous pour moi, surtout Vax », avait-il ajouté, en éteignant la lumière crue de la cuisine qui avait baigné leur repas.

La nuit s’était complètement abattue sur le village quand Côme ressortit du presbytère. Laplace l’avait raccompagné jusqu’au parvis de l’église, lui serrant vigoureusement la main pour lui dire au revoir. Côme ne voulait pas reprendre la route immédiatement, et décida de s’accorder encore quelques minutes par chez lui. C’était soir de marché nocturne, à Saint-Lary, et la rue principale était parsemée d’échoppes diverses : producteurs de miel de montagne ou de saucisson aux noix, fabricants de bijoux artisanaux colorés et peu flatteurs, quelques camelots en quincaillerie vantant de faux opinels, alpaguaient les premiers touristes de la saison – le flot débarquerait en juillet. Des gamins se jetaient dans les structures gonflables en plastique criard, tandis que leurs parents considéraient le bulletin météo du lendemain, scotché sur les portes closes de l’office du tourisme. Les boutiques restaient ouvertes tard, et les haut-parleurs diffusaient une musique qui se voulait du pays.

Côme déambula, une main dans la poche, trois doigts dans l’autre, jusqu’au manège pour enfants qui marquait la fin du marché. En face de ce carrousel la tour de pierre était illuminée en orangé, et paraissait ainsi plus haute et plus droite. Il aimait ces moments, cette ambiance et ces odeurs de beignets. L’atmosphère était lourde et humide, aucune source d’air frais ne dissipait la moiteur qui régnait. Il fit demi-tour avant d’atteindre la Maison de l’Ours, redescendit la rue, et en admira encore une fois les colombages de bois. Il croisait de nombreux visages connus, saluant et échangeant quelques politesses, refusant la sangria du serveur avec lequel il avait été en classe. Son monde, en somme.

Soudain, le ciel craqua. Un grondement rauque résonna à travers la montagne, une étincelle blanche éclaira la vallée. L’orage éclatait toujours brusquement, par ici, sans préambule, et les locaux savaient qu’ils ne disposaient que de quelques secondes pour se mettre à l’abri. En une

minute, Côme s’était enfoncé dans son siège avant, juste avant que les premiers grêlons ne s’abattent sur la ville. L’habitacle résonnait de ces dizaines de frappes simultanées, faisant comme un roulement continu. Il eut l’impression de se trouver dans le tambour d’un lave-linge, cerné du bruit de l’eau battante dans la touffeur épaisse de la nuit. Il démarra, enclencha les essuie-glaces, et quitta Saint-Lary sous les zébrures des éclairs qui tombaient au hasard.

Il ralluma son téléphone, et découvrit deux messages. Il peinait à distinguer les voix tant la férocité de la grêle recouvrait et brouillait tous les autres sons. Il ne voulait pas non plus se laisser distraire par leur contenu, quel qu’il fût, alors qu’il devait se concentrer pour discerner la route dans le faisceau de ses feux. Il lui semblait que la pluie était composée d’autant de javelots d’argent, tant elle était drue. Le premier message était de Catherine. Elle s’inquiétait de ne pas le voir après l’inhumation d’Auguste Romantin. Il effaça d’une touche et écouta le second message. Il reconnut le timbre d’Adrien, manifestement excité et dépité d’être tombé sur la boîte vocale. « J’ai du neuf pour toi », annonçait-il, « il s’est passé un truc dans l’enquête. Jean-Marc, le Lieutenant Martel, si tu préfères, a découvert quelque chose, il n’a pas voulu me dire quoi. Je vais le harceler et je te tiendrai au courant. Allez, à plus. Ah oui, aussi, ton Evêque, il est revenu. Mais il faudra qu’on en reparle. Ciao », et un bip.

Côme jeta son téléphone à ses pieds. Qu’avait découvert Martel ? Il se retint d’appeler au Séminaire, il y serait dans une bonne heure et demie, vu les conditions climatiques. Il poserait directement la question sur place, même s’il n’était pas certain que les séminaristes en sachent autant que le journaliste. Quant à rappeler Adrien, il lui sembla que son pote n’avait rien d’autre à lui dire que le contenu de son message. Il attendrait demain, l’édition du matin de La Dépêche, pour lire de quelle manière il annonçait la mort de Marthe, véritable tremblement de terre à prévoir dans le microcosme catholique tarbais, et bien au-delà.

Les virages se succédaient, Côme roulait plus lentement qu’à l’accoutumée. Les grêlons s’étaient changés en trombes d’eau incessantes, stores de flotte qui obturaient toute visibilité. Il n’y avait aucune autre

voiture, personne n’osait prendre le volant dans ce déluge de pluie, de tonnerre, de foudre. La route n’était pas éclairée, et, bien qu’il la connût par cœur, il se méfiait des tournants devenant glissants à mesure qu’ils dégorgeaient les traces d’essence séchée par les chaleurs du jour. Aussi se tenait-il très en avant, décollé de son siège, menton surplombant le volant, les yeux au plus près du pare-brise pour distinguer, entre deux battues d’essuie-glace, le lacet suivant, plongé dans l’obscurité et scintillant d’humidité ruisselante. Il avait allumé la radio, tournant à fond le bouton du volume, à la fois pour combattre le vacarme de l’orage et pour prévenir l’endormissement. Car quelques minutes à peine après être sorti du village, il avait senti ses paupières s’alourdir, ses pupilles picoter de plus en plus, comme si de minuscules cure-dents s’y enfonçaient un à un. Il connaissait ces signes, ceux d’une fatigue intense. Il lui était arrivé de les ressentir, tels autant de signaux d’alerte, au retour d’une marche au dénivelé démesuré. Ne pas présumer de ses forces. Mais il devait regagner le Séminaire, le trajet n’était pas très long, se disait-il, les yeux rivés aux pointillés blancs qu’il ne voyait apparaître qu’au dernier moment.

Un autre conducteur intrépide avait finalement bravé les éléments et choisi de rouler dans l’orage. Côme distinguait la lueur de ses phares dans son rétroviseur intérieur, à intervalles réguliers, tel un sémaphore, selon le relief des parois rocheuses. Un montagnard, certainement, vu la vitesse à laquelle il enchaînait les virages. L’éclat de ses feux puissants se faisait de plus en plus intense, à mesure que le véhicule s’approchait de l’Alfa. Le gars roulait pleins phares, le halo blanc se projetait même au-delà de la lueur des feux de croisement de Côme, en butte aux hallebardes qui redoublaient.

Il n’aurait pas su dire ce qui, la surprise ou de la violence du choc, le saisit le premier. Il se sentit projeté en avant, d’un bloc, sanglé par sa ceinture, mais le crâne mu comme un projectile au-dessus du volant. Puis il fut comme happé vers l’arrière, et alla s’enfoncer dans son siège, sa nuque s’écrasant contre l’appuie-tête. Son premier réflexe fut de reprendre le contrôle du volant, juste avant de sentir sa douleur se réveiller subitement dans son bras droit. Son véhicule se trouvait au milieu d’une petite ligne droite, détrempée, à flanc de montagne. Il parvint à freiner et à aborder le virage suivant en ayant la maîtrise de la voiture.

Il jeta alors un coup d'œil au rétroviseur pour dévisager le chauffard. Un écervelé ou un type rompu par la fatigue, qui avait failli le dégager de la route. Il s'apprêta à faire un signal à l'aide de ses feux anti-brouillard, histoire d'alerter le conducteur sur sa présence. C'est alors qu'en sortie de virage, il vit distinctement la même bagnole, une sorte de grosse cylindrée noire s'effaçant derrière le faisceau aveuglant de ses phares, revenir à toute vitesse vers lui. Il comprit aussitôt ce qui se passait, et se prépara en une fraction de seconde au deuxième choc. Qui survint. Il se cramponna à son volant, serra les mâchoires, sentit l'énergie cinétique porter son corps vers l'avant. Il ne relâcha pas son emprise, mais sut que la collision avait frappé l'arrière de son Alfa sur le côté droit. Elle chassa sur sa gauche, instantanément, les pneus perdant toute adhérence sous l'averse et la violence de l'impact. Face à lui, Côme discernait le parapet, qui s'approchait de son capot, il avait franchi les pointillés centraux et sa voiture, jouet désarticulé, filait en crabe vers le bord du ravin.

Il retint sa respiration, et, par instinct, au lieu de peser de tout son poids sur la pédale de frein, accéléra sèchement et tourna le volant, très doucement, vers le sens opposé à sa trajectoire, vers le vide. Il continua de déraper un dixième de seconde, puis sentit soudain la direction répondre, l'adhérence revenir. L'arrière de l'Alfa heurta la rambarde dans un bruit de verre, seuls les phares avaient touché. Il reprit le rythme de la courbe, relâcha l'accélérateur, risqua de nouveau un œil aux rétros. La lumière blanche réapparut, vorace : ce n'était pas un accident. On essayait de le mettre dans le ravin. De le tuer.

Sous cet orage interminable, diluvien, qui noircissait la nuit et faisait naître des geysers au passage des roues, une berline noire à phares blancs voulait sa peau. Impossible de voir quoi que ce soit à l'intérieur, l'intensité lumineuse empêchait de discerner les traits du conducteur, ni même les contours de sa silhouette. Il n'avait pas le temps de réfléchir. Il était coincé entre le barge qui le pourchassait, et l'asphalte sinueux, gorgé d'eau. Il prit juste le temps de regarder la vallée : pas la moindre lumière, ni celle d'un village, ni celle d'un autre véhicule. Juste l'obscurité de cette route de montagne encaissée, désertée par tous les conducteurs sensés, qui avaient reporté leur trajet de quelques heures. Il était seul. Seul avec le type derrière,

qui était plus rapide. Plus puissant. Plus taré.

Son seul atout était sa connaissance parfaite de la route, qu'il avait parcourue des centaines de fois, sous toutes les conditions climatiques. Il pouvait en dessiner chaque courbe les yeux fermés, savait les ornières, les endroits renforcés côté ravin, les renfoncements pour les arrêts d'urgence. Il ignorait qui conduisait pour avoir sa peau, mais il pouvait jurer que cette brute n'avait pas la moitié de son expérience du trajet. Il était sur son terrain. Cette pensée, fugace, agit comme un détonateur. Il serra plus fort les mains sur son volant, faillit hurler sous la violence d'une décharge dans le poignet droit. Il fallait tenir. Il accéléra d'un coup, au bénéfice d'un passage en chicane au ras de la rocaille. Il pouvait mesurer, par le degré de puissance du faisceau blanc, la distance qui le séparait du monstre. L'avance qu'il prenait. Le virage suivant arrivait, il se le rappelait sec, à angle droit. Il ne toucha pas à la pédale de frein, rétrograda d'une gifle au levier, dans un craquement sourd. Il fut aspiré vers le pare-brise, mais poursuivit sa trajectoire sans dévier, avala la courbe, repartit en accélérant de plus belle. Il aperçut la lueur blanche tanguer, zigzaguer, éclairer la paroi rocheuse puis le vide : c'est la berline noire qui avait dérapé, et son conducteur peinait à la garder sur le bitume. Le connard. Côme pesa de toutes ses forces sur sa pédale de droite, roulant à tombeau ouvert, conduisant à l'instinct, par réflexe, presque de mémoire. Le cercle de cuir tremblait sous ses mains, le moteur de l'Alfa rugissait, rejoignant le tumulte de la pluie qui s'écrasait toujours, lourde et enveloppante, sur l'habitacle, et figurait un tambour martelant chaque parcelle de carrosserie.

Il tournait, droite, droite, gauche, accélérait, ne clignant plus des yeux, sentant sa cornée le brûler. La lumière blanche du taré était toujours là, mais avait quelques encablures de retard à présent. Il engloutit deux tracés à la corde, puis coupa un virage à l'extérieur. Si quelqu'un était venu au même moment en sens inverse, il le percutait de plein fouet, mais il n'avait pas le temps pour ce genre de considération, il lui fallait rouler, semer l'autre, ignorer les traits blancs, tirer au plus court. Une excitation quasi sauvage l'envahissait, il inspirait puis soufflait en très courtes saccades, le cou tendu, les veines battantes, les tempes ruisselantes, de flotte, de trouille, de concentration. Il s'engouffra à tout berzingue dans un bref tunnel, que ses

phares seuls n’auraient jamais suffi à déchiffrer, mais qu’il connaissait par cœur. Les piliers ne reflétèrent que des éclairs jaunes. Il avait quelques mètres. Quelques minuscules secondes pour réfléchir. Téléphoner non, l’appareil était à terre, le simple fait de l’attraper et de composer un numéro l’obligeait à ralentir, ou l’expédiait dans le ravin, ad patres. S’arrêter et affronter son poursuivant. Non. Il pouvait être armé, ou plusieurs, ou les deux. Le seul salut était d’atteindre un but, un point où le type ne pourrait pas aller le courser. Arreau n’était plus très loin. Arreau. Atteindre Arreau.

Il accéléra encore en sortie de tunnel, rasa des cailloux massés au sol, que la tempête avait décrochés de la paroi. Son pneu avant droit attrapa une rigole, il se déporta brièvement sur la gauche, redressa. Jamais il n’avait conduit si vite sur la Route des Lacs, et c’était en pleine nuit, presque à gué par endroits, en état d’épuisement total, poursuivi par un tueur. Il soulevait des gerbes de flotte, qui explosaient dans son sillage.

Il discerna soudain un replat, des formes noires, indistinctes, sur sa droite : les montagnes s’estompaient, les lignes devenaient droites. Arreau, bon sang. Son idée, son seul espoir. Mais tandis qu’il fixait des yeux les quelques lueurs blafardes qui s’accrochaient à quelques maisons noyées sous le déluge, il sentit s’intensifier le faisceau des phares blancs. Avec la fin des lacets et à la faveur d’une route dégagée, le fou furieux revenait sur lui, et l’avait en ligne de mire. Il allait plus vite, ce con, beaucoup plus vite que l’Alfa. Côme relâcha à peine la pression sur l’accélérateur, perdit imperceptiblement de la vitesse. Le 4x4 noir – il avait compris qu’il s’agissait de ce type de véhicule – n’était plus qu’à quelques mètres, trois, puis deux. Un vrombissement terrible le rapprocha, d’un bond, du pare-chocs de l’Alfa. Il allait frapper, pour la troisième fois.

Alors, dans l’obscurité dégoulinante, pile à l’endroit qu’il avait prévu, Côme donna un violent coup de volant sur sa droite, de tout son poids, se tordant le thorax, d’une impulsion de tout son corps, tendu comme un arc. Parfaitement imprévisible. L’Alfa vrilla, la gomme émit un hurlement malgré la nappe d’eau, il manqua partir en tête-à-queue. L’aile frappa la roche, racla un parapet, crissa en se déchirant. Et, ré accélérant d’un coup sec, il engagea le museau de sa voiture sur le minuscule pont de pierre qui

surplombait la Neste. Quittant d’un coup la Route des Lacs, il venait de bondir de l’autre côté : vers Arreau, village posé sur l’autre berge, place endormie sur laquelle il déboulait pleins phares, pleins décibels, à toute allure.

Il accrocha ses yeux au rétroviseur, dedans, dehors, que dalle. Pas de halo blanc. Comme il l’avait pressenti, piège puéril, la berline avait foncé tout droit, prête à encorner sa proie, et avait raté l’embranchement du pont d’Arreau. Il ne disposait que de quelques secondes avant que son poursuivant ne prenne une option, soit faire demi-tour et le suivre au cœur d’Arreau, soit l’attendre plusieurs centaines de mètres en contrebas, là où reprenait la route principale, pour redémarrer la poursuite à mort. Le guetter quelque part entre Arreau et Tarbes, sa destination – il ne faisait aucun doute que son assaillant savait où il allait, et il lui suffisait de le traquer sur ce trajet, à Sarrancolin sous l’arche de pierre étriquée, à Hèches au début de la vallée. Il ne devait pas s’y rendre, ne pas laisser l’autre retrouver sa piste. Chaque option comportait, pour Côme, le risque d’être repéré. Sauf une.

Il n’eut pas le temps de réfléchir plus : l’éclair blanc venait de transpercer la place centrale, scintillant contre les murs de l’église. Le type était sur ses traces, ne le lâchait pas. Il avait rebroussé chemin, pris le pont et entrait dans Arreau.

Cette vision agit comme un stimulus d’alerte, le saisissant au cou, lui parcourant l’échine. Sans égard pour les habitants ensommeillés, il remit les gaz, contourna la Mairie, rejoignit l’autre pont qui enjambait la seconde rivière, et prit un dédale de petites rues, familières, naturelles, qu’il sillonna sans ralentir. Enfin, au bout de l’une d’entre elles, il surplomba de nouveau la Neste, se retrouva sur la Route des Lacs, mais pour quelques mètres seulement. Pas de 4x4, les ruelles entrelacées avaient ralenti la chasse. Il coupa ses feux, roula droit devant, gangue sombre dans la noirceur d’encre de la nuit, impossible à pister, avançant au jugé. Son terrain. Dix secondes. À la patte d’oie qui lui faisait face, il fit une brusque embardée sur la gauche, quitta la chaussée, et s’engagea sur le chemin de dégagement : la Route du Col d’Aspin. Il roula encore une minute sans remettre les phares, sans desserrer les dents, ni les poings. Il ne vit rien. La pluie se calmait très

lentement, laissant une ultime pellicule d'humidité sur les vitres. Seule restait l'élévation, progressive et sinueuse, du ruban d'asphalte – il était reparti en montée, vers le col. Il sut que le type ne le retrouverait pas sur cette route. Il avait gagné cette manche. Il remit ses feux.

Il entrouvrit la glace de sa portière. Une bouffée de fraîcheur envahit aussitôt l'habitacle, de cette humidité glaciale qui passe après les tempêtes en montagne. Il inspira avec avidité, puis expira bruyamment, arrondissant ses lèvres pour ne laisser passer qu'un long souffle d'air. Aucune âme n'empruntait ces lacets tortueux et irréguliers, on n'allait pas à l'Aspin en pleine nuit, en fin d'orage. Il était seul, tournait, virevoltait, laissant les serpentins de macadam guider ses trajectoires et son rythme. Il épousait les contours de la montagne. De longues minutes s'écoulèrent, il avançait sans but précis, comme si rouler se suffisait à lui-même.

Alors seulement il commença à prendre conscience de ce qui s'était passé. On l'avait guetté, suivi depuis Saint-Lary. On savait qui il était, où il allait. Et on avait essayé de le tuer.

À ces pensées, la première sensation qui le submergea fut un torrent de détestation, de haine brute, envers l'enflure qui l'avait coursé. Dans le secret de sa bagnole, il se mit alors à débiter à mi-voix un chapelet d'insultes, de noms d'oiseaux, de toutes les insanités qui lui passaient par la tête, les fleuries, les abjectes, les néologismes, tout y passait, il ne pouvait plus s'arrêter, c'était une litanie injurieuse qui s'échappait de ses tripes, un chapelet d'immondices qu'il consacrait à son presque assassin. Cette pulsion incontrôlable, violente, l'effraya sur-le-champ. Comme s'il encaissait le choc de l'affrontement en couvrant ce type d'une bordée de jurons.

Ce n'est qu'à cet instant qu'il se posa la seule question qui vaille, en cette seconde : *où allait-il* ? Vers où devait-il rouler ? Au Séminaire, telle était sa destination. Mais on le savait, on l'y attendait peut-être. Quelqu'un était mort, la veille, dans leur résidence, à peu près à la même heure. Il n'y avait évidemment ni hasard ni coïncidence, ni aucune de ces conneries. Il était le second d'une liste auquel il ne comprenait rien. Marthe y était passée, il était

le suivant. Mais il en avait réchappé.

Car il ne faisait aucun doute dans son esprit que l'étrangleur de la Sœur et son chauffard ne faisait qu'un, même s'il eût été incapable d'expliquer d'où venait cette conviction. Quoi qu'il en soit, le meurtrier était prêt à tout pour tuer, à n'importe quel endroit, dans l'intimité d'un Séminaire, presque un sanctuaire, puis sur une route de crête, en équilibre au-dessus d'un vide où sa propre voiture aurait tout aussi bien pu basculer. Un fou furieux. Mais dangereux, résolu, sans limite. Que cherchait-il à protéger, en éliminant Marthe, puis lui-même ? Le point convergent n'était pas très compliqué : les phrases prononcées par la religieuse, la veille, au téléphone, résonnèrent de nouveau dans son esprit. Rien qu'un bref dialogue. Or, la première avait été tuée, et maintenant c'est le second qui était visé. Tout tournait autour de Luc. *On tuait pour Luc*.

Cette pensée le cloua sur place, faillit lui faire perdre l'onde d'un virage naissant. Il se ressaisit. Un pressentiment l'asphyxia : il ne devait pas rentrer au Séminaire. Pas ce soir. Pas y dormir. Le conducteur du 4x4 connaissait son point de départ, et probablement son point d'arrivée, peut-être arrivait-il déjà aux abords de Tarbes, à toute allure, pour le guetter quelque part, au coin de la rue, sous la porte cochère, dans le vestibule. Jusqu'à la veille, les chambres des séminaristes ne fermaient pas à clé, ordre de Vax qui ne lui avait jamais paru aussi stupide. De ce qu'il connaissait du fonctionnement de la police, il se dit que Martel ou ses équipes seraient sur place le lendemain matin. Pas cette nuit. Où pouvait-il aller ? À cette heure, il n'avait pas beaucoup de solutions. Il pouvait toujours prendre une chambre d'hôtel, et attendre l'aube. Mais être seul le terrorisa, pour la première fois de sa vie. Retourner à Saint-Lary était inenvisageable, c'est de là que tout était parti. Chez Adrien, pourquoi pas.

Il avait la sensation de s'enfoncer dans une noirceur de plus en plus dense, les arbres s'étiraient plus haut, coupaient la faible lueur de la lune. Il se coulait dans la sève de la forêt, s'y noyait presque. Non, pas Adrien. Cela impliquait de passer par Tarbes, et le guet-apens pouvait tomber partout s'il revenait, ne serait-ce que quelques centaines de mètres, sur le chemin qu'il avait fui. Il lui restait le dernier recours, celui de son appui le plus insolite

depuis le début des emmerdes.

Il attrapa son téléphone, tapota compulsivement, entendit la sonnerie. Le premier bruit depuis une heure qui n'était ni la pluie, ni le métal, ni une insulte. Duplant répondit au bout de quelques stridences, d'une voix nette mais visiblement agacée.

— Oui, qu'y a-t-il ?

— C'est Côme, Docteur.

— Hein ? Côme ? Mais qu'est-ce qui te prend, de m'appeler à cette heure-là ? Il est…

— Minuit quinze. Je suis désolé. J'ai besoin de vous.

— Ça va, dis-moi.

— J'ai eu un accident. Je peux venir chez vous ?

— Oui, bien sûr, j'ai un créneau sur le coup de dix heures vingt, ça a décommandé.

— Je peux venir chez vous maintenant, tout de suite ? Je suis en voiture.

— Ça ne peut pas attendre demain ?

— On vient d'essayer de me tuer.

— Merde… Arrive dès que tu veux. Tu restes dormir là. Tu restes aussi longtemps que nécessaire. Tu es où, là ? Tu peux conduire ? Tu peux me dire tu, aussi ?

— Je suis au niveau du col d'Aspin. Je suis chez toi dans deux heures et demie. Je crois que je vais tenir.

Il raccrocha, et s'aperçut qu'il ne s'était même pas demandé s'il allait bien, dans quel état l'avaient laissé les collisions successives. Tout en se concentrant sur les pointillés blancs, il entama un check-up. Ses doigts brisés semblaient s'être réveillés, et lui irradiaient l'avant-bras, remontaient le long de l'humérus jusqu'à l'épaule, onde de douleur intermittente. Les

éclis d’os de ses phalanges lui donnaient l’impression de s’enfoncer dans ses chairs à chaque ressaut de la voiture, sur les nids-de-poule, aux dévers des bords de chemin. Dans son crâne, meurtri par le contact avec l’appuie-tête, une sourde migraine allait croissant, débutant à la nuque et parcourant le nerf d’Arnold jusqu’à la lisière de ses yeux. Il ressentait les muscles tétanisés de son dos. Mais il se sentait capable de conduire deux heures, trois, dix s’il avait fallu. Ses idées étaient claires, l’engourdissement qui avait accompagné le premier tronçon de son trajet sous la grêle s’était totalement dissipé. Il distingua les panneaux qui lui indiquaient qu’il passait le col d’Aspin. L’asphalte était griffé de marques blanches se disloquant après l’orage : les stigmates d’un précédent passage du Tour de France. Campan allait arriver, rompre la lassitude de l’enchevêtrement des tournants obscurs. Puis ce serait Bagnères-de-Bigorre, les lumières de la ville. Et enfin l’autoroute, sa monotonie rassurante de réglisse, vers l’Ariège.

En un mot, il était vivant, et cette évidence ne l’avait jamais autant frappé qu’en cette nuit. Mais il se trouvait dans la ligne de mire d’un jobard. Et il était tout sauf une victime prise au hasard. Il était une proie désignée, une cible, et le dingue irait jusqu’au bout pour le trouver, pour avoir sa peau. Il devait donc le débusquer, avant que l’inverse ne se passe. Quitte à être traqué, autant pister le traqueur. Jusqu’ici, il avait mollement remonté la trace de Luc, avec un soupçon d’audace dérisoire qui l’avait tout juste conduit à chuter d’un balcon. Les choses venaient de prendre une autre dimension. Il allait se mettre en quête d’un assassin de bonne sœur. D’un dément.

En parler à Martel ? Il aurait pu. Lui raconter ce qui venait de se passer, demander – implorer – sa protection. Mais il était confusément convaincu soit qu’on ne le croirait pas – aucun témoin des chocs, une carrosserie égratignée pour toute séquelle – , soit que sa propre attention se relâcherait alors que l’obstination du tueur, elle, ne flancherait pas devant une vague surveillance policière. Et puis, s’il commençait à parler, il devrait tout révéler au Lieutenant : son enquête parallèle sur Luc, sa découverte sur Geneviève Kasperek, son mensonge sur son périple à Lourdes, son rendez-vous avec Marthe, zappé, et finalement sa responsabilité dans sa mort, cette saleté de remords qui lui collait aux os, poisseuse, indélébile, cette idée qui

s’ancrait en lui qu’elle vivrait encore s’il avait été sobre et ponctuel. Qu’en penserait le flic ? Non, il lui fallait lutter d’égal à égal avec l’assassin. Ce dernier avait plusieurs coups d’avance : il connaissait Côme, ses lieux de vie, Tarbes et Saint-Lary, il disposait peut-être d’armes, et surtout il avait une raison de faire tout cela, un mobile qui le poussait à décimer un Séminaire. Côme était persuadé que s’il découvrait la raison de ce déchaînement, il trouverait son homme. Et il l’affronterait.

Campan ne lui offrit que l’éclat étouffé de quelques réverbères. La chaussée luisait sous leur halo diffus, dégageant une légère brume de fraîcheur. Le tintement métallique du clocher résonna. Un seul coup. Une heure du matin. Cap sur Bagnères, toujours aucune voiture à croiser, le sentiment anxiogène d’être le seul à rouler cette nuit, le seul inconscient en mouvement dans la montagne qui pionçait, massive, ensevelissant les hommes. Ses pensées reprirent leur cours. Il s’essayait à la logique de la déduction, celle d’une enquête, à laquelle il n’était pas habitué. Un labyrinthe d’indices à assembler et de recoupements à ordonner, pour trouver qui, pourquoi. Il lui fallait tout d’abord rechercher les points communs, et les emboîter. Les éléments de convergence entre le meurtre de Sœur Marthe et son rodéo du soir, à partir du postulat que c’était le même fumier à vingt-quatre heures d’intervalle. À en croire la version de Martel – corroborée par ses propres constatations –, l’étrangleur était dans les murs du Séminaire au moment où il était rentré saoul, et n’avait forcé aucune porte ni fenêtre. C’était un séminariste.

Côme réprima sa crispation écœurée, et chercha ce qui pouvait cadrer avec les événements de la Route des Lacs. Peu d’informations, en vérité. Mais cruciales. D’une part, l’assassin avait le permis de conduire. Exit Thaddée, le Limougeaud falot, qui sollicitait le covoiturage des camarades pour rejoindre les gares. D’autre part, il savait piloter sur les routes escarpées de montagne, et pas juste passer les vitesses pour activer le frein moteur. Il coupait les virages, accélérait au jugé, débordait à l’aveugle. Sous les trombes d’eau qui cryptaient toute visibilité, l’homme bombardait en descente à plus de cent vingt kilomètres à l’heure, et n’avait pas manqué une trajectoire – excepté le pont d’Arreau. Il avait appris à conduire sur ce type de route, peut-être sur *cette* route. Ce qui éliminait Maxence, l’illuminé de

Tiffauges, dont les difficultés à tenir son volant lorsqu'il se rendait à Fontfroide étaient légendaires. De séminaristes conducteurs et rompus aux reliefs, il en restait trois : Thierry, le Toulousain amateur de via ferrata, Yoland, le Navarrais qui avait affronté des sommets au cours de ses pérégrinations, tout au moins d'après ses autobiographies hebdomadaires, et Olivier, le Lotois qui conduisait lui-même ses scouts en minibus. Côme s'obligea à ne pas compter Luc, cela n'aurait eu aucun sens. Sur les trois séminaristes cités, aucun ne possédait de 4x4 noir, pas plus qu'un prêtre ou qu'un visiteur régulier de la résidence. Cela n'était pas rédhibitoire : ce type de véhicule s'emprunte, se loue. Se vole.

La chaussée s'élargissait et les arbres, les parois, s'écartaient des bas-côtés de la Route des Cols qu'il empruntait désormais : la ville était proche. Trois noms, trois visages, dansaient devant ses yeux. Il ne parvenait pas à s'imaginer l'un de ces trois-là serrant la chaîne de Marthe, jusqu'à l'asphyxie, ni le percutant pour le foutre au ravin. Mais il se rappela subitement la pensée qu'il avait eue le matin même, en les voyant réunis au réfectoire, yeux mauvais et réfractant qui la trouille, qui le mépris : *que savait-il d'eux* ? Rien, sinon ce que chacun avait bien voulu révéler à ses congénères. De leur vie d'avant, de leur identité profonde, des chemins qui les avaient menés au Séminaire, il ignorait la réalité. Il ressentit alors une immense lassitude, une vague de langueur, en même temps qu'un froid intense. La fatigue faisait son œuvre. Les palpitations de l'affrontement avaient déserté ses veines, laissant place à un engourdissement progressif. Il faisait très froid, à présent, dans l'Alfa, et le choc des températures, après la canicule déchirée par l'orage, l'assommait et le désorientait. Il frissonnait de tous ses membres lorsqu'il pénétra dans Bagnères-de-Bigorre.

L'Adour, qu'il longeait depuis quelques kilomètres, lui semblait noir de sang, tumultueux, menaçant. Il ralentit au gré des rues du centre-ville qui s'étrécissaient, passa le long du jardin des Vignaux. De l'autre côté, le centre Hospitalier de Bagnères émettait sa curieuse mosaïque de lumières, chambres plongées dans l'obscurité, couloirs et lieux des soignants éclairés. Il eut un instant l'idée de passer par les urgences, pour faire inspecter son attelle, dans laquelle ses doigts semblaient de nouveau tordus. Et pour parler de l'accident. Mais il se ravisa : dans peu de temps, il serait chez le Docteur

Duplant. Il guetta alors un lieu où il pourrait simplement se poser un instant, descendre un café, d'un trait, pour sentir sa brûlure et relancer la machine. Tout était désert, aucune âme ne passait. Les enseignes ne brillaient pas, les fers étaient tirés devant les bistrots qu'il croisait. Comme un fantôme, il traversa alors la ville fugacement, sans laisser trace de son passage. Il s'engagea sur l'avenue de la Mongie, et retrouva l'obscurité de la départementale. Il était au radar, proprement harassé. Il doubla Montgaillard, Momères, Horgues, spectres escortant sa procession. Enfin, il trouva l'embranchement qui le plaça sur l'A64, l'autoroute que ses exploitants appelaient la Pyrénéenne. Tarbes se trouvait juste de l'autre côté de la voie, toute proche. Mais il mit le cap à l'Est, vers Saint-Gaudens, puis Toulouse. Comme s'il fuyait. À la première station d'essence, il sortit et se rangea. L'endroit était glauque. Il rentra dans la boutique de l'enseigne, tout de néons et de linéaires dégueulant leur fatras d'inutilités. Un gars sommeillait derrière le comptoir. Côme lui adressa un signe de tête, tria sa monnaie et commanda un café à une machine bariolée. Le gobelet se remplit à demi, il le prit, ressortit et le vida cul-sec, sans considération pour le breuvage. Il était transi de froid, de nerfs et d'épuisement, il grelottait.

Il recommença l'opération une seconde fois, puis une troisième. Il avait encore une heure et demie de route, il arriverait à Mirepoix vers trois heures du matin. Il espérait que le toubib veillerait jusque-là. Il remonta dans la voiture, reprit la route. Fenêtre ouverte, radio à fond, tapotant ses joues de sa main valide, les palliatifs dérisoires des conducteurs crevés.

* *
*

Il avait aussi débouché une bouteille de vieux Pomerol, des fois que l'échalas aimerait ça. Il regardait les heures passer, anxieux, cherchant à s'occuper, à tuer le temps sans se ronger les sangs. Le sommeil n'était pas le problème, il se passait de nombreuses nuits sans qu'il ne le trouve. Mais il expérimentait un sentiment : l'inquiétude d'attendre un être cher. Il ne savait

même pas en quoi le môme lui était cher, mais le fait est qu'il avait les jetons pour lui, de le savoir sur la route tard la nuit, blessé, en danger peut-être. Bien sûr, il se tracassait pour ses patients, il continuait à gamberger aux petites heures sur les malaises dont il n'avait pas trouvé l'origine, sur l'interaction possible de deux traitements qu'il allait prescrire conjointement. Pourtant, ce soir, ce qu'il avait au cœur n'était en rien comparable. Il guettait ce gamin qu'il ne connaissait pas il y a huit jours, mais qui s'était fourré dans une drôle de galère, et qui avait décidé de l'emmener avec lui, de lui faire confiance, de demander son aide.

Il jetait des coups d'œil à travers le rideau, dans la cour. Aucun mouvement, excepté le va-et-vient des chats excités par l'orage. L'un d'entre eux, roux comme un bonbon Werther's, ne cessait d'entrer et de sortir, alternant coups de tête aux carreaux et ronronnements lascifs le long de la porte. C'était le seul qui n'avait jamais trouvé la chatière – ou compris le principe – et Duplant en avait tiré une affection sincère, compatissante, pour ce félin au QI de clébard. Il occupait son entame de nuit à aller lui ouvrir la fenêtre, puis refermer derrière lui, en évitant les courants d'air qui accompagnaient les débuts d'orage et décollaient immanquablement ses post-it. Il était près de trois heures du matin, et il décida d'aller s'occuper de sa cave, de pointer les bouteilles qui manquaient. Il faisait régulièrement l'inventaire de ses crus, pour réapprovisionner le fonds de roulement, le tout-venant. Du blanc sec, du liquoreux pour ses invités, des rosés triés sur le volet, et sa collection de rouges de toute provenance, sans ostracisme ni pour les cépages ni pour les terroirs. Il sortait une fois par mois son livre de cave, taillait son crayon de bois, et rayait avec application les unités disparues depuis le dernier inventaire. La nuit, le plus souvent.

Il avait gardé entrouverte la porte de la cave, et entendit crisser les gravillons tandis qu'il biffait, avec une pensée émue pour ses arômes, un Saint-Joseph 1995, tout de mûre et de poivre. Il grimpa les escaliers en ciment, éteignit la loupiote, et se posta sur le perron. L'Alfa du jeune homme s'était garée n'importe comment. La portière s'ouvrit. Côme descendit et marcha, très lentement, vers le seuil. À mesure qu'il s'avançait dans l'ombre, Duplant voyait se découper sa silhouette. Il n'en crut pas ses yeux. L'image du môme n'avait plus rien à voir avec celle qu'il avait

conservée en mémoire, quelques jours plus tôt.

Il marchait très droit, lentement, épaules hautes, bras écartés du corps, dans le bruit sablonneux du gravier qu'on écrase. Duplant se figura un cow-boy émergeant du brouillard. Sa main droite était ceinte de blanc, et terminée par un roseau blanc : l'attelle dont il lui avait parlé, entourée de gaze. Surtout, les traits de son visage s'étaient considérablement durcis. Ses joues étaient piquées de poils, et marquées de cernes profonds. Sa glabelle n'était qu'un repli de peau, profondément strié d'anxiété. La sueur et la pluie avaient agglutiné ses cheveux, qui dégoulinaient sur son front, barré de lames horizontales et de cicatrices croûteuses. Ses lèvres étaient sèches, fendillées par endroits, et un sel blanc s'était déposé à leur commissure. Plus rien à voir avec le poltron qui s'était coulé le long du mur dans son couloir, à la seule évocation d'une stérilité.

En deux jours il avait pris dix ans.

Le plus effrayant était son regard. Il exprimait une détermination presque froide, mécanique. Ses pupilles étincelaient dans un océan de rouge, qui ne laissait presque plus entrevoir de surface blanche en fond d'œil. Complètement injectés de sang, comme si des myriades de vaisseaux avaient pété en même temps, sous l'effet de la tension, de l'épuisement, ou de la haine. En ressortaient les noyaux bleus, droits plantés dans ceux du toubib, qui semblaient avancer tout autant que son corps.

Le gamin avait changé. *Physiquement*. C'en était flippant.

Il n'avait plus la trouille, il la fichait.

Duplant se ressaisit, et prit le môme par l'épaule quand il eut monté les marches. « Je t'attendais », dit-il simplement en le faisant entrer. Il lui indiqua la porte de son salon, qui était en face de sa salle d'attente. Tandis que Côme posait son téléphone sur la table basse en verre, le médecin demanda :

— Tu as dîné ? Il me reste des ris de veau, je les fais moi-même.

Côme déclina d'un hochement de tête, composant un sourire d'excuse. Il

se rapprocha du faisceau de la lampe halogène. Son visage semblait encore plus ravagé sous l'éclairage. Celui d'un type éreinté, au bord du gouffre, mais qui sait qu'il ne tombera pas. Le séminariste s'assit très doucement dans le canapé de velours brun. Il grimaça.

— Je te sers à boire, au moins. J'ai du Pomerol, si tu aimes. Il est chambré, je l'ai sorti peu de temps après ton appel. À moins que tu ne préfères une forte ? Une eau-de-vie ? J'ai des variétés un peu insolites, alcool de noix, myrtille distillée, ou un cognac. Et sinon une vieille gnôle bizarroïde que je n'ose jamais sortir, comme dans les Tontons Flingueurs. La gnôle de Dieu, en quelque sorte.

Côme fendit l'espace d'un rire soudain, inattendu, à ce calembour à deux balles. Comme s'il sortait de lui-même en un ressort.

— Pomerol, ça ira très bien.

Duplant saisit deux verres ballons dans son vaisselier de bois clair, les posa à même la vitre de la table et passa à la cuisine. Côme regarda autour de lui. Dans l'ensemble, le salon de Duplant était bien rangé, propret, signe d'un homme soigné. Le mobilier était de facture classique, ancien, plutôt harmonieux et plein de charme. Les fauteuils étaient joliment assortis au sofa, bien que le triptyque ne fût pas de première jeunesse. Une table rectangulaire de bois massif était curieusement collée au mur, les chaises alignés d'un bord, comme si l'on y mangeait que d'un côté. Le toubib vivait seul, pensa Côme. Une cheminée de brique rouge, dont le manteau ressemblait à un arc roman, achevait le tableau d'une atmosphère surannée mais chaleureuse.

Mais il se rendit compte très vite que chaque dessus de meuble abritait un capharnaüm de bibelots. Côme poussa le variateur de l'halogène : il ne s'agissait de quelque collection bien ordonnée, mais d'amoncellements disparates de ces petits objets que l'on nomme souvenirs. Ces babioles que l'on ramène de ses périples et dont on ne sait jamais quoi faire. Les étagères enfoncées dans un mur, la tablette de la cheminée, un secrétaire faisant l'angle, la table de bois même, fourmillaient de trouvailles diverses. Des poupées gigognes, éclatantes de couleurs vives, d'art russe ou orthodoxe,

voisinaient avec la figurine d’un léopard de bois, représenté en mouvement, ondulant à la recherche d’une proie.

De la cuisine provenait le bruit d’un liquide qui s’écoulait en gorgées, denses, épaisses, sanguines. Duplant carafait son Pomerol, et revint quelques secondes plus tard en tenant le cristal par le col. Il rapprocha les deux verres, pencha la carafe et servit avec dextérité. Le pourpre éclata en gerbes. Il tendit un verre à Côme, prit le sien, s’assit sur le fauteuil attenant. Côme le regarda, et s’aperçut qu’il avait à peine fait attention à son apparence physique, lorsqu’ils s’étaient rencontrés. Le vieux généraliste, qui faisait tournoyer le vin en tenant le pied de son verre, avait une chevelure hors du commun : blanche et clairsemée, elle filait vers l’arrière, mais était étrangement coupée en brosse, donnant l’impression d’un élan de liberté décapité à la tondeuse. Des lunettes à grosses montures glissaient le long de son nez massif, de sorte que les yeux se trouvaient le plus souvent au-dessus de la ligne de flottaison des carreaux. Les traits, pointant vers le bas, étaient nobles encore. Son regard exprimait une malice presque enfantine, mais aussi quelque chose de plus sombre, oscillant entre un agacement à fleur de peau et un abîme plus profond. Côme remarqua qu’il portait des chaussures brunes, lacées, détail saugrenu à trois heures du matin. Côme comprit que le médecin n’avait pas voulu qu’il le vît en mules. Cette coquetterie l’amusa – le toucha.

Un bruit claqua. Côme se retourna aussi sec, sa nuque se bloqua. Il vit deux énormes chats rouler à terre, s’envoyant de violents coups de patte au museau. Considérant le fond de la pièce, il constata qu’un autre matou s’étalait de tout son long sur un radiateur éteint. Il se pencha, et en vit un quatrième roulé sur le tapis, sous la table rectangulaire, balayant son horizon ras du sol de deux billes jaunes coupées d’un ovale noir.

— Vous en avez combien ?, demande Côme en les montrant tous d’un geste du bras.

— Je ne sais pas. Et comme dit l’autre, ils ne sont pas à moi, c’est moi qui suis à eux. Alors, ce vin ?

— Remarquable. Merci.

— Ecoute, gamin, avant que tu ne me racontes le pétrin où tu nages, ça ne te dérange pas si je t’examine ? Entre ta chute d’hier et ton accident de ce soir, je voudrais être sûr que tout est bien en place. Tends-moi la main droite, ajouta le médecin, tandis que Côme approchait son bras.

Duplant défit très doucement les bandages qui enserraient le carpe, puis dénuda les parois de métal qui servaient de tuteurs aux deux doigts amochés. Il regarda leur courbure inhabituelle. Côme faillit hurler quand le toubib les effleura.

— Sont cassés. Tous les deux. À la jointure des deux dernières phalanges. Fracture avec déplacement. Quel est l’empoté de pharmacien qui t’a juste posé une attelle ? Et voyons ce poignet.

Après quelques mouvements circulaires puis verticaux, très légers, le verdict tomba : le scaphoïde était, au mieux, fêlé, au pire brisé lui aussi. Il remit le tout, prescrit une radio de contrôle. Changea les pansements. Duplant tâta également les épaules, le cou, les lombaires de Côme.

— Si je comprends bien, tu as conduit toute la journée avec la patte en vrac. Dur au mal, hein ? En revanche, les plaies au visage sont superficielles, des éraflures.

— Les ronces.

— Et tu as le dos complètement noué. Du béton. Je sens des contractures à hauteur de chaque vertèbre dorsale. Bouge pas, je reviens.

Duplant sortit de la pièce, et ouvrit une porte de l’autre côté du couloir : son cabinet de consultation. Il en revint avec la traditionnelle mallette de cuir bombée, dont il extirpa un stéthoscope et un tensiomètre. Il enroula le brassard autour de l’humérus de Côme, inséra le rond de métal au creux du coude, gonfla, gonfla. Côme vit danser une très fine aiguille sur un compteur. Il réitéra l’opération une seconde fois. Enfin, il chassa l’air dans un chuintement sonore, posa le matériel, se rassit, reprit son verre et fixa Côme dans les yeux.

— 19-12. Beaucoup trop.

— Ce qui signifie ?

— Une pression systolique de 19 centimètres de mercure, diastolique de 12. Tu fais de l'hypertension ?

— Je ne crois pas, non.

— Alors c'est le moment de me raconter ce qui t'est arrivé. Parce que ça te fait une tension de diabétique obèse.

Côme ne savait pas par où commencer. Il s'était passé tant d'événements depuis leur rencontre, qu'il ne voyait pas d'ordonnancement logique pour les exposer. Il choisit de débuter par le plus évident. Le plus grave. Les journaux du matin, dans deux heures, commenceraient à répandre la nouvelle.

— Luc vous avait parlé des personnes qui vivent au Séminaire ?

— Christophe, oui, parfois, mais il sait que ce n'est pas trop mon truc. Il est discret.

— Il vous a parlé d'une religieuse qui vit avec nous ? Sœur Marthe.

— Bien sûr, oui.

— Elle est morte. Assassinée, la nuit dernière. Au Séminaire.

Duplant arrêta de faire tourner son Pomerol. Son visage se figea, il murmura un juron.

— Elle a été étranglée par quelqu'un *de l'intérieur* du Séminaire.

— Voilà aut' chose, articula le médecin, sentence dérisoire, réflexe de diagnosticien à qui un labo annonce un résultat d'analyse catastrophique. Les flics sont prévenus ?, demanda-t-il, décidément obsédé par le rôle que pouvaient jouer les forces de l'ordre dans ce merdier.

— Oui. Ils nous ont tous interrogés. C'est l'inspecteur qui a conclu que l'un des séminaristes avait tué la Sœur. Mais il reste à savoir lequel. Et pour couronner le tout, c'est moi qui ai découvert le corps, en rentrant tard la

nuit. Et j’avais bu. Elle a été étranglée avec sa chaîne de nonne. Dans son bureau. En fin de soirée. L’infirmier a essayé de la ranimer. Rien à faire. La police est arrivée. Ils ont constaté le décès. Le cou a été serré très rapidement, avec une extrême violence, jusqu’à écorcher les chairs.

Côme alignait les révélations mécaniquement, et sentait qu’il se libérait d’un étau, parole après parole, en alignant les détails sordides qu’il avait épargnés à Laplace, de peur de le voir défaillir. Au Docteur Duplant il pouvait le dire, d’abord parce qu’il ne connaissait pas Marthe, ensuite parce sa corporation était habituée, pensait-il, à contempler du macchabée.

— Et Luc ?, demanda subitement Duplant.

— Quoi, Luc ? Il n’y aucune nouvelle de lui.

— Je m’en doute bien, tu m’aurais prévenu. Non, quel est son rôle là-dedans ?

Le toubib n’était pas dupe : vu les circonstances, il relevait de l’évidence que la disparition de Luc était une pièce de l’échiquier. Côme comprit ce qu’il voulait dire, d’autant que la même question le taraudait, lui aussi, et qu’il n’y avait aucune réponse à ce stade.

— Ce n’est pas lui qui a fait ça.

— Je sais bien, voyons, que ce n’est pas lui. Mais ?

— Mais il y a ces deux phrases.

— Lesquelles ?

— Hier, en début d’après-midi, j’étais à Lourdes, Marthe m’a téléphoné. Ce qui, en soi, est déjà très surprenant.

Il n’avait pas prêté attention à ce détail, mais il lui semblait à présent que l’appel de la Sœur était parfaitement incongru. Jamais, depuis son entrée au Séminaire, elle ne lui avait passé un coup de fil. Il nota mentalement ce point, et poursuivit.

— Elle voulait me parler de Luc. Vous savez, le Supérieur m’a confié une

sorte d’enquête interne, si je puis dire, et tout le monde était prié de me répercuter la moindre information le concernant. Or Marthe m’a parlé de deux choses, au téléphone. L’une était la disparition des livres de Luc – qui se sont évaporés de sa piaule après son départ. Elle m’a dit qu’elle avait compris ce qui s’était passé. Un « truc tout bête », a-t-elle ajouté. L’autre était la maladie. Elle l’avait devinée. Elle a voyagé, travaillé dans des dispensaires, elle avait dû faire des recoupements, d’après ses souvenirs, et elle avait trouvé.

— C’est possible, oui, avança Duplant – qui pensait avoir trouvé lui aussi.

— Nous étions convenus de nous rencontrer le soir même, pour évoquer tout cela. C’est pour cette raison qu’elle a veillé si tard.

— C’est pour cette raison qu’elle est morte. Parce que quelqu’un a surpris votre conversation, conclut Duplant, sur le ton d’une parfaite certitude.

— Vraisemblablement. Pour qu’elle ne me révèle pas ce qu’elle savait sur l’un des deux sujets. Ou sur les deux.

— Sur Luc, quoi. Il est au centre de toute l’histoire, hein ?

— Oui.

Duplant reprit son verre en main, se tortilla sur son fauteuil. Il tentait d’ordonner les faits que Côme lui jetait en pâture. Il but une gorgée, précédée d’une longue inspiration, pif plongé dans son verre, à la recherche d’arômes et de logique.

— L’un des gars de chez vous veut donc éviter à tout prix que l’on sache où est passé le fils Kasperek. Il tue pour ça. La clé est soit dans ses livres, soit dans sa santé. Penses-tu que Marthe soit la première victime ?

— Je ne comprends pas.

— Côme, merde, on cherche un garçon depuis six jours, il a disparu sans laisser de traces, et dès que quelqu’un peut offrir une piste, il se fait étrangler. Et si Luc avait été tué ?

Surpris, Côme crispa son bras droit, qui le lança de plus belle. Il avait

échafaudé des théories, ces dernières heures, et de sacrément alambiquées, mais aucune d'entre elles n'avait pour point de départ l'assassinat de Luc. Aucun indice ne le plaçait sur cette voie, et une intime conviction, hors de toute raison, lui soufflait que Luc était en vie. Il fit non de la tête, mais fut incapable de donner le moindre commencement de motif à sa dénégation. Seul ce morceau de phrase lui vint : « il nous a dit au revoir ». Luc était parti volontairement, ce qui ne cadrait pas avec l'hypothèse d'un crime. Le médecin changea d'angle.

— Et toi, alors, qu'est-ce qui t'est arrivé ? J'en suis resté à tes exploits d'alpiniste de balcon, hier.

— C'était une porte-fenêtre, avec un garde-corps.

— On s'en fout, qu'est-ce que tu faisais en suspension au premier étage ?

— Je vous l'ai dit ce matin : je pense avoir trouvé où Luc a passé le week-end dernier.

Duplant abandonna l'idée d'exiger le tutoiement. À cette heure, le gamin n'était pas réceptif.

— Dans un truc religieux, là, c'est ça ?

— À Lourdes, oui, au Foyer des Âmes Pures.

— Qu'est-ce que c'est que ce nom à la con ?

— C'est une maison qui dépend d'une communauté charismatique, la Communauté du Très-Haut. Ils y organisent des retraites, des temps de réflexion ou d'adoration.

— Et pourquoi penses-tu que Luc était là-bas ?

— J'ai trouvé un tract de la Communauté planqué dans sa chambre, et j'ai décidé d'aller les rencontrer.

— Black-out ?

— C'est même un peu plus mystérieux que cela.

En un instant, la fatigue et le Pomerol aidant, Côme visualisa très distinctement la scène. La grande salle commune, quasiment vide, dans le pavillon de la Cité Saint-Pierre. Le teint argileux d'Agnès, ses cheveux gris acier, leur dialogue de faux-semblant, cette sensation de malaise qu'il avait éprouvée à ses côtés. L'apparition du Berger, le Père Robert, leur hostilité immédiate. Et ce détail, toujours, accroché quelque part à son esprit, ce truc qui ne collait pas. Il balança le tout à Duplant, en vrac, décrivant ses impressions telles qu'elles lui revenaient.

— Et t'as voulu aller voir au balcon.

— À la porte-fenêtre, oui. Les chambres étaient au premier, j'étais persuadé que Luc y avait séjourné après avoir quitté Tarbes. Je n'exclus pas qu'il s'y soit encore trouvé lors de ma visite. J'ai voulu monter. J'y étais presque, j'avais fait gaffe, j'étais certain qu'on ne m'avait pas vu.

— Mais on t'a poussé.

— Oui. On m'a fracassé les doigts à coup de marteau, ou de maillet, je n'ai pas vu l'objet. J'ai lâché prise.

— C'est la Agnès qui t'a fait ça ?

— Non. J'ai entrevu le visage de la personne qui était de l'autre côté du garde-corps. Une vieille dame. Enfin, de votre âge, quoi, pardon.

— Qui était-ce ?

Côme siffla la fin de son verre, moins pour ménager son effet que parce qu'il peinait encore lui-même à croire à ce qu'il allait dire.

— Vous pouvez me prendre pour un dingue, si ce n'est pas déjà fait. C'était la mère de Luc. Madame Kasperek.

C'était donc ça.

Duplant se leva, très lentement, reprit la bouteille, remplit leurs verres. Il attrapa un cure-dents qui traînait sur la table en verre, et se mit à le mâchonner compulsivement.

— C’est toi qui avais raison, gamin. Elle n’est pas morte, Geneviève. J’ai vu Christophe. Il a menti. Elle a eu un grave accident de voiture, elle était dans le coma. On a tous cru que c’était la fin de l’histoire. Tous, y compris Luc, tu m’entends ? Seul son père savait la vérité.

— Quelle vérité ?

— Qu’elle avait survécu. Miraculeusement, a priori. Sur un plan médical, elle était foutue. Elle s’est réveillée au milieu de tout, sans raison, fraîche comme la rosée ou presque. Tirée d’affaire. Elle a fait quelques semaines de rééducation. Il n’y a qu’une poignée de personnes à l’avoir su. Christophe. Les soignants de l’hosto. Et le confesseur de Geneviève.

— Pourquoi il ne l’a pas dit ?

— Parce qu’elle est partie avec lui.

— Avec Christophe ?

— Non mais tu es à côté de tes pompes, gamin. Elle est partie avec son confesseur, son cureton, elle a refusé de rejoindre sa famille. Elle a attribué sa guérison à une sorte d’intercession divine, si j’ai bien compris, et elle est tombée de l’autre côté. Enfin, du tien. Alors Christophe a fait croire à sa mort. Même à son fils. Et à ses amis.

Côme était abasourdi. Luc savait-il que sa mère était en vie ? Et qu’elle résidait au Foyer des Âmes Pures ? Une partie de l’énigme tournait autour de cette question, à coup sûr. Duplant continua après s’être copieusement resservi de vin rouge, et avoir humé l’exhalaison du nectar.

— Je ne me suis pas arrêté là. Je suis allé au presbytère de Mirepoix, pour voir qui était l’espèce de truffe qui avait monté le bourrichon à Geneviève au point qu’elle renie son fiston et son homme. Et tiens-toi bien, le corbeau en question, c’est ton boss.

— Comment cela, mon boss ? Le Père Vax ?

— Non, au-dessus. Ton Evêque, Moyon. Qu’a déserté aussi, d’après le canard. Faudrait que vous commenciez à surveiller vos troupes, d’ailleurs,

garçon.

— Qu’est-ce que vous racontez, Docteur ?

— Je t’ai dit d’arrêter de m’appeler comme ça, c’est pas parce que j’ai pris ta tension que je suis ton médecin, à la fin. Donc, Moyon, il était recteur de Mirepoix, il devait avoir dans tes âges. Il allait voir Geneviève tous les jours, et résultat, sitôt sur pieds, elle a planté tout le monde, elle est partie avec lui, et on l’a plus jamais revue. Heureusement, d’un sens, parce que vu qu’on se rappelait son enterrement, ç’aurait fait bizarre de la croiser au bistrot.

Monseigneur Michel Moyon.

Disparu quasiment en même temps que Luc, dans d’étranges circonstances. Ne donnant aucune nouvelle. Mais qui venait de réintégrer son Evêché, avait dit Adrien dans son message. Qu’avait-il ajouté, déjà ? Côme était trop épuisé pour s’en souvenir, mais il avait gardé le sentiment que ce retour n’était pas très clair. Une idée germa en lui. Il se la garda. Toujours était-il que Monseigneur Moyon était l’une des très rares personnes informées de ce que Madame Kasperek était toujours en vie. De là à relier sa disparition à celle du séminariste, il n’y avait qu’un pas. Pouvait-il savoir où elle vivait à présent ? Rien ne permettait de l’exclure, en tout cas. Si quelqu’un est censé connaître chaque communauté de son diocèse, c’est bien l’Evêque. En quelques secondes, tandis que ses yeux se mettaient à le démanger aussi violemment que s’ils se consumaient, Côme acquit la conviction que son propre Evêque était mouillé dans l’imbroglio dégueulasse qui poissait autour de lui. À quel degré ?

— Voilà, donc, j’ai digressé, reprit le médecin, mais tout ça pour dire que Geneviève est toujours en vie. Et d’après toi, elle habite au premier étage d’un foyer communautaire perché sur les hauteurs de Lourdes. Mais comment tu l’as reconnue, d’abord ? Tu ne l’as jamais vue, Geneviève.

Côme acquiesça, et raconta à Duplant les deux photographies et la superposition des trois images mentales, vingt-quatre heures plus tôt, tandis qu’il était encore bouleversé de la découverte du corps de Marthe, et sans

doute pas totalement dessoûlé. Il ne savait pas s'il devait en concevoir de la méfiance pour sa conclusion hâtive, ou au contraire une certitude absolue, forgée dans son subconscient en open-bar.

— Je connais ce phénomène, le rassura le médecin. Ton esprit emmagasine des informations, des images, sans même que tu t'en rendes compte. Comme des données subliminales, tu vois. Et à un moment, lorsque les barrages de ta conscience cèdent, éveillé ou en rêve, tu les retrouves. Tu les relies. Tu les comprends. Et c'est toi qui avais raison, pour Geneviève. Tu ne pouvais pas te douter qu'elle vivait encore. Donc ton esprit ne se trompe pas. Et si tu l'as découvert, Luc a pu le découvrir aussi. D'où ta conclusion sur le fait qu'il est parti, lui aussi, dans ce foyer samedi dernier.

— Exactement.

Le toubib paraissait surexcité, emporté par l'amoncellement des traces comme par un tourbillon funeste.

— Admettons que tu sois dans le vrai. Luc part.

— Quelqu'un l'aide, Doct… Alain.

— Voilà, c'est ça, oui, ah oui, quelqu'un du Séminaire. Ils partent à deux, mettons. Ils vont dans ton foyer machin, là. Il voit sa mère. Imagine le choc. Il décide de couper les ponts, de rester avec elle, peut-être. Un coup de sang, paf, il se met à balancer des messages à tout le monde, en étant sûr de ne pas parler directement à quiconque. Boîtes vocales, textos, e-mails, il salue une dernière fois ses amis, ses proches. Il *choisit* de disparaître. Rapport à sa mère, en quelque sorte.

Bien que ses forces et sa concentration allassent s'amenuisant, Côme éprouvait un intense soulagement : Duplant, praticien chevronné, cartésien étranger aux choses de la foi, verbalisait les hypothèses que lui-même retournait dans sa tête depuis la veille, à s'en rendre malade. Il était sur la bonne voie, il ne déraillait pas complètement. Il ignorait encore où allait le mener ce dérèglement général de sa vie mais il n'était pas seul à dessiner un début d'enchaînement. Le médecin parlait toujours, alternant gorgées et conjectures, gigotant sur son fauteuil, faisait tout seul les questions et les

réponses. Il était plus de quatre heures du matin.

— Si j’ai bien compris, on revient débarrasser sa piaule. Luc lui-même ? C’est peu probable, hein. Disons plutôt que celui qui l’a exfiltré samedi finit la besogne dimanche ou lundi. Oui mais voilà, la Sœur le voit, ou saisit de qui il s’agit, et ce qui se trame. Et pendant que tu joues les monte-en-l’air, elle est zigouillée, si on suit ma logique, par le même qui a épaulé Luc depuis le début. Et c’est là que ça ne colle plus du tout avec une simple fuite du petit Kasperek, et un copain qui lui donne un coup de main en loucedé. On n’étrangle pas une vieille nonne pour planquer un collègue qui a retrouvé sa môman. Il y a quelque chose qui nous échappe, gamin.

— Vous oubliez deux éléments, Alain.

— Vas-y, lesquels ?, s’emporta Duplant, comme s’il se souvenait soudain de la présence du jeune homme.

— D’abord la maladie.

— Ah oui, j’allais y venir, la maladie. Tu as ta réponse, pour les voyages ?

Côme fit non d’un air dépité, mais les circonstances autorisaient qu’il ait omis une partie de sa mission.

— Bon, alors admettons qu’il ait fait un pays exotique dans les derniers mois, sans que tu le saches. Il a chopé une saloperie là-bas.

— Marthe l’avait compris.

— Une sacrée saloperie, dit Duplant un ton plus bas, ignorant la remarque de Côme. Là, c’est toi qui vas me prendre pour un cinglé.

— De quoi s’agit-il ?

— Si mes déductions sont exactes, et d’après l’enchaînement des symptômes que tu m’as décrits, Luc a le typhus.

* *

*

Le mot avait résonné dans la pièce, comme un écho de mauvais augure. Côme faillit lâcher son verre et répandre le Pomerol sur le tapis coco. Les réflexions giclaient sous son crâne en saillies électriques.

Avant qu'il ne reprenne ses esprits, le toubib était sorti et revenu avec des photocopies couvertes de notes : des extraits d'ouvrages de médecine, apparemment anciens. Il les tendit à Côme. Celui-ci jeta un œil, et eut aussitôt un haut-le-cœur. Des clichés en gros plan montraient des plaies suintantes, des chairs noircies, des gencives hypertrophiées.

Ecrits dans une police de caractères désuète, des textes incompréhensibles, ponctués de termes latins en italique, alignaient des descriptions effrayantes. Côme peinait à fixer son regard sur ces pages, tant les images étaient insoutenables et les propos écœurants. Le théorème qui veut que l'on se sente aussitôt atteint d'une maladie dont on lit les symptômes ne se vérifiait pas. En revanche, le séminariste tentait d'opérer un lien entre ce qu'il avait vu de Luc, et les atrocités que le toubib exhibait sous ses yeux. Enfin, au bout d'un moment, il questionna Duplant.

— Ça existe toujours, le typhus ?

— Pas en Europe, ou quasiment pas. Mais des foyers d'infections apparaissent régulièrement dans le Tiers-Monde. En Afrique. En Asie. Dans les favelas d'Amérique du Sud. Les zones les plus pauvres, qui n'ont pas accès aux soins, et dont les conditions d'hygiène sont inexistantes. Les plus souvent, les débuts d'épidémie sont jugulés rapidement grâce aux ONG. Dans nos pays, en revanche, les campagnes de vaccination permettent de prévenir toute contagion du virus.

— Mais comment serait-il possible que Luc…

— Oui, bon, oui, je sais, je sais, coupa Duplant, se renfrognant soudain, comme s'il attendait cette objection de bon sens. Ça paraît complètement con, comme diagnostic, mais mets-toi à ma place, je n'ai pas vu le patient en consultation depuis des années, je me base sur les descriptions que tu m'en

as faites. Il n’y a que ça qui correspond.

Duplant lui arracha les feuillets des mains, et commença à pointer les images. Côme faisait involontairement des mouvements de tête, marquant un désaccord instinctif sur la conclusion du médecin. Le nom de cette maladie résonnait dans son crâne comme celui d’une souche éteinte, éradiquée, comme un volcan auvergnat. Il lui semblait farfelu d’en affubler son pote qui s’était fait la malle, sans le moindre examen clinique.

— La peau, les plaques rouges, les démangeaisons. L’intolérance à la lumière du jour. Les poussées de fièvre, les grelottements en plein été. La fatigue extrême, paralysante, les muscles qui tétanisent. L’apathie, par moments, confinant à l’hébétude. À son âge, et au vu de ses antécédents de santé, ses terrains familiaux, son mode de vie, j’ai écarté tout ce qui me paraissait impossible. Listé ce qui restait. Raisonné par ordre de probabilité. Au bout de mon listing, il n’y avait plus que ça.

— Comment il aurait chopé le typhus ?

— C’est tout le problème. Rigoureusement impossible qu’il ait attrapé cela en France. Pas de foyer de la maladie depuis le milieu du vingtième siècle, excepté quelques alertes vite démenties, ou des cas isolés dans des lieux d’extrême dénuement, des lieux d’hébergement de SDF, des bleds dévastés par une catastrophe naturelle, coupés du monde. Mais le typhus, de nos jours, ne s’attrape plus qu’au voisinage d’une population lointaine, mal nourrie et mal soignée.

— D’où la question des voyages.

— D’où.

— Et s’il n’a pas voyagé ?

— Alors il l’a contractée auprès d’une personne infectée. Une personne qui revenait d’un pays tropical, d’une contrée pauvre. Il a développé la pathologie, peut-être en raison d’une faiblesse latente.

Côme reprit les pages en main, considéra les titres qui surplombaient les photographies. L’un des articles s’intitulait « Les nouvelles formes du

typhus ». Suivaient les noms de deux auteurs, les professeurs U. Fontana et R. Van Meyde, agrégés de médecine, chercheurs et virologues-immunologues à la Faculté de Médecine de Toulouse. Le papier était daté de 1976. À cette heure avancée de la nuit, les lignes serrées, alignant les termes scientifiques, lui étaient impénétrables. Il en ressentait la surface, l'écume, quelques lambeaux de phrase, mentionnant des phases d'infection, de rémission, de détérioration, des mutations de virus, résistantes, des traitements expérimentaux. De ce jargon tournoyant sous ses yeux, Côme retenait une impression de souffrance, de terreur, de menace. Mais rien ne lui évoquait le souvenir de Luc, même dans ses moments les plus alarmants, tels ce vendredi soir où il ne pouvait presque plus bouger, ni parler, baigné dans l'obscurité, tremblant de fièvre, perclus de douleur. Pourtant, à mesure qu'il se la remémorait, cette scène horrifique donnait corps à l'hypothèse de Duplant. Débile, mais *ça collait*.

Au bout d'un moment, rompu de fatigue, enivré par le Pomerol et le sabir médical, n'ayant ni la force ni les compétences pour débattre du diagnostic d'un fantôme, Côme admit l'impossible et relança la discussion.

— Et le typhus se soigne bien ?

— Ah mais très bien ! Les souches sont connues, la vaccination est possible depuis près d'un siècle. Lorsque le mal est pris à temps, quelle que soit la bactérie à l'origine de la maladie, des antibiotiques bien dosés en viennent à bout comme ça – Duplant claqua des doigts. Un traitement de cheval, naturellement, mais connu, rapide, efficace, et accessible.

— C'est une maladie… mortelle ?

— Elle ne l'est plus depuis belle lurette, sous nos latitudes. Grâce aux traitements, justement. Sous l'Equateur, c'est une autre histoire, mais ici, le typhus ne tue plus.

— Si l'on se soigne.

— C'est bien le problème.

Le silence s'installa. Tous deux pensaient la même chose, aucun n'osait la

verbaliser. Tout portait à croire que Luc, infecté, n’avait même pas essayé de prendre un traitement. Il n’avait rien dit à Duplant, son médecin traitant depuis l’enfance, n’avait pas demandé l’avis de Thierry ni de Marthe. Il se tartinait de pommade et gobait de l’aspirine, d’après le témoignage de Marthe et les papiers froissés retrouvés dans sa corbeille. Pas d’antibiotiques. Savait-il, lui, de quoi il souffrait ? Et, même s’il l’avait ignoré, il ne pouvait pas se méprendre sur son état général. Côme suggéra qu’il se soignait peut-être ailleurs. Il soupçonnait vaguement Duplant, dont l’attachement à Luc semblait étonnamment quasi-filial, de ne pas concevoir qu’il soit allé voir un autre médecin.

— J’ai vérifié, grommela Duplant, sur la défensive. Des nèfles ! Il n’a pas consulté en hôpital ni en clinique, ni nulle part en ambulatoire. Il n’a demandé le remboursement d’aucun médicament. Ce qu’il faisait toujours quand je lui prescrivais un louzou. Les Kasperek ne roulent pas sur l’or. Il n’a rien fait, garçon. Et d’après ce que tu m’as dit, il souffrait depuis plusieurs semaines. Quand il est parti, il était sans doute déjà en troisième phase, l’endémique. La pire.

— Ce qui veut dire ?

— Qu’il était presque déjà trop tard. Tu piges ?

Côme ne répondit pas, il encaissait le coup. Il tenait toujours, sur ses genoux joints, sous ses doigts bandés de frais, les photos des chairs écorchées et les textes décrivant les atrocités que pouvait générer un certain type de la bactérie. Il se sentit partir, de sommeil ou de répulsion : il déconnectait. Duplant s’en aperçut, toussa d’un coup sec, et l’interrogea à son tour.

— Sais-tu où votre bonne Sœur avait fait ses humanités ?

— Avait quoi ?

— Appris le métier, quoi, été infirmière, soigné des gamins.

— Elle a parlé de l’Afrique noire, de dispensaires de brousse, parfois… De villages désoeuvrés. De soins de fortune. De pandémies qui survenaient

parfois, fauchant toute une classe d'âge. Pensez-vous que c'est auprès d'elle que Luc aurait chopé… le…

— Exclu. Elle n'est pas retournée là-bas depuis des années, je suppose, puisque je crois qu'elle était désormais attachée au Séminaire. Or l'incubation ne dure pas des années. On ne garde pas le virus en soi pendant si longtemps sans qu'il ne se réveille. Luc l'a attrapé récemment, donc auprès d'une personne qui l'a elle-même contractée il y a peu. Non, je repensais à cette phrase qu'elle t'a dite. Sur sa maladie. Qu'elle avait deviné.

— Elle était arrivée à la même conclusion que vous ?

— J'en suis convaincu, oui. Elle a peut-être *vu*, peut-être traité, des personnes atteintes de cette pathologie, en Afrique. Les mêmes symptômes, les fièvres, l'affaiblissement, les éruptions cutanées. Admettons qu'elle les ait tous relevés chez Luc. Il a fallu le temps qu'elle fasse le rapprochement, qu'elle passe outre le bon sens. Je ne sais pas ce qui lui a provoqué le déclic, mais elle avait compris qu'il souffrait du typhus. Ce qui explique qu'elle n'ait rien dit par téléphone.

— Comment cela ?

— Si Luc avait eu une pneumonie, ou même une mononucléose, elle n'avait qu'à te l'annoncer en ligne. En revanche, le pronostic d'un cas de typhus au Séminaire requiert des explications. Ça s'annonce face-à-face, ça s'argumente. Si elle t'avait lâché son avis au bout du fil, tu l'aurais prise pour une folle, pas vrai ? Tu te serais dit qu'elle travaillait du chapeau. Alors elle a préféré attendre ton retour. Ce qui corrobore mon sentiment. Il a un truc flippant. Il a le typhus.

Duplant avait appuyé sa sentence d'une gifle sur sa propre cuisse. Son visage était défait, sa coupe en brosse blanche était électrisée par l'orage, comme le pelage de ses chats. Il n'éprouvait aucun plaisir à causer typhus avec l'échalas, mais il ne pouvait guère se confier qu'à lui. Seul Côme pouvait encore retrouver Luc à temps. Sinon, vu le stade de développement de la maladie, il était foutu. Le vieux médecin tira de sa poche un long

mouchoir froissé, aux improbables motifs écossais, s'épousseta le nez, sécha les bords de ses yeux, passa un coup sur ses lunettes sans les ôter, et embraya. Côme était complètement bouilli, la fin de leur causerie approchait.

— Et le second élément ?

— Pardon ?

— Tu m'as dit que j'oubliais deux éléments. Quel est le second ?

— L'accident de ce soir.

Duplant frappa dans sa main avec le poing fermé, un clac sonore retentit. Il focalisait sur Luc, sur son diagnostic au bord de l'impossible, et il n'avait même pas questionné le garçon.

— Nom de Dieu, c'est vrai. Tu es venu à cause d'un accident. Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Côme raconta le déroulement de sa soirée, à partir de Saint-Lary-Soulan, sous l'orage. Il décrivit les éclairs blancs que lançait le véhicule tout-terrain noir, leur corps-à-corps de pare-chocs, la route détrempée, le vacarme des ondées. Après le second choc, il avait compris qu'il ne s'agissait pas d'un accrochage provoqué par la flotte et la vitesse, mais d'une tentative de meurtre. Duplant était en train de se resservir de Pomerol. Au moment précis où la course-poursuite de Côme virait à la chasse à l'homme, il s'était figé, gardant la carafe en l'air, tremblotant légèrement au bout de quelques secondes. Il articulait des « Nom de Dieu… », à chaque étape de la descente, scandant chaque virage de la Route des Lacs comme un chemin de croix.

Côme était si harassé qu'il ne sentait plus son corps, excepté l'élancement bourdonnant dans son bras droit. Mais il avait la sensation de se libérer d'un venin en racontant, lentement, la traque dont il avait été la proie et qui l'avait amené à se réfugier chez Duplant. Il décrivit aussi ses impressions, ses flashes, ses réflexes venus de nulle part, du tréfonds de sa conscience. Sa terreur viscérale, qui ne l'avait pas paralysé mais exalté, sordide catharsis en

lisière de ravin. Il ne se serait jamais cru capable d’affronter une telle situation. Mais il avait semé le tueur. Quelque chose s’était révélé à lui. Il avait gagné cette bataille, qui ne faisait qu’annoncer la guerre.

— N’emploie pas de métaphores comme ça, petit…, murmura Duplant, comme pour lui-même.

Le médecin vida d’un trait le verre, vin et lie tout ensemble. Le môme venait d’échapper à un assassinat en règle. Duplant comprit pourquoi il l’avait trouvé tellement changé. Cette épreuve-là bazardait les acquis. Remettait les compteurs à zéro. Duplant le savait mieux que personne. Dans les traits hâves du séminariste, il crut lire ce recommencement qui succède aux moments où l’on joue sa vie. Peut-être n’était-ce que son imagination nocturne. Ou une projection de ce qu’il avait vécu au même âge.

— Alors il n’y a plus de doute, poursuivit Duplant. C’est pour Luc, ou à cause de Luc, ou autour de Luc, peu importe, sa disparition est bien plus qu’une fugue. Quelqu’un cherche à éliminer ceux qui remontent sa trace. Aberrant. As-tu une idée de l’identité de celui qui t’a coursé ? Un séminariste ? L’étrangleur de votre intendante ? Ceux qui t’ont poussé du balcon ?

— J’ai tenté d’établir un lien entre tous ces éléments. Il y a plusieurs entrées. Tout d’abord, c’est une personne qui connaît Luc, les habitudes du Séminaire, ainsi que les miennes – qui savait en tout cas que je serais à Saint-Lary-Soulan ce jeudi.

— On a pu te suivre.

— C’est peu probable. Mon parcours a été particulier : je me suis arrêté dans un coin reculé, pour randonner, en cours de montée. Puis j’ai assisté à des obsèques, suivi un cortège, en plein centre-ville, enfin je me suis rendu chez un vieil homme, au catéchisme et au presbytère. J’imagine mal un 4x4 noir – facilement repérable par chez nous – me filer le train toute la journée dans ces circonstances.

— Continue.

— Une personne qui a la clé du Séminaire, ou que Marthe a laissé entrer le soir du meurtre. Et qui avait entendu la conversation téléphonique que j'ai eue avec elle, donc qui se trouvait au sein du Séminaire, le jour même vers 15 heures.

— Ça se précise. Vous ne devez pas accueillir de bal costumé tous les quatre matins.

— Enfin, le mec en question sait piloter en montagne, prendre des risques insensés sur une route impraticable, en virevoltant, à plein gaz, juste pour me foutre dans le vide.

— En gros, tu es en train de me dire que tu sais de qui il s'agit ?

Côme livra au toubib les trois prénoms qu'il avait sorti de son esprit meurtri, quelques heures auparavant. Thierry. Yoland. Olivier. Seul le premier retint l'attention de Duplant.

— Thierry, c'est bien l'infirmier ? Celui qui vous délivre les traitements ?

Côme acquiesça.

— Lui, il peut savoir, pour le typhus. Il a fait médecine, si j'ai bien suivi. Il a pu se passionner pour les virus à la con – il y en a, des tordus dans ce genre. Il peut avoir conservé des livres, ou des copains dans la branche. Avoir aiguisé son sens de l'observation d'un malade. Il peut avoir compris. Dès lors, il peut avoir une raison de supprimer ceux qui pourraient le comprendre aussi. Mais je ne vois pas laquelle, pour le coup.

Côme comprenait où le médecin voulait en venir, il était en train d'ériger Thierry en suspect. Pourtant le jeune homme ne pouvait partager ce soupçon. Il revoyait Thierry à la table du petit déjeuner, prenant la parole et le leadership de leur groupuscule. Thierry, le sage, le lent, celui auquel il avait choisi de faire confiance, au moment de donner un nom dans la précipitation de Carcassonne. Cela le dédouanait-il totalement ? Thierry était aussi celui qui lui avait parlé de l'absence de soins de Luc. Le seul, qui, au Séminaire, aurait pu lui procurer un traitement antibiotique sans que nul ne l'apprenne – il pouvait avoir menti sur ce point. Il pouvait avoir soigné

Luc. S’être planté. Être vrillé de peur, de remords, et faire croire à une automédication dramatique. Jusqu’où allait-on pour planquer une ânerie de ce type ? D’ailleurs, se dit-il, Yoland pouvait tout aussi bien avoir reconnu les symptômes du typhus, qu’il avait possiblement croisé en Afrique.

Côme chancela, submergé de lassitude. En cet instant, toute certitude, la moindre conviction, n’était plus qu’une flammèche vacillante. Plus rien ne tenait debout, plus rien n’était fiable. Juste lui, et le toubib en face. Il se concentra. La supposition de Duplant appelait une vérité sous-jacente, qui acheva de brouiller ses pensées cramées.

— Ce qui implique que l’enjeu n’est pas la disparition de Luc mais sa maladie.

— Exact !, répliqua Duplant, qui s’énervait de nouveau. On ne tue peut-être pas à cause de Luc, mais à cause du typhus. Ton seul point commun avec la nonne, dis-moi si je me plante, c’est que vous vous êtes intéressés à ses problèmes de santé. La Sœur ne savait rien de Geneviève, forcément. Elle t’a parlé de ce que Luc avait contracté. Elle est morte pour ça. Et on a essayé de te tuer pour ça. Et, nom de Dieu, on va réessayer.

Avant même d’avoir terminé sa phrase, Duplant s’était levé, déplié, plutôt, prenant pesamment appui sur les accoudoirs de cuir. Il était sorti d’un pas traînant, mû par une pensée soudaine. Côme se retourna, et l’aperçut, dans le couloir faiblement éclairé, tournant une clé minuscule dans une porte si neutre que le séminariste ne l’avait pas remarquée en venant. Puis le médecin avait disparu progressivement dans la pénombre, en obliquant sur la droite. Sa cave. Côme regarda sa montre, cinq heures du matin approchaient. Le jour ne tarderait plus à se lever, les premières teintes de l’aurore pénètreraient la pièce. Il n’avait plus soif, il ne savait même pas s’il avait sommeil. Il se sentait tout autant capable de s’effondrer là, sur le canapé, et de pioncer douze heures, que de veiller trois jours encore à chercher Luc, l’assassin de Marthe, le conducteur du 4x4.

Lorsque Duplant remonta l’escalier de ciment, Côme reconnut d’abord sa coupe en brosse déplumée, ses lunettes qui mangeaient son visage ridé, puis son gilet de laine hors d’âge. Enfin, dans sa main droite, une bouteille très

fine, sans étiquette, et, sous son bras gauche, une boîte à chaussures grisâtre. Il se retourna, manipula la clé miniature, vérifia que la poignée était bien enclenchée, et revint. Sans un mot, il posa sur la table la bouteille et le carton, et marmonna : « Tu vas en avoir besoin ». Il passa alors à la cuisine. Côme scruta les objets posés sur la table basse : tous les deux rivalisaient d'empoussièrement. Chacun avait déposé sur la plaque de verre une pellicule de terre grise. De vieilles reliques, sur lesquelles l'on ne pouvait plus lire ni les fragments de papier qui avaient jadis recouvert la bouteille, ni la marque des godasses.

Duplant réapparut avec un tire-bouchon et deux verres à liqueur, très petits, à fonds épais comme des doubles foyers. Avec mille précautions, il fit sauter le cachet de cire qui celait le goulot, gratta les copeaux rouge sang qui s'émiettèrent sur le tapis, plongea la vis sans fin dans un liège d'aspect moisi. Alors il versa quelques gouttes d'un liquide d'une couleur indéfinissable, entre le vert et l'ocre, dans les verres. Il s'en exhala aussitôt une fragrance ardente, envoûtante, poivrée. Il en tendit un à Côme. Dans le dé à coudre translucide dansaient des particules légères, résidus d'une distillation qui n'avait rien d'industrielle.

— Je ne le sors que pour les grandes occasions.

— Je ne suis pas sûr d'en avoir besoin, Alain.

— Je parlais pas de ça. C'est de l'autre que tu as besoin. Celui-ci, c'est pour marquer le coup.

Le toubib leva son verre, le brandit vers Côme, le fit tinter contre l'autre, le porta à sa bouche. Il aimait passionnément cette liqueur de noix aux herbes, concoctée par un de ses patients, qui venait de passer l'arme à gauche, rongé par son cancer et par sa gnôle. Aussi s'interdisait-il d'en déboucher une bouteille pour lui tout seul. Mais il jugeait que, vu ce qui venait d'arriver à l'échalas – et qui n'était rien à côté de ce qui allait lui arriver ensuite – le temps était venu de lui remplir les veines.

Côme fit passer l'eau-de-vie sous son nez, s'emplissant de l'arôme, et la première goutte lui réchauffa aussitôt le squelette, épousant les contours de

son tube digestif. Ses joues s’empourprèrent, une larme lui vint aux yeux, il sentit sa gorge prendre feu, dans un bouquet explosif d’huiles et d’épices. Un délice. Un poison. Il vit alors Duplant reposer son verre – vide – et tirer à lui le carton à chaussures. Il attrapa le couvercle, souffla dessus, dégageant un nuage de poussière. À l’intérieur, un papier kraft était roulé en boule. Duplant s’en saisit avec autant de méticulosité que pour le bouchon de la liqueur. Il déroula lentement la pellicule froissée.

Soudain, Côme tressaillit. Dans la main droite ouverte du toubib, étendue à plat, se trouvait un pistolet patiné. La crosse semblait de bois brut, d’une écorce ayant été cirée naguère. Le canon, noir, mat, paraissait de satin. Au fond du rectangle de carton, avaient roulé des balles. Elles ressemblaient à projectiles d’or effilés. D’où sortait-il ces vestiges ? Qu’est-ce que Duplant, généraliste pépère installé à la lisière de Mirepoix, faisait avec un calibre de cet acabit au milieu de ses crus, dans sa cave à température constante ? Le temps que Côme fasse défiler les questions, l’évidence l’avait gagné : il en avait besoin. Radicalement. Il n’avait jamais vu d’arme. Mais il tendit la main gauche quand Duplant avança l’arme vers lui, d’un geste recueilli.

— Il te sera plus utile qu’à moi, hein.

— Qu’est-ce que c’est ?, demanda Côme pour la forme, en commençant à soupeser le pistolet, à le tourner entre ses doigts, à ressentir la froidure du métal, le quadrillage de bois sur la crosse.

— Un Manurhin.

— Pardon ?

— Un Manurhin, un vieux pétard français des années 50. Sorti des ateliers de la Manufacture des Machines du Haut-Rhin. Indémodable. Maniable par le premier manchot venu, mais je dis pas ça pour toi. Leurs revolvers sont utilisés dans la police, tu sais, le fameux MR73.

Côme se remémora vaguement le titre d’un film, un polar crépusculaire sur un flic pochtron. Il continuait à faire tournoyer l’arme dans sa main. Pendant ce temps, Duplant disposait une étrange pyramide de munitions sur la table de verre rendue mate par la poussière.

— C’est un MR73 ?

— Non, il est plus ancien que cela. Il remonte à la fin des années 50. C’est un Walther-Manurhin PP, pour être précis. Et Dieu sait qu’il l’est. D’origine allemande en 40, fabriqué sous licence par les mulhousiens après-guerre. Une arme de poche, increvable. Tu vas prendre le tout. Je vais remplir le chargeur. Il marche encore parfaitement, j’en suis sûr. Tu sais tirer ?

— Bien sûr que non.

— C’est pas sorcier.

Duplant reprit le pistolet, saisit la crosse à pleines mains, visa un vase. Fit mine d’appuyer sur la détente. Plia le coude violemment, simulant l’effet du recul.

— Bras pliés, surtout pas tendus, tu m’entends ?

— Alain, ça ira. J’apprendrai. Pourquoi possédez-vous ce pistolet ? Vous, ici ?

Duplant baissa les bras, se renfrogna tout à coup. Il entreprit de garnir le chargeur, accumulant les cartouches selon un parfait alignement.

— Disons qu’à une époque il y a quelques barbouzes qui m’auraient bien fait la peau. Tu as entendu parler de l’OAS, du SAC ? Bref, j’ai récupéré cette vieillerie, et j’ai appris sur le tas. J’ai fait comme tu vas faire.

— Vous vous en êtes… servi ?

— Jamais sur autre chose qu’une bouteille de flotte, sur une plage déserte. Pour tester.

L’explication sonnait affreusement faux. Le nom du pistolet, Walther-Manurhin PP, avait fait surgir dans l’esprit de Côme les images des vieux James Bond, sempiternellement équipé d’un Walther PPK. Qu’il pût exister le moindre lien entre l’agent secret britannique et le toubib mirapicien était tout à fait surréaliste. Pour autant, Côme n’avait plus la force de poser de questions, et choisit de gober la version de Duplant. Il empoigna de nouveau

le pistolet, sensiblement plus lourd à présent. Malgré l'attelle, il mima le geste du médecin, visa le même vase, reproduisit le plié de bras, le recul.

— Ouais, pas mal. Tu as pris le coup.

— Vous avez une autorisation pour cette arme ?

— T'es con ou quoi, gamin ?

— Qu'est-ce que je dis si on me demande ce que je fais avec ?

— Non mais tu ne comptes pas te balader avec ça à la boutonnière, quand même ? Tu le planques, tu le gardes toujours sous la main, sur toi, mais tu ne le montres à personne. Officiellement, je n'en ai jamais eu, alors on va continuer comme ça, tu ne l'as jamais eu non plus, c'est tout.

Côme acquiesça. Les choses étaient claires, il allait porter une arme clandestine. Cette seule perspective l'aurait peut-être terrorisé avant-hier encore. Mais, de cadavre en chasse à l'homme, cette détention lui semblait à présent tout à fait naturelle, et même consubstantielle à sa nouvelle qualité : cible. Il était dans le viseur, mais il ne serait pas le seul. Duplant avait refermé la boîte à chaussures, et s'en servait comme d'un plateau branlant pour desservir les verres. Le jour pointait.

— Et maintenant essaie de dormir. J'ai une chambre d'amis, là-haut.

— Le canapé ira très bien.

— Comme tu préfères. Tu sais ce que tu comptes faire, demain ?

— Retourner au Séminaire. J'ai quelques questions à poser aux pensionnaires. Et j'avais promis au Lieutenant chargé de l'enquête sur Marthe de réintégrer les lieux. Je ne veux pas manquer l'appel trop longtemps.

— Tu sais qu'on t'attend, là-bas ? Celui qui t'a intercepté ce soir, il sait où tu vas. Il te guette à Tarbes. Tu peux rester ici.

— Je suis prêt. J'y retourne. De jour. Je reste dos au mur. Et j'ai ça, ajouta Côme en désignant d'un revers du menton le pistolet qu'il soupesait

toujours.

— Tu vas pas prévenir les flics, tout de même ?

Cette répulsion du médecin envers les policiers l'intriguait. Il n'avait pas l'intention de parler à Martel de la course-poursuite de ce soir, mais choisit de pousser encore les questions.

— Pourquoi pas ?

— Mais bon Dieu, parce qu'ils ne te croiront pas ! Enfin, merde, gamin, tu cours après un disparu sans les avoir alertés, tu rentres bourré et tu butes sur une morte, tu ne rentres pas dormir dans ta turne, et tu veux leur raconter que tu t'es fait chasser par un inconnu, sans le moindre témoin, sans le moindre indice ? Tu crois qu'ils vont te prendre au sérieux ?

— C'est sûr qu'avec un flingue sous la chemise, j'arrange mon cas.

— Voilà, raison de plus. Tu as commencé tout seul, tu dois continuer tout seul. Avec moi. Dors, maintenant.

À ces mots, Duplant éteignit la lumière et quitta la pièce. Côme posa le calibre sur la table, canon tourné vers le mur, on ne sait jamais. Il ôta ses chaussures, massa ses pieds meurtris. S'étendit sur les deux coussins du sofa, roula son pull sous sa tête. Dès qu'il ferma les yeux, des fragments d'information défilèrent dans son cerveau, en roue libre. Des fils épars, sans épicentre, sans logique, des lambeaux de piste, des pièces d'un puzzle dispersé. Luc, son virus, ses bouquins. Le Foyer des Âmes Pures, Agnès et le Berger, Madame Kasperek. Marthe, le typhus, la colombe, la porte du Séminaire fermée. Le 4x4 noir à phares blanc et son pilote. L'Evêque endoctrinant sa paroissienne ressuscitée. Les trois séminaristes qui conduisaient en montagne. Un vieillard aux yeux blancs, pulvérisant la vérité de son enfance. Et maintenant, un antique Walther-Manurhin refilé par un médecin anar.

Une révolution, au sens étymologique du terme.

* *
*

X – Vendredi 27 juin

Le frisson l'avait repris en doublant Tarbes. Il avait suffi d'un regard au panneau indicateur pour qu'il sente son échine fondre de sueur, ses muscles se crisper. Mais il ne prit pas la bretelle, et continua tout droit le long de l'autoroute.

Il n'osait pas appeler nuit les deux heures passées à se tortiller sur les coussins du canapé. Son sommeil de façade avait été peuplé de mauvais rêves, de figures hurlantes, de soubresauts métalliques. Il ignorait s'il avait digéré sa journée de la veille. Vers sept heures du matin, un chat était venu le pétrir, ondulant d'une patte sur l'autre. Puis le félin, en quête de pitance, s'était obstiné à lui filer des coups de tête, frottant sa gueule sur ses joues, ses cheveux, son nez, ronronnant de plus en plus fort. Jusqu'à l'éveiller totalement.

Il s'était dirigé à tâtons vers ce qui semblait être la salle de bains du toubib, et s'était désapé en deux secondes pour se propulser sous la douche. Duplant avait disposé, sur un tabouret de formica, une serviette fraîche et un gant de toilette, mais aussi des vêtements de rechange. Les siens, sans doute : un pantalon de velours vert bouteille, beaucoup trop épais pour la saison, un tricot de peau blanc, des sous-vêtements désuets, ainsi qu'une chemise à carreaux relevant plus de John Wayne que de John Galliano. Côme se sécha, sentit ses deltoïdes aussi durs que les pierres de ses montagnes. Enfila les sapes prêtées par Duplant, en appréciant la prévenance du vieil homme. Le linge sentait l'adoucissant bon marché et la naphtaline à plein nez. Côme avait l'impression de se déguiser.

De retour dans le salon, il avait arrangé sa couchette d'un soir, rouvert la boîte à chaussures. Glissé le Walther-Manurhin à l'arrière de son futal, la crosse dépassant à peine. La chemise écossaise recouvrait le tout, et dissimulait le flingue – du moins le pensait-il, sans en être tout à fait certain. Il s'était préparé un café, dégotant dans les placards de la cuisine un filtre pas trop vermoulu et un paquet pas trop éventé. Son nectar n'était pas trop buvable non plus, mais il n'allait pas faire le difficile. Le jour serait long. Il

avait consulté sa messagerie : rien de nouveau. Ni Luc, ni Adrien, ni Martel. Il songea qu'il avait le temps de réaliser la visite qu'il escomptait, avant de retrouver Tarbes, le Séminaire, et le tueur. Il avait fourré ses hardes de la veille dans un sac plastique aperçu dans un coin.

Ce n'est qu'en regagnant son Alfa qu'il avait croisé Duplant. Il le croyait endormi, mais le médecin revenait d'une marche dans la campagne. Chaussé de bottes mouillées de rosée, il avait juste jeté un gilet à gros boutons de bois sur sa veste de pyjama, et se dirigeait vers l'entrée de son garage, suivi d'une douzaine de chats. Les sacs de croquette, avait deviné Côme. Alain l'avait salué presque sans un mot, d'une poignée tonique. Sa main ne faisait pas son âge. Il s'était simplement assuré que le séminariste avait emporté le pistolet, et avait fait un geste mimant un appel téléphonique. Côme avait souri, remercié pour les vêtements, et démarré sa voiture.

Il était à peine dix heures lorsqu'il arriva en vue de Pau.

Après le café, il avait appelé Laplace. Il l'avait manifestement réveillé, mais surtout Laplace ne semblait pas encore remis de l'annonce de la mort de Marthe. Ses mots étaient poussifs. Avait-il continué à picoler après le départ du jeune homme ? Un instant, Côme crut que le recteur allait lui demander si Marthe était toujours morte. Il en vint rapidement à l'objet de son appel : les coordonnées de l'ancien curé de Saint-Lary, il y a bien longtemps. En 1986. Lorsqu'un nouveau-né dans son moïse avait été déposé devant la porte de son presbytère. Ce matin, l'espace d'une heure, c'est sa propre vie qu'il remontait.

Laplace avait mis quelques secondes à percuter, puis il avait bafouillé qu'il avait cela quelque part. Côme l'avait entendu feuilleter des calepins, soulever des papiers, coulisser des tiroirs, et, enfin, se rapprocher du combiné en annonçant « Voilà ».

Il s'agissait du Père Lucien Petit, retraité de leur Mère l'Eglise, qui coulait des jours paisibles à la Maison de l'Annonciation, aux alentours de Pau. Une adresse, quelques mots de réconfort, et Côme tenait sa première étape de la journée. Celle du prêtre qui l'avait confié aux Marsault. Il voulait

savoir, comprendre, ressentir ce que le vieux curé avait éprouvé dans ces instants. Et aussi, confusément, glaner quelque détail qui le rapprocherait de la déduction de Déodat. Qu'il était le fils de sa fille.

Pau se présenta à lui après la sortie 10 et les interminables avenues qui desservaient le centre-ville. Il pénétra le cœur palois à l'heure où le soleil s'était extirpé des Pyrénées, et cognait chaque bâtiment. La pierre blanche dominait les demeures, aux façades ouvragées, opulentes. Des belvédères où il s'était garé, les montagnes n'apparaissaient qu'au-delà d'une végétation luxuriante. Cette jungle tropicale incongrue se dessinait dans la lumière à travers les branches aigues des palmiers. Posé rue Duplaa, il s'était laissé aller dans les rues commerçantes qui levaient leurs rideaux chromés, puis s'était installé à une terrasse surplombant des rails, non loin du château. Il s'était enfilé trois croissants, un expresso serré, un deuxième. Tandis qu'il marchait, il se familiarisait aussi avec le contact froid du canon du revolver, qui lui glaçait les reins et lui rappelait qu'il était en danger. De lipides et de plomb était son petit-déjeuner.

Enfin, à l'heure où il devenait raisonnable de visiter une personne très âgée, il s'était dirigé vers la Maison de l'Annonciation, après avoir demandé son chemin au bistrotier, torchon sur l'épaule, accablé d'un épouvantable accent béarnais. Côme avait cru comprendre que, justement, sa belle-mère était internée dans cette résidence. Internée, c'est le mot que le patron du rade avait employé. S'agissait-il d'un hôpital psychiatrique, de l'un de ces asiles d'aliénés dissimulés sous un nom poétique ?

Côme avait guidé l'Alfa jusqu'à la Maison de l'Annonciation, suivi l'Avenue De Gaulle, l'Avenue Leclerc. Les militaires de renom escortaient son sillage, baptisant sa première arme à feu. Il bifurqua à un rond-point, enroula un second, déboucha sur une petite ruelle. Aussitôt, un panneau directionnel lui indiqua qu'il était à bon port. Il s'engagea dans une allée centrale, par des grilles ouvertes, contourna une fontaine à sec, et se gara devant les portes vitrées du bâtiment de ciment gris. Une plaque de plexiglas, jouxtant l'entrée à tourniquet, le renseigna : « Résidence Alzheimer ». La Maison était ainsi spécialisée dans les patients affectés de cette maladie. Côme passa le sas en rotonde et se pointa devant un comptoir,

derrière lequel une nonne maigrelette s’affairait. L’endroit dépendait donc d’une congrégation religieuse, rien d’étonnant à ce qu’un ancien prêtre y séjournât. À sa vue, Côme visualisa soudain l’image de Marthe, qui, cela dit, devait faire le double du poids de celle-ci, volatile décharné dans son habit gris-blanc.

— Bonjour, ma Sœur, je viens faire une visite au Père Lucien Petit.

— Vous êtes de la famille ?, questionna la religieuse d’un ton neutre, comme s’il s’agissait d’une formalité dont la réponse n’influerait en rien sur la suite des évènements.

Pour autant, il choisit de ne pas mentir, et opta d’emblée pour la véritable réponse, celle qui, dans ces murs, sonnerait comme un sésame.

— Pas du tout, non. Je suis l’un de ses anciens enfants de chœur. Je suis de passage et je voulais le saluer.

La Sœur leva les yeux de sa paperasse, considéra le jeune homme d’une œillade bienveillante. Elle sembla remarquer qu’il était bizarrement accoutré, mais n’en dit rien. Elle consulta la pendule de bois et d’or qui oscillait au-dessus d’elle, et décréta l’autorisation : « C’est bon, il est dans sa chambre. La 102, premier étage gauche ». Puis, tandis que Côme se dirigeait vers l’ascenseur, elle ajouta : « Si cela fait longtemps que vous ne l’avez pas vu, vous allez le trouver… changé. Ne le fatiguez pas trop, s’il vous plaît ».

Côme fit signe qu’il avait compris, et prit l’escalier. Arrivé au premier étage, il débarqua dans un couloir de linoléum bleu aseptisé. Les murs tapissés de papier de verre blanc à chevrons étaient ornés de cadres, aquarelles de scènes marines bon marché. Il émanait de l’endroit un effluve piquant d’éther, mêlé aux relents de nettoyant de sol chimique, le tout exhalé par la chaleur pesante des lieux. Surtout, il pressentait que ces odeurs en couvraient d’autres : celles des vieillards malades. L’âcreté de l’incontinence, la bouffe de collectivité, puis, au-delà, le remugle pénétrant de la fin. Il chassa ces sensations qui s’incrustaient dans ses sinus, et se concentra sur les numéros de porte. La 102 était entrouverte. Il frappa puis

entra sans attendre la réponse.

L’homme était assis dans son fauteuil, de trois-quarts dos, en robe de chambre. Il regardait, par sa porte-fenêtre close, s’étendre les jardins de la maison de retraite. C’étaient des pans de pelouse taillés au carré, piqués de sapins et de massifs de fleurs multicolores, savamment disposés pour former un ensemble harmonieux. Les sœurs s’y entendaient en botanique. Le prêtre ne l’avait pas entendu entrer. Côme dévisagea la chambre. Elle était spartiate, des murs peints couleur coquille d’œuf, un radiateur en fonte, des voilages beiges. Le lit de bois, sur lequel avaient été installées des barres métalliques latérales, occupait tout l’espace. À sa tête, la table de chevet supportait un vase de trois fleurs fraîches rachitiques, et un chapelet de buis sur un missel de cuir fendillé, dont le bord des pages avait été doré. Enfin, au-dessus du lit, trônait un crucifix de bonne taille. Le décorum adéquat pour les derniers temps d’un prêtre.

Côme sursauta en s’apercevant que le Père Petit s’était tourné et le fixait. Il réprima un mouvement de recul à la vue du visage du vieil homme. À l’image du missel, il était strié de crevasses, comme des gerçures couvrant toute la face. Les traits étaient décharnés, les vaisseaux bleutés semblaient phosphorescents. Le crâne en obus, parfaitement chauve, était parcouru de veines gonflées, palpitantes, comme autant de fleuves prêts à déborder. Le nez était immense, pointé vers l’avant, et surmontait un sourire figé d’où émergeaient des dents pointues. Enfin, les yeux globuleux étaient à demi-clos, comme si les paupières s’étaient définitivement fixées à mi-chemin des globes oculaires. Côme songea à Daniel Emilfork, l’acteur chilien à la trogne en biseau qui hantait les films de Jean-Pierre Jeunet.

Il s’approcha du fauteuil de skaï marron, baigné de lumière, et bredouilla « Bonjour mon Père ». Le vieillard ne répondit rien. Côme constata que, malgré le soleil qui transperçait la porte-fenêtre et la robe de chambre de laine, ses jambes étaient recouvertes d’un plaid. Ses poignets squelettiques, dépassant des manches béantes du peignoir, reposaient sur les accoudoirs. À leur extrémité, ses membres n’avaient plus de mains que le nom. C’étaient deux amas de phalanges et de cartilages imbriqués. De violents rhumatismes avaient complètement déformé les doigts du prêtre, recroquevillant ses

pouces, rabougrissant ses paumes, entrelaçant ses os. Côme se demanda même s'il pouvait encore tenir un objet.

— Vous êtes nouveau ?

La voix du prêtre le saisit sur place, il s'était presque attendu à ce qu'aucun son ne s'échappe de sa bouche craquelée. Pourtant, s'il lui était difficile de reconnaître dans cet homme le recteur respecté de Saint-Bertrand, qu'il avait connu enfant, le roulis de son timbre lui confirma aussitôt qu'il était bien en présence de l'homme qu'il était venu voir. De celui qui pouvait lui en dire plus.

— Eh bien ?

— Mon Père, je suis Côme Marsault, de Saint-Lary. Je suis le fils de Catherine et Eudes Marsault. J'ai été enfant de chœur auprès de vous. Il y a très longtemps.

— Bien. C'est que, voyez-vous, monsieur, je suis un peu malade à présent. Je ne reconnais plus bien les gens.

Le Père Petit ne le lâchait pas des yeux, et semblait sonder le plus profond de sa conscience pour se rappeler le visage, le nom, le lieu. En vain, de toute évidence. Le séminariste commença à comprendre que sa visite était vouée à l'échec. Pourtant, il décida d'insister. Il avait entendu dans un reportage radio que, parmi les différentes formes que pouvait prendre la maladie d'Alzheimer, certaines effaçaient les souvenirs les plus récents, ceux de l'instant précédent ou de la veille, mais conservaient intactes les réminiscences les plus anciennes, les plus profondément ancrées dans les crânes. Des malades étaient incapables de se rappeler qu'ils venaient de jouer aux cartes, mais pouvaient décrire avec une infinie précision comment ils avaient brisé un carreau d'une salle de classe à l'école élémentaire. Côme tenta de convoquer des scènes familières qu'il avait vécues avec le vieil homme. Il s'assit sur le bord du lit, se plaça face-à-face avec l'étrange regard de Lucien Petit.

— Nous préparions la messe dans la sacristie. Vous choisissiez nos aubes, les cordons rouges qui les ceignaient, les croix de bois autour de nos cous.

Vous distribuiez les rôles, servants d’autel, thuriféraires, grands cierges, petits cierges, sonneur de clochette à l’anamnèse. Vous nous mettiez en rang par deux, et donniez le signal pour la procession. Nous passions par le fond de l’église, remontions l’allée centrale de la nef.

— Ah bon.

— Vous insistiez pour que nous chantions tous les chants de la liturgie. Nous devions les connaître par cœur.

— Si vous le dites. J’étais un prêtre, oui.

— Et vous nous faisiez toujours remarquer que nous ne savions pas allumer correctement l’encens. Il s’éteignait toujours avant l’offertoire. Cela vous faisait râler. Il fallait d’abord porter les charbons à incandescence, en les maintenant par une pince métallique, avant de les introduire dans l’encensoir. Vous finissiez par vous brûler, souvent.

— Ah oui, le charbon, toujours. Sinon ça s’éteint.

— Une fois par an, vous organisiez un goûter pour nous au presbytère. Il y avait des viennoiseries, du pain que vous faisiez vous-même. Et nous jouions aux petits cyclistes avec vous sur une gigantesque planche de contre-plaqué où vous aviez dessiné un circuit. Vous preniez toujours les Molteni. L’équipe d’Eddy Merckx.

— Eddy Merckx, ah oui. Quel coureur, hein ? Vous êtes venu me parler d’Eddy Merckx ?

— Non, je suis venu vous parler d’un enfant.

Côme prit une grande inspiration. Une chance sur cent que le prêtre, frappé de cette maladie, se remémore cet événement survenu si longtemps auparavant.

— En 1986, vous étiez déjà recteur de Saint-Lary-Soulan.

— Oui.

— Il s’est passé quelque chose d’étonnant, cet hiver-là, d’anormal dans

votre église, voyez-vous de quoi je veux parler ?

— Non.

— Vous avez trouvé un berceau, une nuit. Devant la porte du presbytère. Sous la statue de Saint-Côme. Un bébé abandonné – ou consacré au Seigneur, c'est selon.

— Ah bon.

— Vous l'avez porté aux Marsault. Ils ne pouvaient pas avoir d'enfants. Ils l'ont adopté. Vous l'avez appelé Côme, à cause de la statue.

— Eh bien ?

— Eh bien je suis cet enfant. Je suis Côme Marsault, comme je vous l'ai dit.

— J'avais oublié votre nom.

Côme avait vu juste, la mémoire de l'homme se disloquait en temps réel. Le présent coulait sur lui, n'imprimait plus sa marque. Malheureusement, celle du passé ne semblait guère plus vivace. Côme s'apprêtait à se lever – ne pas trop le fatiguer, avait dit la nonne – lorsque le Père Petit ouvrit les yeux un peu plus grand, et ajouta :

— Dites, c'est important, alors, votre truc.

— C'est très important, mon Père, c'est même vital pour moi, j'ai besoin de savoir ce qu'il s'est exactement passé cette nuit-là.

— Bien. Dans ce cas, ma tête est là-bas.

L'expression interloqua Côme. Le curé perdait-il également la raison ?

Mais le Père Petit, agitant dans l'air sa main estropiée, désignait obstinément le bouquet de fleurs. La table de chevet. Côme pointa l'endroit plus précisément de l'index, le prêtre opina. Côme contourna le lit, ouvrit le tiroir avec l'assentiment du vieil homme. Il vit alors une vingtaine de petits carnets à couverture verte, reliés entre eux par des élastiques épais. Il en

détacha un, le feuilleta. Il s'agissait d'un livre de comptes, du type de ceux qu'utilisaient les commerçants après-guerre pour tenir leur comptabilité, avec le double en papier carbone et des colonnes destinées aux chiffres. Seulement, la totalité des pages était recouverte d'une écriture minuscule, dense, compacte, tracée à la plume. En haut à gauche de chaque page, Côme reconnut des dates. Le carnet qu'il avait ouvert portait celle du 15 mars 1952. Il tenta de déchiffrer les premières lignes serrées, et comprit qu'elles évoquaient une cérémonie d'ordination. Celle de Lucien Petit, à Bordeaux. Ces carnets racontaient sa vie. Ses mémoires. *Sa mémoire*.

— C'est bon, vous les avez trouvés ? Prenez celui qui vous intéresse et amenez-le-moi.

Côme détacha doucement les élastiques, feuilleta les carnets suivants. Tous étaient exactement faits sur le même modèle, le prêtre avait dû prendre l'habitude de tenir ses notes sur des livres de comptes manuels. Une à une, Côme déroula les années, vit entre les lignes le moment où le prêtre avait rejoint la paroisse de Saint-Lary-Soulan, dans les années 1970. Il s'aperçut que le Père ne griffonnait pas tous les jours, mais de loin en loin, lorsqu'un fait notable se produisait, pour lui, pour l'un de ses paroissiens, voire pour l'Eglise de Rome.

Enfin, un carnet débutait en 1985. Côme alla directement à la dernière page, qui s'achevait en juin 1987. Il sut aussitôt que, dans cet opuscule, le Père Petit avait consigné la nuit dont lui avaient parlé Catherine, puis Déodat. Son sang se mit à tambouriner dans ses tempes. Il replaça les autres carnets, referma le tiroir, revint s'asseoir près du prêtre.

— Je dois lire, ils ont dit.

Le Père Petit attrapa le carnet. Plus exactement, il le glissa dans une fente qui se formait entre la paume tuméfiée et l'annulaire rétracté. Il tourna les pages de son carnet. Le ravissement se lisait sur son visage, les dents aiguës émergeaient de sa lèvre inférieure. Il demanda : « Quelle date ? ». C'est alors que Côme s'aperçut qu'il n'était même plus certain de sa date de naissance. Celle qui figurait sur ses papiers officiels était le 10 février 1986. Mais il y avait tout lieu de penser que c'était la date à laquelle il avait été

déclaré à l’état civil. Quand était-il né ? Probablement plusieurs jours avant.

— Début février 86, arbitra-t-il.

Lucien Petit déchiffrait ses propres notes avec une incroyable aisance, sans lunettes. On eût dit qu’il virevoltait parmi les caractères tassés, pareils à des barbelés d’encre. Soudain il désigna d’un index en croche une page qui comportait, en sa marge supérieure, une nouvelle date.

— C’est là.

Côme tressaillit. Le vieillard rehaussa sa couverture, tenta de se redresser sur son fauteuil. Enfin, au bout d’un temps qui parut interminable au séminariste, il lança sa voix intacte, chaude et onctueuse, vers les origines de Côme.

« *5 février 1986*.

Un enfant est venu, mais je ne sais si l’on doit parler de miracle. J’étais endormi, j’ai entendu du bruissement dehors. Je me lève derechef. La nuit est glaciale. Claude a déjà endossé sa veste de laine et ouvert la porte, me dit qu’il n’y a personne. Et puis Claude se penche, que je vois attraper à pleines mains les anses d’un moïse d’osier. Sitôt soulevé, un cri perçant retentit : le hurlement d’un nourrisson. Le son nous glace tous deux. Nous scrutons alentour : pas âme qui vive, si ce n’est cet enfant. Il règne un froid de gueux, nous rentrons avec le moïse et le nouveau-né. D’où vient-il ? Qu’en faire ? Claude et moi ignorons les soins à lui dispenser, la nourriture adéquate. Nous tentons de conserver notre calme. Nous comprenons qu’une personne l’a confié aux bons offices de notre clergé, et a cru bon de le recommander à notre Seigneur Jésus-Christ. Claude me parle de nos œuvres, de nos orphelinats. Il y en a un dans la vallée, vers Lannemezan. Mais j’ai alors une illumination – seul l’avenir permettra de savoir si elle était opportune, instillée par le Père, ou au contraire annonciatrice de malheur. L’épouse Marsault, si dévouée à la paroisse, m’a plusieurs fois confié, en sacrement de réconciliation, son désespoir de ne pouvoir enfanter. L’Huissier est un homme droit. J’ai si peu de temps pour réfléchir, l’enfant hurle de plus belle. Il est réchauffé, à présent, je l’ai placé près du

radiateur, et j'ai ajouté mon châle angora par-dessus sa couverture. À matines, ma décision est prise. Je prends l'enfant, le moïse, je traverse quelques rues, et je sonne chez les époux Marsault. Je leur explique ce qui vient d'advenir. Leur émotion est palpable. Tous trois, nous remettons l'enfant au Seigneur. Nous décidons ensemble de l'appeler Côme, c'est un garçon, en raison de la statue qui orne le frontispice. Il sera baptisé dimanche, le 10. Puisse le Très-Haut accompagner cet enfant dans son chemin de vie. »

Le texte s'achevait par ces mots. Côme s'aperçut alors qu'il avait le visage baigné de larmes, qui étaient sorties sans qu'il ne s'en rende compte. Confusément, il se libérait d'une partie de l'oppression qui le tenaillait. Ce témoignage direct confirmait au moins les propos de sa mère et ceux de Déodat. C'était bien une première certitude : il était l'enfant trouvé par un prêtre sur le seuil du presbytère. Si le Père Petit ignorait, en écrivant ces lignes vingt-deux ans auparavant, qui avait déposé l'enfant devant la porte, lui le savait à présent : selon toute vraisemblance, c'était la fille de Déodat, la gamine terrorisée qui avait visité son père peu de temps avant. La première pierre était posée.

Pourtant, en valeur absolue, ce récit ne lui apportait pas grand-chose qu'il ne savait déjà. Il ne mentionnait pas de lettre laissée à l'attention du prêtre, ni d'objet qui aurait accompagné le curieux fardeau. Pas de nom d'enfant, pas de médaille, de jouet, aucun indice personnel qui eût pu, même de façon infime, rattacher le nourrisson à sa lignée. Il trouva instinctivement cela étrange. Il se figurait qu'une mère, en abandonnant son enfant, devait chercher à l'identifier d'une manière quelconque, à tisser un lien dérisoire, symbolique, par-delà la séparation. Une étiquette cousue, une peluche confectionnée, un hochet d'artisan. Il ne disposait de rien de tout cela, et réprima un frisson en se disant que, peut-être, sa mère à lui n'avait justement rien voulu lui laisser. Sauf la couverture, qui pouvait avoir été ouvragée à la main. Mais qui aurait pu dire où elle se trouvait à présent ? Catherine, sans doute. Hors de question de l'interroger à ce sujet. Quant au Père Petit, il serait à l'évidence incapable de fournir la moindre précision hors de celles qu'il avait notées à l'époque.

Toutefois, un prénom éclata dans l’esprit de Côme.

— Mon Père, qui était Claude ?

— Claude qui ?

— Claude dont parle votre carnet. Celui qui… m’a trouvé le premier. Ou… la première.

— Je ne sais pas, mon enfant. Je ne souviens pas d’avoir connu un Claude.

— Une personne vivait avec vous, au presbytère de Saint-Lary ?

— Mais je ne me rappelle pas y avoir habité, comment voulez-vous que je sache qui s’y trouvait, allons ?

Côme comprit que cette phrase, teintée de reproche, marquait la fin de leur entretien. Les paupières du prêtre étaient de nouveau mi-closes, il avait laissé glisser le carnet sur ses genoux. Côme se pencha à lui, le remercia, remit sa couverture en place. Il réalisa alors que le prêtre avait fait le même geste pour lui, une nuit d’hiver, vingt-deux ans plus tôt. À cette pensée, il faillit se remettre à pleurer. Il se redressa, salua le vieillard.

Alors, levant sa main informe, celui-ci traça dans l’air un signe de croix en direction du séminariste, sourit et articula, de sa plus belle voix, en souriant :

— Cessez de vous tourmenter : Il veille. Vous Lui êtes consacré, vous savez.

Le Père Petit avait donc, malgré la maladie qui laminait ses états de conscience, saisi le lien qui existait entre la scène issue de son propre carnet, et le garçon qui était venu le voir.

Côme tourna les talons, sortit dans le couloir, retrouva l’odeur mélangée du couloir bleu. *Consacré*. Il comprit qu’il avait été, dès ses premiers instants, dédié à Dieu par le prêtre qui l’avait trouvé, et par ses parents adoptifs. Tout son parcours de foi, jusqu’à l’entrée au Séminaire, n’avait-il été que la concrétisation de cette destinée ? Avait-il été libre de choisir cette

voie ? Il l’avait toujours cru.

Mais à présent, fort de la révélation de ses origines, il ne savait plus s’il devait y voir la marque d’un conditionnement larvé, d’une prédestination quasi-mystique, ou plus simplement l’attrait d’un adolescent pour une religion qui avait jalonné son enfance.

* *
*

La racine des cheveux tirait un peu, comme il avait coutume de dire les lendemains de java. La liqueur avait été de trop, sans doute, et il la ressentait comme un turban d’acier lui enserrant le crâne. Ses premiers patients s’étaient pointés très tôt. Il en avait enquillé deux ou trois, attendant le moment où il devenait décent d’appeler un centre de recherche. Il avait ouï-dire que l’Institut Pasteur avait ouvert une antenne à Toulouse, du même type que sa branche déconcentrée de Lille. Il était persuadé que ses responsables seraient, d’une façon ou d’une autre, en contact avec les professeurs de médecine qui avaient signé les articles sur le typhus dans les années 1970.

Au standard, il se présenta en déclinant son titre de médecin, en espérant qu’il lui ferait office de laissez-passer. Il demanda à parler au service de virologie. L’hôtesse lui demanda poliment, un brin condescendante, s’il voulait bien parler de l’Unité Infection et Immunité. Il répondit : « Mais naturellement, Mademoiselle, qu’attendez-vous pour me les passer, j’ai des patients qui poireautent, vous me direz que c’est leur raison d’être, mais soyez gentille, transférez-moi à cette Unité ».

Après quelques bips, qui lui avaient permis de s’emparer d’un bloc tout neuf de post-its fuchsia, Duplant entendit la voix filamenteuse d’un homme. Il se présenta de nouveau, et demanda à parler au chef de l’Unité Infection et Immunité. « C’est moi », répondit son interlocuteur. Duplant embraya sans protocole.

— Je cherche des informations sur un virus bien particulier : celui du typhus.

— Le murin ? Le normal ?

— L’épidémique.

— Ah, le *Rickettsia Prowazeki* ? Nous ne l’étudions plus beaucoup, de nos jours. Mais si je peux vous être utile ?

— Oui, l’un de mes patients a des symptômes singuliers, et par recoupements, j’en suis venu à me demander si…

— Vous exercez où ?

— Mirepoix. Ariège.

— Il est Africain, votre patient ?

— Non.

— Sud-américain ?

— Non. Il est de Mirepoix.

— SDF ?

— Non plus.

— Alors c’est parfaitement impossible. Rassurez-vous, rassurez-le, je ne sais pas ce qui vous a mis sur cette piste idiote, mais le *Rickettsia Prowazeki* ne sévit plus dans nos terres.

— Je veux tout de même me renseigner. Disons par culture personnelle.

— Vous avez de drôles de hobbies.

— On n’en sait jamais assez. Vous savez, vous êtes un ponte sur tous ces sujets-là, moi je suis un médecin de campagne, un péquenaud du métier, en quelque sorte, alors quand l’occasion m’est donnée de bosser les fondamentaux, même sur un diagnostic erroné, je n’hésite pas.

Il avait décidé de la jouer flagorneur, ce qui fonctionnait souvent à merveille. Il crut entendre le type sourire à travers le téléphone. Bien vu. Il enchaîna.

— J'ai constaté que des confrères toulousains avaient écrit sur le sujet il n'y a pas si longtemps, sur des formes mutantes du typhus, agressives, résistantes. Vous voyez de qui je veux parler ?

— Récemment ? Non, je ne vois pas. Mais dites donc, vous vous êtes déjà documenté, à ce que je vois.

— Quand je dis récemment, je veux dire il y a trente ans. Deux professeurs en virologie du CHU de Toulouse. J'ai les noms, pas loin, je vais vous les retrouver.

Il souleva avec frénésie une demi-douzaine de post-it avant de décrocher celui où il avait noté le nom des deux auteurs.

— Voilà, j'y suis : Professeur Van Meyde et Professeur Fontana.

— Oui, en effet, leurs noms me sont familiers. Et vous voulez savoir quoi, au juste ?

— J'aimerais leur parler de leurs travaux. Ou les rencontrer. Savez-vous où je peux les contacter ?

— Vous avez essayé au CHU ?

Mais quel con ! Il n'avait même pas pensé à appeler tout simplement le Centre Hospitalier, dont il connaissait pourtant par cœur le numéro de chaque service. Concentré sur le typhus, il s'était compliqué la vie. Il aurait fait un piètre flic – ça tombait bien, d'ailleurs.

— Parce que Van Meyde exerce toujours là-bas.

— Au CHU ?

— Oui. Nos équipes ont collaboré, parfois. Tentez votre chance. Fontana, j'en ai entendu parler – en bien, un excellent chercheur, mais il a pris sa retraite voici plusieurs années, à ma connaissance.

Duplant remercia et raccrocha. Van Meyde devait être sacrément jeune lorsqu'il avait signé l'étude sur le typhus avec Fontana, pour être encore en activité à l'hôpital de Toulouse. Quoi qu'il en soit, il connaissait le destinataire de son prochain appel. Pour l'heure, Madame Etcheverry l'attendait pour se plaindre, parler de sa fille et embarquer ses gélules de fortifiant.

* *
*

Un seul message laissé sur le portable.

Côme avait salué la Sœur de l'accueil, regagné sa voiture et vérifié sa boîte vocale : les téléphones mobiles étaient interdits à l'intérieur de la Maison de l'Annonciation. Sur un ton qui se voulait paisible, le Père Vax demandait où il se trouvait, s'inquiétait de ne pas l'avoir vu réintégrer les locaux du Séminaire, ajoutant que le Lieutenant Martel lui avait posé la question. Il ne rappela pas, il était déjà en route vers Tarbes. Martel était donc sur les lieux, ce qui le rassura. Il serait à destination avant onze heures et demie. Une petite demi-heure de route, à peine. Le temps de vérifier une information.

— C'est encore toi, Côme ?

La voix de Laplace ne s'était pas arrangée depuis l'aube. Elle trahissait toujours une inhabituelle langueur. Côme avait vu juste : le curé avait passé la nuit à descendre son stock de bière, à s'assommer pour effacer l'annonce de la mort de Marthe. D'autres ecclésiastiques auraient plus volontiers écoulé les heures à genoux sur un prie-dieu, dans le silence de leur oratoire. Le colosse à moustache avait opté pour une solution différente, et pour tout dire sensiblement moins catholique. Côme ne s'en émut pas et espéra seulement qu'il serait assez frais pour le renseigner.

— Tu as vu le Père Petit, alors ? Comment est-il ?

— En bonne forme, mentit Côme, qui ne voulait pas ajouter du malheur au malheur – la maladie du vieillard au meurtre de la Sœur.

— Ça lui a fait plaisir de te voir, n’est-ce pas ?

— Certainement, quelque part. Dis-moi, qui est Claude ?

— Quel Claude ?

— Un ou une Claude, qui a vécu au presbytère avec le Père Petit vers le milieu des années 1980.

— Qui veux-tu qui ait vécu au presbytère ?

— Cherche, s’il te plaît. Peut-être a-t-il hébergé quelqu’un, un certain temps. En février 86, pour être précis. Un hôte de passage, un religieux amateur de ski venu passer la saison à deux pas de Piau-Engaly. C’est important.

— Je vais vérifier.

— Merci. Rappelle-moi sur mon mobile. Et tant que j’y suis, as-tu remarqué ces derniers jours la présence d’un véhicule noir de grosse cylindrée, dans le village ?

— Les estivants commencent à arriver, alors oui, il y en a sans doute, mais je n’y fais pas attention. Je ne suis pas très bagnole.

— Cela ne fait rien. Rappelle-moi pour Claude.

Les faubourgs de Tarbes se détachaient déjà, écrasés sous le soleil brûlant qui caressait midi. Une tension sourde coulait crescendo à travers ses veines à mesure qu’il s’approchait de la cité. L’attendait-on ? Cela ne faisait aucun doute dans son esprit. Une certitude, même : celui qui l’avait manqué la veille savait qu’il réintégrerait tôt ou tard le Séminaire. Ce n’était pas la peur qui s’instillait en lui, en un goutte-à-goutte venimeux. C’était la colère, la rage, et l’envie de buter l’étrangleur. Il se demanda si le flingue qu’il portait au dos ne commençait pas à lui diffuser des ondes.

Il pénétra dans la ville, suivit le fil des ruelles. À chaque instant, il lançait

des regard obliques en tous sens. Dès qu'il ralentissait, pris dans le trafic, sa conscience se mettait aux aguets. Prêt à toute éventualité. Son corps entier se tendait au moindre mouvement d'un piéton, à la vue d'une camionnette anormalement garée, au vrombissement d'une moto qui surgissait dans le rétro. Chaque feu rouge, chaque stop, chaque attente, lui était une épreuve. À tout instant, il était prêt à retrouver son adversaire de la nuit, en 4x4 noir, ou sous une autre forme, grimé, tapi, il avait tout imaginé. On allait achever le boulot, à Tarbes. Il était la proie, et il revenait au terrier.

Enfin, à quelques encablures du Séminaire – rien ne s'était passé –, il repéra une place, un créneau de traviole, tout proche de la cathédrale. Tandis qu'il contre-braquait pour la troisième fois, il entendit tout proche le deux-tons hurler à travers le tumulte routinier. Il fixa le rétroviseur, tétanisé. Il vit la fourgonnette bleue déboucher au coin de la rue. Il comprit aussi sec qu'elle venait du Séminaire. Martel et ses collègues se baladaient en break, il l'avait noté la veille. Il y avait donc autre chose, pour que le panier à salade soit de sortie. Sa gorge se noua, il coupa son moteur au moment où les flics le doublaient sans un regard. Un pneu sur le trottoir, l'autre dans le vide, il abandonna l'Alfa et courut vers la porte cochère, se retournant tous les deux mètres. Enfin, il atteignit son but. Déverrouilla l'ouverture, pesa de tout son poids, se retrouva sous la voûte. La porte intérieure était close. Il saisit la poignée. Entra. Remonta le couloir sombre.

Il rasait les murs, au sens propre. Son épaule droite, endolorie encore de la chute, frôlait la paroi de feutre, et il pensait ainsi étendre son champ de vision, gommer les angles morts. Pas un bruit. À chaque pas, il pesait le danger d'un sniper, d'un étrangleur, d'un bourreau qui jaillirait des ténèbres. Il ne contrôlait plus grand chose, en vérité. Mais il sentait la morsure du métal dans le bas de son dos. La froidure du canon lui conférait une once de certitude dans ce décor familier devenu soudain hostile.

Il parcourut ainsi les dix mètres qui séparaient le porche du hall d'entrée. Personne ne lui avait sauté dessus. Il allait pouvoir mettre fin à son apnée en passant dans la grande pièce – en se mettant à découvert. Mais là où il s'était préparé à une voûte silencieuse, il découvrit une grappe de camarades figée au centre de la pièce haute. Les séminaristes étaient réunis là, debout,

pantelants. On eût dit qu'ils l'attendaient. Pourtant, dans le même temps, ils semblaient ne pas remarquer sa présence. Ils avaient le regard dans le vide. D'une œillade, Côme saisit qu'il manquait quelqu'un. Quelqu'un d'autre que Luc. *Que s'était-il passé, cette fois* ?

Il n'eut pas le temps de poser la question, ni de faire l'inventaire des tronches. Vax venait de sortir violemment de son bureau, bloc de courroux, barbe en-dedans, épaules renfrognées. Dès qu'il aperçut Côme, le jeune homme sut que la foudre allait s'abattre sur lui. D'un geste, le Supérieur lui fit signe de rentrer dans le bureau, puis claqua la porte derrière lui.

— Nom de nom, Côme, qu'est-ce que vous foutez ?

Le Père Vax n'avait pratiquement pas desserré les mâchoires. La veille, au lendemain de sa cuite et du meurtre de Marthe, Vax lui avait demandé d'abandonner ses recherches et de se tenir à carreaux. De ne plus faire de vagues. Et voilà que le séminariste découchait, sans prévenir, et se pointait la bouche en cœur le lendemain midi, vêtu de frusques dépareillées puant la naphtaline. Il y avait de quoi demander des comptes.

— Mon Père, commença Côme sur le ton de l'apaisement, je suis simplement resté passer la nuit à Saint-Lary.

— Ah oui ? Et où ça, s'il vous plaît ? Parce que j'ai appelé vos parents, et le Père Laplace, vous n'êtes même pas passé voir les premiers, vous avez dîné avec le second, et après, qu'est-ce que vous avez fichu ? Vous avez encore écumé les bistrots ? Dormi sous un pont ? Ou dans votre voiture ?

Traité comme un gamin désobéissant, Côme ne répondit pas. Il n'avait même pas pensé à l'explication qu'il fournirait au Supérieur. Il n'avait pas anticipé son coup de semonce, qui lui sembla démesuré. Il n'avait aucune histoire à lui servir. Quant à la vérité – l'accident devenu tentative d'assassinat, les heures de route, le refuge à Mirepoix – il n'était pas question d'en dire un mot à Vax.

Et puis, soudain, alors que Côme avait décidé de faire le dos rond et de laisser passer l'engueulade, le Supérieur s'affaissa d'un seul coup sur son fauteuil. Il baissa la tête, se massa longuement la nuque avec les deux mains

jointes. Il s’était tassé, sous l’effet d’un invisible poids. Un soufflé qu’on dégonfle. Au bout d’un moment, il glissa :

— De toute façon, ça n’a plus d’importance, maintenant. Vous êtes là… Et ils l’ont arrêté.

Côme s’agrippa à sa chaise – son poignet explosa de douleur. Il se demanda s’il avait bien entendu.

— Arrêté qui, mon Père ?

Vax leva des yeux immensément tristes, noyés de désespoir. Il avait encaissé la mort de Marthe, sa fidèle comparse. Et il était en train de perdre pied face à un autre rebondissement. Ses calots étaient éteints, vidés de la chaleur enrobante qu’ils dégageaient d’ordinaire.

— Yoland, mon fils. Ils ont arrêté Yoland.

Le prénom claqua dans la tête de Côme comme une détonation. Il saisit aussitôt l’attroupement incomplet du hall. En une fraction de seconde, il revit les silhouettes, les visages hagards. La haute stature sèche de Thierry. Les joues rebondies de Thaddée, et le sifflement d’asthmatique qui accompagnait ses moments de panique. Les boucles dorées de Maxence. L’invariable vareuse d’Olivier. Le maillon manquant était Yoland, l’Espagnol massif aux épaules tombantes. Côme repensa aussi au deux-tons, à la fourgonnette qu’il avait vu passer : l’interpellation venait tout juste de se produire. Et avait sans doute eu lieu devant tout le monde : le Supérieur, les copains, les enseignants. Le trauma planait encore sous les boiseries.

Côme ne trouvait rien à dire, ni parole de stupeur, ni mot de réconfort pour le vieux Supérieur qui paraissait fondre sur son dossier. Les questions tournaient et retournaient dans sa tête, avec le visage piqué de brun du Navarrais. Et un leitmotiv, instinctif, entêtant : *c’est impossible*. La seule interrogation qu’il parvint à formuler, cloué sur sa chaise, fut une sorte de « pourquoi ? » susurrée du rebord des lèvres. Il faut croire que le Père Vax décrypta les syllabes, car il reprit d’une voix d’outre-tombe :

— Des traces. Sur la dépouille de Marthe. C’est tout ce que m’a expliqué

le Lieutenant.

— Comment les choses se sont passées ?

— Hier, toute la journée, les policiers ont travaillé ici. Ils ont placé l'aquarium sous scellés, ont effectué des prélèvements, des marquages. Des gars en combinaison blanche n'ont pas cessé d'aller et venir dans le couloir, on n'était plus chez nous. Puis tout ce qu'ils avaient récupéré est parti en urgence dans un laboratoire. Tôt ce matin, le Lieutenant Martel est arrivé, avec une escouade de collègues. Ils m'ont annoncé qu'ils détenaient les résultats des analyses. Déjà, j'ai dit. Ils m'ont répondu que ça n'allait pas me faire plaisir, mais qu'ils avaient vu juste, que l'assassin était l'un d'entre vous…

Côme imaginait la scène, les flics faisant irruption, sirènes hurlantes, brandissant les tests scientifiques. Le Lieutenant Martel avait dû prendre le Supérieur à part, lui annoncer le verdict des tests avant d'interpeller le séminariste. Vax était autant dévasté par la violence des faits que par le nom du suspect.

— Le Lieutenant m'a décrit le protocole suivi pour les identifications. Je n'ai rien compris. Visiblement, ils avaient prélevé un peu de vos salives, et les ont comparées à je ne sais quoi qu'ils avaient trouvé. Toujours est-il qu'il m'a tendu une feuille de papier où figurait, dans un encadré noir, le nom de Yoland. J'ai cru que j'allais faire une attaque, mais je me suis ressaisi. J'ai demandé à pouvoir le lui annoncer moi-même. Le Lieutenant a accepté, à condition qu'il se tienne avec sa brigade à l'entrée de mon bureau. Alors j'ai convoqué Yoland. Je lui ai exposé la situation. Il n'a pas esquissé un geste. Pas une protestation. Il m'a écouté, simplement. Et il a attendu que la porte s'ouvre. Je les ai appelés. Ils sont alors rentrés comme des fous, comme s'il s'apprêtait à me garrotter. Ils se sont précipités sur lui. Ils lui ont mis les menottes, tu te rends compte, les menottes, ici, au Séminaire, devant moi…

Le Père avait prononcé ces phrases sur un ton de dégoût. Que l'on eût osé entraver l'un de ses séminaristes dans ses propres murs lui apparaissait comme un outrage ultime.

— Ils pensent qu'il a étranglé Marthe… Ce n'est pas concevable, tu comprends… Forcément, ils se trompent… Ils vont s'en apercevoir, forcément…

À présent, Vax parlait pour lui-même. Il n'avait plus rien à apprendre à Côme. Il commentait son propre désarroi. Son monde qui s'effondrait, avec le meurtre de son intendante et de son amie, commis par l'un de ses sept séminaristes, qu'il considérait, promotion après promotion, comme ses enfants. Il ne songeait même plus à Luc, à questionner Côme sur les recherches qu'il lui avait interdit de poursuivre – mais pouvait-il être dupe de la désobéissance du jeune homme ?

Le soliloque continuait, cousu de dénégations et de remords, jusqu'au moment où le Supérieur parut s'apercevoir de la présence de Côme. Il le pria instamment de quitter la pièce et de rejoindre les autres au réfectoire. Ajouta qu'il les tiendrait au courant des suites de l'enquête.

Côme était groggy. Le nom de Yoland, sa tronche d'ours mal léché, ne quittaient pas ses pensées. Il ne savait que penser, il était incapable de penser. Une sensation chassait l'autre. Le doute le disputait au soulagement. Mécaniquement, il sortit – en demeurant face à Vax, de peur que celui-ci ne repère la protubérance que formait l'arme dans son dos. Le danger s'était-il évaporé avec l'arrestation du Navarrais ? Son instinct lui soufflait qu'il n'en était rien – sa raison était infoutue de lui souffler quoi que ce soit. Il décida de repasser par sa chambre, pour poser son sac et une question.

Sitôt dans son réduit, il ressentit enfin une forme de sûreté. Il pouvait contrôler chaque angle du regard, et décida de ne pas rester dans l'axe de la fenêtre. Il espéra qu'il n'était pas en train de tourner parano. Il déposa son baluchon au pied de son lit, profita du répit pour se changer et passer des fringues normales. Une chemisette de lin beige, un bermuda de forme pirate, de confortables chaussures de sport. Après quoi il coinça le Walther-Manurhin sous son short, en vérifiant qu'il ne glissait pas à chaque mouvement.

Il attrapa son téléphone portable, et composa le numéro d'Adrien. Pour une fois, c'est lui qui allait lui apprendre un scoop.

— Tu en as mis, du temps. Une messe qui s’est prolongée ?

— Il m’est arrivé des bricoles. Je te raconterai. J’ai besoin de toi, il faut que tu ailles aux nouvelles.

— Auprès de Martel ?

— Exactement. Il semble qu’il ait arrêté l’un de nous, ce matin, un nommé Yoland Perez Moreno. J’aimerais savoir ce qu’il a contre lui, au juste. Notre Supérieur m’a parlé de traces trouvées sur le cadavre, et j’aurais aimé…

— Des cheveux.

— Pardon ?

— Les gars de Jean-Marc ont trouvé des cheveux à côté du corps de la victime. Ils les ont confrontés à vos ADN respectifs : c’étaient ceux de Perez, à 99,99 %.

Des flashes contradictoires défilèrent dans l’esprit de Côme. La première question, la plus futile, était : comment se faisait-il qu’Adrien soit déjà au courant de la preuve scientifique ayant conduit à une interpellation qui venait tout juste d’avoir lieu ? Le Lieutenant était sacrément bavard envers lui. On avait vu partenaire de squash moins volubile. La seconde, qui prit le pas aussitôt, fut celle-ci : comment se faisait-il que l’on ait retrouvé, isolés, si nettement analysables, des cheveux de l’Espagnol alors qu’au moins deux autres séminaristes s’étaient ébroués près du corps ? Il se revoyait, tâtant les joues de Marthe, dessoulant dans l’instant, avant de bondir paniqué réveiller Vax. Puis il visualisa Thierry, à califourchon, dispensant en vain les gestes des premiers secours. Tous deux avaient dû en laisser, des particules organiques, des phanères – ces fragments d’ongles, de peau, de cheveux, des empreintes digitales, des gouttes de sueur peut-être. Se pouvait-il que, dans ce minuscule local piétiné par deux séminaristes, sans compter ceux qui attendaient cramponnés à la porte, la police soit parvenue à déterminer avec certitude que ces cheveux-là, attribués à Yoland, étaient ceux de l’assassin ?

À moins que les extraits capillaires de Yoland aient été retrouvés parmi un

bouquet d'ADN différents, mais que, précisément, l'Espagnol ait été le seul dont la présence sur les lieux ne s'expliquait pas ? Côme se rappela en un éclair que Perez Moreno avait déclaré, pour moitié en espagnol, qu'il avait croisé Marthe dans le couloir, et que chacun d'eux avait repris son chemin, elle vers l'aquarium, lui vers sa chambre. Ensuite, lorsque tout le monde était accouru, il voyait distinctement Yoland appuyer son front sur la paroi de verre de l'aquarium. *Mais de l'autre côté*. À l'en croire, donc, le Navarrais n'avait pas mis les pieds dans le local de Sœur Marthe. Pourtant ses cheveux s'y trouvaient. Il avait dû servir la même version aux flics. Ils avaient recoupé les déclarations et les analyses ADN. Ecarté tous ceux dont les traces avaient été retrouvées près du corps mais qui avaient admis leur présence. De ce tri sélectif était ressorti Yoland. Qui avait menti, certes. Cela signifiait-il ipso facto qu'il avait tué ? Les policiers avaient-ils autre chose pour l'incriminer ? Un témoignage ? Probablement pas, personne n'ayant aperçu quoi que ce soit, selon ce qu'ils s'étaient dit le lendemain du drame. La mémoire était peut-être revenue à l'un des résidents. Par ailleurs, Yoland avait reconnu qu'il était le dernier à avoir vu Marthe en vie. Il était indiscutablement le premier de la liste des suspects. Ses cheveux dans l'aquarium, qui contredisaient ses déclarations au Lieutenant, avaient achevé le boulot.

— Côme, tu m'écoutes ? Je te disais qu'il a été placé en garde à vue. Il devrait être mis en examen au plus tard demain, pour homicide volontaire.

— Il se défend ?

— Pour l'instant il garde le silence, a priori. Il ne donne pas d'explication. Il ne nie pas franchement non plus.

— Tu me tiens au courant ?

— Qu'est-ce que je suis en train de faire ?

— Eh ben continue.

Côme se dirigeait déjà vers l'escalier, et rejoignit le réfectoire, guettant l'accueil qui lui serait fait par ses congénères. Ils étaient déjà tous installés, mais, à la différence de la veille, s'étaient regroupés autour d'une même

tablée. Même le Père Simonet était à leurs côtés. Entre eux, aucune place n'avait été laissée vacante. Le symbole était clair : ils faisaient bloc. Il se demanda si cela avait été fait inconsciemment, ou si quelqu'un avait désigné les chaises. Pourtant, en s'approchant d'eux, lorsque le soleil eût fini de lui brûler les yeux, il distingua le détail de leurs visages, de leurs iris, et n'y lut que consternation. Dans les gamelles saignaient des rondelles de betteraves. Mais ils avaient autant envie de déjeuner que de se foutre par la fenêtre.

Il prit place à la gauche de Thaddée, en face de Simonet et en-dessous du silence. L'heure n'était pas aux banalités, les enseignements n'intéressaient pas plus les enseignants que les séminaristes. Il se servit de crudités, et sentit que chacun de ses gestes était épié. Avaient-ils déjà parlé entre eux de l'arrestation du matin ? Ils avaient en tout cas probablement remarqué son absence, la nuit précédente, et il s'attendait à des questions sur ce point. Rien ne vint. Personne ne se risquait à prendre la parole. Côme se décida, il n'était plus à ça près.

— Martel vous a parlé, à propos de Yoland ?

— Non, répondit Thierry, il n'a parlé qu'au Père Vax. C'est lui qui nous a expliqué la situation.

— À nous non plus, confirma Simonet, englobant sans doute dans son « nous » les enseignants qui se trouvaient sur place : Dintrans, Mer et lui-même.

— Et qu'est-ce que vous pensez de son arrestation ?

Sa question fit un effet bœuf.

— Tu manques pas de culot, putain…

Olivier n'avait pas tardé à l'allumer. Impossible de savoir ce qu'il lui reprochait exactement : sa nuit d'absence, sa cuite de mercredi, ou simplement le fait qu'il aurait préféré que ce soit Côme qui parte en garde à vue plutôt que Yoland, leur « grand frère ». Thierry, forcément, intervint pour éviter la confrontation au sein de la communauté qui se fissurait en temps réel.

— Nous sommes tous interloqués, Côme. Nous ne pouvons pas croire que Yoland ait commis cet acte atroce. Il s'agit d'une erreur, à coup sûr. Nous faisons confiance aux policiers pour le disculper. Cela ne saurait durer.

— Il nous a dit qu'il l'avait croisée le soir, et qu'il était allé se coucher. Nous, on le croit, ajouta benoîtement Thaddée.

— Il n'aurait jamais fait ça à Marthe, il l'adorait, nota Maxence, qui avait bavé du jus de betterave et ressemblait à un vampire frisé.

— Tu t'attendais à quoi ?, termina Olivier. Qu'on te dise qu'on était contents, qu'on est convaincus que c'est lui ? Et maintenant, tu vas sans doute nous demander ce qu'on pense de Luc, aussi ?

— Luc, je le cherche encore, et si t'as un indice à me donner, je suis preneur, mais manifestement tout le monde s'en tape.

Côme avait décidé de jouer le jeu d'Olivier. Ça allait un moment, de jouer les collègues sympas, mais il n'était pas d'humeur à se laisser rentrer dans le lard. Avant que Thierry ne joue une fois de plus les bons offices, il remit les gaz.

— Ecoutez, plutôt que de tourner en rond en se frappant la poitrine, on doit essayer de tirer tout ce qu'on sait, tout ce qu'on a vu, et qui pourrait innocenter Yo. Moi, tout d'abord, j'ai une question : où était-il hier soir ?

— Tu veux dire avant-hier soir ?, releva Thaddée.

— Non, j'ai bien dit hier. Je voudrais que vous me résumiez la soirée, surtout celle de Yoland.

— Et toi, t'étais où, si ça te dérange pas trop de nous renseigner ?

Côme fixa Olivier dans les yeux. Autant jouer franc jeu, à ce stade, et tant mieux si cela obligeait quelqu'un à se découvrir.

— Bien, alors je commence. Hier soir, j'ai dîné avec le Père Antoine Laplace, de Saint-Lary. Puis je suis rentré en voiture. Et sur la route, on a essayé de me tuer en me balançant dans le ravin. Ma bagnole a souffert, mais je m'en suis sorti. Je suis allé dormir en terrain neutre. Alors je réitère

ma question, que vous comprendrez mieux : où était Yoland hier soir ?

Les visages s'étaient figés. En face de lui, la frêle figure du Père Simonet paraissait vidée de son sang, ses jouent saillirent puis s'affaissèrent. Thaddée ne mouftait pas, mais crépitait de la bronchiole. Thierry le dévisageait intensément, semblant se demander si son ami bluffait, déraillait totalement, ou disait vrai. Son long visage se pencha soudain, comme s'il avait choisi son inclination, et répondit le premier.

— À ma connaissance, Yoland était ici, avec nous. Pour ma part, je n'ai pas quitté le Séminaire, et suis resté en compagnie de Thaddée. Nous sommes arrivés au réfectoire assez tard, vers 21 heures, et Yoland venait de finir son café. Nous avons échangé quelques mots, et il est sorti. Je l'ai recroisé un peu plus tard, aux sanitaires.

— À quelle heure ?, embraya Côme, dont les artères palpitaient par saccades violentes.

— Disons vers 23 heures 30, au plus tard minuit. Nous avions travaillé après le dîner.

— Qu'a-t-il fait dans l'intervalle ?, reprit Côme, qui détenait déjà la réponse à sa principale interrogation.

— Il était au salon. À la télé.

En prononçant ces mots, à voix basse, Olivier semblait abdiquer. Coopérer avec Côme, lui répondre, marquait son ralliement. Il croyait son congénère. Il l'aiderait. Côme poussa son avantage et invita Olivier à préciser ce qu'il savait.

— Tu l'y as vu ?

— Nous nous sommes même relayés. Deux reportages d'Envoyé Spécial nous intéressaient : lui, celui consacré à l'épopée des All Blacks, qui clôturait l'émission, et moi celui sur la gastronomie moléculaire, qui la démarrait. Au milieu, il y avait un sujet sur les médicaments génériques. Rien à foutre.

— Vous avez tort, ne put s’empêcher de ponctuer Thierry, dont le timbre marquait un vague reproche. C’est un enjeu majeur de notre siècle.

— Si tu veux. Toujours est-il qu’on a discuté pendant tout le document sur les médocs. On a parlé de toi, tiens. On se demandait où t’étais encore fourré. L’espingouin, ça ne le faisait marrer qu’à moitié, tes escamotages. Je lui ai dit de pas s’en faire. Comme quoi, j’ai été bien con. Et lui aussi.

Olivier s’était tourné vers Côme, mais ses yeux ne le fusillaient plus. Il semblait décidément comprendre que la situation était plus compliquée que celle qu’il s’était figurée. Côme saisit, dans ce regard appuyé, qu’il comptait un allié de plus dans les lieux. Inattendu, sans doute, mais précieux.

— Et peut-on savoir pourquoi le déroulement de notre soirée a tant d’importance pour toi ?, questionna Thierry, de son ton raffiné qui pouvait souvent tourner au pédant.

— Surtout, qu’est-ce qui t’est arrivé au juste hier soir, bon Dieu ?, surenchérit Olivier.

Côme considéra ses compagnons de tablée : un enseignant racorni qui dégoulinait de désespoir, quatre séminaristes déglingués, livrés à eux-mêmes, redoutant un danger mais qu’ils n’identifiaient pas. Les stridences des respirations de Thaddée rythmaient l’atmosphère, figurant de façon saisissante les nappes de violon qui accompagnent les montées de tension des films à suspens. Côme mesura, en quelques dixièmes de seconde, les avantages et inconvénients qu’il y avait à dévoiler le détail de sa course-poursuite. À dire sa certitude, aussi, qu’on était sur ses traces. Il ne perdait pas de vue que son traqueur était, potentiellement, assis à cette table. Il fut finalement emporté par cette pensée : si tel était le cas, le fumier pourrait d’autant moins passer à l’action en ces locaux que tous les autres sauraient qu’il était la proie. Le soupçon ne pourrait générer qu’une surveillance mutuelle des séminaristes.

Il leur raconta tout ce qui s’était déroulé. Décrivit le 4x4 noir, donna les horaires de la chasse, évoqua la tempête et les talents de pilote du tueur. Scruta les réactions, les mimiques. Tenta de débusquer, à la manière d’un

joueur de poker, une gêne, une colère, dans le pli d'un sourcil ou la commissure d'une lèvre. Ne vit rien, sinon une trouille en fusion qui les contaminait un à un. Il se convainquit rapidement que bien qu'étant dans le cœur de cible, il était le moins terrorisé de tous. C'est fou ce que l'on s'habitue vite à l'impensable. Lorsqu'il termina son histoire, personne ne souffla mot. Maxence était allé chercher les corbeilles de fruit, et leur cliquètement sur la nappe révéla qu'il tremblait frénétiquement. Ils se liquéfiaient. Côme était de marbre.

Mais déjà son esprit était ailleurs : dans les déductions qu'il tentait de tirer des informations glanées lors du tour de table. La première, immédiate : Yoland était au Séminaire le soir précédent. Deux témoins, trois en comptant Thaddée. Aucun doute possible : le Navarrais, qui venait d'être arrêté pour le meurtre de Marthe, n'était pas le conducteur du 4x4. Le chauffard était donc toujours à l'air libre, il le cherchait. *Ils se cherchaient l'un l'autre*. Côme put sentir ses tripes se soulever. Des autres séminaristes aptes à conduire en montagne, aucun n'avait quitté le nid à l'heure où il bifurquait vers Arreau. Aucun d'eux n'était son prédateur.

Un brugnon flétrissait devant lui tandis qu'il bouclait tant bien que mal son raisonnement. L'alternative était vite faite. Soit les flics se trompaient, et l'assassin de Marthe n'était pas du Séminaire. Soit l'étrangleur du mercredi soir, et le dingue de la Route des Lacs, étaient deux personnes différentes. Quel était le lien entre eux, s'il existait ? Les deux événements, à vingt-quatre heures d'intervalle, pouvaient-ils être parfaitement étrangers l'un à l'autre ? Une sorte de coïncidence sanglante ? Impossible. Un seul homme, en vérité, pouvait réconcilier les deux pistes : un séminariste qui avait pu entrer à sa guise dans les lieux le mercredi, qui ne s'y trouvait pas le jeudi soir, et qui était toujours en liberté. Côme chassa cette idée débile qui jetait le prénom de Luc en pâture à son angoisse.

Le repas était terminé – et n'en avait pas vraiment été un. Maxence, préposé à la vaisselle, avait passé le tablier trop large et s'était posté à l'évier, attendant les plats. Thierry et Thaddée étaient repartis à leurs livrets. Olivier à ses instruments. Le Congrès débutait le samedi suivant, et tous devaient boucler leur job, malgré la démobilisation générale et le Père Vax

qui ne dirigeait plus rien.

Côme réintégra sa chambre. Ses pensées n'arrêtaient pas de tourner compulsivement, à la manière de rotatives de presse. Au centre de ses axes, obsédant, se tenait le visage impassible de l'Espagnol. Il n'avait donc pas conduit la berline. Mais pour autant, avait-il tué la Sœur ? Indubitablement, il en était capable *physiquement*. Force de la nature, le Navarrais pouvait a priori étrangler n'importe lequel d'entre eux, broyer les glottes d'une simple pression des battoirs qui lui tenaient lieu de mains. Chronologiquement, il semblait aussi avoir été en mesure de commettre le crime. Entre le moment où il avait quitté le rez-de-chaussée, et celui où Côme était rentré, Yoland aurait eu dix fois le temps de tuer Marthe sans être vu. Scientifiquement, enfin, à en croire Vax et surtout Adrien, les preuves convergeaient vers lui. Ses cheveux sur la scène du meurtre. Mais Côme ne parvenait pas à se persuader que son acolyte avait serré la chaîne d'argent jusqu'à entendre suffoquer, râler, expirer la vieille femme. Après tout, sans doute en serait-il allé de même si la police avait interpellé Thierry, Thaddée, Maxence ou Olivier.

Non, pas Olivier, en fait.

Côme se sentit de nouveau délesté de toute énergie, et ses capacités de réflexion tournaient à vide. Il décida de s'accorder une heure de sieste. Il régla l'alarme de son téléphone pour lui servir de réveil, posa le Walther-Manurhin sur le drap, à hauteur de main. Puis, sitôt étendu, il se releva et se rapprocha du seuil. Pas de verrou. Vax avait repris les clés. Une seconde d'inattention pouvait suffire à le mettre en danger. Il décida de se confectionner une barricade avec les moyens du bord. Il poussa sa chaise devant la porte, et cala la barre supérieure du dossier sous la poignée. Tout à fait au bord du siège en paille, il posa en équilibre sa gourde de métal.

Enfin, il disposa sur le sol, tout autour, chaque instrument de verre qui lui tomba sous la main : bouteille de parfum, verre à dents, bouteille de vin offerte par Eudes en vue d'un apéritif à venir. Il prit un pas de recul et considéra son dispositif de fortune. Si quelqu'un tentait de faire pivoter la poignée, celle-ci bloquerait, mais surtout elle buterait sur le dossier de la

chaise, provoquant la chute de la gourde sur les objets posés par terre. Le tintement le réveillerait. Parfaitement futile et digne d'un scout en alternance, son mécanisme d'alarme le rassura pourtant. Il tira le rideau, reprit position sur sa couche, approcha sa main du flingue.

Si ça tintait, il tirerait.

* *
*

La standardiste du CHU de Toulouse accusait un fort accent d'Europe de l'Est. Elle roulait les R, mais du bout de la langue. Pas comme Brassens, qui les faisait résonner comme des torrents, pensa Duplant. Son timbre était doucereux, empreint de naïveté. Elle aurait fait merveille à l'accueil d'un salon de coiffure, se dit-il, mais ne cadrait pas avec le contact attendu d'un centre hospitalier réputé.

Il embraya aussi sec sur l'objet de son appel. Madame Etcheverry et son hypocondrie chronique patientaient en salle d'attente.

— Je souhaiterais parler au Professeur Van Meyde, s'il vous plaît. Unité Virologie.

— De la part de qui ? Un patient en particulier ?

— Un médecin. Et assez peu patient, d'ailleurs.

— Vous le connaissez ? Il attend votre appel ? C'est pour un cas médical en particulier ?

Le barrage surprit Duplant, autant que l'interrogatoire en rafale. D'ordinaire, on transférait la communication à la seule mention de sa profession. Manifestement, soit le CHU avait modifié ses us, soit Van Meyde ne se prenait pas pour de la merde et filtrait les appels des confrères.

— Non. Non. Oui. J'apprécie votre zèle, Mademoiselle, mais je lui indiquerai directement de quoi il s'agit.

— Je suis navrée, Docteur, mais le Professeur Van Meyde est très occupé.

— Ben je pense bien, avec cette recrudescence de choléra dans les tranchées.

— Je vous demande pardon ?

Il lui restait une carte. C'était bien le diable si l'évocation du plus grand centre de virologie ne faisait pas office de sésame.

— J'appelle de l'Institut Pasteur.

— Vous travaillez dans cet Institut en particulier ?

C'était quand même pas possible qu'une standardiste d'hosto ignore à ce point l'existence de l'Institut Pasteur. Il n'allait tout de même pas… ah si, après tout. Foutu pour foutu.

— Plus que ça, mon petit. Je le dirige. Je suis Louis Pasteur.

— Très bien. Patientez un instant, Monsieur Pasteur.

Un tilt, trois sonneries, un temps de silence. Duplant se marrait intérieurement en se demandant déjà à qui il pourrait raconter l'anecdote. Jean Urase, tiens, ça le ferait se poiler.

La voix féminine qui succéda aux bips n'avait plus rien d'accueillant ni de candide. Le timbre était râpé, bousillé par la clope, au point que Duplant crut sentir le tabac froid puer dans le combiné.

— Alors comme ça, on est Louis Pasteur ?, attaqua la matrone sans politesse d'usage – ce qu'apprécia le toubib.

— On vous aura mal renseignée, chère Madame, répliqua-t-il en s'efforçant de paraître offusqué. Les réceptionnistes, de nos jours, vous savez ce que c'est. Vous n'êtes pas non plus le Professeur Van Meyde, je suppose ?

— Vous êtes perspicace. Je suis son assistante, Véronique Souvestre, infirmière en chef de l'Unité Virologie. Qu'est-ce que je peux faire pour

vous, Monsieur Pasteur, enfin, Louis, je peux bien vous appeler Louis, j'habite dans une rue à votre nom.

— Passez-moi le Professeur Van Meyde, s'il vous plaît.

— Qui êtes-vous ?

Duplant déclina son identité – la vraie, à regret –, et sa situation. Il avait envie de tousser à la place de Véronique Souvestre, de se racler la gorge pour elle. L'infirmière grésillait des cordes vocales, semblable aux sons brouillés qui s'échappaient des Teppaz d'après-guerre. Elle s'était gâté la trachée à la goldo.

— Il a un planning très chargé. Quelques cas difficiles. Il ne prend pas les appels, en ce moment. Vous vouliez lui parler pour quoi ?

— Pour lui demander un rendez-vous.

— Il ne reçoit pas.

— Dites donc, en somme, s'il ne répond pas au téléphone et qu'il ne prend pas de visite, comment fait-on pour le joindre ?

— On passe par moi. De quoi s'agit-il ?

— De l'un de mes patients, résuma Duplant de guerre lasse. Il a chopé un sale virus, un *rickettsia*. Et ne me dites pas que c'est impossible, je le sais déjà. Je sais aussi que le Professeur est un spécialiste en la matière, et le généraliste quasi-profane que je suis aimerait beaucoup…

— Vous fatiguez pas. Le mieux, c'est de passer à l'improviste. Il sera là demain matin, il fait ses visites. Guettez-le vers 9 heures 30.

— Comme le reconnaîtrai-je ?

— Comme un chef de service à ce qu'on l'écoute quand il parle. Mais ne dites pas que vous venez de ma part, je suis censée interdire ça.

— Je vais mettre ça sur le dos de la standardiste.

— Exactement.

Duplant raccrocha, décolla un post-it et inscrivit le rendez-vous impromptu du lendemain. L'un des plus grands spécialistes français de virologie lui ferait l'honneur de lui demander ce qu'il foutait là. À lui, Louis Pasteur.

Duplant ricana de plus belle de son canular de potache et, recouvrant son sérieux, fit entrer Madame Etcheverry et le cortège imaginaire de ses enfants qu'elle trimballait en photos comme on porte une bandoulière.

* *
*

La sonnerie l'éveilla si brutalement qu'il ne se souvenait plus depuis combien de temps il dormait. Le temps de s'éclaircir la voix et il déclencha la connexion de son portable, après avoir effleuré la crosse du pistolet. Il faillit même ne pas reconnaître la voix de feutre du curé de Saint-Lary.

— Salut Côme, c'est Antoine de nouveau. J'ai ton info.

— Mon info ?

— Sur Claude. Tu émerges, ou quoi ?

Côme revissa d'un coup ses pensées : Claude, l'inconnu du presbytère. Le prénom épicène : un ou une ? Côme choisit aussi d'ignorer la pique du Père Laplace, qui n'en menait pas large au réveil. Le clergé qui se fout de la charité, en quelque sorte.

— Non, non, je ne capte pas bien, qu'est-ce que t'as appris ?

— Qu'en 86, c'était une autre époque, je peux te le dire.

— Comment ça ?

— Parce que cette année-là, le presbytère n'abritait pas un curé, mais trois. À temps plein, tu te rends compte ? Trois prêtres, qui tournaient entre Saint-Lary, Vignec et Vielle-Aure. Chacun sa chambre. Chacun sa paroisse,

ou presque. La moindre chapelle avait son office dominical. Aujourd'hui, je suis obligé de célébrer deux messes le dimanche, une le samedi, et je ne mets plus les pieds à Tramezaïgues, dont l'église tombe en ruines.

— Claude était l'un de ces deux-là ?

— Tout d'abord, le Père Petit est demeuré le recteur principal. C'est lui qui officiait ici, à Saint-Bertrand, ainsi que pour toutes les messes importantes : Pâques, les Rameaux, Noël, l'Assomption. Mais il avait deux vicaires, qui tournaient dans la région.

— Dont Claude ?

— Oui, Claude était l'un des deux. Le plus ancien était François Moullec, un Breton venu se terrer dans le Sud après je ne sais quel souci dans sa région. Et l'autre, dont c'était le premier poste en pastorale, c'était Claude. Claude Robert.

Le nom tournoya un instant puis se figea comme un pieu dans son crâne.

— Claude Robert ?

— C'est ça. Tu vois, ce n'était pas la peine de sous-entendre…

— Le Père Robert ? Celui de la Communauté du Très-Haut ?

— Leur Berger, oui. J'ignorais que tu le connaissais.

— Je ne connais que lui. Merci Antoine.

— Tu reviens ce week-end ?

— En ce moment je navigue à vue. Je n'ai aucune idée d'où je serai dimanche. Une dernière chose : Moullec, tu sais ce qu'il est devenu ?

Un silence suivit, puis un long soupir fit grésiller le téléphone. Côme connaissait déjà sa prochaine destination. Il suffisait que Laplace reprenne son bâton de pèlerin.

Le temps pour Côme de se passer le visage sous un filet d'eau fraîche, de s'en asperger les tempes pour recouvrer un peu de lucidité. Son sommeil

avait été peuplé de flashes. À son réveil forcé, une certitude s'était forgée : l'arrestation de Yoland ne cadrait pas avec l'ensemble des faits dont il avait connaissance. Non seulement Yoland n'était pas le conducteur du 4x4, mais surtout il n'avait aucune proximité avec Luc. Côme ne l'imaginait pas dépositaire d'un secret de celui-ci. Le Navarrais n'était pas non plus lié aux communautés charismatiques comme celles du Très-Haut, bien au contraire. Il n'avait, à la connaissance de Côme, jamais participé à la moindre retraite spirituelle.

Aussi, quand bien même Yoland aurait surpris la conversation téléphonique entre Marthe et Côme sur la maladie et les bouquins de Luc, il ne voyait pas du tout en quoi l'Espagnol ait pu se trouver concerné au point de commettre le meurtre de Marthe – avec laquelle il avait même un lien très particulier, depuis l'Afrique. Or Côme demeurait persuadé que la clé de l'assassinat se trouvait dans les mots que lui avait prononcés la religieuse, et, in fine, dans le mystère qui entourait Luc. Yoland n'avait rien à voir avec tout cela.

Sauf les voyages, justement. Il lui était revenu, juste avant de plonger dans le sommeil, la question insistante d'Alain Duplant sur le fait que Luc avait ou non voyagé dans les temps récents. Il avait saisi à présent le sens de cette question : le médecin cherchait à piger comment Luc, paisible séminariste des Hautes-Pyrénées, avait attrapé une maladie quasiment éradiquée en Europe occidentale. Or, si une personne dans ces murs avait voyagé, et avait pu être en contact avec ce type de virus, c'était Yoland. Mais Yoland n'était pas malade : ni fièvre, ni souffrance musculaire, ni rougeurs.

Yoland n'avait pas le typhus.

Enfin, pour que la coupe soit bien pleine, voilà que le Père Robert, le prêcheur à tête d'Olmèque, surgissait dans son histoire intime, celle de Saint-Lary 1986. Que venait-il foutre là ?

Nouvelle sonnerie.

— Voilà, j'ai retrouvé Moullec. Mais ça n'a pas été facile.

— Il est toujours vivant ?

— Vivant, oui. Mais hors du monde, en quelque sorte.

— Que veux-tu dire ?

— Juste après son poste à Saint-Lary, il est parti en résidence dans une congrégation religieuse.

— En abbaye ?

— Non, chez des Sœurs. Les Filles de Notre Dame des Douleurs, à l'Accueil Marie-Saint-Frai.

— Bien. Et ensuite ?

— Ensuite, plus rien. Il y est toujours.

— Mais cela fait plus de vingt piges !

— C'est très surprenant. Il ne semble pas qu'il souffre d'une maladie quelconque. Physiquement, en tout cas. Mais il vit là-bas à l'année. Quasiment cloîtré, semble-t-il.

— On sait pourquoi ?

— Moi non. On peut tout imaginer. Je t'avais dit qu'il était venu dans le Sud à cause d'un pépin en Bretagne. Je suppose que l'éloignement n'a pas suffi.

— On peut le voir ?

— Qui ça, on ?

— Moi.

— Tu peux tenter ta chance.

— Je ne vais pas faire deux cents bornes pour rien.

— Tu n'auras pas besoin. L'Accueil Marie-Saint-Frai est situé rue Marie-Saint-Frai. À Tarbes.

Côme avait à peine raccroché qu'il empoignait ses clés de voiture et glissait le pistolet dans son short. Il démonta le système d'alarme de fortune qu'il s'était confectionné, et sortit en marchant à toute vitesse. L'autre témoin de sa naissance l'attendait.

* *
*

Les clés de bagnole avaient été inutiles : quelques minutes de marche permettaient de rallier l'Accueil Marie-Saint-Frai. Il lui avait suffi de feuilleter le vieux bottin qui traînait pour l'éternité dans la salle commune pour tomber sur un plan quadrillé de la ville de Tarbes, et repérer le lieu.

Fondée par une Tarbaise à la fin du XIXème siècle, la Congrégation des Filles de Notre-Dame-des-Douleurs n'était implantée que dans le Sud-Ouest, au cœur d'un triangle constitué de Tarbes, Lourdes et Bagnères-de-Bigorre, comme le racontait la plaque sculptée qui marquait l'accès à cette résidence. La Maison-mère, celle de Tarbes, avait une activité de maison de retraite médicalisée et de foyer d'accueil de religieux âgés. Le bâtiment était somptueux, sorte d'hôtel particulier à la façade blanche et à l'escalier double torsadé. Plus classieux que le séjour du Père Petit près de Pau.

À chaque rambarde de fenêtre du premier niveau se trouvait un bac de géraniums rouge vif, arrosés de frais, resplendissants de santé malgré la fournaise. Le signe d'un entretien méticuleux. La petite cour qui séparait l'entrée de la rue était jonchée d'arbustes soigneusement taillés, et savamment agencés par ordre de taille. Côme songea à des tuyaux de grandes orgues, coniques et verdoyants. Une statue de la Sainte-Vierge, en plâtre blanc, mains ouvertes, se tenait entre les deux branches de l'escalier extérieur et témoignait à elle seule de la vocation d'accueil du lieu. Instantanément, Côme s'y sentit bien.

Il entra et s'adressa à une sœur en cornette grise, tout de blanc vêtue. Il lui expliqua qu'il venait visiter un membre du clergé qui vivait ici depuis de

nombreuses années. La religieuse le reçut avec sympathie, et sourit plus franchement encore lorsqu'il ajouta qu'il était séminariste à quelques rues d'ici. Les deux institutions n'avaient a priori pas de lien, mais se connaissaient nécessairement.

C'est lorsqu'il prononça le nom de François Moullec que l'attitude de la nonne s'altéra brutalement. Elle se figea, et la base de sa cornette sembla se rabattre sur son front sous l'effet d'une contraction des traits du visage. Elle lui demanda pourquoi il souhaitait le voir. Côme s'attendait plus ou moins à cette réaction, vu les propos sibyllins de Laplace, et avait préparé un petit laïus : il venait de la part du Père Lucien Petit, ancien recteur de Saint-Lary-Soulan retiré à Pau et hélas bien malade, qu'il était allé visiter le matin même, et qui avait manifesté la volonté de transmettre ses amitiés à son ancien voisin de presbytère, le Père François Moullec.

À peine eut-il achevé sa phrase qu'il comprit qu'il s'était complètement gouré. Le remède fut pire que le mal, et la Sœur le fusilla du regard, levant ses sourcils aussi haut que possible, pinçant ses lèvres avec toute la force de ses joues, jusqu'à n'en faire plus qu'un maigre accent circonflexe. Sans un mot, elle tourna les talons, laissant Côme comme deux ronds de flan, et alla frapper vigoureusement à une porte blanche qui se trouvait derrière elle. Elle pénétra dans une pièce, et murmura quelque chose.

L'instant d'après, une autre religieuse, bouffie, aux allures de bonbonnière, sortit comme une furie et se planta devant le jeune homme. Elle le considéra de haut en bas. Sa cornette semblait une toque vissée sur son visage tout rond, que les rides tardaient à larder, dessinant à peine des creux dans les couches grasses. Ses yeux émergeaient de lorgnons de lecture, et s'en échappait une colère noire. Elle n'avait pas d'âge, juste une autorité naturelle, qui la désignait comme la Supérieure, ou la Directrice, ou les deux.

Il lui réitéra l'objet de sa visite, et aperçut la première sœur qui se tenait dans l'ombre envahissante de sa congénère : il ne pouvait plus modifier sa version initiale. Il se résolut donc de citer de nouveau le message du Père Petit – lequel était en réalité inapte à délivrer quelque message que ce. La

nonne gironde sembla sonder le degré de sincérité de son discours. Quel secret s'attachait à l'ancien co-recteur de Saint-Lary ? Etait-il résident, ici, ou prisonnier ? Cela ne rimait à rien. Côme décida de s'étonner tout haut de ne pas pouvoir venir visiter un homme âgé qui coulait en ces murs des jours paisibles. La Supérieure piqua un fard, parut sur le point d'éclater et de le virer manu militari. Le sens de l'accueil de la Maison éponyme était à géométrie variable.

Mais elle se ravisa, et dit simplement : « Cinq minutes, pas plus. Je vous accompagne ». Elle s'élança, sans se retourner, dans un dédale de couloirs labyrinthiques, entrecoupés de volées de marches brèves, ascendantes, descendantes, bifurquant après des portes palières puis reprenant sa marche dans l'aile opposée. Côme était incapable de dire à quel étage il se trouvait. Il avait l'impression d'arpenter un réseau de chemins secrets. La religieuse était étonnamment alerte pour sa corpulence. Après une distance incertaine, menée au pas de course, ils s'immobilisèrent devant une porte isolée. Ce n'était pas un couloir de chambres de pensionnaires : il n'y en avait qu'une seule à ce niveau. Elle désigna la poignée, articula « Cinq minutes, j'attends ici ». Côme frappa, et entra.

La chambre n'avait plus grand chose à voir avec la façade ouvragée et fastueuse de l'entrée du bâtiment. Elle était aveugle, sans la moindre lucarne. Eclairée au néon. La vacuité des murs frappa Côme : ils étaient verdâtres, parfaitement nus, cafardeux au possible. Sur sa gauche, la couche tenait plus d'une paillasse que d'un véritable lit. Ce n'est qu'en pivotant qu'il s'aperçut de la présence d'un homme qui lui tournait le dos. Assis à une petite table de bois, un casier à battants comme il s'en trouvait dans les écoles après-guerre, il lisait à la lueur d'un néon grésillant. Il ne bougeait absolument pas.

— Père Moullec ?

L'homme tourna la tête très lentement, sans bouger le buste. Son visage, émergeant progressivement de la lumière crue, était ravagé par de multiples petites cicatrices. Ses traits étaient entièrement piqués. Côme frissonna mais se força à ne pas montrer de mouvement de recul face à cette trogne rongée

par le temps. L’homme fit oui de la tête, et Côme dut faire un effort pour se souvenir de la question qu’il avait posée. Des cinq minutes dont il disposait, une était écoulée. Il savait que la Supérieure ne plaisantait pas. Il fallait faire vite.

— Je suis Côme Marsault, de Saint-Lary-Soulan, le fils de Catherine et Eudes Marsault. Enfin, leur fils… adoptif.

— Je me souviens d’eux.

— Je suis venu vous parler de ma naissance. J’ai été trouvé, en février 1986, devant le seuil du presbytère que vous habitiez avec deux autres prêtres.

— Je m’en souviens également.

La voix de l’homme était sèche, dépouillée de ces tonalités qui font chanter les timbres. C’était une voix âcre, calleuse, épuisée. Aucune émotion ne s’en dégageait.

— Qui m’a trouvé ? Je veux dire, lequel de vous trois exactement ?

— C’est Claude.

— Claude Robert ? Le Père Robert, de la Communauté du Très-Haut ?

— C’est lui qui t’a trouvé. Il a ouvert la porte. La nuit était glaciale. Tu étais là. Lucien est venu aussitôt, je les ai rejoints. Ça ne s’oublie pas. Ça n’arrive qu’une fois dans une vie. Dans la mienne, en tout cas.

— Vous connaissez bien le Père Robert ?

— Je l’ai connu à Saint-Lary. Il était déjà là lorsque je suis arrivé à la paroisse, en 85. C’était son premier poste en sortant du Séminaire de Tarbes.

— Qu’est-ce qui s’est passé ensuite ceete nuit-là ?

— Lucien a eu l’idée de te confier à Catherine Marsault.

— C’est ce qu’il m’a raconté, oui.

— Qui t’a raconté ça ? Claude ?

Une inflexion avait marqué la question. L’abbé Moullec avait tressailli.

— Non. Le Père Lucien Petit.

— Tu l’as vu ? Tu lui as parlé ?

— Oui, ce matin même. Mais disons qu’il ne m’a pas raconté de vive voix. Il a perdu la mémoire. Il souffre de la maladie d’Alzheimer.

La chaise crissa. Le prêtre tourna le buste pour la mettre dans le même axe que sa tête. Son visage fut aussitôt plongé dans la pénombre. Au même moment, un coup sourd retentit contre la porte. La peau de vache. Ça faisait à peine quatre minutes. La peau grêlée du vicaire Moullec, à l’abri du contre-jour, semblait s’être murée dans le silence. Une fraction de seconde suffit à Côme pour percevoir une respiration saccadée, puis un éclat furtif à l’aplomb de ses yeux. Moullec pleurait.

Un nouveau coup sur la porte, plus sec, plus ferme. La fin de l’entretien.

— Pouvez-vous m’en dire plus, mon Père ? Y a-t-il autre chose ?

— Non. J’ai quitté le presbytère peu de temps après ta venue au monde. Je suis venu ici. Voilà.

La porte s’ouvrit en grand et le visage furibard de la nonne sembla déchirer le chambranle. Côme salua Moullec et le remercia à mi-voix. Le prêtre ne répondit rien, n’esquissa pas le moindre geste d’au revoir. Le séminariste tourna les talons et s’engouffra à la suite de la religieuse trottant à travers les couloirs et les demi étages.

Il n’avait rien appris, sinon peut-être l’essentiel. Il ne fallait pas être grand clerc pour comprendre pourquoi l’abbé Moullec avait été éloigné de Bretagne, puis éjecté de la paroisse Saint-Bertrand de Saint-Lary, et fermement invité à demeurer en ces lieux, sous la vigilante bienveillance des Sœurs de Notre-Dame-des-Douleurs. Qui n’avait jamais aussi bien porté son nom que dans l’âme brisée du curé breton.

* *
*

Son retour vers le Séminaire avait été assommé par la chaleur accablante, et chacun de ses pas était scandé par un leitmotiv : retourner voir le Père Robert. Le dernier témoin de son abandon et de l'offrande faite aux Marsault. L'un des trois habitants du presbytère, dans la nuit polaire où des mains l'avaient déposé à sa porte, probablement celles de la fille de Déodat. L'un de ses trois Rois Mages, en quelque sorte. Il s'en voulut aussitôt de cette métaphore vaniteuse.

Il devait à présent remonter sur Lourdes, le rencontrer. L'affronter. Fugacement, il sut que la piste de Luc, qui se brisait lors de son week-end aux Âmes Pures, et celle de son enfance, qui avait pour ultime protagoniste le Berger de ce Foyer, étaient en train de se rejoindre. Et que cela ne faisait que commencer. On lui avait menti à propos de Luc, mais le prédicateur aux yeux de chrome connaissait probablement une bonne partie des choses qu'il recherchait.

Il réintégra sa chambre en ne croisant que le regard du Père Vax, dans l'entrebâillement de sa porte. Le Supérieur était toujours voûté, prostré, encore accablé de l'invraisemblable déferlement de catastrophes sur son édifice. Il avait aperçu le jeune homme, lui avait faiblement fait signe. Il était à présent totalement incapable de superviser les opérations de mise en place de la veillée du Congrès, et cela ne lui importait plus. Le redouté Père André Vax était l'ombre de lui-même. Il ne distillait plus une seule consigne. Thierry faisait office d'ordonnateur à sa place.

À seize heures trente, Côme s'était rafraîchi le visage au lavabo de sa chambre, après avoir de nouveau inspecté le Manurhin de Duplant. Il pressentait que le moment approchait où il aurait à s'en servir. Yoland avait été placé en détention provisoire, les équipes de Martel devaient affûter leurs preuves – et peut-être, si Vax le leur avait demandé, plancher sur la disparition de Luc. Allaient-ils, eux aussi, converger vers les Âmes Pures, remonter la même trace qu'il pistait depuis quelques jours ? Il brûlait

d’interroger le Lieutenant Martel à ce propos, mais il était déterminé, plus que jamais, à faire cavalier seul, avec le vieux toubib de Mirepoix.

On frappa à la porte. Côme, torse nu, chercha à tâtons une serviette sèche et le flingue – autant pour le dissimuler que pour se tenir prêt. La pensée qu’on pourrait venir le débusquer ici même, pour achever la besogne de la Route des Lacs, ne l’avait pas lâché une seconde. Il empoigna l’arme, jeta la serviette par-dessus, bras droit légèrement cassé vers l’avant, et autorisa son visiteur à entrer.

Lorsqu’il reconnut le visage élancé de Thierry, il se détendit aussi sec. Le longiligne infirmier secouait entre ses doigts une enveloppe. « Du courrier. Pour toi. La lettre que tu attendais, sans doute. Tu m’avais parlé d’une communauté charismatique, et je ne vois pas pourquoi ils m’écriraient à moi ».

Côme avait presque oublié qu’il devait recevoir, au nom de Thierry, le courrier promis par le centre de la Communauté du Très-Haut à Carcassonne. S’apercevant qu’il ne portait que son short, il attrapa le premier tee-shirt de la pile, l’enfila à la va-vite en reposant en boule la serviette qui contenait toujours le pistolet. Il pria Thierry d’entrer, et récupéra l’enveloppe kraft, qui demeurait cachetée. Constatant la provenance, l’infirmier avait dû comprendre de quoi il s’agissait. Côme lui sut gré de sa discrétion. À moins qu’il n’en connût déjà le contenu, bien sûr.

Il s’assit sur son lit, désigna la chaise à Thierry. Lentement, il décacheta le pli, qui comportait au verso l’adresse carcassonnaise de l’expéditeur, écrite à la main avec application. Il ne contenait deux feuilles, de format A4. La première était imprimée sur les deux faces, et de la même couleur verdâtre que les prospectus qu’il avait renversés dans le local de la Communauté. Un tableau Excel aux lignes très resserrées. Elle comportait au bas mot soixante noms, suivis des coordonnées personnelles et d’une case oui/non qui permettait de savoir si chacun d’entre avait payé son inscription. Après un instant, Côme comprit que ce n’était pas ce qui l’intéressait. Ce tableau recensait pléthoriquement les inscrits pour la rencontre tenue le samedi précédent au foyer de Pau.

Il plongea sa main dans l'enveloppe, et sortit la seconde feuille. Elle était blanche, grossièrement dactylographiée. Il la déplia en bloquant sa respiration. Tout pouvait basculer à cet instant. Tout allait basculer.

Un titre en gros caractères barrait le haut de la feuille : « FOYER DES ÂMES PURES – CITÉ SAINT-PIERRE – 65100 LOURDES ».

Un peu plus bas, le sous-titre : « RETRAITES 2008 – BERGER PÈRE C. ROBERT », puis les dix chiffres d'un téléphone. Le pouls de Côme s'accéléra d'un bond.

Enfin, une liste de noms. De prénoms, plus exactement. Chacun d'entre eux était suivi d'un numéro de téléphone portable. Côme dévala la liste des yeux, se forçant à une concentration extrême pour chaque prénom. La clé était là.

« *Agnès.*

Bertrand.

Christiane.

Claude.

Geneviève.

Fabienne.

Jean-Claude.

Louis.

Luc.

Michel.

Micheline.

Nadège.

Pierre-Louis.

Pierrot.

Stefano.

Théodule.

Xavier. »

Les Âmes Pures.

Dix-sept prénoms explosèrent dans la tête de Côme. La toute première information qu'il perçut, bizarrement, fut une absence. Un prénom ne se trouvait pas dans la liste. Il vérifia aussitôt, aidé par l'ordre alphabétique : pas de Yoland. L'Espagnol n'était pas un habitué du Foyer lourdais. Cela ne prouvait rien, aux yeux de quiconque. Mais au fond de lui, un écho lancinant lui répéta qu'il s'agissait de la confirmation que Perez Moreno n'était pas le meurtrier. Que le coupable était parmi les dix-sept prénoms.

— C'est ta liste, n'est-ce pas ? Celle du centre de Lourdes où tu es allé. Là où tu penses que Luc était le week-end dernier.

Côme acquiesça, et, spontanément, invita l'infirmier à se rapprocher pour consulter la liste avec lui. Au même moment, ses yeux se figèrent en milieu de liste : *Luc*. Il avait vu juste. Son pote était à Lourdes. C'était un habitué. La femme aux cheveux gris qui l'avait accueilli ne s'en était pas caché, d'ailleurs. Comment s'appelait-elle, déjà ? Agnès.

Un coup d'œil en haut des noms. *Agnès*. Bingo.

Ses pensées s'embrouillèrent, il aurait voulu que chaque prénom révélât sur-le-champ ses secrets : l'identité du membre de la Communauté, ses liens avec Luc, son aptitude à étrangler une bonne sœur ou à conduire en montagne par temps d'orage. Ne sachant pas dans quel ordre chercher, il reprit chaque prénom un à un, en se concentrant sur ce qu'il lui évoquait dans l'instant, par réflexe. Et aussi, s'il avait déjà entendu ou cité ces prénoms au cours des précédentes soixante-douze heures.

Bertrand. Christiane. Rien.

Claude. Le Berger himself.

Geneviève. Autre confirmation. Le prénom était suffisamment rare pour écarter tout doute : la vieille femme qui l'avait balancé par-dessus la rambarde, à la Cité Saint-Pierre, était la mère de Luc. Ils s'étaient donc bien retrouvés, tous les deux. Comment ? Depuis quand ?

Fabienne. Jean-Claude. Louis. Rien.

Luc. Le portable coïncidait. Voilà au moins une certitude. C'est de là qu'il fallait reprendre le fil. Il était parti du Séminaire pour se rendre à Lourdes, au Foyer des Âmes Pures. Et il n'en était pas revenu. C'est là que tout avait commencé à merder.

Michel. Micheline. Nadège. Rien.

Pierre-Louis. Pierrot. Stefano. Le prénom de Pierre lui sonnait vaguement, comme familier. Mais il ne discernait, à brûle-pourpoint, aucun rapport avec son enquête.

Théodule. Xavier. Putain. *Théodule.*

Il se figea net. Son sang se mit à bouillir, à enflammer chaque parcelle de son corps. *Théodule.*

Il n'en connaissait qu'un. Il n'y en avait qu'un.

Il s'aperçut qu'il avait, sans le vouloir, posé son index gauche sur ce nom. C'est Thierry qui confirma sa déduction – sans mesurer un seul instant le retentissement de ce qu'il disait.

— Ça alors, le Père Dintrans ! Je ne savais pas qu'il faisait partie de cette Communauté.

* *
*

Tout s'accéléra. Des morceaux épars, des blocs de vérité, des pressentiments fugaces, s'assemblèrent en une mécanique de précision. Il

avait fermé les yeux. Indifférent aux questions de Thierry, qui lui demandait ce qui se passait.

La première réponse à la première question. Comment Luc, presque paralysé sur son lit, était-il parvenu à sortir du Séminaire pour se rendre à Lourdes ? Grâce à l'autre membre du Foyer des Âmes Pures qui y vivait. Le vieux Dintrans. Ils étaient partis ensemble, peut-être dès le vendredi soir, au plus tard le samedi matin. Côme n'avançait plus par conjectures. C'était à présent la réalité qu'il déroulait en pensée.

Deuxième étape : ils arrivent à Lourdes. Luc est exténué. Il envoie quatre messages de salut. Pas de sympathique bonjour, d'agréable pensée, non. Messages d'au revoir. D'adieu. À ses plus proches : son père. Son ancienne meilleure amie – au moins. Son médecin d'enfance. Et lui. Puis il clôture l'abonnement de son téléphone portable. Côme fut saisi d'un spasme en se demandant s'il reverrait Luc un jour. Il ne s'était pas préparé à cette issue. Elle déboulait soudain dans l'enchaînement qu'il reconstituait.

Que s'était-il passé ensuite ? La réponse était à Lourdes. Il irait. Le plus rapidement possible.

Le fil reprenait le dimanche soir. Luc ne réintégrait pas le Séminaire. Ses affaires personnelles étaient dans sa chambre. N'y étaient plus le lundi en fin de matinée. Entre les deux ? La nuit. L'office. Le petit déjeuner. Les deux heures d'histoire religieuse de Monsieur Mer. Et son entretien avec Vax. Dintrans avait-il vidé la chambre ? Fait le ménage ? À quel moment ?

Il réfléchit à toute vitesse. Pas pendant la nuit. Dintrans était lourd, marchait d'un pas traînant. Sa chambre jouxtait celle de Vax, qui avait le sommeil très léger, à fleur de rêve. Le parquet du couloir couinait tant qu'il était impossible que le doyen des lieux se soit levé en pleine nuit, et ait pénétré la piaule de Luc sans éveiller le Supérieur, ni d'ailleurs les autres séminaristes.

Pas pendant l'office, bien sûr, que Dintrans avait concélébré.

Il s'arrêta net. Plissa encore plus ses yeux clos, se rencogna dans ses souvenirs. L'effort qu'il consentit pour visualiser chaque détail de la scène

lui fit perler le front. Le tintement de la sonnette. La porte de la chapelle qui s'ouvre sur les silhouettes de Vax et Dintrans. Vax rentre. Il marche vers l'autel. *Seul.* Dintrans n'était pas sorti de la petite sacristie. Il n'avait pas assisté à l'office. Ce détail lui avait échappé, il ne prêtait jamais attention à la présence des prêtres, se concentrant sur les séminaristes retardataires, ceux qui allaient se faire enguirlander.

Dintrans était resté derrière la porte. Etait ressorti. Etait monté à l'étage. Tous les autres résidents étaient à la chapelle, y compris Marthe qui chantait. Le champ était libre. Il avait déménagé la chambre de Luc. Tout prenait corps, soudain, naturellement. Ce n'était pas un séminariste. L'ancêtre, le puits de science, était le chaînon manquant qui reliait les indices.

Pourtant, Dintrans avait-il réellement pu prendre le risque d'être vu en train de porter les affaires de Côme ? L'un des séminaristes pouvait fort bien remonter plus tôt de la messe. Cela arrivait, surtout en ces temps où le Supérieur tolérait que l'on négligeât les temps de prière pour s'occuper du Congrès. Il y avait autre chose.

Et ensuite ? Où avait-il transporté les affaires de Luc ? Pas loin, forcément. Il était avec eux au réfectoire ensuite, avait pris un café, Côme le revoyait nettement. Il avait dissimulé ses prises au sein même du Séminaire. Où ?

La voix de Marthe résonna soudain dans son crâne. « *Je sais ce qui s'est passé avec les livres de Luc. Un truc tout bête, ça oui* ». La Sœur avait compris. Savait-elle aussi qui avait planqué ces livres ? Avait-elle aperçu, surpris le Père Dintrans ? Certainement pas. Elle en aurait aussitôt parlé au Père Vax, dès que celui-ci avait commencé à interroger les résidents sur la disparition de Luc. Non, elle avait capté un détail, dont elle n'avait saisi le sens que plus tard, en le retournant dans sa tête. Lequel, nom de Dieu ?

Côme se leva d'un bond, jeta la feuille, ouvrit sa porte à toute volée, jaillit dans le couloir et se posta devant la chambre de Dintrans. Cogna. Rien. Cogna encore. Silence. Alors il saisit sans hésiter la poignée de la porte. Tourna violemment et poussa dans le même mouvement. Sentit son poignet se bloquer net. Fermée. La porte était verrouillée.

Côme recula. Impossible. Le Père Vax était très clair sur la consigne : excepté celle réservée aux visiteurs de passage, une seule chambre pouvait rester fermée à clé : la sienne. Côme n'avait jamais entendu parler d'une exception pour les prêtres, ou pour les enseignants. Il s'avança, reprit la poignée, la tordit. Il sentit les muscles de son avant-bras se tétaniser sous la pression, ses doigts exploiser de douleur. La serrure ne bougea pas d'un iota.

— Qu'est-ce qui te prend, Côme ?

Thierry avait posé sa longue main sur son épaule, et parlé de son ton le plus calme. Arrivait-il qu'il se départît de son flegme ? Côme hésita, mais il avait choisi de faire confiance à l'infirmier depuis le départ – et puis, si son instinct ne le trompait pas : l'ennemi intérieur au Séminaire avait soixante ans de plus que Thierry.

— C'est lui. C'est Dintrans qui a sorti Luc d'ici samedi. Qui l'a amené au Foyer des Âmes Pures, à Lourdes. Il sait où se trouve Luc. C'est lui aussi qui est revenu seul, et qui a planqué ses affaires, tu comprends ? C'est lui, merde, c'est lui.

Thierry ne sembla ni choqué, ni même remué le moins du monde par l'annonce de Côme. Il donnait l'impression de s'y attendre depuis des lustres. Sans répondre, il se décala de deux mètres et se planta sur le seuil de la chambre voisine : celle de Luc. Côme se demanda ce qui se passait dans la tronche de l'infirmier.

— Pas la peine, Thierry, j'ai déjà tout retourné, j'ai rien trouvé.

— C'est parce qu'on ne cherche pas la même chose, répliqua Thierry sans lui accorder un regard.

Tous deux entrèrent dans la chambre de Luc. La pièce était toujours aussi désespérément vidée de ce qui en faisait l'âme : les frusques et la bibliothèque du garçon de Mirepoix. Immédiatement, Thierry se dirigea devant l'imposante armoire de contre-plaqué qui se tenait sur le mur latéral. Le meuble était branlant, et Luc plaisantait souvent sur sa trouille de le recevoir sur le museau en pleine nuit.

— Il n’y a rien dedans, j’ai regardé, insista Côme, agacé.

— Je ne m’occupe pas de ce qu’il y a dedans.

Il contourna l’armoire, se posta sur le côté, et invita Côme à l’imiter. Toujours sans un mot, l’infirmier lui indiqua l’endroit d’une encoche, creusée dans une barre latérale, à mi-hauteur. Il y inséra les phalanges, Côme fit de même. La prise était bancale, à cause de l’attelle qui soudait toujours l’annulaire et l’auriculaire de sa main. Il sentit une écharde s’enfoncer brutalement sous la pulpe d’un doigt, étouffa un cri. Une goutte de sang perla, coula le long de la paroi. Il l’ignora et, au signal de Thierry, donna une impulsion vers le haut. Un arc de souffrance lui remonta l’humérus. Le meuble s’éleva du sol, Thierry le fit pivoter d’un quart de tour, jusqu’à ce que l’armoire soit perpendiculaire au mur. À ce que Côme croyait être le mur.

Lorsqu’il eut reposé l’engin, il découvrit, stupéfait, désignée par Thierry, une porte de bois écaillée, dont le papier peint coulait en lambeaux. Le regard de Côme dut être suffisamment inquisiteur pour que Thierry s’explique aussitôt :

— J’ai occupé cette chambre pendant ma première année de Séminaire, avant que Luc et toi n’arriviez. C’est moi qui ai placé l’armoire devant cette porte intérieure. Je n’aimais pas la vision de ce débris. Elle communique directement avec la chambre du Père Dintrans. Je l’ai murée, en quelque sorte. Mais elle a toujours existé.

En un éclair, Côme comprit plus clairement encore ce qui s’était passé. Dintrans n’avait même pas eu besoin de faire des allers-retours entre les deux chambres, les bras chargés. Il lui avait suffi de pénétrer dans la chambre de Luc – forcément ouverte – et d’y déplacer l’armoire, pour libérer le passage qui reliait les deux espaces. Ensuite, il avait eu tout le loisir de piocher les éléments à faire disparaître et de les planquer. Dans sa propre chambre, contiguë.

« *Un truc tout bête* ». Marthe connaissait forcément ce passage. Résidant depuis de nombreuses années au presbytère, elle s’y improvisait parfois

femme de ménage, lorsque les dames mandatées par l'Evêché pour l'entretien des locaux étaient en congés ou en carafe. Elle avait deviné que, si personne n'avait rien vu, c'est parce que l'on avait utilisé cette ouverture spéciale entre les deux chambres. Et donc, que l'auteur du déménagement clandestin n'était autre que le vénérable Père Théodule Dintrans. Se pouvait-il alors que…

Thierry avait ouvert la porte, dans un grincement de gonds pareil à un cri d'effroi, libérant l'accès à la chambre du « Vieux ». Elle était bien plus spacieuse que celle de tous les séminaristes, et leur sembla même plus vaste que celle du Père Vax lui-même. Elle comportait une cabine de douche privative, luxe que le Supérieur lui-même se refusait. Percée d'un vasistas qui servait de puits de lumière, la chambre était entièrement tapissée de livres. La bibliothèque personnelle du Père Dintrans équivalait presque à celle du Séminaire. Des ouvrages d'apparence ancienne, ceints de velin, dont l'écriture d'or fin illuminait la tranche. D'imposants volumes à la reliure noire, n'arborant qu'un numéro de tome. Quelques livres de poche, incongrus. Où étaient les livres de Luc ? Le professeur de théologie les avait-il mêlés aux siens ? Les avait-il déjà exfiltrés, voire détruits ? Et pourquoi ?

Côme repoussa la pulsion soudaine de tout casser, de vider les armoires, d'éparpiller les livres à terre, de les piétiner, de les cramer. Il ne savait pas encore comment il s'y prendrait vis-à-vis de Dintrans. Mieux valait donc laisser le moins de traces possible de leur effraction. Alors, précautionneusement, Côme entreprit d'inspecter les recoins, d'ouvrir les tiroirs, de scruter les classeurs qui jonchaient la commode.

Il n'eut pas à chercher longtemps. Thierry, à quatre pattes, dit « C'est là », comme s'il parlait de la chose la plus naturelle du monde. Il désignait les quelques centimètres carrés qui séparaient du sol le bas du meuble de bains, accolé à la cabine de douche. Côme s'agenouilla à son tour, se vrilla la nuque pour coller sa joue à la moquette râpeuse. Il les reconnut tout de suite. Le carnet de notes de cuir brun. Les cahiers grand format à petits carreaux, sur lesquels Luc annotait ses cours. La preuve qu'il avait raison se trouvait là, sous ses yeux, planquée à la hâte sous le premier meuble venu. Dintrans

avait bien vidé la chambre de Luc. Dintrans savait tout.

À eux deux, ils se répartirent la charge. Balayant le sol des bras, ils récupérèrent tous les livres et les cahiers que les deux séminaristes avaient vus si souvent entre les mains de Luc. Les feuilletèrent. Des livres de théologie. Des exégèses de la Bible, des psaumes. Luc consommait une bonne partie de son pécule paternel en ouvrages religieux, qu'il potassait avec assiduité. Et l'intégralité de ses notes de cours du Séminaire, prises de son écriture tressautante.

Le point commun entre tous ces ouvrages leur sauta vite aux yeux. « Des pages ont été arrachées sur celui-ci », nota Thierry. Côme s'aperçut du même défaut sur les cahiers qu'il avait réunis. Des pages, des chapitres entiers parfois, manquaient. Ils avaient été arrachés par blocs, sans soin. Mais sans hasard. Le Père Dintrans n'avait pas dû avoir l'opportunité de faire disparaître ces kilos de bouquins, mais s'était attaché à les délester de certains passages. Lesquels ? Pourquoi ?

Du bruit. On montait. Côme et Thierry se regardèrent, s'immobilisèrent. Les pas remontaient l'escalier. S'approchaient. Arrivaient devant la porte. N'étaient qu'à trois mètres d'eux. Puis s'éloignèrent. Ils soufflèrent ensemble, et comprirent sans se parler qu'ils ne pouvaient pas demeurer plus longtemps dans la chambre censément close du vieux théologien. Ils attrapèrent deux ou trois cahiers de cours, autant d'ouvrages imprimés, et fourrèrent le reste sous le meuble où ils les avaient trouvés.

L'instant d'après, ils remettaient en place l'armoire défraîchie, et rendaient la chambre de Luc à son vide et à son mystère. Même si le second s'était passablement estompé.

* *
*

Trois coups secs. La voix qui leur dit d'entrer trahissait une lassitude bouleversante. Le Père Vax fit signe à ses deux séminaristes de s'asseoir

face à lui. Côme déclina l’invitation et enclencha :

— Mon Père, savez-vous où est le Père Dintrans ?

— Il sacrifie à ses obligations extérieures, aujourd’hui. Pourquoi le cherchez-vous ?

— Je veux le voir. C’est à propos de Luc, balança Côme sans ambages.

— Qu’est-ce que vous manigancez, encore, Marsault ?, répondit le Supérieur d’un air affligé. Je vous ai dit de ne plus vous en occuper. C’est trop tard, vous comprenez, les hommes du Lieutenant Martel le recherchent activement. Je suppose.

— À quelle heure rentre-t-il ?, relança Thierry.

— Mais… pour le souper, sans doute, comme toujours. Qu’est-ce qui vous arrive, à vous, maintenant ?

Côme lança un regard à la pendule qui distillait ses secondes au-dessus de l’imposante cheminée. Dix-huit heures quinze. Près de deux heures à tuer avant le dîner, avant la confrontation, inexorable. Pas le temps de filer à Lourdes. Il devait cueillir le vieux professeur à son arrivée.

Il avait en revanche juste de quoi essayer de comprendre un lien. Dans les quelques secondes qui avaient suivi leur intrusion chez Dintrans, Côme avait tenté de replacer la figure de celui-ci au centre de l’échiquier. Les mots du prêtre pécheur, François Moullec, lui étaient revenus : le Père Claude Robert, en débarquant à Saint-Lary, venait de sortir du Séminaire de Tarbes. Il était ensuite devenu prédicateur d’une Communauté dont l’un des rares membres récurrents était Théodule Dintrans. À propos de ce dernier, Laplace lui avait dit qu’il enseignait au Séminaire depuis très longtemps. Il avait donc été le professeur de Robert. Ils se connaissaient bien. Quel était le trait d’union entre ces deux-là ? Et quel rapport les unissait à Luc, disparu grâce aux efforts de l’un et dont la piste se perdait au Foyer de l’autre ?

En entrant dans le bureau de Vax, Côme s’était convaincu que l’épicentre de l’énigme, avant même les Âmes Pures de Lourdes, se trouvait ici-même, en ces murs. Au Séminaire.

— Mon Père, je voudrais accéder aux archives du Séminaire. Tout de suite.

— C’est impossible, mon garçon, allons. Et quand bien même vous pourriez vous y rendre, que comptez-vous y trouver ? Allons.

Côme comprit alors qu’il était hors-jeu auprès du Supérieur. Sa soirée arrosée, au moins autant que son obstination à poursuivre seul la recherche de Luc, l’avaient décrédibilisé aux yeux du Père Vax. Jamais il ne lui confierait les clés des archives. Mais Côme n’eut même pas besoin de solliciter l’appui qu’il espérait. Thierry avait déjà pris la parole, imposant une autorité innée que nul n’aurait soupçonné quinze jours auparavant.

— Si je peux me permettre, mon Père, nous avons toutes les raisons de nous interroger sur certains faits et certains membres de notre assemblée. Il ne s’agit pas de notre frère Yoland, bien sûr, qui est entre les mains des autorités, mais d’une réalité tout autre que nous sommes sur le point de mettre au jour. Je vous demande, avec toute la déférence qui vous est due, de nous faire entièrement confiance.

La sage assurance de l’infirmier parut apaiser Vax. Il regarda les deux séminaristes à tour de rôle. Puis il demanda :

— De quoi s’agit-il, au juste ?

— De lecture. Simplement de lecture, mon Père.

Côme ne voulait pas en dire plus. Le Supérieur ne voulait pas en savoir davantage. Le silence qui suivit arrangeait tout le monde. Très lentement, André Vax souleva le combiné de son ancestral téléphone, composa un numéro de mémoire. S’annonça, demanda à parler à un homme dont Côme n’avait jamais entendu le nom. Il prononça quelques phrases, sur ce ton d’injonction qu’il semblait avoir oublié. Il raccrocha, se redressa sur son fauteuil.

— Soyez-y dans un quart d’heure, et dites que vous venez de ma part.

— Où cela ?

— Aux archives du Séminaire.

— Mais elles ne sont pas ici ?

— Pas du tout. Elles sont à l'Evêché. Au sous-sol. Demandez Monsieur Navas. Vous avez une heure devant vous.

Au moment où ils franchissaient le seuil, Vax frappa la table du poing. Ils se retournèrent.

— Je vous fais confiance, mes enfants. Ne me décevez pas.

Côme avait juste le temps de passer par sa chambre. En remontant l'escalier, Thierry lui avait glissé : « J'ignore totalement ce que tu cherches. Je suppose que c'est à cause de ce que nous avons trouvé à l'instant. Si tu es d'accord, je viens avec toi ». Sans hésiter, Côme avait accepté l'appui de ce nouvel allié de circonstance : le patron de fait du Séminaire. C'est grâce à lui qu'il avait découvert le passage qui avait permis à Dintrans de vider la chambre de Luc. Ils étaient embarqués ensemble. Ils s'étaient rejoints dans le couloir, étaient sortis sans un mot. Côme dissimulait tant bien que mal la crosse qui dépassait de l'arrière de son short, recouverte par la chemise ample qu'il avait enfilée en prétextant la fraîcheur qui tomberait avec le soir.

Dès qu'ils furent sur le trottoir, hors d'atteinte des ouïes du Séminaire, guettant l'ombre dans la fournaise, Côme questionna Thierry sans préambule. Il ne cessait de s'interroger sur le rôle exact de Dintrans. S'il était désormais certain de son implication dans la disparition de Luc, il n'osait pas aller plus loin. Marthe, le 4x4, tout cela lui semblait excéder les capacités physiques du vieillard. Il mesurait seulement son erreur : lorsqu'il avait cuisiné ses compagnons sur les événements, il avait toujours fait abstraction de Vax, de Simonet et de Dintrans, les considérant comme intouchables. Quelle connerie. C'est ce qui avait permis à Dintrans de n'être jamais dans le collimateur de son « enquête ». De n'avoir à répondre de rien.

— Lors des deux soirées que j'ai manquées, cette semaine, hier et avant-hier, où était le Père Dintrans ?

— Au Séminaire, je crois.

— Il faut en être sûr, mon gars, réfléchis.

Thierry garda le silence un instant, ralentit le pas. Ses interminables compas imprimaient le rythme de la marche qui les séparait des locaux de l'Evêché. Sous le cagnard, il avançait lentement, avec langueur, déroulant ses cannes en conservant les mains croisées dans le dos. Côme, bouillonnant, survolté, se laissait gagner par les pas d'échassier de son camarade. Dans le même temps, il ne parvenait pas à s'ôter de l'esprit les traits du vieux Dintrans. Jusqu'où le professeur était-il impliqué ?

— Oui, il était là les deux soirs, j'en suis certain. Le mercredi, Thaddée et Maxence ont tenu à nous expliquer le problème des livrets. Tout le monde était présent. Je revois distinctement le visage des Pères : Vax, Dintrans et Simonet.

Une nouvelle révélation : Dintrans était dans les lieux le soir où Marthe a été tuée. Qu'a-t-il fait exactement, ce soir-là ? Yoland et lui se sont-ils croisés, et dans quel ordre ?

— Quant au jeudi soir, nous nous sommes relayés devant le poste de télévision. C'était Envoyé Spécial. Olivier t'a dit avoir regardé le premier reportage, sur une spécialité culinaire avant-gardiste.

— La moléculaire.

— Voilà, oui, l'atomisation de nos plats traditionnels. Un carnage, si tu veux mon avis. Bref, Yoland a regardé le troisième, consacré aux guerriers maoris qui jouent au rugby en Australie.

— En Nouvelle-Zélande. Les All Blacks.

— Voilà.

— Et alors ?

— Le reportage du milieu portait sur les médicaments génériques. Tu penses bien que je n'aurais raté cela pour rien au monde.

— Et quel est le rapport avec Dintrans ?

— Figure-toi qu'il était avec moi. Il s'est installé dans le grand fauteuil au démarrage du sujet, l'a regardé sans un mot, est ressorti lors du retour en plateau. Et je l'ai entendu tout de suite après remonter l'escalier vers sa chambre.

Depuis quand Théodule Dintrans, théologien de référence, homme d'église avisé, se passionnait-il pour les médocs ? Côme dissipa aussitôt cette idée fulgurante, pour se concentrer sur l'essentiel : le vieux prêtre était également au Séminaire jeudi soir, à l'heure où le 4x4 aux vitres fumées le tamponnait.

Du reste, Côme ne s'était pas réellement imaginé que Dintrans eût pu en être le chauffeur. Le Père avait une antique guimbarde, et, surtout, était réputé pour sa conduite excessivement lente. Les séminaristes qui avaient eu l'occasion de monter avec lui en faisaient un sujet de plaisanterie, notamment son incompréhension des ronds-points, qu'il prenait invariablement à contresens, et toujours en première. Impossible qu'il ait piloté une berline sur les crêtes dégoulinantes de la Route des Lacs.

Y avait-il alors deux, voire trois énigmes distinctes, sans rapport entre elles ? Se pouvait-il que Dintrans ne soit complice que de l'évaporation de Luc, et étranger au reste ? En tout cas il n'avait pas tenté de le tuer, lui. Mais il n'était pas non plus seul au Séminaire. Ni au Foyer des Âmes Pures.

— Côme ! C'est là !

Thierry avait dû crier pour héler son camarade. Il avait dépassé, sans s'en rendre compte, la Cathédrale Notre-Dame-de-la-Sède, à laquelle s'adossaient les bâtiments de l'Evêché. Tout comme le siège épiscopal, la Cathédrale remontait au XVIIème siècle. Sa façade, matraquée de soleil, paraissait jaune poussin. Ses vitraux rectangulaires, surmontés d'un demi-cercle, lui conféraient plus l'aspect de l'entrée d'un théâtre que d'un édifice religieux. Thierry l'attendait tranquillement, vingt mètres plus loin.

Côme fit demi-tour, et ils se pointèrent ensemble à la Maison Saint-Paul, qui abritait les locaux cossus de l'Evêché. Ils étaient tous deux déjà venus.

Chaque séminariste en fin de première année était reçu en ces locaux, le plus souvent par le Vicaire Général, qui le complimentait et l'encourageait dans sa vocation au nom du diocèse. Probablement les autorités ecclésiastiques s'imaginaient-elles que pareil tête-à-tête, dans les salons d'apparat, influençait favorablement les alevins de la prêtrise.

L'entrée principale de l'Evêché était bouclée à cette heure. Côme sonna à l'interphone, flanqué de Thierry, parfaitement stoïque. Les émotions glissaient sur lui comme l'eau sur les plumes d'un cygne. Une voix nasillarde leur demanda sans ménagement ce qu'ils venaient faire. Côme répondit qu'ils avaient rendez-vous avec Monsieur Navas. La voix se tut et le bourdonnement qui résonna leur permit d'ouvrir la porte d'entrée.

Ils accédèrent au jardin monastique de l'accueil, de taille réduite mais d'un ordonnancement exemplaire. Plantes d'apothicaire et massifs floraux voisinaient pour composer un étrange assortiment végétal coupé au cordeau. Ils remontèrent l'allée de gravier et escaladèrent les trois marches d'accès. Une nouvelle porte, puis un petit homme à la moustache lissée leur tendit la main avec emphase. Son haleine empestait le tabac brun ranci.

— Serge Navas, responsable des archives du diocèse. Vous êtes les séminaristes envoyés par le respectable Père André Vax ?

— C'est cela.

— Les archives devraient être fermées, à une heure pareille, mais je consens à faire une exception pour vous. Pour lui.

Côme se demanda en silence combien de fois par an le moustachu Navas pouvait bien être sollicité pour compulser les archives d'un Séminaire de sept membres, et qui n'avait pas dû connaître de soubresaut depuis, à vue de nez, l'Occupation. Thierry sembla partager cette pensée et, devançant toute bravade de Côme, lui fit discrètement signe de la boucler.

Navas extirpa de son gilet un trousseau de clés à l'ancienne, cercle de fer faisant virevolter les passes. Il leur montra le chemin et leur désigna bientôt une petite porte surbaissée, fermée d'un simple cadenas à vélos. Pas exactement l'assurance tous risques, pensa Côme. Dès qu'il l'ouvrit, un

effluve de poussière leur asticota les narines. Les archives emplissaient la cave de l'Evêché.

Navas les devança dans l'escalier qui descendait en à-pic vers les fins fonds du siège épiscopal. Une ampoule branlante éclairait les angles de béton brut. Un tuyau de PVC, rivé à même le mur de plâtre blanc, tenait lieu de rampe. Dès qu'ils furent rendus à la dernière marche, ils comprirent que le terme d'« archives » était bien emphatique pour désigner un recoin de la cave. À l'instar du sous-sol d'un immeuble, une dizaine de petites portes de bois, scellées par des serrures rouillées, surplombaient un sol de béton brut. Une odeur de moisissure saturait l'air. Le plafond était bas, faiblement éclairé. Navas avait peut-être été choisi en raison de sa petite taille, qui lui évitait de se cogner aux poutres transversales qui jalonnaient le couloir. Thierry, lui, devait plier son long corps mou pour ne pas s'y râper le dessus du crâne.

Dès la première porte, Navas stoppa, adressa un signe aux séminaristes, et fit coulisser une clé octogonale le long de son trousseau rond. Le petit bonhomme l'enclencha dans le penne piqué de rouille, tourna tout en douceur. Une minuscule pièce s'ouvrit devant eux. Lorsque leurs yeux s'acclimatèrent à l'obscurité, ils contemplèrent le mobilier, dont l'inventaire était vite fait : des rangées d'étagères supportant des dossiers cartonnés, une planche vermoulue suspendue dans le vide, et deux chaises pivotantes ayant perdu la moitié de leurs roulettes. Des archives, donc. Soit.

Navas tourna l'interrupteur d'une minuterie, déclenchant un éclairage violent. Il leur dit simplement : « Remontez me chercher dès que vous avez terminé, mon bureau est au rez-de-chaussée. Et faites vite, en principe ma journée est déjà finie ». Il repoussa la porte et les laissa au milieu du terrier.

Côme pivota pour avoir une vue d'ensemble. Le moindre de leurs mouvements soulevait une nuée de particules poussiéreuses. Il y avait longtemps qu'aucune âme n'était venue fourrer son nez aux archives du Séminaire. Que cherchait-il ? Les boîtes de carton parallélépipédiques, alignées sur les étagères blanches, étaient marquées sur la tranche, au feutre noir. Les chiffres correspondaient aux années des promotions du Séminaire.

Il était né en 1986, et Moullec avait indiqué que le Père Robert était arrivé directement de Tarbes à Saint-Lary, un an avant sa propre venue, en 1985. Le compte était facile. L'année 1984 devait correspondre. Côme chercha le carton, Thierry le lui désigna.

Ensemble, ils firent glisser le dossier, qui se trouvait au ras du sol, et le posèrent sur la planche qui tenait lieu de table, redoutant qu'elle ne s'effondre avec ce simple poids. Ils l'ouvrirent, et tirèrent des pochettes de papier de couleurs. Chacune portait, en en-tête, la mention de l'année 1984, et le sceau emphatique du Séminaire du Diocèse de Tarbes et Lourdes. L'une, rose, était un plan comptable, une succession de colonnes de chiffres et de lignes renseignées. Côme reconnut aussi le bilan annuel du Séminaire. Chaque rentrée, chaque dépense, avait été scrupuleusement consignée, sans que personne ne se demande ce que les générations futures pourraient bien en avoir à foutre. La seconde pochette, vert passé, contenait des textes de prières et de chants. Les refrains entonnés vingt-quatre ans auparavant. Des tempos désespérément lents, des textes adaptés du Livre des Psaumes. Le Minuit Chrétiens. Une autre époque, là aussi.

La troisième pochette, bleu ciel, était composée d'une vingtaine de feuillets de petit format, semblables à des fiches. Sur chacune d'entre elles, un photomaton défraîchi était agrafé de guingois. Côme sut qu'il avait trouvé ce qu'il était venu chercher. Il éparpilla fébrilement les fiches, sous la lueur criarde du projecteur dont Thierry venait de relancer la minuterie. Sous leurs yeux s'étalèrent la vingtaine de documents, autant de visages coiffés et cadrés à la mode de ces années-là. Les vingt séminaristes de Tarbes, promotion 1984.

La présentation des fiches était parfaitement uniforme : des pré-imprimés sortis en série et complétés à la main sur les parties à personnaliser. Le hasard voulut que, juste en face d'eux, se trouve celle qui les intéressait. Un homme blond, aux tempes dégarnies et au regard glacial, coiffé comme le delta du Rhône, émergeait d'un pull-over à col roulé noir. « *Nom : Robert. Prénom : Claude* ». Les tendres années du Berger de la Communauté du Très-Haut. Enfin, tendres années, il fallait le dire vite. Un simple coup d'œil circulaire permettait de constater que Claude Robert avait bien quinze ans

de plus que tous ses acolytes. Côme et Thierry, côte à côte, déchiffrèrent le contenu de la fiche qui lui était consacrée.

« *Né le : 18 avril 1943.*

A : Etranger.

Numéro Sécurité Sociale : 1430499135884.

Entré le : 4 septembre 1980.

Ordonné le : 16 juin 1984.

Accompagnateur spirituel : Père Théodule Dintrans.

Affectation : Paroisse Saint-Bertrand, Saint-Lary Soulan (Père Lucien Petit). »

Les deux séminaristes de 2008 durent plisser les yeux pour comprendre les lignes qui suivaient. Ecrites en patte de mouche, à l'encre rouge, elles ressemblaient à de petites saccades, aux intervalles secs qui semblaient conserver l'empreinte de l'état d'esprit de leur auteur : tourmenté. Angoissé. En alerte.

« *Observations : vocation tardive (ancien professeur, région Sud-Ouest). Influencé. Ambigu. À veiller.* ».

Un vague trait raturait le bas de la page, sans qu'il soit possible de déterminer s'il s'agissait d'un paraphe ou d'un trait d'humeur du signataire. La main qui avait tracé ces lignes nerveuses envoyait une alarme aux lecteurs futurs. Claude Robert déraillait. En termes choisis, ces épithètes disaient un homme hors cadre. Dangereux ?

Côme relut ces termes. Un ancien professeur. Région Sud-Ouest. Où exactement avait enseigné Claude Robert avant d'intégrer le Séminaire ? Sa vérité, il le pressentait, ne résidait pas dans son parcours de prêtre, mais dans sa vie précédente d'instituteur. Ou ses vies, puisque l'homme était né à l'étranger, avant de venir rejoindre ce coin de France, Midi-Pyrénées.

— C'est bizarre, j'ai l'impression d'avoir déjà vu ce visage quelque

part…

Thierry se tenait penché, le visage tordu vers le photomaton, qu'il orientait sous le faisceau lumineux, comme si le reflet du Père Robert pouvait se tourner également et raviver son souvenir. Sa phrase pointait l'inquiétude.

Pendant que son congénère se débattait avec sa mémoire, Côme passa en revue les dix-neuf autres fiches. Les visages lui étaient inconnus, certains clichés étaient pris sur un fond de couleurs vives et mal assorties. Les dates se succédaient, les paroisses de la région défilaient : Saint-Lizier, Lavelanet, Argelès. Pour la plupart, les séminaristes étaient des jeunes hommes, et Robert était l'exception, le doyen de la promotion.

S'apprêtant à tapoter les fiches sur la planche pour les ranger bien parallèles, Côme tomba en arrêt devant la dernière photographie. Un tout jeune garçon, qui semblait à peine sorti de l'adolescence. Une face malingre, presque maladive, d'une blancheur fantomatique. Des carreaux gigantesques, qui mangeaient une bonne partie des joues, rejoignant une mèche châtain qui retombait sur le front. Mais surtout, émergeant des contours affûtés, deux yeux noirs d'une intensité inouïe fixaient l'objectif avec une ardeur presque insoutenable. Avant même de lire le nom mentionné sur les renseignements d'usage, Côme savait très bien qui était ce gamin à l'insolente détermination. Il n'aurait jamais pensé le retrouver comme compagnon de Séminaire du Père Claude Robert. Mais, confusément, un nouveau lien se tissait sous ses yeux.

Il poussa Thierry du coude, posa la fiche du garçon par-dessus celle de l'ancien professeur étranger.

« *Nom : Moyon.*

Prénom : Michel

Né le : 6 janvier 1962

A : Foix (09)

Numéro Sécurité Sociale : 1620109307008.

Entré le : 5 septembre 1980

Ordonné le : 3 juillet 1984

Accompagnateur spirituel : Père Théodule Dintrans.

Affectation : Paroisse Saint-Maurice, Cathédrale, Mirepoix (Père Bottechia)

Observations : Intelligence remarquable. Hypersensibilité. Parfait ? »

L'Evêque de Tarbes et Lourdes avait fait son Séminaire dans la même promotion que Claude Robert. Tous deux avaient choisi comme accompagnateur spirituel le Père Dintrans. Quels étaient leurs autres points communs ? En tout cas, ils se connaissaient depuis cette époque. Se fréquentaient-ils encore ?

À rebours du Berger de Lourdes, toutefois, les appréciations formulées sur le jeune Michel Moyon étaient élogieuses. Le rédacteur, de sa même écriture rouge et saccadée, lui prêtait même, à vingt-deux ans tout juste, les attributs de la perfection. L'exagération était manifeste, mais Côme ne comprenait pas pourquoi. Le parallèle avec Claude Robert était criant, l'un voué aux gémonies, l'autre encensé. Leurs chemins se recroisaient-ils par la suite, et dans quelle…

— Merde… merde…

Thierry tourna la tête, sans se redresser de peur de heurter le plafond de parpaings.

Côme fouillait ses poches, surexcité. La liste. La liste du Foyer des Âmes Pures. Mécaniquement, il l'avait fourrée dans la poche gauche de son short. Ou droite, merde, où elle était, cette liste ?

Côme sortit une feuille de papier roulée en boule. La défroissa à même la planche. Il savait exactement ce qu'il cherchait. Où trouver. Vers le milieu.

« *Agnès. Bertrand…* »

Non. Ils descendirent ensemble l'inventaire des noms.

« *… Luc. Michel.* »

Michel. Michel.

Michel Moyon. La certitude se forgea en un instant dans l'esprit de Côme. Ce membre du Foyer des Âmes Pures n'était autre que l'Evêque des lieux. Le troisième homme. *Celui qui avait réussi*. Pourquoi cette pensée, traversante, irréfutable ?

Une cascade de déductions l'inonda. Un souvenir le heurta : c'est Moyon qui avait poussé Geneviève Kasperek à quitter sa famille, à son réveil du coma. L'avait-il conduite, déjà, au Foyer de Lourdes, où elle résidait toujours ? Cette époque remontait à 1994. Moyon devait alors être encore curé de Mirepoix, la paroisse que fréquentait la famille Kasperek. Les faits coulaient à présent, limpides. Geneviève, fidèle dévote, était tombée sous la coupe du jeune recteur qui la confessait. L'avait suivi, convaincue qu'il l'avait ramenée à la vie, après l'accident qui aurait dû la tuer. Moyon devait être un jeune prêtre fascinant. La braise de son regard pouvait emporter n'importe qui.

Côme leva la tête, fixa le plafond.

— Qu'y a-t-il, Côme ? Je vais relancer la minuterie.

— Ce n'est pas l'éclairage que je regarde. C'est plus haut.

— Pardon ?

Il ne répondit rien, empocha les deux fiches – celle de Claude Robert, celle de Michel Moyon. Deux disciples de Théodule Dintrans. Trois membres du Foyer des Âmes Pures. Le triumvirat qui savait où était Luc. Et sans doute aussi ce qui était arrivé dans l'aquarium. Et sur la Route des Lacs. Et l'un des trois habitait pile deux étages au-dessus : un sacré coup de bol.

Côme attrapa Thierry par le bras, le ramena dans le couloir, poussa la porte. Il avait soigneusement remis les autres fiches dans la pochette, la pochette dans le carton, le carton entre ceux de 83 et de 85. La lumière s'était éteinte, ils avaient retrouvé à tâtons l'escalier en béton et sa rampe de

plastoc. Revenus au rez-de-chaussée, dans un hall d'entrée absolument silencieux, Côme considéra l'accès aux niveaux supérieurs. Un nouvel escalier, massif, richement décoré. Celui qui menait aux salons où les séminaristes novices étaient reçus. Il se pencha vers Thierry.

— Va chercher Navas. Dis que je suis déjà rentré, que tu as trouvé ce que tu cherchais.

— Mais toi, que vas-tu…

— T'occupe. Rends-moi ce service. Je sais ce que je fais. Explique à Moustache que le Père Vax sera content et lui sera reconnaissant, tout le tintouin. Rentre au Séminaire. Guette Dintrans. Et attends-moi.

— Je comprends ce qui se passe, tu sais.

— Je ne crois pas, non.

Côme avait déjà tourné le dos et montait l'escalier en scrutant la coursive du premier étage. Pas âme qui vive. Après une volée de marches torsadées, il fit face à trois couloirs. À sa gauche, les locaux administratifs, ceux de l'équipe diocésaine. Face à lui, derrière une imposante porte vitrée aux montants d'or, les salons d'apparat étalaient leurs boiseries. Il colla son visage à la vitre, l'embuant de son souffle, guetta. Personne. Le couloir de droite, enfin, donnait sur plusieurs portes dépourvues de panonceaux. Au sol, se déployait un tapis rouge aux bordures mordorées. Le sens des honneurs. Il s'engagea.

Au bout de quelques mètres, dans l'obscurité, il déboucha sur une antichambre spacieuse, baignée d'une lumière douce. Il s'avança doucement. Une porte à doubles battants, gigantesque, se dressait face à lui.

— Vous voulez ?

Côme sursauta, heurta la paroi. Dans un renfoncement du boudoir, un jeune homme était assis derrière un secrétaire de bois brun. Il n'avait devant lui qu'un sous-main, un téléphone à grosses touches et un bloc de papier à demi griffonné.

— Monsieur, qui êtes-vous ? Que venez-vous faire ici ? Les locaux sont fermés, à cette heure-ci.

— Et vous, qui êtes-vous, alors, si tout est fermé ?, rétorqua Côme en tentant de rassembler ses esprits.

— Mais moi je suis le Secrétaire particulier de Monseigneur. Je vis ici. Vous ne m'avez pas répondu, en revanche : que venez-vous faire dans cette partie ? Elle est privée, je vous signale, si vous n'avez pas vu les écriteaux.

Il ne les avait pas vus, non, sans quoi il les aurait suivis et se serait épargné un détour. Le gars qui lui faisait face avait les cheveux ras, une figure boutonneuse, portait un gilet sans manches. Qui pouvait être Secrétaire particulier d'un Evêque ? Un ecclésiastique ? Un membre de la famille du prélat ? Le garçon se tenait raide comme un piquet, amidonné comme un col romain, bouche pincée. L'attitude déjà insupportable des hiérarques de l'Eglise. À ceci près que le Secrétaire ne semblait pas mesurer l'inanité de son rôle de portier scribouillard.

— Vous m'entendez ? Je vais devoir vous demander de partir, Monsieur.

— Je viens de la part de Serge Navas.

— Je l'ai vu il y a un quart d'heure, répliqua le Secrétaire, sceptique. Il ne m'a rien dit.

— J'étais avec lui aux Archives du Séminaire, au sous-sol. Je dois voir Monseigneur Moyon de toute urgence.

— Pour quelle raison, je vous prie ?

— C'est… personnel. Monsieur Navas m'a dit de lui transmettre un message d'ordre privé, improvisa Côme.

— Je regrette, Monseigneur ne reçoit plus, à cette heure. Vous n'aviez pas rendez-vous, n'est-ce pas ? Aussi, je vous propose de me téléphoner demain matin, nous pourrons convenir du principe d'un rendez-vous.

— C'est urgent, je vous dis, ça ne peut pas attendre demain. Il est là, notre Evêque ?

— Je n’ai pas à vous répondre. Rappelez demain, demandez le Secrétariat Général.

C’est ça. Et d’ici là, il aurait questionné Navas, compris que le séminariste n’était envoyé par personne. Le tout pour le tout, à présent. Côme s’approcha sans un mot du bureau noir où était assis le Secrétaire particulier. Posa les mains sur le rebord de bois ciré. Se pencha vers l’avant. Fixa le jeune type au fond des yeux.

— Je dois voir l’Evêque. Maintenant.

— Très bien. J’appelle Navas.

Le Secrétaire décrocha le téléphone, pianota sur les touches étonnamment carrées. Côme prit alors son élan, et balaya d’un geste brutal du bras gauche la totalité des pièces disposées sur le bureau. Le sous-main d’écaille vert, le bloc-notes et un crayon de bois, giclèrent. Le téléphone s’écrasa au sol. Il émit un bourdonnement qui résonna dans le petit sas.

Sans se démonter, et sans même se lever de sa chaise, comme s’il y était vissé, l’infatué Secrétaire se déporta sur le côté pour ramasser l’appareil. Un instant, son regard quitta celui de Côme. Celui-ci bondit vers l’avant, empoigna en un éclair le pistolet, le prit par le canon, abattit la crosse sur l’occiput du Secrétaire. L’entier mouvement ne prit pas une seconde.

Un bruit sourd, une plainte étouffée, et le type s’affala au sol, tandis qu’un mince filet de sang commençait à perler de son cuir chevelu. Plus le temps de tergiverser, garçon.

Côme recula d’un pas, jeta un coup d’œil dans le couloir. Personne ne venait. Thierry avait dû prévenir Navas de leur départ, lequel devait être ravi de terminer enfin sa journée. Côme remit l’arme dans l’arrière de son short, se posta devant la grande porte de bois que le Secrétaire particulier gardait comme un cerbère. Les appartements de l’Evêque, à coup sûr. Il prit une grande inspiration, et ouvrit doucement le battant de droite. Fit un pas, referma soigneusement derrière lui.

La pièce dans laquelle il venait de pénétrer le surprit par sa pénombre.

Elle disposait d’immenses fenêtres, de plus de deux mètres de haut, mais fermées par d’hermétiques volets de métal. Le temps de s’accoutumer à la faible luminosité, il comprit qu’il se trouvait dans le bureau, ou le cabinet de travail, du responsable diocésain. Une odeur inattendue empesait la pièce. Quelle était cette fragrance ? La moquette épaisse de couleur pourpre était, ici encore, piquée de motifs d’or. Les murs blancs étaient seulement ornés de cadres aux riches ornements, représentant des photographies de lieux religieux, cathédrales, abbatiales, portails alignant les figures de saints. Un regard, encore, et il discerna l’élément central de la pièce : une table en acajou, parfaitement carrée, dont les pieds étaient sculptés en forme de vis sans fin, et arboraient en leur centre des têtes de gargouilles. Ils étaient reliés par deux barres diagonales, qui, se croisant en leur centre, portaient la sculpture de bois d’un homme bossu et agenouillé. La vision de cette table avait de quoi glacer le sang.

Moins, toutefois, que la voix qui le cueillit.

— Que venez-vous faire ici ? Qui vous a permis d’entrer ? Où est Régis ?

Côme n’avait même pas remarqué que, dans le fauteuil au haut dossier qui dépassait de la table aux faciès horribles, se tenait un homme. Le timbre était aigu, sifflant, écorché, mais suintait l’animosité. Côme plissa le regard pour dévisager son interlocuteur. Il n’en crut pas ses yeux.

C’était, indiscutablement, l’Evêque.

Son Evêque, qui apparaissait régulièrement dans les journaux – catholiques comme séculiers – et que Côme avait eu l’occasion de voir en chaire à plusieurs reprises dans des rassemblements chrétiens. Mais il ne reconnaissait qu’à peine l’ecclésiastique sûr de sa force, charismatique, dont il avait conservé l’image.

La silhouette qui lui faisait face n’occupait pas même la largeur du dossier de son siège. Vêtu d’habits civils gris, Monseigneur Moyon portait une chemise à manches longues et à col haut. Et des mitaines. Au plus chaud de juin. Côme devina immédiatement la raison de cet accoutrement : plaques rouges à dissimuler. Il s’approcha sans répondre à l’interrogation, pour se

poster de l’autre côté de la table. Le tableau le saisit sur place. Moyon était décharné, cadavérique, si blanc qu’il semblait translucide. La mèche qui lui barrait le visage, sur le photomaton des archives, atteignait à peine la base d’un front croûteux et sans grâce. Les yeux, mon Dieu, les yeux, étaient deux billes vitreuses et jaunâtres, comme injectées de pus. Ils ne parvenaient même pas à se fixer avec précision sur Côme. Un mort-vivant. Telle est la description qui lui déchira l’esprit.

— Qui êtes-vous ? Où est Régis ?, répéta l’Evêque d’une voix d’outre-tombe, qui émergeait d’une grimace de douleur – les gerçures des lèvres étaient si profondes qu’elles crevaient par endroits en plaies rosâtres.

Côme ne répondit pas, s’avança encore, jusqu’à coller son bassin au bord opposé de la table d’acajou. Il tira alors à lui un tabouret, qui devait accueillir les visiteurs de peu de prix. S’y assit, s’accouda, dévisagea son Evêque, dont les pupilles ne cessaient de papillonner. Il regarda les mains du prélat, couvertes jusqu’au bout des premières phalanges. Les phalanges qui dépassaient des mitaines étaient rachitiques, parsemées de zones sèches, de psoriasis rougeoyants.

L’une des mains desséchées se leva en tremblant, se posa sur le combiné d’un téléphone plus moderne que celui du Secrétaire particulier – qui s’appelait Régis, donc. Très calmement, Côme attendit que l’Evêque eût composé un numéro interne pour se pencher vers l’appareil téléphonique, le saisir de la main gauche, et arracher de la droite le fil d’alimentation. Toute tonalité disparut.

— Régis est en train de prier, Monseigneur. Ne le dérangeons pas, je vous en prie. Je suis Côme Marsault.

— Qu’est-ce que vous faites là ?

— Je vous dis que je suis Côme Marsault. Séminariste ici même, à Tarbes. Comme vous le fûtes voici vingt-quatre ans. Je viens d’aller consulter vos archives, au sous-sol. Et je me suis dit que j’allais vous rendre visite. Après tout, vous êtes mon Evêque.

— Je ne… reçois pas.

— Ça m’est égal. J’ai quelques questions à vous poser. À propos de Luc Kasperek.

— Je ne le connais pas… je vous demande de sortir.

— Bien. Alors nous allons commencer par le commencement. Vous connaissez Geneviève Kasperek, n’est-ce pas ?

L’Evêque s’était tordu sur son siège, et conservait la bouche ouverte. Un filet de bave brillait au coin de ses lèvres. Une épave, un moribond, voilà ce qui lui faisait face. Combien de personnes savaient que Monseigneur Moyon se trouvait dans cet état ? Adrien était probablement au courant, mais il n’avait pas pris le temps de le rappeler depuis son précédent message. Côme se dit qu’il était temps de siffler la fin de la récréation. Peut-être l’Evêque avait-il un rendez-vous imminent, on allait venir, trouver son Secrétaire Régis dans les vapes, reposant au sol sur son sous-main rougi de sang. Le temps était compté. Il frappa du plat de la main vers le centre de la table, ce qui provoqua un craquement sec. Il commença le réquisitoire.

— Monseigneur Michel Moyon, vous avez connu Geneviève Kasperek à la paroisse Saint-Maurice, à Mirepoix. Elle a eu un accident de voiture. Elle était presque morte. Vous l’avez veillée durant tous ses jours de coma. Et lorsqu’elle s’est réveillée, vous étiez près d’elle, vous l’avez persuadée de vous suivre. D’abandonner son mari et son fils – Luc.

— Je l’ai… sauvée… par la prière… par le jeûne… par l’action de grâce… la purification… j’ai purifié son esprit… je l’ai consolée…

— Elle avait une famille ! Un jeune garçon, qui avait besoin d’elle ! Vous l’avez emmenée à Lourdes, au Foyer des Âmes Pures, dont vous faisiez partie – dont vous faites *toujours* partie.

— Pourquoi la… cherchez-vous ?

— Je l’ai trouvée, elle. Nous nous sommes rencontrés, cette semaine, ç’a été cordial. C’est son fils que je cherche. Luc. Il se trouve que c’est mon voisin au Séminaire, voyez comme le monde est petit.

— Et alors ?

— Où est Luc, putain ? Dis-moi où il est !

Côme avait hurlé, oubliant toute prudence – il y avait d'autres personnes au siège épiscopal. Face à lui, le spectre ne bronchait pas. Ses pupilles tressautaient toujours. Côme enchaîna, il fallait pousser l'Evêque dans les derniers retranchements que permettait son état.

— Je vais vous aider, Monseigneur : Luc Kasperek se trouvait le week-end dernier au Foyer des Âmes Pures, à Lourdes. C'est le vénérable Père Théodule Dintrans – un autre de vos membres – qui l'y a conduit. Mais il n'en est pas revenu. Et vous aussi, c'est là que vous vous êtes planqué après avoir subitement disparu, samedi dernier.

Cette dernière phrase lui était venue sur l'instant, il n'y avait pas réfléchi, avait même complètement oublié que l'Evêque avait disparu. Le mystère et boule de gomme d'Adrien, qui s'était amusé de la situation dans son canard. À présent, cela lui semblait parfaitement évident : Moyon était parti rejoindre son compagnon de Séminaire, Claude Robert, et leur accompagnateur spirituel de 1984, le Père Dintrans, dans le Foyer dont tous trois étaient membres. Une belle triplette d'enflures. En leur compagnie, il y avait Luc Kasperek, malade, qui retrouvait sa mère. Ils savaient ce qui s'était passé.

Toujours la même impassibilité tremblotante de l'Evêque. Pousser son avantage, vite. Côme se pencha en avant, pointa l'index vers lui.

— J'ai raison, n'est-ce pas ? Vous êtes parti vous réfugier à Lourdes. Pourquoi, je vous prie, Monseigneur ? Pour dissimuler votre maladie ? Car vous avez le typhus, je présume ?

Le mot était sorti tout seul. Il avait tellement la sensation de revivre les images éprouvantes de Luc, huit jours auparavant, qu'il avait spontanément attribué à Moyon le diagnostic de Duplant. L'Evêque s'ébroua alors, comme s'il se mettait en branle subitement, mû par un mot de passe. Mais Côme n'était déjà plus sur ses gardes, gagné par la certitude qu'il parlait à un impotent. Avant qu'il ait pu réaliser ce qui se passait, il aperçut l'éclat d'un objet qui se dirigeait à toute vitesse vers sa tête. Trop tard.

Le presse-papier de marbre noir le heurta en plein front. Ce n’est pas la douleur qu’il ressentit, plutôt la morsure d’une déchirure. Et, aussitôt, une onde de chaleur ruisselant dans ses sourcils, sur ses yeux, le long de ses joues. Sa vue se brouilla d’un voile rouge, quelques perles parvinrent à ses lèvres et révélèrent un goût suave et atrocement métallique. Il était entaillé, pissait le sang sur l’acajou. Il attrapa ce qu’il put – une feuille de papier buvard, et se la plaqua sur le front, comprimant de toutes ses forces. Il s’essuya les yeux d’un revers de manche.

Lorsqu’il retrouva sa vision, trois secondes plus tard, ce fut pour constater que l’Evêque s’était penché sur sa droite et fouillait un tiroir qu’il venait d’ouvrir avec une clé argentée. Il se redressa dans son fauteuil, tandis que son visage abîmé se déformait dans un rictus insoutenable. Dans sa main chevrotante, Michel Moyon tentait de tenir ferme un minuscule pistolet à canon très court, qu’il pointait vers Côme.

Dans le même mouvement, mais bien plus prestement, le séminariste avait lâché son buvard imbibé de sang – qui adhérait tout seul à son front – et plongé sa main droite dans son dos. En avait extirpé le Walther-Manurhin, l’avait carré au creux de sa paume. Brandi vers Moyon.

À deux mètres d’écart, séparés par trois cents kilos d’acajou, un Evêque à l’agonie et un séminariste en sang se mettaient l’un l’autre en joue.

Tirer, attendre, gueuler, détaler, toutes ces issues défilèrent dans la tête de Côme comme s’il feuilletait un annuaire. Flinguer, ou être flingué. Le dialogue était terminé, les hommes d’action avaient pris le pas sur les diplomates, où avait-il entendu cette phrase ? Les yeux vitreux, presque morts, de son propre Evêque, le fixaient autant que le canon de son arme. Tout était suspendu.

Côme recula le tabouret, très lentement, et se leva. Il tenait toujours le Manurhin de Duplant dans sa main droite en attelle, tandis que la gauche soutenait la crosse. Sans tourner le buste d’un iota, il recula, centimètre par centimètre. Leurs regards étaient soudés. Ils se visaient mutuellement comme on se tend la main. Dans le silence absolu, Côme sentait son front dégouliner dans son oreille. Il s’éloignait. La porte vitrée. Il se déplaça

latéralement, sans perdre de vue sa cible. Moyon, quant à lui, n'esquissait aucun mouvement, tournant juste assez son siège pour garder le séminariste dans sa ligne de mire. Les pieds de Côme frôlaient le parquet, il glissait par-dessus les lattes. Que se passerait-il si l'Evêque tirait le premier, là, maintenant ? Il tomberait, d'une balle dans la poitrine ou dans la tête. Le bruit alerterait le personnel des lieux, on accourrait. La belle affaire. Il se souvint de ces duels silencieux des westerns, sur fond d'harmonica, qu'il aimait regarder enfant aux côtés de son père. Quel rôle jouait-il, en cet instant ?

Bientôt la porte-fenêtre fut à portée de sa main gauche. Ne pas tourner la tête, pas un seul instant. À tâtons il agrippa la poignée, l'actionna. Les voilages blancs étaient tirés, et lorsqu'il ouvrit le battant, une bouffée d'air chaud l'enveloppa. Michel Moyon le fixait toujours, du tréfonds de ses pupilles hallucinées. Côme palpa le vide. Pas de garde-corps immédiat. Il se trouvait un peu plus loin, le long d'un étroit balcon. S'il se souvenait correctement des lieux, le bureau de l'Evêque devait donner sur les jardins intérieurs du cloître du palais épiscopal.

D'un bond, alors, Côme se translata sur sa droite, enjamba la rambarde, sauta en prenant appui sur le rebord. Ce n'est qu'en donnant l'impulsion qu'il détacha son regard du canon de l'arme du prélat, et considéra ce qu'allait être sa chute. Des jardins, devant lui, au centre d'un vaste cloître. Un bosquet, juste en dessous, qui jouxtait des marches de pierre. Les éviter, surtout. La descente ne dura qu'un centième de seconde. Il se réceptionna, jambes pliées, parmi les ramures de l'arbuste qui séchait là. La cheville droite tordit, ne craqua pas. Il se redressa, jeta un regard circulaire, devina une issue à l'angle opposé. Tentant de rester à couvert, sous les arcades irrégulières, il se mit à courir à toutes jambes le long d'une travée latérale parsemée de dalles volumineuses. Il n'y avait absolument personne, dans ce jardin. Que faisait l'Evêque ? Allait-il prévenir les flics ? Un respectable ecclésiastique braqué dans son bureau par un jeune religieux illuminé : il aurait de la pente à remonter.

La réponse vint très vite. Au bout de cinq foulées, un claquement sec éclata dans son dos, une touffe de mauvaise herbe vola en éclats à un mètre

de lui. Il se retourna, et vit clairement Moyon, appuyé sur le garde-fou du balcon, qui tendait le bras dans sa direction. Et qui tirait. Côme mesura alors, en une fraction de seconde, le grotesque de la situation : l'Evêque de son diocèse, celui-là même qui était censé l'ordonner prêtre dans moins de trois ans, était en train d'essayer de l'abattre comme un lapin. Deuxième claquement, l'impact résonna sur une dalle située à plusieurs mètres. L'Evêque canardait au jugé, il ne savait pas viser.

Fort de cette certitude, Côme reprit sa course, se forçant à zigzaguer, à court-circuiter le champ de vision du tireur, il alternait l'abri des buissons hauts et le piétinement des massifs rasants. La troisième détonation demeura sans écho, sans doute la balle était-elle allée se ficher dans la pelouse. Dix mètres encore, une porte de bois trouait le mur de pierre. Il repassa sous les galeries, atteignit la porte en dérapant. Son coude heurta l'angle pierreux, s'écorcha. La porte n'était pas fermée. Il haletait. Il se retrouva dans un couloir de l'Evêché.

Personne. Il se remit à courir, comme un dingue, tout droit, tout droit, sans même savoir où était la sortie, flingue en main, sang caillé sur la moitié du visage et du cuir chevelu, souffle court, cheville brinquebalante, il courut, passa des portes, avala des dédales, au hasard, tout droit, et, sans savoir comment, reconnut soudain la porte de la cave où Navas les avait conduits, Thierry et lui, une heure plus tôt. Il se colla à la paroi, risqua un œil à l'escalier qui desservait l'étage. La sueur se mêlait au sang, et ce suc poissait dans ses cils. Plus un geste. Toujours personne. Les services administratifs de l'Evêché étaient fermés, les résidents pas encore rentrés. Moyon cloîtré dans son aire comme un faucon. Le petit jardin monastique de l'entrée était là, derrière la porte vitrée. Une pression sur un bouton d'ouverture automatique. Il poussa de l'épaule, un cliquetis libéra le pêne de la serrure. Il dévala les trois marches, s'engagea dans l'allée de gravier, sans la moindre protection. Pour peu que les appartements de l'Evêque aient une fenêtre qui donne sur cet espace, il était une cible presque trop facile.

Rien ne vint. Il arriva à la seconde porte, celle qui rejoignait l'extérieur. Nouvelle pression sur l'interrupteur, nouveau bourdonnement. Et puis ce fut la rue. Le flanc de la Cathédrale. Il était sorti. Il se rendit compte alors qu'il

ressemblait à un braqueur de banque, couvert de sang, le front ouvert, claudiquant et soufflant comme un bœuf. Ses mains tremblaient tant qu'il dut s'y prendre à plusieurs reprises pour dissimuler le flingue dans son short.

Sans réfléchir, il reprit sa marche. Il se sentit soudain invulnérable – et comprit que ce sentiment était dangereux. Autant que ces Pères de l'Eglise mués en fous furieux : l'Evêque malade qui venait d'essayer de le descendre, et le vieux prof de théologie qui avait fait disparaître Luc.

Invulnérable, quand même. Cette sensation le faisait bouillir.

* *
*

Son regard chercha d'abord un point d'eau. Il marchait tête basse, évitant de croiser les passants, pour ne pas les effrayer – et éviter tout signalement de son visage croûté. Une petite fontaine ronde, posée sur une placette ombragée, fit l'affaire : il s'aspergea les tempes, tâta la plaie qui ouvrait son front. Elle était longue, semblait profondément entaillée, et continuait à saigner. Il délaça aussi sa chaussure de sport, et passa son pied nu dans l'eau fraîche, pour résorber l'œdème qui se formait autour de sa malléole. Au bout du compte, il plongea carrément la tête dans le bassin, pour démêler ses cheveux collés et ses idées en fusion.

Lorsqu'il se fut séché dans son t-shirt, ignorant les murmures de désapprobation d'un couple bienséant qui passait par là, son second réflexe fut de passer un coup de fil. Il hésita juste sur le nom de la personne à joindre. Martel ? Cela faisait trop longtemps qu'il le gardait à distance de son enquête. Il ne se voyait pas l'appeler et lui annoncer la bouche en cœur que, dans sa quête de Luc, il venait de remonter jusqu'à l'Evêque, qui lui avait tiré dessus. Inconcevable pour quiconque n'avait pas suivi l'évolution de ses recherches. De surcroît, le policier tenait son coupable pour l'assassinat de Marthe – Yoland – et n'avait sans doute aucune envie qu'on

lui mette sous le nez une alternative autrement moins plausible. Adrien ? Pas tout de suite. L'appel du scoop serait le plus fort. Or il cherchait un appui discret, pas un mégaphone.

Sans surprise, c'est le numéro d'Alain Duplant qu'il composa. Il dut s'y reprendre à deux fois pour le joindre. Le toubib devait finir ses consultations, il était quasiment vingt heures.

— Tu tombes bien, gamin. Figure-toi que j'ai rendez-vous demain matin avec le Professeur Van Meyde, tu te souviens, l'un des deux grands spécialistes du typhus dans les revues médicales des années 70. Il exerce toujours à Toulouse, et je me suis débrouillé pour aller le voir. Et tu sais comment j'ai fait ?

— Alain, il y a un autre cas.

— De quoi tu parles ?

— Un second malade. Je suis allé voir l'Evêque, Michel Moyon.

— Celui de Mirepoix ? Le connard qui a fait partir Geneviève ?

— Oui. Je te passe les détails, mais il présente les mêmes symptômes que Luc. La fièvre, l'hébétude, les plaques, je suppose, car il portait des vêtements longs et des mitaines. Des douleurs musculaires au moindre mouvement.

— Effectivement, ça correspond. Mais qu'est-ce qui te fait dire que c'est le même cas que Luc ?

— L'Evêque est membre du Foyer des Âmes Pures. Il s'y trouvait le week-end dernier, de façon assez secrète puisque les autorités diocésaines considéraient qu'il avait disparu. Comme Luc. Ils ont la même maladie. Ils ont le typhus, Alain, c'est vous qui avez raison. Deux membres de ce Foyer ont contracté cette maladie.

— Deux cas de typhus… Mais ils sont combien, dans ce Foyer ?

— À vue de nez une vingtaine.

— Deux cas sur vingt. Dix pour-cent des membres. Il y a un foyer. Epidémique, j’entends.

Un foyer dans un Foyer. Ç’aurait fait un excellent titre pour Adrien, pensa Côme.

— Il faut d’autant plus que je voie Van Meyde dès demain matin. C’est extrêmement préoccupant, tu piges ?

— Parfaitement, oui.

— Et ton Monseigneur s’est aperçu que tu savais ce qu’il avait ?

— Je le lui ai dit.

— Comment a-t-il réagi ?

— Il a tenté de me flinguer. Dans les locaux épiscopaux. Il m’a raté.

— Nom de Dieu… Qui sont ces mecs, Côme, qui sont-ils ?

— Je ne sais pas encore. Mais je commence à les cerner, de mieux en mieux. J’ai rencard avec leur doyen, maintenant, je ne voudrais pas être en retard. Je dois vous laisser. À demain.

En raccrochant, Côme se remit à gamberger. Ce qu’il avait appris, au sous-sol puis au premier étage du palais épiscopal, confortait ses pistes. De nouveaux éléments s’ajoutaient au puzzle macabre. Des disparitions, des cadavres, des virus, des tentatives d’assassinat. Trois figures, et deux lieux, se détachaient à présent, et se mélangeaient.

Le Père Théodule Dintrans, inamovible professeur de théologie, avait enseigné aux deux suivants à Tarbes. Il était même leur accompagnateur spirituel – il était aussi celui de Luc, d’ailleurs, se souvint-il soudain. Certes, au Séminaire, le choix de l’accompagnateur était assez vite fait, et se résumait aux Pères Vax, Dintrans ou Simonet, ou à un religieux extérieur, si le Supérieur l’autorisait. Mais il était difficile de croire à la coïncidence. Depuis le début de ses recherches, Côme avait compris que rien n’était fortuit. Dintrans, donc, avait contribué à la disparition de Luc, occulté ses livres. Etait-ce tout ? Avait-il entendu Sœur Marthe évoquer au téléphone

son modus operandi ? Côme lui poserait directement la question dans quelques minutes. Il commençait à s'habituer à ce qu'on veuille le tuer, autant devancer l'appel.

Le Père Claude Robert, ensuite, était entré au Séminaire après avoir eu une autre vie dans l'enseignement. Il était né à l'étranger. Où ? Dans un pays francophone, si l'on se fiait à la sonorité de son patronyme. Peut-être dans une ancienne colonie française ? En Afrique ? Avait-il croisé Marthe, Yoland ? Toujours est-il qu'il avait abandonné son poste de prof pour une vocation sacerdotale. Il était passé par Saint-Lary-Soulan, mais combien de temps y était-il resté ? Côme n'en avait jamais entendu parler là-haut. Il pourrait demander à Laplace, ou à sa mère. À Laplace, plutôt. Voire à Déodat, qui concentrait la sapience villageoise. Enfin, il avait pris la tête du Foyer des Âmes Pures, de Lourdes, où il était, semble-t-il, un Berger réputé pour l'impact de ses prêches. C'est à ce titre qu'il avait accueilli, à Lourdes, son ancien enseignant du Séminaire, et son camarade de promotion, devenu Evêque. Il se portait comme un charme, à l'instar de Dintrans. Mais il y avait ces appréciations formées à la main d'une écriture anxieuse, qui le présentaient comme un homme sous influence.

Monseigneur Michel Moyon, enfin, connaissait les deux précédents de longue date, était proche d'eux. Il s'était élevé dans la hiérarchie ecclésiastique locale grâce, probablement, à l'intelligence remarquable qu'on lui attribuait. Il avait été recteur de Mirepoix, et incité une miraculée à rejoindre le Foyer des Âmes Pures, dont il était également membre permanent. Et voilà qu'il était tombé malade : le typhus tenait la corde. Par ailleurs, combien d'Evêques en France conservaient un revolver dans le tiroir de leur bureau ? Moyon en avait un et n'hésitait pas à s'en servir. Pour protéger quoi – ou qui ?

Quel secret reliait ces trois hommes ?

Quant aux lieux, le Foyer des Âmes Pures, excroissance de la Communauté charismatique du Très-Haut, les réunissait aujourd'hui, après qu'ils avaient tous trois fréquenté le Séminaire de Tarbes. Dans ces murs pyrénéens, tout autant que dans leurs résidents, se trouvait la vérité.

Et Luc ? Lui aussi était au Foyer et au Séminaire. Il fréquentait les trois précédents : le premier était son accompagnateur spirituel, le second le Berger de son Foyer, le troisième le mentor de sa mère. Et lui, il venait à leur suite. *Il leur succédait*. Ce mot le frappa tout à coup. C'était la notion centrale. Chacun des quatre représentait une génération différente, à une vingtaine d'années d'écart. Dintrans en avait quatre-vingt bien tassés. De ce qu'il avait pu entrevoir, Claude Robert accusait la soixantaine, même si l'éclat de ses yeux le rajeunissait sans doute. Moyon était réputé pour avoir été le plus jeune Evêque de France, et ne devait guère avoir dépassé quarante ans. Luc, enfin, en avait vingt-deux, comme Côme. Quatre générations se passaient un flambeau. Lequel ?

Le chemin qui le ramena au Séminaire fut douloureux, dans sa chair écorchée et son âme tourbillonnante. Il poussa avec peine la porte cochère, sentant la plaie de son front suinter à nouveau et empourprer ses tempes.

Dans la fraîcheur du couloir, il tenta d'apercevoir si une ombre lui faisait face. Sur ses gardes, toujours. Plus que jamais. Rien ne venait, il déboucha dans le hall. La porte du bureau de Vax était hermétiquement fermée. Dînait-il déjà ? Côme consulta le cadran de sa montre : 19 heures 30. Il avait encore quelques minutes avant de rejoindre le réfectoire. Il grimpa l'escalier, après avoir aperçu Maxence de dos à l'oratoire, tête basse et mains jointes, sur le premier prie-Dieu. Les intentions de prière ne manquaient pas, ces temps-ci.

Première porte, Vax. Seconde porte. Il tambourina sans le moindre égard pour le sommeil de son occupant ou d'un voisin. Attendit. Cogna de nouveau. Tourna la poignée. Verrouillée. Dintrans n'était pas encore rentré, ou déjà au réfectoire. Il redescendit, entra dans la salle commune. Deux têtes se tournèrent vivement. Thierry et Thaddée étaient plongés dans la lecture d'un quotidien. Le Congrès occupait une bonne place des pages régionales consacrées au Sud-Ouest. L'événement s'ouvrait le lendemain, culminait avec la cérémonie œcuménique du dimanche en fin d'après-midi, se poursuivait le lundi par une série de réunions et de symposiums consacrés à l'échange interreligieux.

Thierry fourgua le canard à Thaddée et se précipita sur Côme. Il comprit aussitôt qu'un nouvel avatar venait de s'ajouter à la liste des dérèglements sacerdotaux. Sans un mot, il s'approcha, examina le front, écarta les bords ensanglantés de la plaie. « Il te faut des points de suture ». Sans laisser à Côme le temps de refuser, il avait quitté la pièce en direction de son infirmerie.

Côme s'installa alors devant l'ordinateur, sans un regard pour Thaddée, figé sur place avec le journal ballant entre les mains. Il se connecta, accéda à Google. Renseigna le champ des requêtes par les termes « *Claude Robert professeur sud-ouest* ». Obtint de longues listes de réponses confuses. Le prénom, comme le nom de famille, étaient très répandus, le métier courant, la région trop vaste. Comment savoir lequel correspondait au Père Robert ? Il compléta avec l'année – 1980, environ, peu de temps avant sa soudaine vocation et son entrée au Séminaire de Tarbes. Ne trouva que des sites d'anciens camarades cherchant à se retrouver des années après pour se confirmer qu'ils n'avaient plus rien à se dire. Il remplaça « *professeur* » par « *instituteur* » puis « *enseignant* » et « *maître d'école* », « *sud-ouest* » par « *Midi-Pyrénées* ». Puis par chaque département de Midi-Pyrénées. Nulle part il ne vit une accroche susceptible de le rattacher à ce qu'il savait du Père Robert. Il consulta bien une photo de classe aux écoliers habillés seventies, dont le professeur principal, col roulé et rouflaquettes, s'appelait Claude Robert ou Robert Claude. Mais ce n'était pas l'image du nabot au regard d'acier qu'il avait croisé à la Cité Saint-Pierre de Lourdes. Tomba sur un directeur d'établissement d'Albi nommé Claude Robert, qui avait eu son heure de gloire en mai 1981 en essayant de rebaptiser son établissement du nom de François Mitterrand. Mais à la lecture de l'article qui relatait ce fait d'armes, Côme comprit qu'il s'agissait d'une femme. Putain de prénom épicène.

« Tu ne sentiras rien ». Thierry était arrivé très silencieusement, et penchait son long corps sur la chaise de l'ordinateur. Il avait d'abord tendu un verre d'eau fraîche et présenté un cachet blanc. Un anesthésique, un relaxant ou quelque chose comme ça. Côme l'avait gobé d'un trait, quelques minutes s'étaient écoulées pour que le principe actif fasse effet. Entre ses mains brillait une aiguille chauffée à blanc, dans le chas de laquelle pendait

un fil translucide. Il commença par appliquer un tampon d'ouate imbibé d'un antiseptique. Côme bondit, contracta les mâchoires, se retint de hurler. La brûlure le parcourut jusqu'à la nuque. L'infirmier appliqua alors une pommade aux vertus anesthésiantes. Puis, très lentement, planta l'aiguilla brûlante dans la chair ouverte, la transperça, atteignit l'autre rive de la plaie, souda le tout par le fil de nylon. « Raconte-moi », avait chuchoté Thierry, autant pour savoir ce qui était arrivé après son départ que pour détourner l'attention de Côme. Il avait fait signe à Thaddée de quitter la pièce.

Côme raconta, tandis qu'il sentait l'aiguille se planter dans sa peau sans pouvoir dire si elle était glaciale ou bouillante, l'invraisemblable affrontement qu'il avait eu. D'abord avec Régis, le portier récalcitrant qu'il avait fallu persuader avec les moyens du bord. Puis avec le digne Monseigneur Michel Moyon, auteur du lancer qui lui valait les points. Côme avait tu quelques détails, notamment le fait qu'il disposait lui-même d'une arme, et qu'il en avait fait usage pour assommer Régis puis pour éviter de se faire abattre sur place par son Evêque. Thierry avait écouté, concentré sur son ouvrage autant que sur la narration. « Je dois voir Dintrans, maintenant », avait-il conclu, et Thierry avait acquiescé en coupant le surplus de fil.

Côme déconnecta Internet, effaça l'historique des consultations, et se rendit vers le réfectoire. Il inspirait et expirait très doucement, pour tenter de se contrôler. Qui sait comment pouvait réagir le professeur de théologie ? Il devait être prêt à tout, encore une fois. Il poussa la porte, pénétra dans la grande salle. La chaleur sèche s'y était de nouveau accumulée, toute la journée, et il eut la sensation de plonger dans un antre porté à ébullition. Les dîneurs étaient en grappe. Il ne lui fallut qu'un instant pour les compter. Vax était en bout de table, ployé vers son assiette. Autour de lui, Maxence et Thaddée. Trois personnes. Point. La porte claqua, Côme se retourna : Thierry était allé ranger son nécessaire à couture, le plus naturellement du monde, et rejoignait la tablée. Quatre. Où étaient les autres ? Le compte était vite fait. Luc avait disparu, Marthe ad patres, Yoland en garde à vue. Il manquait encore quelques unités.

Côme se souvint que l'on était vendredi soir, et que, malgré l'imminence

du Congrès, certains séminaristes s'étaient peut-être fait autoriser, vu les circonstances, à se reposer en famille. La confirmation lui en fut rapidement donnée. Il s'avança, flanqué de Thierry, dont la démarche même, indolente et digne, disait qu'il était le seul à surnager dans ce torrent boueux. Ils saluèrent les présents, et, avant que qui que ce soit ne lève les yeux sur les fils qui barraient le front de Côme, ce fut Thaddée qui les renseigna :

— Olivier est parti chez lui, il reviendra demain soir. Le Père Simonet aussi, l'un de ses cousins est passé le chercher tout à l'heure.

— Il est très affecté, crut devoir ajouter Maxence, comme si les autres se gondolaient.

— Et le Père Dintrans ?, articula Côme.

— Il ne devrait plus tarder, répondit le Père Vax, levant les yeux, ce qui parut lui demander un effort. Il m'a dit qu'il serait là pour dîner.

— Quand vous a-t-il dit cela, mon Père ?

— Oh, il y a tout juste une heure. Il est repassé ici, après ses obligations. Il m'a confirmé qu'il serait des nôtres pour le souper. Il est juste ressorti faire une course. D'ailleurs, il va forcément venir, je lui ai dit que vous vouliez absolument le voir à propos de Luc.

Nom de Dieu, quel con, mais quel con ! Côme s'en voulut à peine de la répartie qui lui traversa l'esprit. Vax avait prévenu le vieux Dintrans. Celui-ci ne viendrait pas dîner, ni ce soir ni aucun autre soir.

Il détala à travers le réfectoire, ouvrit la porte et l'envoya s'écraser contre le mur, puis il escalada les marches deux par deux. Il entra directement dans celle de Luc – sans plus de précaution, il y a longtemps qu'il savait inconsciemment que son ami ne reviendrait pas, lui non plus. Se planta devant l'armoire de biais, glissa trois doigts dans l'encoche, donna une impulsion violente du bassin, la décolla du sol. De colère, il fit pivoter seul le meuble et dégagea la porte tapie. Il entra d'un bloc dans la chambre verrouillée du Père Dintrans.

Son intuition était la bonne : le lieu avait l'aspect d'un départ précipité. Le

lit froissé portait la marque rectangulaire d'un objet lourd, qu'on avait déplié. Les murs de livres présentaient des trouées spectaculaires : la bibliothèque du doyen avait été sélectivement pillée. Côme ouvrit avec rage la porte d'un des meubles bas, dégondant les battants, arrachant un rivet métallique qui gicla sous le lit. Du linge manquait, des piles entières avaient été déblayées.

Côme se précipita vers le meuble de la salle de bains, s'agenouilla, sentit se tordre ses vertèbres lombaires. Passa la main dessous. Il n'y avait plus rien. Le carnet de cuir brun de Luc, ses cahiers de cours, ses ouvrages de théologie ou de liturgie, qu'il chérissait tant, tout avait été débarrassé. Une seconde fois. Il se redressa, remarqua enfin la fenêtre. Elle avait été mal refermée, et son vieux bois couinait faiblement. Sur le mur, juste à l'aplomb de son seuil, on pouvait apercevoir deux coulées noirâtres parfaitement parallèles. Dintrans avait chargé sa valise en toute hâte, apprenant que Côme avait percé une partie de son secret. Ne pouvant prendre le risque de traverser le hall d'entrée en la portant à bout de bras, il l'avait hissée le long de son mur, et l'avait jetée dans la cour intérieure. Côme ouvrit la fenêtre, se pencha : l'un des longs de bacs de fleurs de Marthe était brisé, du terreau s'en échappait. Dans le mille. Dintrans n'avait plus eu qu'à feindre d'avoir oublié une commission, annonçant tranquillement au Père Vax qu'il serait de retour pour le dîner. Récupérer son bagage, rejoindre sa bagnole pourrie, et filer.

Combien de temps s'était-il écoulé depuis son départ ? Une heure ? Deux, au maximum ? Où était-il ? Côme avait une idée assez nette de la seconde réponse.

— On prévient le Lieutenant Martel, cette fois-ci ?

Côme se retourna, en ayant reconnu la voix posée de Thierry. Celui-ci se tenait très droit, n'affectant ni étonnement ni anxiété face à la fuite du vieux Père Dintrans.

L'option de l'infirmier était la voix de la raison. Ils tenaient un suspect, qui venait de partir en catastrophe, ce qui, d'après ce que Côme savait des rouages judiciaires, pouvait valoir aveu. Mais suspect de quoi, au juste ?

D’en savoir trop sur la disparition de Luc. D’avoir dissimulé ses affaires. D’avoir pu être le témoin de la conversation téléphonique de Marthe avec Côme. D’avoir eu une raison – mais laquelle ? – de vouloir empêcher la Sœur de révéler ce qu’elle avait compris.

Et après ? La police n’enquêtait peut-être même pas sur la disparition de Luc, qu’elle pouvait fort bien tenir pour volontaire. Rien ne rattachait Dintrans à la mort de Sœur Marthe, sinon sa présence ce soir-là dans les locaux du Séminaire. Comme tous les autres. Il n’avait même pas l’intime conviction que Dintrans ait quelque chose à voir avec cet assassinat, et doutait encore qu’il en ait eu la force physique. De plus, ses cheveux ne se trouvaient pas dans l’aquarium, contrairement à ceux de Yoland. Que valait son vague trouble à lui, le témoin rentré ivre, face à l’ADN de l’Espagnol ? Enfin, Dintrans n’était pas le pilote fou qui avait tenté de le tuer en descendant de Saint-Lary, incident dont, au demeurant, il n’avait rien dit à Martel. Et pour ne rien arranger, à l’heure qu’il était, c’est lui qui venait d’assommer le Secrétaire particulier de l’Evêque pour braquer celui-ci dans ses propres appartements. Vue de l’extérieur, une telle scène ne lui conférait pas exactement un socle de crédibilité. Continuer seul, encore, et ne livrer les faits aux flics que déjà ficelés.

Côme fit non de la tête. Thierry ne bougea pas. Ce qui valait assentiment. Ils jetèrent un coup d’œil par la fenêtre. Le jour commençait à peine à décliner, au plus fort de juin. Thierry parut lire dans ses pensées, et dit :

— N’y va pas maintenant. Pas à cette heure-là, c’est de la folie. La nuit sera tombée, lorsque tu y arriveras. Tu as perdu beaucoup de force cet après-midi. Et je t’ai filé un calmant de cheval, pour te recoudre. Tu n’atteindras même pas Lourdes ce soir.

Côme ne répondit rien. Il n’y avait plus que cela, pourtant. Tout convergeait vers le Foyer des Âmes Pures, Luc s’y trouvait sans doute, Dintrans venait de s’y réfugier. Et l’accueil qui lui avait été réservé la fois dernière, la mise en scène faussement rassurante, et les coups de latte à travers le garde-corps du balcon, lui restaient en travers de la gorge. Et il y avait le Père Robert, le chauve aux yeux de métal, qui était à la fois le

Berger d’ouailles en plein pétage de plombs, et le troisième témoin de sa naissance.

Thierry dut insister encore un peu.

— Et si tu arrives là-bas, en pleine nuit, tu leur dis quoi, veux-tu ? Suppose que tu aies raison. Alors ils t’attendent. Y aller seul, la nuit, éreinté, c’est assurément être pris. Et si j’en crois ta mésaventure de l’autre soir sur la route, et l’état dans lequel tu es revenu de l’Evêché, tu ne feras pas dix mètres.

Thierry ignorait que Côme avait une arme, mais celle-ci lui serait de peu de secours si l’alarme était donnée au Foyer, et qu’il était vidé de ses forces. Ils l’attendaient, oui, cela ne faisait aucun doute. Le frisson qui l’avait saisi en repassant près de Tarbes, après avoir franchi la Route des Lacs et Bagnères-de-Bigorre, lui parcourut de nouveau l’échine. Il se trouvait dans la ligne de mire, et ne pouvait pas prendre le risque de se mettre lui-même dans le rond de la cible. Thierry poursuivit sur sa lancée.

— Sans compter le sort de cette pauvre Marthe. Car tout cela est lié, n’est-ce pas ? Je n’ai pas toutes les données que tu as recueillies, mais j’ai saisi en lisant les fiches aux Archives que nous étions en face d’un projet plus vaste, qui nous échappe, où toutes les données sont reliées de façon cohérente. Un plan orchestré, mûri, qui court depuis des décennies, qui préexiste à notre entrée en ces murs, et dont la disparition de Luc n’est que la partie émergée. Marthe a été tuée parce qu’elle l’avait compris, c’est ce que tu crois, n’est-ce pas ? Yoland n’a rien à voir avec cela. Et toi, tu tentes à ton tour de contrarier ce plan. « Leur » plan. Alors tu ne peux pas aller les affronter seul, sur un coup de tête.

Côme était estomaqué : Thierry, bien que resté en marge de son enquête, avait pigé l’essentiel. L’infirmier avait indiscutablement raison : partir seul à Lourdes maintenant, frapper à la porte du Foyer avec, en main, un flingue dont il ne s’était jamais servi, c’était du suicide. Il lui fallait réfléchir à la meilleure façon de s’y prendre. Mais pouvait-il rester une nuit entière, peinard, à se délasser, alors qu’il était certain qu’il courait contre la montre ?

De nouveau, Thierry sembla comprendre ses pensées. Il ajouta :

— Et dans l'immédiat, nous avons cela.

Il brandissait quatre livres. Deux cahiers à couverture bleue et à grands carreaux, deux ouvrages imprimés à l'aspect ancien. Les livres de Luc qu'ils avaient prélevés, quelques heures auparavant, dans la chambre de Dintrans. Ceux dont il avait arraché les pages, croyant détruire les liens entre Luc et sa communauté.

Comprendre ces pages, c'était comprendre la vérité du Foyer des Âmes Pures.

* *
*

Il s'en était voulu. Il aurait dû décommander ses derniers rendez-vous, prendre la route tout de suite. L'échalas commençait à partir en vrille, il filait droit à la catastrophe. Il aurait dû le raisonner. Au lieu de cela, il l'avait renvoyé à Tarbes avec sa vieille pétoire en poche, et le retrouvait faisant face à un second cas de typhus et à une seconde tentative de meurtre. Il avait du cran, le gamin, mais savait-il réellement ce qu'il faisait ?

À qui s'attaquait-il, au juste ? À ceux qui avaient enlevé Luc ? Les mêmes qui avaient fait pareil avec Geneviève, tant d'années plus tôt ? Les mecs du Foyer, là, qui l'avaient balancé par-dessus bord ? Est-ce qu'ils avaient aussi tué la nonne, qui avait eu le malheur de se trouver sur leur chemin ? Le monde religieux lui était largement étranger, mais il avait l'impression d'avoir affaire à une belle bande de jobastres.

Toujours est-il que le gamin allait se mettre dans la gueule du loup, quelque chose de beau. Et la première chose à faire, c'était de le vacciner. Il demanderait à Van Meyde, demain, quel comportement adopter pour un jeune homme en pleine santé qui serait bientôt confronté à des cas déclarés de typhus – une concentration alarmante dans un si petit périmètre.

Ensuite, urgences ou pas urgences, il n’y serait pour personne, il mettrait le cap sur Tarbes, rejoindre le gamin, l’empêcher de foncer tête baissée dans le mur. Il prendrait une chambre d’hôtel, l’escorterait s’il le fallait. Il n’avait pas vu venir le coup pour Luc, il ne laisserait pas passer l’occasion de venir en aide à Côme.

* *
*

Ils s’étaient assis tous deux, côte à côte, sur les chaises confortables de la bibliothèque du Séminaire. Les spots du plafond matraquaient les pages, manuscrites ou imprimées, étalées devant eux.

Après leur nouvelle intrusion dans la chambre de Dintrans, Thierry avait convaincu Côme de redescendre dîner avant de passer à l’étude. Il lui avait expliqué qu’un repas consistant retarderait les effets de l’analgésique, le temps de déchiffrer les bouquins. Revenus au réfectoire, ils n’avaient eu d’autre solution que de révéler au Père Vax que Dintrans s’était tiré en douce. Ils lui avaient montré le bac à fleurs démoli par la chute de sa valise.

Que le vénérable théologien fût devenu un fuyard à la petite semaine heurta à ce point le Supérieur qu’il omit de les questionner sur la manière dont ils avaient pénétré dans sa chambre – et sur les raisons qui les y avaient conduits. Vax sembla simplement se rabougrir un peu plus, et se montra incapable de prendre une décision : prévenir le Lieutenant Martel, tenter de joindre Dintrans, mettre en branle ses réseaux pour connaître son lieu de villégiature. Il ne fit rien, poussa un long soupir, laissa son assiette en plan et réintégra son bureau en traînant des pieds. Il ne chercha même pas à comprendre le rôle qu’avait pu jouer Dintrans dans le puits sans fond où avait sombré le Séminaire.

Thierry avait alors proprement envoyé Thaddée et Maxence se coucher, comme l’aurait fait un moniteur de colonie de vacances. Ils avaient refermé la porte de la bibliothèque. Côme s’était assuré que son Walther-Manurhin

était toujours à sa ceinture. Ils avaient sorti les livres chapardés à Dintrans.

Les livres de cours, tout d'abord, étaient des cahiers de grande taille, aux larges carreaux, des cahiers d'écolier, sur lesquels Luc prenait ses cours, puis les annotait lui-même le soir, lorsqu'il les révisait. Côme était persuadé que la clé ne se trouvait pas dans les enseignements eux-mêmes – ceux-là n'étaient que des verbatims, et tous les séminaristes avaient peu ou prou les mêmes – mais bien dans ces griffonnages personnels de Luc, de son écriture serrée, dans les larges marges situées à droite.

Thierry avait carrément amené la cafetière pleine, et son support électrique pour la maintenir au chaud. Ils s'en étaient versé deux pleines tasses, et avaient entrepris l'analyse. La quête n'était pas compliquée : les passages arrachés indiquaient où il fallait chercher. Ils ouvrirent le premier cahier, stoppèrent à la première trace de déchirure.

Soudain, la porte grinça. Le Père Simonet, suivi de Vax, entra sans ménagement dans la pièce.

— Mes enfants, que se passe-t-il ? Le Père Supérieur m'apprend que le Père Théodule Dintrans a quitté les lieux ? Qu'êtes-vous allés faire dans sa chambre, je vous prie ? L'avez-vous menacé, ou quelque chose de cet ordre ? Pour qu'il prenne peur ainsi, qu'avez-vous bien pu lui dire ? Vous savez pourtant ce qui peut arriver, depuis le sort de la pauvre Marthe ! Qu'êtes-vous en train de faire, à présent ?

Simonet s'avança dans la pièce, les yeux fixés sur les livres. Il bouillonnait de colère, ou de terreur, peut-être les deux. Thierry se leva d'un bond, se posta face à Simonet, lui masquant les pages des cahiers.

— Hélas, mon Père, je n'ai eu d'autre choix que de recommander à notre cher professeur de théologie de se rendre en toute hâte au service des urgences du Centre Hospitalier de Pau. Je le crois atteint d'une affection au cerveau, et il n'y avait pas une minute à perdre. J'ai bien essayé de le convaincre de faire appel à un VSL mais il n'y a rien eu à faire, il a voulu y aller par ses propres moyens.

Puis, très calme, d'une voix absolument neutre, affichant juste ce qu'il

fallait de contrition, il se tourna vers Vax.

— Pardonnez-moi, mon Père, je n’ai pas voulu vous alerter tout à l’heure, le Père Dintrans me l’a défendu. Il est venu me trouver voici plusieurs jours, pour des troubles de l’équilibre, tout d’abord. Oreille interne, sans le moindre doute. Il m’a parlé de vertiges, de céphalées, de tremblements, aussi. Cet après-midi, son état s’est dégradé, il entendait très mal, il a passé des examens en ville. J’ai bien peur que son cerveau n’ait souffert d’une lésion, soit hémorragique de type ictus, soit tumorale.

Le Père Simonet porta sa main à sa bouche, les yeux écarquillés. Vax but la nouvelle comme on boit le calice : jusqu’à la lie.

Thierry, d’un ton affligé, poursuivit :

— Si vous le voulez bien, je vais vous détailler son cas, sur le plan médical. Passons dans le bureau du Supérieur, avec votre autorisation. Côme souhaite finir de travailler sur le Congrès. J’étais juste passé lui annoncer la triste nouvelle.

Thierry marcha vers la porte, invitant les deux prêtres à le devancer. Côme se retourna, croisa le regard de Simonet, ne put y déchiffrer si celui-ci était dupe du stratagème de l’infirmier. Mais il lui était difficile de douter à haute voix de ses propos. Il se résolut enfin à sortir de la pièce. Le claquement sec de la porte lui signifiait le répit dont il avait besoin.

Les pas s’éloignant dans le couloir, Côme identifia le premier passage arraché. Un cours de théologie, de Dintrans lui-même. Le thème général était celui de « l’Esprit et le Salut », et évoquait notamment les sacrements. Le titre, un paragraphe introductif, des références de chapitres et de versets, et la page était coupée en son centre. Les deux suivantes étaient également arrachées. Le texte ne reprenait que par un enseignement relatif à l’adoration.

Côme tira alors de la chaise voisine le pli qu’il destinait à un tout autre usage. Un tas de polycopiés, recto verso, sommairement agrafés. Les cours de Luc, dupliqués par ses soins. Et complets, cette fois-ci. Avec ses annotations intégrales. Voilà ce que Dintrans ignorait : il existait un double

parfait des cours qu'il s'était échiné à amputer. Double qui reposait dans la chambre voisine, celle de Côme.

Incapable de se concentrer sur les cours de théologie, ce dernier avait pris pour habitude de photocopier en totalité les pages d'écriture, studieuses, organisées et parfaitement lisibles, de son ami. La plupart du temps, Côme se servait lui-même sur le bureau de Luc, puis allait les copier soit sur la vieille machine dont se servait Marthe, soit dans l'atelier de reprographie d'une rue voisine, lorsqu'il avait pris trop de retard. Par prudence, il ne récupérait pas les cahiers de Luc tout de suite après les cours, mais quelques jours plus tard, lorsque son pote avait déjà retravaillé les enseignements, commenté, enrichi ses notes de ses réflexions personnelles. Jamais il ne s'était autant félicité de cette décision qu'en ce début de nuit.

Il ouvrit son bloc de photocopies exactement à la même page que le cahier original. Même titre, même introduction, mêmes numéros. Puis, là où se brisait la première feuille, il pointa son stylo sur sa photocopie, et regarda directement les annotations en marge. Il avait choisi de lister, sur une page blanche, tous les commentaires manuscrits de Luc qui figuraient sur les pages manquantes. À l'arrivée, il espérait que la compilation révèlerait la raison de ce débroussaillage en règle. Qu'elle éveillerait en lui un lien avec la Communauté du Très-Haut, le Foyer des Âmes Pures, le Père Robert.

Il rassembla ainsi, durant de longues minutes, les mots de Luc. Lorsqu'il eut terminé, il obtint un curieux inventaire de termes franco-latins. Plusieurs de ces locutions, tandis qu'il les recopiait, avaient résonné en lui comme relevant d'une sapience ambiguë, déviante. Ses yeux brûlaient lorsqu'il releva la tête et contempla la grille qu'il avait confectionnée. La première étape était terminée.

Le terme d'« âme » revenait à de très nombreuses reprises. Des flèches arquées l'associaient parfois à l'expression « D. Bon ». À l'emplacement consacré au baptême, les mots « meliorament / consolament » étaient soulignés en marge. Quelle était leur signification ? Les avait-il mal retranscrits ? Les lettres tournoyaient dans sa tête, il sentait ses mains fourmiller. Il reprit la lecture de sa synthèse, grattée nerveusement. Les

épithètes « Bon » ou « Mauvais », systématiquement précédés de la lettre majuscule D, peuplaient les colonnes, comme s'ils s'appliquaient de façon distributive de tel ou tel passage de l'enseignement de Dintrans. À d'autres endroits, ceux traitant de l'ordination des prêtres, il était question de jeûne, d'ascèse, d'abstinence. Cela ne correspondait pas, les prêtres n'étant nullement contraints à ce type de continence.

Au final, il se dégageait une impression de grande confusion, comme si les annotations étaient totalement étrangères au cours du professeur de théologie. Côme savait que la vérité était plus subtile. Ses tempes étaient enserrées dans un étau, et il ne parvenait qu'à grand peine à rester éveillé. L'analgésique bousillait sa conscience. La lumière crue des spots irritait ses pupilles. Ne pas céder, ne pas s'effondrer. Comprendre, décrypter, il en était tout près.

Il se leva et se planta devant les rayonnages de la bibliothèque consacrés à l'histoire des religions. Une étagère que Maxence considérait avec dédain, mais à laquelle le Père Vax tenait énormément, comme un gage de la souscription du Séminaire à l'œcuménisme, voire au dialogue interreligieux, que l'Eglise s'employait à mener. La réponse était là, quelque part dans ces ouvrages.

Il en sortit deux seulement, ceux qui lui paraissaient brasser le plus largement le champ des fois alternatives. Des pavés, des sommes. Côme se rassit, les posa devant lui, feuilleta l'index du plus épais. Le bouquin tenait du grimoire, maroquiné de noir, aux feuilles en papier à cigarettes. L'alpha et l'oméga de tout ce qui n'était pas le catholicisme. Il ne lui fallut pas longtemps pour trouver ce qu'il cherchait. « Âme » était suivi d'une longue liste de numéros, le concept existant dans quasiment toutes les croyances du monde. En revanche, il avait retrouvé le mot « consolament » — ou plus exactement « consolamentum » : ce terme en version latine renvoyait à un seul bloc de pages. Pas moyen de se tromper. Il alla directement au passage concerné. Dès le titre du chapitre, il comprit qu'il venait de plonger un peu plus profondément dans le cauchemar et la démence.

Le chapitre était celui des hérésies. Au sein de celui-ci, le paragraphe

traitant du consolamentum était situé dans la section dédiée au catharisme.

Côme sentait sa nuque devenir incroyablement lourde, ses membres s'engourdir. Les calmants l'assommaient à présent totalement. Sa cicatrice lui irradiait tout le crâne. Mais son esprit parvint à focaliser son attention sur les lignes consacrées à cette déviance.

Sous quelques enluminures d'époque, le texte décrivait le contexte temporel dans lequel était apparue cette doctrine, celui d'un Moyen-Âge sous le joug de la chrétienté, et l'espace géographique où elle s'était implantée, en provenance, selon certains exégètes, d'Europe de l'Est ou d'Orient : le Languedoc, le pays occitan. Toulouse, Foix, Carcassonne. La terre où il se trouvait. Vers la fin du XIème siècle, des prédicateurs cathares, prêchant en occitan, avaient rallié à leurs thèses une grande partie de la population féodale, avant d'être pourchassés puis exterminés par le pouvoir temporel. Celui des Seigneurs du Nord de la France et de la Papauté, et son bras armé de l'Inquisition.

Côme luttait contre l'alourdissement de chacun de ses gestes, l'alanguissement de ses pensées. Il se demanda s'il n'était pas la victime d'hallucinations provoquées par les médicaments. Il ne connaissait du catharisme que ce qui s'en disait traditionnellement dans cette région pyrénéenne. Que les albigeois, comme on les appelait, avaient été persécutés, et pour la plupart brûlés dans d'immenses bûchers collectifs, au pied de citadelles perchées sur des éperons rocheux, ces fameux châteaux cathares qui servaient aujourd'hui d'itinéraire touristique dans l'Aude. Quel pouvait être le rapport entre cette doctrine hérétique vieille de dix siècles et les notes de cours de Luc ?

Quelques passages plus bas, l'ouvrage traitait de la foi cathare. C'est là précisément que Côme retrouva, en bonne place, le terme de consolamentum – consolement en français. Il s'agissait en réalité du sacrement unique pratiqué par les cathares, qui servait à la fois d'ordination aux membres de leur clergé, nommés les « Parfaits », et d'extrême-onction aux moribonds. Ainsi, rappelait l'auteur, les cathares pensaient que conférer le consolement avant la mort abrégeait le cycle de la métempsycose – la

réincarnation des âmes dans des enveloppes corporelles successives.

Plus généralement, il était indiqué que les cathares tenaient pour mauvaise toute la création visible, le monde terrestre, y compris les êtres humains et les animaux. Tout cela procédait, selon eux, de l'esprit d'un Dieu Mauvais, qui s'opposait au Dieu Bon qu'ils vénéraient. D. Bon, D. Mauvais, dans les marges du cahier de Luc. Deux Dieux. Un dualisme totalement contraire au dogme catholique. Selon les cathares, seule l'âme était l'émanation du Dieu Bon, qui avait enfanté les esprits. Pures conneries. Mais l'âme, centrale, omniprésente, occupait la pensée cathare comme les marges de Luc.

Côme devait relire deux ou trois fois chaque passage, pour être certain d'en comprendre le sens. Son regard parvenait difficilement à fixer une ligne, ses yeux bouffaient les mots. Il se demanda soudain ce qu'il était en train de faire, à lire l'histoire des thèses cathares, épuisé, sur la base de quelques notes prises par Luc, qui pouvaient n'être que de pures divagations. Pourtant, confusément, il savait qu'il devait aller au bout.

Pour raccrocher son attention, comme on le fait sur les livres d'enfants, il rechercha les illustrations qui jalonnaient l'ouvrage. Il tomba sur une estampe effroyable : une cohorte de gueux marchaient en ligne, escortés par des soldats. Débraillés, hirsutes, ils étaient surtout affligés d'une atroce particularité. Tous avaient les yeux crevés. La légende indiqua simplement : « les suppliciés cathares de Bram ».

Il remonta aux premières lignes du texte consacré aux cathares. Elles portaient sur l'étymologie de ce terme même : cathare provenait du grec *catharos*, qui signifiait l'âme. L'auteur ajoutait qu'au cœur de la doctrine cathare, se trouvait précisément la pureté de l'âme des humains. Les croyants albigeois se devaient de conserver une âme pure, puisqu'elle procédait du Divin, afin d'assurer son passage en Paradis au bout des neuf corps humains par lesquels elle transhumait.

Le déclic se fit aussi sec.

Les âmes pures.

Le Foyer des Âmes Pures. Ce n'était pas un hasard. Le lien était là, sous

ses yeux.

Alors, avec frénésie, il reprit sa lecture. Avala en une heure les trente pages consacrées par chacun des deux ouvrages à l'épopée cathare, achevée dans le feu et le sang. À intervalles réguliers, il devait agiter la tête, puis se mettre une paire de claques, pour maintenir ses sens en éveil. Thierry devait avoir bordé les Père Vax et Simonet, le Séminaire baignait dans le silence. Seul résonnait en lui l'écho de l'obsession des cathares pour la pureté de leur âme.

Au fil des pages, chaque annotation de Luc trouvait son sens. Le consolement et le meliorament étaient les intercessions cathares. L'âme se trouvait au centre de leur spiritualité. Le Dieu Bon et le Dieu Mauvais s'opposaient en un manichéisme mécréant. Les Parfaits cathares, religieux ordonnés vivant dans le célibat mais deux par deux, s'astreignaient à l'ascèse et à l'abstinence. Ils rejetaient les nourritures animales, et les relations charnelles, lesquelles étaient destinées à la procréation de corps humains qui participaient du monde terrestre impur. L'hypothèse qui prenait corps sous ses yeux était absolument délirante : Luc commentait les cours de théologie du Père Dintrans par leur équivalent dans la croyance cathare. Avait-il versé dans l'étude des théories albigeoises ?

C'était de la folie.

Pourtant, les lignes des livres d'histoire religieuse le renvoyaient à d'autres parcelles de vérité. Des interrogations qui le taraudaient depuis plusieurs jours trouvaient soudain une explication – si grotesque soit-elle. Côme concentra ses forces, fixa l'une des ampoules en pleine face, en espérant une décharge d'adrénaline. Il touchait au but.

Le nom du Foyer des Âmes Pures, tout d'abord, renvoyait directement à la doctrine cathare. Un foyer, un repaire, une arche. Les Âmes qui l'habitaient, qui se disaient pures, avaient-elles quelque chose à voir avec cette hérésie disparue ?

Il se rappela aussi les commentaires qui accompagnaient les fiches de certains anciens séminaristes, qu'il venait de consulter à l'Evêché. Celle de

Michel Moyon portait la mention « Parfait ? ». Il l'avait prise pour un éloge emphatique des facultés intellectuelles, ou morales, du jeune homme. Mais ce terme désignait les prélats cathares. Si tel était le sens qu'avait voulu donner l'auteur à cette remarque, qu'est-ce que cela signifiait ? Associer Moyon à un Evêque cathare, bien avant qu'il ne devienne Evêque catholique, était proprement absurde.

Mais la figure de Moyon prenait également une autre tournure sous ce nouvel aspect. L'Evêque était réputé pour son ascétisme, sa maigreur, ses privations. Lorsqu'il lui avait tenu tête, l'après-midi même, dans les locaux épiscopaux, il avait évoqué la purification de l'âme. À propos de quoi ? La fatigue continuait de lui serrer le crâne. Il ferma les yeux, tentant de faire revivre leur improbable discussion au bout du canon. Cela concernait Geneviève. Il avait prétendu l'avoir sauvée par la prière et le jeûne… L'avoir purifiée… L'avoir *consolée*.

Le mot ne l'avait pas frappé sur le moment, mais à présent il revêtait une autre dimension. Il ne pouvait s'agir de consoler une personne en proie au désarroi : Madame Kasperek venait de se réveiller miraculeusement du coma, elle n'avait aucune raison d'éprouver la moindre tristesse. Le véritable sens était différent. Monseigneur Michel Moyon, alors jeune prêtre, avait conféré le sacrement du consolamentum à la mère de Luc, qui s'apprêtait à mourir.

Un sacrement cathare.

Qui ne pouvait être administré que par un dignitaire de cette croyance.

Un Parfait.

Tout s'emmêlait, se bousculait. Ce qu'il pressentait défiait toute logique. Bafouait toute raison. Michel Moyon adoptait le discours d'un prélat cathare, et Luc complétait sa théologie catholique de notes sur les albigeois. Tous deux, comme le Père Robert, Berger d'un Foyer qui rassemblait des âmes prétendument pures, ou en voie de purification, avaient eu pour enseignant, et pour accompagnateur spirituel, le Père Théodule Dintrans au Séminaire de Tarbes.

Il creusa au tréfonds de ses sensations des jours précédents. Dintrans ne pouvait être étranger à ces délires. Le vieux professeur avait sélectionné les pages arrachées des écrits de Luc, et il s'agissait précisément des pages qui faisaient allusion à la doctrine cathare. Ce n'était, là encore, pas du tout fortuit : Dintrans avait voulu soustraire les passages en question à tout examen.

Côme sentait à présent ses paupières s'incliner, plus lourdes que l'énergie qui lui restait. Il n'était plus qu'un bloc de fatigue. Sa tête penchait vers l'avant, il se redressait d'un coup sec. Le sommeil l'assiégeait. Il ne restait plus que Dintrans. Quel était son rôle ? Qu'avait-il à voir, lui, le savant respecté, avec les théories hérétiques ?

Tout ce qui revint à l'esprit embrouillé de Côme, ce furent ces réflexions à double sens qu'il avait entendues à propos du vieux professeur. De qui ?... Il ne savait plus… Si, de Laplace. Il y a quelques jours, encore. Qu'avait-il dit ? Il avait parlé de terrains… de terrains sur lesquels on ne pouvait pas le suivre… Le vieux Dintrans était hors champ du dogme, c'était certain désormais.

Côme ne voyait plus la lumière des spots. Il avait le front plombé, irrésistiblement attiré vers l'avant. Dans un sursaut, ses yeux se fixèrent sur l'une des illustrations du livre d'histoire religieuse. Une croix, une croix déformée, régulière, aux extrémités élargies. Une croix du Languedoc, que certains prêtaient aux cathares. Celle qui figurait sur la stèle commémorative posée au pied de Montségur. Au creux de sa conscience qui se désagrégeait, il sentit que ce sigle résonnait curieusement en lui. Comme s'il l'avait profondément marqué malgré lui. Ses coudes s'écartèrent, son buste bascula. Son visage effleura les pages. Ses yeux se clorent.

Alors, alors seulement, il revit en pensée un détail.

Le détail qui ne collait pas, lorsqu'il était allé aux Âmes Pures. La croix du Languedoc. Elle brillait, dans un éclair d'argent, au revers du gilet gris d'Agnès. Un éclat avait lui au soleil, l'avait ébloui fugament.

Sa rétine l'avait imprimé. S'en souvenait. *Elle portait la croix cathare*.

Son front fit un bruit sourd en se posant sur les pages ouvertes, tandis qu’il sombrait dans le sommeil.

* *
*

XI – Samedi 28 juin

Il avait rempli les gamelles à ras-bord, ça leur suffirait pour le week-end. Il avait fait le plein de carburant la veille, pour être certain de ne pas être pris de court. Il n'avait aucune idée de ce qu'il allait faire au juste à Tarbes.

Il n'était pas huit heures qu'il prit la route vers Toulouse, sa première étape. Il roulait face au soleil encore levant. Il s'arrêta descendre un café lyophilisé, puis deux, en pestant contre la lavasse qui moussait dans le gobelet.

À neuf heures, il se paumait encore une fois dans les faubourgs de Toulouse, jusqu'à trouver l'un des immenses panneaux qui fléchaient le parcours jusqu'au Centre Hospitalier. En revanche, une fois dans l'enceinte, il aurait pu avancer les yeux fermés, en marche arrière, jusqu'à l'accueil principal.

Sur le parking réservé au corps médical, il repéra un panonceau dont le nom avait été rayé et pas encore remplacé. Il s'y rangea tant bien que mal, rognant assez largement sur la place voisine, et claqua sa portière.

Après le tourniquet vitré, il consulta le gigantesque plan qui trônait dans le hall. L'aile qui hébergeait l'unité de virologie était proche. Il décida de s'y rendre à pied. À l'accueil, on lui indiqua le second étage. Il emprunta l'ascenseur, déboucha sur une rotonde tapissée de linoléum. Pas âme qui vive – excepté dans les chambres, du moins fallait-il l'espérer. Il contempla les couloirs qui s'étiraient vers l'obscurité, s'emplit les poumons de cette odeur d'éther et de bouffe sèche. C'était pour lui l'effluve des souvenirs de son internat, des décennies auparavant.

Il décida de s'asseoir et d'attendre le plus patiemment qu'il le pouvait. Autant dire, pas très longtemps.

* *
*

Il se leva brusquement, à s’en cisailler les cervicales. Où était-il ? La douleur écrasante aux tempes noyait toute autre sensation. Il y porta les mains, se massa lentement le cuir chevelu. Il reconnut les étagères de la bibliothèque. Quelle heure était-il ? Combien de temps avait-il dormi ? Un coup d’œil à la fenêtre, le jour était levé et le disputait aux lumières de la salle.

Il regarda les livres qui lui avaient servi d’oreiller. Les hérésies. Le catharisme. Tout lui revint sur le champ. Une putain de folie l’avait submergé. Il n’avait rien rêvé. Ce qu’il devinait était la réalité. Il n’aurait pas trop de la journée pour le prouver.

Il referma les deux ouvrages, les replaça délicatement. Le sang lui battait, il palpa sa cicatrice au front : elle était intacte, ne lui faisait plus mal. Thierry avait la dextérité d’une cousette. Par réflexe, il vérifia que son Manurhin était toujours sur lui. Il éteignit les lumières, arriva dans le hall, désert. On était samedi matin. Il se rappela in extremis la jolie ruse de Thierry, qui avait expliqué la fuite de Dintrans par un impondérable médical. Ne pas le griller.

Il remonta à sa chambre, résista à l’envie de plonger sur son lit et se rendormir. Il consulta son réveil, neuf heures passées. Il attrapa du linge propre, se doucha. Il se répétait, en passant le jet sur chaque millimètre de son visage, que c’était maintenant ou jamais. Et qu’à tout prendre, il valait mieux que ce soit maintenant. Les détails exacts du monstre qu’il mettait à jour lui échappaient encore mais l’effrayaient déjà. Des jobards qui versaient dans le catharisme. Dangereux, prêts à tout. Pour protéger quoi, au juste, ou qui ? Tant qu’il ne le découvrirait pas, il conserverait, comme il le faisait à l’instant, le Manurhin de Duplant dans les plis de sa serviette, posée sur la tablette de sa cabine de douche.

Il jugea qu’il avait le temps de s’enfiler un café, et redescendit vers le réfectoire. Au pied des marches, se dessina la silhouette trapue du Père Vax. Celui-ci, poings sur les hanches, le cueillit à mi-hauteur.

— Côme, qu’est-ce que c’est que ces conneries ? J’ai eu Navas au

téléphone à l'aube, ils sont furieux. Il paraît que vous auriez molesté le secrétaire particulier de Monseigneur Moyon. Non mais ça ne va pas bien, non ? Est-ce vrai, tout d'abord ?

L'incident avait à ses yeux si peu d'importance, au vu de tout le reste, qu'il l'avait complètement éludé. Ainsi ce n'est pas l'arme à feu brandie sous le nez de l'Evêque qui lui valait le coup de semonce, mais bien la crosse sur le crâne de Régis. L'explication était simple : le secrétaire s'était plaint, Monseigneur n'avait rien dit. Côme ne pensa qu'à une seule chose : écarter Vax pour poursuivre, coûte que coûte, la route de son enquête.

— Je devais voir l'Evêque seul à seul, c'est comme ça, mon Père. C'était une question importante. Le secrétaire refusait de me laisser entrer.

— Mais vous l'auriez frappé avec un objet contondant !

— Contondant, admettons, mais pas dangereux – enfin, pas dans le sens où je m'en suis servi. Ainsi, s'il s'est déjà manifesté auprès de Monsieur Navas, je suppose qu'il se porte bien, qu'il en est quitte pour une grosse bosse.

— Mais qu'est-ce qui vous arrive ? Vous étiez entré dans les locaux de l'Evêché sur ma recommandation, et vous forcez la porte de l'Evêque en frappant son adjoint ! Vous pétez les plombs, ou quoi, Marsault ?

Le Père Vax avait recouvré un semblant d'énergie pour savonner son protégé. C'était un faux-semblant. Il fallait sauver les apparences vis-à-vis de l'Evêché, confirmer qu'il avait pris les sanctions appropriées envers le fauteur de troubles. Ensuite, il retomberait dans la catatonie qui le désincarnait depuis la mort de Marthe. Côme n'avait qu'à enfoncer la porte ouverte.

— Mon Père, sauf votre respect, Monseigneur Moyon était en compagnie de Luc au Foyer des Âmes Pures après sa disparition du week-end dernier. Je devais lui demander des comptes. J'ai donc dû employer la manière forte pour ouvrir sa porte. Et je me suis tranquillement entretenu avec notre Evêque. Lequel m'a occasionné la balafre que vous pouvez voir ici – il glissa son index le long de sa cicatrice encore rougeâtre – puis m'a tiré

dessus au pistolet. C’est pourquoi, avec votre autorisation, mon Père, voire sans, je vais continuer à investiguer jusqu’à savoir ce qui est arrivé à Luc, et à Marthe, car il va de soi que les deux événements sont liés, je suis certain que cela ne vous avait pas échappé.

Vax laissa glisser ses poings desserrés le long de ses hanches, et demeura les bras ballants, voûté, les yeux immensément tristes. Il pivota doucement pour laisser le champ libre à Côme. Il rassurerait Navas. Il ne dirait rien à Martel. Et surtout, il lui ficherait la paix, à lui. Au moins pour aujourd’hui.

Côme passa la tête par la porte du réfectoire, et aperçut Thierry et Thaddée sortant de la cuisine, après avoir rangé les corbeilles de pain frais et la cafetière. Il interpella Thierry, qui se porta à sa hauteur et lui tendit une tasse de café fumant. Thaddée resta en retrait.

— J’ai encore besoin de toi, Thierry. Je veux que tu retournes à l’Evêché.

— Volontiers, je crois que nous avons laissé de bons souvenirs.

— Il faut que tu ailles aux Archives. Que tu trouves la fiche de Théodule Dintrans, à l’époque où il était lui-même simple séminariste. À vue de nez, c’est dans les années 50. Et toutes les autres informations que tu pourras glaner sur lui nous seront utiles, aussi. Toute cette affaire tourne autour de lui.

— J’y vais dès ce matin.

— Et si tu croises un type dégingandé tout sec, avec un bandage autour du crâne, évite de lui dire que tu viens de ma part.

— Je m’en souviendrai.

Côme avala d’un trait le café, qui lui brûla les entrailles. Il remonta dans sa chambre, attrapa son portable, palpa son arme. L’heure avait sonné de son second rendez-vous avec le Foyer des Âmes Pures. Le terrier d’essence cathare où se perdait la trace de Luc. Il n’était pas certain que cette seconde rencontre fût beaucoup plus chaleureuse que la première. Il y veillerait, en tout cas.

* *
*

Vingt-cinq minutes, bientôt vingt-six. Il voulait bien admettre que les patients d'une unité de virologie ne comptaient pas parmi les plus virulents du CHU, mais tout de même. Il n'avait vu absolument personne, ni dans les couloirs, ni dans le local des infirmières où il était allé jeter un œil sous prétexte de se dégourdir les jambes. Il était presque 10 heures. On lui avait dit que le chef de service faisait ses visites vers 9 heures 30, mais il n'était manifestement pas à cheval sur les horaires. Les vieux barbons imbus d'eux-mêmes qui sévissaient dans ces étages, potentats de dix chambres, n'avaient décidément aucun respect pour leurs malades. Tout le contraire de lui, grommelait-il.

Le premier être humain qu'il vit passer était un jeune aide-soignant frais émoulu, à belle gueule, yeux bleus, mains négligemment fourrées dans les poches de sa blouse blanche déboutonnée. Débraillé, quoi. Un peu dans le genre de Côme, tiens, la même volonté dans le regard, sauf que l'aide-soignant portait un stéthoscope autour du cou, pour se donner une contenance, et arborait une chevelure blonde bien plus longue que ne l'exigeait la solennité de l'endroit. Comment le vieux Professeur Van Meyde, chef de ce service, pouvait-il tolérer que ses subalternes ressemblent à des surfeurs grimés en personnel de soins ? Il lui en toucherait deux mots tiens.

Il se leva et alla à la rencontre du blond, qui déambulait en jetant un coup d'œil à travers les hublots des chambres.

— Excusez-moi, jeune homme, je voudrais voir le Professeur Van Meyde, on m'a dit qu'il serait là à 9 heures 30, mais je suis arrivé à cette heure-là et il n'est toujours pas passé.

— Vous aviez rendez-vous ?

— Non, j'ai besoin de le voir, c'est tout.

— Très bien. Qui êtes-vous, Monsieur ?

Il ne pouvait quand même pas refaire le coup de Louis Pasteur, même à un sous-fifre au look de Californien.

— Je suis Alain Duplant, médecin généraliste à Mirepoix, dans l'Ariège. J'ai un cas que je soupçonne atteint d'un virus, je souhaite donc en parler avec l'éminent Professeur Van Meyde.

— Je vous remercie. Que puis-je pour vous ?

— Me mener à votre chef de service, c'est quand même pas sorcier, non.

— Pardonnez-moi, nous ne nous sommes pas compris. Il faut dire que je ne me suis pas présenté.

Le surfeur tendit la main en assénant un sourire étincelant.

— Je suis le Professeur Van Meyde. Je dirige cette unité. Pour vous servir, cher collègue.

Duplant fit un pas en arrière, abasourdi. Le surfeur écarta un pan replié de sa blouse, dégagea la poche située sur la poitrine, en extirpa un badge. Van Meyde. C'était tout à fait impossible, nom d'un chien. Comment ce jeune blondinet pouvait-il être le spécialiste français reconnu du typhus depuis plusieurs décennies ?

— Non… c'est impossible… Mais vous aviez quel âge dans les années 70, jeune homme ? Vous n'avez quand même pas écrit les articles que j'ai lus dans les ouvrages médicaux, vous étiez à peine à l'école élémentaire !

— De quels articles parlez-vous, collègue ?

— De vos thèses sur le typhus, il y a trente ans. Cosignés avec le Professeur Fontana.

Le surfeur éclata d'un rire indulgent, de ceux que l'on réserve aux auteurs de méprises vaguement grotesques.

— Les articles en question ont été écrits par mon père. Le Professeur Van

Meyde, également. Immunologue et virologue de renommée mondiale. Modestement, je suis son fils, Nils. J'ai suivi ses traces. Ne vous excusez pas, la confusion est fréquente.

Duplant n'en avait pas l'intention, en effet. Le fils Van Meyde. Voilà autre chose. Il commença à se dire qu'il avait fait un détour pour rien sur Toulouse, ce qui redoubla son agacement après ses erreurs d'aiguillage à l'entrée de la ville puis sa demi-heure d'attente dans l'espace circulaire du service.

— Vous souhaitiez des renseignements sur le typhus, si j'ai bien compris ?

— Oui, voilà, mais vous y connaissez quelque chose ?

— Disons que je suis moi-même docteur en immunologie, alors il se trouve que j'ai quelques notions, en effet.

Duplant se trouva l'air d'un con, l'espace d'un instant. Pour être chef d'unité à Toulouse, le bellâtre devait avoir gagné son bâton de maréchal – même si l'effet fils-de avait peut-être quelque chose à voir avec cette succession dynastique. Il lui fallait à présent abréger au plus vite la conversation, il ne voulait pas importuner plus longtemps le jeune homme.

— Ecoutez, dites-moi juste où je peux trouver votre père.

— Je crains de ne pas pouvoir vous renseigner, collègue. Il y a longtemps que je ne l'ai pas vu. Nous sommes brouillés. Des histoires de famille.

— Je comprends, fit-il mine de compatir.

— Mais Umberto Fontana, en revanche, habite dans le coin. Il est retraité, mais ne s'est jamais éloigné de la région. Je lui téléphone toujours de temps en temps pour avoir son avis sur un cas. C'est un ponte.

— Où est-il ?

— À Balma, en banlieue de Toulouse. Il est dans l'annuaire. Passez-le voir de ma part, il vous fera bon accueil. Et sur le typhus, c'est une bible. Je vous aurais bien accompagné, mais je suis de garde tout le week-end ici.

Duplant en était encore à se demander comment il allait pouvoir trouver la direction de Balma, et s'y retrouver dans cette saloperie de périphérique un samedi matin, lorsque le fils Van Meyde lui glissa un morceau de papier dans la main.

— Son numéro de téléphone. Transmettez-lui mes amitiés. Bonne journée, cher collègue.

En guettant l'ascenseur, il salua une infirmière qui accusait la cinquantaine, et dont l'austérité passait l'envie de choper Creutzfeldt-Jakob. Elle le dévisagea un moment, puis tordit un coin de sa bouche en un drôle de sourire.

— Louis Pasteur, je suppose ?

Il n'aurait jamais imaginé répondre positivement à cette question.

* *
*

Accéder à Lourdes virait à l'enfer.

C'était le grand jour : le Congrès Œcuménique s'ouvrait par une gigantesque cérémonie d'accueil des groupes, provenant du monde entier. Justement, de nombreuses délégations avaient choisi d'arriver au dernier moment, et convergeaient vers la Cité Mariale en ce samedi bouillant. Les abords de l'aéroport d'Ossun, à 10 kilomètres de la ville, étaient saturés d'interminables files de véhicules, mêlant voitures particulières entassant des familles entières, taxis pestant à l'arrêt, et d'innombrables autocars aux immatriculations improbables, bondés de pèlerins dont la moitié dormait, visages collés aux vitres.

Au milieu de ce fatras, Côme tentait de se frayer un chemin pour arriver le plus près possible de la Cité Saint-Pierre. Il empruntait tantôt la bande d'arrêt d'urgence, tantôt la voie opposée, pour gagner quelques places, dépasser les cars et se dégager la vue. Le moteur de l'Alfa lui permettait ces

accélérations violentes. Pour le reste, il était tributaire de l'organisation du Congrès, qui avait aménagé des parkings occasionnels sur tout ce que le pourtour de Lourdes comptait de terrains vagues, d'entrepôts, de champs à peu près plats.

Le soleil l'éblouissait, l'angoisse faisait le reste. Il pianotait nerveusement sur son volant à chaque arrêt forcé. Thierry avait raison, on l'attendait aux Âmes Pures. Combien de pas pourrait-il faire, de combien de mètres pourrait-il s'approcher du Foyer, avant qu'on ne le repère ? Et que se passerait-il alors ? Allaient-ils lui tirer dessus à vue, l'abattre comme un lapin ? Après tout, l'Evêque n'avait pas hésité à essayer, dans les jardins de son propre Palais épiscopal. Mais il n'y croyait pas. On ne le descendrait pas ainsi, au vu de tout le monde, au milieu des sentiers goudronnés. Il était certain de pouvoir au moins entrer dans le Foyer. Ce qui se passerait ensuite, il n'en avait aucune idée.

Dès qu'il se trouva assez proche du centre-ville, il suivit le flot des autocars qui se rangeaient à flanc de coteau, dans une prairie striée de balustrades. Il gara l'Alfa près d'un mastodonte bariolé qui venait de Pologne. Et il poursuivit le chemin à pied, entre deux groupes de chrétiens fourbus et rigolards qui tentaient de ne pas perdre de vue leur guide respectif. Engoncée dans une chaussure de montagne, sa cheville tordue ne le gênait plus. Il marchait aussi vite qu'il le pouvait, jusqu'à être complètement en sueur. Les périmètres des marcheurs étaient bien délimités et séparés de la route, mais exposés au cagnard qui montait. Il doubla des essaims d'espagnols, d'italiens, de tchèques, d'anglais, de croates ou d'égyptiens, traînant leurs accents et leurs sacs. Il était tendu vers son but, qui lui dictait sa cadence et restaurait son énergie.

Il atteignit enfin les avenues alternant hôtels et boutiques de souvenirs, puis les bords du Gave. La cohue régnait au cœur de la cité. Des farandoles ininterrompues de chariots de malades occupaient tout l'espace des couloirs marqués de bleu. Sur les trottoirs se pressait une foule indicible de pèlerins aux accoutrements les plus divers. Il n'y prêtait aucune attention, slalomant en évitant de heurter les voiturettes des paralytiques et les tournants de cartes postales. Il accélérait encore le pas, contournant les grilles des lieux

saints.

Il déboucha bientôt dans l’avenue Monseigneur Rodhain, qui remontait vers la forêt. La route en côte était totalement bouchée par les nuées de jeunes pèlerins lestés de sacs à dos qui les dépassaient d’une tête. Il se fraya un chemin à travers eux, bouscula des dizaines d’adolescents qui martelaient le bitume au son de refrains polyglottes, qu’un membre de leur groupe accompagnait à la guitare, tenue par une bandoulière et dont il jouait tout en marchant. Aucun d’entre eux ne faisait de reproches au type couturé qui les écartait sans ménagement.

Subitement, comme si la source s’était tarie, la route devenait déserte, une fois passée l’entrée du camp des jeunes, où s’agglutinaient les nouveaux arrivants. Côme continua seul. Bientôt, il arriva face à la barrière qui marquait l’accès à la Cité Saint-Pierre. Il la contourna, et emprunta la sente goudronnée qui desservait les bâtiments supérieurs. À partir de quel endroit pouvait-on le repérer ? Il s’y engagea, portant la main à sa ceinture. À tout moment, se disait-il.

Dans l’enceinte de la Cité Saint-Pierre également régnait une joyeuse effervescence. Des grappes de croyants défilaient sous des étendards, se mettant en branle pour rejoindre les sanctuaires. Côme s’en réjouissait : il passerait plus facilement incognito dans cette agitation bruissante. Soudain son téléphone portable sonna, il ne l’entendit qu’à la troisième sonnerie. Sans vérifier le numéro d’appel, il décrocha sèchement.

— Êtes-vous bien Monsieur Marsault ? Côme Marsault ?

— C’est moi. Qui êtes-vous ?

— Je suis Maître Vernis, Jacques Vernis, du Barreau de Bayonne L’avocat de Monsieur Perez Moreno Estigabarrizia. Yoland Perez Moreno.

— Vous mettez toujours les prénoms comme Bond ?

— Je vous demande pardon ?

— Non, rien. Pourquoi m’appelez-vous ?

— Vous n’ignorez pas que mon client est accusé de faits terribles. D’assassinat sur la personne de Marthe Landry. Sœur Marthe, pour vous.

— Je sais, oui. Ecoutez, je ne peux pas vous parler longtemps, donc pourquoi m’appelez-vous ?

— Mon client a été mis en examen par le Juge d’Instruction et placé en détention provisoire, mais il conteste être l’auteur du meurtre avec la dernière énergie. Et il m’a indiqué que vous pouviez l’aider, Monsieur Marsault. Pour préciser mon propos, il m’a indiqué que vous étiez le seul à pouvoir l’aider.

— Comment cela ?

Côme s’était déporté, et avait stoppé sa marche sur le bord d’un chemin. À couvert, derrière l’énorme bâtiment au toit triangulaire qui courait jusqu’au sol.

— Selon mon client, c’est vous qui avez découvert le corps. Peut-être avez-vous relevé un détail, un infime élément, qui l’innocenterait. Il croit également savoir que vous enquêtiez personnellement sur une disparition étrange au sein du Séminaire, quelques jours auparavant, et il est persuadé que ceci n’est pas étranger à cela.

— Qu’est-ce qui lui fait penser cela ?

— Son intuition, sans doute.

— Pourquoi êtes-vous de Bayonne et pas de Tarbes ?

— Ecoutez, je suis le conseil habituel du club de rugby de Biarritz, c’est son Président qui m’a demandé de m’occuper des intérêts de Monsieur Perez Moreno Estigabarrizia. Pouvez-vous m’apporter quelque chose, ou suis-je en train de nous faire perdre du temps à tous les deux ?

Côme se retrouvait encore un peu plus propulsé dans l’œil du cyclone. Maître Vernis en faisait un témoin de sa défense. Il pensa à Yoland, rapidement, s’imagina le Navarrais en cellule. Le compte était vite fait.

— Maître, je sais que Yoland n’a pas étranglé la Sœur. Son meurtre est lié

à une conversation que j’ai eue avec elle le jour de sa mort, à propos de la disparition d’un séminariste. Luc Kasperek.

— C’est bien le nom que m’a donné mon client.

— J’ai la certitude que celui-ci est parti du Séminaire samedi, dans un état d’extrême fatigue, conduit par l’un de nos professeurs, le Père Théodule Dintrans. Celui-ci a ensuite débarrassé la chambre de Monsieur Kasperek, et la victime, Sœur Marthe, a deviné ce qui s’était passé. Voilà pourquoi elle est morte. Yoland n’avait aucune raison de la tuer.

— C’est exact, aucun mobile.

— Dintrans, si. Je ne sais pas encore pourquoi, mais les raisons de la disparition de Luc Kasperek doivent demeurer secrètes.

— Je vois. Où puis-je trouver ce Père Dintrans ?

— Il a déguerpi du Séminaire hier soir, en apprenant que je voulais lui parler de cette affaire.

— Troublant. Savez-vous où il se trouve ?

— À deux cents mètres de moi. Et l’ADN ?

— Monsieur Perez Moreno Estigabarrizia m’assure qu’il n’est pas entré dans la pièce où a été commis le meurtre. Mais indubitablement, ses cheveux s’y trouvaient.

En un instant, sans qu’il y ait repensé avant, Côme sut avec précision ce qui s’était passé ce soir-là.

— Le soir du meurtre, Yoland a dû regarder la télévision que nous avons dans la salle commune. Il s’assoit dans un grand fauteuil recouvert d’une couverture de laine. Pour peu qu’il s’y soit appuyé, il a pu laisser des cheveux sur la couverture. Il suffisait au meurtrier de les prélever et de les déposer à côté du cadavre. Les deux pièces sont distantes de quelques mètres à peine, et tout le monde dormait.

— Qu’est-ce qui vous fait penser à pareille hypothèse, monsieur

Marsault ?

— Dites donc, vous voulez sortir votre client, oui ou non ? Alors je vous donne la façon dont il s'est fait baiser. Faites votre job. Je n'ai pas besoin de vous faire un dessin. On se trompe de résident. C'est quelqu'un de chez nous qui a étranglé Marthe, mais pas votre client. Je témoignerai. Et je vous ramènerai Dintrans.

— Puis-je faire part de ces éléments au Juge d'Instruction ?

— Attendez lundi, Maître, s'il vous plaît.

— Alors voici mon numéro de téléphone…

— Envoyez-le moi par SMS. Je n'ai pas de quoi noter, et je crois que je suis attendu.

Côme raccrocha, et chercha du regard le pavillon Saint-Jacques. Ce n'était encore qu'un bloc parmi d'autres. Sa cible. Son rencard. Il reprit son ascension, en veillant à demeurer dans les angles morts des fenêtres de l'aile droite du pavillon, celle qu'occupait le Foyer. À mi-pente, il considéra son trajet. Il avait deux solutions. Y aller franco, plein champ, par l'entrée principale, tête haute. Ou louvoyer et passer par l'arrière, ainsi qu'il l'avait fait lors de sa chute du balcon.

Il constata que de nombreux hôtes, aux visages harassés, s'ébrouaient autour des pavillons de la partie supérieure. Des groupes prenaient leurs quartiers pour la semaine, déchargeaient des cantines métalliques, traînaient des sacs de jute. Certains faisaient la chaîne entre le seuil de leur asile et une camionnette délabrée garée à quelques dizaines de mètres. Ils n'oseraient pas l'allumer au milieu de tous ces gens. Ce serait un carnage. Il prit le pari. Il sortit alors de l'ombre des bâtisses, marcha en plein milieu du chemin, le regard braqué sur le pavillon Saint-Jacques. Qui se rapprochait à chaque pas. Sa cicatrice le brûlait, sa main droite effleurait la crosse de son flingue.

Il atteignit enfin les trois derniers pavillons. Saint-Martin. Saint-Jacques. Sainte-Anne. Ses tripes se serrèrent soudain. Il les voyait. Donc ils pouvaient le voir. Il chercha le sillage d'un Allemand hirsute, se cala dans

ses pas. Quelques mètres, encore. Puis il parvint aux hortensias brûlés de l'entrée du bâtiment du milieu. Il y était. Il prit une grande inspiration. Rien ne s'était passé. Il écouta, s'abstrayant du brouhaha du reste de la Cité. N'entendit rien. On ne venait pas à sa rencontre. Il ne savait pas si c'était une bonne nouvelle. Il ne s'attendait à rien en particulier. Puisqu'il s'attendait à tout.

Il sonna d'un coup, avant d'avoir le temps de se poser la question. Le grelot sonna à l'intérieur. Aucun bruit. Il ne respirait plus. Il n'entendait plus le bruit extérieur, tout entier concentré sur les réactions qui se produiraient derrière la porte. Que dalle. Il sonna de nouveau. Attendit. Cette fois, il se colla littéralement sur le mur. Ils pouvaient le flinguer là, sur le seuil. La sueur lui perlait aux paupières, coulait dans ses yeux, les brûlait. Troisième coup de carillon. Toujours rien.

Il se décala alors de quelques mètres, se posta face à une fenêtre de l'aile droite. La salle à manger où il avait rencontré Agnès était telle qu'il l'avait découverte à sa première venue, mais il n'y avait personne. Etaient-ils en prière, à la cathédrale de verdure ? Ou déjà descendus au Congrès ? Il n'avait tout de même pas fait tout ce chemin pour revenir à Tarbes. Il pouvait les attendre là, sur un banc avoisinant. Mais il sut rapidement que ce n'était pas ce qu'il allait faire.

Il revint se poster face à la porte, jeta un regard circulaire. On allait, on venait, on ne faisait pas attention à lui. Fort bien. Il pressa la poignée de la porte. À sa grande surprise, elle pivota. Il poussa le battant sans la moindre difficulté. Il entra.

Un traquenard. Un guet-apens. Voilà ce qui lui vint à l'esprit en s'apercevant du silence complet qui résonnait à l'intérieur du bâtiment. Derrière une porte, un meuble, un rideau, se tenait l'étrangleur de Marthe, le pilote du 4x4, un taré qui se prenait pour un cathare. Il se plaqua au mur. Referma la porte sans ménagement. Saisit son arme. La prit en main. La brandit devant lui. Passa en un éclair dans la salle à manger. Rien n'y vivait. Elle était toujours aussi dépouillée que la première fois. Mais il y avait autre chose.

Il traversa la pièce, Manurhin en avant. Index sur la détente. Il ne savait pas ce qu'il ferait si quelqu'un surgissait là, maintenant, devant lui. Rien ne se produisit. Il déboucha dans la cuisine. De grands bacs de faïence blancs ne contenaient aucune vaisselle. L'endroit était parfaitement propre. Le plan de travail était dégagé, vierge de toute denrée. Côme tendit la main vers la poignée d'un impressionnant réfrigérateur, l'ouvrit sèchement. Une bouffée d'air glacial l'enveloppa, un halo de lumière blanche jaillit. Il n'y avait rien. Pas la moindre victuaille.

Son esprit se mit à galoper. Il repassa par la salle à manger, ouvrit les meubles bas, les vaisseliers. Quelques plats y gisaient, dérisoires. Côme était en train de deviner ce qui arrivait. Il courut vers l'entrée, aperçut les escaliers, les escalada sans précaution. Le canon de son Manurhin pointait à présent vers le sol. Il ne croiserait personne.

Le haut de l'escalier menait dans une pièce carrée au centre de laquelle trônaient deux fauteuils de cuir craquelés comme des gerçures. Autour d'eux, des rayonnages de bois noir étaient absolument vides. Il s'approcha. Les traînées de poussières étaient déchirées de striures récentes. On venait d'enlever les livres. Il avança encore. Un couloir menait à de nouvelles pièces. Les chambres. Il entra dans la première. Il eut confirmation de ce qu'il pressentait. Il y avait un matelas, un sommier, une table basse. Les portes d'une armoire béaient. Les cintres, vides. Les tiroirs, vides. Les étagères, vides. Pourtant, un parfum de femme flottait dans la pièce, citronné et piquant. Quelqu'un l'occupait, mais l'avait désertée.

La seconde chambre, puis la troisième, étaient dans le même état. Un no man's land. Et merde. Il arrivait trop tard. Ils s'étaient barrés. Tous. Les Âmes Pures avaient fui à leur tour. Quand ? Pour aller où ? Il entra dans chaque piaule, força chaque serrure. Il commettait une effraction dans un désert. Il n'y avait plus aucune trace. Il était même incapable de savoir qui avait habité quelle chambre – excepté celle aux voilages blancs dans laquelle il avait voulu pénétrer : celle de Geneviève Kasperek. Vidée, comme les autres. Luc avait-il bien séjourné ici ? Il en était certain. Et Dintrans, et Moyon ? Itou. Mais tout avait été ratissé avant son arrivée. Il ne pourrait rien prouver. Les empreintes digitales avaient-elles été effacées,

elles aussi ? Encore faudrait-il convaincre le Lieutenant Martel que le centre névralgique de son enquête était le pavillon Saint-Jacques de la Cité Saint-Pierre, lieu d'hébergement d'une communauté charismatique estimée.

Il dévala l'escalier, fou de rage. Il avait tellement pensé qu'ils l'attendaient, lui, et seulement lui, qu'il avait perdu de vue le fait qu'ils pouvaient disparaître. Il n'aurait pas dû écouter Thierry, il aurait dû venir la veille au soir. Il les aurait peut-être surpris au cul du camion, chargeant des cartons de bouffe et des valises d'effets personnels. Avant de sortir, il remit son arme dans son short, et balança un grand coup de pied dans le paillasson de crin.

Un morceau de papier voleta. Se posa au sol. Le souffle de Côme se coupa net.

Il le ramassa, le déplia. Quelques signes tracés à la main. Un nombre. Un mot. Une lettre. L'écriture lui était inconnue. Il fronça les sourcils, tenta de déchiffrer les notes, affreusement mal écrites. Il retint un cri.

« *12 typhus B* ».

Duplant avait vu juste. Ici même, au Foyer des Âmes Pures, il trouvait la preuve de la maladie dont souffrait Luc, l'un de ses habitués. L'une des clés du mystère.

Il fourra le bout de papier dans sa poche, et sortit. Il eut l'impression de suffoquer en retrouvant l'air extérieur, le ciel écrasant. Ils l'avaient doublé. Encore une fois. La dernière fois.

* *
*

C'était impensable, à jurer que les urbanistes prenaient plaisir à compliquer la tâche des automobilistes.

Il avait tourné trois-quarts d'heure à la lisière Est de Toulouse, après avoir

joint le Professeur Fontana depuis le téléphone situé à l'accueil du CHU. Celui-ci s'était montré très courtois, lui avait dit de passer immédiatement chez lui. Volontiers, s'il y parvenait un jour. Balma aurait pu n'être qu'une cité-dortoir de Toulouse, c'était bien plus que cela. Une ville d'un abord agréable, à la fois historique et moderne, et piquée d'espaces verts. Mais aussi truffée de sens unique, de ronds-points doubles, toutes ces débilités d'architectes en manque de fioritures.

Il se dirigeait selon les indications de son interlocuteur, suivant tantôt les panneaux indicateurs, tantôt les bâtiments remarquables, qui lui servaient de balises. Fontana lui avait bien suggéré de venir en métro, mais il n'aimait pas les transports en commun. Enfin, il se retrouva dans un quartier retiré, reconnut un clocher que lui avait indiqué son hôte. Il continua dans les dédales des lotissements nouveaux, se gara tout au fond. Il chercha du regard la demeure de Fontana, et n'eut pas beaucoup d'hésitation. Une villa, la dernière de la rue, éclipsait toutes les autres. « Oh, une assez jolie maison, vous verrez un portail en fer forgé bordeaux ». Modeste, le ponte. Duplant ouvrit le portail, remonta une allée rectiligne cernée de buissons ronds, parfaitement taillés. Des massifs de roses portaient haut leurs effluves enivrants.

Au bout de l'allée s'élevait un imposant escalier de pierre, aux marches démesurément hautes, et aux rampes de laiton finement ciselées. Il n'eut pas le temps de monter la première marche que la porte d'entrée s'ouvrit sur un colosse en chemise blanche impeccable, sur un pantalon de toile noir, chaussé de mocassins lustrés. L'homme souriait, il s'avança et tendit la main à Duplant, autant pour le saluer que pour le hisser sur le perron.

Il avait une gueule étrangement carrée, compacte, et brune comme celle d'un gitan. Des yeux intensément clairs jaillissaient de ce bloc mat et disaient à eux seuls la bonhomie du personnage. Il désigna le vestibule, où Duplant s'engouffra pour échapper aux rayons du soleil qui martelaient la pierre. À l'intérieur, le carrelage de marbre blanc était immaculé, parcouru de veines noires. Une desserte en bois précieux abritait un ordinateur dernier cri. La pièce principale, s'ouvrant largement devant eux, était recouverte de tapis orientaux aux motifs entêtants, d'or et de sang. Duplant s'avança, peu

à son aise dans cette opulence.

Umberto Fontana lui poussa un fauteuil, et consulta sa montre, du même acabit que sa trogne : massive, carrée et brillante.

— Midi moins le quart. L'heure est décente pour proposer un apéritif, vous ne trouvez pas ? Scotch ? Des Highlands, mes préférés.

— Volontiers, accepta Duplant en s'enfonçant dans les coussins de cuir moelleux.

Son hôte n'eut qu'à tendre la main pour saisir une carafe de cristal, posée sur un plateau d'argent incrusté d'éclats multicolores. Il ôta le bouchon en forme de poire, fit apparaître deux verres, les remplit généreusement, murmura « pas de glace, je suppose » comme pour lui-même, et en tendit un à Duplant. Fontana avait un net accent italien, mais s'exprimait avec aisance, en s'écoutant parler.

— À votre santé, cher confrère. Ainsi, c'est le typhus qui me vaut le plaisir de votre visite.

— Oui. J'ai lu vos articles parus il y a plus de trente ans, sur les possibles résurgences de cette maladie. J'ai cru comprendre que vous en étiez l'un des meilleurs spécialistes au monde.

— On peut le dire comme cela. Pour être franc, on nous a promis le Nobel de Médecine plusieurs fois, à Van Meyde et moi, pour nos travaux. Et puis, vous savez ce que c'est, le typhus, ce n'est pas porteur. L'heure était à la génétique, et nos pauvres recherches virologiques, aussi longtemps qu'elles ne traduisaient pas de réalité concrète, comme une pandémie, étaient vouées au succès d'estime. Mais ce n'est déjà pas mal, elles m'ont valu la reconnaissance du milieu, une chaire à Paris puis à Toulouse, et quelques somptueux colloques dans des pays où cette maladie n'a jamais vraiment disparu.

Une goutte perla de son nez en plein dans son whisky. Il prit soudain un air attristé. Duplant songea à Lino Ventura devant cette stature massive, cette mine faussement contrite et ces inflexions joyeuses qui ponctuaient sa

voix.

— Dans du single malt… Pardonnez-moi de vous recevoir les cheveux humides, mais je sors de ma baignoire. Je suis victime de poussées d'eczéma particulièrement violentes, et seuls les bains citronnés calment mes démangeaisons. Comme Marat.

— Vous êtes tout excusé, ce n'est pas tombé dans le mien. Le whisky est excellent, d'ailleurs.

— Merci. Dites-m'en plus, alors. Nils vous a envoyé vers moi car, d'après ce que vous m'avez dit au téléphone, vous soupçonnez un cas de typhus chez l'un de vos patients, c'est bien cela ?

— C'est exact. Mais le cas est un peu particulier. Je n'ai pas pu examiner moi-même ce patient, qui est introuvable depuis quelques jours. Tout ce que j'ai pu faire, c'est analyser les données que m'ont transmis ses proches sur l'évolution d'une pathologie qui l'a frappé ces dernières semaines.

Tout en rapprochant délicatement son verre vide du professeur Fontana pour solliciter une autre rasade, Duplant décrivit en détail le récit de Côme, et le trajet de ses propres déductions. Le spécialiste l'écouta patiemment, sans l'interrompre ni cesser de faire tournoyer son whisky dans son verre. Enfin, il prit une moue dubitative, hocha sa gueule mordorée.

— Ça pourrait coller, oui. Dans ce que vous me dites, il y a tout ce qui nous permet d'identifier un cas de typhus. En revanche, je ne m'explique pas comment ce cas serait apparu subitement sur un jeune homme ariégeois, vivant à Tarbes, dont je retiens qu'il n'a jamais voyagé sous les tropiques, ni fréquenté des populations de migrants ou d'itinérants.

— C'est aussi la question que je me pose.

— D'autant plus que je me tiens toujours étroitement informé des cas de cette maladie qui surviennent, disons dans le grand Sud de la France. Il y a toujours quelques cas signalés par an, le plus souvent dans des centres de rétention pour immigrés clandestins, des foyers de SDF ou des camps de gens du voyage. Je suis systématiquement prévenu, en général par l'Institut

Pasteur. Il arrive même que je me rende sur les lieux pour confirmer le diagnostic et le traitement.

— Quel est ce traitement ?

— De simples antibiotiques. Pris assez tôt, le virus est vaincu en quelques jours par des cyclines. Mais cela ne semble pas avoir été le cas de votre patient.

— Ce n’est pas le seul.

— Que voulez-vous dire ?

— Je soupçonne un second cas. Toujours par ouï-dire. Des symptômes en tous points comparables, un développement de la maladie à peu près similaire, avec un acmé marqué par une disparition dans la nature – sauf que ce second cas est revenu chez lui, très affaibli.

— Les deux hommes ont été en contact ?

— Oui, dans un foyer religieux.

— Alors tout est possible…

Fontana cessa de faire tourner son verre, descendit son whisky d’un coup, déglutit bruyamment et remplit de nouveau les verres. Il bascula alors sa tête sur le dossier de son fauteuil, marquant le cuir d’une auréole d’humidité.

— Le virus du typhus exanthématique peut se répandre très rapidement. Il se transmet par des poux qui transportent le *Rickettsia Prowazeki*, et peuvent se démultiplier dans des couvertures, par exemple, des draps mal entretenus. Combien de personnes, dans ce foyer ?

— Une vingtaine, je crois.

— Et deux cas de typhus ? Deux sur vingt, c’est un ratio totalement exceptionnel. Et, si vous avez raison, extraordinairement alarmant. Ils doivent être examinés au plus vite, et, si c’est le typhus, être placés en quarantaine. Tous les autres membres de leur Foyer doivent être vaccinés sur-le-champ.

— Le vaccin est efficace ?

— Il l’est si nous n’arrivons pas trop tard. Si l’incubation a déjà commencé, il faut passer au curatif. Où sont-ils ?

— À Lourdes. L’un de mes amis se rend chez eux aujourd’hui même.

— Qu’il soit prudent, qu’il ne touche à rien. Voulez-vous que j’alerte les autorités sanitaires ?

Duplant réfléchit à toute vitesse. Seuls lui et Côme étaient au courant de l’histoire, jusqu’à présent, et la police avait été soigneusement tenue à l’écart. Faire intervenir maintenant les instances médicales, c’était placer le gamin dans une situation intenable. Et il était bien placé pour savoir que les organismes sanitaires étaient plongés dans la supervision du Congrès, et risquaient de faire peu de cas d’une suspicion de maladie grave fondée sur les déclarations d’un béotien.

— Non, dites-moi qui appeler, je m’en chargerai. Je descends tout à l’heure vers Tarbes, rien ne m’empêche de pousser jusqu’à Lourdes.

— Entendu. Je vais chercher cela.

Fontana revint quelques instants plus tard avec la carte de visite d’un responsable de l’Institut Pasteur, antenne de Toulouse, et recommanda à Duplant d’appeler de sa part. Ses yeux luisants s’étaient comme voilés, il ne cherchait plus à étaler sa science. Duplant comprit que le moment était venu d’avoir les jetons.

— Et si nous sommes effectivement face à un début de contagion, que faire ?

— Vaccination massive. Je suis bien placé pour en parler : la majeure partie de mes travaux avec Van Meyde a consisté à créer des souches pathogènes particulièrement puissantes pour renforcer la vigueur du vaccin. Nous sommes, je crois, parvenus à améliorer sensiblement son efficacité…

Fontana avait baissé la voix et le regard en terminant sa phrase. Quelque chose n’allait pas.

— *Mais* ?

— Mais les agents que nous avons développés étaient si résistants que, même selon le principe de l'injection graduelle en vaccination, leur inoculation augmentait très sensiblement le risque de contamination effective.

— Vous voulez dire que certains vaccinés pouvaient développer la maladie au lieu de s'en prémunir ?

— Une minorité, très faible, mais tout de même bien supérieure à la norme. De l'ordre d'un cas sur cinquante. Ce qui est même un risque de contamination plus élevé que le virus à l'état naturel. De plus, les personnes tombées malades par ce biais auraient été porteuses d'un virus d'une force incroyable, autrement plus dangereux que le *Rickettsia Prowazeki* classique, pour lequel les antibiotiques auraient été tout à fait inefficaces. C'est pourquoi nos vaccins n'ont pas été fabriqués par l'industrie pharmaceutique. Nous n'avons fait progresser que la théorie !

Et c'est pourquoi le Nobel vous est passé sous le nez, songea Duplant.

— Van Meyde ne l'a pas très bien vécu, d'ailleurs.

— Son fils m'a dit qu'il ne le voyait plus. Il a pris sa retraite, lui aussi ?

— Pas exactement. Disons qu'il a un peu pété les plombs. Lorsque nos travaux ont été en perte de vitesse, nous nous sommes disputés, et il a sombré.

— Alcool ? Dépression ?

— Du tout. Mysticisme. Il a tout plaqué du jour au lendemain pour rentrer dans les ordres. Aux dernières nouvelles, il était devenu prêtre.

— Encore un, nom de Dieu !, s'exclama Duplant en frappant son accoudoir, avant de reprendre contenance. Pardonnez-moi, cher Professeur, mais cela fait des semaines que je suis cerné par les religieux de tout poil, je suis assez réactif sur la question. Nous parlions de vos vaccins.

— Pas de souci. Toujours est-il que les vaccins ordinaires sont tout à fait

opérants face au virus ordinaire. Des stocks importants sont conservés à l'Institut, et peuvent être rapidement mis à disposition d'un plan sanitaire. Moi même, je suis tout à fait disposé à me rendre sur place s'il le faut. Je suis en réserve de la République !

Fontana avait sifflé son second verre, et retrouvait la jovialité qui l'avait déserté. Mais avant qu'il ne saisisse de nouveau la carafe et propose une nouvelle dose à Duplant, celui-ci se leva dans un effort, pour s'extirper du cuir. Sa ligne de flottaison était incertaine, le scotch à jeun rendait sinusoïdales les lignes des plaques de marbre.

— Je dois y aller, cher Professeur, j'ai de la route à présent. Merci pour l'apéritif.

Puis, mû par une trouille soudaine et inexplicable, il ajouta, en serrant la main du colosse :

— Admettons que vos souches à vous contaminent quelqu'un. Celles de vos travaux. Qu'est-ce qui peut le soigner ?

— Moi. Et moi seul.

C'est sur cette fanfaronnade de l'Italien que Duplant descendit les marches de pierre, qu'il trouvait un peu plus hautes qu'à l'aller. Il décida de marcher un bon quart d'heure dans Balma avant de reprendre le volant, histoire de laisser dissoudre le whisky et l'angoisse.

* *
*

Côme entra à tout berzingue dans l'accueil de la Cité Saint-Pierre. Le local exigu était pris d'assaut par les arrivants, venus retirer leurs clés, s'enquérir des horaires du restaurant collectif ou émettre les premières réclamations. Derrière un comptoir de fortune, deux jeunes filles au foulard bleu, censément polyglottes, encaissaient les acomptes et les accents. Le bruit des conversations était assourdissant.

Ce n’était pas le moment de la jouer diplomate. Côme bouscula un groupe de quadragénaires qui attendait son tour, se fraya un chemin jusqu’au bureau. Frappa dessus. Un silence survint. Les deux jeunes bénévoles levèrent les yeux vers lui, interloquées.

— Monsieur, il y a beaucoup de monde, comme vous le voyez, alors je vous remercie de bien vouloir prendre place dans la…

— Le Foyer des Âmes Pures. Pavillon Saint-Jacques.

— C’est tout en haut, bâtiment du…

— Du milieu, je sais. Quand sont-ils partis ?

— Mais ils ne sont pas partis, voyons.

— J’en viens, ils ont quitté les lieux, leur bâtiment est vide.

— C’est impossible, ils louent à l’année.

— Alors c’est le moment de vous payer sur la caution.

Il traversa les groupes en sens inverse, sortit, ivre de colère. Comme il l’avait deviné, la vingtaine de résidents s’étaient fait la malle sans prévenir les gérants de la Cité. Clandestinement, sans doute la nuit dernière.

Il détala vers la route sinueuse, plongeant à toutes jambes vers le cœur de Lourdes. Où allait-il exactement ? Il ne le savait même pas. Toutes ses pensées étaient obscurcies par ce leitmotiv : il devait retrouver le Foyer des Âmes Pures.

Lorsqu’il doubla de nouveau le camp des jeunes, la route lui fut barrée par une nuée chantante d’adolescents en short. Il ne pouvait plus continuer sa course. Il sortit son téléphone portable, reprit son souffle, se cala à équidistance d’orthodoxes grecs et de catholiques ardennais, et appela Duplant.

— Tu tombes bien, Côme, j’allais prendre la route, je viens te rejoindre à Tarbes.

— Ils ont foutu le camp, Alain. Tous.

— Qui ?

— Tout le Foyer. Désintégré. Leur bâtiment est vide. Ils ont tout emporté. Je suis allé les voir directement, à Lourdes. Ces cinglés se sont barrés. Avec Luc, j'en suis certain.

— Calme-toi, garçon. Tu es sûr de ce que tu dis ?

— J'ai trouvé un papier qui parle de typhus, une sorte de formule. Ils sont malades, Alain, dans tous les sens du terme.

— Justement, à ce propos, j'ai rencontré un…

— Des cathares. Ils se prennent pour des cathares, j'en suis sûr. Des cintrés, complètement à la masse, ils sont fous, Alain, ce sont des fous !

Côme haletait, déballait ses sensations comme elles venaient, en bourrasques. Il n'avait même pas réellement pensé que les membres des Âmes Pures se prenaient pour des cathares, mais cette assertion était sortie malgré lui.

— Calme-toi, merde. J'arrive, on se rejoint à Tarbes.

— Je ne sais pas… je vais les chercher… je vous rappelle…

Il coupa, quitta la route et se mit à courir dans le fossé qui la longeait en contrebas. Il doublait les regards éberlués des jeunes pèlerins. Les herbes lui cinglaient les jambes, il évitait des buissons, tentait de ne pas se laisser aspirer par la pente. Sa cheville manquait de se dérober à chaque foulée, se posait sur des pierrailles instables. Il utilisait les appuis appris dans ses randonnées : les déplacements du centre de gravité, les impulsions. Il dévalait les virages.

Les replats herbeux firent bientôt place aux premiers bâtiments. Il reprit une démarche normale, s'efforça de retrouver une inspiration régulière. Il se rangea le long d'un cortège de voiturettes bleues dans leurs couloirs réservés, fit mine de le remonter en recherche d'un malade particulier, négligeant les coups d'œil réprobateurs de leurs brancardiers. Comme il s'y

attendait, la file des carrioles menait aux sanctuaires.

L’accès aux lieux saints était saturé. Sur plusieurs dizaines de mètres, des rangées de pèlerins bloquaient chaque entrée, tentant calmement de pénétrer à l’intérieur, agglutinés, suant et chantant. Le Congrès était à présent en passe de commencer, et la foule attendue était au rendez-vous. Impossible de rejoindre la grotte sans foncer dans le tas. Des enfants, des infirmes, des vieillards, patientaient ainsi, peut-être depuis plusieurs heures. Côme comprit, en apercevant des bribes d’uniformes dévisageant les entrants, que l’accès était filtré. Les autorités avaient mis en place, de façon exceptionnelle, un contrôle à l’entrée, peut-être même une fouille systématique.

Il ne pouvait pas prendre ce risque. Pourtant, il savait à présent exactement ce qu’il venait chercher. Il devait entrer.

Il atteignit un muretin, prit appui sur le rebord, agrippa les grilles de métal. Sa main bandée sembla se déchirer sous sa poigne, il tint bon. Se hissa, posa les semelles sur le bas des tiges métalliques, rechercha l’adhérence. Quelques-unes des personnes qui attendaient leur tour commencèrent à se rapprocher. Il attrapa le haut des grilles, se propulsa de nouveau. Dans son élan, il sentit son tee-shirt se soulever, un souffle d’air flotter sur le bas de son dos. Un murmure violent s’éleva alentour. Il devina ce qui se passait. La crosse du Manurhin venait d’apparaître. Des gens accouraient vers lui.

Il ne réfléchit pas, se cabra, bascula. Son ventre effleura les pointes hérissées, il ressentit une brûlure au torse. Il était de l’autre côté. Il se réceptionna entre deux arbres, en pliant les genoux, ainsi qu’il l’avait fait si souvent en descendant trop vite les pentes de Néouvielle. Des cris retentirent de l’autre côté des grilles. On donnait l’alerte. Il comprit qu’aux yeux des témoins de la scène, il était un forcené qui venait d’entrer armé dans le sanctuaire, au premier jour d’un Congrès interreligieux. Il n’avait que quelques instants.

Il reprit sa course, rejoignit l’esplanade, et fut aussitôt cloué sur place. La vision le paralysa.

Une foule innombrable, massive, compacte, emplissait tout l'espace. De gigantesques oriflammes, aux couleurs du Vatican, frappées du sceau du Congrès, fendaient le ciel. Pas un mètre n'était libre. Des groupes inextricables formaient un immense serpent face à la Basilique du Rosaire. On répétait la procession aux flambeaux qui devait avoir lieu le soir même, et réunir en un seul chœur d'Ave Maria les chrétiens de toutes obédiences. Sous le tabassage du soleil de midi, des milliers de croyants brandissaient des bougies éteintes, cernées d'un carré de carton imprimé, à l'instigation d'un ordonnateur invisible. Autour d'eux, tout aussi immobiles, des nuées de spectateurs souriaient, s'hydrataient, croquaient dans des sandwichs. Certains tenaient à l'épaule des sièges pliants qu'ils n'avaient pas même la place d'installer. Un peu partout s'étalaient des portraits du Saint-Père, souriant, semblant bénir la foule avant même d'avoir rejoint les lieux. L'unique couloir disponible était envahi par les chariots des malades, tentant de rejoindre la grotte ou les piscines, capotes bleues déployées pour se protéger de la chaleur. Ils n'avançaient pas d'un pouce. Tout était bloqué.

Quelques instants. Côme s'électrisa soudain, songeant qu'on était peut-être en train de le courser. Les responsables de la sécurité des lieux saints, ou les assassins des Âmes Pures, ou tous à la fois. Il plongea au milieu de la foule, fendit un rideau, puis deux, frappa des épaules, cogna des sacs. On se renfrognait, on lui barrait le passage, il forçait les bras tendus pour le ralentir. Il intégra le cercle des marcheurs de la procession. Le traversa, à l'abri des flambeaux dressés vers le ciel. Rejoignit le terre-plein central, une bande large d'un mètre de pelouse râpée. Il se remit à courir. Enfin, à l'extrémité, il bascula de nouveau dans la nasse en mouvement.

Au bout de sa course, parvenu au pied de la Basilique du Rosaire, il bifurqua vers les baraquements qu'il cherchait. La foule des croyants macérait là, toujours aussi dense, comme scellée. Il suffoquait, se tenait en apnée au milieu de cet amoncellement disparate de pèlerins bouillonnants. Lorsqu'il releva la tête, il se trouvait au pied des panneaux annonçant les points d'information. De mémoire, il se rappela celui qui abritait la permanence de la Cité Saint-Pierre. Entra en boulet de canon. Joua des coudes, encore une fois, pour écarter une cohorte de personnes âgées, visiblement plus soucieuses de profiter de l'air conditionné que d'obtenir

des renseignements. Il s’accouda au comptoir comme on s’agrippe à un radeau.

Peau brune et mate, toute en fossette, badge impeccable, Christelle lui souriait déjà. L’espace d’une seconde, il ressentit une bouffée d’apaisement. Les yeux de l’hôtesse exprimaient aussi l’ombre d’un doute. Elle avait rencontré, trois jours avant, un jeune homme affable et propret, elle le retrouvait avec les doigts en attelle, le front fraîchement balafré, les cheveux en bataille, la chemise collée de sueur. Elle regardait son torse avec insistance. Côme baissa la tête, et s’aperçut que deux striures rouges lui barraient le poitrail. Les pointes des grilles l’avaient écorché. Il devait avoir l’air d’un repris de justice. Et ce flingue, à sa ceinture, n’aurait pas plaidé en sa faveur s’il se faisait prendre.

— Vous ne m’avez pas appelée.

— Mais je suis revenu.

— Vous n’avez pas trouvé la Cité et ça fait trois jours que vous errez ?

— C’est un peu cela. Et j’ai besoin d’un autre renseignement. Les gens des Âmes Pures occupent d’ordinaire le Pavillon Saint-Jacques. Ont-ils un autre foyer ?

— Pas à Lourdes, non. Tout du moins, pas à ma connaissance. Ils vivent toute l’année au Pavillon, là-haut.

— S’ils devaient partir pour s’installer ailleurs, où iraient-ils ?

Elle rit doucement et hocha la tête, dépitée.

— Comment voulez-vous que je le sache ? Je ne fais pas partie de leur communauté. Pourquoi demandez-vous cela ?

— Parce qu’ils sont effectivement partis, la nuit dernière. Et je suis à leur recherche.

— Je comprends mieux votre état, on dirait un chasseur de primes.

— Que savez-vous sur eux ?

— Rien. Sinon que leur foyer appartient à une communauté charismatique basée à Pau.

— Non, à Carcassonne. C’est la Communauté du Très-Haut.

— Exact, mais ils n’ont que leur siège à Carcassonne. Leur principale maison est située à Pau. C’est là que réside le responsable de la Communauté. En tout cas, c’est le numéro de téléphone de référence que j’ai, si quelqu’un doit les contacter.

Côme avait complètement oublié ce détail. Maxence lui avait parlé de Pau. L’homme au sourire fixe de Carcassonne également.

— Donnez-moi ce numéro, s’il vous plaît.

— Quand on vous donne un numéro, vous n’appelez pas.

— Je préfère dialoguer de visu.

— C’est ça, et vous comptez sans doute aller à Pau, maintenant ?

— Ce n’est pas exclu.

Très délicatement, tout en parlant, elle avait plié en deux une feuille de papier, sur laquelle elle inscrivit un numéro de téléphone fixe.

— Dans votre état, vous n’irez pas très loin. Vous m’appellerez, après ?

— Non. Mais je reviendrai.

Tandis qu’il claquait la porte et retrouvait la foule et la chaleur, étouffantes, il en était encore à se demander pourquoi il avait été incapable de dire simplement à Christelle qu’il était séminariste.

* *
*

Il avait choisi de refaire exactement le même trajet, en sens contraire,

remontant comme un saumon les rangées de la procession.

Alors qu'il débouchait sur le terre-plein central un jeune couple le héla, lui tendant un appareil photo avec force mouvements de tête, pour lui faire comprendre qu'ils voulaient qu'il les photographie. Il maugréa, leur répondit qu'il n'avait pas le temps, mais tous deux se mirent à sourire en le remerciant, les mains jointes. Des étrangers. L'homme était grand, bien bâti, la fille à ses côtés était assez jolie. Ils portaient tous deux des lunettes de soleil dernier cri, mangeant une partie de leur visage. Devant leur sourire de gratitude, Côme décida qu'il pouvait bien leur accorder quelques instants, leur demanda de prendre la pose. Ils se positionnèrent, se tenant par la taille, sous la statue de la Vierge, et lui tendirent leur appareil en désignant le bouton-poussoir.

Mais, alors qu'il s'apprêtait à s'en saisir, il les aperçut. Quatre policiers municipaux qui avançaient en rangs serrés, mains au ceinturon, regardant en tous sens. Ils étaient à dix mètres de lui. Ils le cherchaient. Il resta stoïque une fraction de seconde de trop.

Demi-tour. Il planta là le couple d'étrangers, interloqués, et leur jeta presque l'appareil photo sans l'avoir déclenché. Il se retourna vers la foule compacte, décidé à s'incorporer dans la masse, à s'y enfoncer profondément, à s'y noyer.

Soudain il sentit une vive pression sur son bras droit. Le jeune homme aux lunettes de soleil venait de l'agripper par la manche, et tentait de l'attirer à lui, tandis que sa fiancée, surexcitée tout à coup, fouillait dans son sac à main. Côme réagit d'instinct, sans chercher à comprendre. Il décocha un coup de pied frontal, et frappa sèchement le fond mou du sac. Les effets de la femme volèrent. Dans le même temps, il plia le bras gauche, afin que son coude forme un angle aigu, et en enfonça violemment la pointe dans les côtes de l'homme, qui le retenait par les épaules. Il sentit la cage thoracique s'enfoncer sous le choc. L'étreinte se relâcha. Son agresseur, souffle coupé, se plia en deux. Côme, dans un élan, pivota. Asséna un second coup de coude sur sa nuque. Ses lunettes fumées giclèrent au sol.

La vision subjugua Côme. Le jeune homme le regardait d'un œil. L'autre

orbite oculaire n'était qu'un lacis de chair et de matières organiques. Ce qui restait d'un globe crevé. Aveugle. Un éborgné. Il sembla même à Côme, fugacement, qu'il avait été tout fraîchement énucléé, avec une férocité inouïe. Un instant absorbé par l'horreur de cette cavité à l'aspect de mangrove, il entendit trop tard des pas menus débouler derrière lui. Il fit un bond de côté, et sentit le frôlement d'un bras féminin qui venait de manquer sa cible. Que tenait-elle en main ?

C'est alors qu'il s'aperçut qu'un attroupement s'était formé autour d'eux, encerclant la scène de la lutte, commençant à pousser des cris. Dans le constant bruissement des sanctuaires, les hurlements des pèlerins apeurés ne tarderaient pas à produire leur effet. Bingo : l'instant d'après, tandis que le borgne se relevait difficilement, le groupe des policiers municipaux fendit la foule et apparut à deux mètres de lui. Pour qui n'avait pas vu le début de la rixe, l'explication première était limpide : Côme avait tenté de dérober leur appareil numérique à un paisible couple dont l'homme était handicapé – un viatique, à Lourdes. Avec le flingue à la ceinture, il serait en garde à vue avant d'avoir esquissé sa narration.

Alors, abandonnant les deux inconnus à leur mystère, il fit volte-face et détala parmi la foule abondante, en direction de la grotte. Là, dans la multitude immobile, son passage en force provoqua de nouveaux cris, des protestations, des mouvements de recul, qui marquaient sa trace. Sans se retourner, il entendait monter derrière lui des éclats de voix. Les policiers le suivaient à distance. Il ne fallait pas être pris. Pas ici, pas maintenant. Il n'avait pas l'âme d'un fugitif, mais il serait incapable d'expliquer de façon cartésienne l'enchaînement des événements qui l'avaient conduit à introduire une arme à feu dans un lieu sacré, où le monde chrétien convergeait et où le Souverain Pontife arrivait le lendemain. À s'y bagarrer avec un couple d'étrangers. Il n'avait pas d'autre solution que d'échapper aux flics.

Il passa à droite de la Basilique, se frayant un chemin à coups de coudes, à coups de pieds. *Quelques secondes*. Il passa le cordon qui délimitait l'endroit le plus saint du site. Il connaissait les lieux par cœur : il longeait, sur sa gauche, l'enfilade des robinets d'eau bénite. Noire de monde : l'eau

bénite était fraîche. Il entendit confusément, dans le tumulte qu'il provoquait, les haut-parleurs trilingues appelant au silence et au recueillement. Quelques pas, encore. La grotte était à portée de vue. Le périmètre ne désemplissait pas. Chaque parcelle de bitume était foulée par des pieds, des roues de fauteuil, des genoux de pénitents.

Côme ne ralentit pas : la foule était à la fois son obstacle et sa seule chance. Il était au niveau de la grotte, continuait à avancer, balançant comme des quilles quelques prieurs prostrés. La compassion attendrait. Il sentait toujours le piétinement brutal, plusieurs mètres derrière, des policiers qui le coursaient. Brusquement, il obliqua vers la droite, glissa entre deux chariots bleus, accéléra au gré de quelques mètres moins bondés. Il savait ce qui l'attendait, là, derrière la nuée : le pont de pierre qui enjambait le Gave. Il déboucha bientôt dessus, courut de plus belle. Il hésita un court instant à se jeter dans la flotte, tumultueuse et glaciale. Pas question. Il atteignit l'autre rive, et fut en vue des grandes étendues herbeuses, que l'on appelait les Prairies. De longues lignes droites, où, à la manière d'un cycliste, il serait en ligne de mire de ses poursuivants.

Il continua pourtant droit devant lui. L'endroit était un peu moins peuplé, mais des essaims de pèlerins barraient tout de même la vue, et faussaient la poursuite. Le plus vite qu'il put, oubliant les tendons de sa cheville qui sifflaient et ses plaies, au front, au torse, qui se tendaient jusqu'à se rouvrir, il rejoignit le fond des Prairies.

De nouvelles barrières, visiblement moins contrôlées, et, de l'autre côté, la route de Pau. L'impulsion fut suffisante pour arriver au sommet, et, dans l'élan, basculer. Ses pieds frappèrent le bitume, il se remit à courir, au plus près des véhicules, des poids lourds, des cars, qui peuplaient la chaussée fumante au soleil.

Il tourna la tête, furtivement, juste assez pour apercevoir les policiers municipaux, au pied des barrières, vociférant dans leurs talkies-walkies. Ils n'avaient pas sauté. Lui-même n'irait pas très loin, comme avait dit Christelle. Mais son avance lui suffisait. Il ralentit son pas, repéra un robinet à l'angle d'une maison. Il l'ouvrit et s'aspergea. Plaqua ses cheveux vers

l’avant, rinça son visage, humecta les plaies de sa poitrine. En un éclair il avait retrouvé un aspect acceptable, et un souffle régulier. À l’arrêt de bus suivant, il acheta poliment un ticket au chauffeur qui venait de s’arrêter, s’assit au fond, et se laissa couler autour de Lourdes, en séchant à la fenêtre ouverte.

Quarante minutes plus tard, sans avoir croisé le moindre barrage, il ouvrait la portière de l’Alfa. Sans réfléchir, il sortit du parking improvisé, et quitta la cité sainte. À rebours du cours des pèlerins, il n’eut aucun mal à s’extirper du centre-ville. Dès qu’il fut sur la Nationale, il frappa violemment son volant. Son expédition avait échoué sur toute la ligne. Il était arrivé trop tard au Foyer. Il avait joué au con en entrant de force au sanctuaire, non sans s’être bien fait remarquer à l’accueil de la Cité Saint-Pierre. Qu’espérait-il en parcourant les lieux saints ? Qu’au détour d’une photo du pape, parmi les milliers, les dizaines de milliers peut-être, de fidèles venus au Congrès, il tomberait nez-à-nez avec Dintrans, avec Luc, avec Agnès, avec les Âmes Pures au grand complet et en habit de lumière ? Quel abruti. Ils avaient décampé, ce n’était pas pour venir en procession devant la grotte.

Sauf qu’il y avait ce couple d’étrangers, qui l’avaient alpagué, lui et personne d’autre, au sein même des sanctuaires. Ce ne pouvait pas être une coïncidence, et la ficelle était un peu grosse. Ils en étaient, à coup sûr.

Leurs prénoms devaient figurer sur la liste retrouvée au Séminaire. Ils avaient donc pris le risque de le pister, alors qu’il les croyait évanouis dans la nature, puis de passer à l’action au pied de la Basilique. Il se rendit compte alors qu’il n’avait jamais été à leurs trousses. C’était l’inverse. Depuis combien de jours ne l’avaient-ils pas perdu de vue ? L’avaient-ils gardé à leur portée, à Mirepoix, à Tarbes, ainsi qu’ils l’avaient fait à Saint-Lary le jeudi précédent ?

Il n’avait que cela à faire : les retrouver. En tenant le volant de ses quelques doigts valides, il tira de sa poche la feuille pliée par Christelle. La posa devant lui, attrapa son portable, composa le numéro qu’elle avait noté en le taquinant. Au bout de trois sonneries, une voix féminine, douce et à

peine aiguë, répondit.

— Communauté du Très-Haut.

— Je suis bien au Foyer de Pau ?

— Au Foyer de Charité, oui, à l'accueil. Je peux vous renseigner ?

— Je suis à Lourdes, je dois rejoindre le Foyer des Âmes Pures, mais je ne sais pas où ils se trouvent actuellement.

— Les Âmes Pures. Ne quittez pas, je vous passe quelqu'un.

La dernière phrase était glaciale. La seule évocation des Âmes Pures avait modifié le ton de la conversation.

— Allô, bonjour Monsieur, qui êtes-vous, je vous prie ?

Cette voix, il l'aurait reconnue entre mille. Il pouvait l'entendre sourire même à travers le combiné. C'était le type qui l'avait reçu, à Carcassonne. Le gars avait été réglo en lui envoyant la liste des membres du Foyer des Âmes Pures. Cartes sur table.

— Nous nous sommes vus il y a quelques jours, dans votre local de Carcassonne. Je m'appelle Cô… Thierry Milhères. De Tarbes. Je me suis renseigné sur les retraites, et vous m'avez adressé des documents par la Poste.

— Je me souviens de vous, effectivement. Vous allez aux Âmes Pures, me dit-on ?

— Oui, je crois qu'ils ont une session, ce week-end, mais hélas leur pavillon à Lourdes semble inoccupé.

— Vous vous y êtes rendu ?

— J'en viens. Il n'y a personne.

— C'est fâcheux. Nous avons tenté de les joindre toute la matinée, ils ne répondent pas.

— Mais vous avez leurs numéros de téléphone personnels.

— C’est ce que je vous dis. Nous avons essayé de les appeler un par un, ce matin, pour savoir s’ils nous rejoignaient à Pau, car nous organisons un rassemblement préparatoire pour le Congrès, où nous nous rendrons demain. Mais aucun d’entre eux n’a répondu ni rappelé. C’est la première fois que cela arrive, nous sommes très embarrassés.

En disant cela, le type souriait toujours avec ferveur. Le genre d’olibrius qui vous annonce l’apocalypse comme un anticyclone.

— Peut-être sont-ils tous en route vers Pau, pour se réunir avec vous ?, hasarda Côme.

— C’est possible, oui.

— Ils viennent souvent, pour vos retraites ?

— Quelques membres individuellement, oui, parfois. Tous ensemble, ce n’est jamais arrivé. Ils sont un peu… particuliers. Mais là, tout de même, c’est surprenant…

— Qu’entendez-vous par là ?

— Rien de spécial.

Le sourire en avait trop dit. Côme décida illico de mettre le cap sur Pau.

Au mieux, il y retrouverait, en tout ou en partie, les Âmes Pures. Au pire, il arracherait à quelqu’un ce qu’on s’évertuait à lui taire. Leur tanière, leurs rites, leurs déviances. Leurs méfaits. Il demanda l’endroit précis du Foyer de Charité. Nota mentalement les indications. Au premier carrefour, il bifurqua vers l’Ouest.

* *
*

C’était la meilleure. Il avait pris sa journée, négligé ses patients, pour donner un coup de main à Côme, et voilà que celui-ci se mettait en tête de courir les maisons de ses communautés de jobards à travers les Pyrénées-Atlantiques. Il était gonflé, quand même.

Le toubib poursuivait sa route vers Tarbes, sans se presser, puisque personne ne l’y attendait, finalement. Tandis qu’il bougonnait, les phrases du Professeur Fontana ne le lâchaient pas une seconde. C’était réellement un signal d’alarme. Soit il était complètement à côté de la plaque depuis le début, Luc avait une angine et l’Evêque un zona, et il pouvait oublier sa toute nouvelle carrière de diagnosticien. Soit il voyait juste, et dans ce cas, il avait sur les bras une menace d’épidémie d’autant plus incontrôlable que son épicentre avait, semblait-il, disparu corps et biens. Ce n’était pas la première fois qu’il espérait se tromper, du fond de ses tripes. Il avait même souvent ressenti ce type de malaise en décelant chez des patients, pour certains des amis, des maladies graves, dégénératives, voire incurables. Mais il s’était tout de même rarement trouvé face à un tel dilemme.

Alerter les pouvoirs publics, mettre en branle les systèmes d’alarme, sur une présomption foireuse de médecin en préretraite, elle-même reposant sur les élucubrations d’un séminariste aux abois. Quémander une quarantaine et une campagne de vaccination, visant une communauté religieuse introuvable, dans la ville sur laquelle se braquaient les yeux du monde entier ? Avec son passif disciplinaire, il était bon pour l’interdiction pure et simple d’exercer.

Ou la fermer, aller au bout tout seul, avec l’échalas, et juguler comme il le pouvait l’épidémie naissante d’une maladie oubliée, dont il ne savait quasiment rien. Il n’avait aucune chance. Autant dire que là aussi, la procédure disciplinaire lui tendait les bras. Il n’en avait, personnellement, pas grand chose à faire, mais c’est pour ses patients qu’il se tracassait.

Quelle qu’en soit l’issue, cette affaire risquait de lui coûter beaucoup plus que quelques insomnies.

Le môme savait-il seulement ce qu’il était en train de faire ? D’abord Lourdes, cette chute d’un balcon, ensuite Saint-Lary et une voiture folle, et

maintenant Tarbes et son propre Evêque qui essaie de le dessouder. Face à qui se dressaient-ils ? Voilà qu'on causait à présent de cathares. Qu'est-ce que c'était que ces sornettes ? Les cathares étaient des illuminés, qui avaient disparu au Moyen-Âge, cramés par des non moins tarés de l'Inquisition. Duplant avait lu de nombreux articles à leur sujet dans sa période historienne. Il ne voyait pas ce que leur fantôme venait faire sur sa route.

La route, justement, lui fermait les yeux, et il luttait contre l'assoupissement. Le whisky de Fontana faisait encore effet. Puisqu'il n'était pas attendu, à destination, il décida de se ranger sur une aire, à l'ombre de quelques pins, allongea son siège et dormit lourdement.

* *
*

Sur des coteaux entiers s'étendaient les vignes. Ondulantes, interminables, les vagues de raisin étaient l'unique décor de ce coin de terre. C'est au milieu d'elles que Côme propulsait son Alfa, qui dérapait sur la caillasse des sentiers.

Les pancartes de bois fléchant l'itinéraire croisaient celles de la route des vins locale. Jurançon était dédiée corps et âme au vin liquoreux et ambré auquel elle avait donné son nom. Il était même incongru de découvrir, au détour d'un virage, l'annonce d'un bâtiment qui ne fût pas un chai.

La vigne s'interrompit soudain au pied d'un haut mur d'enceinte en ciment brut, chapeauté d'une voûte de tuiles perchée à deux mètres du sol. Une grille blanche, grande ouverte, portait une inscription en lettres d'or sur fond bleu roi : « Communauté du Très-Haut – Foyer de Charité de Pau-Jurançon ». L'allée qu'il emprunta alors, au ralenti, scindait un parc immense, verdoyant et ombragé, composé de chênes, de hêtres ou de noisetiers, mais aussi de majestueux séquoias. Elle menait à un imposant manoir de quatre étages, percé à chaque niveau de huit hautes fenêtres situées de part et d'autre de l'entrée principale. En dépit du temps

magnifique, il n’apercevait aucun promeneur dans les allées qui cheminaient sous les arbres.

Le seuil était somptueux. Une porte de bois richement sculptée était entourée de deux hauts pilastres, dont l’extrémité supérieure explosait en bouquets. Chaque détail était ouvragé, jusqu’au heurtoir de fonte, comme ciselé de dentelle. Il cogna lourdement, et, le temps que l’on vînt, passa sa main dans ses cheveux en espérant qu’il n’avait pas trop l’air d’un vagabond. Ou, si tel était le cas, que la mission d’un Foyer de Charité fût bien d’accueillir des gens de sa condition.

Qu’allait-il y trouver ? Pas un seul instant la sensation de danger ne l’avait quitté. Il gardait à l’esprit, et à fleur de peau, les tentatives pour le supprimer. Ses mystérieux ennemis se situaient vaguement dans la nébuleuse des Âmes Pures. Rien ne lui certifiait que, derrière ces murs grandioses, il ne venait pas à la rencontre de ceux qui voulaient sa peau. Il était prêt.

Enfin la porte s’ouvrit dans un craquement, et une jeune fille aux lunettes épaisses et très rondes apparut. Elle arborait des nattes très serrées qui lui coulaient sur les épaules, et dont la base marquait une raie parfaitement rectiligne au milieu de son crâne. Une chemise rayée vert et blanc lui donnait l’aspect d’une chef scout myope sans son foulard.

— Bienvenue au Foyer, Monsieur. Entrez, je vous en prie.

Elle lui désigna un petit salon aux murs parfaitement blancs, seulement recouverts par endroits d’une tapisserie murale marron. Une cheminée de marbre blanc, coupée de lignes d’or, concentrait le regard. Sur de petites étagères se trouvaient des vaisselles d’apparence asiatique, au fond blanc recouvert de dessins bleu nuit, représentant des vagues gigantesques. Quelques livres y étaient également disposés, et des icônes orientales égayaient les parois. La jeune fille lui désigna un fauteuil, il déclina.

— J’ai téléphoné tout à l’heure, Mademoiselle. Je recherchais le Foyer des Âmes Pures, à Lourdes. Vous m’avez passé l’un de vos collègues.

— Ah, très bien.

De nouveau, il ressentit une gêne dans sa voix. De nouveau, la seule prononciation du nom du Foyer lourdais provoquait un malaise, en ces murs. Il était sur le bon chemin.

— Je ne peux malheureusement pas appeler Jean-François, mon responsable. Ils sont en célébration.

— Tous ?

— Tous sauf moi. Je suis dispensée, pour tenir l'accueil. Nous avons beaucoup d'arrivants, aujourd'hui. Vous allez devoir attendre une demi-heure.

— Je crains que cela ne soit pas possible. Où se tient la célébration ?

— Dans notre chapelle. Vous… êtes croyant ?

— Si vous saviez à quel point.

— Elle se trouve au premier étage. C'est un ancien salon de réception qui a été transformé.

— Quel est le thème du week-end ?

— Notre Berger, le Père Le Ster, propose une relecture de l'Apocalypse.

— Ça tombe bien, moi aussi.

— Mais vous ne pouvez pas interrompre la célébration, bien sûr.

— Cela va sans dire. Je m'y joins dans un esprit de prière.

— Dans ce cas, vous serez le bienvenu.

— Des membres des Âmes Pures sont-ils arrivés, dans l'intervalle ?

— Je crains que non.

— Qu'ont-ils de si particulier ?

Elle le considéra d'un œil rond et perplexe. La question l'avait saisie par surprise. Elle attrapa l'une de ses nattes et sembla s'y cramponner.

— Mais… rien, voyons. Ce sont nos frères dans l’Esprit. Pour rejoindre le premier étage, vous devez emprunter l’escalier qui se trouve ici.

Côme la remercia, et n’insista pas. Ce n’est pas auprès d’elle qu’il en apprendrait plus.

Il prit l’escalier de pierre ocre, et, une fois sur le palier, se trouva en face d’une porte double percée de parois de vitre dépoli jaune. Il entendit alors distinctement, de la pièce, s’élever un chant allègre, qui le prit aussitôt aux tripes. Il demeura interdit, un instant. Les voix, dans une parfaite harmonie, formaient une supplique poignante. Le texte était celui d’un poème de Sainte Thérèse de Lisieux, intitulé « Vivre d’amour ». Les couplets disaient l’amour de Dieu et la faiblesse des hommes. La phrase qui les ponctuait, « je vis d’amour », était reprise par une chorale invisible, de plusieurs dizaines de voix à l’unisson. Côme ne pouvait plus bouger. Il s’aperçut, au bout d’un moment, que des larmes salaient ses joues. Elles avaient jailli du plus profond de son âme, comme s’il évacuait d’un flot toutes les tensions accumulées depuis plusieurs jours.

Prostré sur le seuil, il s’entendait pleurer, se sentait rasséréné, serein. Il avait mis sous l’éteignoir, depuis le début de son enquête, tout ce qui faisait sa vocation et son cheminement de foi. Soudain, en ce lieu splendide où il était venu armé et plein de colère, il se faisait cueillir par ce chant merveilleux de grâce et d’espoir. Ce n’est qu’à la fin de la dernière note, tenue longtemps par l’assistance, lorsque le silence complet se fit, qu’il poussa la porte de la chapelle.

Il fit un pas et découvrit l’intérieur de la pièce. Il se trouvait au fond, entre un lutrin de bois couvert de livrets de chant. Des fonts baptismaux en cuivre, entourés d’un drap blanc, luisaient sous les rayons bleuis par les vitraux. Face à lui, la salle était spacieuse, de forme carrée, et aux murs immaculés. Le plafond était strié de poutres brunes. Un tapis d’orient séparait les deux côtés de l’espace où se trouvaient une quarantaine de fidèles, tous tournés vers lui. Au fond, sur une estrade de marbre, haute de deux marches, se trouvait un petit autel recouvert d’un linge brillant, sur lequel était disposé un vase de fleurs mauves tombantes. Un homme était agenouillé, dos à

Côme, à côté de l’autel. Au-dessus de lui, suspendu à une simple tringle, se trouvait un rideau gris, sur lequel était imprimée une image du Christ en croix. Un suaire.

Côme s’avança, prit place du côté gauche, à côté d’un couple d’âge mur qui le considéra avec bienveillance. Il les salua, prit le livre de chant qui se trouvait sur sa chaise de paille. Le silence était total. « Vivre d’amour » devait être suivi d’un temps de recueillement, ou d’adoration personnelle. Il leva la tête, considéra l’assistance. Le premier visage qu’il vit lui adressa un sourire. Plus exactement, ce visage *était* un sourire. Celui de Carcassonne, qu’il avait eu en ligne une heure auparavant. Jean-François, donc, a priori. Auprès de lui, en tout cas, Côme semblait réellement le bienvenu. Une odeur âcre d’encens oriental emplissait l’espace, transportée par des volutes de fumée.

Et tout à coup, une voix forte, solennelle, s’éleva dans la pièce. Toute l’attention des fidèles focalisa sur celui qui venait de parler. L’homme, qui s’était relevé, portait aube, et avait étendu les bras en croix au-dessus des flancs. Côme constata aussitôt qu’il émanait de lui une aura, un charisme, tout à fait hors du commun. Il parlait fort et clair, déclamait une prière universelle, dont l’assistance reprenait certains passages. De toute évidence, il s’agissait du Berger de la Communauté, le Père Bernard Le Ster. Celui dont les prêches semblaient marquer leurs auditeurs de façon indélébile.

Côme arrivait en fin de célébration, le sermon avait sans doute déjà eu lieu. Le prêtre égrenait des intentions de prière. Les yeux mi-clos, il appelait à la réconciliation des peuples, au dialogue et à l’unité spirituelle des hommes. Ses mots tonnaient, tournaient, résonnaient dans la pièce. Parfaitement immobile, devant quarante personnes, il paraissait exhorter l’humanité tout entière à l’amour universel et à la transcendance. L’exercice était impressionnant, et Côme distinguait des visages profondément marqués par l’émotion. Ces voix qui venaient de le bouleverser par leur chant étaient à leur tour remuées par l’extraordinaire force verbale du Berger. Côme aurait été incapable, en cet instant, de décrire le Père Le Ster physiquement. Ce n’était qu’une aube, une voix et une onde.

Enfin, il prononça un mot d’envoi, non sans donner rendez-vous aux présents à une session d’enseignement qu’il dispensait une heure plus tard, sur le thème du Salut. L’Apocalypse de Jean, probablement, thème central de cette retraite. Alors, très lentement, les ouailles se dispersèrent. Plusieurs d’entre eux adressèrent un signe de tête courtois à Côme, le nouveau venu. Ils sortaient sans un mot, mais Côme pouvait lire dans leurs yeux une joie intense, une sérénité presque immanente.

Il se retrouva seul dans la pièce qui tenait lieu de chapelle, en présence de Jean-François et du Père Le Ster. Le premier vint à lui, et lui tendit une main chaleureuse. Il était vêtu d’une simple chemisette bleue, d’un pantalon de toile beige et portait les mêmes sandales de cuir qu’il avait aux pieds lors de leur première rencontre, dans le local carcassonnais de la Communauté.

— Bienvenue, Thierry. Ainsi vous avez assisté à l’office.

— À la dernière partie seulement, je suis arrivé trop tard.

— Dommage. Peut-être aurez-vous le plaisir de demeurer parmi nous jusqu’à la messe de 18 heures ?

— J’en doute, je suis attendu à Tarbes. Mais je tenais à vous rendre visite après notre entretien de tout à l’heure. À propos du Foyer des Âmes Pures.

Jean-François se crispa légèrement, tourna la tête vers le Berger, qui ôtait son aube.

— Pourquoi les cherchez-vous, Thierry ?

— Parce qu’ils ont une retraite qui m’intéresse, ce week-end.

— Une retraite qui n’est pas ouverte au public, alors, et qui n’a fait l’objet d’aucune publicité. Aussi, pourriez-vous m’indiquer pourquoi vous tenez tant à les rencontrer ?

La voix ne s’accordait plus à l’immarcescible sourire. Elle trahissait une angoisse. Côme comprit que l’homme était, tout autant que lui, dans l’ignorance du lieu où se trouvaient les membres de ce Foyer, et que cela l’inquiétait sévèrement. Côme décida de dire une partie de la vérité, quitte à

prendre quelques raccourcis.

— Je ne sais plus si je vous l'ai dit quand nous nous sommes vus, à Carcassonne, mais l'un de mes amis s'est rendu chez eux le week-end dernier, pour une retraite spirituelle. Il n'en est jamais revenu. Mon ami est très malade, il a besoin de soins. Or il est impossible de le joindre. J'ai donc décidé d'aller le chercher moi-même ce matin. Je n'ai trouvé personne, au Foyer.

— Effectivement, il semble qu'ils se soient absentés.

— Oui, bien comme il faut. La porte était ouverte. Je suis entré. Le Foyer est absolument vide. Objets personnels, vaisselle, nourriture, tout a été emporté en toute hâte. Je me suis rendu à l'accueil de la Cité Saint-Pierre, ils n'étaient pas au courant de ce départ précipité. Ils ont quitté les lieux.

— C'est impossible…

Pour la première fois, la rondeur du sourire de Jean-François s'estompait, et ses traits s'aiguisaient à mesure qu'il prenait conscience de ce que lui révélait Côme.

— Bernard !

Le prêcheur lissa une dernière fois son aube, la déposa précautionneusement sur l'un des fauteuils, et s'approcha. Il avait été roux, quoi que ses cheveux, coupés au plus près, se fissent rares. Son regard était d'un bleu profond, dont l'ardeur semblait sonder l'esprit de ses interlocuteurs. Son cou était ceint d'un col romain d'une blancheur éclatante sur une stricte chemine gris anthracite. Il inclina la tête devant Côme. Geste de bienveillance.

— Je te présente Thierry. Il est de Tarbes, et il vient de nous rejoindre.

— Sois le bienvenu, Thierry, ajouta le Père Le Ster en lui tendant la main.

Sa voix était calme et tendre, sans commune mesure avec l'intensité du ton qu'il avait adopté durant la célébration.

— C’est lui qui m’a dit au téléphone que le Foyer de Lourdes était désert. Et il vient d’ajouter qu’il est complètement vide. C’est-à-dire qu’ils ont quitté la Cité Saint-Pierre, c’est bien cela, Thierry ?

— Exactement, opina Côme.

— Et je te confirme que j’ai laissé un message sur chacune de leurs boîtes vocales. Aucun ne m’a rappelé. On ne sait pas où ils se trouvent.

Le Père Le Ster sembla fixer un point indistinct, et resta un moment sans répondre. Côme remarqua que le sourire de Jean-François était complètement figé, au bord de la rupture. De toute évidence, il redoutait la réaction du Berger. Celui-ci, sans relever la tête, marmonna pour lui-même :

— Qu’est-ce qu’ils sont encore allés chercher…

— Mon Père, je dois absolument les trouver. Mon meilleur ami est parmi eux, et il est souffrant. Savez-vous où ils sont susceptibles de se trouver ?

Le Ster se redressa alors, et fixa longuement Côme. L’odeur d’encens se dissipait, laissant place au bouquet de fleurs coupées qui trônaient sur l’autel.

— S’ils fonctionnaient normalement, ils devraient être ici, auprès de nous, pour suivre nos enseignements.

— Qu’est-ce que cela signifie ? Qu’ils ne fonctionnent pas comme vous le voudriez ?

— Qu’ils se refusent à suivre *stricto sensu* les règles de la Communauté, et que cela commence à me lasser.

Côme soutint son regard électrique. Il exprimait à présent une résolution inébranlable, doublée d’une sourde amertume. Visiblement, les Âmes Pures n’en étaient pas à leur premier fait d’armes au sein de la Communauté du Très-Haut. D’évidence, le Père Le Ster et Jean-François étaient sincères : ils ignoraient réellement où avaient disparu les Lourdais.

— Mon Père, je dois en savoir plus. Voici plusieurs jours que je me renseigne sur le Foyer des Âmes Pures. Je suis même entré en contact avec

plusieurs de ses membres, au milieu de cette semaine. J’ai consulté la liste de leurs résidents, que Jean-François avait eu la gentillesse de m’adresser.

— Vous ne m’aviez pas dit, Thierry, que vous vouliez les listes afin de…

— Peu importe, il se trouve que j’ai dû enquêter sur eux. J’ai toutes les raisons de craindre des événements dramatiques en leur sein. Une maladie dont ils sont atteints. Ou des exactions qu’ils commettent.

— Mais Thierry, voyons, comment osez-vous, en ces murs mêmes où…

Le Père Le Ster coupa Jean-François d’un seul geste. Toute son autorité était dans cette main à peine levée, qui avait imposé le silence à son acolyte. Il tourna alors la main, à la manière d’un potier façonnant une œuvre, et l’ouvrit toute grande devant Côme. Une manière de l’inviter à continuer. Quitte ou double. Si Le Ster était, d’une façon quelconque, lié aux tueurs, il ne sortirait pas vivant de l’enceinte du Foyer de Jurançon. Le temps d’un instant, d’un instinct, pour se décider.

— Les membres du Foyer des Âmes Pures cachent un secret. Je ne sais pas exactement lequel, mais les recherches que j’ai menées conduisent à plusieurs pistes. Tout d’abord, à une conjonction de disparitions inquiétantes. Tout d’abord, mon ami Luc Kasperek, tombé sérieusement malade. Puis un ecclésiastique de haut rang dans le diocèse. Enfin, très récemment, l’un des éminents professeurs du Séminaire de Tarbes. Tous trois ont trouvé refuge au Foyer des Âmes Pures. Pour se dissimuler.

Le Ster et Jean-François ne le lâchaient pas de yeux. Côme avait à peine ressenti le léger hochement de tête du Berger, lorsqu’il avait visé, sans le nommer, Monseigneur Moyon. Il était lancé dans les révélations, et il savait qu’il devait aller jusqu’au bout s’il voulait à son tour recueillir des informations de la part des dirigeants de la Communauté.

— Ensuite, il y a cette maladie. Deux des membres de ce Foyer sont frappés d’un mal étrange. Une maladie révolue, qu’un médecin, qui se trouve être de mes amis, a pu identifier. Il s’agit d’un virus rarissime, inhabituel sur ce continent, et extrêmement dangereux. Nous ignorons comment ils l’ont contracté, mais il est très probable que la source de cette

affection se trouve dans le Foyer lui-même.

L’encens s’était tout à fait évaporé, et même le parfum des fleurs coupées s’était dissous peu à peu. En revanche, Côme pouvait à présent sentir une odeur âcre et nauséabonde, qui se rapprochait de lui par effluves réguliers. Il s’aperçut que Jean-François suait abondamment, auréolant sa liquette, perlant son front, et qu’il s’en dégageait un remugle de panique. Le Ster, au contraire, se tenait impassible, et semblait réfléchir à chaque mot prononcé par Côme.

— Vous devez également savoir qu’il s’est passé un événement tragique au Séminaire de Tarbes. Une religieuse a été étranglée. Son meurtre est, de toute évidence, lié au secret du Foyer des Âmes Pures. On a également essayé de me tuer, à plusieurs reprises. Vous n’êtes pas obligé de me croire, mon Père. Mais je suis convaincu que les résidents de ce Foyer sont prêts à commettre des crimes pour se protéger.

— Ce que je ne crois pas, c’est que vous n’ayez pas la moindre idée du secret que cèleraient, selon vos dires, nos Frères dans l’Eglise, dit simplement Le Ster, d’un ton parfaitement monocorde, où ne perçait aucune émotion.

— Je crois que cela a trait au catharisme.

Tout se figea. Jean-François tressaillit, plusieurs gouttelettes de transpiration s’écrasèrent sur ses genoux. Lui et Le Ster se regardèrent du coin de l’œil. Côme eut l’étrange impression que c’est le mot qu’ils attendaient – qu’ils redoutaient ? – depuis le début de leur conversation. La lumière du jour irradiait toujours les vitraux, nimbant la chapelle d’un halo bleuté. Le Berger prit une grande inspiration.

— Thierry – ou qui que vous soyez, jeune homme –, s’il advenait que vous ayez raison, nous serions face à une situation intolérable. Cela fait plusieurs années, voyez-vous, que le Foyer des Âmes Pures vit selon ses propres règles, organise ses retraites sans tenir compte de notre calendrier, fait intervenir son propre prédicateur en lieu et place du Berger de la Communauté. Jusqu’à maintenant, je n’ai eu aucune raison de les en blâmer.

Leurs résidents sont bien traités, l'Evêché semble y trouver son compte, ils ne font aucune gabegie, et n'ont même jamais fait appel aux subsides de notre trésorier, contrairement à bien d'autres de nos maisons. Mais ce que vous avancez est d'un tout autre ordre.

— Vous devez les contacter.

Ce fut Jean-François qui poursuivit. Il ne souriait plus du tout, et Côme découvrit sur son visage une expression saisissante, qui tirait ses traits vers le bas, déformait les courbes de sa face. Il ressemblait à ces masques de pleureurs des comédies antiques. Son sourire aussi était un masque. Sa voix palpitait.

— Nous avons perdu tout contrôle sur eux. Cela fait plusieurs années, nous ne savons plus exactement quand, d'ailleurs. Ils ont cessé de nous rendre des comptes, petit à petit, de nous faire passer les copies de leurs enseignements pour que le Père Le Ster les valide. Ils ont même changé de nom.

— Comment cela ?

— Lorsque nous avons créé ce Foyer, il s'appelait tout simplement « Maison Saint-Pierre de la Communauté du Très-Haut ». Ce nom est demeuré très longtemps. Un jour, nous avons appris qu'ils avaient modifié l'appellation auprès du diocèse, descendu la plaque d'origine et pris le nom de « Foyer des Âmes Pures ». Nous n'avions même pas été consultés !

Côme comprit instantanément que cela avait du sens. Que, peut-être, tout ce que planquait le Foyer remontait à ce changement de nom. Le péché originel. Celui qui marquait le revirement, l'émancipation. Le début du secret.

— Quand est-ce arrivé ?

— Je ne sais plus exactement.

— Si, Jean-François, nous le savons, le reprit Le Ster. C'est lorsque le Père Robert est devenu leur Berger attitré. Tant qu'il n'était que simple membre résident, le nom d'origine subsistait. Quelques semaines après qu'il

a pris la direction du Foyer, il l’a rebaptisé. De mémoire, c’était au début des années 1990.

— Est-ce parce qu’il est devenu Foyer de Charité ?

— Pas du tout, ce sont deux choses très différentes. Notre Communauté gère divers Foyers en France, et seul celui où nous nous trouvons porte l’appellation « Foyer de Charité ». C’est en effet le seul à être affilié à cette Œuvre fondée par Marthe Robin et officiellement reconnue en 1999 par le Vatican. Le centre de Lourdes n’est pas un Foyer de Charité. C’est une entité à part, d’ailleurs. Il se situe de plus en plus en dissidence de la Communauté. Il nous a échappé.

La voix de Le Ster s’était faite plus grave, cédant à une forme de résignation difficilement concevable chez un religieux de son rang. Côme ne lâchait pas l’idée du nouveau nom, persuadé que l’histoire commençait là. C’est Le Ster qui reprit la parole.

— Comment en êtes-vous arrivé à identifier une parenté avec le catharisme ?

— Par un concours de circonstances. Disons que, parmi les notes de mon ami disparu, j’ai relevé des incohérences, des anomalies d’un discours chrétien. Elles se sont recoupées avec la bio de certains membres des Âmes Pures.

Jean-François, prostré, frottait ses mains sur ses jambes de pantalon, pour en assécher la moiteur. Le Ster poussa un soupir. Il attaqua la suite. Côme trembla un instant, comprenant qu’il ne s’était pas trompé : la vérité l’attendait en ces murs.

— Je crois que vous êtes dans le vrai. Il y a un moment que je soupçonne une dérive de ce type chez ce groupe. Pour tout dire, j’ai craint autre chose, pendant un temps. Des affaires de mœurs, ou des malversations financières. J’ai pris des renseignements par diverses sources, qui m’ont permis d’écarter ces hypothèses, Dieu merci – si je puis dire. Il m’est alors resté l’intime conviction d’une déviance purement doctrinale. Je n’ai rien pu savoir. J’ai songé à des divagations eschatologiques, des annonces de la fin

des temps, vous voyez. Mais les membres de ce Foyer, dont nous ne connaissons même pas l'identité avec certitude, ne parlent pas des enseignements qui leur sont dispensés. Ils célèbrent les offices dans un lieu nommé la Cathédrale de Verdure, au sein de la Cité Saint-Pierre, autant dire en pleine forêt. Ils sont hors de notre contrôle. Que croyez-vous exactement ?

— Qu'ils se prennent pour des cathares. Qu'ils s'imprègnent des thèses de l'hérésie albigeoise. Et même, peut-être, qu'ils en mettent en pratique certains préceptes.

— C'est possible. Loufoque, mais possible. On a parlé, dans le temps, de résurgences de folies de ce genre dans la région, dont certaines parcelles demeurent imprégnées de ces croyances. Parfois même, dans une grande proximité avec notre Mère l'Eglise. Je pense à un vieux prêtre en particulier, très respectable, qui fut un théologien formidablement brillant, formé à Rome. Il était promis à un archevêché, mais son ascension dans la hiérarchie ecclésiastique fut brutalement brisée par des suspicions de déviances. De sympathie envers les patarins. Rien ne fut jamais révélé au grand jour, mais il demeura au bas de l'échelle et ne fut jamais mis au contact d'une communauté de paroissiens. Il fut néanmoins chargé d'enseignement, ce qui n'est guère préférable, à mon sens.

Ainsi Le Ster connaissait-il l'histoire du Père Dintrans. Depuis combien de temps ? Cela importait peu, à présent. Sans prononcer son nom, Côme confirma qu'il était parvenu à la même conclusion.

— Nous pensons au même homme. Il fait partie du Foyer des Âmes Pures, n'est-ce pas ?

— Tout à fait. Je n'y peux rien, je n'ai pas le pouvoir de refuser l'accès à la Communauté à quiconque, même à un homme précédé d'une telle réputation. J'ai tenté de les garder à l'œil, j'ai échoué. Nos Frères lourdais ne professent pas du tout, au sein de leurs Foyers, nos thèses ni mes enseignements, pas plus qu'ils ne suivent les règles de vie que notre Communauté a édictées. J'en ai pris mon parti, au fil du temps. Après tout, ils sont une vingtaine, ils n'ont aucun poids. Ce que vous m'apprenez sur

des liens avec une maladie rare, et avec de possibles crimes, est en revanche alarmant. Que comptez-vous faire ?

— Les retrouver. Ils ont fui le Foyer de Lourdes parce qu'ils savaient que j'étais sur leurs talons, sur le point de les démasquer. Je pensais reprendre leur piste ici. Je me suis trompé.

— Ils ne viennent plus.

— J'irai à eux. Dès que je les aurai trouvés, je compte leur rendre une petite visite de courtoisie. Ils devraient être ravis de me revoir.

Le Ster regarda Côme au fond des yeux. Le séminariste crut deviner une nuance d'admiration. Presque de la gratitude. Sans doute était-il le premier à confirmer ouvertement ce que le Berger avait deviné : les agissements d'un groupuscule isolé, et incontrôlable, au sein de sa propre Communauté.

— Nous pourrions nous retrouver tous demain, dans d'autres circonstances. Notre Communauté est en charge d'une partie de l'accueil des participants à la cérémonie de demain soir au Congrès Œcuménique. En principe, les membres du Foyer des Âmes Pures devraient s'y rendre. Mais je comprends que vous souhaitiez les revoir avant cela. Bien que vous ne vous appeliez pas Thierry, si vous avez besoin de quoi que ce soit, vous pouvez compter sur mon appui. Et d'ores et déjà sur ma bénédiction.

— Merci mon Père. Pour le reste, j'ai ce qu'il me faut.

— Voulez-vous que Jean-François vous accompagne ?

Ce dernier se tourna d'un bond vers Le Ster, tétanisé. Il n'avait aucune envie de suivre Côme. Celui-ci n'avait pas non plus l'intention de se coltiner un chaperon de la Communauté. Il déclina d'un signe de tête, et Jean-François lâcha un souffle de soulagement, en se remettant à sourire.

Côme redescendit après avoir serré les mains des deux responsables de la Communauté du Très-Haut. Il salua au passage la jeune fille aux nattes et se retrouva sur le perron. D'un coup d'œil circulaire, il aperçut des fidèles qui déambulaient en petits groupes dans les extraordinaires jardins de la propriété. La richesse de la Communauté intrigua Côme, mais il avait

d’autres questions en tête. Lorsqu’il mit le contact, il demeurait obnubilé par le changement de nom de l’antenne lourdaise. L’obsession de la pureté de l’âme avait marqué la renaissance de ce Foyer. Sa nouvelle identité, et celle de ses membres.

Leur signature cathare.

* *
*

Les trois hommes se faisaient face, assis en triangle dans les fauteuils fatigués du Séminaire. Quelques minutes auparavant, Duplant, qui arpentait depuis bientôt une heure une rue ombragée en guettant l’Alfa de l’échalas, l’avait soudain vu en descendre. Il s’était précipité vers lui, bouillant littéralement d’impatience, et d’angoisse aussi, depuis sa discussion avec Fontana, en lui faisant d’amples signes de la main, comme s’il l’avait attendu à l’accostage d’un paquebot.

Tandis qu’ils passaient la porte cochère, Thierry les avait rejoints. Ils avaient ensemble traversé le couloir sombre et le hall silencieux, pour rejoindre le salon désert. On était samedi, dix-huit heures, et Vax avait parfaitement délaissé le Congrès du lendemain. Il régnait dans les murs une ambiance de veille funèbre.

Thierry avait proposé un café ou un jus d’orange à chacun, mais Duplant, dans un juron, avait réclamé avec insistance ce qu’il appelait une boisson d’homme. L’infirmier, de guerre lasse, s’était résolu à piocher dans les cartons de vin que l’on réservait aux invités de marque, prélats de passage, vicaire épiscopal, parfois un élu de la ville. Ce n’est qu’une fois remplis les trois verres à pied sur la table basse en verre gras que Duplant s’était détendu, et avait attaqué la conversation.

De but en blanc, partant du principe que Thierry était au courant de tout et pouvait tout entendre – à moins qu’il ne se soit simplement contrefoutu de sa présence – , il avait répété mot pour mot les propos de Fontana. Il avait

resitué l’urgence d’intervenir, la folie de laisser se balader dans la nature un quarteron d’illuminés au sein desquels germait une infection majeure. Après avoir sifflé son premier verre et s’être copieusement resservi, il avait frappé la table du plat de la main, en exigeant de remettre le grappin sur au moins l’un des membres de ce foyer pour le soumettre, de gré ou de force, à une batterie d’examens. Et de vacciner tous les autres, ainsi que chaque personne qui aurait été en contact prolongé avec eux ces dernières semaines. Autant dire, une bonne partie du clergé des Hautes-Pyrénées.

Lorsque le silence se fit, au bout d’un long soliloque exalté, Thierry le questionna d’un ton parfaitement détaché :

— De quoi souffrent-ils, d’après vous ?

— De typhus exanthématique.

— Les *Rickettsia*…

— Précisément, jeune homme. Qui êtes-vous, au juste ?

— Thierry Milhères, l’un des sept séminaristes de ces lieux. J’ai aussi fait des études de médecine, puis obtenu un diplôme d’infirmier.

— Et qu’est-ce que vous foutez là, alors ?

Thierry ignora la question, se tourna calmement vers Côme. Son tour était venu. Son passage au Très-Haut, à Jurançon, et sa rencontre avec le Berger Bernard Le Ster, l’avaient rasséréné. Il relata de nouveau son échec à Lourdes, la fuite précipitée des Âmes Pures, qui n’avaient averti ni les gérants de la Cité Saint-Pierre, ni la hiérarchie de leur propre Communauté. Il refit l’historique de l’émancipation du Foyer lourdais, son autarcie, sa désobéissance aux règles du Très-Haut. Il n’avait trouvé aucun renseignement quant à une éventuelle autre villégiature du Foyer. Ses membres semblaient s’être volatilisés en pleine nuit, dans le tohu-bohu de l’ouverture du Congrès Œcuménique, sans attirer l’attention de quiconque. Remettre la main dessus, c’est tout ce qu’il voulait à présent. D’autant qu’il ne faisait plus aucun doute, selon lui, que Luc se trouvait parmi la vingtaine de fugitifs, de même que le Père Dintrans, l’ordonnateur des tragédies de

ces derniers jours.

Ce fut alors à Thierry de parler, tandis que Duplant éclusait stoïquement la première bouteille chipée au placard des grandes occasions. Il était retourné à l'Evêché en début d'après-midi, officiellement pour présenter ses excuses à Monsieur Navas après l'intrusion intempestive de Côme dans les appartements de l'Evêque. Navas, satisfait de cet acte de contrition, avait consenti à lui ouvrir de nouveau l'accès aux Archives du sous-sol, sous couvert de recherches complémentaires sur les notes biographiques d'un ecclésiastique en fin de vie, afin de préparer son oraison funèbre imminente. Navas n'avait pas relevé le cynisme de la situation, et avait accompagné Thierry à la cave – il semblait à Côme que tout s'ouvrait devant Thierry. Son flegme et sa politesse dégoulinante faisaient office de sésames universels. De son seul port de tête, imperturbable, il infusait la confiance, sans que personne ne puisse l'expliquer.

— Je suis redescendu, j'ai fouillé quelques instants. Promotion 1952.

Il extirpa de la poche carrée barrant la poitrine de sa chemisette une feuille soigneusement pliée, la défroissa du plat de la main, et entama la lecture. Le canevas n'avait pas changé depuis des décennies, tout juste l'écriture était-elle plus travaillée, comme enluminée, au fil que l'on remontait le temps. Et le numéro de Sécurité Sociale n'était pas mentionné. « Il n'existait pas en 52 », bougonna Duplant.

« *Nom : Dintrans.*

Prénom : Théodule Désiré Jean

Né le : 16 juillet 1930

A : Albi (81)

Entré le : 18 septembre 1949

Ordonné le : 29 juin 1952

Accompagnateur spirituel : Père Albert Talbourdet.

Affectation : Paroisse Saint-Joseph, Albi (Père Chevalier)

Observations : Notre plus brillant séminariste depuis plusieurs décennies. Séjours répétés à Rome (théologie). Futur Evêque pour commencer. Veiller à réfréner des exaltations hors de propos ».

Côme constata que le portrait que dressaient ces quelques lignes correspondait en tous points aux propos du Père Le Ster : un vieux prêtre dont l'ascension ecclésiastique avait été flinguée par des suspicions de dérives cathares. C'était évidemment Dintrans. Le lien avec le catharisme était presque trop flagrant : il était d'Albi, l'une des cités les plus acquises aux thèses des hérétiques, au point que le gentilé des habitants de la cité avait servi à les nommer – les « Albigeois ».

Mais la fiche, au final, n'apportait pas d'information cruciale, rien en tout cas qui permît de localiser le théologien renégat. Sauf à penser qu'il avait fait de sa ville natale, et de sa première paroisse d'affectation, la base arrière du Foyer où il prêchait Dieu sait quelle thèse. Côme eut l'impression de tourner en rond. Certes, ses intuitions se vérifiaient l'une après l'autre, mais cela lui faisait une belle jambe : il ne retrouvait pas le fil des membres du Foyer.

Duplant avait fini la bouteille tout seul, et grommelait dans son fauteuil contre son impuissance. Thierry, dont le sens de l'humour n'était pas le trait dominant, crut détendre l'atmosphère en lançant à Côme :

— J'ai croisé ton ami d'hier, tiens, avec un beau pansement sur la tête. Mais il ne sait pas qui je suis, et il ne nous a pas vus ensemble, donc il ne m'a même pas interpellé. Il faut dire qu'il était avec son patron.

— Son patron ?

— Monseigneur, oui.

— Mais nom de Dieu, tu pouvais pas le dire plus tôt ?

Côme avait bondi de son fauteuil, rattrapant de justesse par la crosse son Manurhin qui se faisait la malle. Tous les membres du Foyer des Âmes Pures avait disparu. Tous, sauf un. Michel Moyon. Par quel prodige ? N'avait-il pas été informé de la fuite de Dintrans, du déménagement de ses

coreligionnaires ? N’avait-il pas pu s’extirper du Palais, où sa cour – son secrétaire particulier, le Conseil épiscopal, le Vicaire, et cætera – ne le lâchaient pas d’une semelle depuis sa propre désertion, huit jours plus tôt ? Toujours est-il que la piste était là, à trois rues. Comment n’y avait-il pas pensé ?

Duplant mit quelques instants à faire le lien entre le Monseigneur qu’avait cité Thierry et l’Evêque que Côme était allé visiter la veille, qui souffrait sans doute du même mal que Luc, et qui lui avait tiré dessus. L’un des deux seuls cas susceptibles de valider ou d’écarter sa supposition sur le typhus. Il bondit à son tour, puis, pris de remords, se rassit sur l’accoudoir, termina son verre, et se remit sur pied. Côme traversait déjà le couloir. Il dévala les trottoirs en courant, à toute vitesse, suffoquant dans la fournaise des rues recuites de soleil. Derrière lui, Duplant et Thierry peinaient à le garder en point de mire.

Sitôt arrivé à la Maison Saint-Paul, siège du Palais Episcopal, Côme savait qu’il allait faire des conneries. Devant la porte close, il actionna frénétiquement l’interphone. Au bout d’un moment, une voix lasse annonça de but en blanc que les locaux étaient clos. Côme, sans y avoir réfléchi, se présenta comme un messager du Père Claude Robert, du Foyer des Âmes Pures, à Lourdes, qui devait entrer urgemment en contact avec Monseigneur Moyon. La voix hésita un instant, sembla murmurer quelque chose à un proche, puis, sans un mot, actionna l’ouverture. Côme se précipita dans le jardin monastique, reprit sa course. Quelques mètres derrière lui, Thierry eut juste le temps de glisser ses phalanges dans la porte avant qu’elle ne se referme.

Côme sauta d’un bond les trois marches, tambourina aux carreaux de verre de la porte d’entrée. Un homme gras et chauve, à l’œil torve, le dévisagea de l’autre côté. Il le jaugeait. Connaissait-il les membres de la Communauté de Lourdes ? Il cria à travers la vitre :

— Quel est votre message ?

— Faites-moi entrer.

— Je vais le transmettre à Monseigneur. Qui ne reçoit personne.

— Dites-lui que c’est une question vitale. Que notre Foyer a dû déménager. Je dois le voir.

— Quel est votre nom ?

Le nom d’un membre du Foyer, vite.

— Luc. Je suis Luc Kasperek. Allez le prévenir. Il sera touché de me voir, j’en suis sûr.

L’espèce de bedeau tourna les talons, et trotta vers l’escalier qui menait aux étages. Dès qu’il fut hors de portée, Côme, toujours coincé à l’extérieur, tenta d’actionner la poignée. Verrouillée. Il tourna la tête en un éclair, attrapa le Manurhin par le canon, l’abattit sur la poignée. La douleur lui irradia le bras. Ses doigts n’étaient pas consolidés. Il se mordit les joues de toutes ses forces pour ne pas hurler. Thierry et Duplant, haletants, l’encadraient à présent, mais demeuraient au pied des marches. Le bedeau ne réapparaissait pas. Soudain, Thierry fit quelques pas en arrière, saisit une statuette en fonte qui représentait un angelot, et qui ornait l’un des massifs floraux du jardin. Sans moufter, il fit signe à Côme de se décaler, sortit de sa poitrine un chèche que Côme ne lui avait même pas remarqué. Il le noua autour de sa main droite, empoigna l’angelot luisant au soleil, et, d’un geste tranquille, transperça le carreau qui surplombait la serrure.

Le bruit du bris de glace parut comme assourdi. Tout aussi paisiblement, Thierry fourra sa main à l’intérieur, contorsionna son bras comme s’il était vide d’os, et, dans un cliquetis anodin, actionna la clé. Il ouvrit la porte, retira délicatement son bras parmi les éclats de verre acérés en équerre, et fit signe à Côme de passer.

Sans une hésitation, Côme se jeta dans l’escalier monumental, arriva au premier niveau, déboula dans le couloir de droite. Celui des appartements de l’Evêque. Il savait que Régis, le cerbère à col romain, allait se trouver sur sa route. Approchant de l’antichambre, Côme se colla au mur du renfoncement, tandis que le moelleux des tapis étouffait ses pas. Il prit le pistolet à sa ceinture, l’empoigna, le serra contre son torse. Se répéta « pas

le choix, pas le choix ». D’un saut, il pivota, brandit l’arme devant lui.

Personne. Régis n’occupait pas le bureau noir. Côme regarda dans tous les angles du boudoir, qui était si exigu qu’il était difficile de s’y tapir. Pourquoi le majordome de Moyon n’était-il pas à son poste ? Tandis qu’il entendait les pas feutrés de Thierry et Duplant qui le rejoignaient, Côme eut un pressentiment. Il ouvrit sans sommation les deux battants de la porte des appartements, sans lâcher son arme. Il eut de nouveau l’impression d’une obscurité déferlante, doublée d’un effluve de cette fragrance qu’il avait sentie la veille.

Mais il comprit aussitôt qu’il arrivait trop tard. L’Evêque aussi était parti. Aucune trace de Régis, ni du bedeau qui était censé venir le prévenir de la visite d’un émissaire du Père Robert. Côme s’avança prudemment, contourna la table en acajou. Les fenêtres étaient ouvertes, mais les volets clos. Personne n’avait fait, comme lui, le grand saut du premier étage. En revanche, le long d’un mur parfaitement blanc, il discerna un interstice. Il s’approcha, et reconnut, presque invisible, un minuscule verrou en forme de demi-lune, qui se confondait avec le fond. Il le tourna, et ouvrit une porte discrète. Celle de l’autre accès au bureau de l’Evêque. Elle donnait sur un palier, puis une cage d’escalier rudimentaire, qui avait dû être un escalier de service. Il fit un pas, s’accrocha à la rambarde, regarda vers le haut, puis vers le bas. Plusieurs étages étaient desservis.

C’est alors qu’il entendit un bruit de moteur, puis un crissement de pneu. Et un hurlement. Il se précipita dans l’escalier, dévala les marches, et, se repérant au bruit, bifurqua à un demi-étage sur sa gauche. Quelques marches descendaient encore, Côme tenait le Manurhin à pleines mains. Le son du véhicule faiblissait, celui des cris décuplait. Une porte, encore, et il se retrouva dans une cour pavée où stationnaient plusieurs véhicules. Une grille, au fond, était grande ouverte. Il ne lui fallut qu’un instant pour comprendre la scène surréaliste qui se tenait sous ses yeux : Régis, col en vrac, braillait, effondré à terre, dans les bras du bedeau, blanc comme un linge. La jambe du Secrétaire particulier formait un angle insolite.

L’Evêque avait compris le piège, avait demandé au portier et à son

Secrétaire de l'accompagner à sa voiture. Régis avait-il voulu le dissuader de partir, ou tenté de monter à bord avec lui ? Moyon avait mis les gaz, percuté son assistant, lui brisant la jambe, et avait filé à son tour. Où ? Avec les autres. Côme se mit à gueuler au milieu de la cour, sans même prendre soin de planquer son arme. Thierry arriva, puis Duplant, en nage. Côme leur lança : « Il s'est barré ! ». Apercevant le Secrétaire hurlant de douleur, allongé sur le pavé, le toubib et l'infirmier se précipitèrent vers lui, écartèrent le bedeau, remontèrent le bas de son pantalon. « Merde, fracture ouverte, tibia-péroné, ça pisse le sang », trancha Duplant, en enjoignant à Thierry d'appeler une ambulance.

Le chauve, en état de choc, s'était approché de Côme, sans prêter attention à l'arme qu'il venait de remettre à sa ceinture. Il avait les yeux baignés de larmes, tremblotait comme une feuille de toute son adiposité. Il puait la sueur âcre de la terreur. Le regard perdu dans le vague, il psalmodiait en triturant ses mains potelées : « il est devenu fou… il est devenu fou… ». Les veinules de ses joues semblaient avoir éclaté sous l'effet de la tension, et dessinaient un curieux réseau violacé. Tandis que les braillements de Régis se changeaient en gémissements, le bedeau parut rassembler ses forces pour demander à Côme, dans un accent béarnais à couper au couteau :

— Mais qui êtes-vous ? Qu'êtes-vous venu faire ici ?

— Je suis séminariste à Tarbes. Je devais voir l'Evêque. J'ai des questions à lui poser. Et vous, vous êtes prêtre ?

— Non, je suis un laïc. Maurice Munoa, membre de l'équipe diocésaine. Je fais la comptabilité de l'Evêché… Mais qu'est-ce qui lui a pris…

— À Monseigneur ?

— Oui… il est devenu fou… quand je lui ai fait part de votre visite, il est sorti de son bureau en furie, il a pris une petite valise qui se trouvait dans un angle, et il nous a demandé de le suivre, Régis et moi, dans l'escalier de service qui mène au parking. Il a voulu prendre sa voiture. Mais il n'est pas en état de conduire, depuis plusieurs jours, il est très souffrant. Nous avons

essayé de le raisonner. Il a démarré. Régis s’est carrément mis devant la voiture. Il lui a foncé dessus. Un coup de folie…

— Venez.

Des sirènes résonnèrent dans la rue. Les secours n’avaient pas mis longtemps à débarquer. Côme invita Munoa à rentrer à l’intérieur des locaux, en lui disant que ses amis étaient respectivement médecin et infirmier, et sauraient donner les détails aux hommes du SAMU. Munoa suivit Côme, qui remonta l’escalier de service, jusqu’à se retrouver dans le bureau de l’Evêque. Là, il claqua la porte, s’assura qu’ils étaient seuls. Il ne disposait que de quelques instants pour profiter du bouleversement du comptable diocésain. Le faire parler.

— Monsieur Munoa, je dois savoir. Monseigneur Moyon s’est, selon toute vraisemblance, rendu coupable, ou au moins complice, d’actes très graves. C’est ce qui explique sa réaction lorsqu’il a compris que je venais le chercher. J’étais déjà venu hier, pour lui indiquer que j’étais au courant.

— Alors c’est vous qui aviez… bredouilla Munoa en désignant son propre crâne.

— J’ai dû convaincre son Secrétaire de me laisser passer, oui. Vous avez parlé de coup de folie de notre Evêque. Rien ne le laissait présager, selon vous ?

— Non… ou plutôt, disons que nous avions tous remarqué, depuis quelque temps, des attitudes déroutantes chez Monseigneur. On cause, au Conseil Episcopal. Vous avez sans doute appris qu’il avait disparu quelques heures, il y a huit jours. Depuis son retour, il est malade, très diminué. Il a des absences. Et, lorsqu’il s’intéresse aux affaires du diocèse, il a des lubies.

— Quelles lubies ?

— Le Congrès, il est obsédé par le Congrès de Lourdes.

— C’est plutôt normal, c’est son diocèse.

— Ça le serait s’il se penchait sur les aspects spirituels, financiers, ou,

que sais-je, protocolaires. Mais il n’en a cure, il nous bassine sur des points de détail parfaitement insignifiants. Nous n’y comprenons rien.

Dans la pénombre de la pièce aux volets clos, appuyé sur la table d’acajou à têtes de gargouilles, Côme inspira un grand coup, et relança le comptable. Celui-ci était à présent pris de hoquet, mais avait retrouvé un peu d’aplomb.

— Sur quels points de détail fait-il une fixation ?

— Des choses futiles, qui n’ont aucun intérêt et ne relèvent même pas de sa juridiction.

— Je veux des exemples.

— Eh bien, pas plus tard que mercredi, il a questionné l’un des logisticiens, en pleine réunion de l’équipe diocésaine, sur le nombre de points d’accès à la Basilique Souterraine pour la grande cérémonie œcuménique.

— Celle qui a lieu demain ?

— Oui, le point d’orgue du Congrès. Celle qui réunit les délégations de toute la chrétienté. Il ne parle que de cette célébration. Pourtant, ce n’est pas l’Evêché qui l’organise !

— Je suis bien placé pour le savoir, c’est notre Séminaire. Que voulait-il savoir, au juste ?

— Par combien d’endroits il est possible d’entrer dans la Basilique. Qui contrôlera les entrées, les sorties, des trucs de ce genre. Où seront placés les différents prélats, aussi. Alors que Monseigneur, il a sa place réservée, parmi les célébrants, il va entrer en grande pompe, en procession, alors qu’est-ce que ça lui fait, le contrôle des issues pour les pèlerins ?

On venait dans l’escalier de service. Les secours, ou Duplant et Thierry ? Ils n’auraient tout de même pas fait la connerie de prévenir les flics maintenant ! Il fallait boucler la conversation.

— Avez-vous une idée d’où est parti l’Evêque, Monsieur Munoa ?

— Aucune. Il n’a rien dit. Il a juste démarré et renversé Régis.

— Et le week-end dernier, ses collaborateurs ont-ils su où il était passé ?

— Nous n’avons aucune certitude…

— Quelles étaient vos suppositions, alors ?

— On a dit qu’il s’était réfugié dans une Communauté, pas loin d’ici. Ou chez des Sœurs, peut-être. Mais je ne suis pas dans le secret des Dieux, si je puis dire.

— Une dernière question, quelle est la voiture de l’Evêque ?

— Une Rover bleu marine.

— Aucune berline noire, dans votre flotte ?

— Notre flotte ? Vous n’êtes pas au Conseil Général, jeune homme. Non, rien de la sorte à l’Evêché, je puis vous le certifier.

Au moment précis où les sirènes de l’ambulance s’étaient mises à hurler dans la cour, Duplant passa sa tête déplumée par la porte dérobée :

— Oh, garçon ! C’est bon, il est parti. Il est salement amoché, vont l’opérer de suite. Mais il gardera sa jambe. On peut y aller, maintenant ?

Côme fit signe que oui, jeta un dernier regard circulaire dans la pièce. En présence de Munoa, il lui était difficile de se livrer à la fouille en règle du bureau, dont l’idée lui avait traversé l’esprit. Restait un détail.

— Vous appelez la police, Monsieur Munoa ?

— Disons que… si nous pouvions l’éviter… ce n’était qu’un accident de la circulation, rien de plus.

— À bout touchant, quand même.

— Certes, mais est-ce que les forces de l’ordre ne sont pas déjà bien assez occupées comme cela, en ce moment ? Pour ma part, j’en toucherai un mot au Vicaire Episcopal dès son arrivée, et la décision lui incombe.

— Quand rentre-t-il ?

— Pour le dîner.

Deux heures environ avant que les flics ne soient alertés. Quelque temps encore avant qu'un lien ne soit fait avec l'enquête de Martel, et que Côme n'en devienne le dénominateur commun. Il salua Munoa d'une poignée de main, avec l'impression de pétrir du mou de veau, puis fit signe à Duplant et Thierry de le suivre. Ils empruntèrent le couloir au tapis de feutre, le grand escalier ouvragé, la sortie.

De retour dans la rue, Côme marcha sans un mot, et sans même y penser, vers le Séminaire. Battaient sous son front le coup de sang de l'Evêque – preuve que sa visite était attendue, l'alerte de Dintrans aux Âmes Pures ayant dû parvenir jusqu'au Palais –, mais aussi ce nouveau maillon : l'obsession de Moyon. Confusément, Côme avait toujours pensé qu'un lien pouvait exister entre les événements récents, de Luc à Marthe, et le Congrès. Il pressentait que le grand raout œcuménique était une sorte de catalyseur de la violence, dont le déchaînement trouvait sa source aux Âmes Pures. Il lui restait à découvrir ce qui reliait le Congrès au Foyer, mis à part la ville où tous deux avaient leur siège : Lourdes.

— Ralentis, gamin, tu veux me faire claquer !

Côme se retourna, il avait presque oublié la présence de Thierry et de Duplant. Si le premier suivait sans piper mot, le front perlé de gouttelettes mais conservant son port altier, le toubib était en sueur, marchait en se courbant vers l'avant et en roulant des épaules, comme un cycliste escalade un col. L'ombre fraîche du porche du Séminaire les accueillit tous trois. Dans la pièce commune, se trouvaient encore leurs verres et la bouteille de vin vide. Thierry les attrapa d'un geste et sortit, annonçant qu'il apportait de l'eau et des glaçons. Duplant s'affaissa sur un fauteuil, cogna l'accoudoir et se mit à jurer.

— Et merde, merde, merde ! Il nous a filé entre les pattes, votre monsignor, là ! Il est parti rejoindre ses collègues en vadrouille ? Parce que ça commence à nous faire une belle colonie de bacilles en folie ! Vingt

gugusses qui se baladent avec leurs *Rickettsia* sous le bras, planqués sous la soutane, sont complètement inconscients, vos mecs !

— Ce ne sont pas exactement *nos mecs*, Alain.

— Je sais, mais y'en a ras le bol, au bout d'un moment ! N'importe qui est capable de se rendre compte qu'ils sont une bombe à retardement, une épidémie ambulante ! Fontana l'a dit : deux cas de typhus sur vingt, c'est un ratio de dingue, ils se croient protégés par la Vierge ou quoi ?

— Calmez-vous, Alain.

Thierry avait ramené deux pleins verres, Duplant avait descendu le sien d'un trait, mais son excitation n'était pas retombée d'un iota. S'essuyant les lèvres d'un revers de manche, il frappa le cul de son verre sur la table basse, et repartit de plus belle.

— Et maintenant, qu'est-ce qu'on va faire, hein ? Chercher des empreintes ? Embaucher des détectives ? Alerter la Conférence des Evêques ? Je commence à en avoir plein le dos, des abbés, des séminaristes, des vocations, j'ai l'impression de ne croiser que des corbeaux, depuis trois mois, j'en peux plus !

— Alain, qu'est-ce qui vous prend ?

— C'est juste que depuis que j'ai foutu les pieds autour de votre clergé, c'est emmerde sur emmerde ! D'abord la sanction de l'Ordre pour le Congrès, ensuite mon Luc qui taille la route, sa mère qui ressuscite, et maintenant un quarteron de cathares en fugue qui promène un virus à travers les Hautes-Pyrénées : c'est plus un chemin de croix, c'est les plaies d'Egypte ! Et même quand je bavasse avec un confrère, c'est comme si vous me poursuiviez ! Tenez, pas plus tard que ce matin, je cause avec Fontana, il me parle de son ancien collègue, le Professeur Van Meyde, le virologue, eh bien devinez quoi ? Il a mis les bouts pour entrer dans les ordres, lui aussi, il est devenu curé ! Encore un ! Putain, un Professeur, vous vous rendez compte ?...

L'esprit de Côme chavira tout à coup. Le mot avait sonné comme un

gong. Un Professeur. Qui était devenu prêtre sur le tard. *Un professeur*.

— Quand ça ?

— Hein ? Mais qu'est-ce que ça peut foutre, quand ça ?... Je sais pas, moi, quand leurs recherches ont échoué, vers la fin des années 70…

— Pourquoi ? Pourquoi est-il devenu prêtre ?

— Comment veux-tu que je le sache ? Une crise mystique, d'après Fontana, mais bon, ce n'est pas ça l'important, ce que je voulais dire, c'est qu'un des plus grands spécialistes français du typhus, un des meilleurs du monde peut-être, a tout plaqué pour…

D'emblée, Côme avait compris. Il avait commis une erreur. D'autres chemins s'ouvraient, d'autres vérités éclataient. Il murmura « quel con… ». À tâtons, il attrapa son verre d'eau, avala une gorgée si glacée qu'elle lui brûla la gorge.

— Quel con…

— Non, mais c'est pas contre toi, gamin, tu penses bien, seulement…

— Ce n'est pas de vous que je parle, Alain. C'est de moi. Je n'ai rien vu, rien pigé. Thierry, tu te souviens ce que disait la fiche du Père Robert ?

Thierry fouilla alors ses poches, en retira deux fiches bristol, qu'il déplia.

— Celles de Robert et de Monseigneur. Je les ai prises aussi. Je me suis dit qu'elles nous seraient plus utiles à nous qu'aux caves de l'Evêché.

— Donne.

Côme se saisit de la première, et alla directement aux lignes consacrées aux observations personnelles de celui qui l'avait annotée. « *Observations : vocation tardive (ancien professeur, région Sud-Ouest). Influencé. Ambigu. À veiller* ». Il avait recherché le Père Robert dans les établissements scolaires du Sud-Ouest, espérant retrouver sa trace au sein du conseil de classe d'un collège, d'un lycée. Mais il savait à présent, comme une évidence absolue, qu'il s'était mépris sur le terme « professeur ». Ce n'était

pas un professeur des écoles. *C'était un professeur de médecine*. Tous les segments du mystère allaient devoir être analysés à cette lumière.

Thierry et Duplant s'étaient penchés vers l'avant, et observaient Côme triturer la fiche tremblante entre ses mains, presque en transe. L'infirmier rompit le silence, de sa voix imperturbablement stoïque.

— Peux-tu nous expliquer ce qui se passe, mon ami ?

Côme ignora la question, et tapota du doigt la fiche cartonnée, soulevant une pellicule de poussière.

— Alain, vous savez décrypter un numéro de Sécurité Sociale ?

— Bien sûr que oui.

— À quoi correspondent les chiffres ?

— Le sexe, 1 ou 2, puis l'année et le mois de naissance, le département de naissance, et ensuite l'index de la commune et l'ordre des naissances. Par exemple, pour le huitième enfant né dans cette commune dans le mois considéré, le numéro se termine par 008. Et enfin, une clé à deux chiffres.

— Et si la personne est née à l'étranger ?

— Il y a un code pour chaque Etat.

— On peut donc savoir dans quel pays elle est née ?

— Oui, mais tu penses bien que je ne les connais pas de tête.

Côme tendit la fiche à Thierry.

— Allume l'ordinateur. Connecte-toi à un moteur de recherche. Trouve où est né le Père Robert.

— À partir de son numéro de Sécu ?

— Exactement.

Côme se tourna de nouveau vers Duplant, qui ne comprenait toujours pas où l'échalas voulait en venir.

— Pouvez-vous me dire sur quoi portaient les recherches de Fontana et Van Meyde, précisément ?

— Les recherches de… En gros, ils cherchaient à améliorer l'efficacité du vaccin contre le typhus. Ils avaient tenté des expérimentations.

— Ils ont échoué ?

— Semble-t-il, oui. Plus exactement, leur vaccin fonctionnait mais la souche qu'ils avaient créée n'était pas stable, ou trop puissante. Les sujets sains, une fois vaccinés, étaient plus susceptibles de développer le virus que s'ils ne l'avaient pas été du tout. C'est con.

— C'est suite à cet échec que Van Meyde a viré de bord ?

— Selon Fontana, oui.

— Vous devez m'en dire plus. Quelle apparence peut prendre un virus comme le typhus ?

— L'apparence du virus ? C'est une bactérie. À l'état naturel, elle est transportée par des parasites humains, comme les poux. En laboratoire, elle est développée au moyen de cultures.

— Elle est… transportable ?

— Je ne comprends pas ta question, mais théoriquement oui, il suffit de l'inoculer à des poux, et d'enfermer ceux-ci dans des espaces clos, comme des bocaux hermétiques. Tu veux en venir où, au juste ?

— Pays-Bas.

Côme et Duplant se tournèrent vers Thierry, qui avait les yeux presque collés à l'écran de l'ordinateur, tâchant de déchiffrer un tableau à l'écriture minuscule. Côme fut parcouru d'un frisson, pareil à un courant électrique.

— 135, c'est le code des Pays-Bas. C'est là qu'est né le Père Robert.

— Va sur Google. Tape le nom du Professeur Van Meyde. Vois ce que tu trouves.

Thierry s’exécuta, tandis que Côme et Duplant se levèrent pour l’entourer. Duplant parut percuter d’un coup, et souffla « nom de Dieu… » entre ses lèvres.

Les réponses du moteur de recherche recouvrirent l’écran. Les principales références étaient des notes de bas de page de travaux scientifiques récents, qui citaient les études des Professeurs Fontana et Van Meyde sur le typhus. Il cliqua sur l’un des articles visés. Un étudiant en médecine avait consacré, en 2006, un papier aux deux virologues, qu’il considérait comme des précurseurs. Intitulé « *Le Nobel manqué de deux chercheurs toulousains* », le texte comportait une photographie des deux hommes, souriants, côte à côte, trônant en blouse blanche devant les carreaux de faïence de leur laboratoire. Le cliché n’était pas bon, mais l’on pouvait y voir deux scientifiques assez jeunes, arborant une courte barbe, très brune pour le premier, très blonde pour le second. La légende les décrivait comme « *deux pionniers de la recherche immunologique sur le typhus, les Professeurs Umberto Fontana (à g.) et Robbert Van Meyde (à d.)* ».

— Ça y est, bon sang, je me rappelle où je l’avais déjà vu.

— Qui ?

— Le visage du Père Robert. Sur la photo de sa fiche du Séminaire.

— Où ?

— À la fac. Dans le hall.

— De quoi tu parles, Thierry ?

— Avant de faire mes études d’infirmier, j’ai fait un an de Médecine à Toulouse. Dans l’un des couloirs de la Faculté, étaient alignés les portraits des principaux professeurs des années récentes. Ceux qui avaient une chaire d’enseignement, ou qui collaboraient aux labos de recherche relevant de l’Université. On passait devant sans y faire attention. Et un jour, je me suis arrêté devant la photographie de l’un d’entre eux. J’étais fasciné par son regard, profond, presque hypnotique, mais aussi dérangeant lorsqu’on le fixait trop longtemps. C’est lui, ajouta-t-il en pointant, sur l’écran, celui qui

portait la barbe blonde.

Puis Thierry pivota, prit la fiche bristol, la regarda. Pour la première fois, sa voix chancela, partit dans les aigus.

— Et c’est lui aussi.

Tous trois avaient à présent la confirmation de ce que Côme avait pressenti. L’homme à tête d’olmèque qu’il avait toisé du regard, Cité Saint-Pierre, avait jadis tutoyé le Nobel.

Le Père Claude Robert, Berger du Foyer des Âmes Pures, était Robbert Van Meyde, virologue de renom, chercheur spécialiste du typhus.

L’ancien Professeur, devenu curé.

Et qui avait introduit lui-même le virus dans la Communauté qu’il dirigeait.

* *
*

Au bout de quelques minutes, ils avaient reconstitué la biographie du Berger.

Robbert Van Meyde était né en 1943 à Rotterdam, et avait étudié la médecine à l’Université Erasmus. Repéré parmi sa promotion, il avait choisi comme spécialité l’épidémiologie et l’immunologie. À l’époque, la Faculté de Toulouse disposait d’une réputation internationale en la matière, notamment grâce à un jeune chercheur audacieux, d’origine italienne, Umberto Fontana. Van Meyde était donc venu suivre ses dernières années de formation en Haute-Garonne, accompagné de son épouse néerlandaise. Diplômé, il avait fait le choix de rester en France pour continuer ses recherches, en binôme avec Fontana, et enseigner à l’Université toulousaine. Les deux jeunes universitaires s’étaient rapidement partagé le titre de chef du service virologie-immunologie au Centre Hospitalier de Toulouse, et

figuraient parmi les plus jeunes médecins en France à bénéficier d'un tel poste. La femme de Robbert Van Meyde avait mis au monde un fils, prénommé Nils, tandis que ses expérimentations s'orientaient vers les maladies infectieuses insuffisamment éradiquées, principalement le typhus. Des découvertes majeures avaient fait parler d'eux, mais une frange de la communauté scientifique avait émis des réserves sur les avancées des deux hommes.

En 1979, lors d'un symposium, Fontana et Van Meyde avaient annoncé avoir mis au point un nouveau type de vaccin contre le typhus. Les tests montraient une efficacité clinique très nettement supérieure au vaccin traditionnel, et le Ministère de la Santé œuvrait en coulisse afin qu'ils obtinssent le Prix Nobel de Médecine. Toutefois, Fontana avait rendu publique une statistique inquiétante, montrant un taux anormalement élevé de patients vaccinés ayant, bien que sains, développé le virus après l'inoculation de la dose graduelle. La presse scientifique s'en empara, voua aux gémonies les deux chercheurs, les traitant d'apprentis sorciers. Le Nobel alla à un Américain. Van Meyde démissionna alors, du jour au lendemain, de sa chaire à l'Université comme de son poste au CHU. Fontana demeura le seul titulaire de deux titres, et continua seul ses travaux sur les virus.

C'est alors que la trace de Robbert Van Meyde se disloquait soudain, au début de l'année 1980. Il semblait avoir disparu de la circulation. Certains sites évoquaient un retour aux Pays-Bas avec toute sa famille – tandis que d'autres, plus récents, relevaient avec tendresse que son fils Nils, devenu à son tour un médecin réputé, avait repris la fonction occupée jadis par son père.

Mais, à la même époque, commençait l'évocation du Père Claude Robert : plusieurs portraits lui étaient consacrés sur des sites dédiés au mouvement du Renouveau Charismatique, dont il était l'une des figures de proue. Curieusement, son histoire paraissait naître en 1980, date de son entrée au Séminaire de Tarbes. Tous les auteurs se bornaient à rappeler qu'il avait été, auparavant, « professeur ». Son chemin débutait à la fin de son Séminaire, lorsqu'il était affecté à la Paroisse Saint-Bertrand de Saint-Lary Soulan.

Comme Côme l’avait déjà appris, il y était demeuré quelque temps, aux côtés des abbés Lucien Petit et François Moullec.

En parallèle, le Père Claude Robert était devenu membre de la Communauté du Très-Haut, issue du Renouveau Charismatique. Selon les textes qui lui étaient consacrés, le prêtre avait une aura extraordinaire, et il s’était vite imposé comme l’un des prédicateurs phares de la Communauté dans le Sud-Ouest. Très naturellement, il avait été porté à la tête de la Maison Saint-Pierre de la Communauté, située sur les hauteurs de Lourdes, et avait quitté définitivement le presbytère de Saint-Lary Soulan en 1989 pour occuper cette fonction. Une quinzaine de fidèles y vivaient alors à demeure, menant une vie ascétique et vouée à la prière. Or, dès 1990, la Maison Saint-Pierre avait décidé de se rebaptiser Foyer des Âmes Pures. C’était l’épisode dont le Père Le Ster avait parlé à Côme, qui marquait le début de la prise d’autonomie du Foyer par rapport à sa Communauté. À partir de ce moment, tous les articles mentionnaient Claude Robert comme un prédicateur d’exception, un Berger d’une puissance de conviction peu commune, mais qui n’avait jamais souhaité quitter le giron de son Foyer lourdais.

Cernant Thierry, droit comme un I, dont seules les phalanges bougeaient sur le clavier, Côme et Duplant étaient abasourdis. La chaleur comme le silence étaient de plomb dans la salle commune. Les cliquetis des touches scandaient chaque instant, annonçant une nouvelle page biographique. Chacun lisait, directement à l’écran, les évocations croisées des deux personnages, le génial médecin néerlandais évanoui dans la nature, et le prêcheur hors norme de la Communauté du Très-Haut. Combien de personnes savaient qu’il s’agissait d’un seul et même homme ?

Ce fut Duplant qui osa reprendre la parole en premier, secouant brusquement ses lunettes d’écailles pour ôter les particules en suspension venues s’y coller, le temps qu’il était resté immobile.

— Il a francisé son prénom, ce con… Et il en a fait son nom. Le Professeur Robbert Van Meyde, ben merde…

— C’est lui, alors…, décréta Côme.

— Lui qui quoi ?, demanda Duplant.

— Qui leur a foutu le typhus. Deux membres de son Foyer en souffrent. C’est lui qui les a rendus malades. Il le leur a inoculé.

— Je ne saisis pas pourquoi il aurait…

— Il continue ses expériences. *Mais sur eux*. Tout le monde, et Fontana le premier, croit qu’il a changé de voie en 1980, qu’il a tourné mystique et lâché la recherche médicale. Ce n’est pas vrai. Il n’a jamais cessé de travailler à son bacille, j’en suis certain.

— Sans doute même à son vaccin, acquiesça Duplant. Et il a décidé de le tester sur les pauvres gus qu’il avait sous la main, les ouailles de son groupe. Vingt membres, vingt cobayes ! Si ça se trouve, ils l’ont tous, le virus ! Mais pourquoi ils n’ont rien dit ? Parce qu’ils ne savaient pas ce qui leur arrivait ? Aucun d’entre eux ne s’est posé la question ?

— Parce qu’ils étaient d’accord, coupa Thierry.

Les deux autres le regardèrent avec effroi. Thierry fixait, droit devant lui, un point indistinct sur le mur, comme s’il parlait en mode automatique. L’hypothèse qu’ils étaient en train d’échafauder dépassait l’entendement. Côme sentait ses tempes bourdonner, Duplant passait frénétiquement la main dans ses cheveux, repoussant chaque fois un peu plus haut la lisière de son front. Pourtant, le lien entre les deux vies du Berger était le typhus : d’abord objet de ses recherches médicales, puis affection dont étaient atteints plusieurs de ses brebis. La coïncidence, le hasard, n’avaient rien à voir là-dedans. Thierry reprit le fil de sa pensée.

— Luc ne s’est jamais soigné. Plus exactement, il a refusé de se soigner. Il ne voulait rien entendre. Si j’ai bien compris, il en est de même pour Monseigneur. Tous deux se savaient sérieusement malades, aucun n’a souhaité suivre une médication appropriée. C’est donc qu’ils étaient d’accord pour attraper le typhus. Et pour se faire ensuite traiter par les manipulations de leur Berger.

— C’est des conneries… Il les a endoctrinés… Il leur a vidé le cerveau,

c’est pas possible… Luc a toujours eu la tête sur les épaules, et l’autre, là, le maigrichon, s’il s’est retrouvé Evêque à son âge, ça devait pas être une tranche de foie de veau, si ?

— Thierry a raison : il faut partir du principe qu’ils étaient sous sa coupe, Alain, reprit Côme. Ce type est fascinant, au premier regard, il dégage une sorte d’onde de puissance. Mais le plus étrange, c’est que j’ai la conviction que le Père Robert lui-même était gouverné par l’influence de Dintrans. Notamment sur le catharisme.

— Ah oui, parce qu’il y a ça, aussi, comme joyeuseté ! D’après ce que tu me disais, les Lourdais, ils se prenaient pour la réincarnation des cathares du Languedoc, c’est bien ça ?

— C’est ce que j’ai déduit des cours de Luc, planqués par Dintrans. Ils croient aux thèses des albigeois. Et ils les mettent en pratique.

— Et tu peux me dire le rapport qu’il y a entre les cathares du treizième siècle et choper le typhus en 2008 ?

— Je l’ignore, mais il existe. Ils sont obsédés par la pureté de l’esprit, de l’âme. Il faut vérifier si les virus n’ont pas joué un rôle de purification, à un moment quelconque, dans la théologie des hérétiques.

— Un peu comme la peste, que les populations du Moyen-Âge assimilaient à une punition divine, intervint Thierry.

— Oui, mais dans l’autre sens. Un virus qui sauverait les hommes au lieu de les exterminer.

— Ainsi Van Meyde donnait un sens mystique à ses expériences sur le typhus…, continua Côme. Il aurait convaincu les résidents du Foyer que leur inoculer la maladie, puis les en guérir, était une sorte de rituel pour purifier leur esprit, pour renforcer leur foi, ou que sais-je encore, pour les rapprocher de Dieu…

Ils avaient tous trois, de concert, l’impression de sombrer au cœur de la folie pure. Ils peinaient à concevoir que ce dont ils parlaient n’était, très probablement, pas le fruit de leur imagination, mais bien la réalité la plus

immédiate. Des chrétiens embrigadés dans le délire d'un aliéné, volontaires pour se faire injecter une maladie mortelle et quasiment disparue du globe, dans le but de sauver leur âme, ou de racheter leurs péchés. Duplant pensa à ces suicides collectifs de sectes, au Guyana, à Waco, ou celle du Temple Solaire, en France ou au Québec. Des bandes de pauvres tarés, guidés par un gourou exalté. Et Luc, et Geneviève, en étaient…

— Je vais creuser le lien avec les cathares, voir s'ils croyaient à la force rédemptrice des maladies, déclara Thierry en joignant le geste à la parole, reprenant le tapotement sur les touches beiges.

— Vous croyez qu'il court toujours après le Nobel, en essayant de mettre au point son vaccin, ou qu'il est juste devenu complètement fou, Van Meyde ?

— Aucune idée, Alain.

— Ça ne nous dit toujours pas où ils sont, ses gars. Et si effectivement, les vingt sont porteurs du virus, même si deux seulement l'ont développé, on est dans une sacrée mouise. Les autres sont peut-être en période d'incubation. Fontana m'a dit que la forme de typhus qu'ils avaient mise au point, lui et Van Meyde, était d'une force incroyable, telle que les antibiotiques ne pouvaient pas la combattre. Si c'est cet agent-là qui se balade dans leurs veines, je vous raconte pas le merdier.

— On n'est pas plus avancés de ce côté-là. Comme tout son Foyer, Van Meyde vit depuis près de vingt ans au même endroit. Peut-être avait-il conservé un bien immobilier, de l'époque où il était médecin ? Je suppose qu'il gagnait bien sa vie, il faudrait savoir où il habitait à l'époque avec sa famille. Il pourrait y avoir trouvé refuge.

— Je vais chercher cela également, confirma Thierry.

Côme bifurqua soudain sur un tout autre terrain. Il n'y avait pas repensé tout de suite, mais le lien qu'ils venaient de découvrir n'avait pas seulement une portée médicale et religieuse. Il éclairait la disparition de Luc, et le sillon de sang qu'elle avait drainé.

— C’est cela, leur secret… C’est pour cela qu’ils tuent, ou qu’ils font tuer.

— À cause du vaccin ?

— Du typhus, en tout cas. Luc a disparu parce qu’il l’avait contracté, l’Evêque aussi. Marthe avait compris la nature de ce mal, et a commis l’imprudence de m’en parler par téléphone. On l’a entendue…

— Tu sais qui, gamin ?

— Je me doute, oui. On l’a entendue, donc, et on l’a étranglée pour qu’elle se taise.

— Qui ça, « on » ?

— Un membre du Foyer des Âmes Pures. Qui vivait au Séminaire. Il s’appelle Théodule Dintrans, il figure sur la liste des résidents que j’ai reçue. Il a fui, à son tour.

— Et pour toi ?

— C’est le même mobile, je suppose. Il n’était pas difficile de savoir que j’étais, ce jour-là, l’interlocuteur de Marthe. Même si elle ne m’a pas révélé sur-le-champ le nom du virus, la personne qui a surpris notre conversation l’ignorait peut-être. En revanche, tous savaient que j’enquêtais sur la disparition de Luc. J’interrogeais tout le monde. J’allais finir par deviner, moi aussi. J’étais devenu dangereux parce que je touchais du doigt la présence du typhus en nos murs. Alors ils ont dépêché la berline noire, sur la Route des Lacs. Pour m’éliminer aussi. Et enfin, c’est lorsque j’ai prononcé le mot typhus, et pas avant, que Monseigneur m’a jeté son presse-papiers au visage, puis m’a tiré dessus dans son jardin.

— Un assassinat, deux tentatives, toutes trois signées de ce putain de Foyer… De ce taré de Van Meyde… Pour protéger ses recherches, son vaccin… son Nobel… Vivement que je le tienne en face, ce dingue !

Côme partageait d’autant plus le désir de Duplant que, pas un instant, il n’avait oublié que Van Meyde, devenu le Père Claude Robert, était le

troisième témoin de sa naissance – le dernier. Surtout, il était celui qui l'avait trouvé, cette nuit de février 1986, avant que n'arrivent les abbés Petit, l'amnésique, et Moullec, le proscrit. S'il y avait un message, un indice, un détail qui permît d'en connaître davantage sur sa véritable origine, seul Van Meyde en possédait la clé. Le paradoxe est que son espoir reposait sur un aliéné, probablement un criminel. Un homme qu'il lui faudrait, par n'importe quel moyen, interroger sur cette nuit d'hiver qui avait scellé le mensonge de sa jeunesse.

— Et tu dis que tu n'as rien trouvé, gamin, quand tu es allé chez eux, ce matin, à Lourdes ? Gamin ? Oh, gamin !

— Pardon, Alain, j'étais distrait… Je n'ai… rien trouvé, non, ils avaient tout déménagé. Rien qui permette de les localiser.

— Et le papelard ?

— Quel papelard ?

— Celui dont tu m'as causé au téléphone, qui comporte une formule !

Côme avait complètement oublié ce point. Il fourra sa main au fond de sa poche, toucha un morceau de papier roulé en boule, qui avait survécu à la poursuite du sanctuaire, à la course vers l'Evêché. Il le défroissa en tremblant, son attelle compliquait le mouvement. Les deux autres le regardaient patiemment. Il parvint bientôt à leur tendre un carré de papier, sur laquelle une main enfiévrée avait écrit quelques signes.

— Tenez : « *12 typhus B* ». Vous savez ce que ça signifie ? Un dosage quelconque ?

— Donne-moi ça.

Duplant rehaussa ses lunettes, passa et repassa la ligne bleue sous son nez proéminent. Au bout d'un instant, il se fendit d'un grand sourire et regarda Côme avec indulgence.

— Tu n'es pas habitué aux écritures des médecins, hein… Moi je le suis. Il n'y a pas marqué « *typhus* », mais « *thuyas* ».

— Thuyas comme les fleurs ?

— Comme les fleurs.

— « *12 thuyas B* » ? Ça ne veut rien dire !

— Eh non !

Duplant commença à se marrer, et allait expliquer que c'était nerveux. Mais il se figea. Se décomposa sur place.

— Oh si, putain, ça veut dire quelque chose. C'est une adresse : 12 rue des thuyas. J'y étais ce matin. B comme Balma. C'est l'adresse de Fontana !

Côme le dévisagea. Duplant ne bougeait plus. Il savait ce que cela induisait. D'une façon ou d'une autre, Fontana était de la partie. Qui avait tracé son adresse sur ces lignes ? Côme l'avait retrouvé sous le paillasson. Ce bout de papier avait été oublié là, dans la précipitation du départ nocturne. Sa présence signifiait nécessairement quelque chose. Il reliait en tout cas Fontana au Foyer des Âmes Pures. Et rapprochait un peu plus la Communauté de Van Meyde de son histoire ancienne avec le typhus.

— Donne-moi ta connerie de portable, gamin, s'il te plaît. Je l'appelle.

— Vous êtes sûr, Alain ?

— Je sais ce que je fais. Je dois lui demander des explications. Donne. Il est à peine plus de vingt heures. Je l'appelle.

Côme tendit son téléphone au toubib, qui composa un numéro. Il le savait de mémoire, l'ayant retenu dès la première fois qu'il l'avait composé. Côme et Thierry entendirent en sourdine une sonnerie, deux trois, et le déclenchement du répondeur vocal. Duplant jura, frappa à nouveau son accoudoir, et recommença l'opération. De nouveau, il n'atteignit que la messagerie du Professeur. Il baissa la tête, le regard noir, et fit glisser ses lunettes massives sur le haut de son front déplumé. Il frotta de son poing fermé – le téléphone était toujours à l'intérieur – le sommet de son crâne. Puis il décréta :

— J'y vais.

— Où ?

— À Balma. Chez Fontana. J’y vais. Je dois lui parler.

— Vous déconnez, Alain, vous n’allez pas faire deux heures de route maintenant pour…

— Parce que vous croyez qu’on a le choix ? On a le seul pro qui y connaisse quelque chose sur le typhus, on découvre son nom dans votre espèce de Foyer, et vous voulez qu’on reste là à se lamenter parce qu’on sait pas où ils sont partis ? Moi j’ai deux mots à lui dire, à Fontana, et j’y vais maintenant.

Il ne fallut pas une seconde à Côme pour réagir.

— Alors je viens avec vous. Mais arrêtez de dire « votre » quand vous parlez de ces cinglés.

Il fut convenu que Thierry demeurerait quant à lui au Séminaire, pour essayer de creuser les pistes sur Internet, concernant l’approche que les cathares avaient des virus, ou les anciennes résidences de Van Meyde. L’infirmier convainquit simplement Côme et Duplant de faire un tour à la cuisine pour se concocter un semblant de dîner, et d’emporter un lainage pour la route de nuit qui s’annonçait.

Ils prirent la route trois-quarts d’heure plus tard, Côme ayant convaincu Duplant de laisser sa voiture à Tarbes et de monter avec l’Alfa. Ils rejoignaient déjà l’autoroute. Duplant n’avait toujours pas cessé de grommeler, sans trop savoir si son mécontentement provenait du choix du véhicule, de l’implication de Fontana, ou d’un simple ras-le-bol de ce merdier où il était en train de s’enliser avec l’échalas. Histoire d’interrompre sa litanie d’invectives, Côme mit les pieds dans le plat.

— En tout cas, Fontana est donc un élément du puzzle.

— C’est ce qu’on va lui demander, précisément. Quel puzzle, d’abord, et quel élément, ensuite.

— Ils étaient restés en contact, Van Meyde et lui ?

— D’après ce qu’il m’a dit, pas du tout. Le fils Van Meyde, Nils, du CHU, m’a confirmé que lui non plus ne côtoyait plus son père. Il avait en quelque sorte rompu avec sa vie d’avant.

— Vous croyez que Fontana vous a menti ?

— J’en sais rien. Vu ce qui se passe depuis dix jours, je ne jure plus de rien. Je l’ai trouvé plus vantard que fourbe, mais ça peut être une façon de détourner l’attention. En attendant, on a affaire à une belle bande de salopards. Je ne connais pas Van Meyde, ni ton Evêque, ni ton Théodule, là, mais je me demande encore ce que Luc est allé foutre avec des types pareils. Ç’a toujours été un gars sensé, les pieds sur terre, qu’est-ce qu’il est allé s’embringuer dans une dinguerie pareille de cathos à moitiés cathares ? Jusqu’à se faire injecter volontairement le typhus, et refuser de se soigner ! Qu’est-ce qui lui a pris, bon Dieu ?

— Il a rejoint sa mère, Alain, voilà tout. C’est comme ça qu’ils l’ont eu.

— Salopards.

— Allez savoir comment ils lui ont présenté la chose. Une sorte de résurrection, de miracle. Imaginez le choc que cela a dû lui provoquer. Dès lors, la moitié du chemin était faite. Quand on croit à ça, on peut croire à n’importe quoi. On est prêt à tout. Même à se laisser mourir.

— N’exagère pas, quand même.

— Alain, quand Luc nous a laissé son message, il y a exactement huit jours, c’était une manière de nous dire adieu. Vous êtes mieux placé que moi pour déterminer à quel stade de la maladie il en était arrivé, mais il pensait qu’il ne survivrait pas, qu’il était foutu. Peut-être est-ce déjà arrivé, d’ailleurs.

— Dans ce cas, cela veut dire qu’il n’avait pas confiance dans les expérimentations de vaccination de Van Meyde. Ou que, pour lui, l’antidote arrivait trop tard. Salopards.

— En effet.

Ils poursuivirent le trajet en silence, tandis que le soleil se rangeait par-delà les montagnes, éclairant les rétroviseurs d'un halo écarlate. Le tandem qu'ils formaient, tendu vers le danger, était des plus improbables.

Côme tenait son volant d'une seule main, et laissait reposer ses doigts bandés sur le levier de vitesse. Son teint éternellement clair avait tourné bistre, et il se lisait dans ses yeux une dureté que son âme n'avait jamais connue. Son corps portait les stigmates des soubresauts des derniers jours : cheville bleuie, dos endolori, balafres au torse, et cette entaille au front qui cicatrisait sur fond pourpre. Le contemplateur des paysages pyrénéens vérifiait en permanence que son arme, dont il ne s'était jamais servi, était toujours à sa ceinture. Le temps s'était accéléré pour lui en deux semaines, davantage qu'au cours des quinze années précédentes. L'adversité, le risque, le défi, l'avaient définitivement changé.

Duplant, de son côté, mâchouillait ses lèvres avec anxiété. Le médecin de campagne, à la vie réglée comme du papier à musique, à peine chamboulée par les urgences de ses patients, était à présent disposé à tous les combats. On avait touché à Luc, ce qui équivalait à lui déclarer la guerre. Par moments, il était projeté cinquante ans en arrière, dans les arcanes de son passé. Tout ce qui en lui était aventureux, romantique, guerrier, s'était dissous là-bas, et il n'en avait gardé au cœur que le fiel. Et puis soudain, il retrouvait au fond des tripes l'emportement de ce temps. Le courage du môme, son inconscience aussi, lui rappelaient le jeune homme qu'il avait été. Et qu'il avait payé au-delà de tout.

— On les prévient ?

— On prévient qui ?

— Les flics. Le Lieutenant Martel.

— Non, garçon. C'est trop tôt. Et trop tard, en même temps. L'aurait fallu les tenir au courant à chaque étape. Là, le fil est trop long. Explique-leur maintenant la situation, tu vas voir que c'est toi qui vas te retrouver sur le gril. Non, il faut qu'on aille au bout, tous les deux, avec ton collègue de Tarbes, le tout raide. Dès qu'on retrouve les mecs de ton Foyer, on appelle

ton Lieutenant.

— D’accord Alain. Mais ce n’est pas mon Foyer. Ni mon Lieutenant. Et les autorités sanitaires ?

— Les autorités sanitaires, c’est Fontana. C’est exactement ce qu’on est en train de faire. Simplement, on ne sait pas quel accueil elles nous réservent. C’est pour ça qu’on est prêts à tout, pas vrai ?

— Si.

Côme pensait tout de même que le temps était venu d’alerter Martel, mais il respecterait, quelques heures encore, la réticence de son acolyte. Il ne lui appartenait pas non plus de signaler la nouvelle désertion de l’Evêque, ni le fait qu’il avait failli écraser son propre secrétaire, si l’Evêché lui-même ne disait rien. En revanche, aussitôt qu’un événement nouveau se produirait, il appellerait Martel. Sauf si l’évènement en question était son propre trépas.

* *
*

La nuit était irrémédiablement tombée lorsqu’ils atteignirent les faubourgs de Toulouse, et la rocade qui menait à Balma. Côme sentait ses yeux le brûler, sous la conjonction de la fatigue et de l’angoisse. Il était certain d’avoir aussi un peu de fièvre, mais n’en avait rien dit à Duplant.

Duplant, dont la mémoire des lieux et le sens de l’orientation étaient proches du néant, se pauma deux ou trois fois à l’entrée de la ville, obligeant son chauffeur à plusieurs demi-tours. Enfin, il reconnut le lotissement fraîchement sorti de terre, où toutes les rues portaient des noms de fleurs diversement exotiques, et au fond de laquelle une baraque réellement séculaire faisait office d’intruse : celle de Fontana. On eût dit que le quartier tout entier avait été construit autour d’elle. C’était un échiquier de pavillons préfabriqués dont aucun ne rivalisait avec la prestance, l’orgueil, de la maison du virologue. Il était plus de onze heures.

Duplant jura de nouveau contre les obstacles dont les urbanistes se plaisaient à parsemer ces zones résidentielles, les dos d'âne, les chicanes et les minuscules ronds-points, sans compter les panneaux intelligents qui mesurent la vitesse et affichent un visage grimaçant pour qui excède la limitation. Infantilisants, pensait-il, et grotesques. Dans la quasi-obscurité du fond du quartier, tandis qu'ils jouxtaient la forêt, l'Alfa s'engagea dans un ultime giratoire.

C'est alors qu'ils furent aveuglés par une lueur blanche intense, face à eux, qui s'intensifia en quelques mètres. Côme ralentit, contourna le rond-point, et comprit d'où provenait cette lumière. En sens inverse, le long du cercle, passait une énorme voiture noire aux phares blancs agressifs et aux vitres fumées. Il reconnut aussitôt *la* berline, celle qui l'avait pourchassé sur la Route des Lacs. Il n'aurait pas pu l'oublier, ni se méprendre. La trouille le reprit viscéralement. Sa poitrine se serra d'un bloc, accélérant son pouls. Que faisait-elle ici ?

À peine était-il sorti du rond-point que Duplant, l'air satisfait, annonça : « Voilà, c'est ici, je savais qu'on n'était pas loin ». Côme comprit que la route au goudron neuf débouchait sur un chemin de terre, à travers une grille métallique. La maison de Fontana était donc la dernière du lotissement. *La berline venait de chez lui*. Il n'y avait qu'un instant pour se décider.

— Alain, c'est cette bagnole qui a essayé de me balancer au ravin.

— Hein ?

— J'en suis sûr. C'est celle de Fontana ?

— Je n'en sais rien, je ne l'ai pas vue, sa caisse !

— C'est lui qui a voulu me tuer. Il vient de quitter sa maison. Je fais demi-tour ?

Les feux arrière de la berline s'éclipsaient dans les rétroviseurs, même si le véhicule roulait à faible allure. Côme s'était arrêté, avait enclenché la marche arrière. Il voulait inverser les rôles. Courser son chasseur. Rattraper Fontana, le coincer. Il n'y avait aucun ravin à proximité, mais il avait son

Manurhin. La proie, c’était l’autre. Mais il savait aussi qu’il était bien moins rapide que la grosse cylindrée sur des axes dégagés. Et que, contrairement à la Route des Lacs, c’est Fontana qui était sur son terrain, qui connaissait les dégagements, les recoins, les raccourcis. Il se ferait baiser au premier échangeur. Il ne recula pas. Resta à l’arrêt.

— Non, garçon, on va pas jouer les cow-boys, on va faire autrement. On va aller chez lui. On va trouver ce qu’on cherche. Et on va l’attendre.

— Je suis d’accord.

Côme passa le portail de fer bordeaux, emprunta la longue allée bordée de buissons. Dans la nuit d’encre, ceux-ci n’étaient que des formes incertaines et menaçantes. Il se rangea au pied de l’escalier de pierre, et coupa le moteur, en laissant les phares allumés, afin qu’ils baignent de lumière la façade. Duplant avait jailli de la voiture, comme fou, et entrepris de contourner la maison, à la recherche d’une fenêtre qui serait demeurée entrouverte. Il n’accordait aucune importance à ce qu’il s’apprêtait à faire : une violation de domicile caractérisée. Quelqu’un d’autre que Fontana y vivait-il ?

Côme l’entendait secouer, une à une, les fenêtres du rez-de-chaussée qui se trouvaient à hauteur d’homme, en ponctuant d’un juron chaque échec. Il escalada les hautes marches du perron. De part et d’autre de la margelle, une rampe de laiton s’encastrait dans les pierres du mur où courait un lierre. La porte d’entrée était d’un noir verni, mais la lumière de la lune n’était pas encore assez intense pour s’y refléter. Côme posa soudain les yeux sur son avant-bras : un point de lumière minuscule s’y accrochait. Il provenait de la serrure, que traversait une source lumineuse provenant de l’intérieur de la maison. Il prit un pas de recul, scruta les fenêtres situées de chaque côté. Volets et rideaux étaient hermétiquement clos, de sorte que l’on n’y discernait aucune lueur. Mais il était certain qu’une lampe était demeurée allumée à l’intérieur.

Sans réfléchir, il saisit la poignée de la porte, dont l’argent s’était terni. Il pesa dessus, ne rencontra aucune résistance. Dans un très lent mouvement, il la fit pivoter en entier, et tira lentement vers lui. Un frottement joua sur le

perron pierreux, puis sur le paillasson extérieur à armature métallique. Enfin, la porte s'ouvrit. Il y avait effectivement de la lumière dans le couloir d'entrée. Côme recula, sauta d'un bond les marches, courut dans l'herbe vers l'arrière de la maison, plongé dans l'obscurité. N'osant crier, il se repéra au bruit de Duplant, qui continuait à chercher un accès dérobé en râlant à voix haute.

— Alain !

— Rien, gamin, tout est fermé.

— Sauf la porte d'entrée.

— Quoi ?

— La porte est ouverte.

Duplant émergea alors d'un massif de fleurs, à l'abri duquel il avait entrepris de forcer la baie vitrée d'une véranda. Côme lui fit signe de le suivre, et retourna vers le perron, en prenant garde d'éviter de marcher sur les gravillons qui dessinaient le contour de la bâtisse. Le souffle du toubib était court, il haletait, la tête rentrée dans les épaules, tout courbé vers l'avant. Il ne faudrait pas qu'il me fasse un pépin, ici, maintenant, songea Côme. Il se posta de nouveau devant la porte entrouverte, la tira délicatement, dévoilant l'éclat du carrelage de marbre blanc du vestibule. La maison était silencieuse. « Il a filé précipitamment », glissa Côme. Il se colla le dos au mur de droite, et risqua un coup d'œil dans la pièce principale. Là aussi, une lampe halogène, sur pied de bois de palissandre, était restée allumée. Il n'y avait personne. Côme fit un pas vers l'intérieur. Duplant, resté derrière lui, tendit le bras pour désigner une tablette ronde reposant sur un socle triangulaire, et ceinte d'une bande de métal doré ciselé dans un style mauresque. En son centre était posé un verre large, également recouvert d'enluminures à l'aspect de givre. Trois minuscules glaçons nageaient dans un reste de liquide.

Côme ressentit une étrange impression. Il posa la main sur le Manurhin, le sortit de sa ceinture, et le saisit fermement. Il y avait une anomalie. Il regarda attentivement le fond de la pièce. Elle se terminait par un mur

recouvert d’une tapisserie gigantesque, arborant une scène de chasse. Aucune autre issue de ce côté-là. Côme revint sur ses pas, Duplant sur ses talons. Il passa de l’autre côté de l’entrée, accéda à un couloir obscur. Sans actionner l’interrupteur, il s’habitua à la pénombre et distingua bientôt plusieurs portes. Il remonta lentement l’étroit corridor, retenant sa respiration, marchant sur la pointe des pieds. Il s’arrêtait devant chaque accès, collait l’oreille, épiait de la lumière. Il pouvait presque sentir le cœur du toubib cogner à tout rompre derrière lui. Il demeurait pour sa part parfaitement calme, et son propre sang-froid l’intriguait. Il n’y avait plus qu’une porte, tout au fond du couloir. Un prisme lumineux luisait sur la barre de seuil. Côme cessa totalement d’inspirer. Duplant faillit buter sur lui, souffla « qu’est-ce que tu fous ? ». Côme lui désigna le rai de lumière. Puis, d’un coup, sans réfléchir, il ouvrit violemment la porte, qui alla s’écraser sur le mur.

Personne. Une lampe diffusait un faible halo ocre, à travers un abat-jour ouvragé. Ils se trouvaient dans la salle de bains de Fontana. Une odeur de parfum capiteux planait, mais c’est un effluve acide de citron qui les saisit. Les murs étaient carrelés d’une faïence luxueuse, alternant le vert sombre et l’ivoire. Deux vasques en émail étaient surplombées de robinets d’or, et des flacons de cosmétiques se mêlaient à des préparations médicinales, de celles qu’une pharmacie délivre sur commande. Un miroir rectangulaire recouvrait presque entièrement le mur de droite. Côme vit s’y refléter la baignoire, dans l’angle opposé de la pièce. Elle était remplie d’eau, mais il n’y avait pas de baigneur. Elle était constellée de carreaux de mosaïque de forme hexagonale, qui brillaient faiblement. Côme fit un pas vers l’avant. Un épais tapis crème portait une trace noirâtre, figurant une partie de semelle.

Il se tourna alors directement vers la baignoire. Il comprit alors ce qui n’allait pas. La surface de l’eau était parfaitement plane. *Mais elle était rouge*.

Il se rua, se mit à genoux, plongea le bras gauche dans l’eau écarlate. Elle était encore tiède. Sa main heurta une masse, flasque, glaciale. Un hurlement, sec, rauque, jaillit du tréfonds de ses tripes, qui lui brûla la trachée. Puis il s’effondra. Duplant accourut, posa la main sur l’épaule de

Côme, qui avait glissé à terre. Il enclencha un interrupteur, fit exploser la lumière des néons, puis se pencha au-dessus de la baignoire. Malgré la déformation des traits, entièrement immergés, il reconnut aussitôt le visage carré et compact du Professeur Fontana.

Duplant retroussa une manche, plongea dans le bouillon rouge, attrapa les cheveux qui flottaient en surface, les tira à lui. Le poids était atténué par l'eau, et il parvint à extraire de la flotte la tête du Professeur. Les yeux étaient révulsés, figés dans une expression d'horreur absolue. Sa peau mate avait viré au blanc laiteux, et s'était fripée sous l'action de l'eau. Très vite, il repéra ce qu'il cherchait : dans le haut du torse, encore sous la ligne de flottaison, deux orifices rougeâtres béaient. Merde, et merde, et merde. Il maintint son emprise sur la poignée de cheveux, et, par réflexe, sans la moindre illusion, il porta ses doigts à la gorge de Fontana. Chercha un pouls, guetta un souffle. Que dalle. Fontana était mort. Abattu dans son bain. Dans ce bain de citron qu'il prenait pour calmer ses poussées d'eczéma. Il s'était vidé de son sang dans la chaleur de son étuve. *Comme Marat*.

Recroquevillé, Côme était secoué de spasmes, pris de nausées, incapable de reprendre pied. Duplant relâcha le corps de Fontana, et s'agenouilla près de lui. « Ça va aller, gamin, c'est fini, il est cané », murmura-t-il à son oreille, en massant ses tempes brûlantes. Le vieux toubib alla jusqu'au lavabo, dégota un gant de toilette. Il le passa sous un jet d'eau glacée et retourna l'appliquer sur la nuque de Côme, en le prenant entre ses bras. Le môme grelottait. La belle assurance dont il avait fait preuve s'était brisée net au contact du cadavre tapi sous son bain rougeoyant. Peu à peu, sous l'effet conjugué de l'eau fraîche et du réconfort de Duplant, Côme sentit son cœur reprendre place dans sa poitrine. Son vertige amerrit. Les mains calleuses de Duplant lui secouaient les joues, comme pour obliger le sang à y retourner. Il recouvra ses esprits, récupéra le pistolet coulé sur le carrelage.

— Qu'est-ce qui s'est passé, Alain ?

— On l'a dessoudé. Il prenait des bains tous les jours, pour apaiser des irritations cutanées. Son assassin l'a surpris dans sa baignoire, l'a tiré comme un lapin, à bout portant. Aucune trace de lutte, même pas

d’éclaboussures d’eau par terre. Deux balles dans le torse. Propre et net.

— C’est le type de la berline ?

— Sans aucun doute. Il venait de repartir, quand on l’a croisé. Ça date de moins d’une heure. Mais il est mort sur le coup. On ne pouvait rien faire. Les salopards.

— Il avait laissé ouvert…

— Il attendait son tueur. Il n’y a pas d’effraction – je le sais, j’ai essayé de forcer toutes les fenêtres. Mais c’est Fontana qui a ouvert la porte d’entrée. On lui avait donné rendez-vous. Peut-être ce fumier s’est-il pointé un peu plus tôt que prévu, pour surprendre le pauvre type.

— Quelqu’un qu’il connaissait ?

— Ecoute, faisons pas de mystère, petit, on pense au même. Dans ta communauté de débiles, il n’y en a qu’un que Fontana connaissait suffisamment pour le convier chez lui un samedi soir à 22 heures et lui laisser la porte ouverte. Et ce mec, c’est Van Meyde.

Côme acquiesça, tout en s’efforçant de respirer par l’abdomen, afin de reprendre le contrôle de tout son être. Ses pulsations cardiaques lui échappaient encore, le sang continuait à tambouriner dans sa poitrine. Toutes ses douleurs enfouies s’étaient ensemble réveillées sous le choc, poignet, lombaires, coutures du front. La vérité crevait les yeux. Van Meyde avait repris contact avec Fontana – ou était-ce l’inverse ? Toujours est-il qu’ils devaient se rencontrer ce soir. Que Van Meyde était arrivé en avance, dans sa bagnole aux phares blancs, avait trouvé son ancien associé dans son bain citronné, l’avait dégommé froidement, puis était reparti. Pourquoi, bon Dieu ?

— Maintenant, je crois que l’heure est venue de prévenir les flics. On ne peut plus rien pour lui, viens, on a déjà beaucoup trop touché les lieux. Prends ton portable, appelle ton officier de police, et dis-lui où on est et ce qui se passe. Mais on ne l’attend pas, on laisse tout en l’état. Dis-lui qu’on témoignera, mais qu’on peut pas rester, tu m’entends ? C’est une affaire

entre Van Meyde et nous, à présent. Et fais gaffe en passant, n’efface pas la trace de pas sur le tapis de sol.

Côme se hissa sur ses jambes, sans jeter un regard à la vision d’horreur du corps fripé de Fontana, reposant sous ses eaux. Il s’appuya sur Duplant et ils remontèrent le couloir sans un mot. Parvenus au salon, Côme téléphona au Lieutenant Martel, qu’il dérangea au beau milieu d’un repas festif. Le policier comprit aussitôt qu’il était arrivé quelque chose, et s’isola pour l’écouter. Ce n’était pas dans sa zone, mais il préviendrait les collègues de Toulouse et se rendrait lui-même sur place dans la nuit. Il avait choisi d’emblée de faire confiance au jeune séminariste, dont la voix tremblait mais qui lui assurait que ce meurtre d’un Professeur à la retraite, commis à Balma, était en lien direct avec celui de Marthe Landry. « Vous avez laissé vos empreintes quelque part, Monsieur Marsault ? », demanda-t-il simplement, et Côme répondit franchement qu’elles étaient partout, ainsi que celles d’un médecin de Mirepoix qui l’accompagnait. Martel dit qu’il en tiendrait compte, et lui demanda de se tenir à sa disposition dès le lendemain. Côme promit en balbutiant.

Enfin, abandonnant la maison à son silence absolu, et au deuil de son seul occupant, Duplant traîna Côme au dehors et le guida jusqu’à l’Alfa. Lorsqu’ils eurent claqué les portières, Duplant se mit à frapper la boîte à gants avec frénésie, en débitant une bordée d’injures.

— L’ordure, le salopard, la crevure ! Faire ça pour ça ! Doit être complètement givré, faut lui mettre la main dessus, tu m’entends ?

— Faire ça pour quoi ?

— Pour le Nobel, garçon, pour cette gaminerie de Prix Nobel !

— Je ne comprends pas…

— Tu te rappelles ce que je t’ai dit ? Fontana et Van Meyde ont frôlé le Nobel de médecine, à la fin des années 1970, quand ils étaient sur le point de finaliser leur nouveau vaccin contre le typhus. Les expériences ont échoué, Van Meyde ne l’a pas supporté, c’est à ce moment là qu’il a dégoupillé et qu’il a viré prêtre. Du moins, c’est ce que tout le monde a cru.

On sait tous les deux qu'en réalité, il s'est constitué une sorte de groupe de cobayes, sous couvert de son Foyer, sur lequel il a poursuivi ses expérimentations. Et que, récemment, il a inoculé le virus à ses ouailles, ce qui veut dire qu'il était en passe de tester son nouveau protocole de vaccination.

— Et alors ?

— Et alors, si cette fois il réussissait, et prétendait de nouveau au Nobel, il ne voudrait pas avoir à partager la gloire ! Or, puisque ses résultats actuels découlent de leurs travaux communs d'il y a trente ans, le Comité Nobel ne pourrait pas faire autrement que de le décerner au binôme Van Meyde-Fontana. C'est très à la mode, de filer le Nobel à un tandem, ou à une équipe de chercheurs. Sauf qu'un Nobel, ça ne peut pas se donner à titre posthume. Faut être vivant pour le recevoir. Alors Van Meyde a buté Fontana. Pour avoir le Nobel tout seul.

Côme était pétrifié. Il agrippait le volant glacé, sans pouvoir tourner la clé de contact. Le discours de Duplant dessinait une abomination totale : l'élimination délibérée d'un confrère pour la gloriette d'un prix. Cela ne collait pas, pourtant, avec ce qu'il savait des Âmes Pures et de leurs exactions, sauf à supposer que Van Meyde n'avait monté tout cela, dès l'origine, que pour avoir son nom dans la liste des Nobel. Un fondu, assurément, mais il manquait un maillon à tout cela. Le spirituel, le catharisme, la mort de Marthe, Côme ne pouvait se résoudre à n'y voir que l'aliénation d'un chercheur surdoué.

— Mais ils sont comme ça, ces mecs-là !, reprit Duplant, qui avait senti le scepticisme de l'échalas. C'est « moi je » et compagnie, tous ces barons, ils courent après les lauriers, ils n'en ont rien à foutre des patients, je les connais bien, je peux te le dire ! Ils ne pensent qu'à leur nombril, leur petite renommée, leur pouvoir de caporal-chef à l'étage d'une clinique ! Et toujours avec cette antienne : « moi seul, moi seul, moi seul » !...

Moi seul.

D'un seul coup, Duplant se remémora cette phrase, qu'il avait entendue le

jour même en ces lieux. La fanfaronnade de Fontana. Lorsque Duplant lui avait demandé qui serait capable de soigner des personnes atteintes du virus issu des souches qu'il avait développées à la fin des années 1970, Fontana avait répondu : « *moi seul* ».

Tout prit un autre sens. Dans l'obscurité totale de la voiture, la vérité bascula dans l'inimaginable. On avait supprimé le seul homme capable de stopper une vague de typhus issue de ces agents mutants. Duplant agrippa ses cheveux à pleins poings, secoua la tête en fermant les yeux.

— Oh putain de putain, c'est pas vrai…

— Quoi ?

— Je me goure, Côme, je me goure complètement. Le Nobel n'a rien à voir là-dedans. Et c'est pas une bonne nouvelle.

Duplant s'interrompit. Déglutit. Reprit.

— On a tué Fontana parce qu'il connaît parfaitement les arcanes du typhus, et surtout de celui qu'il a lui-même engendré à l'époque. On l'a tué pour qu'il n'enraye pas l'épidémie. Putain, Côme, ces tarés, ils ne cherchent pas le vaccin, mais le virus. Ils ne cherchent pas à guérir. *Ils cherchent à tuer*.

— Qu'est-ce que vous racontez, Alain ?

— Fontana m'a détaillé, ce matin, l'état de leurs travaux, avec Van Meyde. Ils avaient mis au point un agent pathogène d'une force incroyable, résistant à tous les traitements, surtout aux antibiotiques. C'est cet agent que Van Meyde a continué d'entretenir, d'améliorer, dans son Foyer. C'est lui qu'il a injecté à Luc, peut-être même à l'Evêque. Et s'ils n'ont pas pu se soigner, c'est parce qu'il n'y a pas de traitement. La nouvelle forme de virus est fatale. Et l'unique espoir de la combattre repose dans son bain.

Côme avait la sensation de s'enfoncer encore un peu plus dans la démence, dans ces états de conscience vides de tout raisonnement.

— Mais pourquoi avoir développé un truc pareil ?

— Je vais mettre ça sur le compte du choc émotionnel, mais t’es long à la comprenette, ce soir. Ces jobards ont un virus mortel entre les mains. Ils l’ont testé, ils ont sacrifié un ou plusieurs d’entre eux pour cela. Ils savent que ça marche. Ils viennent d’éliminer le seul contrepoison. Tu piges, ou pas ? Ils vont le répandre. Ils vont générer une épidémie. Ils vont faire un carnage.

D’instinct, comme pour couvrir ces derniers mots, Côme avait mis le moteur en marche. Quelque chose se déverrouillait au fond de lui. L’ultime vérité qui reliait entre eux tous les éléments du canevas, Luc, Moyon, Marthe, Dintrans, le Foyer, la berline, le typhus, Fontana et Van Meyde. Et les cathares. Le maillon manquant était là, sous ses yeux. Duplant avait raison. Thierry était en train de chercher l’information, mais il la cherchait à l’envers. Il n’était pas question de purifier leur âme avec un virus, mais de créer une arme redoutable, pour tuer les autres. Quels autres ? Côme fit rouler un grondement de moteur, desserrant doucement le frein à main. Il se força à exprimer tout haut ce qu’il avait à l’esprit. Il restait à Duplant à compléter. Tout était là.

— Les cathares… Ils veulent tuer qui ?

— Ben, garçon, qui les a tués, à l’origine ?

— Les croisés. Le Roi de France. L’Inquisition.

— Ouais. L’Eglise de Rome, en gros, non ?

— Si.

— Vont faire pareil.

— C’est débile, comment voulez-vous qu’ils...

Il comprit sur-le-champ. Une conversation traversa son esprit comme une déflagration. Les mots du comptable de l’Evêché retentirent. La dernière lubie de Monseigneur. Tout connaître des détails de la grande cérémonie œcuménique qui devait se dérouler le lendemain dans la Basilique Souterraine des sanctuaires. Le placement, les entrées, les issues. *Alors que cela ne le regardait pas*. Côme crut chavirer pour de bon, cette fois. La

vérité venait de s’ouvrir comme un abîme sous ses pieds.

— La cérémonie, Alain… La cérémonie de demain, à Lourdes… À dix-huit heures. Pendant le Congrès… Il y aura tous les représentants des religions chrétiennes du monde entier. Rassemblés sous un seul et même toit. Pour deux heures… C’est là qu’ils comptent agir. Ils vont répandre le virus.

— Ils peuvent y entrer ?

— Bien sûr. D’abord, Michel Moyon est l’un des célébrants, en tant qu’Evêque de Tarbes et Lourdes, hôte du Congrès. Ensuite, Dintrans, comme nous tous au Séminaire, est convié en tant que co-organisateur. Et je suis convaincu que Van Meyde a trouvé le moyen de faire venir tous les membres des Âmes Pures. Il réside à Lourdes, la Communauté du Très-Haut est très influente dans l’Eglise locale, et il a ses entrées au Palais Episcopal, via Moyon. Ils seront tous là.

— Cherche pas plus loin, alors.

— Comment peuvent-ils s’y prendre ? Je veux dire, « médicalement » ?

— C’est un jeu d’enfants, il leur suffit d’apporter sur eux les insectes infectés par le virus, par exemple dans des tubes à essais, ou même dans une boîte hermétique, comme un bento, et de les laisser filer après le début de la messe. De préférence, à proximité de leurs cibles immédiates. L’archevêque d’ici, le pasteur de là-bas, ils ont le choix.

— Le Saint-Père… C’est lui qui célèbre… avec ses cardinaux… Le patriarche de Constantinople… Ils seront tous là…

Côme agrippait son volant pour ne pas se laisser aspirer par le tourbillon qu’il déclenchait. Il tentait encore de lutter, dans ses limbes, contre le cauchemar annoncé. Mais le compte à rebours était enclenché.

— Combien de temps, pour que les insectes s’en prennent aux participants ?

— Quasiment tout de suite, s’ils sont introduits à même leurs vêtements.

Il suffit de connaître les points stratégiques pour atteindre les religieux visés.

— L'Evêque les connaît. Luc aussi. Luc… surtout. C'est lui qui était en charge du protocole, au Séminaire. Il sait, au siège près, où se trouvera chaque dignitaire ecclésiastique.

— Alors ils agiront en quelques secondes.

— Ils courent le risque d'être piqués, eux aussi…

— S'en foutent : ils sont vaccinés ! C'est tout l'enjeu du processus qu'ils ont visiblement mis en branle depuis des semaines : ils se sont inoculé des doses du virus, selon le procédé habituel de la vaccination graduelle, pour se protéger, le moment venu. Une bonne vieille mythridatisation. Ils ont effectué les expériences que Van Meyde et Fontana avaient mises au point il y a trente piges. Je vais même te dire : parmi toute l'assistance, ce sont les seuls qui ne vont courir aucun risque.

— Mais Luc et Moyon sont déjà infectés…

— C'est un dommage collatéral : leur vaccination a mal tourné. Fontana m'avait dit que leurs tests présentaient des taux de contamination bien supérieurs à la moyenne. Admettons que Van Meyde ait continué à travailler pour rendre ses souches plus résistantes, plus agressives encore, qu'à l'époque : il a pu atteindre un ratio d'un pour dix.

— Un pour dix quoi ?

— Un cas qui développe la maladie pour dix vaccinés. Il en a piqué vingt – les tarés de son Foyer – et deux ont plongé. Ce pauvre Luc, et ton connard d'Evêque – oui, pardon, je sais, c'est pas ton Evêque.

— Techniquement, si, ça l'est. S'ils sont tombés malades, ils peuvent guérir ?

— J'en sais rien, gamin. Seul Van Meyde le sait, maintenant qu'il a flingué son collègue. En tout cas, ça explique pourquoi Luc n'a pas voulu prendre le moindre traitement : il savait que les thérapeutiques classiques – notamment les antibiotiques – n'auraient aucune influence sur son mal. Ils

me l’ont endoctriné, ces fumiers…

Le froid de la nuit avait à présent enveloppé l’Alfa, dont l’habitacle était glacé. Seul le faisceau des phares brisait l’obscurité, et leur souffle, saccadé par l’extrême tension, se perdait au cœur de l’immense silence. Les flics n’arrivaient pas. Leur expliquer serait trop long.

— Démarre, Côme. On doit les retrouver nous-mêmes. Les empêcher d’agir. Les coincer avant votre raout en sous-sol. Les choper cette nuit.

— On ne sait pas où ils sont, Alain.

— Ils sont là où est la bagnole noire qu’on a croisée, celle de Van Meyde. C’est lui qu’il faut pister.

— Ça fait plus d’une demi-heure qu’il est parti d’ici…

— File-moi ton portable et démarre. Suis Toulouse.

— Qu’est-ce qui vous dit qu’il est à Toulouse ?

— Il n’y est pas. Mais c’est là qu’on va.

Côme obtempéra. Il n’avait rien d’autre à proposer. Il se sentait absolument vide, lessivé, sous le coup encore du malaise qui l’avait envahi au contact du corps de Fontana. Il prit son téléphone. Thierry n’avait pas appelé. Il n’avait probablement rien trouvé sur les anciennes résidences de Van Meyde. Il passa l’appareil à Duplant après l’avoir déverrouillé, et enclencha une vitesse. L’Alfa ronfla et quitta l’allée. En franchissant le portail, il ressentit comme une bouffée amère, à la pensée du vieux Professeur en virologie, qu’ils laissaient au silence éternel de sa baraque.

— Bonsoir, Madame Etcheverry. Le Docteur Duplant au téléphone. Non, le Docteur Du-plant. Oui, voilà. Écoutez, navré de vous appeler si tard, je me demandais comment vous alliez. Fort bien ? J’en suis ravi.

Côme doublait en sens inverse les pavillons plongés dans le sommeil. Il se sentait dans la peau d’un saumon remontant le cours d’une rivière en furie, se heurtant aux éléments, frappant les pierres, se cabrant aux reflux. Il allait au-devant de ceux qui voulaient sa peau, avec plusieurs longueurs de

retard sur eux. Un toubib à l'âge de la retraite et un Manurhin rouillé, contre une vingtaine de fondus, détenteurs d'un virus redoutable, et déterminés à le répandre au beau milieu d'une messe pour décimer la hiérarchie de l'Eglise chrétienne. Il était minuit, il traversait Balma, il ne savait pas où il allait. Il pensait être au bord de la rupture, mais n'avait pas la moindre idée de ce que pouvait être cette rupture.

— Et là, j'ai repensé à ce que vous m'aviez dit sur votre fille, celle qui travaille à Toulouse. C'est fascinant, dites-moi, maintenant que j'y repense. Les Douanes françaises, quelle belle administration, n'est-ce pas… Elle est en service, en ce moment ? Croyez-vous que je l'importunerais beaucoup si je l'appelais quelques instants ? Ah, vous êtes formidable. Non, non, dites-le moi, je retiendrai de tête.

Côme entendit Duplant marmonner quelques chiffres, remercier, raccrocher, et pianoter sans un mot.

— Mademoiselle Etcheverry ? Alain Duplant. Je connais votre maman, c'est elle qui m'a donné votre numéro de téléphone. J'ai besoin de vous. C'est extrêmement urgent. Je crois que vous êtes à votre poste de travail. Pourrais-je me permettre de passer vous voir maintenant ? Non, je suis très conscient que cela est totalement inhabituel, et vous contraint à déroger à quelques règles internes. Mais croyez bien que, si je pouvais attendre demain, je le ferais bien volontiers. Je ne peux pas. C'est très important, je vous expliquerai. Non, je suis médecin. Coordinateur médical du Congrès Œcuménique de Lourdes, pour être exact. Naturellement, j'agis dans ce cadre. Pardon, redites-moi l'adresse ? Fort bien, je vous remercie, Mademoiselle. Mon chauffeur et moi sommes là dans dix minutes.

Duplant replia le téléphone et dit simplement :

— On va à la Direction Régionale des Douanes Midi-Pyrénées. Zone Industrielle Larrieu. Au Central de Liaison Interservices.

* *
*

La Zone Industrielle ressemblait à une vaste cité fantôme, que toute trace de vie aurait désertée. Au détour d'un virage, émergeaient des blocs métalliques aux contours incertains. La nuit les rendait hostiles, vaguement menaçants, d'une compacité écrasante pour les quidams qui s'aventuraient dans cette excroissance urbaine.

Côme ne se serait jamais attendu à trouver là, au cœur de ces hangars spectraux, une antenne des services des Douanes. Il repéra les panneaux indicateurs qui signalaient sa présence, totems défraîchis où s'écrasaient les phares. Bientôt, ils atteignirent les grillages d'une enceinte qui ne ressemblait en rien aux autres lieux de la zone. Côme arrêta la voiture à même la route – ils n'avaient croisé absolument aucun véhicule. Une barrière était fermée, que les piétons pouvaient contourner. Ils s'engagèrent à l'intérieur de la parcelle. Le bâtiment cubique était flambant neuf, entièrement découpé de lamelles obliques de couleur crème. Il paraissait recouvert d'un gigantesque store, au travers duquel passaient des rayons lumineux en provenance des étages supérieurs. Seul cet édifice semblait éveillé, dans la torpeur languide de la Zone Industrielle.

Près d'un panonceau arborant le drapeau tricolore, Duplant appuya sur un interphone dont le renflement laissait deviner une caméra. Dans un grésillement, une voix féminine, au ton résolument pète-sec, se fit entendre.

— C'est vous qui venez pour le Congrès ?

— Absolument, Docteur Alain Duplant.

— C'est au second.

La porte se déverrouilla. Ils entrèrent et obliquèrent aussitôt vers un escalier situé au-delà d'une porte de secours, éclairé par le faisceau verdâtre d'un balisage de sécurité. Sur le deuxième palier, le battant s'était ouvert sur une silhouette à contre-jour. Poings fermés sur les hanches, sanglée dans un uniforme sombre, Mademoiselle Séverine Etcheverry les guettait d'un œil ouvertement perplexe. Elle était musculeuse et très brune, les cheveux coupés courts sur une peau laiteuse. Elle ouvrit les hostilités sans

bienveillance :

— Je vous préviens, Docteur, je ne peux pas vous aider. Mon service prend fin dans trente minutes, à une heure.

Puis elle dévisagea Côme sans gentillesse :

— C’est qui, lui ?

— Mon chauffeur.

Duplant grimpa les dernières marches, tendit la main à l’agent des Douanes avec une déférence que Côme supposait feinte. Mais le vieux toubib savait assouplir ses principes d’ancien anarchiste pour les besoins de la cause. Il fit mine d’ignorer la mise en garde, et attendit que leur hôte leur montre le chemin.

Ce qu’elle fit. Ils longèrent un couloir faiblement éclairé, au bout duquel sourdait un bourdonnement d’engins informatiques. Elle les fit pénétrer tous deux dans une salle circulaire et dépourvue d’éclairage, tapissée d’écrans de grande taille. Il y en avait une bonne vingtaine. Sur chacun d’entre eux, défilaient des images de trafic autoroutier, des rubans de véhicules devancés par l’éclat de leurs feux. Au centre de la pièce, un siège tournant reposait près d’une console bardée de boutons alignés, et qui comportait trois téléphones sophistiqués, tous reliés entre eux. Devant leurs regards interrogateurs, la fille Etcheverry décrypta l’endroit.

— C’est le central téléphonique du C.L.I. Vous êtes ici au sein de l’Unité en charge de la coordination des incidents recensés et suivis par les Douanes, en Midi-Pyrénées. Tous les appels de nos équipes convergent ici, et nous les mettons en contact avec les agents compétents en fonction des missions requises.

— Quelles sont ces missions ?, s’enquit Duplant d’une voix onctueuse.

— La sûreté, le contrôle, l’interception. Nous mobilisons les hommes en service et les affectons à telle ou telle intervention d’urgence. Le nœud gordien de la Douane toulousaine, si vous voulez, ajouta-t-elle en souriant malgré elle. Que veniez-vous faire, à l’origine ?

— Voilà, Mademoiselle : comme je vous l’ai dit, je suis en mission pour l’Eglise catholique, qui m’a fait l’honneur de me demander de superviser l’organisation sanitaire du Congrès de Lourdes. Tâche dont je me suis acquitté avec tout le sérieux qui convient, et avec l’aide de mon assistant, Côme.

— Je croyais que c’était votre chauffeur.

— Quelle polyvalence, n’est-ce pas, ces jeunes… Bref, dans l’exécution de mes fonctions, je suis confronté à une situation rarissime et hélas potentiellement tragique.

Côme observait le médecin, métamorphosé, ondulant dans la pénombre. Son visage était éclairé puis obscurci par les images aléatoires des écrans. Il jouait un numéro, semblable à un comédien en pleine pantomime. Le séminariste fut traversé d’une appréhension soudaine : emporté par son élan, Duplant n’allait tout de même pas commencer à expliquer à la fille de sa patiente la réalité de la situation, des assassins, des cathares, des illuminés.

— Voyez-vous, l’un des plus éminents Cardinaux de notre Eglise, qui doit y assister, est atteint d’une maladie incurable du foie. Ses jours sont comptés. Il se trouve que je suis parvenu à lui trouver un donneur compatible, pour réaliser une greffe. L’organe a été prélevé ce matin, à l’Hôpital de Toulouse, un cas inespéré, une chance sur dix mille. Nous avons fait tout le nécessaire, l’Archevêque est…

— Vous avez dit un Cardinal.

— Mais oui… Précisément, il est si important qu’il fait les deux. Je disais donc, il est en ce moment même au bloc opératoire d’une clinique de Tarbes, en pleine asepsie, afin de recevoir l’organe sain.

— Et alors ?

C’est Séverine Etcheverry qui avait posé la question, mais elle brûlait les lèvres de Côme.

— Alors, Mademoiselle, le véhicule dans lequel nous avions installé le coffret contenant le foie a fait l’objet d’une terrible méprise. L’époux du

chirurgien l’a malencontreusement emprunté et a pris la route, en ignorant que l’organe se trouvait dans le coffre. C’est un cas d’urgence extrême, il ne nous reste que quelques heures pour procéder à la transplantation. Passé ce délai, le Cardinal-Archevêque mourra sur la table d’opération, et le Congrès tout entier sera placé sous le signe du deuil le plus funeste.

Côme croyait rêver éveillé. Duplant était en train, pour dissimuler leurs tribulations, de débiter des sornettes moins crédibles encore. L’histoire du vieux Cardinal mourant, du foie oublié à l’arrière d’une bagnole, du Congrès endeuillé, c’était à dormir debout. Ils allaient se faire jeter manu militari en deux temps trois mouvements.

Mais Côme était bien obligé d’admettre l’audace du toubib. Pister la berline en se servant des dispositifs des Douanes. Gonflé, comme baroud. Débile, mais gonflé.

Dans le silence, les écrans continuaient d’osciller, saccadant leurs images d’autoroutes obscures. Contre toute attente, la fille Etcheverry semblait hésiter. Etait-ce le ton misérabiliste de Duplant, son air de chien battu aux cheveux hirsutes, ou l’occasion de servir une cause religieuse – quitte à transiger avec ses règles professionnelles ? Elle s’approcha légèrement de la console, fixa le médecin comme si elle ne comprenait pas ce qu’il attendait d’elle.

— Qu’est-ce que j’y peux, moi ?

— Le conducteur n’a pas pris son téléphone portable, il est injoignable. Nous devons retrouver et intercepter son véhicule dans les meilleurs délais. Je sais que vous disposez des outils pour le tracer.

— Je n’ai absolument pas le droit de faire ça, vous savez.

— Et moi je n’ai pas le droit de ne pas vous le demander. C’est un cas de force majeure, un fait du prince. La vie d’un homme de foi, Mademoiselle, rien de moins.

— Vingt minutes. Pas plus. Le temps du repérage par notre Direction Régionale. À moins cinq, vous décampez.

Elle empoigna le siège, le fit pivoter, actionna une petite lampe située au sommet de la console. Elle se mit à alors à manipuler des boutons et des manettes, décrocha un téléphone. À sa gauche, Côme contemplait le visage de Duplant, qui ne parvenait pas à contenir son sourire. Un garnement content de sa farce.

— Allô, c'est Etcheverry, C.L.I. Toulouse, pour la D.R.D. Demande de géolocalisation d'un véhicule.

Mettant la main sur le combiné, elle interrogea Duplant sur les informations d'usage.

— Dernière localisation ?

— Balma. Rue des thuyas.

— Heure ?

— Un bon vingt-trois heures.

— Type de véhicule ?

Duplant se tourna vers Côme, qui n'avait pas encore ouvert la bouche.

— 4x4 noir, vitres fumées, phares blancs.

— Numéro d'immatriculation ?

— Ah, nous ne le connaissons pas, mademoiselle, n'y a-t-il pas moyen de…

— 478 YF 65.

L'agent des Douanes répéta les informations d'un ton mécanique. Côme faillit se démettre le cou en se tordant vers Duplant. D'où le médecin tenait-il ce numéro de plaque ? Depuis quand le connaissait-il ? Tout l'équilibre de la pièce fut en balance, l'espace d'un instant. Duplant surprit le regard effaré de Côme. Il haussa les épaules, cligna de l'œil.

— La mémoire des chiffres, gamin, je n'y peux rien. J'ai toujours été comme ça. C'est plus fort que moi, dès que je vois un numéro, je le retiens.

Téléphone, date de naissance, formule chimique. Plaque minéralogique. Ça m’a aidé, en médecine, tu sais.

— Mais à Balma…

— Quand on l’a croisée, au rond-point, tes phares ont éclairé sa plaque. Il n’y avait aucun autre chiffre à l’horizon. J’ai dû lire le numéro, je l’ai retenu inconsciemment. 478 YF 65.

— Ils l’ont.

Duplant et Côme se précipitèrent vers l’un des écrans, qu’elle désignait du doigt. Côme fut transpercé d’un arc électrique en apercevant, masse sombre sur l’asphalte noir, le tout-terrain de Van Meyde, s’immobilisant sous les réverbères d’une barrière de péage.

— Il a pris l’A64. Le péage de Muret à 23h28. Celui de Roquefort-sur-Garonne à 23h53.

Elle s’arrêta un instant, pensive. Les téléviseurs de surveillance crépitaient comme des sarments incandescents.

— Il bombarde, le mari du chirurgien.

— Et après, Mademoiselle ?

Séverine Etcheverry questionna de nouveau son interlocuteur de la D.R.D. Enfin, elle désigna l’écran, qui montrait, en image brouillonnes, le 4x4 baissant sa vitre et introduisant un ticket dans une borne, puis une carte bancaire.

— Minuit onze. Après Saint-Gaudens. La sortie 16.

— Merde…

Côme vacilla brièvement, puis se reprit. Ce n’était pas le moment. Sur l’écran, la berline avait démarré à toute allure, laissant derrière elle la barrière se refermer très lentement sur le néant.

— C’est quoi, gamin ?

— La sortie 16. C’est ma sortie. Celle de Lannemezan. D’Arreau.

— Et alors ?

— C’est là qu’il m’a coincé. Il va vers la Route des Lacs. Il connaît le terrain, c’est chez lui. C’est chez nous. *Il va à Saint-Lary*.

— De quoi parlez-vous ? Qui vous a coincé où ? Qu’est-ce que ça veut dire ?

— Une vieille histoire, Mademoiselle, rien de grave. Tant que vous y êtes, vous pouvez vérifier à qui appartient à la voiture ?

— Vous venez de me dire que c’était celle du chirurgien.

— Je voudrais en être sûr, comprenez. Des fois qu’elle ait été volée.

Séverine Etcheverry le regarda d’un air affligé. Mais elle avait décidé de jouer le jeu. Elle entra les données sur l’un des ordinateurs connectés à un fichier spécifique, dont l’intitulé, Système d’Immatriculation des Véhicules, s’affichait en lettres imposantes. La réponse s’afficha aussitôt.

— Audi. Immatriculée en 2001, au nom de Claude Robert, demeurant à Lourdes, Cité Saint-Pierre. Le véhicule n’a pas été déclaré volé. C’est bien lui que vous cherchez ?

— Oui, d’un sens.

— De toute façon, il est moins cinq. J’espère vous avoir été utile. Sortez, à présent. Vous n’êtes jamais venus ici, nous sommes bien d’accord ?

— Tout à fait, Mademoiselle. À charge pour nous d’intercepter à présent ce foie si précieux dont…

— Arrêtez votre baratin. Il n’y a pas plus de foie malade que de beurre en branche. Mais ma mère vous vénère, Docteur Duplant. Vous la remercierez, elle. Et vous la secouerez. C’est grâce à vous qu’elle tient encore debout. Bon retour. Je ne vous raccompagne pas.

Quelques instants plus tard, ils recevaient en plein visage une bourrasque

d’air glacial. Ils remontèrent dans l’Alfa, noyée dans la mélasse de la nuit industrielle. Côme mit le contact, murmura de nouveau : « Il va à Saint-Lary… ». C’était pour lui une évidence. C’est de là que Van Meyde était venu le cueillir, l’autre soir, montrant une connaissance et une maîtrise parfaites des lacets et des recoins. S’il avait trouvé un refuge pour ses brebis infectées, c’était quelque part dans cette vallée, entre Arreau et Bielsa.

L’autre confirmation du soir était celle du propriétaire de la berline. Claude Robert, prêtre de son état. Comment avait-il réussi à faire inscrire ce nom sur le certificat d’immatriculation, alors que ce n’était pas celui de son état civil ? Il était possible que le virologue se soit fait fabriquer de faux papiers, sous sa nouvelle identité, après son appel mystique. Une autre question était celle du prix de la voiture, qui devait être extrêmement élevé. D’où le curé, nanti au mieux du pécule que devait lui allouer la Communauté du Très-Haut, s’était-il payé une Audi luxueuse, quelques années plus tôt ? Côme songea à une fortune qu’il se serait constituée, du temps qu’il officiait comme chercheur à Toulouse. Après tout, Fontana, même s’il avait exercé plus longtemps, disposait d’une maison somptueuse aux abords d’une grande métropole. Ou alors Van Meyde s’était accaparé une partie des ressources de ses fidèles du Foyer des Âmes Pures. Une extorsion de fonds, consentie peut-être, ou tenue pour volontaire par des résidents dévoués corps et – forcément – âmes.

L’Alfa zébrait dans la nuit anthracite. Les pensées de Côme mitraillaient, et un réflexe l’avait remis d’emblée vers la rocade toulousaine, à la recherche de la sortie qui le ramenait vers ses Pyrénées. C’est là que tout convergeait, il n’y avait aucune alternative : il retournait à Saint-Lary. Il avait à nouveau rendez-vous avec Van Meyde, là-haut, mais cette fois c’est lui qui ferait la surprise. S’avisant que son chauffeur quittait les faubourgs de la Ville Rose, Duplant intervint :

— Gamin, je sais que tu retournes vers là-bas, mais pas moi. Fais un crochet, s’il te plaît. Pose-moi au CHU.

Côme accusa le coup. Le toubib le laissait finir le boulot tout seul. Il choisit de respecter sa décision, et chercha sa direction. Toulouse était

plongée dans la noirceur la plus irrespirable. Il devait froncer les sourcils, plisser son visage tout entier, pour parvenir à distinguer les lettres sur les panneaux. La fatigue accumulée, le choc du cadavre de Fontana, la douleur sourde de ses membres, tout se liguait. Il s'astreignait à lutter contre l'engourdissement, le découragement – l'abandon. Il fallait tenir, quelques heures encore. Court-circuiter les Âmes Pures, dont il connaissait désormais les noms, les plans et la position approximative. Ce serait donc sans Duplant.

— Mais… votre voiture est à Tarbes…

— Ça me fait une belle jambe ! Le chrono tourne, et sacrément vite, alors toi tu courses le taré, et moi je lance l'alerte. Nils Van Meyde, le fiston, est virologue lui aussi. Il est de garde ce week-end, il sera dans les parages. Je vais lui expliquer. Et on va appeler ce gars-là.

Duplant tenait à la main une carte de visite cornée, portant l'emblème de l'Institut Pasteur.

— C'est le contact que Fontana m'avait donné, ce matin. Après, ils me croient ou ils ne me croient pas, et tout reposera sur tes épaules. Alors tu fais gaffe, garçon, tu sais qu'ils t'attendent. Et qu'ils n'hésitent pas à flinguer. Promets-moi de tirer le premier. Tu m'entends ?

La voix de Duplant avait soudain pris une intonation inquiétante, semblable à une ligne de faille. Les derniers mots avaient été déformés par une pointe aiguë. Côme, qui avait fait le tour complet d'un rond-point pour se remettre sur le chemin du Centre Hospitalier, sentit que quelque chose basculait chez son compère. Il ne réagit pas, repéra les croix rouges qui indiquaient le CHU sur les panneaux.

— Oh, gamin, tu me promets ? Sinon je te laisse pas aller.

Cette fois, le ton de Duplant laissait transpirer une panique. Il avait saisi le bras de Côme, et le serrait avec poigne. Côme obliqua légèrement la tête pour apercevoir le médecin. Dans l'éclairage indirect d'un réverbère désaxé, il était devenu très pâle, et ses joues s'étaient subitement creusées. On eût dit qu'il allait se mettre à pleurer. Côme prit alors conscience qu'il ne savait

rien, ou presque, du vieux bonhomme qui l'accompagnait depuis plusieurs jours. Pour lui, l'histoire du toubib commençait à Mirepoix, une semaine plus tôt, et s'étirait le long d'abominables événements, qui les avaient tous deux menés en ce soir glacial, dans la banlieue toulousaine.

Qui était ce type, au fond ? Côme avait choisi de s'en remettre à lui sur la seule affection qu'ils éprouvaient l'un et l'autre pour Luc. Le médecin l'avait aidé à progresser, l'avait abrité, protégé, assisté, sans lui faire défaut. Mais il ignorait tout de lui, si ce n'est qu'il vivait seul et armé dans un pavillon tranquille de Mirepoix, où il semblait consacrer son attention, son cœur – sa vie – à ses patients. Côme sentit ses mains trembler sur le volant. Il ne répondait toujours pas à Duplant. La supplique du toubib, incongrue et violente, brisait toute retenue. Il ne fallut pas dix secondes à Duplant pour s'en rendre compte.

— Je sais ce que tu penses, garçon. Alors c'est con, sans doute, mais je tiens à toi. Comme je tenais à Luc. Promets que tu tireras avant eux. Je veux pas te ramasser comme on a ramassé le Professeur.

— Je veux bien promettre tout ce que vous voulez, mais je ne me suis jamais servi de votre bidule.

— Je t'ai expliqué, bon sang de bois ! C'est simplissime !

— D'où il vous vient, ce flingue, Alain ?

Silence. Côme continua à rouler, l'Hôpital ne devait plus être très loin. Il avait compris que la réponse ne serait pas courte. Il était près d'une heure et demie, et la nuit plongeait dans un froid plus insaisissable encore. Duplant semblait avoir cessé de respirer, ne faisait plus aucun mouvement. Il s'était tassé contre son siège, et seuls jaillissaient des éclats de reflets sur ses montures d'écaille, et dans la broussaille d'argent de ses cheveux, qui paraissaient parcourus d'étincelles au passage des éclairages publics.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé, Alain ? Vous l'avez depuis quand ?

Soudain, un filet de voix émergea de sa place. Ce n'était plus le ton bravache et botteur de culs que Côme connaissait au toubib. C'était une

plainte suintée, soufflée à crève-cœur. C'était l'écho d'une douleur qui s'avivait une nouvelle fois.

— J'avais vingt-deux ans. Ton âge, à peu de chose près. Je voulais être médecin, je l'avais toujours désiré. J'ai entamé mes études à la Sorbonne. À seize ans tout juste. J'étais doué Mais à cette époque, il fallait passer par le service militaire. Comme tous les minots de ma classe d'âge, j'ai été appelé en Algérie, en 58. J'ai servi dix-huit mois. Les dix-huit mois où toute ma vie s'est jouée. J'ai été affecté à des zones où la guerre n'était pas quotidienne, mais larvée. Mon unité était au contact des populations locales, des paysans, travailleurs, de braves gens. Lorsque j'ai terminé mon service, j'ai décidé de rester là-bas, et j'ai poursuivi mes humanités à la Faculté mixte de médecine et de pharmacie d'Alger. Dès que je le pouvais, je retournais dans les zones que j'avais fréquentées, du côté de Tlemcen. Une ville somptueuse, brodée d'art mauresque. J'ai fini par planifier de m'y installer, dès l'obtention de mon diplôme. Je fréquentais les populations locales. Je m'y rendais chaque dimanche, avec ma fiancée, la fille d'un bourgeois algérois, un français. J'y rencontrais les locaux, les fellaghas, des paysans. Ils me demandaient de les soigner, de faire des consultations. J'avais beau leur expliquer que je n'avais même pas fini mes études, que je ne savais pas faire un diagnostic, rien à faire : ils défilaient devant le petit hôtel où nous descendions, un rez-de-jardin en marge des champs. Au bout d'un moment, je me suis retrouvé dans le collimateur des forces françaises qui occupaient la zone. Qui maintenaient l'ordre, comme elles disaient. Ordre mon cul. Y avait aucun souci, dans le coin. Mais ils ont commencé à me regarder de travers, à me faire des histoires avec l'hôtelier, qui rechignait à nous accueillir parce que les soldats venaient le questionner à chaque fois que nous repartions. Un jour, un caporal, je crois, est venu m'expliquer que je ne devais pas soigner les fellaghas, qu'ils étaient dangereux, que certains d'entre eux étaient des terroristes. J't'en fous, oui, des types courageux, discrets, qui s'inquiétaient quand leurs mômes avaient la fièvre, comme tout le monde. Je l'ai envoyé chier, quelque chose de beau. Le dimanche suivant…

Duplant s'interrompit. Sa voix semblait résonner du fond d'un gouffre. Il prit une inspiration du coin des lèvres, faillit recommencer. Rien ne sortit. Comme s'il butait sur les mots, si les parois de sa mémoire se dérobaient à

son souvenir. Enfin, dans un effort qui parut surhumain, il acheva le récit du tournant d'une existence. La sienne.

— … Nous sommes revenus dans l'hôtel. Près de Tlemcen. À la réception, il y avait un message pour moi. Je devais aller au village, l'un des vieillards dont je m'occupais était très malade. J'ai pris ma valise, emprunté un vélo au taulier, et je suis parti comme ça. Il faisait très chaud. Je suis arrivé en nage, et tout de suite je suis tombé sur le vieux, qui s'est marré en me voyant. Il se portait comme un charme. On ne m'avait pas demandé. J'ai fait demi-tour, contrarié. Je suis revenu à l'hôtel. J'ai laissé le vélo contre la haie, je suis rentré dans le petit jardin, j'ai poussé la baie vitrée. Et je l'ai vue de suite, dès que j'ai passé la tête. Elle était à terre, à plat dos. Dans une mare de sang. Je me suis jeté sur elle, mais elle ne bougeait pas. C'est alors que j'ai vu son visage. *Elle avait deux sourires*. Ses deux joues étaient lacérées de part et d'autre de ses lèvres, jusqu'aux maxillaires, et s'ouvraient sur ses gencives, ses dents, qui étaient rouges de sang. Et son cou était tranché net, sous le menton. Deux sourires parfaitement parallèles, presque superposables… Elle ne saignait même plus. Tout était terminé depuis longtemps. Je me suis relevé, couvert de sang, j'ai marché jusqu'à la réception, comme un automate, incapable de dire un seul mot.

Côme avait bloqué sa voiture au pied du CHU. Duplant ne s'était même pas rendu compte qu'ils étaient arrivés. Il parlait sur un fil. L'air était glacial dans l'habitacle. Côme n'osait plus bouger. Il ne lâchait pas le volant.

— Le réceptionniste a juré n'avoir vu personne. Les policiers sont venus. Ils m'ont pris les empreintes, ces salopards. Le père de Mado est venu, aussi. Ils ont fini par nous dire que c'était un des jeunes hommes que je soignais, qui faisait partie du F.L.N., qui avait fait cela et qui était ensuite entré dans la clandestinité. Par haine des colons, ils ont dit, ces enflures. Ils nous ont promis de le traquer et de le saigner à son tour. Je savais que ce n'était pas lui. J'ai rien dit. Mon beau-père m'a tenu pour responsable de la mort de Mado, parce que j'avais fréquenté les fellaghas. J'ai rien dit non plus. Je suis rentré à Alger. Là, un ami de la Faculté m'a procuré un flingue. Le Manurhin. Dernier cri, à l'époque. Il m'a montré comment m'en servir. Je suis retourné à Tlemcen. Une dernière fois. Je suis allé dans un bar dont

je connaissais les habitués. J’ai retrouvé le caporal. Je lui ai payé à boire, encore, et encore, en lui disant que c’était pour le remercier de m’avoir mis en garde malgré tout. Quand il a été complètement saoul, je l’ai emmené sur un terrain vague. Avant qu’il ne comprenne ce qui se passait, je lui ai collé une balle dans le genou. En plein milieu de la rotule, ça fait plein d’éclis. Il a braillé comme un porc. Lui ai collé deux trois coups de crosse. Et je lui ai demandé de me dire la vérité. Sans quoi je le descendais sur place. Je l’aurais fait, crois-moi.

Côme avait la sensation que son cœur avait déserté sa poitrine, et palpitait dans ses entrailles. Le récit de Duplant, saccadé, sordide, lui soulevait les tripes.

— Il m’a raconté. C’est un de ses gars qui avait fait le coup. Un jeune appelé complètement barge. Qui supportait pas de me voir venir en aide aux autochtones, depuis qu’un de ses collègues s’était fait trancher les couilles par des rebelles. Il s’était monté le bourrichon tout seul, il voulait ma peau. C’est pour ça que le caporal était venu me trouver : il avait peur que son gars pète les plombs et me descende. Le bidasse a fait pire. Il a imaginé le coup du message. Il a égorgé Mado, ce fumier. Il savait pas qu’elle était enceinte. Y’a que moi qui savais, d’ailleurs. Quand on l’a prévenu, le caporal a pigé, mais il a couvert son mec. Il a laissé accuser le garçon du F.L.N. La semaine d’après, il a monté une opération spéciale contre des terroristes, comme il disait, des gars du coin, quoi. Et il a envoyé le bidasse en première ligne, à l’assaut, à découvert. Tout seul. À la boucherie. À la première salve, le type est tombé. Alors il a ordonné aux autres de le laisser là et de se replier. Voilà. Je l’ai relevé, traîné au bord d’une route où des convois de l’armée devaient passer. Je suis rentré à Alger. J’ai gardé le Manurhin. J’ai pris le bateau la semaine suivante pour la métropole. J’ai failli sauter du pont dix fois, cent fois. J’ai débarqué à Marseille, je ne connaissais personne. J’avais rompu les liens avec ma famille à Paris. J’ai pris un train, gare Saint-Charles, puis un deuxième. Au pif. J’ai atterri à Toulouse. Je suis allé m’inscrire à la Faculté, presque par réflexe. J’ai cherché une piaule. J’étais un mort-vivant, à cette époque-là, tu comprends. J’avais pas un radis, en plus. Je me suis retrouvé à partager un studio avec un gamin qui voulait à tout prix faire les Beaux-Arts. Ce gars a compris que

je tournais pas rond. Il ne m’a rien demandé. Mais il m’a fait sortir, à Toulouse. Il m’a conduit aux cours. Il m’a présenté ses amis. Il m’a amené tous les week-ends chez ses parents. Des immigrés polonais, installés à Mirepoix.

— Krystof Kasperek…

— Ouais. Il m’a sauvé la vie, ce con. Il m’a considéré comme son frère. Et moi aussi. Il a foiré les Beaux-Arts, il était nul en dessin. Il est revenu tenir le petit commerce de ses parents, à Mirepoix. Dès que j’ai eu mon diplôme, je suis allé m’y installer. Il a rencontré Geneviève. Ils se sont mariés. J’étais leur témoin. Et Luc est arrivé. Son fils. Comme si c’était le mien. Moi j’avais tiré un trait définitif là-dessus après la mort de Mado, et du nôtre. J’ai vu grandir Luc, presque chaque jour. Il a été l’une de mes raisons de vivre. Le reste, ç’a été mes patients. Comme ceux de Tlemcen, qui ne m’avaient jamais trahi. La politique, aussi, un peu. 68. Le Larzac. Tout ce qui pouvait emmerder l’Etat. Les flics. Et l’Ordre des Médecins. C’est tout. Rien n’a bougé, presque, depuis cette époque. Rien d’important. Jusqu’à la semaine dernière. La disparition de Luc. Ton arrivée. Le Manurhin.

Duplant se tut. L’histoire, son histoire, se terminait ainsi. Celle d’une vie façonnée par la mort. Privée de deux êtres, continuant à exister par procuration. Dans l’amour filial du fils d’un autre, dans le dévouement du toubib, dans l’exécration de toute forme d’autorité. Sous le néon bleuté de l’entrée des urgences, Duplant, exsangue, tremblant, ressemblait à une créature jaillie de l’au-delà.

La portière qui s’ouvrit fit s’engouffrer un souffle polaire dans l’Alfa. Duplant décrocha sa ceinture, se déplia doucement.

— Je vous le promets, dit Côme.

— J’espère bien, répondit Duplant sans se retourner.

* *
*

La fatigue l’avait littéralement happé.

À trois heures, il entamait sa remontée sinueuse vers Saint-Lary. Son corps était une gangue hagarde, parcourue de souffrances lancinantes, anesthésiée par le manque de sommeil et le ressac des émotions. Chacun de ses gestes était alenti. Il avait l’impression d’être enveloppé d’ouate. Enivré par une liqueur à diffusion lente, qui parcourait le réseau de ses artères pour s’instiller dans ses membres, dans son cerveau, les engourdir, les paralyser. Toutes ses chairs s’ankylosaient au fil des kilomètres.

À chaque virage, il sentait ses paupières s’affaisser, et devait lutter sans cesse pour les tenir ouvertes. Les pointillés blancs se dérobaient, le bitume se confondait au ravin, dans l’obscurité totale où baignait la montagne. Le temps d’une ligne droite, il empoignait ses joues, serrait de toutes ses forces. La pression, et la douleur vive, lui injectaient chaque fois une once d’adrénaline. Le faisaient tenir jusqu’à la borne suivante. Il roulait à l’instinct, à l’habitude, au radar. La radio tournait au volume maximal, calée sur une station locale qui consacrait ses samedis soir au rock alternatif. Il se savait à la merci du moindre endormissement, dans ces dédales qui n’autorisent aucun micro-sommeil.

En réalité, seul un réflexe de survie le maintenait encore en éveil. Pour combattre le néant qui l’aspirait, il se forçait à récapituler dans les moindres détails l’entreprise qu’il avait mise au jour. Il ressassait la somme d’informations glanées, arrachées parfois, au fil de ses recherches, et tentait une nouvelle fois de comprendre la logique insensée qui irriguait les Âmes Pures. D’en reconstituer la chronologie, malgré ses zones d’ombre. D’en prédire les desseins.

L’hypothèse la plus probable était que le commencement remontait aux années 1950. Un jeune séminariste tarnais à l’intelligence hors norme, féru de théologie, part l’étudier au Vatican. De retour, il se distingue parmi ses pairs. Il est destiné à une ascension ecclésiastique fulgurante, appelé à occuper de hautes fonctions. Mais ses encadrants décèlent chez lui un discours ambivalent, qui s’écarte peu à peu des dogmes de l’Eglise. De quoi

s’agit-il exactement ? Probablement d’une théorie qui réhabilite d’une certaine manière les hérétiques albigeois, leur foi – qu’ils disaient conforme aux enseignements du Christ. Il prône leur aspiration exclusivement spirituelle, leur quête de la pureté. À quel moment le jeune Théodule Dintrans se met-il à épouser leurs thèses, et quel en est l’élément déclencheur ? Côme n’en savait rien. Toujours est-il que le théologien se place dès lors en marge de l’Eglise, et n’y occupera aucun siège épiscopal. En revanche, par la grâce d’une étonnante mansuétude, il devient le professeur de théologie du Séminaire de Tarbes, l’un des plus renommés du Sud de la France. Il y enseignera pendant près de cinquante ans sans discontinuer.

C’est sans doute depuis ce poste qu’il observe et jauge, au fil des générations, les meilleurs éléments, et opère parmi eux une sélection. Un pressentiment : ses critères ne sont pas uniquement l’intelligence ni la piété, encore moins le goût de la théologie. L’enseignant repère plus vraisemblablement les séminaristes les plus sensibles, les plus fragiles ou les plus sujets au mysticisme. Patiemment, il doit chercher à rallier un certain nombre d’entre eux à ses vues déviantes. À partir de quelle époque, et combien ? Parmi ceux-ci se trouve Robbert Van Meyde, virologue précoce et génial en plein délire mystique, entré au Séminaire à plus de trente-sept ans, avec déjà une femme et un enfant à son actif. Dintrans devient son accompagnateur spirituel, le guide lentement vers ses doctrines. Van Meyde est incroyablement charismatique, il peut entraîner à sa suite toute une frange d’un mouvement religieux. Il change son nom, suit le parcours habituel des abbés en rodage, en rejoignant d’abord Saint-Lary-Soulan. Est-ce par l’intercession de Dintrans qu’il intègre la Communauté du Très-Haut, puis prend la tête de la Maison Saint-Pierre de Lourdes ? Aussitôt, il la renomme Foyer des Âmes Pures, allégeance originelle de son cénacle aux lubies cathares.

Un virage plus serré que les autres. Côme le connaissait, pourtant. Il donna un coup de volant, rectifia la trajectoire. Sa nuque était plombée, son regard vacillait d’un bord à l’autre de la route. Son être entier dodelinait, à la lisière entre éveil et effondrement. Se raccrocher à son enquête comme à une branche vermoulue, la dernière avant le gouffre.

L’un des congénères de Van Meyde au Séminaire de Tarbes suit le même parcours : le jeune Michel Moyon, élève d’exception, qui fait probablement preuve d’une aptitude hors du commun pour la théologie. Lui aussi tombe sous la coupe de Dintrans, qui doit déceler une perméabilité du garçon à ses théories. Ariégeois, terre d’élection des hérétiques, c’est celui qui laisse le plus transparaître ses failles. L’annotateur des carnets du Séminaire lui attribue dès sa sortie le nom de « parfait », celui des dignitaires cathares. Moyon connaîtra pourtant une carrière brillante, à la différence de son mentor – et grâce à lui ? Il deviendra le plus jeune évêque de France, et sera placé à la tête de l’Evêché le plus exposé du pays, celui de Lourdes. Entre-temps, Moyon est un membre à part entière du Foyer animé par Van Meyde. Comme une quinzaine d’autres croyants, il en devient un permanent. Qui sont les autres ? D’où sortent-ils ? Comment sont-ils sélectionnés ? Il est évident que le dessein suivi par le Berger et Dintrans implique de ne retenir que des éléments à la fois influençables, malléables, et dotés d’une volonté sans faille, d’un esprit de sacrifice inébranlable. Des perles rares. Où les dégotent-ils ? Pourquoi ces quinze-là, parmi la nuée de catholiques à l’esprit tourmenté, en quête d’une autre vérité, enclins à tous les zèles ? Une seule certitude : Moyon embrigade Geneviève Kasperek à son réveil du coma, jouant sur le ressort inégalable du miracle irrationnel, de la résurrection. Une proie facile. Comme a dû l’être Luc, le dernier en date, au profil idéal, supérieurement intelligent, baigné d’une foi ardente, accompagné par Dintrans. Et la promesse de revoir sa mère, tenue pour morte, aura balayé ses éventuelles réticences. Comment le lui ont-ils annoncé, et comment a-t-il réagi ? L’impact a dû être d’une violence extrême. Les crevards.

En doublant le pont d’Arreau, Côme se remémora, claquant comme un coup de lasso, l’image des phares blancs aveuglant son rétroviseur. Il revivait, imprimée dans ses rétines autant que dans ses viscères, l’angoisse du halo qui se rapprochait. Qui cherchait à l’embrocher, à le faire basculer vers le vide. Ce souvenir le redressa comme un ressort. Une partie de sa torpeur s’estompa et fit place à une sueur glaciale qui prit naissance à l’orée de sa nuque, longea l’échine, se perdit sur le canon du Manurhin planté dans sa ceinture. C’était Van Meyde qui conduisait le bolide, cela ne faisait plus de doute. L’ancien professeur l’avait épié, à Saint-Lary, vu sortir du

presbytère, se promener au marché nocturne. Lui avait emboîté le pas, dès les premiers lacets de la Route des Lacs noyée sous l'orage. Pour avoir sa peau. Le même homme venait d'abattre à bout portant son ancien binôme. Le Père Robert avait-il d'autres cadavres sur ce qui lui tenait lieu de conscience ? Côme avait la conviction profonde que ce n'était pas lui qui avait étranglé Marthe, mais bien Dintrans. La Sœur n'avait aucune raison de connaître personnellement le Berger des Âmes Pures, et ne lui aurait jamais permis l'accès au Séminaire à cette heure tardive. En revanche, la déférence qu'elle vouait à Dintrans, leur proximité ancienne, avaient aboli toute vigilance chez elle. La surprise et la force brute de Dintrans, avaient fait le reste. Et Yoland était en taule pour une atrocité qu'il aurait été incapable de commettre. Une onde de violence pure, de pulsion destructrice, le submergea. Mais chaque chose en son temps. Retrouver Van Meyde, d'abord, et Dintrans, les tenir au bout du canon, leur faire cracher leurs dents. Les retrouver, mais sans savoir où les chercher.

Avec un seul point de mire : Saint-Lary.

Au fond, tout devait se terminer ici.

C'est ce qu'il avait pressenti, éprouvé, de façon de plus en plus évidente au fil des jours passés. Le nœud n'était ni à Tarbes, ni à Lourdes. Il était à Saint-Lary. Chez lui. Au creux de sa terre. De sa vie. Dans les limbes de sa propre histoire.

Dans cette récapitulation minutieuse, à présent tout lui paraissait s'enchaîner presque naturellement. Chaque zone d'ombre, s'affaissait comme un domino pour se relier au maillon suivant. L'attitude de Luc, notamment, devenait limpide sous ce faisceau : sa résignation face à la souffrance, son obstination à ne pas guérir, son refus d'être déchargé des tâches protocolaires pour la célébration œcuménique. Tout cela participait du plan de ses acolytes, où Luc jouait un rôle crucial pour le placement – le ciblage, sans doute – des religieux visés par les insectes infectés. Comment avait-il pu être aveugle à ce point ? Lui qui ne cessait de blâmer Maxence de vivre sous influence, avait été infoutu de s'apercevoir que son presque frère était, bien plus encore que l'illuminé du bocage, tombé sous la coupe

déréglée d’un ramassis d’assassins.

Soudain, Côme ressentit un vertige intense, comme une plongée abrupte dans un terrifiant abysse. Une pensée absurde se dessinait en lui. Prenait corps, jusqu’à l’envahir irrémédiablement… Et lui ? Et s’il était plus qu’un spectateur, plus qu’une cible même ? S’il faisait partie intégrante du plan des Lourdais ? Ses mains se crispèrent à faire saillir les tendons, sourdre les veines comme des serpents bleutés. L’Alfa fit une embardée, éjecta une rafale de gravillons. Ses sensations s’entrechoquaient. L’hypothèse, à la faveur des ombres, à l’orée de sa conscience, s’épaississait tel un cauchemar. L’intuition se fit certitude. Ce n’est pas lui qui tournait autour de cette affaire. *C’est elle qui tournait autour de lui*. Il en était un personnage à part entière. Il l’avait toujours été. Quelle était sa place ? Quel rôle occupait-il dans l’ordonnancement du complot des Âmes Pures ?

Une goutte de transpiration glacée s’arracha à son cou pour lécher ses vertèbres. Il y avait quelque chose de plus intime, d’inéluctablement personnel, qui le reliait à ces crimes. Son implication dans la recherche de Luc, puis sa quête de la vérité, pouvaient-ils n’être que des maillons du plan des Âmes Pures ? Les découvertes qu’il avait faites, l’arme qu’il promenait, la route qu’il faisait, en ce moment même, vers son lieu de naissance étaient-elles ourdies par l’un de ces esprits malades ? Plus vraisemblablement, c’est un événement du passé – de *son* passé – qui le rattachait à eux. Lequel ? Cela avait-il trait à sa famille, à la lignée De Bourdière, aux engagements de Catherine ?

Une nouvelle fois, ses certitudes volaient en éclats. Il rassembla toute sa force pour respirer, et s’enjoindre au calme. Il n’avait plus, pour repères, que l’asphalte irrégulier de la route et les contours luminescents de ses montagnes. Son dernier paradigme résidait là, dans la force minérale des Pyrénées. Tout allait s’y dénouer, dans les heures à venir. Restait à savoir de quelle manière.

Il dépassa l’avenue centrale, les campings étaient déserts, éclairés de loin en loin par quelques ampoules crues à travers les futaies.

À trois heures du matin, un samedi soir, Saint-Lary Soulan dormait

profondément. Ville de thermes et de randonneurs, la cité sans pouls ronronnait dans son écrin, hors des périodes touristiques. N'était le marché nocturne, on n'y recensait aucune animation notoire, et les bars de nuit n'étaient peuplés que des derniers ivrognes que l'on ne parvenait pas à chasser. C'est dans ces ruelles ensommeillées que Côme roulait à faible allure. Une maison, parmi toutes les autres, demeurait vivante à cette heure indue. Il avait le choix entre trois ou quatre adresses. Il commença par la plus proche, et bifurqua dans l'un des premiers lotissements qui marquaient l'entrée de la ville. Vers sa maison. À cent mètres, il sut que ce n'était pas la bonne, tant il avait appris à ressentir les vibrations de la baraque. Il n'y avait personne.

Il reprit la route en sens inverse, et, contournant le rond-point qui faisait face à l'église Saint-Bertrand, se dirigea vers le centre thermal. Des immeubles cossus le bordaient. Il ralentit sa course à hauteur de l'un des bâtiments, scruta une fenêtre au troisième étage. Aucune lumière dans le deux-pièces de Romantin. Sur sa lancée, il poursuivit le chemin, passa le pont de la Neste et plongea sur Vignec. Il se forçait à ne pas visser son regard sur les rétroviseurs, de peur d'y retrouver l'éclair blanc des phares de la berline. Il n'avait croisé que quelques véhicules décatis de noctambules en bout de course. Rien de commun avec le 4x4 de Van Meyde. L'avaient-ils perdu de vue ? Ignoraient-ils qu'il se trouvait à Saint-Lary à cet instant ? Côme aurait juré que non. Que, s'il avait perdu leur trace à la Cité Saint-Pierre, la réciproque n'était pas vraie. Pourtant, rien ne s'était produit, tandis qu'il sillonnait paisiblement le bourg. Il n'aurait pu dire s'il s'agissait d'un bon signe, ou de l'annonce d'une déflagration.

Gagné. Au détour d'un virage, il avait aperçu une lueur à travers les fenêtres des deux pignons avant de la bergerie. Au lacet suivant, il avait distingué la masse des voitures agglutinées sur la langue de terre en pente qui servait de voie d'accès, et où l'on ne pouvait se garer que de guingois. Ils étaient là. Ce soir, les élus de la majorité municipale dînaient chez Vautier.

Côme stoppa l'Alfa en contrebas de la propriété. Dès qu'il ouvrit sa portière, le froid polaire l'agressa. Plus encore que dans la vallée, les

températures pouvaient ici s’effondrer en quelques heures, et la canicule d’un après-midi, laisser place à une atmosphère glaciale. Il gravit la pente en quelques pas, effleura l’aile de la longue voiture anglaise de Delibes. Il discernait à présent les ombres des invités dansant sur le mur, estompées par les voilages qui pendaient aux fenêtres. Avant de frapper, il tendit l’oreille et distingua des éclats de voix, des rires sonores et désaccordés.

Il serra le poing, prit son élan comme pour claquer un direct, l’abattit contre la porte. Les gloussements s’interrompirent brutalement. Un bruit de pas, frappant sec le carrelage, rythma le silence et la porte s’ouvrit sans la moindre précaution. Epaules couvertes d’une pelisse faite main, Vautier sourit largement en reconnaissant le garçon. Son visage accusait l’heure tardive, il tenait brinquebalante une flûte de champagne à sec, mais il accueillit Côme avec bienveillance et lui fit signe d’entrer, en glissant à Catherine : « C’est ton fils ». Il était rare que les phrases s’adressassent à Eudes.

Côme se dégagea de l’encoignure, fit un pas, et se planta au milieu de la pièce de vie, qu’une cheminée nimbait d’éclats rougeoyants. Un à un, il scruta les visages de tous ceux qu’il s’attendait à trouver ici, effondrés dans les coussins mous du salon campagnard. Les Pollet, hautains et dégingandés, dont n’émanait ni empathie ni défiance, tout juste une indifférence polie. Delibes et Madame, carpe et lapin, lui vautrant sa vulgarité dans les vapeurs de son alcool, elle vaincue par l’érosion d’un maquillage outrancier. L’inaltérable Romantin, en appui sur son coude, comme un point sur un *i*. Et ses parents, bien sûr, près du feu, Catherine accrochant la lumière et Eudes baigné d’ombre. La femme de Vautier, enfin, sortait de la cuisine, trottant menu et portant à bout de bras un plateau d’infusions. Le tableau habituel des troisièmes parties de soirées municipales.

Mais les traits de chaque convive s’étaient figés à la seule vue du jeune homme. Plus que l’horaire indu ou la violence de l’irruption, c’est son aspect qui frappait l’assistance. Côme le savait, comme l’avait dit Duplant, il avait vieilli de plusieurs années en quelques jours. Depuis le jeudi précédent, à sa main bandée, à ses doigts attelés, étaient venues s’ajouter

une balafre au front, une cheville qui, frigorifiée, le faisait claudiquer, et, plus que tout, une dureté d'airain au fond de l'âme, qui devait lui suinter dans le regard. À en croire la brûlure qui irradiait sa cornée, ses yeux devaient aussi être injectés de sang, marqueurs d'un effroyable épuisement. Il venait sans sympathie, et n'éprouverait aucune peine à le faire comprendre.

Personne n'osait dire un mot. Vautier lui désigna une chaise, qu'il plaça en marge du cercle des invités. Près d'Eudes, qui, seul, esquissait un sourire sincère. Côme s'avança encore, s'assit. Dévisagea de nouveau les élus. Refusa la tasse d'eau bouillante que lui tendait, au péril de ses doigts rabougris, la maîtresse de maison. Il n'était pas venu pour se faire une tisane. Le temps manquait, et ils étaient mûrs. À lui la main.

— J'ai besoin de vous. De vous tous. Je veux savoir si vous avez déjà vu une Audi noire, aux phares blancs et aux vitres occultées, se balader dans le village. Ces derniers temps.

Les élus se regardèrent comme s'ils n'avaient pas compris la question. Comme s'ils s'étaient attendus à entendre quelques banalités, des considérations molles sur la météo, à ce qu'il prenne des nouvelles du deuil de Romantin, ou simplement qu'il explique sa présence. Rien à foutre. Côme continua, fixa Delibes au fond des pupilles, comme si les phares blancs avaient dû le transpercer.

— Immatriculée 478 YF 65. Une bombe. Elle était ici jeudi soir. À quitté le village vers 23 heures. Ce n'était pas la première fois. Son conducteur connaît le coin comme sa poche. Et ce soir, elle est arrivée vers minuit. Vous la connaissez, oui ou merde ?

Il vit alors les mines opiner du bonnet, une à une. Des marmonnements montèrent de plusieurs lèvres, inaudibles d'abord. Il promena son regard, personne ne le soutenait. Ils fixaient des horizons indistincts, sans sembler s'adresser à lui frontalement. C'est Catherine, finalement, qui entama le dialogue avec ce visiteur du soir qui était son fils, mais qui n'avait plus grand-chose à voir avec celui qu'elle connaissait.

— Bien sûr, que nous connaissons ce véhicule, Côme, mais voyons, comment parles-tu, t’es-tu écouté un instant ?

— Qu’est-ce que vous pouvez me dire à son propos ?

— Peut-on savoir pourquoi…

— Une autre fois, maman. C’est quoi, cette bagnole ?

— On l’appelle « le vaisseau-fantôme », ricana Vautier. Ça fait des années, n’est-ce pas, qu’on le voit passer dans le secteur ?, lança-t-il à la cantonade, déclenchant un chœur de murmures approbateurs.

— Combien d’années ?

— Je ne saurais pas te dire, Côme.

— Vous savez à qui elle est ?

— Aucune idée, non, on n’a jamais vu son conducteur. C’est pour ça qu’on l’a surnommée comme ça. Le fantôme, tu vois.

— Et où stationne-t-elle ?

— Ça non plus, on ne l’a jamais su, reprit Vautier. Mais pas dans le bourg. Aussi bizarre que cela puisse paraître, et je parle sous le contrôle de chacun d’entre vous, le vaisseau-fantôme ne s’est jamais *arrêté* à Saint-Lary. Il traverse le village, de part en part, le plus souvent à la tombée de la nuit. Et il file.

— Sans commettre d’infraction, note bien, releva Romantin.

— Il file où ?, insista Côme.

— Il continue au-delà, vers l’Espagne. On l’a repéré justement parce qu’il n’appartient à personne du pays, et que son propriétaire semble ne jamais faire halte à Saint-Lary.

Côme attrapa une langue-de-chat qui traînait sur la table basse, marquant la trêve de l’hostilité qui imprégnait les lieux depuis son arrivée. L’engloutit tout entière, sentit se distiller le glucose.

— Je vais vous dire, moi, à qui il est, votre vaisseau. À votre ancien curé, le Père Claude Robert. C’est lui qui continue à se balader dans la région, sans penser à venir vous saluer.

— Voyons, Côme, c’est grotesque, réagit aussitôt Catherine. Le Père Robert a quitté la paroisse en 1988, si je me souviens bien, et il n’y a jamais remis les pieds, ou peut-être lors de l’installation du Père Laplace, et encore. Et puis Claude n’a jamais eu de véhicule de ce calibre, allons.

— C’est le sien, c’est tout. Disons qu’il a fait fortune. Ou qu’il avait déjà une fortune avant, mais c’est un autre problème.

— Et qu’est-ce qu’il viendrait faire ici, plusieurs fois par mois, sans même s’arrêter au presbytère ?, demanda Vautier.

— Précisément : si vous avez une idée, je suis preneur.

Le silence retomba, secoué des spasmes des sarments craquelant dans l’âtre. Côme engrangeait de maigres informations, mais ce que les convives ignoraient lui en apprenait tout autant. Van Meyde revenait bien ici, régulièrement, depuis plusieurs années, incognito, passait comme une anguille et poursuivait son chemin. Où allait-il, chaque fois ? Cette destination du vaisseau-fantôme, Côme le savait, lui désignerait le point de repli des Âmes Pures. L’endroit où se trouvaient, en ce moment même, la vingtaine de tarés qui avaient décampé de la Cité Saint-Pierre.

Il n’avait plus beaucoup de données à soutirer à la meute des conseillers. Après la berline, son occupant. L’autre piste pour conduire à son antre.

— Du temps où Robert était en paroisse ici, quelles étaient ses marottes ? Où passait-il son temps libre, ce fumier ?

— Qu’est-ce qui te prend, Côme, de l’appeler ainsi ? N’oublie pas que c’est lui qui…

Elle s’arrêta net, se figea. Les regards convergèrent sur elle. Comme si elle oubliait que chacun, dans cette pièce, y compris son fils désormais, savait que c’était le Père Robert qui avait trouvé l’enfant, en février 1986. Côme décida d’enchaîner avant que le malaise ne poisse un peu plus les

langues.

— Que pouvez-vous me dire de lui ?

Pour toute réponse, il reçut des haussements d'épaule, des moues dubitatives, des froncements de sourcils concentrés en quête de souvenirs. Vautier, de loin le plus coopératif – ou le moins circonspect – expliqua ce mutisme.

— Pour ma part, quasiment rien. Cela fait très longtemps, et il n'est resté parmi nous que trois ans. Il secondait le Père Petit.

— Il y avait Moullec, aussi.

— Euh… oui, il est passé ici, mais très brièvement. Ce que je retiens de Claude Robert, c'est l'impression d'un religieux très priant, pétri de foi, mais aussi son regard pénétrant, qui trahissait une grande intelligence. Un peu… marginal, aussi. Différent, en tout cas. C'était bien plus qu'un prêtre. D'ailleurs, il n'avait que peu de contacts avec les paroissiens.

— Il ne prononçait que rarement l'homélie, renchérit Madame Vautier, mais lorsqu'il le faisait, j'en étais chaque fois bouleversée. Il avait une pointe d'accent du Nord, et une parole monolithique, comme le roulement d'un torrent qui nous emportait, tu vois ?

Les dons du prédicateur étaient déjà là, en germe, dans sa première paroisse de virologue défroqué. Ce n'était pas ce qui l'intéressait, mais au moins ils parlaient bien du même homme.

— Ses loisirs ? Où avait-il ses habitudes ?

— Aucune idée, Côme, répondit Catherine avec franchise. Il ne se joignait quasiment jamais à notre groupe d'animation, lorsque nous organisions des groupes de réflexion, des veillées ou des cérémonies dans la montagne. Je ne saurais pas te dire à quoi il occupait son temps libre. Avec le recul, je pense qu'il lisait énormément. C'était un érudit. En revanche, je maintiens qu'il n'avait pas de voiture du genre de celle qui…

— Non, en effet, il l'a achetée bien plus tard. Mais il est revenu. Il y a un

autre lieu, près d'ici, où il a pris ses quartiers, sans doute depuis cette époque. Il s'y est installé. Il s'y trouve à l'heure où nous parlons.

— Mais qu'est-ce que tu lui veux, au Père Robert ?

— J'ai un compte à régler avec lui. Disons qu'il détient quelque chose auquel je tiens beaucoup.

— Tu m'inquiètes, Côme, de quoi parles-tu ?…

Eh merde, il n'en saurait pas plus. Il se leva lentement, suivi par l'écho de la dernière question de sa mère. S'écartant du halo de la cheminée, il se retourna presque théâtralement, et leur lança un dernier os à ronger.

— De Luc.

La porte claqua sur ses mots, et il reprit de plein fouet l'air glacial de la nuit. Il marcha très lentement, jusqu'à l'Alfa, sans jeter un coup d'œil en arrière, en prenant garde à ne pas trébucher. Quelle était sa prochaine étape ? Il n'en savait rien. Il suivait la piste d'une bagnole que même les tauliers du village tenaient pour irréelle. Et pourtant il y avait un bout de l'écheveau, ici même, dans ces ruelles, à portée de main.

Un caillou roula sous sa semelle, dévala l'à-pic et versa dans le cul de basse-fosse où il avait posé l'Alfa. Le claquement contre la carrosserie l'électrisa, comme s'il se fût agi d'une alerte. Il stoppa net. L'endroit n'était plus éclairé, sinon par le contre-jour dérisoire de la cheminée de Vautier. La terre était meuble, glissante, les appuis se dérobaient. L'espace idéal pour un guet-apens.

Son angoisse aiguë lui rejaillit d'un seul coup dans les veines. Il se rappela que l'on le surveillait forcément, qu'on le traquait au moins autant qu'il ne traquait Van Meyde. Que c'est précisément en ce lieu que le 4x4 l'avait cueilli. Il n'était pas en sécurité dans son propre for. Cela dit, depuis qu'il avait pénétré la ville, cette nuit, rien ne s'était produit, personne ne s'était manifesté. L'avait-on laissé de côté ? Sa conviction lui revint de faire partie malgré lui du plan des Âmes Pures. Cette tranquillité était tout sauf rassurante. Soit on l'attendait plus loin, plus tard, quand sa vigilance serait

tout à fait endormie. Soit il arrivait déjà trop tard.

Il empoigna le Manhurin, qu'il serra entre ses paumes. Marcha droit devant lui, déroulant les mouvements de ses jambes jusqu'à épouser la pente. Très lentement, de la pointe du coude, à travers le tissu, il actionna l'ouverture automatique de l'Alfa. À ce moment précis, il se projeta d'un bond vers l'avant, braquant au jugé le flanc de sa voiture. Il n'y avait personne. Il réitéra l'opération de l'autre bord, personne. Glissant le flingue dans sa main droite, il ouvrit délicatement la portière conducteur, déclenchant la faiblarde lueur du plafonnier. Il plongea alors sur le siège avant, tourné vers l'habitacle, et son bras stria l'espace libre. Il n'y avait personne sur la banquette arrière, ni lové à terre.

Il s'en voulut de cet accès de panique. À un moment précis, dans quelques secondes, quelques heures, ils seraient là, face à lui, la meute de Van Meyde, et ce serait lui contre eux tous. Mieux valait être prêt.

Lorsqu'il atteignit de nouveau le centre du village, il n'avait aucune idée de sa destination. Il savait juste qu'il ne devait pas s'arrêter, pour ne pas être à la merci d'un traquenard, mais rouler, rouler, tourner en rond s'il le fallait, toute la nuit au besoin, jusqu'à trouver l'orée de la trace de Van Meyde. Qu'avait-il appris des édiles ? Que la berline allait au-delà de Saint-Lary, vers l'Espagne. Il devait donc à son tour aller le débusquer plus haut. Mais il savait aussi la multiplicité des chemins entrelacés qui se perdaient dans les montagnes, les bifurcations, les sentes à bétail, les routes forestières. Il ne pouvait pas les explorer toutes, à la recherche d'une hypothétique trace de pneu fraîche, ou en attendant que sa proie daigne lui faire un appel de phares. Il pouvait toujours s'utiliser lui-même comme appât, mais rien ne lui assurait que quoi que ce soit mordît.

Il devait changer son mode de raisonnement.

L'autre axe de réflexion, c'était Van Meyde lui-même. Il fallait essayer de raisonner comme lui – si tant était que ce fou pût raisonner. Se mettre dans sa peau, dans sa tête de petit machiavel de chapelle. Se demander : qu'est-ce qu'il lui reste à faire, maintenant ? Côme prit une grande inspiration, détendit ses doigts en tapotant le volant. Je suis Van Meyde. Je suis Van

Meyde. *Je suis Van Meyde. Chassé du Foyer de Lourdes avec mes brebis. Ou plutôt, parti avant qu'on ne vienne nous chercher. Où trouvé-je refuge ? Dans un lieu connu de moi seul. Où je suis en sécurité. Que j'ai choisi, que j'ai acheté, que j'ai aménagé, il y a longtemps. Où je retourne régulièrement, depuis lors, sans être vu de personne. Assez grand pour contenir ma vingtaine de nervis. Assez planqué – ou assez neutre – pour ne pas éveiller l'attention des autochtones. Quand l'ai-je investi, ce lieu ? À une époque où je me trouvais dans la région. Où j'avais tout le temps de la sillonner, de long en large, sans que cela n'intrigue quiconque. Où je ne manquais à personne, où l'on ne me cherchait pas. Quand j'étais curé du bled. Il y a vingt ans. Mais je l'ai entretenu, année après année. Au cas où il m'arrive ce genre de péripétie. Tout y est prêt. Est-ce la première fois que j'y amène ma clique ? Non, cent fois non. Je ne pouvais pas me permettre d'improviser un repli. J'ai été professeur de médecine, je suis ordonné. Maniaque, même. Tout était planifié, même l'hypothèse où je ne pourrais pas être au milieu d'eux, le jour de l'accomplissement. Donc les autres le connaissent déjà, ils y sont venus. Comment ? Je leur ai indiqué l'endroit. Je n'ai pas loué un minibus pour balader mes candidats au typhus. Donc j'ai fait un plan. Et je l'ai diffusé. Et comme l'aire est difficile à trouver, j'ai un plan tout prêt, déjà établi, que je n'ai plus qu'à dupliquer. Ce plan, j'en ai fait plusieurs exemplaires. Dintrans en a un, Moyon aussi, Agnès aussi. Tous ? En tout cas, j'en ai gardé un ou deux par devers-moi. Pour pouvoir le reproduire d'un trait de plume, en quelques secondes, en cas d'urgence. Où les ai-je mis ? À Lourdes, dans le pavillon ? Cela serait complètement stupide, c'est de là que nous fuirons. Non. J'en ai un dans la voiture, quelque part dans le pare-soleil, le vide-poches ou la housse d'un siège. Un à Carcassonne, ou à Pau, au siège de la Communauté, encore que j'ai dû me débarrasser de ceux-là lorsque j'ai coupé les ponts avec eux. Et j'en ai laissé un, forcément, à l'endroit où j'avais mes quartiers quand j'ai installé la planque. Le tout premier exemplaire du plan, sans doute. Celui avec le tracé hésitant, l'échelle approximative et les points cardinaux raturés. Il est resté sur place. Pourquoi l'aurait-on ôté ?*

Côme sentait la sueur lui rouler dans les sourcils, brûler la commissure de ses yeux, perler à sa balafre. L'effort de projection avait eu raison de ses

dernières forces, de la lucidité qui parcourait encore ses veines. Il se sentait vidé de toute moelle. Les changements de vitesse incessants, qu'il se forçait à effectuer en souplesse pour ne pas éveiller les riverains, lui avaient provoqué des débuts de crampe dans les deux mollets. Enfin, à force de faire le tour du cœur du village, circulaire parmi les giratoires, il s'était flanqué la nausée tout seul.

Mais il savait où aller.

* *
*

C'était bien sa veine. Le surfeur venait de terminer sa tournée des popotes, une demi-heure plus tôt, et à présent il roupillait dans une salle de garde. On l'avait gentiment prié de patienter quelques minutes, dans l'espace dédié à cet effet, sur une chaise de jardin en plastique blanc moucheté, garnie de magazines d'actualité qui avaient été actuels. Il avait eu beau protester de sa qualité de médecin, en appeler à l'urgence sanitaire, menacer l'infirmière de garde d'une rétrogradation cuisante si on ne lui amenait pas *hic et nunc* son confrère, rien n'y avait fait.

Il s'était alors prostré en grommelant, après avoir ordonné, pour la forme, que l'on extirpât le chef de service de son lit de camp dès qu'il entrouvrirait un œil. C'est à ce moment seulement qu'il avait eu conscience de ce qui venait de se produire.

Qu'est-ce qui lui avait pris, de raconter tout cela à l'échalas ?

Il honnissait ces moments de désarroi, rarissimes, où il lâchait la bonde des fantômes du passé. Ce n'était qu'en présence de Christophe qu'il s'était autorisé, à deux ou trois reprises sur les décennies écoulées, à rouvrir cette plaie qui ne suturerait jamais. À remettre ses mots blanchis à la chaux sur le sourire atrocement dédoublé de la seule femme qu'il ait aimée. Il pouvait veiller des nuits entières pour éviter ces états de semi-conscience, de sommeil affleurant, où cédaient les digues qu'il s'était érigées. À chaque

fois que ces instants survenaient, il en gardait au cœur un inextinguible chagrin pendant plusieurs jours, dont l'intensité lui paraissait croître au fil des ans. Tlemcen était un fer rouge pour toute son existence, mais dont la marque ne réapparaissait que fortuitement, à sa guise, à la fleur de sa peau. Alors elle le consumait un peu plus, encore un peu, absorbait ses repos, massacrait ses paix, et l'entraînait irrémédiablement vers la fin. Il ne savait jamais, lorsque revenaient ces démons, lorsque la douleur charriait ses immondices, s'il y survivrait la fois prochaine.

Ce soir, pourtant, il le sentait bien, c'était différent. Il n'avait pas succombé à une descente aux enfers des souvenirs. Ce soir, il ne l'avait pas fait pour lui. Mais pour Côme. Le gamin avait beau cavaler après Luc, après la vérité, après les tarés de Lourdes, Duplant savait qu'il se débattait surtout à la recherche d'autre chose, de plus viscéral.

Il l'avait compris dès leur première rencontre, quand l'échalas s'était liquéfié à son cabinet après un échange anodin sur l'infertilité. Le toubib avait saisi, peu de temps après, que le trouble du garçon ne pouvait concerner qu'un membre de sa famille proche. Ne lui connaissant pas de frère, il était parvenu à la conclusion que Côme évoquait en réalité, aussi paradoxal que cela fût, son propre père. Et que c'est tout l'édifice de son existence qui s'était effondré ce jour-là. Un mensonge, sans doute, un secret pour le bien de l'enfant, tout ce genre de conneries que l'on sert pour se convaincre que l'on fait mieux de garder les cadavres dans le placard.

Il s'était dit que lui comme le môme, chacun à sa manière, étaient à une croisée des chemins. Lui, il cherchait à oublier, et savait désormais qu'il n'y parviendrait pas. Côme essayait de comprendre, et craignait de ne jamais y parvenir. Chacun sa croix, comme disait l'autre. C'est sans doute pour cela qu'il s'était attaché si vite à ce séminariste peu conventionnel, au point de le suivre dans ses pérégrinations, de l'attendre en pleine nuit, de flipper en le sachant traqué par un tueur de nonne. De ressortir son flingue et de le supplier d'en faire usage.

Jusqu'à lui livrer le tréfonds de son âme, ce soir.

En vérité, il y avait une autre raison, aussi. La même qui l'avait relié à

Luc, durant toutes ces années. Qu'il ne voulait pas s'avouer. Jamais. Ils auraient pu, l'un comme l'autre, être son…

Idée à la con. Duplant attrapa une revue, la tordit nerveusement, commença à tapoter l'accoudoir de sa chaise incommode comme s'il pourchassait une mouche. C'est à ce moment qu'il entendit venir derrière lui un pas traînant, accompagnée d'une voix qui trahissait sa langueur.

— Encore vous ? Qu'est-ce que vous faites ici à cette heure ? C'est à propos d'un patient ? Vous n'êtes quand même pas venu me parler encore des articles de mon père ?

Le surfeur avait l'œil glauque, et dissimulait mal son agacement. Assez légitime, au demeurant, quand on vient de se faire sucrer la seule trêve de sommeil d'un week-end de garde. Il gardait les mains fourrées dans les poches de sa blouse blanche, froissée à chaque pli, comme s'il s'était couché avec. Duplant le fixait, cherchant à se convaincre que le minet aux allures de play-boy dirigeait bien une unité de virologie dans le plus important CHU de Midi-Pyrénées. Après tout, c'était le moment ou jamais pour Van Meyde Junior de montrer ce qu'il avait dans la tronche – et dans le bide.

— Un peu des deux, à dire vrai.

— Vous n'avez pas pu voir Fontana ?

— Ecoutez, confrère, n'y a-t-il pas un endroit où nous pourrions parler au calme ? Je crois que nous avons des choses à nous dire.

Nils Van Meyde soupira, redressa une mèche blonde d'une curieuse torsion de cou. Il se gratta la joue dans une moue dubitative, puis souffla finalement « suivez-moi » en se dirigeant vers une pièce attenante. Une infirmière y tapotait sur le clavier d'un téléphone portable minuscule, et comprit, sur un geste de la main du chef de service, qu'elle était invitée à s'éclipser. La salle réservée au personnel soignant était meublée sans charme, baignée de lumière blanche, et tapissée d'un vert pâle hideux. Une bouilloire sifflait, et le Professeur désigna au généraliste un tabouret pivotant. Il s'installa de l'autre côté d'une table de formica bigornée, qui

semblait avoir été chinée par une aide-soignante zélée tant elle déparait parmi un mobilier parfaitement standardisé.

— Vous n’avez pas de bureau ?

— C’est là-bas que je tentais de dormir, et je ne tiens pas à vous recevoir dans ma chambre. Que vouliez-vous me dire ?

— J’ai besoin de vous. C’est un peu long à expliquer.

— Commencez par parler virus, c’est mon rayon.

— J’ai un typhus.

— Vous ?

— Non. J’ai des cas des typhus.

— Comment cela, « des » ?, demanda vivement le Professeur, qui paraissait s’éveiller une seconde fois – pour de bon. Vous avez plusieurs patients atteints ?

— Ce ne sont pas vraiment des patients.

— Vous êtes sûr que ce sont vraiment des typhus ?

— C’est pour ça que je suis ici. Que je suis venu l’autre jour, et revenu cette nuit. J’ai la conviction que deux personnes au moins, appartenant à une même communauté, ont contracté le typhus ces dernières semaines.

— Vous leur avez fait les tests ?

— Je n’ai pas pu les ausculter directement. Je me fie à des témoignages. Et à des circonstances.

— Quelles circonstances ? Ils ont les symptômes du typhus, oui ou non ?

— Tous.

— Et ils sont où, là, vos malades ?

— C’est bien le problème. Ils sont en fuite.

— Ils auraient le typhus et ils seraient en cavale ?

— Les deux sont liés.

— Vous savez que je ne pige rien du tout ?

— Faut dire, c’est assez abrupt. Et encore, jusque-là je vous ai fait le plus simple.

Duplant sentait le surfeur battre du genou sous la table. Il s’en fallait de peu qu’il ne le flanquât dehors pour reprendre sa sieste. On approchait du quitte ou double. Un néon du plafonnier s’était mis à clignoter, tel un compte à rebours avant extinction des feux. Duplant n’avait plus le temps d’entrer dans les détails. À l’essentiel. Il se pencha vers l’avant, plantant ses coudes sur la table, rajusta ses carreaux d’écaille, et regarda le bleu-bite au fond de ses pupilles bleu clair. Un instant, leur éclat sous les néons lui rappela Côme. Le même type de mecs. Cela le rasséréna.

— Ecoutez, confrère, je suis le coordinateur médical du Congrès Œcuménique de Lourdes. Dont vous avez sans doute entendu parler.

— Bien sûr. Quel est le rapport ?

— Cela fait quelque temps que nous avons de réelles inquiétudes sur un groupe religieux dont les animateurs se sont écartés de l’orthodoxie de nos dogmes, enfin, vous voyez, quoi. Des illuminés, en clair. On les a à l’œil.

— Je répète, quel rapport ?

— On a appris qu’ils ne se bornaient pas à leurs bondieuseries. Ils manipulent des souches.

— Vous êtes sérieux ?

— Totalement. Ce sont deux de leurs membres qui sont tombés malades. Et nous avons tout lieu de penser qu’il s’agit de deux cas déclarés de typhus.

— Pour quelle raison s’amuseraient-ils avec des virus ?

— Pour l’inoculer à d’autres. Oui, je sais ce que vous allez dire, mais là

encore, je suis le plus sérieux du monde : ces types sont des fous furieux qui ont décidé de répandre une forme particulière du typhus qu'ils ont mise au point. Une forme redoutablement contagieuse et résistante. Et sans doute létale.

— Mais comment connaissent-ils ce virus ? Où ont-ils obtenu des agents viraux ? Ils savent les travailler ?

— L'un d'eux sait.

— Qui est-ce ?

Là commençait la partie la plus difficile de l'entretien. À côté de ce qui allait suivre, la partie qui venait de s'écouler demeurait dans la limite du plausible. Bienvenue dans l'inimaginable.

— Un spécialiste du typhus. Eminent. Un virologue de renommée mondiale. Le meilleur, sans doute.

— Continuez.

— Un homme qui a imaginé, voici trente ans, qu'il pouvait exister une variante du *Rickettsia Prowazeki*. Qui a même développé, considérablement renforcé, cette charge virale pour mettre au point un vaccin plus puissant. Qui a publié ses travaux. Qui a failli avoir le…

— Oh merde.

Le jeune chef de service semblait vaciller sur son tabouret. Son regard tressautait. Il venait de capter.

— Ils étaient deux…

— L'un des deux a quitté la médecine. Il est devenu prêtre.

— C'est lui ?

— C'est lui. Votre père, Robbert Van Meyde. Vous m'avez indiqué que vous étiez… brouillés. Vous saviez ce qu'il était devenu ?

Van Meyde fils avait appliqué ses longues mains sur le formica, pour se

contraindre à ne pas trembler. Duplant remarqua que quelques gouttes perlaient à l'extrémité de ses mèches blondes. Très lentement, il acquiesça, les faisant couler sur son front. La lumière clignotante du néon dessinait une alerte au-dessus de leur tête.

— Quand il a dû arrêter ses travaux et renoncer au Nobel, il a pété les plombs. Il s'est mis à dérailler. À être obsédé par la pureté, la rédemption, ce genre de choses. Une crise mystique, comme on dit. On le retrouvait en pleine nuit, à genoux dans le jardin, comme en transe. Et puis il a quitté la maison du jour au lendemain. Pas seulement la maison, d'ailleurs, mais l'Université, l'hôpital, toute son équipe de chercheurs. Il nous a tous plantés. Pour entrer dans les ordres, effectivement. J'étais encore jeune. Ma mère ne me l'a appris que bien plus tard. Il ne nous a plus jamais adressé la parole. Il ne nous a pas aidés, non plus. Financièrement, j'entends.

— Il avait des biens ?

— Vous rigolez, il était richissime. Ses propres parents, tout d'abord, étaient issus d'une sorte d'aristocratie néerlandaise, et il a hérité d'eux à peu près au même moment. Ses multiples fonctions et ses travaux – brillants, au demeurant – lui avaient aussi beaucoup rapporté. On raconte que le Doyen de l'Université ne pouvait rien lui refuser, à l'époque.

— Vous avez continué à suivre sa trace ?

— Pas du tout. Ma mère est rentrée aux Pays-Bas quand j'ai passé mon baccalauréat. Je suis resté ici. Mais à aucun moment je n'ai cherché à savoir ce qu'il devenait. J'ai juste su fortuitement qu'il officiait dans une paroisse dans la montagne.

— C'est juste. Mais par la suite, il a pris la tête d'une petite communauté issue du Renouveau charismatique, de quinze, vingt membres. Il les a isolés, coupés du monde. Ils se sont installés à Lourdes. C'est de là qu'il a commencé à reprendre ses travaux des années soixante-dix sur le typhus, pour faire muter le virus vers une forme redoutable. Et à le tester sur ses fidèles. Pour les vacciner. Mais deux d'entre eux ont développé la maladie. Les aléas des vaccinations.

— Je ne saisis toujours pas quel est son but.

— Il veut se servir de cette mutation du typhus pour éliminer les dirigeants de la religion chrétienne – dont le Pape et ses cardinaux – à l'occasion du Congrès Œcuménique.

Duplant s'aperçut qu'il avait prononcé cette phrase comme s'il annonçait une vague de gastro-entérite dans l'Ariégeois. Il ne savait plus trop où débutait l'irrationnel.

— Mais ce n'est pas en ce moment, le Congrès ?

— Si. C'est demain qu'ils doivent agir. Enfin, dans quelques heures, à présent. Lors d'une sorte de gigantesque célébration, dans une basilique souterraine. Un lieu clos. D'après ce que nous supposons, ses protégés, dûment vaccinés, comptent se répartir dans des endroits stratégiques et libérer des insectes chargés – des poux probablement – à proximité des principaux prélats.

— Où est située leur communauté ?

— Pas la peine de chercher, ils n'y sont plus. Ils ont découvert qu'on était sur le point de les intercepter. Ils ont mis les bouts. Avec leurs malades. Leurs insectes. On ne les a pas encore retrouvés.

— La police les recherche ?

— Oui, mentit Duplant. Mais nous pouvons essayer de les trouver avant.

— Et pourquoi avez-vous besoin de moi ?

— Parce que, que ce soit les flics ou les autorités médicales du Congrès – en l'occurrence moi – qui les débusquent en premier, on sera bien avancés s'ils répandent leurs poux. Nous devons préparer un antidote, un contre-poison, appelez ça comme vous voulez, mais une molécule qui puisse juguler les effets du virus une fois muté. En repartant des travaux de votre père et de Fontana, puisque c'est de là que Van Meyde – l'autre – est reparti lui aussi. Moi je suis incapable de le faire. Mais vous, vous le pouvez, ici ou dans vos labos. Vous devez trouver comment combattre la contagion. Et

aussi comment soigner ceux qui ont déjà contracté la nouvelle version de la maladie, au cours du processus de vaccination graduelle.

— C’est pour cela que vous vouliez rencontrer mon père ?

— Oui, mais à ce moment-là je ne savais pas encore que c’est lui qui avait ordonnancé tout cela. Je venais voir le virologue. Pas le prêtre.

— Et Fontana, justement ? Vous avez pu le rencontrer ?

— Oui. Hier.

— Il est au courant de ce qui se passe ? Il connaît parfaitement les travaux de mon père, il est à même de réagir.

— Il n’a pas eu le temps. Il fallait l’empêcher de trouver la parade au nouveau virus.

— Comment ça ?

— Votre père l’a tué il y a quelques heures.

— Nom de Dieu…

Nils pencha la tête, la fourra dans ses mains, crispant ses doigts dans ses cheveux. Duplant posa sur la table la petite carte de visite de l’Institut Pasteur. Nils la saisit et eut un sursaut, comme s’il prenait conscience du rôle qui était désormais le sien. Il était temps, pensa Duplant.

— Je connais ce nom, oui.

— À priori, cet homme était le contact de Fontana à l’Institut. Appelez-le. Racontez-lui ce que vous voulez, mais convainquez-le de bosser avec vous, de mettre ses équipes à votre disposition.

— C’est d’accord. Je m’en occupe. Pasteur transmettra l’alerte aux autorités. Avant midi un dispositif sera en place. Et vous, qu’allez-vous faire ?

— Je vais rejoindre mon adjoint qui parcourt la montagne à la recherche de votre père et de ses tarés.

— Vous m’avez dit qu’ils étaient quinze, et vous êtes deux ?

— Exactement.

— C’est vous qui êtes fous. Donnez-moi votre numéro de portable.

— Je n’en ai pas.

— Sérieusement ?

Duplant hocha la tête, et Nils sortit aussitôt de sa poche un téléphone qu’il déplia d’un geste. Il désactiva le verrouillage, vérifia la charge de la batterie, et composa un numéro. Il raccrocha aussitôt.

— Prenez-le. J’en ai un deuxième, que je viens de faire sonner. Pour m’appeler, vous n’avez qu’à appuyer sur la touche située ici. Tenons-nous mutuellement au courant heure par heure, voulez-vous ?

— Volontiers, répondit Duplant.

Il empoigna avec méfiance l’engin du fils Van Meyde. Un contact constant avec le monde ne serait sans doute pas un luxe dans les moments qui l’attendaient.

Subitement, il vit Nils fermer les yeux, frapper la table du plat de la main et masser son crâne de l’autre. Le chef de service semblait accablé, réalisant à retardement la portée des actes de son père.

— Qu’est-ce qui ne va pas ?, lui demanda Duplant, comme si ses révélations n’étaient pas déjà suffisamment accablantes.

— Ça s’est déjà produit…

— Qu’est-ce qui s’est déjà produit ? De quoi parlez-vous ?

— Du typhus. C’est déjà arrivé. Au moins une fois par le passé.

Duplant reposa le téléphone, incrédule, et invita le blond à poursuivre. Celui-ci avait considérablement pâli. D’où sortait-il cette ânerie ?

— Il y aurait un précédent, dites-vous ? Quand cela s’est-il passé ? De

quelle manière ?

— C’était durant la seconde guerre mondiale. Au camp d’Auschwitz. Parmi les détenus, se trouvait un prisonnier polonais, nommé Witold Pilecki. Un officier, un résistant, fondateur de l’Armée Secrète polonaise. Un héros national. Sa particularité, c’est qu’il avait fait exprès de se faire arrêter par les nazis, sous un faux nom, afin d’intégrer ce camp de concentration et y organiser la résistance. De l’intérieur.

— C’est incroyable…

— Une folie totale, oui. À priori, c’est le seul cas dans l’Histoire d’un homme tombé de son plein gré aux mains des nazis. Mais il a réussi. Du moins, il est parvenu à faire sortir du camp les premiers rapports sur les conditions de détention, et bientôt sur l’extermination des Juifs, à la résistance polonaise puis aux hommes du renseignement allié.

— En s’évadant ?

— Non, en restant à l’intérieur. Il faisait apprendre par cœur ses rapports à des hommes de passage, ouvriers, contremaîtres des constructions, ou aux rares prisonniers en passe d’être libérés. Et en parallèle, il a mis sur pied un réseau de résistance.

— Je n’en ai jamais entendu parler…

— C’est un épisode très méconnu de la guerre. Toujours est-il que Pilecki est parvenu à infiltrer le service médical du camp, au prétendu hôpital des prisonniers, le HKB. On y parquait notamment les pauvres hères frappés de maladies infectieuses. Là, il a eu l’idée de mettre au point une attaque biologique. Une épidémie de typhus sévissait à l’époque, comme il s’en produisait souvent dans des lieux de réclusion dépourvus d’hygiène. Il a alors conçu le plan de cultiver des poux infectés par le typhus, dans le laboratoire, pour contaminer les responsables du camp, les SS, les capos.

— Nom de Dieu de nom de Dieu… Cela a fonctionné ?

— Oui. On est certains qu’au moins un des médecins du camp est mort du typhus porté par les insectes de Pilecki. Mais il a échoué si l’on considère

que son but était une insurrection interne au camp. Les Alliés n'ont jamais accepté de parachuter les armes que son organisation avait réclamées. Après la guerre, il sera abattu par les services polonais. Car il était aussi anticommuniste qu'antinazi. Un pur résistant, tout au long de sa vie.

Duplant était soufflé. L'extraordinaire bravoure de l'officier Pilecki donnait corps, plus de soixante ans après, à l'hypothèse du complot de Van Meyde. Il ne trouvait rien de plus à dire. Aussi curieux que cela lui paraissait, ce qui l'étonnait le plus était la connaissance de cet incident par Nils.

— Un premier cas de contamination délibérée par le typhus… C'est donc bien possible, merde. On vous apprend de drôles de choses, en virologie…

— Ce n'est pas dans mon cursus que j'ai eu vent de cette histoire. C'est dans un livre.

— Vous avez plutôt des lectures de mon âge. Pas très joyeuses, en tout cas.

— Vous ne comprenez pas. Je l'ai lu à l'adolescence. Le livre se trouvait chez nous. Un ouvrage traduit de l'anglais, écrit par un certain Garlinski. *Il appartenait à mon père*.

De nouveau, Duplant accusa le coup. Il éprouva la sensation de boucler une boucle. Robbert Van Meyde connaissait l'histoire de Pilecki. Le jour où sa conscience avait dégoupillé, fort de ses connaissances hors du commun en matière de typhus, il avait imaginé reproduire l'épisode du résistant d'Auschwitz. Sa démence s'était nourrie du sacrifice d'un obscur héros polonais. Sauf que nous n'étions pas en guerre, et que Van Meyde s'était forgé de toutes pièces un ennemi à abattre : l'Eglise chrétienne, à laquelle il appartenait. Et qu'il comptait dévaster le jour même par le truchement de poux, changés en armes biologiques redoutablement chargées.

Ainsi tout était vrai.

Duplant, sonné, allait se lever, lorsqu'il s'aperçut d'un détail fâcheux. Son pragmatisme reprenait le dessus.

— J’ai juste une dernière chose à vous demander, confrère. Un service.

— Tout ce que vous voudrez.

— Ma bagnole est restée à Tarbes.

— Descendez dans le hall. Attendez cinq minutes et signalez-vous à l’accueil. Je vais voir ce que je peux faire.

Au moment précis où ils se serraient la main, le néon s’éteignit.

* *
*

Sa montre indiquait quatre heures passé lorsqu’il tambourina, sans le moindre ménagement. Le bestiau avait le sommeil profond. Il renouvela le martèlement deux, puis trois fois. C’est au moment où il commençait à baliser – étaient-ils passés avant lui sur place ? – qu’il distingua une lumière qui s’allumait de l’autre côté, puis entendit des pas butés descendre le couloir. Un grommellement, accompagné des crissements aigus d’un métal sur une vieille rouille, lui confirma que tout était en ordre, et que, simplement, Laplace essayait d’ouvrir en tournant la clé dans le mauvais sens.

La lourde silhouette se découpa dans l’embrasure. Laplace s’était empêtré dans un peignoir bleu râpeux dont il n’avait enfilé qu’une seule manche, sa moustache partait en barbelés bruns, ses gros yeux n’étaient que des têtes d’épingles sous la masse de leur paupière. Il contempla Côme comme s’il voyait vaguement de qui il s’agissait, sans parvenir à mettre un nom sur son visage. Il n’était pas exclu que le recteur ait un peu forcé sur la bière, la veille.

— Qu’est-ce que tu fous là ? Tu sais quelle heure il est ?

— J’ai envie de faire un brin de causette.

— Ben entre.

Laplace pivota, et Côme sentit en traversant son haleine chargée. La lumière crue du plafonnier lui cingla les yeux, et il avança vers la cuisine, par habitude. Il attrapa une chaise par le dossier, s'assit à califourchon, et attendit que le prêtre prenne place face à lui. Laplace était affairé à ouvrir un paquet de café entamé sans en mettre partout, puis à remplir d'eau sa cafetière Melior à poussoir. À priori, il avait tiré un trait sur sa nuit. Tandis que le marc infusait, il se racla bruyamment la gorge et demanda à Côme, tout en farfouillant dans son placard à la recherche de biscottes :

— Tu ne devrais pas être à Tarbes ? Ou à Lourdes, d'ailleurs ? Le Congrès s'ouvre pas aujourd'hui ?

— Si, précisément.

— Je ne savais pas que tu remontais ce week-end.

— Moi non plus, un imprévu.

— Rien de grave, j'espère. Enfin, rien d'autre, de grave, souffla l'abbé en songeant à Marthe.

— J'espère aussi, je te dirai ça dans quelques heures.

— Et donc tu ne vas pas à Lourdes ? Tu vas manquer votre cérémonie ? Ça me surprend, vu tout le boulot qu'elle t'a demandé.

— En principe, j'y serai, ce n'est qu'à dix-huit heures. Elle va valoir le détour, d'ailleurs. Je ne sais pas encore avec qui je m'y rends, voilà tout.

— La logistique, c'est toujours des emmerdements.

— Voilà.

Laplace lissait sa moustache et laissait sa tête bringuebaler. Il n'était pas encore tout à fait réveillé, et guettait avec avidité la couleur du jus qui se préparait.

— Bon, qu'est-ce que tu viens faire, en fait ?

— Je viens remonter le passé.

— Quel passé ?

— Le mien. Je suis né ici.

— Je sais. Ça pouvait pas attendre quelques jours, que tu débarques pour me parler de ça en pleine nuit ?

— Ici, je veux dire ici. Au presbytère.

— Qu’est-ce que tu racontes ?

Côme zébra en trois phrases l’intrigue de sa naissance. L’hiver, les trois curés, la statue, le prénom, les Marsault. Laplace ne broncha pas, encaissa comme un boxeur. Côme parla de l’aveu de Catherine, de cette ascendance inconnue dont il venait de se lester. Il plantait le décor avant de le désosser. Le prêtre croqua dans une biscotte, des miettes parsemèrent sa moustache hérissée. Il lui fallait des glucides pour réagir.

— C’est pour cette raison que tu voulais retrouver les anciens pensionnaires du presbytère. Mes prédécesseurs.

— Exactement. Je suis allé voir Moullec, à l’Accueil Marie-Saint-Frai. On ne peut pas dire qu’il pète le feu, mais j’ai pu lui parler quelques minutes.

— Et le troisième, le dénommé Claude Robert ?

— C’est lui que je cherche, maintenant.

— C’est pas compliqué, il est toujours au milieu de sa Communauté, là.

— Justement, cette Communauté est devenue un peu compliquée, ces derniers temps.

— Si je comprends bien, c’est à ce gugusse que je dois le plaisir de ton passage cette nuit.

Laplace se leva, résigné, et entreprit d’enfoncer le piston de la Melior. Deux doigts trapus lui suffirent pour filtrer le breuvage, et il en servit deux pleins bols fumants. Tendant le sien à Côme, il reprit :

— Et qu’est-ce tu veux me dire à son propos ? Je te répète que je ne le connais ni d’Eve ni d’Adam, le prêcheur.

— Je veux retrouver quelque chose qui lui appartenait quand il vivait ici.

— Il y a vingt ans ? Tu déconnes à pleins tubes, ou quoi ? Il n’y a plus rien qui lui appartienne, au presbytère.

— Où était sa chambre ?

— Comment veux-tu que je le sache ? Je suis arrivé des années plus tard.

— Réfléchis, merde, tu connais la configuration des lieux, quelle pouvait être sa piaule ?

Laplace engloutit une gorgée de café, se brûla sans ciller, reposa la céramique.

— Disons que la chambre la plus grande, celle que j’occupe encore aujourd’hui, a toujours été réservée au recteur en place. Elle se trouve juste après la porte d’entrée, au rez-de-chaussée. Vu la couleur des murs, je peux te dire qu’elle n’a pas bougé depuis des siècles.

— Ce devait être celle du Père Petit, alors, à cette époque.

— Tout juste. Ensuite… qui est arrivé le premier à Saint-Lary, Moullec ou Robert ?

Côme se remémora les propos du religieux cloîtré chez les sœurs, au visage grêlé et à l’âme tourmentée. Il lui avait indiqué que Claude Robert se trouvait déjà en poste lorsqu’il était lui-même venu assister Lucien Petit, en 1985.

— Robert.

— Alors je suppose qu’il a occupé la chambre du haut. Celle qui se trouve tout au fond. C’est le coin des invités de marque, avec le couvre-lit d’apparat.

— Parfait. Et Moullec, où était-il ?

— Par élimination, dans le petit salon contigu à la chambre principale. Il y a un canapé-lit qui remonte environ à l'Ancien Testament, et qui dépanne pour les hôtes de passage. Le troisième prêtre devait y avoir élu domicile. Aujourd'hui, je m'en sers de bureau. Bon, surtout de cellier, en fait.

Les chambres de Petit et de Moullec étaient voisines. Côme ne fit aucune allusion, mais ce qu'il entrevoyait du lien entre les deux hommes n'était pas démenti par la configuration des appartements. Il acheva son bol d'un trait, sentant le marc lui râper la gorge et la chaleur infuser ses veines. Si Van Meyde avait réellement laissé un indice en cette maison, il se trouvait dans le recoin de son intimité.

— On peut monter ? Faut que tu me montres où est la seconde chambre.

Laplace leva sa carcasse sans rechigner, et devança Côme dans l'escalier de bois, dont chaque marche émettait une plainte lancinante au passage du prêtre. Il enclencha un interrupteur, et remonta un très long couloir. Côme devinait, par-delà les portes symétriques et closes, des salles de réunions vides, des bureaux glacés, des salons inemployés, reliques du passé bourgeois de la bâtisse qui était devenue presbytère au début du siècle précédent. Enfin, Laplace désigna la dernière porte, tourna la poignée.

Côme éprouva aussitôt un malaise diffus. Une nouvelle fois, l'impression qu'un détail ne collait pas du tout. Ce n'était pas la vue de cette pièce plongée dans l'obscurité, puant la poussière et l'encaustique rance. C'était un sentiment d'un autre ordre, celui d'un souvenir que ce lieu invalidait avec violence. Il décida de ne pas y prêter attention, et pénétra dans la chambre, suivi de Laplace – qui était enfin parvenu à passer la seconde manche de son peignoir bleu.

L'endroit n'avait pas bougé depuis des lustres. En fait d'apparat, la pièce se composait d'un élégant lit à armatures métalliques, ceint de quatre pommeaux d'or, recouvert d'un odieux édredon en velours olivâtre, ainsi que d'une robuste armoire de bois clair, ornée de miroirs longilignes et désaxée vers la gauche. Côme dénombra aussi une table de chevet d'un seul tenant, surmontée d'une plaque en faux marbre, deux cadres discordants – une icône d'inspiration orthodoxe et une exécrable nature morte au fusain –

et une sorte de commode à tiroirs qui n’allait avec rien. Des oiseaux multicolores avaient dû figurer sur les rideaux, il n’en restait plus que des taches pastel délavées. Côme soupira profondément. C’était, à peu de choses près, la chambre où Van Meyde avait dormi durant ses années de présence au Séminaire. La fouille pouvait commencer. Il ne restait plus qu’à persuader Laplace qu’il était parfaitement normal de vouloir retourner de fond en comble cet espace inhabité, en plein cœur de la nuit de juin.

— Antoine, il faut que tu me fasses confiance. Je cherche un élément d’une grande importance.

— Quoi, comme élément ?

— Je ne sais pas précisément. Un papelard, un code, une clé, une indication, n’importe quoi qui puisse me mettre sur la piste de Van… de Claude Robert.

— Ça fait vingt piges qu’il n’a pas mis les pieds ici, tu n’imagines quand même pas qu’il a laissé ses affaires ?

— Je te demande juste de me faire confiance. Et de me filer un coup de main.

— Un coup de main pour quoi ?

— Pour ça.

Côme fit un pas, arracha le couvre-lit, soulevant une multitude de particules de poussière. Il tira le linge à lui, le palpa, tâta les coutures, gratta le velours de ses ongles, puis le roula en boule et le jeta à terre dans le couloir. Il retourna vers le matelas enrobé d’un drap rêche, y passa les mains, à la recherche d’une surépaisseur anormale, d’un creux inattendu, d’une texture rapiécée. Il arracha le drap, dévoilant la toile aux longues rayures bicolores, brunes et blanches. De nouveau, il en tapota toute la surface, puis empoigna un coin et commença à soulever le matelas pour découvrir le sommier.

— Tu ne vas quand même pas faire ça dans toute la chambre ?

— Je n’ai pas le choix. Jusqu’à foutre l’armoire en bûchettes, s’il le faut.

— Tu déconnes complètement, je te le dis, Côme, dit Laplace en ôtant son peignoir et en le suspendant délicatement à une patère murale qui partait en lambeaux. Je vais chercher quelques ustensiles.

Laplace descendit lourdement l’escalier, et Côme poursuivit sa besogne. Un oreiller creva ses coutures, libérant un geyser de plumes minuscules qui voletèrent dans la poussière en suspension. Un traversin bourré de kapok subit le même sort. Rien n’en sortit. Il était pourtant absolument certain que c’est entre ces quatre murs qu’il trouverait l’indice qui lui manquait, celui qui le mettrait de nouveau sur la trace de Van Meyde. Cette absolue conviction le tenait éveillé, et occultait les douleurs qui ne cessaient de perclure ses membres, son dos, son front. Il saisit à pleines mains les tiges de fer forgé qui ornaient les deux extrémités du lit. Agita le tout comme s’il voulait en faire tomber un fruit, provoquant un déchaînement de tintements dissonants.

— Tu vas réveiller tout le quartier !, hurla Laplace qui remontait l’escalier.

Lorsqu’il reparut sur le seuil, Côme entreprenait de dévisser les boules d’or posées au sommet de chaque pied : un détail aussi luxueux, parfaitement incongru dans une chambre d’appoint pour curé de campagne, l’intriguait, et il se disait que les tubulures pouvaient servir de cachette à un objet de petite taille. Laplace avait posé à ses pieds une lourde caisse à outils qui s’ouvrait en paliers. Il en avait extirpé une lampe de poche, qu’il tendit à Côme afin qu’il inspectât l’intérieur de chaque tige de métal. En vain.

Le prêtre entama à son tour la visite. Il ouvrit un à un les tiroirs de la commode, qui étaient tous vides. « Retourne-les », avait demandé Côme, fort du souvenir du tract de la Communauté du Très-Haut scotché sur l’envers d’une planche, dans la chambre de Luc. Laplace avait, de mauvaise grâce, accepté d’arracher chaque tiroir de ses rails, forçant les roulements jusqu’à les briser net. Des cambrioleurs ne s’y seraient pas pris autrement, pensa-t-il.

Côme abandonna le lit pour s’attaquer à l’armoire, également vide, à l’exception d’un lot de couvertures beiges qui peluchaient et sentaient le renfermé. Il les déplia une par une, sans grand espoir, et examina, de l’intérieur, le fond du meuble. Une longue planche de contre-plaqué en recouvrait l’arrière. De teinte plus claire, il était évident qu’elle n’était pas d’origine mais avait été ajoutée. Côme ouvrit la caisse à outils de Laplace, farfouilla et trouva un long burin à l’extrémité acérée, puis un maillet de bois dense. Sans hésiter, il appuya le burin sur le contre-plaqué, le maintint à l’horizontale, et frappa sa base de toutes ses forces. La plaque céda et se fendit en deux sur toute sa hauteur. Précautionneusement, Côme ôta un de deux pans, puis l’autre, et jeta le tout dans le couloir devenu capharnaüm, jonché des dépouilles de la literie, des tiroirs, tapissé de plumes et de copeaux.

Un double-fond. Son cœur s’accéléra, le sang lui afflua aux joues. Il promena la lampe de poche le long de la paroi mise à nu – celle d’origine, à présent –, s’attardant sur les angles. Une myriade de petites araignées détalèrent. D’un revers de main, Côme déchira leurs toiles, qui formaient un réseau tissé contre le vieux bois. Puis il plongea la source de lumière dans les entrailles du meuble. Il ne distingua pas la moindre inscription. Il palpa chaque planche, chaque rivet, sans parvenir à identifier la présence d’un objet. Il y avait eu quelque chose, le double-fond grossièrement taillé en attestait. Il avait vu juste : cette pièce avait servi de planque au fraîchement nommé Père Claude Robert. Mais ce qui se trouvait dans l’armoire avait été ôté par l’occupant des lieux, probablement Van Meyde lui-même. De quoi s’agissait-il ? Et, surtout, le même ménage avait-il été pratiqué dans toute la chambre, tout comme au pavillon de la Cité Saint-Pierre ?

Côme sentit ses parois nasales fourmiller sous l’attaque de la poussière accumulée dans la cachette de contre-plaqué. Il s’extirpa du meuble, se retourna pour considérer ce qui restait à dépecer. Alors, avec frénésie, il se dirigea vers les rideaux, arracha les ourlets sans ménagement, fourra ses doigts dans le tissu. Se redressant d’un coup, il empoigna les deux pans, et se suspendit violemment jusqu’à ce que la tringle se détache du mur dans un craquement plaintif, projetant vis et échardes à la ronde. Il évita de justesse la chute de la barre de bois, dont les anneaux coulaient à terre, revêtant le

plancher d’une ondulation d’oiseaux défraîchis. Il cogna sur la barre, vit qu’elle était pleine, la fit rouler dans un angle. Il se posta devant la fenêtre, frappa le chambranle, à la recherche d’une cavité, d’une trappe dissimulée dans le bois. Là encore, en vain.

La sueur lui ruisselait aux paupières, il se sentait en transe, prêt à réduire la chambre en cendres, jusqu’à y trouver l’indice. Faisant un pas vers la droite, il s’agenouilla devant le radiateur, se saisit d’une clé à molette et la fit jouer sur chaque tuyau de fonte écaillée, pour vérifier si un corps étranger n’altérait pas le tintement de l’un d’entre eux. Il ne parvint qu’à détacher des miettes de peinture blanche, et à faire râler Laplace, qui commençait à s’inquiéter sévèrement d’une alerte du voisinage. Côme ignora la remarque, et regarda de nouveau les contours de la pièce : Laplace avait, de son côté, consciencieusement démonté la table de chevet, décapitant son plateau de stuc, et séparant chaque panneau de faux bois, sans y trouver autre chose que de vieux mouchoirs oubliés depuis des années. Côme regarda l’amoncellement de débris entreposés dans le couloir, et murmura pour lui-même :

— Tout est là… mais ce n’est pas dans les meubles… C’est autour.

— Tu rigoles, tu vas quand même pas…

— Tu as un pied-de-biche ?

— Qu’est-ce que tu veux que je foute avec un pied-de-biche ? Que j’ouvre le tabernacle ?

— Un truc dans le genre, qui fasse levier ?

— Il y a bien la vieille pince-monseigneur, au garage.

— Et qu’est-ce tu fous avec ça, justement ?

— Elle n’est pas à moi, elle était déjà là quand je suis arrivé. Je ne jette rien.

— Quelle bonne idée. Va la chercher.

Laplace enjamba les déchets de la fouille et disparut sans mot dire dans

les escaliers. Côme, pendant ce temps, s’appuya sur le lit en charpie, et s’efforça de raisonner méthodiquement. Il ne pouvait se résoudre à l’idée qu’il s’était trompé. Il détruirait le moindre centimètre carré de cette chambre avant de se résigner. Il bondit tout à coup et s’accroupit dans l’un des angles de la chambre. Face à lui, il découpa mentalement le mur en autant de cases d’échiquier, et cogna un marteau sur chacune des parcelles qu’il s’était dessiné. Il remonta ainsi le plus haut qu’il pouvait, puis se décala, vers la droite, passant à la rangée virtuelle suivante. Sur chaque carré de papier peint à chevrons blancs – étonnamment sobre – il tapotait l’outil pour tenter de ressentir le vide, la marque d’un interstice tapi, creusé et rebouché, le genre d’opération que seul un occupant eût pu élaborer. Il poursuivait ainsi, dans la verticalité de la pièce, lorsqu’il entendit le souffle de buffle de Laplace qui remontait. Il tenait entre les mains une barre métallique rouge, piquée de rouille, à l’extrémité recourbée et fendue à la manière d’une baguette de sourcier.

— La voici.

— Parfait. Tu te sens de le faire ? Sinon on échange, tu prends les murs.

— Non, c’est bon. Mais je ne sais pas ce qui me prend de te faire confiance, on dirait que t’es devenu fou.

— Dans ce cas, je ne suis pas le seul.

— Si ça doit me rassurer…

Laplace s’agenouilla dans l’angle opposé de celui où se trouvait Côme. Il attrapa la pince-monseigneur à pleines mains, et fourra la pointe en biseau dans le mince intervalle qui séparait deux lattes de plancher brun. Alors, très lentement, il pencha son quintal vers l’avant, et bascula tout entier par-delà son outil. Dans un crépitement de sarments qu’on brûle, la première lame de bois se souleva, giclant ses clous à travers l’espace. Laplace se remit d’aplomb, et cassa net la planchette en son centre. Il regarda à l’intérieur, et distingua de minuscules insectes affolés qui fuyaient sous une épaisseur de tissu isolant. Laplace arracha sans difficulté la grosse laine qui recouvrait le béton brut. Il jeta un œil à Côme, qui acquiesça. Laplace reprit la barre, la

glissa sous la seconde latte, la souleva, la brisa, ôta le tissu grisâtre. Et ainsi de suite, jusqu'à désosser le tiers du plancher de la chambre d'amis de son presbytère. Il ne comprenait toujours pas s'il faisait cela par devoir, par amitié ou par jeu. En tout cas, si le Vicaire Général se pointait demain pour une visite surprise, il lui prêterait sa piaule et dormirait dans le canapé-lit du cellier.

Dans son exploration, Côme en arrivait au centre du mur qui se trouvait à l'aplomb du lit, là où était suspendu le fusain représentant, manifestement, une ribambelle d'animaux morts, poules faisanes, bécasses, garennes, tableau morbide de quelque chasseur crayonneur à ses heures. Côme souleva la croûte, s'attarda sur le morceau de mur qui se situait juste derrière, se souvenant que, dans les films, les coffres-forts étaient généralement placés derrière des tentures, des cadres, des étagères factices. Mais la parcelle ne sonnait pas plus creux que le reste du mur. Il s'apprêtait à remettre le tableau à son clou, précaution insolite puisqu'il s'employait à balancer tout le contenu de la chambre, quand son regard se fixa sur un détail. *Le clou*. La nature morte était suspendue par son anneau à un simple rivet de métal fiché dans le mur. Côme s'approcha de la base du rivet : elle ne déchirait pas le papier peint. Au contraire, les extrémités des lés blancs avaient été taillées pour venir se positionner autour de la tige de laiton. Côme comprit en un éclair ce que cela signifiait : l'emplacement du tableau préexistait à la pose du papier mural. Et lorsque la pièce avait été refaite, au lieu de reboucher le trou et d'appliquer le papier par-dessus, on avait choisi de maintenir intact le rivet d'origine. Aussitôt, Côme attrapa le cadre, et, l'abattant sur l'un des pommeaux d'or du lit, le brisa de part en part dans une pluie de verre.

Laplace sursauta, se protégea le visage, engueula Côme, mais le séminariste n'entendait pas, il tremblait en cherchant à ôter les éclats tranchants qui couvraient la nature morte. Il parvint à ne pas se couper en dégageant le dessin de son cadre. C'était une simple feuille de papier de type Canson, granuleuse et jaunie, où l'on avait tracé les lignes grossières du gibier. Il décolla le support, le retourna, l'envers était vierge. Enfin, le tout reposait sur un simple socle de carton mal découpé. Il y avait eu quelque chose, là aussi. En trois pas, Côme traversa la pièce, faisant fi de la

sciure, des clous et du verre jonchant le parquet, lui-même réduit de moitié sous les coups de boutoir du recteur ahanant.

Il se rapprocha de l'autre tableau, situé sur le mur d'en face. L'icône orthodoxe. Une véritable œuvre, cette fois-ci, représentant une Vierge à l'enfant aux couleurs éblouissantes, cheveux d'or et drapé rouge vif, pigments minuscules enduits d'huile de lin. Il souleva l'image, s'aperçut que, de nouveau, le rivet planté au mur délimitait la découpe du papier peint. Côme détacha le tableau de bois, très délicatement, puis, sans réfléchir, sans regarder, juste le temps d'entendre Laplace chuchoter « Ne fais pas ça… », il fracassa l'image de la Vierge avec la partie la plus fine de la tête du marteau.

Il saisit sur-le-champ que son entreprise de démolition prenait fin. Sous la pellicule de poussière multicolore qui s'était envolée en panache, il repéra une cavité de forme carrée, et, sur l'une des parois de celle-ci, un morceau de papier minuscule, plié en plusieurs épaisseurs. Il serra les poings, laissa échapper un cri. L'épaisse planche de bois qui servait de support à l'icône avait été minutieusement creusée en son centre, sans que le dessin n'en soit altéré. Sans doute par l'arrière, ou par l'un des côtés, avant que l'orifice ne soit de nouveau scellé. Côme s'en voulut aussitôt du temps perdu. Il aurait dû comprendre immédiatement que ce qu'il cherchait ne pouvait se trouver que dans l'objet le plus précieux, le seul irremplaçable, de la chambre qui avait abrité Van Meyde.

Il sentit l'haleine de Laplace par-dessus son épaule. Le prêtre n'osait plus bouger, considérait, tétanisé, son icône éventrée et le secret qu'elle celait. Les doigts de Côme, recouverts de particules de bois peint, ressemblaient à des lucioles obèses, tandis qu'ils cherchaient à extirper le papier de sa niche. Il était simplement relié au bois par un point de colle qui avait séché, et que Côme n'eut aucun mal à faire sauter, en prenant soin de ne pas le déchirer. Bientôt il eut entre les mains l'épaisseur de papier blanc, qu'il ouvrit en deux, puis encore en deux. À chaque mouvement il s'attendait à voir surgir sous ses yeux une adresse, un code, un numéro, l'amorce d'un nouveau fil. Ce n'est qu'au bout de plusieurs secondes qu'il put enfin étaler sur ses genoux la feuille entière, et découvrir ce qu'elle contenait.

Aucune phrase. Aucun mot. Aucune formule.

Sur la pleine page, s’étiraient quelques traits tracés à la main. Tout au long du flanc gauche courait une longue sinusoïde, dont le centre s’évasait vers une autre courbe, à peine plus rectiligne, qui s’achevait en un parallélépipède surmonté de triangles faussement isocèles.

Un plan.

Le plan de cette aire que Van Meyde avait investie alors qu’il habitait le presbytère. Un plan sans données géographiques, sans mesure de longitude ni de latitude. Sans indication d’une ville, d’un bourg, d’un lieu-dit, sans le plus petit élément qui le raccrochât à un lieu précis. C’était le plan d’un endroit que seuls pouvaient trouver ceux qui le connaissaient déjà. C’était le balisage de la fin d’un chemin dont l’observateur maîtrisait le début. Le paradoxe du papelard était total : le rectangle était de toute évidence le refuge des Lourdais, mais il fallait, pour en remonter la piste, savoir où il se trouvait. Retour à la case départ.

Côme faillit déchiqueter la feuille dans une bouffée de rage. Il avait l’impression d’avoir été doublé une fois de plus par Van Meyde. D’autant que Laplace, par-dessus son épaule, avait émis un sifflement ironique, ponctué d’un « ça valait bien le coup » chargé, cette fois-ci, de reproches. Côme, combattant l’envie de faire bouffer le plan au curé, reprit la feuille en mains, se pencha, la scruta à s’en crever les yeux. C’est alors qu’il les vit. Le long de la ligne sinusoïdale, de minuscules signes, semblables à des taches de crayon de bois, figuraient des chiffres quasiment illisibles, qui se succédaient à intervalles réguliers. Entre le 36 et le 37 démarrait la bifurcation de droite, vers le local désigné par le plan. Quelle qu’ait été leur signification, ces repères conféraient une tangibilité à l’ensemble. Il suffisait de les décrypter. Il lui fallait quelqu’un capable de les lire. Côme ferma ses yeux en contractant chaque muscle de son visage. Il pouvait sentir tressauter ses globes oculaires sous les paupières. Il fit abstraction du bruit de Laplace, qui, à quatre pattes, tentait de remettre en place en grognant les lattes écartelées du plancher.

L’endroit était situé quelque part dans cette vallée, à un point niché plus

haut que Saint-Lary-Soulan, puisque la berline la traversait pour rejoindre son antre. Seulement, des chemins en courbe, les Pyrénées en étaient remplies, qui ne devaient pas compter de ligne droite au-delà de la Route des Lacs. Et les chiffres pouvaient représenter des jalons très divers : arbres gravés d'un signe, bornes kilométriques, pointillés de marquage routier. Seule une personne qui connaissait la montagne à la perfection avait une chance de localiser le chemin dessiné. Une personne susceptible de retracer, les yeux clos, le moindre virage.

Côme rouvrit les siens. Une seule personne le pouvait. Ce qui tombait bien, c'est qu'il savait qui était cette personne.

Il replia délicatement le plan et le fourra au fond de sa poche, qui commençait à ressembler une corbeille à papiers. Il eut un mot de compassion pour Laplace, qui avait consenti à le laisser mutiler sa maison, et le salua en slalomant entre les débris entassés dans le couloir. Il remonta celui-ci, descendit l'escalier, puis marcha encore quelques mètres pour rejoindre la porte.

À cet instant précis, le malaise qui l'avait étreint en entrant dans la chambre de Van Meyde revint le frapper de plein fouet. Son esprit vacilla en une fraction de seconde, un étau enserra sa poitrine. Il arrêta son pas, prit une grande inspiration, pivota sur lui-même pour identifier le détail qui, inconsciemment, l'avait de nouveau alpagué. Il était devant l'entrée du presbytère. Les pieds sur le paillasson de crin, il voyait sur sa droite, entrouverte, la chambre principale, celle de Laplace. La disposition des lieux. C'était la géographie même du presbytère qui le frappait au cœur. Qu'est-ce qui pouvait bien provoquer ce trouble ? La bâtisse n'était en rien originale, si l'on exceptait l'incongruité qui consistait à situer la chambre principale juste à l'entrée. Cela, effectivement, c'était bizarre, mais en quoi ce…

D'un seul coup, il pigea de quoi il s'agissait. Il repensa à des mots, lus ou entendus, qui concernaient ce lieu. Des mots qui ne l'avaient jamais vraiment quitté, ces derniers jours, au point qu'ils étaient revenus occuper sa mémoire à son insu, en cette nuit d'exception où il courait derrière la mort.

Les paroles de Moullec, le maudit. Les lignes de Petit, l'amnésique. Car il courait aussi derrière sa naissance. Cette autre nuit d'exception, en ces mêmes murs, vingt-deux années auparavant. C'est cela qui déconnait. Le récit des deux prêtres ne cadrait pas avec ce qu'il saisissait de ce lieu. Que lui avaient-ils appris ? Il s'accroupit face à la porte, saisi de nausées affluant par spasmes, et força sa mémoire à l'extrême précision. Un détail, insignifiant, lui avait transpercé l'esprit de part en part, y laissant une infime empreinte : le Père Claude Robert l'avait découvert en premier, ce nouveau-né. Les deux autres recteurs en avaient témoigné : lorsqu'ils avaient entendu les cris du nourrisson dans le moïse, qu'ils avaient accouru, Claude Robert était déjà en train d'ouvrir la porte, vêtu d'une veste de laine.

Mais la chambre de Robert était au premier étage. À l'exact opposé de l'entrée. En revanche, celle du Père Petit donnait directement sur le seuil, et le réduit où logeait Moullec lui était contigu. Il était impossible que Claude Robert ait entendu l'enfant gémir avant eux. Qu'il ait enfilé un vêtement chaud, traversé tout le bâtiment, descendu l'escalier, et qu'il fût arrivé le premier pour découvrir le berceau. *Ils auraient dû arriver avant lui*.

L'explication était ailleurs. Pour une raison que Côme ne comprenait pas encore, Robbert Van Meyde était debout cette nuit-là. Près du seuil. Prêt à sortir. Dans la noirceur glaciale de février, il attendait, il guettait. Sa découverte de l'enfant ne devait rien au hasard.

Il savait.

Côme sentit des larmes lui gorger les yeux, brûlantes, aveuglantes, un nœud lui enserrer la gorge et les tripes. Il se cramponna à la poignée, se redressa dans un effort colossal. L'épuisement le submergeait de nouveau, comme si cet ersatz de révélation, dont il ne savait encore que faire, l'avait saigné de sa dernière énergie. Il sortit comme un spectre, coulant le long de ce seuil, se mordant les joues pour ne pas penser, ne pas gamberger, le temps courait, bon Dieu, le temps filait, il avait encore une visite à faire. Une dernière. Et il serait alors temps de poser les questions à la seule personne qui détenait, en vérité, les réponses.

Dehors, il déplia sa nuque pour considérer le sommet des montagnes. La

nuit avait désépaissi. Un halo rougeâtre signalait l’aurore. Il aspira à pleins poumons l’air, frais encore, des premières heures du jour.

Le moment approchait.

* *
*

Dieu sait qu’il en avait vu passer, débarquer chez lui, repartir sur les chapeaux de roues, emporter ses patients qui étaient venus trop tard en pensant que c’était pas grave. Mais jamais encore il ne s’était installé au volant d’une ambulance.

Lorsque la responsable de l’accueil du CHU lui avait remis un jeu de clés en lui expliquant qu’il s’agissait du véhicule blanc garé juste à droite, et que le Professeur Van Meyde avait donné des instructions très précises, il n’avait pas compris qu’on lui parlait d’un VSL. À présent, il veillait à ne pas actionner le gyrophare en mettant le contact, à ne pas dérégler le brancard électrifié en centrant les rétros. Il avait déjà de la peine à manœuvrer son tacot, il se demandait bien comment il parviendrait à sortir ne serait-ce que de l’enceinte du bloc hospitalier au volant de ce bahut.

Il appuya un peu trop sur l’accélérateur, le moteur gronda à vide. Deux malades en liquette qui fumaient un clope devant les portes vitrées sursautèrent et lui adressèrent des gestes de toute évidence obscènes. Duplant les leur rendit de bon cœur, et réussit à enclencher la marche arrière en faisant à peine craquer le levier. Les secousses trahissaient une absence totale de maîtrise du point de patinage, mais il sortit finalement du parking des véhicules médicaux et s’engagea dans l’une des voies contournant le bâtiment principal du CHU.

Il était seul, parti en chasse-patate à la poursuite de Côme, lui-même aux trousses de la troupe des Lourdais et de leurs insectes. Deux acolytes mêmes pas foutus d’évoluer en binôme, avec un flingue pour deux. Combien de chances avaient-ils, en vérité ?

Le soleil rasant l’aveuglait à chaque virage vers la droite, et il n’avait pas trouvé comment descendre le pare-soleil du siège conducteur. Prudemment, il suivit les panneaux qui indiquaient la rocade de Toulouse. Il roulait à l’heure du laitier, ce qui lui permettait au moins d’éviter le flot des automobilistes qui transitaient par les abords de la Ville Rose aux premiers dimanches de printemps. Dès qu’il eut repéré la direction de Pau, il se cala sur la voie de droite, réservée aux véhicules lents, et songea qu’il devait être l’ambulance la moins rapide du Sud de la Loire. Il tâtonna alors sur le fauteuil passager, et trouva l’ustensile que lui avait laissé le virologue. Il se surprit à réussir à l’ouvrir, et l’écran se mit à scintiller.

Il avait deux numéros à composer, mais n’arrivait même pas à regarder le clavier du téléphone sans perdre de vue la route. Après deux ou trois embardées, rectifiées au claquement des bandes rugueuses qui délimitaient les bas-côtés, il pressa une touche affublée d’un symbole vert qui était censée déclencher les appels, et se tordit le cou pour caler l’appareil sur son épaule droite. La mémoire des chiffres lui permettait de retenir un numéro de téléphone qu’il n’avait lu qu’une seule fois.

— Monsieur Marion ? Alain Duplant, Mirepoix. Votre coordinateur médical, vous savez, celui qui n’a pas eu le choix. Voilà, oui. Effectivement, je sais l’heure qu’il est, mais je suppose que vous êtes déjà sur le pont, en ce grand jour pour notre Congrès.

Un raclement de gorge traînant lui indiqua que son interlocuteur s’était résigné à sortir du sommeil.

— Alors écoutez-moi bien, je sais que jusqu’à maintenant, je n’ai pas fait preuve d’un zèle forcené dans nos opérations de préparation, comme vous me l’avez fort justement rappelé l’autre jour.

— Vous avez le sens de la litote, Docteur Duplant : vous avez planté la plupart de nos réunions, j’attends encore vos listings à jour pour avril dernier, et je ne suis même pas certain que vous connaissiez exactement l’appellation officielle du Congrès.

— Mais, si, voyons, je la connais, mais ce n’est pas la question. Il se

passe quelque chose d’extrêmement préoccupant.

— Si vous voulez parler d’un afflux inhabituel de personnes autour du site des sanctuaires de Lourdes, rassurez-vous, c’est normal, nous avons la situation bien en main.

— Il y a un virus. Un virus foudroyant. Qui est en passe d’être déversé au cœur de vos lieux saints.

Un silence ponctua la conversation. Jacques Marion, directeur délégué du Comité d’organisation, se racla de nouveau la gorge. Ce n’était plus signe d’éveil, mais de nervosité.

— Vous plaisantez, Docteur ?

— J’aimerais bien, mais là je conduis une ambulance sur le périph toulousain, je n’ai pas l’esprit à la galéjade, répliqua Duplant – en réalisant aussitôt que sa phrase ne renforçait pas précisément sa crédibilité.

— D’où tenez-vous une telle information ?

— J’enquête depuis plusieurs jours sur un groupuscule d’agitateurs, un genre de terroristes si vous préférez.

— Je ne suis pas sûr de préférer, non, mais c’est maintenant que vous me prévenez ? Qui sont ces hommes ?

— Un groupe nommé les Âmes Pures, qui dépend d’une communauté caritative…

— Charismatique. La Communauté du Très-Haut. Je les connais, ils ont une antenne à Lourdes. Mais ce ne sont pas du tout des terroristes, ils ont même toute la sympathie de Monseigneur notre Evêque. Je crois juste savoir qu’ils ont une façon bien à eux de vivre leur foi, voilà tout.

— Leur façon bien à eux, ces derniers temps, a consisté à infecter des insectes par une charge virale d’une puissance hors du commun, mise au point par leur Berger, ancien prodige de l’immunologie à Toulouse.

— Le Père Le Ster ? Vous plaisantez ? C’est un homme tout ce qu’il y a

de plus respectable, et je vous…

— Non, ce n’est pas lui : le Père Robert. De son vrai nom Robbert Van Meyde. Un illuminé. Il veut répandre un virus durant le Congrès, pour faire le maximum de victimes parmi les religieux, je n’ai pas bien compris pourquoi, visiblement ça a un lien avec les croyances des cathares.

— Je vous avais chargé de dresser les listes de permanence, pas de jeter l’opprobre sur des foyers de retraite catholiques !, vociféra soudain Marion.

— Toujours est-il que je sors du CHU de Toulouse, leur antenne d’immunologie est sur les dents. Nous venons d’alerter l’Institut Pasteur, ils rameutent leurs équipes. C’est que, j’ai omis de vous le préciser, mais tout cela doit avoir lieu cet après-midi, au cours de la cérémonie dans votre basilique sous-marine, là. Donc c’est une question d’heures.

Dans l’interruption qui suivit, Duplant pouvait entendre le souffle saccadé de Jacques Marion. Haut fonctionnaire à la retraite, onctueux et diplomate, le responsable de tutelle de Duplant était sur le point de basculer. Restait à savoir de quel côté, et le suspens ne dura pas longtemps.

— Vous êtes complètement à la masse, Duplant ! Vous racontez n’importe quoi ! Je vous ordonne d’arrêter vos délires, vous m’entendez ?

— Voilà, vous pouvez compter sur ma loyauté, j’accomplirai ma mission avec la dernière énergie. Je suis coordinateur, alors je vais coordonner, croyez-moi.

— Arrêtez tout ! Je vous somme d’arrêter vos salades, je vous suspends sur-le-champ de vos attributions !

— Avec grand plaisir, ce n’est pas trop tôt, d’ailleurs, mais moi je vous recommande vivement d’écouter ce que je vous dis : cet après-midi, faites surveiller les accès aux sanctuaires et à la basilique, ne laissez rentrer personne qui se réclame du Foyer des Âmes Pures, dégotez des physionomistes qui reconnaîtront l’abbé Robert à trois cents mètres, ne les laissez pas manipuler leurs baluchons. Et, avant d’oublier, bloquez aussi votre Evêque, non seulement il est avec eux mais il est déjà porteur du virus.

Ou, encore mieux, vous annulez tout : on ferme pour cause d'inventaire. Sur ce, bonne journée, je vais chercher Van Meyde.

Il raccrocha en faisant claquer le téléphone, ressentant une sorte de jubilation à interrompre les hurlements du respectable Marion.

Pourtant, l'instant d'après, Duplant fut rappelé à la réalité du moment : il roulait vers les Pyrénées, sans connaître sa destination exacte, aux trousses d'une bande d'hommes dont la foi lui était tout à fait étrangère, et dont tout ce qu'il connaissait était leur extrême dangerosité, qui pouvait prendre la forme d'une bagnole, d'un flingue ou d'une fiole. Entre ses mains sèches de vieux barbon, et celles éclopées du gamin, se jouait le sort de dizaines de personnes. Et même s'il n'éprouvait pas la moindre espèce d'empathie envers les prélats qui se presseraient autour du Pape et des popes, l'idée même du plan annoncé le révulsait. Ses connaissances ne lui permettaient pas de déterminer, surtout, s'il y avait une chance que la contagion fût confinée au sous-sol des culs-bénits. Si le typhus de Van Meyde commençait à se répandre dans la population alentour, chez les pauvres bougres venus guérir, l'attentat virerait au carnage. Tout dépendrait alors de la course contre la montre engagée par Nils et les gars de Pasteur. Combien de temps les agents développés par le gourou mettraient-ils pour tuer un homme : deux jours ? Une semaine ? Et quel délai faudrait-il aux chercheurs pour doser le bon vaccin ? Les scientifiques auraient quelques heures pour bosser. Le Hollandais avait eu trente ans. Et il était meilleur qu'eux.

Avant que l'angoisse ne l'assaille pour de bon, il rouvrit le clapet et recommença le pianotage. Au bout de trois sonneries, il tomba sur la boîte vocale de l'échalas. Il bredouilla quelques mots, juste histoire que le gamin reconnaisse sa voix. Une bouffée de panique pure l'effleura. Où était-il ? L'avaient-ils chopé ?

Posant le téléphone sur le tableau de bord, il agrippa le volant de son char et, fixant le bout de la ligne droite, il enfonça brusquement la pédale d'accélération. Sur la voie des véhicules lents, le VSL fit un bond en avant et l'aiguille du compteur décolla.

Et puis merde, il mit le gyrophare.

* *
*

XII – Dimanche 29 juin

Il ne chercha pas à manœuvrer en silence, mais s'appliqua au contraire à déraper pour que le crissement des pneus signale sa présence. Il n'avait guère de doute sur le fait que son hôte serait déjà levé, mais il ne voulait pas l'effrayer.

Dans le même but, il claqua la portière et toussa sans retenue. Il n'avait a priori alerté qu'un coq décati, qui braillait dans la cour contre ce visiteur importun. Il fit quelques pas et, arrivé devant la porte blanche de la maison de pierre, se colla à la vitre attenante et tenta d'apercevoir l'intérieur. Il fit un bond en arrière lorsque le rideau à damier se déroba tout à coup.

Une main noueuse tourna une poignée et sépara les deux battants.

— C'est toi, mon garçon ? Entre, voyons, c'est ouvert.

— Tu ne dormais pas ?

— Je ne dors presque plus. Fais attention aux marches qui descendent, en entrant.

Côme poussa la porte et descendit vers le salon, où Déodat l'attendait. D'emblée, ils s'étreignirent, sans un mot. Côme serra à lui la carcasse osseuse du vieil homme, en se répétant qu'il tenait entre ses bras son propre grand-père. Cette notion lui semblait encore très abstraite, car son aïeul avait toujours été, d'aussi loin qu'il s'en souvienne, le Général de Bourdière. Il était difficile d'imaginer deux êtres plus dissemblables que le militaire de carrière et le montagnard solitaire, mais c'est bien le second qui lui donnait l'accolade. De l'enfance, il ne gardait pas en mémoire un tel geste de tendresse du père de Catherine.

— Tu n'as pas froid, comme ça ?, demanda Déodat en prenant un pas de recul.

— Non, tout va bien, il fait bon chez toi.

— C'est gentil d'être passé. Tu fais la messe de dix heures ? J'y serai.

— Non, pas aujourd’hui, répondit Côme – qui avait complètement oublié que l’on était dimanche. Si tout va bien, je participerai à une grande cérémonie à Lourdes en fin d’après-midi, alors je dois redescendre tôt.

— Tu es juste venu prendre le café, alors ? C’est gentil aussi. Assieds-toi, je vais mettre au feu.

Avant que Côme ait pu entamer ses explications, le vieil homme s’était faufilé vers sa cuisine. Côme enjamba un banc de bois et s’y posa. Il regarda autour de lui, considéra les murs pierreux, les meubles évidents, et comprit que cette pièce était le lieu le plus rassurant, le plus paisible, qu’il ait fréquenté depuis plusieurs jours. Depuis sa nuit chez Duplant, à dire vrai. Les deux patriarches l’avaient, chacun à sa manière, pris en affection, même si cette bienveillance s’expliquait plus facilement, chez l’ermite de Tramezaïgues, par les liens du sang qui les unissaient. Cette pensée le rasséréna, à l’heure où il était tout proche de l’issue.

Déodat réapparut et posa à même la table de chêne deux bols de café. Le deuxième, après celui de Laplace. Il ne serait pas de trop. Côme remercia, posa ses doigts sur l’anse bouillante, décida de temporiser.

— J’ai besoin de toi, Déodat.

— Si je peux te rendre service, tu penses si je serai content.

— Je voudrais que tu me dises où se situe…

Côme disposa sur le napperon le carré de feuille, qu’il déplia tout doucement, coin par coin, jusqu’à faire apparaître les courbes crayonnées sur le plan.

— … ceci.

Déodat scruta le document un bref instant, puis se leva, se dirigea vers la niche creusée dans le mur, glissa la main dans une cavité que Côme n’avait pas discernée. Il en sortit un étui oblong, et en sortit une paire de lunettes dont les verres s’apparentaient à des loupes. Il regagna sa place et siffla une gorgée de café, semblant ne pas prêter attention à la température du breuvage. Enfin, il posa un doigt sur le plan et le fit pivoter vers lui. Il le

regarda alors pendant de longues secondes, sans esquisser le moindre geste.

— Je ne sais pas, mon garçon, il n’y a rien de marqué.

— C’est vrai, Déodat, mais les lignes, les formes, les repères chiffrés, cela ne t’évoque rien ?

— Rien du tout, je suis vraiment navré. C’est important ?

— C’est très important. Ce plan est censé mener à un endroit précis où je dois me rendre aujourd’hui même. Maintenant. Il n’y a que toi qui puisses m’aider.

— Est-ce que tu peux au moins me dire vers où ça se trouve ?

— Quelque part dans la montagne, au-dessus de Saint-Lary. Je n’ai pas d’autre indication.

— Et qu’est-ce que tu vas chercher, là-bas ?

Il ne servait à rien de raconter toute l’histoire à Déodat, mais quelques mots l’inciteraient peut-être à se creuser les méninges.

— Un groupe d’hommes. Un homme, en fait, en particulier. C’est lui qui possède le lieu en question. Il s’y rend régulièrement dans une voiture noire de grosse cylindrée, mais je n’ai pas les coordonnées exactes de…

— Le tout-terrain ? Celui aux vitres bouchées, avec les gros pneus et les feux tout blancs ?

Côme bondit. Le vieil homme connaissait la berline de Van Meyde.

— Oui, exactement, je suis à la recherche de l’homme qui conduit ce véhicule.

— Alors c’est pas pareil, je peux t’aider. Montre ton truc, encore, dit Déodat en rajustant ses carreaux et en tendant la main vers la feuille étalée entre les miettes de spéculoos.

— Qu’est-ce que ça change, pour toi ?

— C’est que, le tout-terrain, je le vois passer souvent.

— À Saint-Lary ?

— Non. Ici, à Tramezaïgues. Devant chez moi. Il coupe le virage en épingle, comme un fou, et il relance aussitôt. Je l’entends vrombir de là-bas – il montra un point indistinct dans son mur, qui devait correspondre à l’orientation de la route. Même, il a failli me verser, une fois que j’attendais la voisine sur le bord du chemin. C’est te dire si je le loupe pas.

Côme se sentit haleter par saccades. Après le bourg, Van Meyde tournait à Tramezaïgues. Le champ des possibles se restreignait considérablement. Au-delà du lieu-dit où résidait le vieillard, s’étirait la vallée du Rioumajou. Un territoire minuscule, en comparaison de l’immense espace montagneux qui se déployait au-delà d’Aragnouet, sur la route principale : le Néouvielle, Bielsa, l’Espagne. L’antre des Âmes Pures était recluse dans les lacis du Rioumajou. À quelques encablures d’ici. Côme se surprit à frissonner à cette idée : il était tout proche d’eux.

Déodat fixait à présent la feuille avec insistance. Il l’avait rapprochée à quelques centimètres de ses loupes, et la faisait tourner dans l’espace, comme s’il tentait de reconstituer mentalement les contours du chemin qui y était tracé. De remettre en bon ordre les points cardinaux.

Au bout d’un moment, Déodat reposa la feuille, pointa son index dessus. De l’autre main, il s’envoya d’un seul trait le reste de son bol, s’essuya les lèvres et se leva de nouveau. Il se dirigea vers l’armoire, l’ouvrit et farfouilla sur l’une des étagères. Dans un grognement de satisfaction, il tira à lui un rectangle cartonné qu’il épousseta d’un souffle. Sur un coin de la table, il déploya une immense carte râpée aux jointures. Bardée d’inscriptions, dont certaines avaient été ajoutées à la main, elle décortiquait l’entier Rioumajou, depuis le château comtal de Tramezaïgues jusqu’au Pic d’Ourdissétou. Sans hésiter, Déodat attrapa le plan retrouvé dans l’icône, et le plaça sur un endroit précis de sa carte. Côme constata, tétanisé, que les sinusoïdes des deux documents se superposaient parfaitement. À l’emplacement exact du rectangle griffonné, l’antique carte portait un pictogramme de forme triangulaire, au beau milieu de cercles

concentriques symbolisant le relief d’un sommet. L’air soulagé de n’avoir pas failli, Déodat asséna :

— C’est la Centrale.

— Pardon ?

— Le dessin carré avec le toit en pointe, ici, au bout du sentier, tu vois ? Eh bien c’est la Centrale.

— Quelle centrale ?

— L’ancienne Centrale hydro-électrique de Maison Blanche. Elle est désaffectée, maintenant.

— Comment es-tu certain que c’est elle qui est représentée ?

— Oh ce n’est pas bien sorcier. Vois-tu, depuis le temps, je connais chaque tronçon de cette route. Tu sais quel était mon métier ?

— Savetier, non ?

— Pas du tout. J’étais cantonnier. Agent de travaux, si tu préfères. Aux Ponts et chaussées. Alors ces routes, j’aime autant te dire que je m’y suis cassé le dos, à déblayer les branches après l’orage, à régler les talus, à contenir les congères. Et je mets ma main au feu que les deux traits obliques, qui partent de la route, tu vois, c’est le sentier qui avait été aménagé pour relier la route principale à la Centrale.

— Mais il n’y a pas de centrale, là-haut. Je le saurais, j’ai arpenté la vallée des dizaines de fois, j’ai couché à au refuge, j’ai monté le Batoua, je n’ai jamais vu d’installation électrique !

— Il n’y en a plus. Elle a été abandonnée au début des années dix-neuf cent quatre-vingt, quand EDF-GDF a agrandi la Centrale principale de Saint-Lary. Ma carte date d’avant. Et c’est normal que tu ne l’aies jamais remarquée : c’est un lieu tout à fait exceptionnel.

— En quoi ?

— La Centrale est creusée dans la roche. À même la montagne. C’est une construction troglodytique, si tu veux. On l’appelle la Souterraine, ici.

Les pensées de Côme se bousculaient, trop de conclusions jaillissaient en même temps. Il ne retint que la principale, évidente, qui validait tout le reste : Van Meyde s’était, d’une façon mystérieuse, approprié les locaux d’une Centrale électrique laissée à l’abandon, au cœur de la vallée du Rioumajou, où, patiemment, il avait aménagé ses quartiers tandis qu’il officiait à Saint-Lary. Une forteresse planquée dans la pierre, tapie au sein même du massif.

C’était le lieu de l’affrontement.

— Que peux-tu me dire de cette Centrale, Déodat ?

— Peu de choses, en fait. Elle a été construite pendant la guerre – la Seconde – et a fonctionné pendant plusieurs décennies. Elle était alimentée par le barrage situé plus haut, qui forme un lac, au confluent de la Neste de Rioumajou et d’un autre ruisseau, le Baricave. Pour relier le barrage à la Centrale, il a fallu creuser une galerie souterraine de près de cinq kilomètres, un travail de titan. J’étais encore presque un enfant, à l’époque, mais tous les gens d’ici parlaient de ces travaux. Rien que le chemin qui la desservait a coûté un prix faramineux. Sans compter la conduite forcée qui termine l’acheminement de l’eau.

— Pourquoi a-t-elle été désaffectée ?

— On ne sait pas trop. Certains disaient que le coût de l’exploitation et de la maintenance était trop élevé. Bien qu’elle ait été munie d’un dispositif de télécommande, il fallait quelqu’un en permanence, là-haut, un gardien, et on lui avait aménagé une sorte de maison, au sein même de la Centrale.

Côme percuta une nouvelle fois. La Centrale avait été conçue pour intégrer en son sein un lieu d’habitation. Le gros œuvre était déjà sur place.

— Et elle n’a pas été démantelée par EDF, quand elle a été fermée ?

— Démantelée, si. Détruite, je crois bien que non. Comme je te l’ai dit, elle est nichée dans un piton rocheux. La démolir aurait pu fragiliser tout un

pan de la montagne. Elle a dû rester en l’état.

— Comment y accède-t-on ?

— Par là, pardi, répondit Déodat en tapotant un endroit du plan de Van Meyde. Ce virage doit marquer l’orée du chemin d’accès qui avait été construit pour mener à la Centrale. Mais il est sans doute difficilement visible aujourd’hui, depuis le temps. Tu comptes y aller de suite, n’est-ce pas ? Alors, pour le trouver, il faut que tu te fies aux repères qui sont indiqués le long de la route.

Il montrait les petits signes qui jalonnaient, de loin en loin, les lacets du Rioumajou.

— À quoi correspondent-ils, à ton avis ?

— Ça peut être beaucoup de choses. Des arbres, des plantes, des rochers, des pointillés.

— Des bornes kilométriques ?

— Non, il n’y en a pas dans ce secteur.

— Et que représentent les chiffres, à ton avis ?

— Où vois-tu des chiffres ?, demanda Déodat en plissant les yeux derrière ses verres grossissants qui lui donnaient un regard de crapaud rachitique. Ah oui, sur chacune des marques, il y a un chiffre. Et le chemin démarre entre le 36 et le 37. En supposant que le numéro 1 soit au départ de la montée, c’est-à-dire ici, au bourg de Tramezaïgues, qu’est-ce qui peut arriver à 36 à ce niveau-là ?

Déodat gratta son nez avec frénésie, puis tripota ses lunettes. Côme eut l’impression qu’il se repassait mentalement, mètre par mètre, la route qui traversait la vallée, comme le font les skieurs visualisant, = yeux fermés, le parcours d’une descente à venir. Soudain, Déodat se redressa, et demanda, paraissant se souvenir d’un élément important.

— Tu es sûr que tu n’as pas froid ? Attends, je vais te chercher quelque chose, quand même.

Avant que Côme ait eu le temps de protester, Déodat était sorti, et était revenu quelques instants plus tard en tenant par les épaulettes une veste de velours vert bouteille, pelée et aux coudières craquelées, qu'il tendit à son petit-fils, avec un sourire de soulagement. Côme le laissa la lui poser sur les épaules, et écouta le verdict de son hôte.

— Je sais. Ce sont les cairns.

— Comment ça, les cairns ?

— Ce sont les petits monticules de pierre que les promeneurs constituent pour marquer les parcours de randonnée.

— Oui, je sais ce que c'est, mais je ne vois pas ce qu'ils viennent faire sur ce plan.

— C'est que, vois-tu, j'ai remarqué il y a plusieurs années que des cairns avait été disposés à intervalles réguliers. Comme s'ils signalaient des débuts de balade, sauf qu'il n'y en a jamais eu, dans ce coin-là. Mais tout le monde est habitué, personne n'y fait attention, on n'a jamais pensé à les défaire.

— Ils commencent où, ces cairns ?

— À la sortie du bourg. Au premier virage. Et le second est distant de quarante ou cinquante mètres, et ainsi de suite.

— Jusqu'à la Centrale ?

— Au moins.

Côme en savait assez. Van Meyde avait eu l'idée de disposer ces jalons, coutumiers dans ces paysages, pour baliser l'accès à sa planque aux adeptes des Âmes Pures. Il lui suffisait de remonter en les comptant, comme le Petit Poucet. Il ramassa avec précaution la feuille trouvée au presbytère – encore qu'elle ne lui serait plus d'aucune utilité – et se leva du banc. Il regarda encore une fois, au fond des yeux, le vieillard squelettique. Son grand-père, il n'arrivait pas à se mettre cela dans le crâne. Côme lui tendit la veste qu'il lui avait prêtée, Déodat lui fit signe de la garder sur lui. Impossible de savoir s'il s'agissait d'un don. D'un legs.

Tout à coup, le regard de Déodat se déroba, alla se fixer sur la niche creusée dans le mur. Et s'embua d'un voile scintillant, soluté aqueux sur le bleu pâle de ses pupilles.

— Ainsi, c'est là qu'ils étaient…

Côme ne prêta pas attention à la dernière phrase du vieil homme et passa la porte, en faisant attention à ne pas heurter le plafond bas en remontant les deux marches. Chaque pas l'y menait tout droit.

* *
*

— Merde, mais tu pourrais répondre, non, quand je t'appelle !

Côme n'avait pas encore ouvert la portière de l'Alfa que son portable s'était mis à vibrer, une fois, deux fois, trois fois, comme si l'appareil annonçait la colère de son interlocuteur. Il regarda l'écran, incrédule, attendit quelques jurons de plus avant d'être tout à fait certain.

— Alain ? Depuis quand vous avez un téléphone mobile ?

— Hein ? Ah, ça ! Il est au fiston Van Meyde, je l'ai emprunté. Comment tu sais que j'en ai un ? C'est vos trucs de reconnaissance de numéro ?

— Ce ne sont pas mes trucs, mais c'est effectivement comme cela qu'on l'appelle. Où êtes-vous ?

— Toi, plutôt, où es-tu ?

— À Saint-Lary, ou plutôt au hameau de Tramezaïgues, juste au-dessus. Je sais où ils sont.

— C'est-à-dire ?

— À quelques centaines de mètres d'ici. Dans une ancienne centrale hydro-électrique abandonnée. Van Meyde l'a aménagée, quand il était

recteur en bas, à Saint-Lary, dans les années quatre-vingt. C’est là qu’ils sont venus quand ils se sont tirés du pavillon Saint-Jacques de la Cité Saint-Pierre.

— Ça fait beaucoup trop de saints pour moi.

— Mais c’est quoi le bruit derrière vous ? Ce sont les flics ?

— Le bruit ? Ah non, rassure-toi, c’est ma sirène.

— Comment ça, votre sirène ?

— C’est une longue histoire, retiens juste que je conduis une ambulance du CHU de Toulouse et que je roule en direction de chez toi. Mais c’est pas facile à manœuvrer, ces machins-là.

— J’imagine. Faites gaffe, quand même.

— Sinon, j’ai prévenu tous ceux qui pouvaient intervenir. Le service du fils Van Meyde, l’Institut Pasteur, les organisateurs du Congrès. Sont tous au taquet. Il me reste à te rejoindre. Tu es où précisément ?

— Vallée du Rioumajou. Faut passer le bourg de Tramezaïgues, continuer tout droit vers le lieu-dit Frédançon et l’Hospice du Rieu-Majou.

— Riou ou Rieu ?

— Les deux se disent.

— On s’en fout, de toute façon. Et après ?

— Après, je ne sais pas encore, a priori il reste un chemin d’accès à la Centrale, dont ils ont dû débroussailler les abords. Pour me trouver, cherche l’Alfa, je ne compte pas rentrer dans la Centrale avec – encore que. Autre chose ?

— Ouais : Van Meyde s’est sans doute inspiré d’un militaire polonais, un héros de la Seconde, un mec qui s’est fait enchrister à Auschwitz juste pour espionner les camps nazis de l’intérieur.

— Quel rapport avec notre Berger ?

— Le Polonais a contaminé des SS en leur inoculant le typhus, au moyen de poux infectés. Et c'était le livre de chevet du Père Robert, époque toubib prodige.

Côme referma sa main droite sur sa clé de contact, serra jusqu'à sentir les dentelures de métal s'enfoncer dans la pulpe de ses doigts. Il se rendit compte qu'au fond de lui, une part de sa conscience ne croyait pas vraiment à tout ce qu'il avait imaginé. Que tout cela pouvait encore être faux, une vaste théorie du complot de deux paranos qui s'étaient monté le bourrichon. Que Marthe avait été victime d'un rôdeur. Que le rodéo de la Route des Lacs était l'affaire d'un ivrogne surexcité, que Fontana… Non, pas Fontana.

Et voilà qu'une donnée historique validait son hypothèse. Là-haut, il allait bien trouver, non pas une bande de mystiques en pleine séance de consolamentum, mais des assassins éprouvés, des poux porteurs d'un virus mutant, des calibres, des armes biologiques, tout un bestiaire de cauchemar. Voilà le comité d'accueil qui lui était promis à la Centrale de Maison-Blanche.

La gorge soudain asséchée, il parvint simplement à articuler :

— Vous aviez vu juste, alors. Bravo.

— Tu parles si je suis content. J'aurais préféré me planter, et pas qu'un peu. Tu veux y aller tout de suite ou tu m'attends ? J'ai passé Saint-Gaudens, je suis là dans une heure maxi.

— Vous savez qu'on n'a pas le temps, Alain. Ils peuvent prendre la route de Lourdes d'une minute à l'autre. S'ils n'y sont pas déjà. J'ai mis le contact. Je les salue de votre part.

— Sans blaguer, Côme, fais attention. Ils connaissent ta tronche, ils savent que tu les pistes, ils vont t'allumer sans sommation. Tire avant eux, tu m'as promis. Et pas d'héroïsme, tu as compris ?

— Seuls les Polonais sont des héros. Les militaires et les Kasperek.

— T'as raison. Mais quand même, sauve ta peau.

— Et vous aussi, quand vous serez là. Car j’imagine qu’il est inutile que j’essaie de vous dissuader de venir ?

— Autant pisser dans un violon. Mais moi, avec mon air con et ma vue basse, je peux toujours me faire passer pour un randonneur qui perd la boule.

— Si vous croyez que ça les ferait reculer, vous vous gourez. Je vais raccrocher, Alain. D’abord parce que le bruit du deux-tons est épouvantable dans le combiné. Et parce que je suis attendu, maintenant. Je ne voudrais pas les décevoir.

— Alors, à tout à l’heure.

Il n’avait pas achevé de mettre l’Alfa sur le bitume qu’il apercevait le premier cairn, un cône de roche grise, au bout du tronçon de route où il se trouvait. Sa poitrine se serra.

Un.

Le décompte commençait.

* *
*

À cinq heures trente du matin un dimanche, il ne passait aucun véhicule, vers le Rioumajou.

C’est pourquoi Côme roulait au ralenti, presque au pas, menton posé sur le volant, coudes pliés, yeux plissés. *Sept, huit*. Les cairns se succédaient, réguliers, comme l’avait annoncé Déodat. Certains étaient un peu délabrés et ne formaient plus qu’un vague amas de caillasses, mais Van Meyde – ou l’un de ses comparses – devait les reformer de temps à autre, pour maintenir visible leur fléchage. De la rosée s’accrochait encore aux herbes demeurées intactes autour de ces bornes de fortune.

Quatorze, quinze. Se concentrer sur le compte à rebours, ne pas

gamberger. Il sentait une bile acide lui recouvrir sournoisement l'estomac. La trouille était là, immarcescible. Au moins, elle l'avait emporté sur la fatigue. Et il ne pouvait plus reculer. Il était déjà allé beaucoup trop loin. Jusqu'à vingt-deux, déjà.

Vingt-six, vingt-sept. Tous les cairns se trouvaient le long du côté droit de la chaussée, au ras du sol pour la plupart, sur une surface dégagée. Côme enchaînait les virages à l'allure la plus faible possible, pour s'assurer de n'en manquer aucun. *Trente*.

Sur un virage serré sur la droite, le rétroviseur extérieur frôla la paroi rocheuse. Juste après, il risqua un coup d'œil plus loin devant, vers le lacet suivant. Une ligne droite débouchait sur une courbe ample vers la gauche, qui poursuivait sa remontée. *Trente-deux, trente-trois*. Les cairns étaient moins espacés. Il leva de nouveau les yeux furtivement. Une masse de pins sombres se dressaient face à lui. *Trente-cinq*.

Trente-six. *Trente-sept*.

Il y était. Il n'eut pas à freiner, se contenta de relâcher l'accélérateur et l'Alfa vint mourir vers le talus. Personne ne pouvait la rater, en empruntant cette route. Et surtout pas Duplant. Il coupa le moteur, descendit du côté de la chaussée et contourna la bagnole, promenant son regard à hauteur d'herbes.

Le trente-sixième cairn était situé à l'entrée du virage. Le trente-septième était à la sortie. Le chemin était au milieu.

Il releva la tête et ne vit que la barrière formée par les pins sylvestres, d'un vert noirâtre. Les branches couraient jusqu'au sol, s'enchevêtrant les unes dans les autres, tandis que des massifs de ronces et d'orties s'élevaient au niveau de ses hanches. Il n'y avait pas de chemin – en tout cas, pas au sens où on l'entend : aucun traçage dessiné au sol, aucune sorte de panneau ou d'indication. Sinon ces foutus cairns.

Le jour était à présent largement levé, et les rayons rougissants du soleil, perçant les hautes branches, figuraient des lames dans l'épaisseur émeraude. Côme essayait de distinguer les contours d'une construction, ou même

d’une simple clairière, par-delà le rideau végétal presque opaque, mais il se heurtait aux ombres incandescentes de la pinède. Les aiguilles acérées des pins à crochets bouchaient toute perspective, et les mêmes, séchées, jonchaient le sol au point de rendre indécelable toute route carrossable qui eût existé à ce niveau. S’étaient-ils totalement plantés, lui et Déodat ? La Centrale se trouvait-elle à un autre endroit de la vallée ?

Côme inspira profondément, huma les senteurs des mousses qui s’exhalaient dans l’aube. La zone était humide, et ce n’était pas seulement en raison de la rosée qui s’évaporait. Un cours d’eau passait à proximité. Côme ferma les yeux, chassa l’anxiété qui l’étreignait, et se concentra sur les bruissements alentour. Un vent du matin faisait frissonner les arbres, et l’écho lui renvoyait les craquements habituels des animaux diurnes partis en traque. Pourtant, au bout d’un instant, il saisit, plus profondément, plus constamment aussi, un grondement lancinant, provenant d’un point situé légèrement sur sa gauche. Il se concentra uniquement sur ce bruit, faisant abstraction des sons parasites, et acquit la conviction que la Neste du Rioumajou courait bien à quelques encablures de son virage. Entre les trente-sixième et trente-septième cairns. Or la Centrale surplombait, nécessairement, une rivière. Sa certitude se renforça. Il devait cheminer vers le lit de la Neste.

Il restait à se frayer un chemin dans le mur de ronces et de branches de pins. Côme décida de faire au plus court : tout droit. À l’aveugle. Il tendit les bras vers l’avant, écarta deux branches en les tendant comme des arbalètes, et s’insinua entre les troncs. Les aiguilles lui fouettèrent le visage et les membres. Il poursuivit sa progression, se forçant à assurer ses appuis sur un sol parfois meuble. Au bout de deux ou trois pas dans la nuit forestière, il ressentit plusieurs craquements sur son passage. Il s’arrêta, réitéra son geste en avançant les bras : des branches se brisèrent net, s’arrachèrent du tronc et tombèrent.

Côme connaissait assez la flore locale pour savoir que cela n’était pas normal. Il parvint à s’accroupir, et activa son téléphone portable, dont l’écran émettait une faible luminosité, qu’il dirigea vers la base des branches tombées : la jointure où elles s’étaient brisées était, de toute évidence, déjà

fragilisée, donnant l’apparence d’une corde effilochée. On était passé par là, peu de temps auparavant, et en force.

Côme se plia encore un peu plus, et considéra le sol. Il écarta des herbes sauvages, dégagea des aiguilles de pin, et discerna enfin ce qu’il cherchait : sur la terre brunâtre apparurent des sillons profonds et réguliers. Les stigmates du passage récent d’un véhicule. Côme n’en crut pas ses yeux : comment un conducteur pouvait-il s’être aventuré dans cette forêt épaisse où lui-même avait hésité à pénétrer à pied ? Il ne pouvait y avoir qu’une réponse : le chauffeur savait précisément par où entrer, et, mètre après mètre, où tourner pour se frayer un chemin. Les branchages souples, tordus par les flancs de la bagnole, s’étaient aussitôt remis en place – ou bien on les avait remis –, dissimulant ainsi la voie d’accès au chemin qui s’étirait entre les deux cairns identifiés sur le plan. La forêt servait ainsi de protection naturelle à l’antre de Van Meyde. Mais le doute n’était plus permis : les Âmes Pures avaient déchiré ces broussailles pour accéder à la Centrale. Il ne restait plus qu’à espérer qu’ils s’y trouvent encore.

En se remettant debout, Côme songea à la carcasse de Duplant : lui ne s’engagerait sans doute pas dans la forêt aveugle, malgré l’Alfa abandonnée sur la route. Il fallait un signe, une marque qui lui indiquerait qu’il devait forcer le passage. Côme ôta alors la veste prêtée par Déodat – il l’avait conservée sans même y prêter attention, et la noua autour d’une branche située à hauteur de regard, prenant soin de la laisser flotter au gré des souffles d’air. Puis il se remit en marche, orientant son téléphone vers les traces laissées au sol par les pneumatiques qui étaient, à n’en pas douter, ceux de la berline noire. Il contourna encore plusieurs troncs, repérant, nettement cette fois-ci, les brisures des branches basses qui marquaient le parcours du convoi des tarés. Il sentait, à chaque pas, les flagellations douces des épines souples, sur ses jambes, son torse, son visage. Il n’avait pas le sentiment de lutter contre cet élément, mais plutôt de s’y couler, de se fondre en lui. Il intégrait la forêt que Van Meyde violait.

Le bruit du ruisseau se faisait plus précis, à présent, et la végétation moins dense. La lumière éclatante du matin s’y frayait un chemin avec plus d’éclat, l’avancée était moins difficile parmi les troncs qui s’espaçaient. Bientôt,

c’est la texture du sol qui se modifia : le tapis souple d’aiguilles et de mousse s’assécha sur la droite, et fit place à une terre plus claire, plus sèche, suivie d’une langue de petites pierres pointues. Il se défit d’un long serpentin de ronces, s’accrocha à l’écorce d’un pin voûté, et atteignit un véritable chemin, tracé et dégagé. La barrière forestière devait représenter vingt mètres à traverser, tout au plus, mais, vue de la route, elle paraissait infranchissable et dissuadait le promeneur de s’y enfoncer. Nul n’aurait pu, sans être muni du plan, soupçonner que l’unique accès à l’ancienne Centrale se faisait à travers cette nuit verte.

Côme fit quelques pas sur le sentier, marqué de traces de roues très nettes cette fois-ci, et scruta la ligne droite montante qui s’étirait devant lui. Elle longeait la paroi de la montagne, en retrait sur la droite. Côme concentra son regard à mi-pente. Troglodyte, avait dit Déodat. Une partie de la Centrale devait donc être visible de l’extérieur, à flanc de roche. Un trait de soleil éclaira le versant adret. Côme distingua alors, dans la noirceur des rocailles, une trouée de couleur claire, ocre. Il plissa les yeux.

Une forme géométrique, rectangulaire, balafrait l’à-pic. La Centrale. Le bout du chemin. À tous les sens du terme.

C’est à ce moment seulement qu’il s’interrogea sur la manière d’accéder au bâtiment. Aussi longtemps qu’il était empêtré parmi les arbres, il était à couvert. À présent, il était une cible évidente, visible à distance, un éléphant dans un couloir. Instinctivement, il s’agenouilla, et effleura la crosse du Manurhin. Il ne pouvait pas remonter le sentier tranquillement, en attendant qu’on le cueille là. Autant arriver en Alfa, en klaxonnant et en leur faisant des appels de phare. La Centrale était là, en vue, mais il avait cent fois le temps de se faire allumer avant de l’atteindre. Et il savait que les Âmes Pures, deux morts violentes au compteur et qui sait combien d’autres en sursis, n’étaient pas du genre à hésiter. Il devait procéder autrement.

Immobile, il étudia la disposition de l’espace. Les pins se raréfiaient, et paraissaient même disparaître complètement quelques dizaines de mètres plus loin. Sans doute les derniers tronçons du sentier devaient-ils être parfaitement dégagés – et ils ne lui offriraient donc aucune protection. Sur

sa droite, les francs de la montagne étaient abrupts, et il eût été absurde de chercher à les escalader. Non qu'il en fut incapable, bien au contraire, mais cela ralentirait considérablement sa marche, et il serait à la merci d'une mauvaise prise. Une dégringolade aux abords de la Centrale, et l'alerte serait donnée. Il était certain, en effet, que les Âmes Pures avaient organisé une sorte de guet. Sur sa gauche, enfin, le fossé dévalait vers…

La Neste du Rioumajou. Son grondement remontait aux paliers supérieurs, et Côme pouvait distinctement l'entendre rouler quelques mètres en contrebas. Elle serpentait sans peine en ce replat, mais il savait que, un peu plus haut, la Neste se muait en torrent, qui dévalait des éboulis de rocaille. Sa force pouvait être colossale par endroits. Il se savait à contre-courant. Mais il n'avait, cette fois-ci, pas de meilleure solution.

Sans se mettre debout, il se laissa couler au bord du fossé, contempla le dévers. Une pente de quinze mètres, un à-pic quasiment vertical, qui n'offrait d'autre appui que des broussailles séchées et des racines noueuses. Pas le choix. Il demeura aussi voûté qu'il le pouvait, et attaqua la pente comme s'il ployait sous une carapace. Il connaissait à la perfection ces méthodes de descente éprouvées par les anciens, ne pas bloquer une prise d'appui, rebondir à chaque pas, se laisser glisser si une semelle chassait. Ne pas combattre la pente, jamais, se résigner à ses contours, à ses caprices. Il dérapa, donna une impulsion pour se rétablir, en descendant toujours de biais, dans la tangente, surtout pas de face. Vers la moitié de la descente, tout en prenant garde à ne pas heurter de pierre affleurante, il risqua un regard vers le fond. Le lit de la Neste était enserré entre des parois abruptes, dans le tréfonds de la vallée encaissée du Rioumajou. Il n'y avait, pour ainsi dire, pas de berges, à peine quelques bancs de galets surnageant tant bien que mal.

Un bond encore, et il atteignit la rivière, visant la surface plane d'une souche immergée. Il ralentit puis s'immobilisa en ondulant, à la manière d'un chat bloquant sa course. Il prit un instant pour tenter d'isoler les bruits qui lui parvenaient. Il ne perçut que le ronronnement de la Neste, amplifié par l'écho des parois qui formaient une sorte de canyon. Il ne distingua en revanche aucun moteur de voiture, ni aucune voix humaine. Il entama alors

sa remontée, s’immergeant dans le ruisseau jusqu’aux chevilles. En ce secteur, le lit n’était pas profond, encore qu’irrégulier. Mais aussitôt, le contact de l’eau glacée lui tétanisa les muscles des jambes. Ses chaussures en furent gorgées en un instant, et il les sentit s’alourdir irrémédiablement. Il avança pourtant, s’astreignant à un rythme régulier, pour ne pas se cramer d’emblée. La partie la plus difficile de son parcours restait à venir. Il pouvait déjà entrevoir, par-delà une courbe empruntée par le cours du ruisseau, le resserrement de son lit, qui en annonçait la métamorphose. Au moins, il était à couvert.

Tandis que ses semelles s’appesantissaient de plus en plus, il se força à envisager ce qui pourrait se passer, une fois qu’il atteindrait les abords de la Centrale. Il n’avait aucun plan, pas la moindre ébauche de stratégie. Il évoluait à l’instinct, au jugé, mais après tout il ne faisait rien d’autre depuis plusieurs jours. Il ne connaissait ni la disposition des lieux, ni les forces en présence, ni les éventuels dispositifs de protection et de défense qu’avaient pu ériger les sbires de Van Meyde. Il n’avait qu’une seule obsession, celle d’arriver avant que les Âmes Pures ne prennent la route de Lourdes pour se rendre à la cérémonie œcuménique avec leurs saloperies en bocaux. Comment ? Il n’en avait aucune idée. Les bloquer, les neutraliser, leur couper la route, il y avait forcément un moyen de les empêcher de rallier la cité mariale. Car il ignorait si, en bas, les autorités religieuses et sanitaires avaient pris la menace au sérieux, et s’ils étaient à même de répondre à une épidémie. C’est la source qu’il devait tarir, comme celle qu’il remontait en ce moment.

Bientôt, il se sentit entièrement transi de froid par les embruns glaciaux de la Neste. Chaque contact entre son courant et les pierres qui la parcouraient diffusait une nuée de gouttelettes, puis une sorte de vapeur fugace qui le pénétrait jusqu’aux os. Il était impossible de lutter contre cette sensation glacée. Quelle distance devait-il parcourir ainsi ? La Centrale était hors de vue, mais, à supposer que le chemin de l’étage supérieur suivît les mêmes courbures que la Neste, il avait bien trois-cents mètres de flotte à remonter.

Il s’aperçut qu’il grelottait, que ses muscles se recroquevillaient sous les morsures de l’eau glacée. Le soleil, obstrué par les sommets, n’atteignait pas

son parcours. Il devait se résoudre à avancer ainsi, à demi-immergé, le souffle rendu court par la vasoconstriction des vaisseaux bronchiques. Chaque pas devint bientôt un effort, sans cesse renouvelé, pour s'extraire du ruisseau, chercher un appui proche de la surface, chercher à se stabiliser, en s'équilibrant avec les bras.

Surtout, au bout de quelques minutes de remontée, l'aspect de la Neste changea radicalement. Elle ne coulait plus de façon régulière sur une surface plane et assez large, mais se muait en successions de petites cascades, dégringolant de palier en palier. Il contempla, perché sur un galet circulaire émergé, le déversement saccadé des eaux qui venaient s'écraser sur la pierre, avant de poursuivre leur course alentie. La Centrale, il en était certain, se situait plus haut, en amont de ces torrents. Il n'avait pas d'alternative : il devait escalader cette partie.

Il en avait descendu, de ces eaux vives, dans ses journées de canyoning, de l'autre côté de la frontière, au pied du Monte Perdido. Mais les remonter, à contre-courant, était l'apanage des saumons. Sans cordage, sans piton, sans souliers à pointes, il n'avait que ses mains esquintées à opposer à la furie du torrent. *Pas le choix*, il se le répétait sans cesse. À l'instar des alpinistes, il commença par repérer des anfractuosités de roche qui pourraient offrir des prises régulières. Elles étaient peu nombreuses, tant le passage incessant de la Neste polissait et repolissait les pierres. Néanmoins, il parvint à distinguer suffisamment d'irrégularités, d'angles aigus, pour entamer l'ascension. Il prit une vive impulsion, tendit le bras droit et s'accrocha à un rebord rugueux. Il y crispa les doigts, comme s'il voulait briser le minéral, et s'éleva lentement, en sollicitant chacun de ses muscles. Il en aurait été physiquement incapable quelques heures plus tôt. À quelques centimètres sur sa gauche, il pouvait ressentir la force de la Neste qui s'évacuait du bief supérieur dans un grondement terrible. Il posa un pied à un niveau intermédiaire, évitant un coin de mousse, cherchant la face sèche, et poussa de toutes ses forces, puis balança l'autre bras plus haut encore, et se hissa de nouveau. En quelques mouvements, il parvint au plan situé juste au-dessus, une sorte de gigantesque vasque où l'eau bouillonnait, comme dans une marmite portée à ébullition. Ce phénomène l'empêchait d'en distinguer le fond, mais il devinait qu'il n'aurait pas pied à ce niveau. Les

deux versants de la montagne l’enserraient, il ne pouvait que continuer. Foutu pour foutu, il se jeta dans la vasque.

De nouveau, la sensation de froid intense, insupportable, l’envahit jusqu’à la moelle. Il suffoqua un bref instant, puis esquissa quelques mouvements de brasse, qui ne le firent pas avancer d’un pouce. Même dans cette retenue naturelle, le courant faisait son office. Il comprit qu’il ne devait pas cohabiter avec la Neste, mais lutter contre elle. Il tendit alors sa nuque pour prendre une grande inspiration, et plongea la tête la première sous la surface de l’eau. Il garda les yeux ouverts, les sentant brûler dans l’eau glacée, et chercha à frôler la roche afin de rechercher l’endroit où la pression s’atténuait. Lorsqu’il ressortit, pour reprendre son souffle, il se trouvait presque sous la cascade suivante, et, d’une torsion, réussit à atteindre un bloc de pierre qui dépassait des eaux.

Trempé jusqu’aux os, il pouvait sentir la moindre parcelle de ses vêtements adhérer à sa peau, l’envelopper d’une carapace de givre. Une pensée l’assaillit alors : le Manurhin. Paniqué, il passa la main dans son dos, sentit la crosse. Toujours là. Il souffla brutalement. En revanche, il ignorait tout à fait si le contact de l’eau pouvait avoir altéré le fonctionnement de l’antique pétoire de Duplant. Béotien en maniement d’armes, il ne savait même pas si elle contenait de la poudre, ou une autre substance que l’humidité affectait. De toute façon, il était trop tard. Il verrait bien au moment de s’en servir. En espérant qu’à cet instant, il ne serait pas aussi déjà trop tard.

Il reprit l’ascension de la nouvelle cascade, selon la même méthode. La Neste tourbillonnait toujours à ses oreilles. Il s’était habitué à son tumulte, à ce raclement continu qui montait en écho comme dans une caisse de résonance. Il se forçait à se concentrer sur ses efforts, sur la contraction de ses membres, le réchauffement de ses fibres musculaires qui contrebalançait le contact pénétrant, inlassable, des particules d’eau glacées. Soudain, son index ripa, puis le majeur, puis sa paume entière laissa échapper sa prise. Il se retrouva suspendu à une seule main, celle dont les phalanges n’étaient pas encore consolidées. Déséquilibré, pareil à un pantin désarticulé, son corps fut déporté juste sous la cascade. Il reçut tout à coup sur le crâne des litres

de flotte, projetés à une vitesse prodigieuse, qui le frappaient, le frappaient encore. Il sentit sa nuque ployer, l'eau pénétrer sa bouche, son nez, l'ensevelir entièrement, jusqu'à l'asphyxier.

Il ne lâcherait pas, il n'avait pas le droit de lâcher. Si la force lui manquait, ne serait-ce qu'un instant, la force de l'eau le propulserait plusieurs mètres plus bas. Une chance sur deux qu'il se brise au contact des rochers. Rassemblant une énergie qui lui venait de nulle part, il bascula de tout son poids, se suspendit au bout du bras. Le froid avait dû lui anesthésier les doigts, il ne sentait pas la douleur lui irradier le poignet. Il s'extirpa du torrent, secoua la tête mécaniquement, et put reprendre appui sur la paroi. Il se stabilisa, plongea le bras à travers la cascade, à la recherche d'une pierre rêche, d'une arête, à laquelle s'accrocher, d'une ligne de faille où planter ses ongles. Dès qu'il la trouva, il parvint de nouveau à s'élever au niveau de la source du torrent. Une nouvelle vasque, plus vaste encore que la précédente, où moussait une écume blanchâtre, s'ouvrit devant lui. Il se mit à genoux à l'extrême bord, haletant, rompu. Un détail happa sa conscience : sur sa droite, le long du versant montagneux, s'élevait une curieuse structure verticale, longiligne. Il redressa la tête. Reconnut aussitôt le bloc géométrique qui éventrait la vallée.

La Centrale troglodytique était là. Juste au-dessus.

Il y était. Il prit le temps de détailler la rampe qui se plantait dans la Neste. Il s'agissait d'une longue conduite de béton, adossée à la montagne, composée de buses encastrées les unes dans les autres. Pour ce qu'il pouvait distinguer de son sommet, elle conduisait droit à l'un des pignons de la Centrale. Il comprit qu'il était en présence d'un conduit de pompage, ou d'évacuation, qui devait avoir joué un rôle à l'époque où elle était en fonction. On ne l'avait pas démontée, pas plus que l'on n'avait démoli l'édifice. Côme se surprit à esquisser un sourire sur ses lèvres bleuies. C'était le premier coup de pouce topographique depuis plusieurs kilomètres.

Ruisselant, il tâta de nouveau la crosse, par réflexe, et repéra les pierres qui affleuraient. Elles formaient un demi-cercle à la bordure de la vasque, à la limite du vide, et paraissaient rejoindre le pied de la conduite. Il demeura

accroupi, s’aidant de ses mains pour conserver l’équilibre. La surface de la roche, caressée par les filets d’eau ininterrompus, patinait à chaque pas. Le genre d’endroits où il s’interdisait de s’aventurer lorsqu’il partait en randonnée dans les vallons espagnols. Façon quadrupède, il se traîna jusqu’à la paroi, et toucha la conduite de béton. Elle était apparemment en bon état, solide encore, loin de s’effriter. De plus elle paraissait soudée à la montagne, comme coulée en elle. Soudain, l’idée le parcourut qu’il pouvait s’agir d’une sorte de piège. Que les hommes de Van Meyde avaient imaginé s’en servir comme dispositif d’alerte. Il chassa aussi sec cette pensée. Les buses dataient d’après-guerre, et demeuraient à l’état d’abandon depuis plusieurs années. Et de toute façon, encore une fois, c’était le seul moyen d’arriver là-haut.

À la jointure de chaque partie de tuyau, il voyait dépasser un renfort circulaire percé d’écrous. Il espéra simplement que cette disposition se poursuivrait tout au long de la structure, histoire de ne pas se retrouver bloqué à mi-chemin. Il s’échappa à l’eau de la Neste au bout de deux poussées, puis poursuivit en alternant les appuis des pieds, calant ses semelles sur chaque renfort, serrant les buses entre ses cuisses pour assurer l’adhérence. Ses mains allaient chercher tour à tour la prise suivante, ses doigts s’agrippant aux écrous rouillés. Il montait ainsi presque à la verticale, comme à une corde à nœud, sans appréhension de décrochage, ayant constaté que chaque morceau de tuyau était proprement scellé dans la roche. Par moments, pour relâcher ses muscles avant la tétanie, il prenait appui à même la paroi, respirait, et repartait de plus belle. Lorsqu’il jetait des œillades vers le ciel, il pouvait distinguer la fin de la conduite, qui semblait déboucher sur une sorte de plate-forme. Surtout, il voyait se rapprocher l’étrange géométrie de la façade du bâtiment. Il était convaincu que le tumulte du torrent, qui ne s’atténuait pas à mesure qu’il s’élevait, couvrirait le bruit qu’il faisait en escaladant. En revanche, il ne savait pas à partir de quelle portion de la conduite il deviendrait visible pour un guetteur situé là-haut, sur la plate-forme.

Il sentit les paumes de ses mains se rétracter subitement, par à-coups, et reconnut les prémices de crampes. Il était grand temps que la grimpée finisse, avant qu’il ne soit totalement incapable d’avancer. Il décida

d’accélérer le rythme, avala mécaniquement les derniers tronçons de buses comme un métronome, sans gamberger, sans se retourner, surtout. Tout à coup, le parcours du conduit marqua une inflexion, et alla s’enfoncer dans la rocaille du versant. Le pompage, ou le déversage de l’eau par la Centrale, devait se faire en sous-sol des installations. Deux mètres le séparaient encore de la surface. Il devait finir l’escalade sans l’appui du conduit. Il n’avait droit qu’à un seul essai, et le moindre faux-pas l’enverrait s’exploser dans la vasque, vraisemblablement *ad patres*.

Appuyé contre le dernier tronçon, les bras enserrant l’ultime courbure, il évalua la distance qui le séparait encore de la plate-forme, et la disposition de celle-ci. Un mètre cinquante, peut-être deux. Un garde-corps constitué de filins métalliques tendus rouillait au ras du sol. Vu d’ici, il avait tout juste l’espace de se faufiler sous le câble le plus bas. Et ensuite ? Une sentinelle était-elle postée devant l’accès aux installations ? Dans ce cas, nul doute qu’elle le canarderait sitôt qu’il apparaîtrait à la lisière du ravin. Quitte ou double.

Pourtant Côme sentait, intensément, qu’il était passé au-delà du stade de la trouille. Il n’avait déjà plus peur. Il n’était plus parcouru que par une pulsation profonde et régulière, empreinte de détermination, une volonté brute, tendue comme un arc. Il s’était résolu à mener son chemin jusqu’à son terme. En cet instant, il se rappela que cette conviction s’était forgée dans le bureau de Vax, à la seconde même où le vieux Supérieur lui avait appris la disparition de Luc et l’avait prié d’enquêter en solo. Il s’était aussitôt promis d’aller jusqu’au bout. Et le bout, maintenant, c’était le sommet d’une canalisation de béton, un Manurhin sur le cul et quinze allumés retranchés avec un virus mutant. Ç’avaient également été Duplant, Déodat, Thierry, Christelle, Le Ster. Leurs noms et leurs visages avaient jalonné sa course. Il était là grâce à eux – pour eux, peut-être, aussi. Mais ce n’était pas tout. Un sentiment plus animal, aussi, plus noir, se consumait à la surface de sa peau. La brûlure impalpable d’une pulsion mauvaise, d’une haine larvée, qui avait couvé en lui au fil des jours et qui le tenait à présent debout, glacé, meurtri, épuisé, mais bouillonnant d’impatience et de rage. Car il attendait de se trouver en face d’eux, de scruter leurs gueules de dégénérés. De planter son regard dans celui des fumiers qui avait étranglé

Marthe dans son aquarium, abattu Fontana dans son bain. L'une parce qu'elle allait deviner, l'autre parce qu'il pouvait soigner. Et il n'était plus à qu'à un jet de pierre d'eux.

En bloquant son souffle après une profonde inspiration, il cramponna ses semelles sur la partie supérieure du conduit, agrippa une branche dépassant à fleur de paroi, et se hissa, très lentement, jusqu'à la surface de la plate-forme. Il risqua un regard rasant. Le moindre mouvement en trop, le premier bruit sec, et il pouvait donner l'alerte – ou dévisser. Ce qu'il aperçut n'était qu'un large parterre hérissé de hauts engins métalliques, qu'il connaissait bien pour les avoir vus devant la Centrale de Saint-Lary. Des sortes de tourelles d'airain, plantées dans un sol de ciment brut. Une marche séparait cet espace de l'accès au bâtiment. C'est là que débutait l'invraisemblable.

Côme sentit craquer le bois sec auquel il s'accrochait. Il tendit alors vivement les bras et agrippa l'un des filins de métal tressé qui bordaient la plate-forme. Il en testa d'abord la résistance, en se suspendant progressivement. Le câble tint bon. Il s'éleva un peu plus haut, eut une vision globale des lieux. Il ne voyait personne. Il n'entendait pas un bruit. C'était la première bonne nouvelle : il n'était pas attendu. Pas de ce côté, en tout cas. À moins qu'ils ne soient déjà partis. Déjà en route vers Lourdes, cherchant une place dans les hordes de véhicules, faisant la queue aux portes du sanctuaire. Si tel était le cas, il n'avait plus qu'à s'en remettre aux hommes d'en bas, Duplant, Nils Van Meyde et l'Institut Pasteur. Il chassa cette éventualité. Pour ce qu'il avait à faire ici, il fallait agir vite. Passer outre sa stupéfaction devant l'aspect de la Centrale : un édifice encastré dans les flancs de la montagne, si imbriqué en elle que l'on eût dit que les rochers s'étaient progressivement mués en briques. Et, en leur centre, une porte d'accès massive. L'entrée directe *dans* la montagne. L'endroit était aussi inhospitalier que fascinant. Surtout, il n'avait de désaffecté que le nom. Quelqu'un, de toute évidence, avait entretenu le site, qui ne présentait aucune trace de délabrement, hormis les points de rouille des filins. C'est à peine si un tapis d'aiguilles orange et feu, et de pommes de pin craquelées, recouvrait le sol. Le site n'était pas à l'abandon. Comment avait-on pu ne pas s'en rendre compte ?

D’une impulsion, il se porta à hauteur de la plate-forme, glissa un genou sur le ciment et se coula sous le dernier filin. Plaqué au sol, il observa, de nouveau. La plate-forme devait faire une vingtaine de mètres carrés, et supporter une quinzaine de ces pylônes dressés vers le ciel. Les transformateurs. Du peu qu’il savait du fonctionnement de ce type de centrale, Côme avait retenu que le courant était généré par des turbines et des alternateurs, en général situés sous terre, entraînés par la puissance de l’eau canalisée dans une conduite forcée. L’énergie électrique transitait alors par des transformateurs, placés à l’air libre, avant d’être acheminée dans les lignes à haute tension. Ceux qui se trouvaient devant lui étaient inutilisés depuis plus de vingt ans. Plus aucune tension ne devait les parcourir depuis lors. Il n’entendait pas le grésillement qui, dans son imaginaire, était censé indiquer le passage du courant électrique. Surtout, ces squelettes obstruaient presque parfaitement la perspective. Ils n’étaient pas des obstacles, mais des alliés. Il se pelotonna au pied du transformateur le plus proche, qui avait l’aspect d’un derrick argenté. À travers la forêt hérissée de ces appareils, il distinguait, arrachée à la roche, la façade de la Centrale. Deux piliers de brique jaunâtres encadraient un frontispice décrépit, que trouait une porte surmontée d’une marquise anguleuse de béton nu. On eût dit l’entrée de n’importe quel bâtiment administratif d’après-guerre, dans l’un des villages de la vallée. Les Âmes Pures étaient juste derrière, c’était une certitude – il en fallait bien une. Il sentait son palpitant cogner sous ses côtes. Ce n’était pas le moment de flancher. Il se tint aussi voûté que possible, genoux fléchis, buste cassé, et se glissa contre le transformateur suivant. Toujours personne. Toujours pas de bruit.

Au-dessus de lui s’étendait une jungle de fils amollis, de rails d’acier, de lignes imposantes, parallèles et noires, pareilles aux dents d’une immense fourche. Sa première pensée fut que rien ne pouvait se poser sur cette plate-forme. Il avait songé, sottement, qu’un hélicoptère, ou un ULM, ou encore un parapente porté par les courants aériens, eût été en mesure de manœuvrer assez précisément dans les montagnes pour venir atterrir au beau milieu des transformateurs. C’était manifestement impossible, et Van Meyde n’avait d’ailleurs pas besoin de recourir à ces moyens extrêmes, puisqu’il lui suffisait d’arriver le plus simplement du monde : par la route. Un pas,

encore, courbé, cassé en deux, rasant le sol, puis deux enjambées, un autre transformateur. Une nouvelle pause dans sa progression. La porte se rapprochait. Il pouvait à présent en cerner les détails. Elle était très large, presque carrée, et paraissait briller d'un métal verdâtre, comme du bronze, ou du cuivre. Côme étouffa un juron : de toute évidence, la porte était blindée. À cet instant, un détail saugrenu lui sauta aux yeux : il y avait une sonnette. Ou un interphone. Il se retint d'en rire. Comme s'il suffisait de s'annoncer pour qu'on lui ouvrît toutes grandes les entrailles de la montagne – et de la démence.

Son regard ne cessait de fureter de tous côtés. Sur deux bordures, la plate-forme était délimitée par le vide. Celui d'où il venait de monter, et l'autre face, à sa droite. Sur sa gauche se trouvait l'édifice de la Centrale et sa porte blindée. Enfin, droit devant lui, par-delà les zébrures des transformateurs, il lui semblait distinguer un espace aménagé sur le flanc de la montagne. De quoi s'agissait-il ? Pour l'heure, il comprenait que le danger ne pouvait venir que de ces deux points. Son Nord et son Ouest. Il savait aussi que son regard ne le portait pas très loin, et qu'il avait, cette fois-ci, un double désavantage sur ses hôtes : il connaissait beaucoup moins qu'eux la zone où il évoluait, et il surveillait avec une seule paire d'yeux, contre quinze ou vingt. En probabilités, il n'avait à peu près aucune chance de les voir avant d'être vu. C'est pourquoi il tentait, intensément, de percevoir le moindre son qui s'ajoutât au roulement de la Neste en contrebas, le moindre mouvement qui ne fût pas celui des branches. Tous ses sens étaient en alerte. Ce n'était pas seulement le fait d'entendre ou d'apercevoir, mais celui de ressentir chaque craquèlement étouffé dans le creux de ces monts. Il guettait à la fois l'éclat d'un canon, la vibration de pas, l'écho d'une voix, d'une toux, le ronflement d'un moteur, d'un groupe électrogène, tout ce qui marquerait une présence, une approche. Surtout, il était à l'affût des frissonnements du vent, des déplacements de l'air, des odeurs changeantes des pins, de ces détails infimes auxquels nul ne prête attention. Que les aveugles, dit-on, développent à l'extrême pour détecter une forme, un obstacle, à travers l'inflexion d'un souffle d'air, la soudaine parcelle d'ombre occultant la chaleur du soleil sur le visage. Et lui, bien que parfaitement voyant, savait capter les vibrations anormales de sa contrée. En inspirant, c'est tout son

champ de perception qu'il cherchait à engloutir, à digérer. Chaque expiration était suivie d'un nouveau pas vers l'avant, en direction du pylône suivant : la voie était libre.

Lorsqu'il atteignit la simple marche qui séparait la plate-forme de transformation de la façade, il s'aperçut qu'il était visible de toutes parts. Il bondit alors sans réfléchir, et se tapit contre le mur qui jouxtait la porte blindée. Le dos plaqué à la paroi. Presque en contact avec *les autres*. À cette seule pensée, il attrapa son pistolet, l'ancra au creux de sa paume. Il glissa l'index sur la détente. Il était prêt, comme il l'avait promis. La crosse, lovée dans sa main droite, en figurait un prolongement de métal. Il n'aurait jamais cru, quelques jours auparavant, que brandir une arme à feu l'eût ainsi rassuré. Ce Manurhin était peut-être la seule chose que les Âmes Pures n'avaient pas prévu. Son effet de surprise.

Il glissa alors tout doucement le long du mur, sentant les bouloches de son tee-shirt accrocher les aspérités de ciment. Il se colla à la porte, et comprit sa méprise. Le boîtier qu'il avait pris pour un interphone était en réalité la serrure elle-même. Fichée assez haut, elle ne ressemblait pas aux dispositifs traditionnels des portes renforcées. Elle se situait à hauteur d'épaule, et la poignée d'aluminium – flambant neuve – était accompagnée d'une cavité cylindrique. Au centre de celle-ci se trouvait un écran transversal, minuscule, près duquel clignotait une diode luminescente rouge. Côme saisit instantanément qu'il s'agissait d'un verrou à reconnaissance digitale. Les Âmes Pures, retranchés dans leur Fort Knox hydraulique, avaient disposé un mécanisme d'ouverture qui ne répondait qu'aux empreintes digitales. Combien de sillons de doigts étaient compilés dans la mémoire de la machine ? Quinze, vingt tout au plus, ceux des membres du groupuscule, voire seulement ceux de leurs dignitaires, les Van Meyde, les Dintrans, les Moyon. Et quel était le pourcentage de chances que ses propres empreintes fussent assez proches de celles d'un des allumés pour que la porte s'ouvrît à leur contact ? Infimes, dérisoires. Il comprit en tout cas que le lieu était réellement aussi barricadé, qu'il se l'était figuré. S'il était subsisté un doute sur le fait que les troupes de Van Meyde eussent investi le site, il était désormais levé.

Côme passa la main gauche sur la porte – la droite ne lâchait pas son arme. Le contact du métal cuivré était glacial. Il tapota des phalanges, le bloc sonnait plein sur toute sa hauteur. L'huis d'une forteresse. Il n'avait rien à espérer de ce côté-là. Il leva les yeux au ciel, vers l'avancée de béton qui surplombait la porte. Il se demanda fugacement à quoi pouvait bien servir pareil ornement, qui ne protégeait pas des rayons du soleil, puisqu'ils n'atteignaient quasiment pas cette zone, ni n'abritait vraiment des pluies d'orage. Il n'imaginait pas non plus les occupants y accrocher une plante verte, y suspendre du gui en signe de bienvenue. Tordant sa nuque, sans décoller le dos du mur, il aperçut deux lucarnes percées dans la paroi, à deux mètres de hauteur. Il se demanda s'il lui serait possible de les atteindre et de s'y glisser en prenant appui sur la marquise. En théorie, il aurait pu tenter le coup, mais il se dit aussitôt que les ouvertures étaient sans nul doute, elles aussi, parfaitement verrouillées. Les Âmes Pures ne devaient pas être du genre à aérer les lieux tous les matins, à en croire l'idée bien spéciale qu'ils se faisaient de leur propre santé.

Il fallait essayer autre chose. Côme se tourna vers le dernier recoin qu'il n'avait pas exploré, qui se trouvait maintenant à sa gauche. La plate-forme des transformateurs s'ouvrait brutalement sur le vide, mais il discerna un arc de cercle d'un mètre de large, scellé dans la montagne. Il se décala alors lentement, passant de l'autre côté de la porte, dépassant le pilier de brique, retrouvant la pierre brute de la montagne. Face à lui se dressait l'échiquier des pylônes, reliés par le lacis des câbles. Il rallia la lisière de la terrasse de ciment, et comprit qu'il s'agissait d'un pont. C'était d'ailleurs un bien grand mot pour désigner une passerelle en forme de serpe, qui épousait les contours d'un renflement de la roche. Pas de rampe, aucun garde-fou, juste de quoi poser les pieds pour passer de l'autre côté. Mais de là où il se trouvait, il ne pouvait pas voir ce qui l'attendait au bout du demi-cercle. Il avançait à l'aveugle. Il risqua un pied sur le ruban de béton, pour en éprouver la solidité. Rien ne trembla sous son poids. Se servant de ses bras comme balancier, ainsi qu'il avait appris à le faire sur les lignes de crête pyrénéennes, il entreprit de contourner l'avancée de pierre. Un faux-pas, et il s'écrasait dans la rocaille et les arbustes.

Progressant à la manière d'un crabe, les jambes en compas, les reins

frottant la roche, il s’avisa que la passerelle reliait la plate-forme au chemin dont il avait emprunté l’autre extrémité, une heure auparavant. L’accès à la Centrale par la route débouchait de ce côté, et les constructeurs, grisés peut-être par l’audace de leur édifice troglodytique, avaient eu l’idée saugrenue de ne prévoir que ce parapet convexe et casse-gueule pour joindre le sentier et le parterre des transfos. Quelques pas de biais encore, et Côme déboucha sur le large sentier caillouteux, ocre et empoussiéré, planté à flanc de montagne. Il se pencha, et trouva sans difficulté la preuve qu’il cherchait. Deux longues traînées parfaitement parallèles dessinaient des sillons de part et d’autre de touffes d’herbe cramées. Un véhicule, si ce n’était plusieurs, avait circulé sur ce sentier peu de temps auparavant. Il se retourna, et s’aperçut que le chemin s’enfonçait dans les anfractuosités des pierres. Son issue se rencognait dans l’ombre. Vissé au Manurhin de Duplant, il remonta alors les traces longilignes des pneumatiques. Le silence, le calme, régnaient aussi de ce côté. Il ne savait s’il devait s’en réjouir ou au contraire se tendre encore davantage, si ce néant était synonyme de place déserte ou de guet-apens.

Il ne lui fallut pas longtemps pour parvenir au but. Il venait de passer sous un porche de roche, qui donnait l’impression d’entrer dans une grotte, de pénétrer à même les monts, lorsque son regard se heurta à une immense masse sombre. C’était une nouvelle porte, mais bien plus imposante que celle de la plate-forme. Semblables aux vantaux qui ouvrent un hangar en coulissant sur des rails, deux panneaux de tôle ondulée se rejoignaient en leur centre sur une bande de caoutchouc noir. De chaque côté se trouvait une poignée oblongue, métallique, grossièrement fichée dans la tôle. Et ces deux poignées n’étaient reliées entre elles que par une chaîne à maillons épais, elle-même close par un simple cadenas. Il n’en crut pas ses yeux. Tant de sophistication pour empêcher l’accès depuis la plate-forme, et un système de fermeture aussi dérisoire quelques mètres plus loin. Cela ne pouvait tenir d’une quelconque négligence. Il y avait une explication. L’endroit important, vital, était de l’autre côté de la passerelle : s’agissait-il des pièces où Van Meyde inoculait le virus à ses poux ? Ici, c’était l’accès du tout-venant, de la piétaille.

Mais c’était un accès.

La certitude s’était formée dans son esprit : la Centrale, camp retranché des Âmes Pures, n’avait que deux entrées. Celle qui requérait que l’on glissât la pulpe de ses doigts sur l’écran lecteur, et ce loquet à peine digne d’une chaîne de vélo. Il n’y avait pas à hésiter longtemps. Il n’écartait pas l’idée qu’il s’agît d’un piège, mais s’il ne courait même pas ce risque, il n’avait plus qu’à rebrousser chemin et revenir à Tarbes pour l’office de sexte. Restait à faire sauter le verrou. Il aurait bien essayé de l’arracher de ses mains, de ses dents, mais, même rudimentaire, le mécanisme nécessitait qu’on l’ouvrît avec méthode. Il envisagea un instant les moyens dont il pouvait faire usage, qui n’étaient d’ailleurs pas légion. Le plus simple était de loger une balle dans le cadenas, à bout touchant. C’était aussi le plus stupide. L’écho du coup de feu, décuplé par l’encaissement de l’endroit, donnerait l’alerte aussi sûrement que s’il tirait un feu d’artifice. Il pouvait encore essayer de tordre l’ustensile à coup de pierres, mais cela présentait le risque de le fausser pour de bon.

Il n’avait plus qu’à se rabattre sur le dernier ustensile qu’il promenait avec lui lors de ses expéditions : son vieux couteau multi-usages de couleur rouge, marqué d’une croix blanche qui s’estompait. Des lames des différentes formes jaillissaient sur un simple geste de l’ongle, et cela l’émerveillait lorsqu’il était gamin. Ce couteau d’apparence suisse était un cadeau du Général, à vrai dire le seul qui lui eût jamais fait plaisir. Il avait tranché du sauciflard, des lacets, des miches de pain, entaillé une morsure de serpent, décapsulé des canettes, mais il ne s’était encore jamais attaqué à un cadenas. Le moment était venu. Côme l’extirpa d’une poche zippée latérale de son short, et, sans lâcher le Manurhin, déploya l’une des lames, celle dont les contours lui parurent les plus tarabiscotés.

Il plongea la tige de métal, pointue et dentelée, dans la serrure du cadenas, et se mit à fourrager de façon désordonnée. Sans la moindre idée du mécanisme interne de ce type de verrou mobile, il tortilla le manche jusqu’à y insérer presque totalement la lame. Il sentit, au même moment, une onde de chaleur l’envahir lentement. Ses vêtements et ses chaussures avaient commencé à sécher, sous l’effet de l’énergie dégagée par son propre corps. L’excitation prenait le pas sur le froid qui l’avait étreint. C’était aussi le signe que la journée avançait, que le soleil montait et commençait à poindre

au creux des monts. Et que le temps pressait. Assailli par cette pensée, il donna un dernier coup de poignet, net. Décisif.

Un cliquetis déréglé sonna comme une capitulation. L'anneau d'acier mat s'évada du cube de laiton sur une simple pression. Côme le fit pivoter sur son axe, et libéra l'un des maillons de la chaîne. Il ralentit le mouvement juste à temps pour éviter le tintement, et replia la lame en l'arrachant du cadenas. Il remit le couteau à sa place, et saisit, de la main gauche et des deux doigts libres de la droite, les poignées de la porte de tôle. Il écarta les bras le plus lentement possible. Le caoutchouc s'ouvrit sur un interstice absolument sombre. Côme demeura en apnée. L'antre des Âmes Pures se fissurait.

Lorsque l'écartement des pans fut suffisant, Côme se glissa à l'intérieur. La première sensation qu'il perçut alors fut l'obscurité, un noir d'encre qui contrastait avec les lumières plongeant vers l'adret. Il avait l'impression de s'ensevelir au creux de la montagne. Un effluve de terre humide, mêlé à un relent d'hydrocarbure, émanait du sol meuble où ses premiers pas s'enfonçaient. Il cessa de bouger, se focalisa sur les indices que lui renvoyaient ses sens. Il ne percevait aucun bruit, à l'exception d'un léger sifflement diffus, qui s'amplifiait ou s'atténuait en même temps qu'un courant d'air frais qui léchait son visage. Il ne se trouvait pas dans une pièce, mais dans un passage, dans une sorte de tunnel.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, il lui sembla qu'ils s'étaient accoutumés à l'obscurité. D'un froncement il put apercevoir, loin devant lui, une source de lumière blanche, diffusée suivant un axe vertical. La sortie, ou l'accès à un autre site. Puis, petit à petit, il distingua de très longues rangées de luminaires, perchées tout en hauteur, n'émettant que de faibles halos. Ils n'avaient pas pour objet d'éclairer l'endroit, mais de servir de points de repère. De toute évidence, il était entré dans un lieu de transit pour les véhicules jadis destinés à entretenir ou à contrôler la Centrale. Dans cet horizon de clarté médiocre, un trait de couleur attira son attention. Il pivota sur sa gauche, sans geste brusque, et vit clignoter une lumière rouge. C'était la même diode que celle qu'il avait examinée à l'extérieur, sur la plate-forme des transformateurs. Il s'approcha très doucement, et discerna la

brillance d’un métal : c’était le même boîtier d’aluminium creusé d’une cavité, qui contenait un système de reconnaissance digitale, adossé à une porte massive qui se confondait avec les parois. Un autre accès au sanctuaire des Âmes Pures. Un autre sas. Mais scellé par un dispositif analogue.

Il comprit alors pourquoi le tunnel n’était protégé que par une chaîne grossière et un cadenas de camelote : ce passage souterrain ne comportait pas d’accès direct à l’intérieur des installations de la Centrale, devenues celles de Van Meyde. Le véritable obstacle, c’était ce voyant rouge et les sillons digitaux censés l’activer. Un mécanisme technologique infaillible. Sauf à pouvoir…

Tout à coup, Côme fut saisi d’une boule d’angoisse, qui lui étreignit le bide. Le tunnel pouvait parfaitement être muni d’autres équipements sophistiqués de repérage d’une intrusion. Il avait entendu parler, au détour d’une émission de radio, d’appareils utilisés par les militaires, caméras thermiques, détecteurs de mouvement, engins à sonars, permettant de traquer un ennemi dans le noir le plus complet. Et si Van Meyde en avait doté le bâtiment ? Le moindre de ses mouvements était peut-être retracé en ce moment même, de l’autre côté de la porte blindée, sur un écran bardé de cercles concentriques. Il n’osa plus respirer, et souhaita même un instant que la chaleur de son corps l’abandonnât, à la manière d’un reptile. Il se surprit à baisser le menton pour considérer son propre torse, à la recherche d’un point rouge qui y vacillerait, signe d’une visée laser qu’il ne verrait que trop tard. Alternativement, il pouvait se trouver d’autres pièges, en quelques ares, éparpillés sous la terre souple. Une simple pression du pied allait déclencher une rafale, ouvrir une trappe, ou, plus vraisemblablement encore en ce lieu, provoquer un arc électrique savamment calculé.

Mais il devait courir ce risque, et de toute façon il n’était pas arrivé jusqu’ici pour demeurer prostré derrière une porte de garage à attendre qu’on le cueille comme un lapin. Il s’accrocha à son flingue – dont il voyait trembler le canon – et déplia de l’autre main l’écran de son téléphone, qu’il pointa vers le sol. Il repéra aussitôt les stries caractéristiques, en chevrons, du passage récent d’un ou plusieurs véhicules. Il décida de marcher dans ces traces de pneus. Au moins, le chemin était déminé. Il s’engagea alors, pas à

pas, dans le boyau terreux, galerie creusée par l'homme, gagnée sur la rocaille, dont le plafond s'élevait à plusieurs mètres. Rien ne se produisit. Il n'entendait que son propre souffle, haletant, tressautant, et ce silence le ramenait à sa trouille fondamentale : s'ils étaient déjà en bas ?

Il parvint enfin à l'extrémité du tunnel, et reconnut la verticale de lumière blanche qu'il avait aperçue de l'autre côté : c'était l'ouverture centrale d'une porte de garage à deux pans, similaire à la précédente, mais que l'on n'avait même pas pris soin de refermer complètement. Il approcha son visage de l'interstice, jeta un œil à l'extérieur. Il ne pouvait voir que l'à-pic de la montagne, parfaitement calme, que le soleil commençait à éclairer. Il rengaina son téléphone et saisit la bande centrale de caoutchouc noir. Il écarta alors le panneau de gauche. Millimètre après millimètre. Le danger pouvait être partout, avec ces tarés. Au premier mouvement, au plus petit signe de présence humaine, il tirerait.

Ce qu'il aperçut le cloua sur place.

Il était à l'orée d'un simple terre-plein, de vingt mètres de long tout au plus, donnant sur un ravin semblable à celui qu'il avait remonté. Et, sur ce terrassement de terre, de caillasse et d'herbes folles, deux véhicules étaient stationnés. Il reconnut le premier d'entre eux sans peine – mais sa simple vision lui provoqua une bouffée de haine pure. Le 4x4 noir luisait, orgueilleux, menaçant, juste devant lui. Le bijou de Van Meyde. Derrière la berline se trouvait un engin singulier, croisement d'une fourgonnette et d'un car. C'était un minibus de couleur bleu marine, au curieux profil trapézoïdal. Côme s'approcha de cet ersatz d'autocar, et tenta de regarder à travers les hauts carreaux. Une vingtaine de sièges de cuir semblaient totalement vides. À n'en pas douter, c'est au moyen de ce minibus que les troupes de Van Meyde avaient quitté leur pavillon de Lourdes avec armes et bagages, au sens propre. Il sut aussitôt ce que cela signifiait : les Âmes Pures étaient toujours là. Et leur Berger aussi. Reclus, tapis, à quelques mètres de lui, abrités par leurs portes lourdes et leurs lecteurs optiques.

Côme se retourna alors vivement, s'accroupissant par réflexe derrière le capot de la berline noire. Pouvaient-ils le voir ? Il scruta le flanc de la

montagne : de ce côté-ci, il n’y avait aucune autre ouverture que celle par laquelle il était parvenu au terre-plein. L’accès aux installations ne se faisait pas de ce bord. Ce n’était qu’un parking de fortune, visiblement destiné à l’origine à permettre aux engins de chantier ou de maintenance de faire demi-tour. Mais, en cet instant, c’était l’endroit où les Âmes Pures avaient garé, bien droits, leurs deux seuls moyens de transport. Côme saisit sur-le-champ qu’il tenait là l’occasion – la seule qui lui serait offerte, peut-être – de les empêcher de se rendre au Congrès. Il suffisait de bloquer ici même les deux véhicules. S’ils avaient pu monter, ils ne pourraient plus redescendre. Et il y avait peu de chances qu’un autochtone arpentant le Rioumajou prît la joyeuse bande en autostop pour les mener à Lourdes. Un flot d’adrénaline se déversa dans ses veines, bouillit sous son crâne. Il n’avait qu’à saboter les véhicules.

Il demeura planqué entre eux, fléchi, comme en génuflexion, se posant la seule question utile : comment faire ? Comment s’assurer qu’aucun des deux ne puisse transporter la moindre âme, pure ou non, dans les heures à venir ? Il n’y connaissait rien en mécanique, et, à supposer qu’il ait été en mesure d’ouvrir les capots – et de trouver les moteurs – , il était incapable de déceler la pièce à tordre, à sectionner, à siphonner. Il pouvait toujours user de la manière forte – cribler de balles ce qui ressemblait à un réservoir ou à une courroie, mais, là encore, le bruit de la détonation alerterait les vigies. Il se retourna de nouveau, lorsqu’il s’avisa d’un étrange détail : sous le pneu avant gauche du minibus, on avait allongé un parpaing de belle taille. Côme se jeta à terre, glissa son regard sous le châssis. Un autre parpaing du même gabarit bloquait le pneu avant droit. Allongé sur le sol, il regarda alors devant lui et comprit la situation. Les véhicules étaient garés à quelques mètres du vide, et le terre-plein était légèrement incliné. Etait-ce d’origine ou le terrassement artificiel avait-il « travaillé » au fil des années et du passage des camions de travaux ?

Côme pivota la tête et remarqua que le 4x4 était dépourvu de telles entraves. L’explication était simple : celui-ci, de marque, devait être pourvu d’un système de blocage fiable. Le minibus, en revanche, à la ligne désuète, pouvait très bien souffrir de freins déficients. Ses propriétaires préféraient donc, par sécurité, glisser un bon vieux moellon sous chaque pneu. Côme se

redressa légèrement, se plaça au niveau de la portière d'accès au siège du chauffeur du minibus. Il tendit le bras, le glissa derrière la poignée, et la tira à lui. Contre toute attente, au lieu de se relever dans le vide, la poignée résista un instant, puis descella la porte coulissante latérale, qui glissa en couinant sur ses rails piqués de rouille.

Les cons. Certains que personne ne viendrait jusqu'ici, ils n'avaient même pas verrouillé leur minibus. Sans réfléchir, Côme se précipita à l'intérieur, rampant le long des deux marches recouvertes d'un tapis strié bleu et noir, et se fondit sur le siège conducteur. D'un geste instinctif, lâchant à peine le Manurhin, il empoigna le volumineux frein à main planté dans le plancher, en pressa le bouton d'activation, et l'abaissa d'un coup sec. Le minibus s'affaissa d'un bloc. Aussi vite qu'il était monté, Côme ressortit en se jetant à terre. L'engin ne tenait plus que par la grâce des deux parpaings. Il ne restait plus qu'à les enlever, et de cette manière…

C'était une connerie. Si le minibus dégringolait, cela génèrerait un fracas considérable. Il n'avait aucun lieu de repli, aucune ligne de fuite. Cela signait son arrêt de mort. Il lui fallait un peu de temps, juste assez pour se mettre à couvert, mais pas davantage, pour ne pas risquer de voir les Âmes Pures partir en procession pile à cet instant pour le Congrès. Dix minutes, peut-être quinze. Se campant sur ses jambes, il attrapa le premier parpaing et le fit glisser complètement sur le côté, libérant la roue avant gauche. Contournant l'avant, il réitéra l'opération du côté droit, mais en mettant simplement le moellon de biais, de sorte qu'il supporte à lui seul tout le poids du minibus. Côme bloqua sa respiration, observa la carcasse bleu nuit. Il ne se passa rien. Puis, tout à coup, presque imperceptiblement, pareil à une plume dans une brise négligeable, le minibus se mit en branle. Il ne bougea qu'à peine, d'un iota, dans un mouvement infime – mais inéluctable – vers le canyon qui s'ouvrait. Combien de temps allait-il mettre à basculer ? Deux minutes, une demi-heure ? Côme n'en savait rien. Il avait la sensation d'amorcer une bombe sans en voir le compte à rebours.

Il se recroquevilla de nouveau au pied de la voiture allemande. Il actionna également la poignée, côté passager cette fois-ci. Mais elle était bien verrouillée. Van Meyde, par réflexe ou par paranoïa, avait fermé son propre

véhicule en omettant de vérifier que le bus de ses ouailles l'était. Côme essaya de nouveau d'activer la poignée, en vain. Des hypothèses défilèrent dans sa tête. Briser une vitre à l'aide d'une pierre. C'était le genre de bolide à posséder une alarme, du genre strident. Forcer l'une des serrures à l'aide de son ustensile. Voué au même sort. Les pneus, il devait y avoir un moyen de dévisser les écrous qui…

Il se figea tout à coup. Un bruit sourd, traînant, résonnait au creux du tunnel.

On venait. Côme se tassa derrière la berline, et se concentra pour distinguer la provenance exacte. Combien étaient-ils ? Qu'est-ce qui les avait alertés ? Il se dit que la bagnole de Van Meyde avait, à tous les coups, un branchement quelconque qui la reliait à l'intérieur, une saloperie informatique qui s'était déclenchée. Il s'en voulut intensément de sa naïveté, d'avoir cru qu'il se faufilerait comme une anguille dans la forteresse des jobards. L'écho des pas se rapprochait, parfaitement régulier. À moins d'une coordination parfaite, style milice, il n'y avait qu'une seule personne. Elle suivait son rythme, sans accélérer, sans paniquer. La démarche tranquille de celui qui se sait imprenable.

Ou de celui qui ignore qu'il se trouve à proximité d'un intrus. Venir seul, sans même chercher à étouffer ses pas, ne cadrait pas avec un hallali. Il y avait donc une possibilité, encore, que l'arrivant ne s'attendît pas à le trouver là. Côme balaya l'espace du regard, et buta de nouveau sur les parois rocheuses, le rebord du canyon et la porte du garage. Aucune échappatoire. Aucune planque. Un contre un. Le décompte des Âmes Pures débutait.

L'un des panneaux chuinta et s'écarta de l'axe. Côme avait tout juste eu le temps de passer de l'autre côté du minibus, et fixait, à travers le faible espacement entre le pourtour d'un pneu et le bas de caisse, son visiteur. Il vit paraître un homme dont le visage lui était étranger. Ce n'était ni Van Meyde, ni Moyon, ni aucune des trognes connues qui se terraient là. L'homme était de haute stature, vêtu d'une chemisette blanche élégante, d'un pantalon de toile grise et de sandales tressées en cuir brun. Une tenue

appropriée pour assister à un Congrès religieux. Des cheveux bruns impeccablement coupés ras contrastaient avec une barbe aléatoire, broussailleuse par endroits, éparse à d'autres. Une face de terre brûlée.

Les bras ballants, l'inconnu regardait indistinctement devant lui, ne paraissant chercher aucun point précis. Côme fut persuadé, cette fois, qu'il se croyait seul sur le terre-plein. C'était sa chance. L'homme se rapprochait encore, il se dirigeait vers le 4x4, le dépassa et sa planta entre les deux véhicules. Seule la carcasse bleue du bus les séparait. Côme s'efforçait de bloquer son souffle, de ne pas déplacer la plus petite particule de poussière. Il gardait le Manurhin, vissé en main, dans l'ombre de sa propre silhouette afin de ne pas risquer un reflet du soleil sur le canon. Que venait faire le barbu ? Côme ne le voyait plus, mais l'entendait, le sentait bouger. La lente avancée du minibus ne pouvait pas lui échapper. Effectivement, un grognement de contrariété parvint à Côme, aussitôt suivi d'un frottement caillouteux. Puis d'un ahanement qui signalait un effort violent. L'homme replaçait le parpaing sous le pneu. L'étape suivante, certaine, naturelle, était de faire de même de l'autre côté. Là où se trouvait Côme. Celui-ci se plaqua contre la carrosserie. Le barbu contournerait par l'avant. Côme par l'arrière. Il suffisait de se caler sur les mouvements de l'autre.

Alors Côme glissa le long de la carlingue, comme s'il lévitait. Le souffle de son alter ego se faisait plus rapide, plus sonore aussi. Pas habitué au port de charge, le bonhomme. Ou bien affaibli par la maladie contre laquelle, si Côme avait bien compris, leur organisme à tous luttait depuis la vaccination. L'instant d'après, ils avaient échangé leur place. Le barbu se pencha pour replacer le moellon de droite, après avoir pris une longue inspiration.

Ce fut un éclair. Côme avait posé son flingue à terre, saisi à pleines mains le premier parpaing, comme s'il s'agissait de carton-pâte, et fait un bond de côté. Il n'eut qu'à dessiner un arc-de-cercle, fendant l'air sec. Le rectangle grisâtre s'écrasa sur le crâne du barbu. Qui avait tout juste eu le temps de lever la tête pour apercevoir l'invité surprise. Ses yeux se figèrent dans une lueur de stupeur, et tout son corps s'effondra au sol. Côme haletait, mais son esprit demeurait parfaitement clair. Il reposa son bloc, ramassa son pistolet, le mit à sa ceinture. L'une des Âmes Pures était hors d'état de nuire. Et le

minibus avait repris sa course folle millimétrique vers le ravin. Que pouvait-il faire, maintenant ? Il n’en avait aucune idée, mais il disposait d’un membre de la secte, là, à ses pieds.

Il se pencha sur le corps inerte, entreprit de le palper, à la recherche de ce qu’il y trouverait, une clé, un plan, une arme. Il n’y avait rien, ni dans les poches, ni sous la chemise. Peut-être l’homme venait-il contrôler le bus, vérifier un détail, chercher un objet. Les mains nues, sans méfiance, et sans besoin d’un passe-partout pour réintégrer leur tanière, puisqu’il le portait sur lui.

Côme s’arrêta net. Cette pensée en avait soudain fait germer une autre, irrépressible, invraisemblable. Atroce.

Il n’avait pas besoin du barbu. Simplement d’une toute petite partie de son anatomie.

Il ne fallait plus réfléchir, surtout ne pas se laisser le temps de prendre conscience de ce qu’il était sur le point de commettre. Fonctionner à l’instinct, débrancher la raison, la morale. Et la compassion.

Il s’accroupit, saisit le couteau à lames multiples. Fit jaillir celle qui comportait des dentelures acérées. Celle avec laquelle il était si souvent venu à bout de quignons racornis, qu’il emportait pour ses fringales.

Les gestes s’enchaînèrent, automatiques, précis, commandés par une force presque animale. Il attrapa le bras de l’homme étendu, empoigna sa main droite, la bloqua le plus fermement possible entre ses genoux. Il dégagea l’index. Le dressa entre ses propres doigts. Il ne tremblait pas. Il positionna son couteau à la base de la dernière phalange, délimitée par un sillon circulaire. Et commença à cisailler. Une perle de sang apparut. Il crispa son avant-bras droit, enfonça la lame dans la chair. Un filet rouge brun se mit à couler le long de la paume. Il continua le mouvement. Il sciait, littéralement, latéralement, de toutes ses forces. Il ne pensait à rien d’autre qu’à ces empreintes digitales, creusées là. Son viatique pour le sas.

Jamais auparavant il n’avait prêté la moindre attention au bruit particulier, aigu, glaçant, qu’émettait son couteau à pain une fois planté dans une

matière organique. Tandis qu’il mutilait un inconnu, il lui semblait que la lame crissait, comme si elle se repaissait de la pulpe gorgée de plasma, des tissus en lambeaux, des fibres musculaires arrachées. Peu à peu, l’odeur se fit âcre, qui émanait de la chair à vif de l’index qu’il tordait pour agrandir la plaie et faciliter l’avancée du couteau.

Tout à coup, le corps se raidit, dans une sorte de tressautement. Les paupières du barbu commencèrent à s’entrouvrir, sa tête pivota de droite à gauche, plusieurs fois. La douleur allait le ramener à lui. Mais Côme n’avait pas fini le boulot. S’il avait un seul instant considéré sérieusement la situation, il se serait jeté dans le vide, ou aurait regagné son Alfa en traversant le chemin d’accès à la Centrale. Ce n’était pas le moment.

Il relâcha un instant son étreinte, se tourna, reprit le parpaing qui gisait à ses pieds, le souleva, et l’asséna de nouveau, en plein front de l’homme. Le plus violemment possible. La tête retomba en arrière, la main se décrispa. Ne pas penser, ne rien se demander. Sans ciller, sans essuyer la sueur qui ruisselait le long de ses tempes, Côme recommença à entailler. Lacéra l’index en charpie. La manche de chemise était écarlate, ses propres vêtements étaient éclaboussés de giclures. Bientôt la lame se bloqua, ne progressa plus dans les tissus. Il était sur l’os. Il dévia légèrement l’angle, s’obligeant à imaginer qu’il découpait une volaille. Il chercha, de la pointe du couteau, l’endroit où se rejoignaient les dernières phalanges : à la jointure, entre les os, il devait être plus facile de trancher l’articulation, composée de cartilages.

Il redoubla d’efforts, serrant les mâchoires, et sentit qu’il venait de sectionner des tendons. Bientôt il dépassa l’axe central du doigt et n’eut plus qu’à achever sa besogne en labourant la chair. Lorsque l’extrémité de l’index ne tint plus qu’à une couche d’épiderme sanglante, il tira d’un coup sec en maintenant fermement la paume inerte.

En se relevant, il tenait entre ses mains un tiers de doigt à l’ongle sale, d’où pendaient des filaments organiques. Sans hésiter, il sortit de l’ombre du minibus et retourna vers le tunnel. Ses yeux s’accommodèrent plus vite à la pénombre, et il avança, bravache, vers la diode rougeoyante de l’entrée

opposée. Il sentait goutter la relique. L’abjection de son acte le terrorisait, mais moins encore que l’acharnement, la sauvagerie, qu’il y avait mis, et l’absence totale de pitié qu’il avait éprouvée. Il l’avait fait parce qu’il y était obligé, point. Qu’allait-il encore être contraint de faire, à présent ?

Parvenu à l’autre extrémité du tunnel, il se planta face à la porte plombée. Il prit délicatement la phalange du barbu, la glissa dans la cavité du boîtier de verrouillage, et l’apposa sur l’écran marqué de stries. Il appuya bien sur l’ongle, ainsi qu’il l’aurait fait s’il avait appliqué son propre index. Rien ne se passa. Côme conserva son calme. Il était inconcevable que les empreintes digitales d’un membre des Âmes Pures ne fussent pas entrées dans la mémoire du mécanisme.

Puis, dans un cliquetis, la lumière rouge vira au vert. L’épaisse porte quitta son axe et émit un chuintement de métal. Elle se mit à coulisser latéralement, se fondant complètement dans le mur du tunnel. Elle dévoila un couloir d’à peine deux mètres de long sur un de large, aux parois de plâtre. Au plafond pendant une ampoule nue, décorum contrastant avec la sophistication du dispositif de protection. Un œil. Personne. Sans se donner le temps de l’appréhension, il s’engouffra à l’intérieur. Pour la première fois depuis sa visite amicale au pavillon Saint-Jacques, qui s’était soldée par un jeu de dupes, il revenait sur le territoire des Âmes Pures. Et ses intentions n’avaient plus grand-chose de pacifique.

Après avoir fourré au fond de sa poche le bout de doigt sanguinolent, il se plaqua au plâtre, et commença à avancer latéralement. Derrière lui, dans un chuintement de métal étouffé, la porte blindée avait repris sa place. Le danger ne pouvait surgir que devant lui. Que ferait-il si l’un d’entre eux se pointant maintenant, face au renfoncement où il se tenait ? Il n’en avait aucune idée, en vérité. Mais il ne se laisserait pas descendre par pusillanimité, par tiédeur, par mollesse. Pas sans lutter. Pas sans nuire.

Deux mètres plus loin, le couloir s’ouvrait à angle droit sur un autre, plus large. Côme essayait de percevoir la provenance des bruits qui lui parvenaient en sons caverneux. On parlait, on se déplaçait. Bref, on était là. Le barbu à l’index n’avait pas été le seul à l’intérieur : les Âmes Pures se

trouvaient bien en cette cavité de montagne. Un asile patiemment construit par un fou pour d'autres fous. Il risqua un bref coup d'œil dans le corridor transversal, lui aussi parfaitement blanc et parsemé d'ampoules de tungstène incandescent. À droite, d'où semblaient émaner la plupart des échos, il crut voir furtivement une ombre disparaître dans une pièce latérale. Le silence régnait à gauche. Il choisit ce côté, qui débouchait, en deux pas, sur une simple porte blanche trouée d'une paroi de verre dépoli. Il y colla son oreille. Rien. À tout moment, maintenant, on pouvait venir dans son dos, le cueillir là, sur-le-champ, par surprise. Pourtant, rien ne sonnait, rien n'alarmait, rien ne s'agitait. Il parvenait à peine à le croire, et pourtant l'évidence était là : sa présence était, jusqu'à présent, passée inaperçue. Sûrs de leur planque, les hommes de Van Meyde avaient relâché leur vigilance et cessé de pister le séminariste. C'était son seul avantage sur eux : ils ne s'attendaient pas à le voir. Il arrivait à l'improviste, comme un importun du dimanche en famille.

En un déclic, il saisit la poignée, la poussa, la porte tourna sur ses gonds, il embrassa la salle d'un seul regard, à hauteur d'homme, pour éprouver le danger, n'y discerna aucune présence, se rencogna de l'autre côté et referma. Alors seulement, il considéra l'espace qui s'ouvrait devant lui. Dans une superficie de hall, percée d'une seule fenêtre haut perchée – celle qu'il avait observée lorsqu'il était sur la plate-forme aux transformateurs, se déployait une vaste pièce aux murs vert pâle. Elle était timidement éclairée de rangées de néons miteux, encastrés dans des plafonniers suspendus. Un seul élément de mobilier occupait toute la superficie : des lits. Des lits parfaitement alignés, une vingtaine, sur deux rangs. De simples paillasses, aux bouts desquelles dépassaient des montants de bois patiné, et recouvertes de draps qui paraissaient de papier. Il se trouvait dans un dortoir. L'aspect des lieux lui rappelait les dispensaires des gueules cassées, ces mouroirs d'après la première guerre mondiale, où l'on enfermait, pour essayer de les réparer, les mutilés des tranchées.

Personne ne se trouvait dans cette chambre commune, totalement vide. Côme remonta les premiers lits. Les draps, tirés au cordeau, étaient froissés. Nul doute que les Âmes Pures s'y couchaient depuis qu'ils avaient quitté Lourdes. L'atmosphère était fraîche et humide. Il remontait l'allée centrale,

autour de laquelle étaient disposés les plumards, comme dans un pensionnat. Il aurait pu sourire de la disproportion entre ce dortoir propret de communauté, et les desseins sordides de ses hôtes. Peut-être les cathares prônaient-ils le dénuement et la modicité du mode de vie. Force était de constater que leurs héritiers putatifs se conformaient à ce précepte.

Il ne les aperçut qu'au bout de quelques pas. Les deux derniers lits. Attenants au mur du côté opposé. Sous la lucarne de la plate-forme.

Deux corps. Sur l'instant, il sut de qui il s'agissait. Pour l'un des deux.

Il courut alors, oubliant toute prudence, laissant ses talons résonner dans le dortoir aux murs nus. Parvenu au fond de la salle, il s'immobilisa devant le lit de gauche. Figé. Tétanisé.

Un corps maigre comme une tige, rachitique, osseux, se tenait sur la paillasse, faisant saillir le drap blanc comme un compas humain. Des bras de spectre en dépassaient. Le visage lui apparut à la fois tout à fait familier, et parfaitement étranger. Décharné, asséché sous les pommettes, mais aussi boursouflé par endroits, gonflé de sucs, d'humeurs, ou de pus. Une barbe hirsute dévorait son cou. Le plus atroce était la couleur rouge écarlate, lie-de-vin, qui tapissait la peau parcheminée de celui qui avait été son meilleur ami. C'était la première fois qu'il revoyait Luc depuis le vendredi soir précédent. Une éternité. Il le retrouvait dans la même position, allongé, immobile, mais la maladie avait fait son œuvre. Le typhus l'avait rongé, défiguré, détruit. Il n'était pas mort. Mais c'était tout comme.

Côme n'esquissait plus un mouvement. Il luttait contre la nausée répugnante qui le prenait à la gorge, lui sécrétant un flot de bile. Il sentit le sang déserter ses jambes, et ses forces l'abandonner. Il avait surmonté l'insomnie, le froid du torrent, la terreur d'affronter les hommes de Van Meyde, il venait de découper l'index d'un zig, était tout disposé à flinguer le premier venu dans ces couloirs. Pourtant, la vision de son pote cadavérique le vidait de toute moelle. Il savait qu'il retrouverait Luc dans cet état, s'il le revoyait un jour. Mais la scène lui était insupportable. Il n'avait plus qu'à haïr, de toute son âme, ce gourou qui avait endoctriné son ami, lui avait injecté la mort, l'avait dissuadé de se soigner, et le laissait à présent crever

sur cette paillasse digne d’un poilu, dans un tombeau creusé à même la montagne. Qui l’avait sacrifié.

Il contourna le lit, se pencha vers le visage de Luc. Les paupières étaient closes. De son nez, il vit dépasser deux tuyaux de plastique translucides, plantés dans chaque narine. Côme parcourut du regard le cheminement de ces filaments sordides. Ils étaient reliés à une sorte d’appareil lumineux, posés sur une tablette contiguë. De l’oxygène. Il se trompait. Van Meyde ne le laissait pas mourir. Il le maintenait en vie. Pour quelle raison ? Côme inspecta les bras creusés, dont les veines dessinaient un maillage serré, bleu, mauve, à fleur de peau. À la jointure des coudes, une myriade de traces minuscules figurait une constellation croûteuse. Des piqûres. Le Professeur faisait des expériences, des essais, des injections, sur le cobaye inerte qu’était Luc. Il le profanait au seuil de la mort. Lui revinrent à l’esprit les lignes retrouvées sur l’ordinateur du Séminaire : Van Meyde avait fait des tests sur des patients, lorsqu’il cherchait à mettre au point son vaccin. Trente ans plus tôt. Il avait à présent créé de toutes pièces une maladie redoutable. Et il continuait à utiliser Luc pour en éprouver l’efficacité. Un salopard sans pitié, sans scrupules. Sans âme. Surtout pas pure.

— Je suis là, Luc. C’est moi. Je suis avec toi.

Les mots avaient jailli de sa bouche malgré lui, en chuchotements irrépressibles. Il n’y eut aucune réaction. L’homme de paille étendu sur le lit ne cillait pas. Les morsures rougeâtres qui marquaient son visage et ses membres avaient un aspect gaufré, crevassé, purulent. Les larmes lui montèrent aux yeux. Il n’avait rien compris. L’agonie de Luc avait commencé depuis longtemps. Il ne l’avait pas vu venir, pas écouté. Pas assez. Il l’avait – lui aussi, à sa manière – laissé crever.

L’odeur ne lui sauta au visage qu’au bout de quelques minutes, mais elle ne le lâcha plus. Autour de ce gisant, planait un effluve de putréfaction, de macérat, la puanteur des sucs. Le parfum de la mort rôdait dans ce dortoir putride. Il faillit vomir sur le champ : Luc se décomposait déjà, ses chairs se corrompaient dans l’air stagnant du bunker. Mais il parvint à se cramponner à un barreau et à reprendre ses esprits. Saturer son odorat, se concentrer sur

les autres sens, écouter à s’en faire péter les tympans, rediriger sa conscience avant qu’elle ne lui fasse rendre ses tripes.

Il fit volte-face, et découvrit, dans le lit qui faisait face à celui de Luc, une silhouette qui portait les mêmes marques rouges, les mêmes boursouflures, stigmates des expérimentations de Van Meyde. Une deuxième victime, le second membre des Âmes Pures, qui avait dû, en toute connaissance de cause, jouer sa vie sur l’inoculation d’un virus. Côme s’approcha. Les traits lui étaient inconnus, mais aurait-il fait le rapprochement entre ce moribond teinté d’auburn et l’être humain qu’il avait été ? *Qu’elle* avait été. C’était une femme. Elle n’avait plus d’âge, elle pouvait avoir été jeune, ou au contraire vieillarde, il était impossible de le déterminer. Ce n’était aucune des deux femmes dont il connaissait l’identité et l’aspect physique, il en était certain. L’oxygène se diffusait aussi dans ses conduits nasaux, ses bras étaient piqués de toute part. Deux lits de morts, au milieu desquels venaient dormir les vivants.

Il s’arracha à ce spectacle morbide et remonta le dortoir. La haine, le dégoût, suintaient par tous ses pores. Il aurait volontiers mis tout ce petit monde de vaccinés dans le minibus bleu avant d’ôter les parpaings. Mais le temps n’était pas venu, pas encore. Les bloquer. Les intercepter. Les retenir ici, le temps de la célébration. Voilà ce qu’il était venu faire. Collant l’oreille à la porte, il ne distingua aucun éclat de voix. Il se dit que la voie était libre. Il ouvrit et se jeta dans le couloir. Tous les membres encore valides de la Communauté se tenaient de l’autre côté. Il allait les chercher. Les débusquer. Les doigts de sa main gauche frôlaient la paroi de plâtre blanc, détachant d’infimes pellicules de poussière qui dansaient à l’aplomb de chaque ampoule. L’adversaire ne pouvait arriver que de face. Il continua sa progression. Les sons se rapprochaient, se faisaient plus précis. Des meubles que l’on déplaçait. Des cliquetis de métal. Un chant, aussi, étouffé, comme s’il provenait d’un chœur prisonnier d’un caveau. Il avança encore.

Tout à coup une semelle claqua le sol de linoléum saumon sale. Côme tendit le poing tenant l’arme. Reposa le tout sur la paume de sa main gauche. Le pas était régulier, tranché. Une seule personne. À nouveau, comme le barbu. Le premier carton attendrait encore un peu. Côme bondit

sur sa droite, dans le renfoncement qui menait au sas qu'il venait de passer grâce à l'index emprunté. Le marcheur remontait le couloir en sa direction. Il allait vers le dortoir. Côme le guettait à l'ouïe. L'immobiliser sans le descendre. Avec quoi ?

Le halo provenait du couloir se teinta d'ombre. L'instant suivant, une épaisse silhouette, courte sur pattes, ventrue, à la nuque velue, boucha l'embrasure. Passa à sa hauteur. Continua. Sans le voir.

Maintenant.

Côme se déploya en une étincelle. S'enroula derrière les épaules de l'homme, serra de toutes ses forces ce qu'il tenait entre les mains. Le trapu porta ses gros doigts à sa gorge, sans pouvoir émettre le moindre son. Côme tira de plus belle, faisant fi des coups de semelle qui lui labouraient les tibias. Sa proie, tête renversée en arrière, se débattait comme un rongeur pris dans un piège à loup. Le piège en question n'était rien d'autre que le lacet de sa chaussure, qu'il avait ôté à toute vitesse en entendant les pas résonner de plus en plus près. L'une de ces interminables ficelles de nylon noir qui serpentent le long des godasses de montagnards, couvrant tout le cou de pied, ligotant la cheville, enserrant le bas de la jambe. D'une robustesse à toute épreuve.

Tout à coup il sentit la pointe d'un coude s'enfoncer dans son abdomen, à hauteur du foie. Manque de chance, c'était sans doute la seule partie du corps adipeux à même de devenir contondante. Il chancela sur place, vit tanguer les murs, ses jambes se dérobèrent. Le gros allait donner l'alerte. Pourtant, il entendit sourdement des pas lourds se projeter vers lui, pour le charger, comme dans une arène. En un éclair, il saisit la difficulté de la situation : il devait non seulement neutraliser le type, mais aussi le faire sans bruit, sous peine de voir débarouler tous les autres. Il eut juste le temps de se translater sur sa droite, laissant assez d'espace pour que son adversaire aille s'emplafonner sur le mur. Il redouta l'écho, mais la tête sonnait plein, le mur aussi, de sorte que le choc s'auto-absorba.

L'homme vacilla à son tour, et Côme s'aperçut qu'il avait la bouche grande ouverte, mais qu'aucun son n'en sortait : le type essayait de hurler,

mais la pression du lacet l’avait rendu muet, comme si on lui avait ligaturé les cordes vocales. Voilà qui facilitait la tâche, il n’y avait plus qu’à l’assommer délicatement, le castagner dans le feutré. Il ne pouvait pas se permettre le luxe d’une avalanche de coups, trop longue et trop bruyante. Il tendit la main droite, crispant les muscles de la paume, et se jeta de tout son poids en avant vers l’homme. Il abattit alors son bras d’un coup sec en sa direction, assénant une manchette fulgurante à la carotide, que le rythme de l’affrontement avait rendue saillante. La tête du gros bascula latéralement, comme démise de son pivot, et ses yeux virèrent au blanc. Côme se précipita alors derrière lui, l’attrapa avant qu’il ne s’écrase à terre et lui passa une clé de bras autour du cou. Puis il serra du plus fort qu’il le pouvait, sentant tressaillir les bourrelets contre lui, les pieds s’agiter en tentant de l’atteindre.

Jusqu’au moment précis où les mouvements se ralentirent. Les bras graisseux parurent s’alourdir, les coups de pied s’espacèrent puis cessèrent. La tête se figea. À cet instant précis, Côme défit son emprise. Juste à temps pour ne pas aller au bout. Épargner ce que l’on n’avait pas épargné à Marthe. Il se força à lâcher prise, et l’homme se répandit sur le sol. Le séminariste ramassa son cordon, tombé à terre, et sentit ses doigts le brûler, tant il l’avait serré sur la gorge du gros. Le lacet résistait aussi bien aux passants de métal qu’aux pommes d’Adam.

Lacet entre les dents, il agrippa la lourde carcasse de l’homme, sans même prêter attention à ses traits, ou juste assez pour constater qu’il ne le connaissait pas non plus. Un sifflement inaudible s’échappait de ses lèvres inconscientes. Le signe qu’il vivait encore, et tentait de respirer par ce qui lui restait de trachée. Côme le traîna dans le renfoncement qui menait au sas. Ses bras étaient au bord de la tétanie, à cause de la remontée depuis la Neste, du lever de parpaings, et maintenant du poids de cheval mort. Lorsqu’il fut au fond de sa cachette, il disposa le corps sur le ventre, lui attrapa les mains et les jambes, pliant coudes et genoux, et réunit le tout, composant un joli bouquet d’extrémités graisseuses. Il noua alors le lacet autour des poignets, puis autour des chevilles, et ficela le tout comme il l’aurait fait d’un gigot. Il le palpa mais ne découvrit rien. Enfin, il l’abandonna à son repos, dans l’angle le plus sombre du corridor. Quiconque

passerait en coup de vent dans le couloir principal ne l’apercevrait même pas.

Il reprit alors sa marche. Des remugles de cuisine saturaient l’étroite atmosphère. Une cantoche devait se trouver à proximité, et Côme peinait à concevoir que le dirigeant de cette communauté ait eu la délicatesse de prévoir un coin repas pour les retraites de ses janissaires. Cette fois-ci, il le savait, il n’y aurait plus de planque. Les portes qui se dessinaient à quelques mètres devant lui menaient à de nouvelles salles. Potentiellement, chacune d’elles devait abriter plusieurs membres des Âmes Pures – les conversations en attestaient. Il n’y avait plus de un-contre-un possible. Il se sentait dans la peau d’un chasseur empruntant la seule piste praticable d’une savane, épié, à chaque encablure de son chemin, par des fauves tapis. De l’adrénaline pure courait à présent dans ses veines. Il aurait dû être exténué, mais il se sentait plus clairvoyant que jamais. Prêt au combat, écoutant avec intensité, se déplaçant sans bruit, oubliant de respirer. Une sorte d’état second qui lui aurait collé les jetons en temps normal, mais qui était sa seule chance en ces minutes.

Parvenu au milieu du couloir, il atteignit deux portes jumelles, de part et d’autre. Il s’immobilisa et serra son Manurhin. Les psalmodies, qu’il avait devinées tout à l’heure, étaient maintenant parfaitement audibles. Elles provenaient de sa gauche. Combien de personnes composaient cette chorale mortifère ? Il essaya de distinguer, dans l’unisson qui employait une langue indéterminée, le nombre de timbres différents, les dissonants, les décalés. Sept personnes, peut-être huit. Des voix masculines, d’autres féminines. Une voix émergeait de l’ensemble. Elle semblait leur servir de contrepoint. Il se concentra sur cette tonalité de baryton éraillé. Il la reconnut sans peine. Théodule Dintrans faisait chanter les Âmes Pures. L’assassin de Marthe, à n’en pas douter. De l’autre côté de cette porte, devait se tenir une salle de cérémonie, un oratoire, un espace de culte. Il consacra une fraction de seconde à mesurer l’étendue de la folie de l’homme qui avait pris le soin de bâtir un lieu de prière – ou d’incantation cathare – dans son repaire gagné sur le roc. Il n’était pas envisageable qu’il entrât et mît tout le monde en joue, ni qu’il flinguât Dintrans de prime abord, sans les sommations d’usage. Même si cela était diablement tentant.

Tout à coup le chant cessa. Côme se contracta, se plaqua contre le mur. S'il leur prenait l'idée de sortir tous, en procession, il était foutu. Il atteindrait peut-être les deux premiers, mais les autres les maîtriseraient sans peine. Pourtant il ne bougea pas. Un grattement marquait le mouvement de chaises frottées au sol. L'assistance s'asseyait.

Alors une voix s'éleva. Martela un mot, d'abord en sourdine, puis de plus en plus fort. La voix, c'était celle du vénérable Père Dintrans. Le mot, qu'il peina d'abord à saisir, était « Latran ». Le silence se fit. Dintrans parlait. Ils l'écoutaient. Côme étira son cou jusqu'à ce que son oreille se collât à la porte du lieu de prière. Le son se fit net comme du cristal. Dintrans leur enseignait, comme il lui avait enseigné.

— Latran… Latran… Latran ! Voici la vilenie de l'Histoire, mes enfants, voici la faute ! Douze cent quinze, le sceau de la trahison ! C'est en ce Concile, qui se prétendait œcuménique, le quatrième de Latran, que nos pères les Bons hommes ont été damnés par Innocent. Souvenez-vous-en, ce n'est pas seulement le Pape renégat qui les a bannis, c'est le monde chrétien tout entier, c'est le patriarche d'Antioche, ce sont les prélats d'Orient, qui se sont unis pour pourchasser les vrais croyants ! Cet œcuménisme perverti, cette foi dévoyée, commettaient l'ignominieux en faisant mine d'écouter nos Comtes, de Foix, de Toulouse, pour mieux confisquer leurs biens et se les répartir ! Latran, mes enfants, voilà ce que nous avons à racheter en ce jour saint !

Recroquevillé contre le chambranle, Côme fouillait dans sa mémoire. Il avait entendu parler du Concile de Latran, l'un des événements fondateurs des dogmes du christianisme. De ce qu'il en savait, la rencontre des courants de l'Eglise avait jeté les bases d'un certain nombre de fondements qui demeureraient intangibles, sur la Création, les sacrements, l'incarnation humaine de Dieu à travers le Christ. Et il se rappelait aussi que, survenant dans un temps marqué par les hérésies aux quatre coins de l'Europe, le Concile avait prôné l'unité de la chrétienté et la destruction des autres croyances. Par les croisades. Par l'inquisition. Par les bûchers. L'œcuménisme s'était fait sanguinaire.

— Voilà pourquoi, mes enfants, nous avons entrepris la sainte mission de punir ces églises qui se sont liguées pour martyriser nos pères, les forcer à se renier, faire mourir les relaps ! L'heure est arrivée, ils seront tous réunis ce soir, les héritiers de nos tourmenteurs, de nos bourreaux ! À travers eux, ce sont Esclarmonde, les Trencavel, Bélibaste, les Bons Hommes et Bonnes Femmes de ces terres, ce sont Minerve, Carcassonne et Quéribus, que nous allons venger, dont nous allons ressusciter la mémoire ! Nos aïeux occitans, brûlés par leur doxa drapée d'œcuménisme !

Le parallèle était saisissant : les Âmes Pures projetaient de répandre la mort sur un Congrès Œcuménique en mémoire des hérétiques occitans, dont la persécution avait été décrétée lors d'un Concile du même type, huit cents ans plus tôt. Combien d'années, de lustres, de décennies, Dintrans avait-il patienté avant que ne survienne l'occasion d'un tel Congrès, rassemblant les plus hauts dignitaires de chaque branche de la chrétienté – les descendants religieux des tenants de Latran ? Après un temps de silence, Dintrans reprit son prêche exalté. Dans le couloir, le silence demeurait total.

— Leur premier canon fut de nous mettre à mort ! Le premier, vous m'entendez ? Plusieurs centaines d'évêques, de nonces, d'abbés et de prieurs, décidèrent d'écraser le danger que les Albigeois, par leur dénuement, leur piété et leur droiture, représentaient pour leurs Eglises retorses et cupides. À mort ! C'est là qu'ils ont décidé, dans l'aveuglement de leur orgueil, dans l'effroi de leur conscience impure, d'éradiquer les maisons de nos pères et de les livrer aux flammes ! Mais nous étions la vraie foi, celle des disciples du Christ, nous respections le Nouveau Testament, et eux n'étaient que péché, corruption et duplicité ! Nous étions les Âmes Pures ! C'est à notre tour de les projeter dans les tourments de la douleur, de les confronter au Dieu Bon !

Blotti contre la porte, Côme s'aperçut qu'il tremblait. Jamais il n'avait entendu la voix de Dintrans se métamorphoser de la sorte. Il s'était trompé : le théologien n'enseignait pas, il haranguait, il exhortait son auditoire à l'aube de leur crime. Il s'exprimait comme aurait pu le faire un prédicateur cathare du Moyen-Âge. Il faisait de ses brebis des meurtriers.

— Souvenez-vous aussi que la chair n’est rien, que notre corps n’est que le réceptacle accidentel et passager de nos esprits, de nos Âmes ; seule compte l’élévation spirituelle, celle que vous concèdera la grâce de l’action que vous allez mener ! Nos enveloppes charnelles sont corruptibles et méprisables, tout comme les leurs : n’ayez donc aucune crainte, aucun scrupule, lorsqu’il vous faudra ouvrir vos récipients ! Que vos mains ne tremblent pas, car pas une ne fit défaut à nos contempteurs lorsque vinrent les moments de mettre le feu au fagot, à la paille, à la poix !

La connexion se fit aussitôt dans l’esprit de Côme : les cathares considéraient que les corps, comme l’ensemble du monde matériel et visible, émanaient d’un autre Dieu, d’un Principe Mauvais, et ne possédaient par conséquent aucune valeur. C’est l’âme, appelée à se réincarner de corps en corps avant de rejoindre le Paradis du Dieu Bon, qui devait être purifiée. Voilà pourquoi ils ne trouvaient pas répugnant de conserver dans le dortoir commun les dépouilles de deux mourants. Leurs chairs dévorées, en décomposition, n’étaient que les marques de la pourriture de la matière. Leurs âmes étaient intactes. *Des dingues*.

— Vous savez fort bien les risques que présente le rôle qui nous a été assigné, et vous les acceptez. Mais si votre incarnation ne devait pas y survivre, je vais vous permettre de mourir en Bon Croyant. Vous allez vous présenter un par un devant moi, mes enfants, et vous agenouiller. Vous allez être consolés, comme l’ont été, au seuil du trépas, notre sœur Geneviève il y a bien longtemps, et nos frère et sœur Luc et Nadège avant-hier. L’initiation fera de chacun d’entre vous un Parfait. Elle assurera le salut de vos âmes lorsque prendra fin le cycle de vos métempsycoses. L’Esprit, à travers mes mains, va vous purifier. Vous n’errerez plus dans ces formes corporelles démoniaques, asservis par les vicissitudes de ce monde malsain ! Que chacun se repente à présent de ses péchés, et prononce les vœux d’abstinence et de continence, s’interdise de jurer, de mentir, et de tuer autrement que pour défendre la vraie foi ! Le Salut de vos cœurs en dépend, je vous exhorte à respecter ces serments jusqu’à l’heure ultime qui vous libèrera !

S’ensuivirent quelques pas traînants et froissements de tissus, puis une

voix sourde débita sans articuler une psalmodie aux accents solennels – quel idiome pouvait-il bien utiliser ? Côme était proprement tétanisé. Dintrans les baptisait. En ce réduit qui portait en lui la mort, le vieux professeur leur conférait le baptême cathare, par imposition des mains. Le *consolamentum*. Celui-là même que Michel Moyon, alors recteur de Mirepoix, avait offert à Geneviève Kasperek sur son lit d'hôpital.

Puis le chant recommença de plus belle, une mélopée lancinante qui couvrait les ânonnements des serments. Cela durerait un moment. Côme comprit qu'il s'agissait de la dernière étape avant le départ vers Lourdes : si l'opération tournait mal, si certains devaient être mordus par leurs propres poux et tomber malades à leur tour, il fallait les baptiser selon le rite cathare, l'extrême-onction hérétique. Cela en disait long sur la confiance que Van Meyde et Dintrans vouaient à la fiabilité du vaccin censé les protéger. Il ne disposait plus que de quelques minutes. Le bus était certes en suspens au bord du ravin, mais il commençait à douter que l'engin tombe avant qu'ils ne se mettent en route. Et il restait la berline, en état de marche. Il devait donc les arrêter physiquement. Soit en les immobilisant un par un, comme il venait de le faire sur deux des membres – qu'il avait eu la chance de croiser seul à seul.

Soit en retrouvant l'arme qu'ils s'apprêtaient à utiliser. En neutralisant les poux.

Il bascula le poids de son corps, et, faisant abstraction des chants, focalisa son attention sur la porte de droite. Cette fois il ne percevait rien. Il considéra le sol, le pêne de la serrure, ne vit paraître aucune lumière. La pièce était plongée dans l'obscurité. Un placard à balais, une buanderie, des chiottes ?

La poignée coula sous ses doigts et il se glissa derrière la porte dans un souffle. L'endroit qu'il découvrit lui parut surnaturel. Pourtant, à la réflexion, c'est exactement le genre d'espace qui devait se trouver en ce lieu. Un laboratoire. Un labo de chimie, vide. Mais suffisamment éclairé par une trouée dans un mur latéral, qui s'ouvrait sur une autre pièce, baignée d'une étrange lueur mauve. Côme s'avança dans le silence et la pénombre,

et considéra le mobilier caractéristique : de longues paillasses carrelées de blanc, segmentées par des lavabos, autour desquels étaient disposés de longs tubes de verre – des tubes à essai – et des écouvillons hirsutes, des tabourets hauts formés de deux disques de bois vissés aux tubulures, des rangées de bocaux remplis de solutés aqueux aux teintes incertaines. Ne reposant les pieds au sol qu'avec une extrême précaution, Côme continua de progresser au milieu des pupitres de faïence. Il distinguait à présent des balances de précisions, des bonbonnes de flottes, et puis des loupes métalliques penchées sur des plaques de verre plat, microscopes grossiers. D'autres machines, plus imposantes, prenaient l'aspect de centrifugeuses reliées au secteur. Il repéra encore, sur le carrelage, des pipettes gisant là, des gants de chirurgien, des dosettes de produits marquées d'insignes de mise en garde. Ici l'on testait, l'on disséquait, l'on affinait.

Aussi dingue que cela pût paraître, Van Meyde avait reconstitué une véritable unité d'immunologie, au sein même des anciens locaux de la Centrale. Côme pouvait imaginer une escouade d'apprentis chimistes manipulant ces fioles à la recherche d'une souche plus létale, plus foudroyante, plus irréversible. Il avançait dans un cauchemar, mais le sang qui souillait ses bras et le calibre qu'il tenait étaient les témoins de la véracité de cet instant. Tout ici sentait l'asepsie et la netteté, preuves d'un soin méticuleux et presque clinique.

La pièce s'illumina tout à coup. Il eut juste le temps de se jeter derrière l'un des blocs de carrelage, et contempla les plafonniers : éteints. Il lui fallut quelques instants pour piger que la source de lumière provenait de la pièce attenante, et que ce qu'il avait pris pour un mur était en réalité d'immenses parois de verres. Tout un pan de la salle de virologie était recouvert d'une surface vitrée qui donnait sur un autre local, celui qui était auparavant baigné de mauve. Côme l'avait crue vide : il s'était planté, plusieurs personnes y déambulaient, toutes vêtues de blanc. Il retint à nouveau sa respiration, serra le flingue. Il se maudit de n'avoir pris aucune précaution en visitant le labo, d'être demeuré à hauteur d'homme.

Pourtant, il comprit rapidement que personne ne prêtait attention à lui. Plus surprenant encore, aucun son ne lui parvenait de l'agitation qui régnait

derrière les vitres. Il osa se décaler, passer une mèche de cheveux, le front puis un œil, au-dessus des surfaces carrelées. Il saisit alors que l'espace jouxtant le laboratoire était hermétiquement clos. Les vitres devaient être d'une épaisseur telle que les membres des Âmes Pures, de l'autre côté, semblaient évoluer dans un espace de mousse et de coton. À moins qu'il ne soit devenu totalement sourd. Il pouvait voir leurs silhouettes s'ébrouer, leurs bras s'agiter, leurs lèvres s'entrouvrir, il n'entendait absolument rien, sinon son propre souffle. Il comprit qu'il était protégé par l'ombre quand ses voisins étaient inondés de lumière blanche, et se permit de relever complètement la tête.

Ils étaient quatre, affublés de sarraus blancs. Le plus incroyable était leur jeunesse. Ils avaient tous peu ou prou son âge. Deux hommes, deux femmes, de ce qu'il pouvait en voir, à l'aspect impeccable, s'interpellaient en manipulant des récipients de verre, pareils à des bonbonnières cerclées de métal, mais remplis de poussière. L'un portait un masque, de ceux qu'arborent les chirurgiens, couvrant tout le maxillaire. Côme écarquilla les yeux, se découvrit cette fois complètement. Ils ne regardaient pas dans sa direction. Il n'était pas censé être là. Sa chance, son unique chance. Il remarqua un détail troublant : la pièce où évoluaient les quatre biologistes ne comportait pas d'autre porte, trappe ni ouverture quelconque. Le seul accès se trouvait dans le laboratoire où il se tenait planqué. Le pan central des surfaces vitrées qui séparaient les deux pièces était en réalité une porte, flanquée d'un boîtier composé de deux simples boutons : un rouge et un vert, comme dans tout mécanisme pour débutant. Un bouton d'entrée, un autre de sortie. Pas de loquet à ouverture digitale, pas de clavier chiffré, pas de clé, de carte ni de code : une simple pression ouvrait l'antichambre du labo. Ce qui signifiait que les quatre jeunes chercheurs étaient déjà présents dans leur parcelle quand Côme était entré, mais se tenaient volontairement dans l'obscurité violette, à l'instar des photographes en chambre noire. Ils avaient simplement actionné un interrupteur pour rétablir l'éclairage de leur côté, plongeant du même coup, par contraste, dans une quasi-obscurité la pièce où se trouvait Côme. Ils ne pouvaient pas le voir.

Il rasa alors l'une des paillasses, sentant la morsure du froid des carreaux de faïence. Lorsqu'il parvint au dernier bloc, il vit distinctement les quatre

chercheurs, comme s'il se trouvait derrière un miroir sans tain. Les deux garçons avaient des looks de bonne famille, rasés de frais, cheveux courts et belles carrures. Ils auraient pu être athlètes dans une équipe d'université, pensa-t-il naturellement. Les deux filles, malgré un physique ingrat pour l'une, quelconque pour l'autre, avaient tout de laborantines consciencieuses. Chacun tenait entre ses mains un flacon muni d'un bouchon. Qui étaient-ils ? Des étudiants attardés. Ils en avaient l'apparente désinvolture. Des gamins satisfaits, jonglant avec des particules de mort. Il eut, sur l'instant, la certitude qu'il s'agissait d'anciens élèves de la Faculté de Médecine de Toulouse. Van Meyde avait pu être en contact avec eux, bien qu'il n'y tînt plus de chaire depuis belle lurette. Thierry aurait pu devenir l'un d'eux, mais les hasards de la vie l'avaient fait échouer à médecine, puis réussir au Séminaire. Parmi ceux qui avaient continué leurs études de carabin, Van Meyde en avait séduit une frange, triée sur le volet. Des influençables, des instables, des faibles, qu'il avait ralliés à sa cause pseudo-cathare, et endoctrinés jusqu'au trognon. Jusqu'au sacrifice. Et ces graines de toubib, aujourd'hui, mettaient la dernière main à une épidémie ravageuse. Le reniement de leur serment. Quel pouvoir, quel magnétisme pouvait bien exercer le virologue pour asservir ces…

Un détail, encore, le transperça. Il concentra son regard sur les cylindres de verre qu'ils tenaient entre leurs mains. Ces cylindres n'étaient pas vides. Orientés sous certains angles des faisceaux lumineux, ils laissaient entrevoir une vie grouillante, microscopique. Il parvint à faire la focale sur l'intérieur des bocaux. Des centaines, des milliers d'insectes minuscules, se débattaient derrière leur barrière de verre. Leur mouvement composait une toile, un ballet dérisoire et redoutable. Ils ressemblaient à d'infimes particules de poussière s'ébrouant en vase clos, scintillant au gré des spots.

Les poux.

Les poux contaminés dansaient à quelques mètres de lui, au-delà d'une paroi vitrée. Sa gorge se noua au point de lui faire mal. Le virus n'était pas manipulé dans le laboratoire où il se tenait, mais dans la chambre forte attenante, fermée par sa baie centrale et le boîtier d'ouverture. Le typhus qui asphyxiait Luc était là. En bocal. Les derniers préparatifs étaient en cours,

les Âmes Pures se tenaient sur le pied de guerre. Les jeunes sorciers devaient être en train de répartir les insectes infectés dans différents réceptacles, qu'ils se partageraient ensuite au moment d'intégrer le sanctuaire, au commencement de la veillée œcuménique. Les vecteurs de la souche mutante que Van Meyde, courageux mais pas téméraire, conservait murés dans cet espace de verre et de faïence.

Sa décision fut prise sur l'instant : s'il devait tenter quelque chose, c'était ici, maintenant. Inutile d'arrêter les baptisés de Dintrans. Le moment était venu de jouer au lapin dans les phares. De les priver de tout moyen d'action à Lourdes. Le temps lui manquait, il devait aller au plus court, en misant sur l'effet de surprise. Les Âmes Pures ne soupçonnaient toujours pas la présence d'un *deus ex machina* dans leur camp retranché de Tramezaïgues. Ni le barbu du terre-plein, ni le type du couloir, ne s'était méfié un seul instant, et les quatre carabins ne le calculaient pas davantage. Les fractions de seconde d'avance dont il disposait sur ses adversaires étaient son unique salut. Même à présent, tenant l'arme du crime en visuel, il savait exactement comment il fallait s'y prendre. Il ne tremblait plus. Ne lui manquait que l'outil.

Il recula de quelques pas, toujours tapi derrière les paillasses de laborantin, et observa autour de lui. Il dédaigna les machines, les appareils de précision, les fioles oblongues. Ce qu'il lui fallait, c'était du contondant, du compact, du sûr. Il n'aurait pas de seconde chance. Ses yeux parcoururent encore les murs du laboratoire, jusqu'à ce qu'il le repère enfin, gisant à même le sol. L'instrument de fonte rouge, sa trompe noire, ses dentelures de poulpe, feraient l'affaire, et il n'y avait pas de quoi faire le difficile. Il se traîna, presque en rampant, jusqu'à l'extincteur. Personne n'avait repéré son manège, c'en était surnaturel. Il évoluait à sa guise dans l'ancienne Centrale, comme s'il avait été invisible. Maîtrisant chaque geste, il agrippa l'engin, le ramena vers lui, se remit à couvert. Il longea alors la paillasse derrière laquelle il se terrait, puis s'abrita derrière la suivante, et ainsi de suite, jusqu'à atteindre la dernière rangée avant les parois vitrées. Le ballet des quatre jeunes disciples se poursuivait, parfaitement silencieux. Chaque son qu'ils émettaient se trouvait absorbé par le verre épais des baies vitrées intérieures. Il considéra le dispositif avec attention : le boîtier

commandant l’ouverture était rivé à un montant métallique, à environ un mètre cinquante au-dessus du sol. De ce qu’il pouvait en voir, son jumeau se trouvait à l’intérieur de la chambre hermétique. Il fallait bien que les scientifiques puissent sortir de la zone aussi facilement qu’ils y entraient, et le seul accès à leur périmètre se faisait via le laboratoire.

Il se leva d’un bond, Manurhin rengainé, tenant l’extincteur à bout de bras, et se posta devant la vitre amovible. Le plus naturellement du monde, il actionna le bouton d’ouverture. La paroi transparente se mit en branle, et pivota vers la droite. La chambre forte s’ouvrait devant lui. Il pressentit, furtivement, les mouvements de quatre mentons qui se levaient vers lui. Ils se tenaient là, tous les quatre, blouse blanche et bocaux d’argent, à moins de deux mètres de lui – il pouvait les entendre, les sentir, les affronter. Mais son attention tout entière était contractée sur un autre endroit.

Il visa le boîtier d’ouverture intérieur placé sur sa gauche, leva l’extincteur, l’abattit de toutes ses forces sur le rectangle anthracite. Il n’y eut que le bruit sec et net d’un arrachement. Des étincelles jaillirent, des fils dénudés giclèrent de la boîte, le rectangle de plastique vola dans les airs et partit s’écraser contre un mur. Alors, sans broncher, sans croiser les pupilles dilatées de surprise des quatre biologistes de bazar, il fit un pas en arrière, juste un, réintégrant la pièce du laboratoire. De sa main libre, il poussa le bouton de fermeture du boîtier extérieur. La porte pivota de nouveau. Dans l’autre sens. Elle se verrouilla aussitôt dans un bruit de ventouse. L’opération n’avait pas pris deux secondes.

Tout se dénoua alors. Quatre silhouettes se ruèrent vers la baie vitrée, et deux d’entre eux – les hommes – se plaquèrent carrément contre la porte de verre, écrasant leurs tronches de jeunes premiers sur l’inviolable mille-feuille. Il était trop tard. La chambre forte s’était refermée. Les deux femmes appuyaient frénétiquement sur un bouton qui ne répondait plus. Le contact était coupé. Les manipulateurs du virus étaient prisonniers de leur réduit carrelé. Enfermés avec leurs poux, leur souche artificielle et leur lumière violette.

Côme ne cherchait même plus à se planquer. Au contraire, il se tenait

droit, mâchoires crispées, zébré du sang du barbu, à un mètre derrière la porte vitrée. Il les défiait. Depuis le temps qu'il attendait ce moment. Ces quatre-là étaient les assassins de Luc, même si chacun d'entre eux aurait très bien pu connaître le même sort que son pote. Il plongea son regard dans celui des deux hommes qui tambourinaient sur la paroi, affolés. Des mouches immaculées prises au piège. Le plus étrange est que tout cela ne produisait pas le moindre son. Côme pouvait voir les quatre occupants frapper sur le verre, leurs traits se déformer sous la puissance des hurlements, leurs poings marteler le bouton-poussoir qu'il avait descellé, mais il n'entendait absolument rien. Il fut obligé, brièvement, d'admirer l'œuvre de Van Meyde : le lieu d'entreposage de ses poux était parfaitement hermétique. Les ondes sonores, les vibrations, étaient occultées par les couches successives de verre et les gaz qui les séparaient. La seule impression qu'il percevait était celle, jouissive, de mimes en panique.

Côme crispa alors de nouveau ses mains autour de l'extincteur, l'enlaça, l'éleva au-dessus de son épaule, et, d'un ample mouvement, l'écrasa sur le boîtier extérieur – celui du labo. Les boutons d'ouverture et de fermeture, marqués par de simples carrés vert et rouge, s'en allèrent valser auprès d'un lavabo. À l'intérieur, les cris redoublaient. Les quatre Âmes Pures qu'il venait d'emmurer l'invectivaient, cognaient la paroi. Mais le film était muet. Ils ne pouvaient plus sortir. Et maintenant, personne ne pouvait les faire sortir non plus. Côme les observa s'ébrouer dans le vide. Il leur aurait bien foutu le feu, pour Luc, pour Marthe, pour Fontana – mais le temps lui manquait.

Il reposa l'extincteur et fit un pas vers l'emplacement du boîtier qu'il venait d'arracher au mur. Des fils électriques recouverts d'une gaine jaune et verte pendouillaient, en mal de terminal. Il les saisit à pleines mains, ferma le poing, regarda une dernière fois à travers la baie l'un des quatre chimistes, les yeux révulsés de haine. Puis il tira d'un coup sec, provoquant une nouvelle gerbe d'étincelles, au point de décrocher les agrafes qui les maintenaient soudés au mur du labo. Il laissa couler à terre l'extincteur, et se retourna vers eux. Des visages ordinaires, aux bouches tordues par la panique, aux mains rougies pilonnant les panneaux de verre. Avaient-ils encore de l'oxygène ? Il s'en foutait.

Il les toisa, encore, du fond de sa semi-obscurité, et éprouva pour la première fois le sentiment d'être parvenu à ses fins. Quoi qu'il advienne à présent, les plans des Âmes Pures étaient torpillés : les poux étaient cloîtrés avec leurs dompteurs dans leur prison blindée. À moins…

À moins qu'il n'y ait eu une autre issue, ou une autre façon d'actionner la porte d'entrée, un dispositif de secours en cas de panne. Un recours mécanique, une manivelle, une clé.

Faisant abstraction des quatre otages qui s'époumonaient en vain, il parcourut du regard les montants de métal qui encadraient les pans vitrés. Enfin, à la verticale, juste au-dessus de lui, il distingua une cavité ronde, au sein de laquelle apparaissait en relief un bitoniau carré. Une simple clé anglaise, une rotation, et le mécanisme électronique devait céder le pas à une ouverture manuelle. Histoire de fignoler, il lui fallait détruire cette solution de contournement. Il abandonna l'idée de se resservir de l'extincteur, dont le tintement sur le métal aurait été aussi discret qu'un orchestre de jazz. Il en allait de même pour le Manurhin, dont il était résolu à ne se servir qu'en dernier ressort, non par compassion mais à cause de l'alerte que le tir provoquerait. Le laboratoire, capharnaüm mi-scientifique mi-aliéné, devait bien abriter un engin silencieux.

Côme recula, et se promena parmi les paillasses. Il repéra rapidement l'instrument qu'il recherchait. Il empoigna le tube vertical chromé, tirant au maximum sur le tuyau en prenant garde à ne pas l'arracher. Puis il revint se poster devant la porte, ignorant les râles des quatre prisonniers qui semblaient avoir compris la manœuvre. Il tourna alors la molette du bec bunsen, libéra le méthane et l'étincelle d'une allumette oubliée là fit se dresser sa flamme bleutée. L'oxygène du labo suffisait à faire office de comburant. Il dirigea le cône enflammé au-dessus de sa tête, le pointant vers l'orifice de déblocage manuel. Il n'était plus qu'à un mètre des Âmes Pures coincées par-delà la paroi. Il pouvait imaginer leur souffle brûlant. La flamme attaqua voracement le carré métallique, qui se déforma lentement, s'amollissant, se rétractant, puis perdant toute forme. Au point de fusion, Côme s'était décalé pour éviter les gouttes de métal bouillantes qui perlaient au bout de la structure, puis venaient s'écraser au sol. La chaleur qui s'en

dégageait attaquait le linoléum, qui fondait à vue d'œil comme sous l'effet d'un acide corrosif. Il ne lâcha pas, et, lorsqu'il ne resta plus de l'alliage argenté qu'un bouillonnement de bulles incandescent, il coupa le bec bunsen, bloqua la virole pour éteindre la flamme bleue et reposa le tout sur le carrelage. Aucune chance que quiconque plantât une clé à molette dans ce magma.

Ni les poux gorgés de virus, ni leurs dresseurs, ne pourraient s'extirper de leur cage de verre avant plusieurs heures. La célébration œcuménique serait alors terminée. Et elle se déroulerait sans eux.

Le complot venait d'échouer.

Côme sentit alors une sueur glaciale couler le long de son dos. Une soudaine décompression l'envahissait tout entier. C'était un mélange d'exténuation, d'accomplissement et de faim irrépressible. Il lui semblait que c'était son sang même qui délaissait ses artères. Comme sous l'effet d'une distorsion de l'univers visible, le carrelage blanc se déforma, les carreaux se tordirent sous ses yeux, les lignes droites se firent sinusoïdes. Des cristaux phosphorescents apparurent devant ses paupières. L'air se raréfia, sa gorge se rétrécit, il suffoquait, il tournoyait, tout noircissait…

Il s'effondra par terre d'un seul tenant, au milieu des blocs blancs du labo. Sa tête heurta une arête de plâtre. Ses rétines ne parvenaient plus à faire la mise au point, les silhouettes des blouses blanches figuraient des diables enragés. Tout ce qu'il avait accumulé, de tension, de douleur, de privation, de danger, ces dernières heures, paraissait revenir à la surface de sa conscience, l'empêcher de se tenir sur ses cannes. Huit jours de sa vie le terrassaient. Ses entrailles le brûlaient, ses tempes enserraient son crâne dans un étau. Il allait s'évanouir là, dans le silence cotonneux, en sachant qu'il ne se réveillerait qu'avec une balle dans le buffet ou un lacet au cou. Il tenta de penser à son Dieu, mais même cet effort de concentration dépassait la jauge d'énergie qui lui restait. Irrémédiablement, il partait…

Le bruit résonna comme un gong.

C'était comme si la montagne s'effondrait sur elle-même. Les quatre

prisonniers durent le ressentir, au tremblement des vitres, aux vibrations du sol, car ils se regardèrent, pris d'incompréhension, redoublant d'affolement – car tout leur échappait désormais. Dans leur cage de verre, ils étaient semblables à des rongeurs sous ecsta. Seul Côme savait ce qui venait d'arriver. Le minibus avait basculé dans le vide et s'était écrasé vingt mètres plus bas, dans un boucan de ferraille laminée.

Tout s'enchaîna à une vitesse folle. Une porte gicla, puis une seconde. Aussitôt une cavalcade résonna dans le couloir, une alternance de pas menus, de foulées pesantes. Quelques cris aussi, qu'il ne distingua pas. Panique à bord. Côme devina que tous les baptisés, leur guide spirituel, et les autres guignols en provenance de l'ultime pièce qu'il n'avait pas visitée étaient en train de se précipiter vers le sas, le tunnel, puis le terre-plein. Avant même de s'apercevoir que leur véhicule manquait, ils buteraient sur leur camarade ficelé. Puis, un peu plus loin, ils trouveraient le barbu à la phalange cisaillée. L'alerte allait être donnée. C'était une question de secondes. Il ne remua pas, figé entre deux paillasses. Les mimes de l'enclos l'injuriaient en silence.

Lorsque le bruit se dissipa, Côme se redressa, demeurant dans la pénombre. Le plus simple était de…

Dans un souffle violent, la porte du laboratoire s'abattit sur le mur. Une silhouette se découpa dans le contre-jour. Un gabarit de freluquet qui portait un habit sombre. D'un mouvement de main, le nouvel arrivant actionna l'interrupteur, et une intense lumière aveuglante, presque phosphorescente, balaya tout l'espace. Par réflexe, Côme ferma les yeux. Les rouvrit aussitôt. Il dévisagea le petit homme. Il était impossible de dire lequel était le plus surpris des deux. Les traits malingres n'avaient pas changé, mais l'on distinguait, sous les lunettes cerclées de fer, les taches lie-de-vin caractéristiques du typhus qui rongeait Luc. Le nez busqué, les joues creuses, l'œil humecté d'une pellicule pareille à la cataracte, le respectable Michel Moyon, Evêque de Tarbes et Lourdes, arborait les stigmates de sa maladie – et les contorsions de la rage. À quoi devait-il d'être encore debout, et pas à végéter sur l'un des lits de mort dressés par la Communauté ? Une rémission, une force intérieure, ou simplement les aléas

des mutations de la souche, qui frappait indistinctement les uns ou les autres, sans qu'il soit possible de deviner l'évolution du mal chez chacun. Un survivant, voilà ce qui semblait s'inscrire sur son visage maculé de bordeaux.

Moyon détacha un instant son regard de Côme, se tourna vers la cage de verre. Apercevant les quatre biologistes tambourinant sur leur baie vitrée close, dont les boîtiers d'ouverture gisaient au sol, il prit la mesure de la situation. Il ne lui fallut qu'une fraction de seconde pour se décider.

Côme pressentit le mouvement plus qu'il ne le vit vraiment. L'ombre d'une main, un pan de tissu qui volète, un éclat de métal à peine décelable dans la blancheur immaculée du labo. Une arme. Celle de l'Evêque. Il n'avait pas le temps de comprendre, tout juste celui de réagir. Sans bien savoir comment, il se retrouva avec le Manurhin en main, le torse fluet de son Monseigneur dans sa ligne de mire. Il ne tremblait toujours pas. Mais il ne contrôlait plus ses gestes, dictés par l'instinct animal, celui de la survie, celui du choix ultime. Lui ou l'autre. Il avait promis.

Alors, du fond de son inconscient, une image lui explosa au visage, puis un récit : celui de Duplant, un terrain vague en Algérie, un officier scélérat, une vengeance longuement mûrie. Mécaniquement, il sentit son bras baisser le canon.

Son index pressa la détente.

La déflagration, décuplée par l'exiguïté de la pièce, se répercuta sur la faïence. Et, aussitôt après, un bruit sec et sourd, semblable à celui d'un œuf dur qui se brise. La rotule de Moyon venait d'imploser, projetant de minuscules éclis, jaillis pour déchirer les chairs, lacérer les tendons, entailler les muscles. Le genou, c'est ce qu'il y avait de pire, avait dit Duplant.

Etonnamment, le sang gicla très peu, comme si les dégâts causés par le projectile se concentraient à l'intérieur de l'articulation. La bouche de Moyon s'arrondit en une expression de surprise. Son revolver tinta en heurtant l'un des lavabos. Puis ses yeux voilés s'agrandirent en une expression terrifiée – et terrifiante. La douleur, insoutenable, venait de faire

son œuvre. Le hurlement qui suivit parut se propager dans toute la montagne. *Signal d'alarme*. Enfin, Moyon s'effondra à terre, latéralement, comme un cul-de-jatte privé d'une béquille. Il gueulait toujours. À toute vitesse, Côme se précipita sur lui, chopa deux chiffons imbibés d'un liquide malodorant, et les lui fourra dans la bouche, poussant jusqu'à la gorge. L'Evêque eut un hoquet, mais ses cris s'assourdirent d'un coup. Une sangle, qui avait servi à empaqueter des colis, traînait à terre : Côme s'en saisit et refit le coup du ligotage, mains dans le dos. Pour ce qui était des chevilles, c'était superflu, Moyon ne risquait pas de gambader de sitôt. Un peu pour le calmer, un peu par goût, Côme lui balança un bon coup de crosse sur l'occiput. Moyon cessa de se débattre, les chiffons ne laissèrent plus passer qu'un gémissement.

En se relevant, Côme jeta un coup d'œil à la galerie. Les quatre biologistes semblaient tétanisés. Ils n'avaient pas pris conscience que le séminariste avait un flingue, et qu'il savait s'en servir. Sans doute l'épaisseur du verre qui les séparait de lui leur apparaissait-elle soudain comme une bénédiction.

Des voix remontèrent du couloir. On avait entendu le coup de feu, les braillements. S'il restait dans cette pièce, il se retrouverait bloqué, sans issue. Les Âmes Pures – du moins, ceux encore valides et jouissant de leur liberté de mouvement – avaient dû prendre conscience du sabotage. Ils avaient s'en revenaient cueillir le loup dans la bergerie – ou l'inverse. Mais ils ne se rueraient pas dans le labo sans prendre des précautions : après tout, ils n'avaient aucune certitude que l'intrus était venu seul. Ils pouvaient être à armes égales, voire en infériorité numérique. Ils allaient avancer prudemment. Donc lentement.

D'un bond, Côme franchit alors le seuil du labo, et traversa le couloir comme un spectre. Il n'eut qu'à pousser de l'épaule, sur sa lancée, la porte du lieu de baptême, demeurée entrouverte. Il referma derrière lui, et considéra cette nouvelle pièce. Il demeura interdit l'espace d'un instant. Ce ne furent pas ses occupants qui l'estomaquèrent – il n'y avait plus personne. Ce fut le décor.

Rien ici ne rappelait une église, ni un oratoire, comme il avait l'habitude d'en voir. Il semblait s'agir d'une sorte de salon, aux murs revêtus de tentures murales de velours dans les tons ocre, presque sable. Le sol était revêtu d'une moquette rugueuse, et les seuls meubles étaient quatre rangées de prie-dieu de bois, en provenance directe de quelque église de la vallée. Elles faisaient face à un mur nu, devant lequel n'était disposé ni autel, ni tabernacle, juste un lutrin ouvragé de bois poli, à l'aspect de ronce de noyer. Côme s'avança, et remarqua qu'un simple feuillet y était disposé. Contournant le meuble, il regarda le document : c'était un manuscrit somptueux, richement enluminé, sur un papier parcheminé, dans une langue qu'il n'identifia pas tout de suite, mais qui n'était ni du français, ni du latin. C'est à la consonance de certains mots qu'il devina de quoi il s'agissait. De l'occitan. Comme les cantiques qu'il avait entendus un peu plus tôt, les Âmes Pures utilisaient la langue d'Oc pour leurs cérémonies. Un rituel cathare hérité directement des hérétiques dont ils se réclamaient. Le manuscrit devait remonter au XIIème ou XIIIème siècle. Etaient-ce l'entregent et l'influence de Dintrans qui avaient permis à ces zozos de se procurer cette merveille médiévale ?

Levant la tête, il nota aussi qu'un détail manquait : celui du crucifix. Nulle part l'on ne trouvait trace du Christ en croix, qui ornait le moindre espace de culte catholique. Côme se souvint que les cathares reniaient l'incarnation de Dieu en Jésus, conséquence de leur rejet du monde matériel comme impur et œuvre du Démon. Le Dieu Bon, régnant sur les cieux, n'avait pu s'abaisser à y frayer. Aussi le Christ leur apparaissait-il comme une figure impie. En revanche, figuraient sur les murs plusieurs représentations de bûchers géants, se consumant au pied de montagnes démesurées. Tantôt étouffés par la noirceur du fusain, telle la fumée asphyxiant les condamnés, tantôt éclatants de couleurs brûlantes, ces tableaux évoquaient tous le martyre des croyants cathares. Les bûchers collectifs dressés par les croisés du Roi de France, ou plus tard par l'Inquisition, pour éradiquer l'hérésie albigeoise, sur les places des villages occitans ou au bas des citadelles du vertige, ces châteaux perchés sur leurs éperons. Le péché. La faute suprême des chrétiens, que les Âmes Pures s'apprêtaient à faire expier par-delà les siècles.

Il entendit de mauvais chuchotements monter dans le couloir. Ils revenaient à pas de loup, se tenant sur leurs gardes, comme il s'en doutait. Il recula, et manqua de tomber à la renverse : il venait de buter sur un bloc de pierre grise, paraissant de granit, qui lui arrivait presque à la taille. La base carrée s'élevait pour former un cercle, le tout composant une véritable stèle hélicoïdale. Il s'agenouilla, et examina le signe qui était gravé au centre de la partie circulaire. C'était une croix, mais dont les quatre branches, de taille égale, insérées dans le cercle s'évasaient à l'extrémité. C'était la croix occitane. En un déclic, il reconnut aussi la croix qu'il avait vu briller au rabat du gilet d'Agnès, lorsqu'il s'était rendu pour la première fois au pavillon Saint-Jacques.

Mais la rumeur sourde se faisait plus proche. Il devait gagner encore un peu de temps, conserver l'effet de surprise, et laisser croire à ses adversaires qu'il n'était pas seul. De combien de secondes disposait-il ? S'extirpant brutalement de ses digressions, il saisit à pleines mains la stèle de pierre, plus lourde encore que les parpaings qu'il avait manipulés. Mais la douleur, l'acide qui brûlait ses muscles, lui étaient devenus presque consubstantiels. Il en tolérait la présence, il en maîtrisait le degré. Il déplaça le roc vers la porte, pour la bloquer. Le peu de temps qu'ils perdraient à pousser pour rentrer, la crainte du guet-apens qu'ils ressentiraient, étaient autant d'avantages dans sa position. Ce n'est qu'une fois parvenu au pied de la porte qu'une autre idée fusa. Cette partie de cache-cache à quitte ou double lui ouvrait l'imagination. Il fit glisser un prie-dieu devant lui et disposa le tout à sa guise.

Il lui restait un lieu à explorer, le dernier. Il avait compris que les deux parties latérales des locaux étaient parfaitement symétriques. L'ultime pièce devait donc être le pendant de la chambre forte où étaient enfermés les laborantins et leurs poux. Il n'eut aucun mal à déceler, derrière une tenture, le dessin d'un chambranle. Pas de verre blindé, de ce côté-ci, une simple remise attenante au salon de prière, qui s'ouvrait à l'ancienne, par un bouton de porte nacré. Côme le tourna en cherchant à écouter si l'un des membres pouvait se trouver à l'intérieur. Le silence et l'obscurité l'accueillirent. C'était un réduit aveugle, dont l'espace central était occupé par un massif secrétaire de bois noir. Il actionna une lampe dorée en forme de héron, qui

émit une intense lumière jaune, semblable à une radiation. C’est alors qu’il s’aperçut qu’il se trouvait dans un bureau, ou un cabinet de travail. À coup sûr, celui du maître des lieux : Van Meyde, le Père Robert.

Il s’approcha encore. Sur la tablette du secrétaire étaient entassées des coupures de journaux défraîchies, retenues ensemble par un presse-papier métallique. Il le souleva, parcourut les extraits de presse. Ils remontaient de toute évidence à plusieurs décennies, à en juger par la teinte jaunie du papier, la désuétude de la typographie, la piètre qualité des photos. Pourtant, il reconnut d’emblée la thématique : il s’agissait d’articles consacrés aux travaux de recherche de deux jeunes universitaires hors pair, les brillants Professeurs Umberto Fontana et Robbert Van Meyde. Issus tantôt de la presse régionale, tantôt de revues médicales, tantôt même de bulletins internes à l’Université de Toulouse où ils exerçaient. Chaque fois, les titres étaient laudatifs pour les virologues, que certains scribouillards emphatiques n’hésitaient pas à qualifier de génies. « *Deux chercheurs toulousains pressentis pour le Nobel !* », titrait un Sud-Ouest délicatement déchiré. Deux hommes dans la fleur de l’âge souriaient sur le cliché, dans un laboratoire qui ressemblait à s’y méprendre à celui qui se trouvait ici, dans la Centrale. Van Meyde, lorsqu’il avait pris possession des lieux, avait recréé à l’identique le labo de ses recherches des années 1970.

Côme comprit que le Néerlandais n’avait en réalité jamais renoncé à ses visées de reconnaissance scientifique, de gloire médicale. Qu’à travers l’entreprise démente des Âmes Pures – l’élaboration d’un virus exterminateur, il n’avait pas cessé de songer à la renommée qu’elle pourrait lui apporter. Il compilait ainsi, depuis trente années, et conservait à portée de main dans cet antre, les bribes de sa réputation éphémère. Sans doute avait-il détruit ceux parus quelques mois plus tard, faisant état de son échec et de sa disgrâce. En mettant sa science, ses compétences hors du commun en virologie, au service des lubies cathares de Dintrans, il poursuivait de son côté son propre but Le seul, peut-être, qui eût jamais animé sa vie : l’honneur suprême des chercheurs en médecine du monde entier. Le Prix Nobel. Pourtant, il était totalement extravagant que Van Meyde ait pu penser un seul instant qu’on le lui décernerait pour des travaux ayant servi à décimer une assemblée religieuse. Pour une maladie créée de toutes pièces

pour assouvir des desseins meurtriers. Ou pour le vaccin censé la combattre, un remède pour lequel les cobayes étaient les membres endoctrinés d'une communauté sous emprise – deux d'entre eux au moins allaient en mourir. Van Meyde était devenu complètement fou.

Côme attrapa le pied de la lampe, et l'orienta vers les recoins de la pièce. Sa première vision fut celle d'un gigantesque plan, semblable à une carte d'état-major, qui occupait tout un pan de mur. Il ne mit pas longtemps à la reconnaître : il s'agissait du plan de placement des différentes délégations pour la cérémonie œcuménique qui aurait lieu le jour même. Ce plan que Luc préparait si minutieusement, depuis plusieurs mois, et dont, manifestement, un duplicata avait atterri dans le bureau de Van Meyde. À bien y regarder, ce n'était pas exactement le même document que celui qui se trouvait au Séminaire. Ici, en plus des noms et des pays d'origine des différents groupes de prélats, des flèches rouges étaient dessinées, en spirales, pareilles à des mouvements de troupes commandés sur un champ de bataille. Elles représentaient, d'évidence, le trajet exact que devait suivre chaque membre des Âmes Pures dans la Basilique Souterraine, afin d'y répandre, selon un schéma extrêmement précis, les poux chargés du virus. Il ne fut pas surpris de constater que l'une de ces flèches entourait tout simplement l'autel central, autour duquel se tiendraient le Saint-Père, le Patriarche orthodoxe de Constantinople, et les plus hauts représentants de la chrétienté. Figuré par une flèche verte tourbillonnant parmi eux, c'est Michel Moyon qui, ayant l'honneur de concélébrer la cérémonie en sa qualité d'Evêque de Lourdes, était censé les contaminer. C'était l'ordonnancement de la démence.

Côme poursuivit son inspection du bureau, et il aperçut, collé au mur du fond, un minuscule lit de camp recouvert d'un simple drap blanc. Van Meyde dormait à part du reste de son groupe. Le Berger ne partageait pas la couche de ses brebis. Son bureau était sa chambre, son terrier, son musée personnel. Son cabinet, aussi, visiblement. Sur une desserte métallique à roulettes, des seringues étaient soigneusement alignées. Neuves, encore dans leur emballage individuel, auprès d'une boîte de carton fraîchement ouverte, remplie à ras bord de larges élastiques. Des garrots. Il compta mentalement les seringues : il y en avait quatorze. À coup sûr, elles étaient

destinées à une injection imminente aux membres de leur cénacle. Si son souvenir était bon, il y avait dix-sept noms couchés sur la liste qu'il avait reçue du siège de la Communauté à Carcassonne. Moins Luc et l'autre mourante, quinze d'entre eux demeuraient valides. Un membre allait donc être dispensé d'injection. Ce ne pouvait être que Van Meyde lui-même. Côme se pencha, dirigea la lampe vers l'étage inférieur de la desserte, et repéra un imposant flacon rempli d'un liquide blanchâtre, comme saturé de particules en suspension.

Il saisit le goulot, et plissa les yeux vers l'étiquette qui faisait le tour du flacon. Une main avait tracé maladroitement, à l'encre bleue : « *Chlorhydrate de bupivacaïne — 10 mg/ml* ». Ce qui ne lui évoquait strictement rien. Mais il eut le réflexe de balayer de nouveau l'espace de la pièce du faisceau de la lampe, certain que le décryptage de la composition du produit se trouvait à portée de main. C'est sur une étagère haut perchée, au-dessus du lit de camp, qu'il repéra l'endroit. Entre deux serre-livres d'étain, étaient alignés quelques ouvrages. Il se rapprocha pour déchiffrer les tranches.

Au même moment, il entendit distinctement un ronronnement lointain, atténué. Il se bloqua, se concentra sur la nature du son. La réponse ne tarda pas. Un vrombissement résonnait dans le tunnel. Inconsciemment, son sang se glaça, et il ressentit comme une décharge électrique au creux des reins. Il connaissait bien ce bruit. Plus exactement, il ne pourrait jamais l'oublier. Le 4x4 noir venait de démarrer, et de traverser le tunnel. L'écho du moteur se dissipait déjà. La berline avait emprunté le chemin d'accès à la Centrale. Van Meyde fuyait. Il abandonnait ses compagnons, cloués sur leur lit de souffrance, cloîtrés dans la chambre forte du labo, coincés par le plongeon de leur bus. Van Meyde les avait plantés là, s'était fait la malle. Côme fut de nouveau envahi d'une bouffée de haine pour l'instigateur de toute cette déraison.

Il pouvait y avoir une autre explication. Côme déglutit péniblement, et se força à l'envisager. Van Meyde allait essayer de sauver ce qui pouvait l'être de son plan. Tout comme il conservait des seringues et un sérum dans son local privé, il pouvait fort bien avoir gardé de son côté un échantillon de ses

insectes, de son virus. Comprenant que tout était en train d'échouer, s'apercevant qu'un intrus – plusieurs peut-être, Van Meyde n'en savait rien – était en passe de neutraliser ses troupes, il avait pris le parti d'accomplir seul son espèce de mission sacrée. La vengeance des cathares.

Il fallait l'intercepter lui, et lui seul maintenant. Mais entre Côme et la berline, il y avait encore – s'il comptait bien et si Van Meyde était parti tout seul – sept membres des Âmes Pures, parmi lesquels se trouvaient Dintrans, mais aussi, par élimination, Geneviève Kasperek et Agnès. Et qui, vu le sens du sacrifice dont ils avaient fait preuve jusqu'à présent, n'hésiteraient pas à jouer leur vie pour protéger l'initiative de leur Berger. D'autant plus qu'à cette heure, ils avaient déjà dû trouver le barbu estropié, le rondouillard ligoté, Moyon gisant dans les vapes, genou émietté, mains sanglées, puis les quatre biologistes enfermés dans la chambre forte. Ils savaient que le visiteur n'était pas venu par courtoisie.

Encore sept obstacles à franchir avant de se lancer à la poursuite du Père Robert.

Un impact sec et souple, pareil à une enclume sur un édredon, fut suivi d'un long cri perçant.

Plus que six.

En d'autres circonstances, Côme se serait franchement marré, comme un écolier ravi de sa farce. Quelques minutes auparavant, il avait simplement posé la stèle de pierre, haute d'un mètre, en équilibre sur la porte d'entrée du lieu de prière. Renouvelant le vieux gag du seau d'eau, il s'était assuré que le premier qui la pousserait, même d'un centimètre, recevrait en plein crâne quarante kilos de roche compacte – quoique bénie. Il savait aussi que le meneur de la file serait le plus téméraire d'entre eux, ou celui dédié au maniement des armes, en un mot le plus dangereux. Ça n'avait pas loupé.

Plus que six. Mais ces six-là, maintenant, allaient fouiller le salon aux tentures, puis, tout naturellement, venir le débusquer dans le bureau de Van Meyde.

Il monta sur le lit de camp, attrapa les bouquins, redescendit en silence et

les posa sur le secrétaire. Le premier qu'il contempla lui coupa le souffle. Au-dessus de la photo en noir et blanc d'un homme de trois-quarts face, cheveux blonds peignés en arrière, portant beau un uniforme d'officier orné de multiples décorations, il lut le nom d'un auteur, Jozef Garlinski, et un titre en anglais « *Fighting Auschwitz: the Resistance Movement in the Concentration Camp* ». Le récit des actes de Pilecki, le héros polonais qui avait intégré le camp d'Auschwitz et inoculé le typhus à ses bourreaux. L'ouvrage qui avait inspiré à Van Meyde son mode opératoire. Écoeuré par l'abjection de celui-ci en comparaison de l'héroïsme de celui-là, Côme le jeta sur le lit.

Le second livre fut le bon. L'épaisse couverture rouge, reliée de carton, ne le trompa pas, pas plus que les lettres imposantes qui la recouvraient : Vidal. Le dictionnaire de référence pour les médicaments. Il tourna les pages, lettre A, lettre B… On venait, à côté, il entendait des pas se rapprocher du réduit. Les feuilles, fines comme du papier à cigarettes, lui rappelaient certains modèles de bibles qu'il avait l'habitude de manier au Séminaire. Il humecta l'index. Le sien.

Bupivacaïne. Une flopée de formules et de chiffres dansait sous ses yeux. À l'essentiel. Une solution injectable, des laboratoires Mylan. Mise sur le marché autorisée – c'était déjà ça. Il trouva alors l'information qu'il pressentait : c'était un anesthésique puissant, utilisé notamment pour les péridurales, qui se dosait à raison de 2,5 ou 5 milligrammes par millilitres. L'étiquette du flacon de Van Meyde en annonçait 10. Il avait sans doute forcé la concentration du principe actif, qu'il comptait inoculer à ses ouailles. Côme devina la raison première de cette injection : atténuer les douleurs provoquées par les dernières doses du vaccin. Ou celles que procurerait le déclenchement de la maladie chez ceux qui seraient mordus par leurs insectes. Une autre raison, plus obscure, affleurait également : craignant que certains de ses acolytes ne prennent peur au moment de rejoindre Lourdes puis d'y déverser leur poison, le virologue avait décidé de les assommer au moyen d'un anesthésique de bonne tenue. Le bourrage de crâne ayant ses limites, il avait pris la précaution d'aliéner un peu les consciences de ses assassins. Ses pantins. Ou alors il s'agissait d'une pratique courante au sein des Âmes Pures, qui pouvait expliquer leur

soumission : ils étaient drogués.

Un mouvement s’esquissa, juste de l’autre côté de la poignée de nacre. Il éteignit la lampe, s’entendit respirer dans la pénombre. Il n’avait plus qu’une seconde avant d’être découvert. En un éclair, il déchira l’enveloppe de l’une des seringues, déboucha le flacon, y trempa l’aiguille, et aspira d’un coup sec. Le tube se remplit du soluté de bupivacaïne. Il tira encore sur le piston, l’effet de succion s’accentua, le liquide emplit totalement le cylindre. Dix fois la dose prescrite, au bas mot.

Il se plaqua contre le mur juste au moment où la porte s’entrouvrait. Le bois pivota. Une main tenait fermement le bouton de nacre, le poussait très lentement. Côme ne pouvait voir dépasser que cette main. Une main large, massive, sèche et pelée, une main burinée comme un visage, aux doigts trapus innervés de force pure. Une main qu’il avait vu servir la soupe, tenir un livre, bénir le Séminaire. Une main qui avait serré le cou de Sœur Marthe, jusqu’à ce que toute vie le déserte. Une main de fumier.

D’un seul élan, il planta l’aiguille avec rage entre les tendons saillants, juste à la base des doigts, et pesa brutalement sur le piston. Le liquide se déversa sous l’épiderme de Dintrans, avant même que son cerveau ait pu percevoir la douleur de la piqûre. Aussitôt, la main relâcha son emprise sur la poignée et demeura en suspension. Soudain les phalanges s’amollirent, le poignet se cassa, le bras plongea, et Côme entendit le corps de l’épais théologien s’effondrer contre le mur, puis sur la moquette de son lieu de culte. Au même moment, le canon effilé d’une arme à feu rebondit sur le sol, vint buter sur la porte et roula dans le bureau. À ses pieds. Le pistolet que devait tenir Dintrans de l’autre main.

Les pensées de Côme s’accélérèrent : ils n’étaient plus que cinq, tous dans la pièce d’à côté, ils l’avaient localisé, peut-être tous armés, et Van Meyde filait vers la vallée avec son bolide et ses poux, il ne fallait plus faire dans la dentelle. Il donna une impulsion, ramassa l’arme coulée à terre, la cala dans sa paume gauche, dégaina le Manurhin de la droite, et balança un grand coup de pompe dans la porte.

Il bondit hors du bureau, enjambant le corps inerte de Dintrans vêtu d’une

robe, et fit face au salon albigeois et à ses occupants. Avant même d'avoir distingué où se trouvaient les dernières Âmes Pures encore debout, il appuya sur les deux détentes, claquant deux détonations au même moment. Droit devant lui – mais vers le sol. Le cri strident qu'il avait entendu à l'instant retentit de nouveau, et lui permit de repérer ses adversaires. Couchée entre les prie-dieu, Agnès ouvrait des yeux exorbités, brillant d'incrédulité mâtinée de haine. Elle venait de reconnaître, dans ce mercenaire ensanglanté qui décimait ses rangs, le jeune homme poli qu'elle avait accueilli – et embobiné – quelques jours plus tôt, à la Cité Saint-Pierre. La bigote pète-sec portait toujours son gilet gris comme ses cheveux, et la croix occitane y était toujours épinglée, mais elle semblait scintiller par intermittence à présent : Agnès grelottait comme un oiseau blessé. Elle ne tenait pas d'arme, ni d'ustensile, crispant ses doigts noueux sur les barreaux des sièges.

Auprès d'elle se tenait, debout, immobile, comme fichée dans le sol, une femme qui paraissait très vieille. Instantanément, revinrent à la mémoire de Côme les trois images parfaitement superposées : celles d'un photomaton passé, d'un souvenir de vacances en famille, et de l'ombre fugace entraperçue derrière un rideau, tandis qu'il chutait trois ou quatre mètres plus bas, au pavillon Saint-Jacques. Geneviève Kasperek, officiellement inhumée en 1994, sans avoir repris connaissance après son accident de la route, miraculeusement ramenée à la vie par le rituel cathare du consolamentum dispensé par un jeune curé qui allait devenir un monseigneur. Elle semblait pétrifiée, non de peur, mais de résignation, d'abandon, de désespoir. Comment pouvait-elle demeurer ainsi, stoïque et impassible, alors que son fils luttait au seuil de la mort dans le dortoir voisin, et qu'elle avait servi d'appât pour attirer ce garçon mystique vers les délires d'une poignée de dégénérés ? À cette seule pensée, Côme faillit pointer son arme vers elle, mais il se maîtrisa, et continua à balayer du regard, à toute vitesse, les derniers protagonistes de l'histoire.

Ils étaient encore trois, se tenant rapprochés au-dessus d'une masse étendue sur la moquette. Du corps inerte, Côme ne pouvait voir que de longues bacchantes blanchies qui dépassaient, grotesques, d'un visage couché. Le haut de la tête était obstrué par un bloc de pierre. Il s'agissait de

l’homme qui avait eu le malheur de passer la porte en premier, et qui accusait le coup de la réception inopinée d’une stèle sur la boîte crânienne. Il était méconnaissable dans le mélange de pierre de taille, de cheveux agglutinés et de sang pourpre, et pouvait être tenu pour assez largement inoffensif.

Aussi Côme détailla-t-il ses trois derniers compères. Le premier visage – celui d’un homme tout long, échevelé, entre deux âges, chaussé de lunettes à carreaux fumés – ne lui disait rien. Les deux derniers, en revanche, il ne les aurait jamais oubliés.

Un duo de trentenaires impeccablement sapés, dans le style des aristos de province qui fréquentent les facultés de droit ou les églises traditionalistes : chemises Vichy, gilets à gros boutons, serre-tête et foulard pour Madame, chèche et chaussures bateau pour Monsieur. Un détail, un seul, les différenciait de Versaillais en villégiature : lui ne regardait que d’un œil. L’autre orbite était abominablement fixe, mort, à jamais rivé droit devant lui. C’était le couple qui l’avait attaqué au cœur du Sanctuaire de Lourdes, le jour où il avait trouvé le pavillon Saint-Jacques débarrassé de ses occupants. Ceux qui lui avaient demandé de les prendre en photo. La Versaillaise avait même esquissé le geste de lui passer la lanière de l’appareil autour du cou. Lorsqu’ils avaient tenté de le retenir, puis de le blesser, il aurait donné cher pour pouvoir les questionner à sa manière. Seulement, devant l’irruption des policiers, il s’était sauvé en courant, se fondant dans la foule, plantant là les tourtereaux cathos et leur Nikon.

Rétrospectivement, il frissonna de part en part. Cela confirmait ce qu’il avait soupçonné : l’éborgné et sa douce étaient des Âmes Pures, et ceux-là ne l’avaient donc pas lâché, dès qu’il avait mis les pieds à Lourdes. Ils l’avaient pisté, à la Cité Saint-Pierre, puis tandis qu’il dévalait les pentes de l’Avenue Rodhain pour rallier les lieux saints, et encore au point d’accueil de Christelle. Il les croyait évaporés, ils étaient sur ses talons – ils n’avaient jamais cessé de l’être. Et, sans le moindre doute, le couple à trois yeux était censé l’éliminer, en le hélant sur l’esplanade de la Basilique. En pensant fuir les flics, c’est sa peau qu’il avait sauvée. Que se serait-il passé ? Que contenait l’appareil photo qu’il allait saisir ? Un poison violent, une

minuterie reliée à un explosif, quelques poux savamment lâchés le long de la dragonne ? Ou encore, plus prosaïquement, avaient-ils prévu de profiter de sa concentration sur le cadrage du cliché pour lui planter une lame dans le bide ? Il aurait parié pour une seringue infectée, gorgée de typhus, ou bien, par souci de célérité, de cet anesthésiant de cheval qu'il venait d'injecter à Dintrans. Il comprit en tout cas que c'est seulement à cet instant qu'ils avaient perdu sa trace, lorsqu'il était reparti par le premier car qui passait par là. Jusqu'à ce qu'il les retrouve dans ce nid d'aigles.

Il pigea aussi un autre détail, sordide : parmi toutes les allégeances que le groupuscule faisait aux cathares, l'œil manquant du Versaillais était l'une des plus atroces. La fixité de son regard renvoyait à cette gravure, qu'il avait aperçue dans les ouvrages consacrés à l'hérésie, feuilletés à la bibliothèque du Séminaire. L'une des scènes les plus souvent représentées, pour illustrer le martyre des albigeois, était celle des mutilés de Bram, ce village pris par les croisés, et dont les croyants cathares avaient eu les yeux crevés et le nez arraché, avant d'être conduits par l'un d'entre eux, seulement éborgné, jusqu'aux châteaux résistants de Lastours. Il fut certain que l'homme s'était volontairement estropié pour – quelle était la formule exacte ? – révérer la mémoire des bogomiles occitans. Parfaire, en quelque sorte, l'identification avec eux, jusque dans la morsure des chairs. Un échelon de plus dans la démence.

Il leur montra qu'il se souvenait d'eux, d'un rictus ponctué d'un petit mouvement de menton, presque complice. Sauf que c'est lui qui tenait les armes, maintenant. Eux restaient piteusement plantés devant la porte. Ordinaires à l'extrême, n'était l'œil atone du gugusse. Plus un mot, plus un son. L'instant était suspendu dans le salon cathare, à peine troublé par les gémissements méprisables de Moyon, allongé sur le carrelage du labo parmi les débris de sa rotule. Il tentait de résister à l'envie de les flinguer là, tous les cinq – ses doigts réfléchissaient par eux-mêmes et s'apprêtaient à écraser les détentes des deux pistolets d'un instant à l'autre. Mais le temps n'était pas au sentimentalisme. Il fallait rattraper Van Meyde.

Il repensa aussi, une seconde, à foutre le feu à ce merdier, en enflammant les tentures avec le bec bunsen du labo, pour que la Centrale retourne à

l’état de désaffectation, et ses occupants à celui de cendres. Un éclair le retint : Luc était là. Et il était, pour l’heure, encore en vie.

Côme braqua alors ses armes sur ses cinq adversaires, faisant de son mieux pour que son regard exprime ce qu’il avait au fond de lui : le premier qui bougeait, il le repassait illico. Cela eut l’air de fonctionner, car le dadais aux verres fumés et le couple de Versaillais – qui avaient levé les mains – s’écartèrent ostensiblement pour lui dégager le passage. Au moment où il franchit le seuil, rasant le mur pour ne pas perdre de vue une seule seconde ses derniers hôtes, il pria pour ne pas d’être mépris dans son décompte. S’il en avait oublié, ne serait-ce qu’un seul, celui-là pouvait surgir à tout moment. À Dieu vat, c’était un risque à courir. Côme remonta le couloir à reculons, sans regarder où il allait, en fixant obstinément la porte du salon cathare qu’il venait de quitter. Il n’avait pas intimé d’ordre, mais il espérait que le message était suffisamment clair pour dissuader les cinq Âmes Pures de s’aventurer à sa poursuite.

Sur sa droite s’ouvrit le sas. Décrochant un instant son regard du couloir, il vérifia si le gros type qu’il avait asphyxié à l’aide de son lacet encombrait toujours le passage. Il ne s’y trouvait plus. Sans doute ses camarades l’avaient-ils déplacé dans le dortoir afin de lui prodiguer des soins, mais d’autres urgences les avaient hélas éloignés de son chevet. Côme s’engouffra dans le renfoncement, fourra ses flingues sous son aisselle, et fouilla dans sa poche, à la recherche du morceau de doigt, comme s’il se fût agi d’un passe-partout. Passant outre son dégoût, il attrapa la relique entre ses propres phalanges. Le sang avait nettement coagulé, et, en séchant, avait imprégné les fibres du textile qui constituaient la poche, de sorte qu’il dut insister pour parvenir à en sortir le sésame. De nouveau, il le brandit et le maintint en appui face au lecteur optique. L’appareil parut hésiter, comme s’il décryptait l’arnaque. Mais la porte se déverrouilla sur la noirceur béante du tunnel. Il sortit du labyrinthe des dingues comme on se réveille d’un cauchemar, et, sans même y penser, se mit à détaler vers sa droite.

Il ne sentit ni les caillasses qui crissaient sous ses semelles, ni le courant d’air glacial qui soufflait sur ses fringues encore trempées, ni la douleur qui saturait ses muscles, il courait, droit devant lui, il atteignit la porte de

garage, qui n’était même plus scellée par le cadenas à vélo : Van Meyde n’avait pas pris soin de refermer derrière lui. Se glissant dans l’intervalle, il rejoignit le grand jour, et déboucha sur le sentier qui reliait la centrale à la route de Tramezaïgues. Il continua à courir sur la rocaille, tout droit, s’apercevant tout juste qu’il suivait les marques parallèles fraîchement laissées par le 4x4. Dans huit cents mètres, il retrouverait la ceinture forestière qui séparait le chemin aménagé de la départementale bordée de cairns.

Tout à coup, une détonation sèche explosa derrière lui, puis une seconde. Avant d’avoir pu comprendre ce qui se passait, il entendit un sifflement aigu sur sa droite, et devina la trajectoire d’un projectile qui alla se perdre devant lui. Il n’identifia pas la nature du danger, balle, chevrotine, ou autre raffinement, mais une chose était sûre : ces salopards étaient sortis de leur enclos, et le tiraient à vue. Sa première pensée fut de se demander si le fait d’être borgne altérait ou optimisait la visée : il était certain que c’est le Versaillais à l’œil crevé qui le mettait en joue. Une nouvelle déflagration interrompit ses interrogations physiologiques. Cette fois, ce n’était plus un coup de feu, mais une rafale. Des giclées de cailloux s’envolèrent à deux mètres sur sa gauche, soulevant des nuages de poussière, et des éclats vinrent ricocher sur sa jambe. Il comprit aussitôt qu’on ne jouait plus dans la même cour. On le canardait au pistolet-mitrailleur, déclenchant un Gravelotte de plomb. L’aspersion n’avait rien de bénite. Et, qui que fût le tireur, il réglait la mire. La prochaine serait la bonne.

Sans cesser de courir, la gorge desséchée, il se mit à zigzaguer, ainsi qu’il l’avait fait dans les jardins du Séminaire. L’effroi, celui-là même qu’il était parvenu à endiguer à l’intérieur des locaux, suintait à présent par chaque pore de sa peau. Pour donner le change, son cerveau focalisait sur des futilités, et il en était à se demander comment ces salopards pouvaient bien détenir ce type d’arme automatique, au lieu d’user les centièmes de seconde à envisager les issues. Lesquelles étaient, en vérité, peu nombreuses : se retourner et faire feu à son tour, avec un Manurhin hors d’âge et une arme dont il ne connaissait rien, ou prier pour atteindre la forêt en vie. Il avait toujours la possibilité de plonger vers le torrent, mais il savait qu’à cet endroit, la pente n’était pas praticable et descendait à la verticale. Un pur

suicide. Il était coincé là, au milieu du chemin, dans le viseur d'une mitraillette. L'instant d'après allait le cueillir sur place.

C'est alors qu'il entendit monter, lointain d'abord, puis de plus en plus proche, l'éclat perçant d'une sirène. Il comprit que Duplant arrivait, au volant de l'ambulance du CHU de Toulouse. Il avait mis le temps. Pourtant, le signal sonore paraissait curieusement désaccordé. La seconde suivante, Côme s'avisa qu'il y en avait en réalité plusieurs, qui résonnaient simultanément, portées par l'écho de la vallée. Il fut sûr, immédiatement, que le tireur les entendait également. Il n'y eut pas d'autre coup de feu. Les Âmes Pures s'en étaient retournées se barricader.

Alors il reprit sa course, droit devant, sentant les aspérités de caillasse à travers les semelles de ses chaussures gorgées d'eau, dont les languettes, privées de leurs lacets, tapaient ses cous-de-pied à chaque foulée. Le vacarme des sirènes s'amplifiait encore. Combien étaient-ils ? Le toubib avait-il rameuté tout ce que la vallée comptait d'ambulanciers ? Bientôt il atteignit la lisière de la bordure forestière, et se rua parmi les arbres aux aiguilles aiguisées. Ce n'est qu'au bout de quelques pas dans cette densité qu'il aperçut les gyrophares tournoyer à travers les troncs, puis des teintes de carrosserie blanc et bleu marine.

Ce n'étaient pas des ambulances. Mais des véhicules de la police nationale. Une demi-douzaine, au bas mot. Comment étaient-ils arrivés jusqu'ici, bon sang ?

Il continua à progresser, s'écorchant les bras, écartant les branchages, les murs d'ortie, au moyen des deux pistolets. Ses pieds s'enfonçaient sur des tapis de mousse, manquaient de déraper, butaient sur des racines affleurantes, il continuait au jugé, se repérant à la lumière des gyrophares – les sirènes s'étaient tues. Soudain, une branche bougea plus souplement que les autres, prise dans un courant d'air. Il s'approcha, et reconnut, étoffe teintée de sauge se confondant au vert des sapins, la veste de Déodat, qu'il avait nouée à l'aller. Il eut le temps de la délier et de la jeter sur ses épaules.

Quelques mètres encore, et il déboucherait sur la route où il avait posé l'Alfa. Avant cela, il prit la précaution de glisser ses deux armes à l'arrière

de sa ceinture, et de ralentir sa cadence. Il n'était pas convaincu que l'irruption d'un type hirsute, suffoquant et strié de coulures de sang, tenant deux flingues, soit du meilleur effet devant une cohorte de flics. D'autant plus que ceux-ci n'avaient pas manqué d'entendre la pétarade du fusil-mitrailleur des Âmes Pures. Il ne s'agissait pas de provoquer une regrettable méprise.

Mais, sitôt qu'il passa la tête et le corps au-delà du lacis de résineux, il reconnut les deux tronches qui lui faisaient face – et qui, de toute évidence, l'attendaient.

Duplant avait troqué son sempiternel renfrognement pour un sourire massif, qui ne lui allait guère, et faisait penser chez lui à un affaissement des traits, dû à une décrispation trop soudaine. Il avança lentement vers le garçon, bras grands ouverts, et lui murmura simplement à l'oreille en l'étreignant :

— Oh putain, t'es en vie, j'ai cru qu'ils t'avaient fait la peau, ces fumiers, j'ai cru qu'on arrivait trop tard…

On, c'étaient en l'occurrence les six véhicules ornés du blason de la police, dont un fourgon, ainsi qu'une bagnole banalisée aux portières ouvertes. Contre celle-ci s'appuyait, tout de barbe au cordeau et de col roulé noir, le Lieutenant Jean-Marc Martel. L'officier de Police Judiciaire chargé d'enquêter sur la mort de Marthe, celui qui avait arrêté Yoland, restait parfaitement calme en attendant la fin des effusions. Son œil, en revanche, bouillonnait d'énervement, d'incrédulité et de soulagement. Plusieurs mètres derrière, une vingtaine d'hommes en armes et en uniforme attendaient ses ordres. Ils avaient trouvé la Centrale. Ils allaient intervenir. Les Âmes Pures allaient se faire alpaguer au seuil même de leur planque. Tout était joué.

Alors Côme sentit à nouveau toute l'énergie vitale exsuder de son corps. Le froid l'envahit, une décharge de givre parcourut ses os, sa moelle, la moindre fibre de ses tissus. Ses bras se mirent à trembler, ses jambes ne le soutinrent plus. Il dut s'arc-bouter contre Duplant pour ne pas couler au sol, le long de la chaussée envahie par les condés. La veste tombante dissimulait

tout juste la crosse des deux pistolets. Il allait devoir expliquer ce qui s'était passé dans le bunker, les traces de sang qu'il arborait, les chairs sur son couteau de poche. Mais il voulait d'abord comprendre la présence de son comité d'accueil. Avant qu'il ait pu poser la moindre question, le médecin lui expliqua, comme pour se justifier d'une sottise :

— C'est moi qui les ai appelés, je leur ai dit où tu étais parti te fourrer, vallée du Rioumajou, Frédançon tout ça. Tu ne m'en veux pas, j'espère ? Je savais que je ne serais pas sur place à temps, de toute façon, et que tu irais à l'assaut sans moi, comme un con. T'as bien raison d'ailleurs, parce qu'avec mes arpions de vieux schnock, j'ai passé l'âge de m'essayer à la varappe. Où ils sont, ces salauds-là ?

— Comment vous l'avez contacté ?, articula Côme en désignant Martel d'un signe de tête.

— Avec ce truc-là, faut avouer que c'est utile, répondit Duplant en brandissant le téléphone emprunté à Nils. J'ai appelé le Séminaire, je me souvenais qu'un flic était venu vous cuisiner, et je me suis dit qu'il serait plus réceptif à l'affaire. J'ai demandé à parler à la grande gigue, là, celui qui vous fait l'infirmier…

— Thierry.

— Voilà, oui, Thierry, et il m'a donné les coordonnées de ce brave Monsieur Martel. J'ai aussitôt appelé son commissariat, j'ai exigé de lui parler – des fois, j'arrive à être convaincant – et on a fait un brin de causette. Au bout d'un quart d'heure, il a réquisitionné les gars qu'il avait sous la main, et les voilà partis, ni une ni deux. On s'est topés à Arreau, et j'ai donné quelques détails dans la montée, le typhus, le Nobel, les cathares. J'ai un peu raconté ce qu'on avait appris sur la mort de la bonne sœur. Et puis sur Luc. Et Fontana. Il a appelé un collègue toulousain en route, qui lui a confirmé les circonstances de sa mort, à Balma, et la piste d'un visiteur du soir, celui qui est passé peu avant nous. J'ai évoqué Van Meyde, le génie qui a tourné casaque, puis votre prof de théologie, étrangleur à ses heures, et enfin ton Monseigneur sujet aux coups de sang. Bref, on a bavardé. Je crois qu'il a pigé l'essentiel. Sinon, il serait pas venu, tu penses.

Côme grelottait à présent de tout son être, comme s'il se trouvait encore dans l'effervescence glaciale des biefs et des vasques qu'il avait remontés en contrebas de la Centrale. Mais l'évocation par Duplant des figures qui jalonnaient sa quête, Luc volatilisé, Marthe gisante, Fontana dans l'eau rougie, le rappelait à l'ordre : il n'en avait pas terminé avec les Âmes Pures. Il lui restait encore une étape, la plus importante peut-être. Il ne pouvait pas s'y soustraire, pas après tout ce qu'il avait accompli. Il lui fallait trouver, au fond de lui-même, le dernier soupçon de vie, et achever son parcours.

Rassemblant des lambeaux de force, il se dégagea alors des mains puissantes de Duplant qui lui maintenaient les épaules, et se dirigea vers Martel.

— Je ne pensais pas vous retrouver en ces circonstances, Lieutenant.

— Moi non plus, Monsieur Marsault. La dernière fois qu'on s'est vus, je crois vous avoir demandé de ne pas quitter le département et de revenir dormir au Séminaire le soir même. J'imagine donc qu'il y a eu un cas de force majeure.

— En quelque sorte, oui.

— Le Docteur Duplant m'a expliqué de quoi il retournait. Avant toute chose, et si ce que vous pressentez s'avère exact, ce qu'à ce stade j'ai encore du mal à croire, je vous complimente vivement. Vous dites que le groupe de fondamentalistes catholiques, ou quelque chose comme ça, se cache dans l'ancienne Centrale hydro-électrique de là-haut ? Et qu'ils comptent répandre une maladie pendant le Congrès Œcuménique, c'est bien cela ?

— C'est exact. Seize membres sur dix-sept sont planqués dans la Centrale, qu'ils ont entièrement aménagée. Plusieurs d'entre eux sont armés, vous avez dû les entendre me tirer dessus à la mitraillette. À l'intérieur, ils disposent d'une chambre forte dans laquelle sont entreposées les souches du virus qu'ils étaient censés déverser à Lourdes. Sauf qu'ils sont bloqués dedans, à l'heure qu'il est. Et, pour être complet, une petite moitié est hors d'état de nuire. Deux sont tombés malades, dont mon ami Luc Kasperek, et à quelques autres il est arrivé, comment dire, un accident de la vie.

— Nom de Dieu de nom de Dieu, Luc est là-dedans ? Est-ce qu'il est…

Duplant avait bondi, et ses traits avaient retrouvé leur habituelle configuration maussade. Depuis le début de cette histoire, retrouver Luc était tout ce qui lui importait.

— Non, Alain, il est encore en vie. Plus pour longtemps. Il est en train de s'éteindre. C'est à cause de leur doctrine : ces tarés n'accordent aucune importance aux corps, à la vie humaine, ils ne jurent que par l'âme. Luc est sous oxygène, mais il est inconscient, je suppose qu'il doit être dans le coma ou quelque chose dans ce goût-là. Je lui ai parlé. Voilà.

— Monsieur Marsault, vous êtes en train de nous dire que vous êtes entré seul à l'intérieur d'un bâtiment occupé par dix-sept membres d'une organisation sectaire, et que vous venez d'en ressortir la fleur au fusil ?

— C'est un peu long à vous expliquer, mais on peut le résumer comme ça. Pour être précis, tous les accès sont verrouillés par des lecteurs optiques d'empreintes digitales. Vous aurez besoin de ça, et ne me demandez pas comment je me le suis procuré. Pas maintenant, en tout cas.

Côme tritura le fond de sa poche, et en extirpa une nouvelle fois la phalange prélevée sur le barbu. La peau commençait à prendre une teinte jaune, faute d'irrigation, mais la plaie béante ne laissait aucun doute sur la fraîcheur de la prise. Jean-Marc Martel tendit la main, mi-estomaqué mi-écoeuré, et recueillit le fragment humain, sans même prendre la précaution de passer un gant de vinyle. Tout en l'examinant, il fronça les sourcils, et demanda :

— Pourquoi seize sur dix-sept ?

— Parce que leur chef, le Professeur Robbert Van Meyde, autrement appelé le Père Claude Robert, a pris la fuite il y a une trentaine de minutes environ. C'est le seul qui ait réussi à s'échapper. Mais c'est aussi celui qui a mis le point le virus, et, en tant que responsable d'un groupe religieux local, il a ses entrées à la célébration œcuménique de ce soir. J'ai tout lieu de penser qu'à cette heure, il dévale vers Lourdes dans son 4x4 avec quelques échantillons de son arme biologique. Il faut absolument l'empêcher

d’atteindre les sanctuaires, Lieutenant, sans quoi il risque de…

— Le 4x4 noir ?, l’interrompit Duplant. Celui qu’on a croisé devant chez Fontana ? Merde, je me demande si je l’ai pas aperçu sur la route tout à l’heure. Il descendait à bloc, ce fumier, tandis qu’on causait, Monsieur Jean-Marc et moi-même.

Il n’avait pas sitôt fini sa phrase que Martel s’était rué dans sa voiture, et décrochait un combiné. Côme l’entendit donner des ordres à mi-voix, et devina au grésillement que son interlocuteur vociférait à l’autre bout du fil. Parfaitement stoïque, le Lieutenant insistait d’une voix posée mais étonnamment ferme. Il se tourna tout à coup vers Côme et Duplant, et leur lança :

— Qu’est-ce que vous pouvez me dire, sur le véhicule du suspect ?

Côme convoqua sa mémoire, dissoute par les émotions contraires de ces dernières heures, et se força à visualiser la berline noire rangée sur le parking de la Centrale. Il s’apprêtait à décrire précisément l’engin, ses phares blancs, ses vitres fumées, ses pneus presque aussi larges que le capot de l’Alfa, lorsqu’il entendit la voix du toubib annoncer :

— 478 YF 65.

Martel le regarda, demanda à son interlocuteur de patienter un instant, mit la main sur le combiné, et questionna :

— Vous parlez de quoi ?

— De son immatriculation. 478 YF 65.

— Comment se fait-il que…

— Cherchez pas, c’est la mémoire des chiffres.

Perplexe, le policier répéta néanmoins les coordonnées minéralogiques de la voiture de Van Meyde. Il ajouta encore quelques consignes, épela le patronyme du virologue – deux fois. Enfin, reposant l’appareil, il rejoignit Côme et Duplant. Sa joue se contractait légèrement, faisant osciller la ligne de flottaison qui délimitait sa barbe de jais.

— Lourdes est bouclé. On place un cordon sur toutes les routes qui peuvent relier Lannemezan à la ville sainte. Entre le type de voiture et la plaque, il n'y a aucune chance qu'il se faufile au-delà du périmètre de sécurité. Il est baisé.

Le Lieutenant Martel parlait d'une voix parfaitement maîtrisée, mais l'éclat noir de ses yeux trahissait une redoutable excitation. Il fit une volte et se dirigea vers l'un des policiers en uniforme, qui paraissait commander aux hommes du fourgon. Les deux flics échangèrent quelques mots à voix basse, tandis que leurs bras désignaient la forêt, et, au-delà, le sentier. La Centrale. Les dingues. L'homme en armes acquiesça et fit un geste pour réunir ses subordonnés, tandis que Martel retourna vers Côme et Duplant. Au séminariste, il demanda :

— Monsieur Marsault, que pouvez-vous me dire d'autre sur les lieux ? Et sur les armements dont disposent les membres de la secte ?

Se contrôlant pour cesser de trembler de froid, Côme détailla la topographie de leur repaire, depuis la plate-forme aux transformateurs jusqu'au terre-plein tenant lieu de parking. Il décrivit ensuite l'intérieur de l'installation, le dortoir, le labo, le salon où se déroulaient les cérémonies vouées au catharisme. Martel prenait des notes, lui jetant de temps à autre un regard incrédule, et, s'il ne se trompait pas, vaguement admiratif. Après avoir dressé un état des lieux des moribonds, des enchristés, des assommés et des valides, Côme ajouta que les membres qui tenaient encore debout – cinq personnes en tout – disposaient d'au moins un pistolet-mitrailleur, probablement d'autres armes de poing, et surtout, surtout, de souches d'un virus redoutable, confinées pour l'instant dans un réduit vitré.

— J'ai bien noté, pour le typhus, le docteur Duplant m'a expliqué. J'ai demandé du renfort, des troupes d'élite. Le GIPN de Bordeaux arrive aussi vite que possible. Ils mèneront probablement l'assaut, si le Procureur – qui est en route – le décide. Des ambulances se dirigent également sur zone. Dans l'immédiat, nous n'allons faire que sécuriser le périmètre et éviter qu'ils ne rejoignent la route. Ils savent que nous sommes là, ils nous ont entendus. La situation est dangereuse, Monsieur Marsault, Docteur

Duplant : aussi je vais devoir vous demander de quitter les lieux et de redescendre dans la vallée. L'un de mes hommes va vous reconduire sur Tarbes, où vous passerez, je présume, des examens médicaux. Je vous demande simplement de vous tenir à ma disposition demain, j'aurai encore pas mal de questions à vous poser.

— Volontiers, acquiesça Côme. Mais dites à vos hommes que ce n'est pas la peine de nous raccompagner. Vous avez besoin de chacun d'entre eux, je suppose. Quant à moi, je peux conduire mon Alfa, qui se trouve juste ici.

— Ce n'est pas raisonnable, dans votre état, de prendre le volant, vous semblez en hypothermie, je parle sous votre contrôle, Docteur.

— Eh ben justement, Monsieur l'agent, mon Lieutenant, je pars avec lui et je me porte garant de sa santé. Comprenez que j'y veille. Au besoin, je prendrai le volant. Je connais tous les hostos de la région, celui de Lannemezan fera très bien l'affaire.

— Très bien. Appelez-moi en cas de souci, ajouta l'officier en dictant son numéro de portable à haute voix. Je ne vous le note pas, Docteur, il paraît que vous avez la mémoire des chiffres.

Côme tendit à Martel sa main transie de froid, couverte de terre et de sang caillé. Ils se saluèrent sans défiance, très loin de la tension glaciale qui avait escorté leur premier entretien. Puis le jeune homme marcha vers sa voiture, longeant la route, demandant à Duplant de demeurer juste derrière lui, afin d'éviter que les policiers ne repèrent les armes à feu calées sur ses reins. Duplant marmonnait tout en avançant, et Côme savait qu'il s'en voulait de ne pas essayer de revoir Luc, d'évaluer son état, de lui venir en aide. Partir était la seule solution raisonnable, mais le vieux toubib devait avoir l'impression d'abandonner celui qu'il tenait pour son fils.

Parvenu devant l'Alfa, il en actionna la clé d'ouverture centralisée, qui n'émit rien d'autre qu'un filet d'eau. Côme dut l'enfoncer, à l'ancienne, dans la serrure de sa portière pour déverrouiller le tout, et il fit monter Duplant à sa droite. Son premier geste fut de pousser le chauffage à fond – il ne s'apercevait même pas qu'il était à présent midi, et que le le soleil

poindrait sitôt qu’ils auraient quitté l’ombre des versants ubacs. Enfin réchauffé, il jeta la veste de Déodat sur la banquette arrière, et glissa les deux flingues sous son siège. Il ne savait toujours pas s’il était réellement en état de conduire, mais le contact du volant agit comme un signal. Reprise de contrôle. L’Alfa ronronna et fit demi-tour sur toute la largeur de la chaussée, afin de se remettre dans le sens de la descente.

— C’est bon, maintenant, gamin, fit Duplant en faisant mine d’enclencher sa ceinture de sécurité tandis que la voiture dépassait les policiers. C’est fini, tu verras, à Lannemezan, tu seras aux petits oignons, le roi du pétrole, c’est mon vieux pote Castaing qui est Chef de Service, j’aime autant te dire qu’il va te…

— On va pas à Lannemezan, Alain. Ni dans aucun autre hôpital.

— Hein ? Ah non, tu vas pas me faire le coup de Luc, à pas vouloir te soigner, merde !

— Je me soignerai, mais après.

— Après quoi, bon Dieu ?

— Après l’avoir rattrapé.

— Rattrapé qui, bordel ?

— Robbert Van Meyde. Dans sa berline. Quelque part entre ici et Lourdes.

— Quoi ? T’es complètement con, t’as entendu le flic, là, l’élégant : Lourdes est barré, il atteindra même pas Arcizac qu’il se fera serrer au premier barrage, y’a plus rien à craindre, maintenant !

— Oui, mais lui ne le sait pas, et il est train de foncer droit vers le Congrès.

— Et alors, qu’est-ce que ça peut te foutre ?

— Ça me fout que j’ai quelque chose à régler avec lui. Personnellement, vous comprenez ?

— Que d’chi.

— Je vous expliquerai en route.

— Toujours est-il que le temps qu’on débaroule sur Lourdes, il sera entre les mains des bleus, et ça te fera une belle jambe.

— Ça n’arrivera pas, Alain. Van Meyde est trop fin pour cela. Il sait qu’il a été découvert, que l’on est à ses basques. Au premier semblant de barrage filtrant, il mettra les gaz en sens inverse. Ils ne le coinceront pas.

— Où on va, alors ?

— On a une grosse heure devant nous pour deviner.

* *
*

Ils croisaient la maison de Déodat, puis le virage en épingle à cheveux de Tramezaïgues, lorsqu’il se décida à reprendre la parole. Les rayons du soleil plongeaient en piqué, et envahissaient l’Alfa d’une lumière éclatante.

— C’est le dernier moment pour moi. J’ai à parler à Van Meyde. En face-à-face. Et vu la situation, les occasions risquent de manquer dans les années à venir.

— De quoi veux-tu parler avec ce salopard ? De Luc ?

— Entre autres. Mais surtout de moi.

— Je veux pas te vexer, mais, dans l’état où il est, tu es sûr que ça va l’intéresser ?

— C’est moi que ça intéresse. Je ne vous ai pas raconté grand chose à propos de moi, alors que vous m’avez dit l’essentiel sur vous. Tlemcen.

— Exact.

— Alors c’est mon tour. La disparition de Luc n’a pas été la seule nouvelle distrayante, pour moi, ces dernières semaines. J’ai découvert que le couple qui m’a élevé n’étaient pas mes parents biologiques.

— Merde. À ton âge ?

— Ils ne m’avaient jamais rien dit. Toujours pas, d’ailleurs, c’est moi qui l’ai compris au détour d’une injure. Puis grâce à vous, ensuite.

— Comment ça, grâce à moi ? Qu’est-ce que j’ai à voir avec ça ?

— Le jour où nous nous sommes rencontrés, je suis venu à votre cabinet à Mirepoix, pour parler de Luc. Je venais d’apprendre que mon père avait été victime d’un accident, il y a de nombreuses années. Ma mère – celle que j’ai toujours considéré comme telle – m’a dit que c’était survenu après ma naissance. Je vous ai interrogé là-dessus.

— Merde, ta question sur la stérilité… Je me demandais en quoi ça pouvait te concerner, alors que tu t’apprêtais à rentrer dans les ordres : c’est rare que ce type d’infirmité vous préoccupe.

— Fort de votre réponse, j’ai insisté auprès de ma mère. Elle m’a révélé que j’avais été trouvé, une nuit de février 1986, nouveau-né, dans un moïse, devant le presbytère de l’église de Saint-Lary. Ce sont trois prêtres qui m’ont découvert et abrité. L’un d’entre eux a eu l’idée de me confier à un couple pieux, dont tout le patelin connaissait les difficultés à avoir un enfant. Et, ces derniers jours, en remontant la trace de Luc, je n’ai pas cessé de chercher à retrouver la mienne. À comprendre ce qui s’était passé exactement cette nuit-là. À savoir qui m’avait posé devant la maison du Seigneur, confié ou voué à lui, en quelque sorte.

— T’as trouvé la réponse ?

— En partie seulement. Un vieux Saint-Laryen m’a dit que j’étais sans doute son petit-fils. Mais il est sans nouvelle de sa fille – ma mère de sang – depuis ma naissance. Il n’a jamais pu la retrouver. Je n’ai aucun autre indice sur elle. Alors il ne me restait plus qu’à remettre la main sur ceux qui m’ont sauvé du froid de février.

— Les trois prêtres…

— Les trois curés de la paroisse, oui. Les seuls témoins de ma naissance. J’ai interrogé deux d’entre eux. Le principal, Lucien Petit, se trouve dans un hospice près de Pau. Il a perdu la mémoire – Alzheimer. Le second, François Moullec, est cloîtré dans un établissement religieux tarbais, où il semble assigné à résidence. Il n’a rien pu me dire, sinon que c’est le troisième qui m’a entendu et secouru le premier.

— Le troisième… Ne me dis pas que c’était Van Meyde ?

— Le Père Claude Robert, à l’époque, mais, oui, il s’agit bien du même. Le Berger des Âmes Pures est l’homme qui m’a trouvé dans mon berceau. S’il est un seul être qui puisse connaître d’autres détails sur mes vrais parents, sur mon abandon, c’est ce fumier. Alors vous comprenez, je dois lui parler.

— Tu penses qu’il y avait quoi, des indices, un nom, une lettre, dans le berceau ? Que Van Meyde les aurait gardés, ou détruits ?

— C’est une possibilité, mais pas la principale. Je connais bien ce presbytère, j’ai revu les lieux ce matin, et j’ai compris qu’il était rigoureusement impossible que Van Meyde soit arrivé le premier sur le seuil. Il avait prévu le coup. Il savait que je serais déposé là, cette nuit-là. Il me guettait. Pourquoi : c’est cela que je dois lui demander.

Ils dépassaient précisément le village de Saint-Lary, sans prêter la moindre attention à l’église ni aux ruelles envahies par les curistes et les marcheurs, en ce dimanche surchauffé. À la sortie, ils virent débouler, toutes sirènes hurlantes, une colonne de fourgons blindés bleu nuit et d’ambulances clignotantes. Les renforts policiers et les équipes médicales appelés par Martel affolaient le chaland et le campeur, au bord de la grand-route. Le GIPN n’arriverait que plus tard.

— Bon, alors, où on le trouve, Van Meyde ? On attaque les devinettes ?

— La question est : où est-il susceptible d’aller lorsque, fondant sur Lourdes, il va s’apercevoir que le périmètre est bouclé par les barrages, que

toutes les forces de sécurité ont son signalement, sa plaque et son itinéraire ? Il va rebrousser chemin. Mais il n'a pas trente-six lieux de repli. Cela fait des années qu'il réside au pavillon Saint-Jacques, Cité Saint-Pierre à Lourdes. Il n'y mettra pas un orteil, d'autant que je pense que la Cité se trouve elle-même dans la zone de filtrage.

— On peut éliminer aussi sa planque de montagne, il n'est tout de même pas con au point de revenir sur les lieux.

— N'oubliez pas qu'il vous a probablement croisés, vous et les policiers, en descendant. Il n'ira pas se mettre dans la gueule du loup.

— Qu'est-ce qui reste ? Sa congrégation n'a pas des hospices, des maisons de retraite, des centres d'accueil pour brebis égarées ?

— Ce n'est pas exactement une congrégation, mais je suis sûr que vous vous en fichez. La Communauté à laquelle les Âmes Pures étaient affiliées, à l'origine, est située à Jurançon. Près de Pau.

— Je sais où est Jurançon, merci.

— Bien sûr. Bref, Van Meyde n'y est pas apparu depuis de nombreuses années, et son groupe n'y est plus en odeur de sainteté.

— Mazette, un schisme.

— Si vous voulez. Il y est *persona non grata*. Je ne pense pas qu'il coure ce risque. Pas plus que dans leurs locaux de Carcassonne, situés au cœur de la ville médiévale. Ils sont exigus et, de ce que j'en ai vu, ne peuvent pas servir de refuge. Pour boucler la boucle, on peut exclure tout retour à Saint-Lary, où le recteur actuel sait tout le bien que nous pensons de son prédécesseur, et m'appellerait sur l'instant. Tarbes non plus, bien sûr, le Séminaire n'a pas vocation à héberger des fuyards. Enfin, j'ai cru comprendre que ses relations avec son fils n'étaient pas au beau fixe, donc je ne le vois pas non plus débarquer au CHU de Toulouse en lui demandant asile.

— Alors qu'est-ce qui nous reste ? Il rentre sur les Pays-Bas ? Ça vous nous faire une trotte.

— Je ne pense pas non plus. Il a quitté ce pays depuis trente ou quarante ans, quelles attaches aurait-il pu y conserver ?

— Un bien de famille, une gentilhommière du côté de Groningue, va savoir. Il est de belle lignée, m'a dit son fiston. Ou alors il prend la première autoroute pour un autre pays étranger, l'Espagne qui est juste là, l'Italie, la Suisse, il démarre une vraie cavale à l'ancienne, quoi. Ou l'Institut Karolinska, en Suède, pour récupérer son Nobel de médecine ? Mais cela dit, si t'as une autre idée plus proche, je suis preneur.

— Deux solutions. Soit il cherche effectivement un lieu de son propre passé, qu'il connaît bien et où il saura se planquer, le temps d'organiser sa fuite. D'autres paroisses d'affectation, ou la ville où il résidait du temps où il enseignait la médecine.

— Auquel cas on n'est guère avancés. L'autre issue ?

— Elle suppose de réfléchir comme lui.

— Va falloir un effort.

— Pas tant que ça. Il a une double obsession, depuis toutes ces années. La première, c'est la mise au point d'une nouvelle forme de typhus, pour s'en servir comme instrument d'éradication du clergé. Mais ce n'est que le vecteur, pas la finalité. Soit dit en passant, cela lui permet d'assouvir sa rage d'être enfin reconnu pour ses prouesses en virologie, si j'en crois les coupures de presse consacrées à ses travaux, qu'il conservait à la Centrale.

— Et la seconde ?

— C'est le but de tout son plan, la raison des sacrifices qu'il a exigés : venger les cathares. Détruire leurs bourreaux. Il faut bien comprendre que Van Meyde était en pleine crise mystique lorsqu'il a croisé le chemin de Dintrans. Sa personnalité explosait et se décomposait. Le vieux théologien, versé depuis longtemps dans une lubie albigeoise, l'a converti. Van Meyde n'attendait que ça, et, une fois endoctriné, il est devenu un zélote des théories de Dintrans. Il a été obnubilé par la pureté. Il n'a ourdi ses conneries, au fil des années, qu'avec cette idée fixe : la mémoire des

cathares brûlés par l'Inquisition.

— Et alors ?

— Alors, je suis convaincu que la personnification a fait son œuvre. Chez tous les membres des Âmes Pures, d'ailleurs. Moyon ne mange pas de viande. Un autre s'est fait crever un œil. Geneviève Kasperek, à l'article de la mort, a reçu le sacrement du consolamentum. Luc s'est laissé mourir parce que, pour eux, le monde matériel est mauvais. Alain, ils ne croient pas seulement aux mêmes choses que les cathares : *ils se croient cathares*. Van Meyde, plus encore que tous les autres, pense être l'un d'entre eux, leur descendant spirituel, leur continuateur, le récipiendaire de leur héritage. C'est-à-dire qu'il pense comme eux. Surtout en ce moment : il s'apprêtait à couronner des années de préparation, et on a tout bousillé. Alors j'imagine qu'il doit s'identifier encore plus intensément aux albigeois.

— Et on doit faire pareil.

— Exactement. Nous devons raisonner comme auraient raisonné des chevaliers cathares poursuivis par les croisés, ou les inquisiteurs, à l'aube du XIIIème siècle.

— C'est totalement barge…

— C'est indispensable. Van Meyde va opter pour la voie qu'auraient choisie les faydits du Moyen-Âge. Dans la précipitation, dans la panique peut-être, voyant Lourdes obstruée, il reviendra au réflexe fondamental de sa croyance. Aux sources du catharisme.

— Concrètement, qu'est-ce que tu es en train de me dire ?

— Qu'il ne va pas tarder à bifurquer pour prendre la direction du plus haut lieu de la résistance albigeoise. De celui qui a marqué l'inconscient collectif, que beaucoup tiennent – à tort – pour leur dernier bastion. Mais qui demeure, et de loin, le plus symbolique de leur lutte. De leur tragédie.

— Merde, fais pas dans le mélo : on va où, à la fin ?

— On retourne chez vous, à Mirepoix. Enfin, juste à côté.

— Ça m’arrange pas, parce que ma bagnole est restée à Tarbes, mais tout le monde s’en cogne, visiblement. Et où précisément, par rapport à Mirepoix ?

— Dans la plus célèbre des citadelles du vertige, comme on appelle les forteresses cathares. On va à Montségur.

* *
*

L’endroit n’usurpait pas sa réputation.

Montségur n’était qu’une pointe, une aiguille dressée vers le ciel, et l’on peinait à se figurer, tout au long des routes d’accès, que l’édifice gris posé en équilibre sur son sommet avait jadis été l’un des châteaux les plus redoutés du Comté de Toulouse.

La suite du trajet avait été silencieuse. Côme luttait contre la langueur et l’endormissement, tandis que Duplant, après avoir fini de maugréer sur la distance à parcourir sur la foi d’une conjecture, avait pris le parti d’explorer le téléphone portable confié par Van Meyde Junior. Il ne cessait de tapoter sur les touches, râlant lorsqu’il lui fallait revenir en arrière, mais s’émerveillant comme un gosse devant les potentialités de l’appareil. Côme dut lui confirmer qu’il était en effet possible de programmer un réveil et d’écouter France Musique, ce qui plongea le toubib dans une douce euphorie technologique.

Il était près de quinze heures lorsqu’ils parvinrent au pied de la citadelle, au parking des visiteurs. Un grouillot guida l’Alfa jusqu’à une place libre mais dénuée d’ombre, une vraie vacherie. Côme convainquit Duplant qu’il n’y avait pas matière à faire le difficile, et ils sortirent du véhicule pour se faire saisir par la chaleur ambiante, poussiéreuse et suffocante sur la terre battue empesée de soleil. Ils avaient convenu que chacun d’entre eux emporterait une arme, Duplant son Manurhin, Côme celle empruntée à Dintrans après l’injection de l’anesthésiant. Le séminariste avait vérifié au

préalable qu’elle était chargée, mais il ignorait tout à fait comment s’en servir. Il aurait pu tirer sur le gardien de parking, par souci d’empirisme, mais il préféra faire confiance à l’organisation matérielle exemplaire des Âmes Pures. Des gens qui posent des portes blindées à reconnaissance digitale en pleine montagne sont présumés maintenir leur arsenal en état de marche.

Ils se dirigèrent vers l’entrée principale, celle qui marquait le départ de l’ascension. Le parking avait largement été déserté de ses occupants, tant la fournaise dissuadait les touristes de s’aventurer sur les raidards qui menaient au château. Ce n’était pas l’heure de se fader l’escalade, et les familles restaient pique-niquer dans les champs environnants, ou carrément dans le château, à l’aplomb des murailles. Aussi leur fut-il facile, en remontant leur file, de repérer ce qu’ils cherchaient.

Van Meyde n’avait pas même cherché à se dissimuler. Son 4x4 était bien là, proprement rangé entre deux bagnoles de série rivalisant d’empoussièrement. Duplant souffla :

— T’avais raison, nom de Dieu…

Côme éprouva un mélange de soulagement et de détestation à la vue de cette berline jadis rutilante. Il lui aurait bien collé une ou deux balles, histoire de tester son pistolet, mais il ne servait à rien d’alerter les responsables du site. L’essentiel était dans cette confirmation : Van Meyde était bel et bien venu se réfugier ici. Non pas pour fuir, mais pour se recueillir sur la destinée de ces martyrs moyenâgeux dont il croyait être. Il ne planquait pas comme à Tramezaïgues, il venait simplement leur annoncer l’échec de sa vendetta. Comme une contrition ou quelque chose de cet ordre. Montségur n’était pas un refuge pour lui : c’était un temple, le sceau de son parcours. L’amorce, aussi, peut-être, de sa cavale.

Mais Côme entrevoyait surtout, le cœur en suspens, qu’il allait pouvoir questionner le troisième homme de février 1986.

À quelques encablures de là, la terre battue ocre faisait place à des rocailles entrecoupées de touffes d’herbe racornies. Ce changement

d’éléments, ainsi qu’un discret fléchage, marquaient le début de l’ascension. Côme jeta un regard à Duplant, qui lui rendit un signe de tête. Ils levèrent la tête tour à tour, scrutant en contre-plongée les étroits lacets, puis, tout en haut, monstre écrasant, la forteresse de pierre grise, éblouie de soleil. Au bout de quelques hectomètres de faux plat, ils arrivèrent face au Prat del Cremats : le champ où auraient été dressés les bûchers des albigeois vaincus en 1244. Le Pré des Brûlés.

— Comme nous si ça continue à cogner comme ça, ricana Duplant.

Côme ne prêta pas attention à la remarque du toubib. Il venait d’apercevoir, tout près de lui, un bloc de pierre d’un mètre de haut, à la base évasée et terminée par un cercle marqué d’une croix. Il tressaillit. Cette stèle hélicoïdale était semblable à celle qu’il avait manipulée dans le salon cathare de la Centrale. Celle qu’il avait placée en haut d’une porte, comme un collégien facétieux avec un seau de flotte.

Il s’approcha, et considéra la croix. C’était à l’évidence une croix cathare, celle qu’il avait vue briller sur le gilet d’Agnès, au pavillon Saint-Jacques à Lourdes. En s’accroupissant, il constata qu’un message y était gravé, comme une adresse au passé du site : « *Als catars, als martirs del pur amor crestian. 16 de març 1244* ». Lisant et traduisant tout en même temps, à mi-voix, il prononça leur sens :

— Aux cathares, aux martyres du pur amour chrétien, 16 mars 1244… La jour de la reddition du site… Le jour du bûcher… Celui de la fin des cathares…

— Et toujours leur saloperie de pureté, grogna Duplant en s’épongeant le front.

— Non, vous vous trompez, Alain. Les cathares de l’époque étaient véritablement persuadés d’incarner le message du Christ, celui de l’église originelle. Ils cultivaient la pureté de l’esprit, le dénuement, une vie ascétique et humble, l’observance des règles. Ils étaient convaincus que c’est l’Eglise romaine qui avait dévoyé ces commandements, mais qu’ils en étaient, eux, les réceptacles et les garants. Voilà pourquoi beaucoup d’entre

eux n’ont pas abjuré, et se sont jetés dans les flammes. Ici même. Par pur amour chrétien. Ils le croyaient vraiment.

— Ah ça, ton Vatican a galvaudé deux-trois trucs.

— Ce n’est pas mon Vatican non plus.

— Faudra que tu m’expliques ce que tu partages exactement avec ta religion.

— Si je le savais…

— Bon, on continue ou on attend ton gugusse ? Il finira bien par redescendre à sa bagnole, pas vrai ?

— On continue, Alain. Il est là-haut, on va le cueillir là-haut.

— T’as pas pitié de moi, gamin, conclut Duplant en relevant Côme.

Ils entamèrent alors la véritable montée, qui serpentait dans la rocaille, d’abord à l’abri des grands arbres, puis à découvert. Ils passèrent le tourniquet d’entrée au site sans payer l’accès, d’abord parce qu’ils n’avaient pas de monnaie, ensuite parce que le guichetier roupillait au fond de sa guitoune, à l’ombre fraîche. À quelle hauteur allaient-ils trouver Van Meyde ? Et, une fois présentés, que feraient-ils ?

Toujours est-il qu’ils ne croisaient pas âme qui vive le long de leur escalade, au plus fort de la chaleur de juin : la connerie par excellence. Ils savaient qu’ils n’avaient pas le choix. Mais le rythme des deux hommes – et la bonne volonté qu’ils mettaient dans la marche – était aussi dissemblable que possible. Côme semblait courir, rebondir dans la pierraille, rompu à l’exercice. Ne prenant plus la peine de dissimuler son flingue, il ouvrait la voie, regard rivé sur le lacet supérieur, semelles humides encore avalant les dénivelés, contrôlant son souffle pour ne pas s’asphyxier. Il avait soumis son corps à beaucoup de souffrances depuis l’aube, et il lui paraissait que cette montée régulière agissait comme un onguent. L’acide qui l’avait laissé au bord des crampes, en courant sous le feu des Âmes Pures, s’était à présent dilué au cœur de ses muscles.

Duplant, au contraire, ahanait à chaque tournant, lorsque la pente s'accentuait, le contraignant à hisser les genoux, à prendre appui sur les souches de bois, les vieux branchages, les plantes d'aspect robuste. Par moments, il s'arrêtait, mains aux flancs, considérait le reste de la montée, et secouait la tête dans un signe de dénégation, résolu à en rester là. Puis, voyant l'échalas s'éloigner, obsédé par son face-à-face avec Van Meyde, il se remettait en route, en criant « Tu veux me faire calancher, ou quoi ? ». La phrase était de plus en plus saccadée à mesure que le chemin s'élevait, et il n'y avait rien à boire. De temps en temps, il prenait son pouls au poignet, estimant qu'il pouvait tenir encore un peu. Surtout, il ne voulait pas laisser le gamin tout seul là-haut face à l'autre dingue.

Ils parvinrent enfin en vue d'une sorte de passerelle de bois, qui marquait l'accès au château. Ils avaient eu le temps de découvrir, masse de plus en plus écrasante à son approche, la citadelle de Montségur, ses murs interminables couronnant la montagne. À présent, rendus au pied de ce vaisseau de pierre, ils éprouvaient tous deux, sans se le dire, une fascination pour le miracle de son édification. Le lieu inspirait le respect, l'humilité et, même si Duplant ne l'eût jamais admis, le recueillement. Sans le moindre doute, c'est ce sentiment qu'était venu chercher Van Meyde à cette altitude.

Quelques marches de bois, rendues bouillantes par le soleil, donnaient accès à une plate-forme qui marquait l'entrée du château. Des bruits indistincts, pas, conversations, souffle de vent, leur parvenaient de l'intérieur. Ils empoignèrent chacun leur arme, se postèrent de chaque côté de la trouée des murailles, et, dans un seul élan, pénétrèrent dans la cour du château.

Ce qu'ils y trouvèrent était la scène la plus banale du monde. Dans un renfoncement ombragé, une famille nombreuse achevait un repas, le père ronquait déjà sur une couverture à carreaux. Pas loin d'eux, quelques couples de touristes âgés parcouraient le pied des murs, tâtant les pierres comme pour en éprouver la résistance. Ils étaient tous coiffés de bobs bleu turquoise, parfaitement ridicules, marquant leur appartenance à un groupe de voyage organisé. Leur encadrant, qui les laissait vaquer, conversait en plein milieu de la cour avec un guide dédié au site, un petit gabarit

musculeux aux cheveux mi-longs, appuyé sur un bâton, et qui portait un gilet par-dessus sa chemise. En plein cagnard, ce détail devait avoir pour but de signifier à ses visiteurs qu'il était d'ici, qu'il trouvait qu'il ne faisait pas si chaud que cela, finalement. Qu'il en avait vu d'autres.

Personne n'avait fait attention à l'irruption de Côme et de Duplant. Les deux hommes, passant leur flingue au flanc, avancèrent de quelques pas. Ils essayèrent de repérer, sous les bobs ou sur la couverture tartan, le Berger des Âmes Pures. Mais aucune trace du fugitif. Tous les marcheurs étaient des sexagénaires en liquette, leurs guides de jeunes hommes. Pas de Van Meyde dans cette enceinte, qui, privée de murs intérieurs, pouvait être embrassée d'un regard circulaire. Il ne se trouvait pas à l'intérieur du château. Au bout d'un moment, tandis qu'ils continuaient à progresser, sceptiques, Duplant souleva un autre problème de leur traque :

— T'es marrant, je ne l'ai jamais vu, moi, ton fêlé, je sais même pas à quoi il ressemble, comment veux-tu que je le…

Le toubib s'interrompit d'un coup. Il saisit le bras de Côme, regard happé vers le soleil, et murmura :

— Oh putain, regarde, il est là-haut…

Côme leva la tête, se demandant si l'effort n'avait pas fait disjoncter son comparse. Soudain, il aperçut une silhouette découpée à contre-jour, au sommet des remparts, sur le mur bouclier donnant vers l'Est. L'aspect du personnage lui rappela la stèle mémorielle croisée plus bas : l'homme était vêtu d'une robe ample, telle une aube, et seul son crâne rond et chauve, luisant au soleil, en dépassait, mais ils ne distinguaient pas ses traits. Ils savaient toutefois, avec certitude, qui se trouvait ainsi posé en équilibre sur la crête des murailles. Van Meyde n'était pas dans Montségur : il dominait Montségur depuis son acmé. Il veillait sur son temple. Il commandait au vaisseau, depuis sa proue. Un point minuscule juché au bord d'une falaise, comme s'il guidait encore ses ouailles à la lisière du vide et de la raison.

Au même moment, le Hollandais sembla regarder dans leur direction. Se rendre compte, le premier, de leur présence dans la cour, fourmis parmi les

fourmis. Alors, très lentement, ils le virent écarter les bras, basculer la tête vers l'arrière, comme s'il psalmodiait une incantation. Puis il se courba en deux. Il leur sembla un instant qu'il allait se jeter dans le vide. Mais il se redressa, brandit devant lui un objet brillant aux rayons du soleil. L'éclat de verre qui en jaillissait ne laissait aucun doute : c'était un bocal. D'un mouvement ample, qui fit ressembler les manches de son aube aux ailes déployées d'un rapace, l'homme le jeta alors droit devant lui, à l'intérieur du château.

Avant même qu'il n'ait atteint le sol, Côme savait ce que contenait le récipient. Il suivit du regard, tétanisé, le vol parabolique du bocal. Lequel vint se briser sur une roche affleurante, au beau milieu de la cour herbeuse du château.

Le bruit brisa le ronronnement des hôtes de Montségur. Les bobs bleus se retournèrent par grappes, les enfants interrompirent leurs courses, leur père s'éveilla en sursaut. Aucun d'entre eux ne s'était encore aperçu que quelqu'un se trouvait tout en haut. Quelqu'un qui venait de parvenir au terme de l'abjection. Au bout de sa démence.

Les poux infectés devaient s'être libérés de leurs parois, et ramper à la recherche de dermes tendres. Le typhus se répandait comme une nappe d'hydrocarbure, invisible et grouillante.

Il ne leur fallut qu'un instant pour réagir, comme s'ils avaient coordonné cet instant depuis des semaines. Duplant, ruisselant de sueur, se mit à brailler, intimant à chacun l'ordre de se diriger vers la sortie, d'éviter la zone des tessons répandus au sol. Un pas vers elle, une morsure, et ce môme, cette ancêtre, ce pitre en gilet, étaient bons pour l'Institut Pasteur, la quarantaine, et la camarde. Il hurla qu'il était médecin, qu'il y avait danger, et tendit son Manurhin au responsable des retraités en bob pour montrer qu'il ne plaisantait pas. Les deux guides semblèrent percuter à retardement. Ils virent enfin la silhouette de faucon déplumé, immobile sur les remparts. Ils comprirent que le péril venait de lui, et que le vieil hurluberlu disait vrai. Cédant soudain à la panique, ils rameutèrent leurs troupes en direction de la passerelle de bois par de larges gestes désordonnés.

Pendant ce temps, Côme avait giclé en direction du rempart où se trouvait le prêtre. Son esprit bouillonnait, sa main tremblait de nouveau. Il percevait la portée du geste du Hollandais. Il s'était complètement gouré, Montségur n'était pas le refuge de Van Meyde, c'était désormais sa cible. La vérité était beaucoup plus simple et glaçante que celle d'un pèlerinage spirituel précédant une fuite éperdue. Le virologue, débusqué à Tramezaïgues, barré à Lourdes, était venu tuer à Montségur. Il venait assassiner à l'endroit même où les cathares étaient morts, dans les flammes, dans l'esprit et dans l'Histoire.

Côme, à chaque foulée sur le sol irrégulier du parterre, prenait conscience de l'ampleur de la folie de Van Meyde, et de la projection qu'il était en train de faire. Son projet, depuis de nombreuses années, était de contaminer des dignitaires chrétiens lors d'un congrès œcuménique. Mais il disposait aussi d'un plan B, bien moins élaboré, tellement plus facile à mettre en œuvre avec les mêmes armes. Il ne s'agissait plus de choisir ses victimes en fonction de leur degré hiérarchique dans une église chrétienne – un pape, un patriarche, un pope. Il tuait des quidams. Ce n'était plus leur nom, leur rang ni leur qualité qui importait. C'était le lieu de leur exécution. Il privilégiait le lieu, l'écrin, le temple de sa geste.

Il répandait la mort à l'aveugle, mais il la répandait à Montségur.

Côme parvint au pied du rempart Nord-Est, que desservaient des escaliers barrés d'une chaîne à lourds maillons. D'un bond, il sauta par-dessus, et sentit bringuebaler le panonceau qui, marqué d'un sens interdit, prohibait la montée sous peine d'effondrement.

Il en comprit la raison au bout de deux appuis. En fait d'escaliers, ce n'étaient que d'étroits blocs de pierre scellés à même la muraille, élimés et moussus, aux arêtes rendues lisses par les ascensions de jadis. Aucun garde-fou, aucune rampe, juste une succession d'équilibres instables et de prises fuyantes. Il ne pouvait pas faire demi-tour, pourtant, et il gravissait chaque marche en priant pour que la suivante ne s'effondre pas sous son poids. Chaque pas le séparait un peu plus du sol, et le rapprochait du ciel, dans une sorte d'élévation grisante et suicidaire. Il entendait en contrebas, mêlés dans

un unique écho, les ordres hurlés par Alain, les cavalcades, les cris. Puis tout à coup plus rien, juste le silence qui s'installait. Il comprit que le toubib était parvenu à faire évacuer tout le monde, que les poux couraient en vain. Qu'ils n'étaient plus que deux êtres humains à Montségur.

Lui. Et le prêtre meurtrier.

À sa droite, le vide devenait plus attirant, plus saoulant, à mesure qu'il gravissait l'escalier. Celui-ci, parfaitement rectiligne, était planté dans la muraille qui avait protégé les *faydits* du Comte de Toulouse. Un faux pas, un seul, et il plongeait. Si Van Meyde était équipé d'une arme à visée sophistiquée, il était peut-être en train de balader son viseur quelque part sur son torse, sur sa tempe, attendant qu'il soit parvenu assez haut pour le descendre.

Un effort, encore, quatre, cinq mètres, puis la surface lisse et plane des remparts. Rien ne se produisit lorsqu'il posa le pied. Un mètre de large, l'équivalent de l'épaisseur des murailles. Une passerelle de pierre brute, qui courait tout le long de la forteresse, et absolument brûlante, paraissant refluer la chaleur accumulée. Tout était cramé entre les blocs de pierre. Il ne subsistait que des filaments secs et des lichens écaillés. De part et d'autre de ce corridor à ciel ouvert, s'étendait le vide, l'immensité des montagnes ariégeoises, champs jaunis maculés de vert sombre, d'un bord, et, de l'autre, la cour désertée du château cathare.

Alors seulement il le chercha du regard.

Van Meyde, de loin, semblait l'attendre, parfaitement immobile, nimbé d'un halo blanc par les pans de sa robe transpercés de soleil. On eût dit une créature surnaturelle, un monstre de légende. Il était petit, absolument chauve, et les rayons lumineux se reflétaient sur la pâleur de son crâne. Côme ne pouvait expliquer ce qui produisait ce phénomène, mais le Berger irradiait littéralement. Il paraissait en lévitation, au-dessus du vide, un à-pic vertical, vertigineux, sur la face la plus escarpée du pog. Et surtout, l'expression de sa face avait de quoi glacer le sang : il souriait.

Ce sourire ne trahissait aucun contentement, ce n'était qu'un rictus

effrayant, où se mêlaient un profond désespoir et une paix absolue. La rotondité de son visage, luisant de sueur ainsi qu'un animal visqueux, n'offrait aucune aspérité. Seuls des sourcils batailleurs démarquaient un front plat, tranchant avec l'arrondi des pommettes saillantes. Il ne bougeait toujours pas, ni le corps ni la bouche, figée dans son sourire de dingue. Il ne portait aucune arme.

Côme composa un équilibre, parcourut les derniers tronçons du rempart latéral, et atteignit à son tour le mur bouclier, au centre duquel le rapace blanc le suivait toujours du regard. Le séminariste s'approcha encore, la muraille était plus large en cet endroit et permettait davantage de stabilité. Il tenait, plus fermement que jamais, le flingue ramassé dans la Centrale. Pas un souffle d'air ne croisait sur ces cimes, comme si tous les éléments avaient déserté les lieux, l'eau, le vent, la vie même, laissant face à face deux hommes sous la fournaise.

Au pas suivant, Côme ne se trouvait plus qu'à une dizaine de mètres de Van Meyde. Il distingua alors ses yeux, et fut parcouru d'un violent frisson. Le regard du Hollandais était, lui aussi, extraordinaire. Toute la passion du monde semblait s'y consumer, dans l'intensité de leurs reflets gris. Des yeux de métal, encastrés au fond de cavités d'ombre. Des yeux froids, implacables, irrésistibles. Les hypnotiseurs qui peuplaient les contes d'enfants devaient avoir ce regard-là. Un pur envoûtement, mêlé d'insupportable attraction.

Soudain le sourire se déforma, une langue claqua sur le palais.

— Alors te voilà… Côme Marsault…

La voix pétrifia Côme. Il avait à peine murmuré son nom, mais le gamin eut l'impression qu'il l'avait hurlé.

— Ainsi c'est toi qui as trouvé notre trace. Nous t'avons cherché, pourtant, nous t'avons tenu. Et nous t'avons négligé, voici notre faute. C'est que nous étions occupés à plus vaste tâche.

Van Meyde parlait de façon étonnamment douce, avec un port de voix parfait. Il parlait comme coule une source. Quelques intonations marquaient

une pointe d'accent batave, mais plus encore une force de persuasion au-delà de l'imaginable. À présent, il devenait évident qu'il avait pu séduire les membres des Âmes Pures, les convaincre de commettre des crimes en son nom, jusqu'à se sacrifier eux-mêmes. En cet instant, où ils n'étaient plus que tous les deux, Van Meyde s'exprimait comme s'il parlait à la forteresse elle-même. Il soumettait les murailles. Côme, assommé par la touffeur de l'atmosphère, aimanté par les vibrations vocales du Hollandais, ne répondait rien. Il avait la sensation de lutter contre le chant d'une sirène en aube. Il était aussi désarçonné par un détail : le virologue avait forcément remarqué le flingue qu'il brandissait, et n'y accordait pas la moindre importance.

Immobiles, figés, regards noués, les deux hommes se toisaient sans se craindre. Montségur était à eux. C'est Van Meyde qui rompit l'intensité du silence, rictus de démon et voix de saint.

— Tu as bien changé, alors, depuis Saint-Lary. Car tu sais que je te connais depuis longtemps, n'est-ce pas ? Tu sais pas mal de choses, d'ailleurs, puisque tu es ici. Cela n'a plus grande importance, à présent. C'est terminé. Notre quête aurait dû s'accomplir dans sa plénitude. À cause de toi, Côme Marsault, cela n'a pas fonctionné. Mais rien de ce que nous fîmes n'a été vain, puisque nous avons œuvré conformément à la vraie foi. Nous n'avons fait que perpétuer leurs préceptes. Tout ce que nous avons accompli était fidèle à leur esprit. Cela seul compte. Nous avons, tous et chacun, assuré le salut de nos âmes en agissant selon les seules règles de bon chrétien qui vaillent. Le reste n'est que supercherie, trahison, fausseté. Deux mille ans d'usurpation.

À ces mots, Côme réalisa qu'il ne s'était pas mépris : Van Meyde n'avait pas seulement utilisé les thèses de Dintrans pour poursuivre ses expérimentations sur le typhus, il les avait épousées. Il s'en était imprégné, et régurgitait à son tour les délires du vieux théologien. Il n'était plus seulement un scientifique à la dérive, il était devenu un illuminé.

Soudain, le Hollandais dressa un bras, et désigna de l'index un endroit précis, au pied de la forteresse, sur sa droite. Côme se tourna furtivement, pour ne pas le perdre de vue. Tout ce qu'il aperçut, le temps d'une volte-

face, fut un quadrillage de ruines affleurant au sol, lignes de pierre marquant ce qui avait jadis été un village. Le *castrum* des cathares.

— Tu les vois, n'est-ce pas ? Ils vivaient là, juste en bas. Guilhabert de Castres. Les Trencavel. Raimond de Péreille et sa femme. Pierre-Roger de Mirepoix. Ils pratiquaient la religion chrétienne comme elle n'aurait jamais dû cesser d'être. Le jeûne, l'ascèse, l'abstinence, l'endura, le dénuement, la continence, la prière et la recherche du salut. Non à travers les indulgences, la terreur, la puissance, mais dans la conformité aux enseignements du Nouveau Testament. Ils travaillaient pour manger, sans souci de richesse ni de pouvoir temporel, sans ostentation, sans privilège, vivant par deux, lavant cinq fois leurs outils pour les purifier. Ils ne recherchaient qu'une seule chose, dans leur vie simple, dévote et humble : la pureté de l'âme. L'unique parcelle divine de chaque être, intangible, d'essence céleste, appelée à regagner les cieux, pourvu que l'esprit soit demeuré pur. La clé de l'accès au vrai Dieu, au Principe Bon. La victoire sur le cycle démoniaque de la métempsycose, qui translate nos esprits d'enveloppe corporelle en enveloppe corporelle, condamnés à errer sur cette terre vile, dans cet univers méprisable, en ce royaume du Dieu Mauvais, du Malin, jusqu'à la délivrance éternelle. Celle qu'ils ont connues, les Bons, les Bonnes, en se jetant aux flammes plutôt que de renier, munis du consolement. Juste ici, tu les vois, n'est-ce pas ? Tu les vois, brûler, se consumer, leurs chairs se craqueler, noircir telles du charbon, tandis que leur âme, purifiée, s'en allait rejoindre le Dieu Bon ? Ne les entends-tu pas chanter en s'immolant, car enfin, enfin, le salut leur était acquis, alors que leurs tourmenteurs se damnaient en attisant les foyers, en enduisant de poix leurs tuniques ?...

Les yeux d'acier de Van Meyde venaient de se transformer brusquement. En ses pupilles dansaient des flammes, des lueurs incandescentes. Dans son soliloque, il s'était fait éclater les vaisseaux sanguins : ses globes oculaires baignaient dans une mer pourpre. Son regard n'était plus qu'un brasier, révélant avec plus de férocité encore son aliénation. La logorrhée du Hollandais le consumait de l'intérieur.

Ce fut comme un claquement de fouet. Côme focalisa aussitôt son attention sur ces yeux fous, faisant abstraction des délires de Van Meyde,

qui mêlaient l'an 1244 et le présent, les albigeois et ses propres disciples. Il parvint tout à coup à reprendre le contrôle de lui-même, à renouer le fil de la réalité. Il était au sommet d'une muraille, et il était peu probable que tous deux en descendent vivants. Il devait reprendre le dessus. Mentalement. Aussi se força-t-il à crier de toutes ses forces, afin que la vallée l'entende. Rendre la pareille, coup pour coup.

— Robbert Van Meyde ! Jeune médecin venu des Pays-Bas, décrochant une chaire à Toulouse ! Prodige de la virologie, virtuose du typhus, chercheur sans égal, découvreur d'une variante de l'unique vaccin connu jusqu'alors… Marié, un seul enfant, Nils, qui suivra la même voie… Admirateur de Pilecki, le héros polonais, prisonnier volontaire à Auschwitz… En lice pour le prix Nobel, mais écarté de la course par l'échec des protocoles de vaccination… Frappé de mysticisme, abandonnant tout, obsédé par la quête de la pureté… Décidant d'entrer dans les ordres, et tombant sous la coupe d'un théologien fasciné par François d'Assise, mais tombé en disgrâce pour ses inclinations hérétiques…

— Ce n'étaient pas des hérétiques ! Ce sont les autres qui l'étaient, qui l'ont toujours été, qui le demeurent et le demeureront jusqu'à ce que nous les châtiions, que nous les éradiquions !

— … Rompant tout lien avec sa famille, ses collègues de recherche, ses patients… Se ralliant aux thèses de Dintrans sur la vision de Saint François et du catharisme... Forgeant une haine de l'Eglise catholique, et de tout le monde chrétien…

— Ils ont dévoyé le message des Ecritures ! Le Vatican est une imposture !

— … Occupant un presbytère, dans les Hautes-Pyrénées, puis intégrant un foyer adossé à une communauté charismatique en vogue… En prenant le contrôle, le cloisonnant alors du reste de la Communauté… S'appropriant les locaux d'une centrale hydro-électrique à l'abandon, mettant des années à aménager le site… Puis reprenant ses expériences médicales, sans jamais perdre l'espoir d'un Nobel… Utilisant ses propres fidèles comme cobayes…

— Ça suffit !

La phrase avait tonné, dans une brisure de voix. Le Hollandais bouillonnait de rage.

Dans un seul mouvement du bras, déployé comme l'aile d'un albatros, il venait de faire glisser un objet depuis l'intérieur de sa manche. Dans un chuchotement d'étoffe, Côme vit soudain scintiller à la main de Van Meyde une arme à feu, semblable à celle qu'il tenait lui-même. Par réflexe, il faillit bondir en arrière, dans vingt mètres de vide. Il se reprit à temps, fit un pas de côté, braqua son flingue sur Van Meyde.

Mais celui-ci ne tira pas. Il se contentait de tenir Côme en joue. À dix mètres l'un de l'autre. Le premier qui tirait avait intérêt à ne pas manquer sa cible. L'un des deux ne descendrait pas de ces remparts. Or le moment n'était pas venu. Il voulait savoir.

— J'ai quelque chose à vous demander, avant.

— De quoi s'agit-il ?

— De la vérité, Van Meyde. Vous me devez bien ça.

— Plus que tu ne le crois.

— Alors, parlez-moi d'abord du 5 février 1986. De cette nuit où vous m'avez découvert, sur le porche de votre presbytère. Où vous avez suggéré à vos congénères de m'offrir aux Marsault.

— Ainsi, tu as parlé au vieux fou ou à l'inverti.

— Aux deux. Pourquoi êtes-vous arrivé le premier ?

— De quoi tu parles ?

— Vous êtes arrivé le premier sur le seuil, en pleine nuit, déjà habillé, alors que vous couchiez à l'autre extrémité du presbytère. Pourquoi ?

— Disons que je t'attendais. Comme je t'ai attendu aujourd'hui, sur ces murailles. Comme je t'ai toujours attendu.

La colère venait de changer de camp. Côme sentit son cœur s’accélérer, ses tempes cogner. Avait-il parcouru tout ce chemin, affronté tant de périls, bravé la mort, pour entendre le Berger lui tenir des propos incohérents sur l’unique mystère qui lui restait encore à percer ? Il songea à tirer, là, sur le champ, pour voir disparaître ces yeux écarlates, ce crâne épouvantablement lisse, cette voix d’ensorceleur. Mais il se ravisa, il devait aller au bout, et au-delà encore s’il était possible. Savoir. Puis il serait temps d’aviser.

— Comment saviez-vous que je serais déposé, cette nuit-là ? Et par qui l’ai-je été ? Qu’y avait-il, putain, dans mon berceau, que vous avez détruit ?

— Il n’y avait rien, strictement rien, que toi, sous une couverture de grosse laine, hurlant à la lune.

— C’est impossible ! Que saviez-vous ? Pourquoi m’attendiez-vous ?

— Mais parce que je savais qu’on viendrait. Une paroissienne. En confession. Tu vois, je suis lié par le secret.

— Connard ! Les cathares ne croyaient pas aux sacrements, alors tu n’es lié par aucun d’eux, surtout pas celui de la réconciliation ! Et depuis quand tu te fais fort de respecter les commandements bibliques ?

— Que veux-tu dire ?

— Que tu as assassiné au moins quatre personnes, alors révéler une confession, ça ne devrait pas t’arracher trop la gueule ! Qui t’a confessé qu’elle me déposerait ? Ma mère ?

— De quels quatre morts parles-tu ?

— Ta gueule ! C’est moi qui pose les questions !

— Mais non. Nous sommes à égalité des armes. À ces hauteurs, il n’y a pas d’inquisiteur, et il n’y a pas de martyre. Qui sont les quatre tués ?

— Tu le sais très bien : Luc Kasperek, Marthe Landry, Umberto Fontana, et une autre de tes brebis, là-haut à la Centrale.

Prononcer ces noms, au sommet de Montségur, face à leur assassin,

résonnait comme une sentence. Les albigeois ne devaient pas tuer, Côme le savait, même les animaux, dont ils refusaient de manger les chairs. On ne tue pas ce qui a une âme. Van Meyde avait parjuré le premier pilier de la foi qu'il prétendait pérenniser. Qu'il en soit déclaré coupable au cœur même du siège de l'église cathare en faisait un abjurateur. Un traître. Sur l'instant, Côme s'attendit à entendre la détonation du flingue du Hollandais. Mais celui-ci reprit :

— Allons, allons, tu te fourvoies, Côme. Les choses ne sont pas si simples. Luc, pour commencer. Un esprit supérieur. Un garçon délicieux. Le vénérable Dintrans, Bon Homme s'il en est, l'a repéré dès son accession au Séminaire. Il nous a rejoints, même si cela a pris du temps. C'est que, tu vois, sa mère était des nôtres. Il la croyait déjà délivrée de ce monde satanique. Cela l'a persuadé d'intégrer notre cercle. Luc était le garçon idéal pour refonder l'église chrétienne, la vraie, sur les décombres de cette duperie romaine…

— Pour refonder… refonder une église ?

— Tu n'avais pas compris cela ? Alors tu n'as rien compris du tout.

Il sembla à Côme que Van Meyde paraissait soulagé de cette vérité. Comme s'il tenait rigueur au séminariste d'avoir percé leurs secrets, au point de se réjouir de la parcelle qui lui échappait encore.

— Que crois-tu ? Que nous voulions simplement détruire quelques hiérarques, étêter la chrétienté, et demeurer ainsi à attendre que le monde les pleure et les remplace ? À quoi cela nous servait-il, sinon à rassasier la vengeance de nos frères pourchassés ? L'épidémie ne devait nullement être une fin, mais un moyen. Le moyen de mettre à bas les cardinaux illégitimes, les évêques fantoches, de faire table rase des faux dogmes, des faux pontifes, des faux patriarches, avant d'ouvrir une ère nouvelle ! Que sommes-nous, sinon les seuls vrais chrétiens ?

Côme en frissonnait de toutes parts. De là-haut, son entreprise déjouée, ses conjurés morts ou prisonniers, Van Meyde trouvait encore la flamme de prêcher, de professer le catharisme. Son plan ne s'arrêtait pas à Lourdes.

C’est là, au contraire, qu’il était censé commencer.

— Il ne tenait qu’à nous de le redevenir, tu m’entends ? La composition du Foyer des Âmes Pures, la sélection de ses membres permanents, l’éradication des autres, au fil de ces années, tout cela n’a eu qu’un seul et unique but : celui d’être appelés, le jour venu, à se substituer aux autorités scélérates de la chrétienté ! Nous n’avions plus qu’à hâter la venue de ce jour, et le Congrès de Lourdes nous offrait l’occasion idéale, il n’y en aurait pas d’autre dans cette vie. Œcuménique, au surplus, comme l’avait été le quatrième Concile de Latran, où ils décidèrent de nous persécuter, de nous anéantir, où ils pointèrent cette montagne où nous nous trouvons, comme un repaire d’hérétiques alors qu’il s’agissait d’un lieu saint entre tous ! Grâce à notre frère Michel, grâce à Luc aussi, l’ordonnancement de l’opération fut des plus aisées. Nous ne pouvions pas échouer. Nous profiterions alors du chaos spirituel provoqué par le virus pour nous poser en successeurs, dignes enfin, et pour rallier l’ensemble des croyants chrétiens, les catholiques, les orthodoxes, les anglicans, les coptes, tous réconciliés dans le respect du Dieu Bon et la quête du salut des âmes ! Un catharisme régénéré, tu m’entends, un clergé unique, dessiné sur le modèle de l’église albigeoise, des évêques vivant modestement parmi leurs semblables, des Parfaits, hommes et femmes, strictement égaux, restaurant la seule vraie foi, les enseignements de François d’Assise, et de Guilhabert, et d’Esclarmonde, et de Bélibaste ! Les Âmes Pures en auraient été les fondations. Dix-sept fidèles, parfaitement dévoués, les premiers disciples de la nouvelle église à bâtir ! Tous choisis par le Bon Homme Dintrans, au Séminaire ou dans les congrégations environnantes, pour leur intelligence, leur sensibilité, leur empathie au sort de nos aïeux occitans. Quatre générations, vingt ans d’écart entre nous, les quatre Parfaits de notre clergé : Dintrans, moi, Michel et Luc. Quatre descendants, quatre continuateurs. Et nous allions refonder la chrétienté ! Nous étions la chrétienté !

Le Hollandais hurlait, ses prédications retentissaient dans la cour vide, cognaient les murs, se répercutaient dans les ruines du castrum, et jusqu’au Prat dels Cremats. Il convoquait leur mémoire pour justifier ses actes. Ce n’est qu’à ce moment que Côme mesura la véritable finalité de sa démarche, et toute l’étendue de sa démence. Il se rêvait en nouveau pape. Un pape

cathare. L’homme n’avait plus sa raison. Et il se trouvait face au garçon qui avait fait échouer vingt ans de sa vie.

Il n’y avait plus qu’une seule question : lequel tuerait l’autre ?

— C’est pour cela qu’ils ont donné leur corps, Luc, et Nadège, qu’ils ont accepté de laisser dépérir leur prison corporelle, afin d’en être libérés ! Nous poursuivions ce but sacré, et nous savions que plusieurs d’entre nous n’y survivraient pas. Nous ne savions pas qui, cela pouvait être moi, tout aussi bien que Michel. Le virus était trop puissant, je connaissais mieux que quiconque les limites des protocoles de vaccination. Deux départs seulement, consolés et entourés de leurs frères, pour quinze membres assurés de survivre à la contamination ! Je ne les ai pas tués, peux-tu seulement le comprendre ? Nous étions tous volontaires pour partir, s’il en allait ainsi.

— Quand Luc a-t-il… compris que tout était terminé pour lui ?

— Je le lui ai dit samedi dernier, peu après midi. Qu’il ne rentrerait pas dans votre Séminaire. Qu’il resterait auprès des siens, de sa mère, à Lourdes, ou à la Centrale, pour terminer son passage dans ce monde mauvais.

C’était l’heure où Luc avait adressé les messages aux gens qu’il aimait. Son père. Son amie d’enfance. Son médecin. Son pote. Un adieu qui ne disait pas son nom. L’ultime message d’affection d’un garçon qui se savait foutu, qui l’acceptait, et qui laissait les survivants commettre un massacre. Luc avait été une victime juste avant de pouvoir devenir un bourreau. Côme se forçait à ne pas visualiser le visage de son ami, étendu sur son lit, la gueule déformée, les tuyaux le retenant à un filament de vie. S’il tournait de l’œil, s’il défaillait, là, maintenant, il était à la merci du Hollandais. Il trouva le courage de dériver la discussion.

— Et les autres ?... Pourquoi les autres ?...

— Madame Landry, c’était quantité négligeable. Un atome dans notre perspective. Elle avait été la première à trouver de quoi souffrait Luc. Elle était susceptible de le révéler, trop tôt, beaucoup trop tôt. Elle avait aussi

découvert que les affaires de Luc avaient été cachées par notre frère Théodule Dintrans. C’est un risque que nous ne pouvions pas courir. C’est Théodule qui a fait le nécessaire. Cela n’a pas été très compliqué, je crois. L’effet de surprise, une paire de gants, largement le temps de regagner sa chambre avant que l’alerte ne soit donnée.

— Les cheveux de Yoland ?

— C’est vrai, j’oubliais. Le temps aussi de prélever les cheveux de l’un d’entre vous, pris au hasard, sur le dossier d’un fauteuil, et de les déposer près du corps. Ils n’iraient pas chercher plus loin. C’est exactement ce qui s’est produit, d’ailleurs.

— Fontana ?

— Ah, ce cher Umberto… Un homme délicieux, un chercheur de haut vol. Mais qui connaissait beaucoup trop bien mes travaux. Il ne se trouvait qu’un virologue en France, peut-être même dans le monde, qui aurait pu réagir assez vite pour préparer un contrepoison avant que les souches n’aient tué leurs cibles. Nous ne pouvions pas nous le permettre, là non plus. Je suis donc allé lui rendre visite, au prétexte d’un passage dans la région. Nous avions rendez-vous à vingt-deux heures, je suis arrivé en avance. Je savais qu’après ses promenades, chaque samedi, il se servait un whisky écossais et se faisait couler un bain, pour apaiser ses eczémas. Je me suis annoncé, la porte était ouverte. Je me suis rendu directement dans sa salle de bains. Il m’a regardé, et c’est à peine s’il a pâli quand il a réalisé que j’allais le tuer. Je suis alors monté à l’étage, j’ai fouillé ses archives, ses ordinateurs, minutieusement, pour retrouver les documents qui remontaient à nos dernières recherches. Celles qui auraient dû nous valoir le Prix. Celles de l’aboutissement. Celles que nous n’avions jamais publiées. Que seuls lui et moi détenions. Le secret d’un nouveau typhus, et de son vaccin, tous deux d’une puissance inégalée. J’ai fini par les trouver, et je suis reparti juste avant que tu n’arrives sur les lieux.

Tout à coup, le vent se leva. Ce n’était qu’une brise presque imperceptible, mais qui venait juguler l’emprise de la fournaise. Côme la respira à pleins poumons, révulsé par le récit de Van Meyde. Il avait

souhaité la vérité, elle lui était servie au-delà de toute raison.

— Au final, tu es le seul que nous ne soyons pas parvenus à éliminer. Il s'en est fallu de très peu, pourtant. Sur la Route des Lacs. Dans les jardins de l'Evêché. Sur l'esplanade des sanctuaires, à Lourdes. L'appareil photo. Une aiguille infectée. Au Séminaire, même, notre frère Théodule a plusieurs fois cherché le moment idoine, mais il n'est pas venu. Ensuite notre échéance approchait, et nous ne pouvions plus nous disperser. C'est toi qui nous as retrouvés. Je ne l'aurais jamais cru. Tout comme je n'avais jamais pensé qu'on pût entrer dans nos quartiers de Tramezaïgues. À présent, à cause de toi, tout cela est terminé. Tout est consommé.

Le moment approchait, Côme le sentait, intensément, un signal d'alerte bourdonnait dans sa tête. Il lui fallait arracher encore ce qui pouvait l'être.

— Tu n'as pas répondu à ma question sur la nuit de février… Je dois savoir… J'ai le droit de savoir…

— Mais tu sais déjà tout. Tu refuses simplement encore de te l'avouer. À présent, je peux te le dire, tu as commis une erreur dans tout ce que tu as exposé à mon propos. Presque tout était exact. Un unique mot erroné, mais qui change toute l'histoire, pour toi. Un mot, un seul.

Un rayon de soleil brilla alors sur le pistolet que tenait Van Meyde. Aussitôt, Côme crispa son index sur la détente. Un souffle, et il tirait.

Mais ce qu'il vit le pétrifia.

Van Meyde ferma les yeux, recouvrant les orbites rougeoyantes du filtre diaphane de ses paupières. Il bascula la tête en arrière, faisant jouer la lumière sur son crâne nu. Il leva les deux bras latéralement. Alors seulement sa voix s'éleva, pour psalmodier une prière qui semblait être en langue d'oc.

Puis, lentement, très lentement, bras ouverts, yeux clos, le prêtre recula d'un pas, glissant sur la pierre sèche, et d'un autre pas. Lâcha à terre le pistolet qu'il tenait encore. Fit un ultime pas vers l'arrière.

Et bascula, se laissant happer par le vide, par une verticale de mille deux cents mètres. La citadelle. Le pog. La rocaille.

Côme hurla, mais la chute de Van Meyde, elle, était tout à fait silencieuse. Il venait de choisir la fin. Comme l'avaient fait les assiégés de Montségur, vaincus. Il les suivait jusque dans leur mort.

Un genou à terre, suffoquant, brûlant de fièvre, des larmes de nerfs ruisselant entre ses mains, Côme entendit dans le lointain, portées par la brise nouvelle, l'écho des sirènes qui parcouraient la vallée. Duplant avait rameuté les secours.

Van Meyde avait dit vrai.

Tout était consommé.

* *
*

XIII – EPILOGUE

Pelotonné dans le fourgon changé en étuve, il grelottait sous la couverture de survie.

Les détails des dernières opérations lui furent donnés conjointement par Alain Duplant, et par le Lieutenant Martel. L'assaut avait été donné sur la centrale électrique dès l'arrivée sur zone des troupes du GIPN. Au cours des échanges de tirs qui avaient précédé leur intervention, un jeune homme avait été tué – un borgne. Les gendarmes d'élite avaient alors investi le cœur de la centrale, en dynamitant les portes blindées.

D'après Martel, ils avaient trouvé une autre dépouille, celle d'un vieil homme en robe de prêtre, qui avait succombé à une injection massive d'une solution anesthésiante, dans des conditions qui restaient à élucider. Le Lieutenant ajouta qu'il s'était probablement inoculé lui-même le liquide létal dans la main, afin de se supprimer, dénouement classique dans les communautés en dérive sectaire.

D'autres membres de la cellule avaient été trouvés sur place blessés, l'un par balle, touché au genou, laissant perplexes les hommes du GIPN, selon lesquels les armes retrouvées sur place n'étaient pas de nature à infliger des plaies de ce type. Un autre gisait inanimé à l'extérieur, un doigt tranché, tandis qu'un troisième avait le crâne largement ouvert et saignait abondamment. Les gendarmes soupçonnaient une sorte de règlement de comptes interne au groupe, survenu avant même l'assaut.

Plus surprenant, deux membres de leur foyer avaient été découverts inanimés, alités dans un dortoir, et les urgentistes avaient précisé qu'ils se trouvaient dans le coma à la suite de lésions causées par une maladie indéterminée. Ils avaient été aussitôt évacués vers l'hôpital de Lannemezan. Enfin, quatre jeunes hommes et femmes étaient toujours bloqués à l'intérieur d'une pièce vitrée. Des techniciens de l'Institut Pasteur avaient été dépêchés sur place avant que l'on n'en découpât les parois, car le Docteur Duplant avait indiqué aux autorités que, selon toute vraisemblance, une souche bactériologique extrêmement dangereuse y était manipulée. Les

autres membres valides avaient été capturés sans opposer de véritable résistance.

À ce stade de l'enquête, il ressortait que les Âmes Pures étaient un groupuscule autarcique, qui n'avait bénéficié d'aucun soutien extérieur, étant au contraire soigneusement demeuré en marge de la Communauté du Très-Haut à laquelle il était affilié. L'interpellation ou le décès de ses dirigeants et de ses membres circonscrivait tout risque. En parallèle, le Congrès œcuménique battait son plein, et les envoyés spéciaux des médias catholiques relataient la formidable réussite de la célébration qui venait de débuter dans la basilique souterraine.

Martel avait passé un coup de téléphone à l'avocat de Yoland, sur la foi du témoignage de Duplant, pour lui indiquer que sa libération n'était plus qu'une question d'heures.

Côme sortit péniblement du véhicule des gendarmes, et rejoignit Duplant sur le parking des visiteurs du site de Montségur. Tout le périmètre avait été évacué, des équipes de secours étaient à l'œuvre au sein du château, dotés d'un uniforme hermétique de protection.

Il rejoignit Duplant, hirsute et concentré, accoudé à l'Alfa. Le toubib avait orienté les gendarmes vers Montségur, assuré la liaison avec les autorités sanitaires, révélé ce qu'il savait sur Van Meyde, sur le meurtre de Marthe et de Fontana. Jamais au cours de sa vie il n'avait autant côtoyé les condés. Lâchant la couverture de polyester, drapé dans la veste trop grande prêtée par Déodat, il posa une seule question à Duplant :

— Comment est-il ?

— Ils sont tous autour de lui. Les gars de Pasteur, le fils Van Meyde, et même Thierry, qui a été appelé pour relater l'évolution des symptômes. Ils savent que c'est le typhus, mais ils ne pigent pas lequel. Et pour cause.

— Quelles sont ses chances ?

— Quasi-nulles, gamin. Coma de stade 3, il ne réagit plus aux stimuli. J'ai déjà appelé Krystof, il sera à son chevet d'ici ce soir. Faut se rendre à

l’évidence, il va caner. À moins d’un miracle.

— Il y en a déjà eu un. Pour sa mère.

— T’as raison. J’aime pas bien dire ça, mais il n’y a plus qu’à prier, maintenant. T’es meilleur que moi, là-dedans.

Côme fit quelques pas, considéra les collines qui entouraient le pog de Montségur. Tout alentour paraissait baigné d’or, écrasé de soleil, nimbé d’une sérénité brûlante. Lui, au contraire, se sentait absolument creux, purgé de toute énergie vitale, comme dévasté par le paroxysme de la folie de Van Meyde. Il éprouvait l’impression, à l’heure où l’entière vérité se faisait jour, de ne plus rien savoir, ni qui il était, ni de quoi serait faite son existence, dorénavant. Une certitude se forgeait, irrémédiable : en cet instant, il ne se serait jamais imaginé réintégrer le Séminaire. Parmi tous les visages qui l’avaient assailli, pendant les deux heures où il s’était assoupi – grâce à un comprimé –, il n’en avait retenu qu’un seul : celui de Christelle, l’hôtesse croisée aux sanctuaires. Il se dit qu’il ne pouvait pas manquer deux fois à sa parole envers elle. Pour le reste, ses repères s’étaient abolis en quelques jours.

Il n’était plus sûr de rien. Sauf d’être vivant. Ce qui constituait un privilège par les temps qui venaient de courir.

La brise du début de soirée s’accentua, et il ferma un peu plus la veste sur ses épaules. C’est à moment qu’il entendit le froissement d’un morceau de papier, dans la poche intérieure. Intrigué, il y plongea la même, et y trouva une enveloppe tachetée, qui ne portait aucun nom. Un papier qu’il lui faudrait remettre à Déodat, la prochaine fois qu’il monterait à Saint-Lary.

Peut-être s’agissait-il toutefois d’un document important pour le vieil homme, qui l’aurait oublié dans sa veste et n’y aurait plus repensé en la donnant à Côme. Celui-ci scruta l’enveloppe, elle n’était pas scellée. Il défit doucement le rabat, et tira plusieurs feuillets soigneusement pliés, couverts d’une écriture hésitante. C’était une lettre.

Sur le premier feuillet, Côme vacilla en lisant son prénom.

« Mon bien cher Côme,

Pardonne-moi de t'écrire cette lettre : quand tu es venu, je n'ai pas eu le courage de te dire tout, et maintenant je doute de l'avoir un jour. Tu ne seras pas sans revenir, alors j'écris aujourd'hui et je trouverai bien une occasion de te la donner, d'une manière ou d'une autre.

Par quoi commencer ? C'est à propos de ce qui est arrivé au début des années dix-neuf cent quatre-vingt. Comme je te l'ai raconté, ma fille avait fui la maison, et je ne me le pardonnerai jamais. Je t'ai dit aussi qu'elle était revenue me voir une nuit, terrorisée, et qu'elle attendait un enfant. Et enfin, tu as compris de toi-même que tu étais sans doute cet enfant. Voilà ce que j'ai réussi à te livrer. Je me suis arrêté là.

La vérité, c'est que les choses ont continué. Après qu'elle est partie (il faut dire « qu'elle est », sais-tu ?), j'ai juré sur la mémoire de sa mère de la retrouver. Je n'avais aucune idée d'où elle pouvait être rendue, mais je me suis mis à la chercher partout, à arpenter le pays comme jamais je ne l'avais fait. Je suis allé visiter les hôtels, les refuges de montagne, les auberges de jeunesse de la vallée, les centres d'accueil. Vois-tu, cette nuit-là, elle était arrivée à pied, et elle est repartie pareillement, je l'ai regardée. Dans son état, j'ai toujours pensé qu'elle ne pouvait venir que d'un endroit rapproché d'ici.

J'ai montré sa photo – celle que je t'ai donnée l'autre fois et j'en suis bien heureux – à tous ceux qui étaient susceptibles de l'avoir accueillie, gîte ou couvert, le temps d'une nuitée. Je sais qu'on a dit du mal de moi, à l'époque, comme quoi j'aurais mieux fait de m'en occuper avant, que c'était de ma faute si elle était partie. Ils avaient raison, d'ailleurs.

Mais, peu à peu, des langues se sont déliées. C'est toujours comme ça, par chez nous. On a commencé à jaser. Et forcément, j'ai eu vent des bruits. Personne ne savait où elle logeait, mais on l'avait vue, elle était bien restée de ce côté-ci de la vallée. Et surtout, le si peu que j'ai glané, c'est qu'elle était en compagnie d'un prêtre, depuis quelques mois, enfin, tu sais ce que je dis par là. Un prêtre d'ici.

Le compte était vite fait, tu penses. Ils étaient trois, à cette époque. Le bon Père Petit, qui gérait la paroisse depuis Mathusalem, et deux autres qui l'assistaient. Je n'ai rien pu leur demander. Ces choses-là ne se demandent pas à des hommes d'église. Enfin, pas moi, toujours. Tu comprendras, toi.

Je n'étais pas très pratiquant en ce temps-là. Il a bien fallu que je trouve une raison, pourtant, d'aller voir les curés, de les approcher. Alors j'ai commencé à fréquenter les offices, parfois j'y allais tous les jours, à pied de la maison s'il le fallait. Je n'ai pas dû manquer un service du dimanche depuis dix-neuf cent quatre-vingt-cinq. J'arrivais le premier. De fil en aiguille, je suis devenu un paroissien modèle. Au bout de quelques semaines, j'ai commencé à faire les quêtes. À donner l'eucharistie les jours d'affluence. Je suis venu aux réunions paroissiales, aux baptêmes et aux enterrements. J'ai fait partie du décor. J'ai vécu au plus près des trois curés.

Je ne suis peut-être pas bien fin, mais j'ai vite saisi ce qui se déroulait entre les révérends Petit et Moullec. Cela n'a pas duré, le second est reparti ensuite et on n'a plus jamais entendu parler de lui. Mais le mal était fait, et pour ma part, je savais à quoi m'en tenir. Aucun des deux, dans ces conditions, ne pouvait avoir rompu ses vœux avec ma fille.

Il restait le troisième. Un de la ville, devenu curé sur le tard, instruit, mais mal aimable. Avec un accent du Nord, mais un nom d'ici, Claude Robert. Des yeux terrifiants que je n'ai jamais saisis. Toujours est-il que je me suis mis en tête de le démasquer, jusqu'à en perdre le sommeil. J'ai imaginé le suivre, pour voir si les gens disaient la vérité, si elle était avec lui. Mais cela n'était pas facile, il disposait d'une voiture et moi je ne sais pas conduire. J'ai juste constaté qu'il partait dans la montagne, souvent, et qu'il passait devant chez moi. Je surveillais ses allées et venues dans le bourg de Saint-Lary. Je ne trouvais rien. Je ne voyais pas ma fille.

Et puis, un jour, au début de dix-neuf cent quatre-vingt six, il a manqué une messe. Il n'était pas là, alors que c'est lui qui devait officier. J'ai compris qu'il se passait quelque chose. Et je suis resté en face de l'église toute la journée, à l'attendre, et encore la nuit. Le Père Robert est rentré très tard, mais il est ressorti presque aussitôt. Je suis resté, dans le noir et le

froid, courbé en deux, pendant des heures. Je savais que c'était le moment. Enfin, au beau milieu de la nuit, j'ai entendu sa voiture arriver, au point mort, sans un bruit. Il s'est garé à deux pas. Il est descendu, a ouvert la portière arrière, et il en a sorti un panier d'osier. Je l'ai vu, distinctement, et je le revois encore à cet instant en écrivant ces lignes. Il l'a pris. Il a fait quelques pas dans ma direction. Il est passé devant moi sans me voir. Seuls ses yeux brillaient à la lueur d'un réverbère. Ils étaient rouge vif, je ne l'avais jamais vu ainsi.

Puis il est arrivé devant le seuil du presbytère. Il a posé le panier d'osier. Il a ouvert la porte, et il est rentré. Alors j'ai entendu un cri, interminable, déchirant, qui a longtemps résonné en moi. Cela provenait du panier, et j'ai compris qu'un nouveau-né se trouvait à l'intérieur. Je ne pouvais plus bouger. Il s'est écoulé quelques secondes. La porte s'est rouverte. Claude Robert est réapparu sur le seuil. Il était en habit de nuit, avec un gilet de laine. Il a regardé alentour, de son œil perçant comme celui d'un rapace, m'a-t-il aperçu ?, j'ai toujours eu un doute. Le Père Petit et le troisième sont arrivés derrière lui. Ils ont pris le panier et l'enfant.

J'ai veillé toute la nuit. Ils ne sont ressortis que bien plus tard. Le Père Petit est allé, avec le nouveau-né, chez Catherine et Eudes. On savait tous, bien sûr, qu'ils ne pouvaient pas en avoir. Et puis je suis rentré là-haut, chez moi. À pied. Je savais ce que j'avais à savoir. C'était l'enfant de ma fille et de ce prêtre renégat. Il grandirait chez les Marsault, des gens bons. Il y vivrait dans l'amour.

Je n'ai plus jamais entendu parler de ma fille. Je l'ai cherchée encore, en vain. Je n'ai jamais su ce qu'elle était devenue après t'avoir mis au monde. Je ne sais même pas si elle a survécu aux couches. Claude Robert a quitté la paroisse peu de temps après. Il est revenu, lui, avec sa voiture, passant devant ma maison et filant dans la montagne. J'ai toujours eu l'espoir qu'il y montait pour visiter ma fille, quelque part dans les hauteurs. Mais je crains que cela ne soit vain : je me souviendrai toujours de sa détresse, la nuit où elle a frappé à ma porte. Si elle était en vie, elle serait revenue. J'attends depuis. Qu'est-ce que je pouvais faire ? Etrangler le prêtre de mes mains ? J'y ai pensé. Mais, vois-tu, tout était de ma faute. Alors Michèle, je

l’attends toujours, et chaque fois un peu plus lorsque je vois passer la voiture noire.

Au crépuscule de mon existence, je sais que je n’aurai jamais droit à cette vérité. Tout ce dont je suis sûr, c’est que toi tu es de mon sang. Tu me continues. Tu la continues.

Je te souhaite tout le meilleur dans tes années, et je serai toujours avec toi par la pensée. Ces choses-là, je ne peux pas les dire. Mais je suis content de te les avoir écrites.

Que mon amour t’accompagne.

Ton grand-père.

Déodat. »

* *
*